

LE VOLONTAIRE DE 92
(1862)

ALEXANDRE DUMAS

Le volontaire de 92
René d'Argonne

LE JOYEUX ROGER
2007

Ce roman, paru en feuilleton en 1862
dans le journal *Le Monte-Cristo*,
a été également publié en 1989 chez François Bourin
sous le titre
René Besson, un témoin de la révolution

ISBN-13 : 978-2-923523-24-8

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal
lejoyeuxroger@gmail.com

Note de l'éditeur

Voici une édition qui sort quelque peu de l'ordinaire. Un roman de Dumas composé d'une première partie en français – ce qui est dans l'ordre des choses – et d'une seconde en anglais – ce qui est plus étonnant. Voici l'explication et la justification de cet étrange phénomène :

En 1862, Dumas a publié en feuilleton ce roman consacré à la Révolution française dans son journal *Le Monte-Cristo*, dont la publication s'interrompt après le 47^e chapitre, sous le titre que nous avons conservé ici : *Le volontaire de 92 : René d'Argonne*.

Dans la notice qui décrit cette oeuvre sur l'excellent site consacré à Dumas par C. Conrad Cady¹, on cite Arthur D. Rypinski, qui fait état de la publication, chez T. B. Peterson & Brothers, en 1869 à Philadelphie, d'une traduction anglaise du *Volontaire de 92* sous le titre *Love and Liberty : a thrilling narrative of the French Revolution of 1792*, qui comprend 63 chapitres et qui mène le récit jusqu'à la fin de la Terreur, avec la mort de Robespierre.

Je n'ai pu mettre la main sur cet ouvrage. Par contre, en 2002, la maison Fredonia Books d'Amsterdam a publié un facsimile de l'édition 1874 de cet ouvrage. Cette édition de 1874 est-elle une réimpression de celle de celle de 1869 ? L'éditeur amstellodamois est muet sur sa source, se limitant à la mention « Reprinted from the 1874 edition. »

J'ai d'abord eu l'idée de traduire – ou plutôt de *détraduire* – les chapitres supplémentaires dont l'original français ne semble pas avoir été retrouvé à ce jour. Mais, après réflexion, je n'ai pas osé commettre ce qui aurait bien pu n'être qu'une trahison. Par contre, il m'a semblé que les lecteurs francophones qui lisent l'anglais seraient probablement intéressés à lire la suite de l'un des derniers

1. www.cadytech.com/dumas/

romans que Dumas ait publiés sur cette période si dramatique de l'histoire de l'humanité.

J'ai reproduit en parallèle, en annexe, le texte français et sa traduction en anglais du dernier chapitre publié en français de l'ouvrage. Les lecteurs pourront ainsi comparer la traduction et l'original. Ils verront que la version anglaise suit de très près cet original, à quelques phrases supplémentaires près dans le texte français.

Bonne lecture,

LJR

I

Comment ces Mémoires sont tombés entre mes mains

Un de ces événements de la Révolution qui m'a toujours le plus préoccupé est la fuite de Louis XVI et son arrestation à Varennes. Aussi, à l'époque où je résolus de faire le voyage sur lequel je vais donner quelques détails et qui m'a conduit à la possession des Mémoires que nous allons publier, c'est-à-dire le 19 juin 1856, avais-je lu à peu près tout ce qui avait été écrit sur cette fuite.

Citons les principaux auteurs qui l'ont racontée : nous allons les classer par ordre de date, pour ne point faire de jaloux. L'abbé Geogel, Lacretelle, Thiers, Michelet, Louis Blanc, madame Campan, Veber, Léonard, Bertrand de Molleville, de Bouillé, de Choiseul, de Valory, de Moustier, de Goguelat.

Eh bien, malgré la lecture de ces historiens, et – comment désignerai-je les autres écrivains ? – de ces annalistes, j'avais commis dans mon roman de *La Comtesse de Charny* quelques erreurs que mes lecteurs de Sainte-Menehould et de Varennes avaient bien voulu relever avec une bienveillance tout amicale, m'offrant des notes, si jamais je faisais de ce roman une seconde édition.

Des erreurs dans le genre de celles que l'on me signalait ne sont point d'une grande importance dans un roman, et, d'ailleurs, si je les avais faites, c'est que d'autres les avaient faites avant moi ; mais ces erreurs existaient aussi dans mon *Histoire de Louis XVI*, et ce fut surtout au point de vue de cette histoire que je résolus, une fois pour toutes, d'éclaircir les doutes qui pouvaient rester, même après les lettres de mes lecteurs, en refaisant pas à pas, à partir de Châlons, la route que le roi avait faite soixante-cinq ans auparavant.

Je devais refaire cette route à partir de Châlons seulement, attendu que c'est à Châlons que commence, par la reconnaissance du roi, la série d'événements qui s'achevèrent à Varennes le soir

de son arrestation.

Dans ce travail, qui devait ressembler à celui d'un piqueur qui relève une piste, je m'arrêterais partout où la famille royale s'est arrêtée, et, à chaque halte, j'en appellerais non seulement aux récits imprimés, mais aux traditions orales, non seulement aux traditions orales, mais aux souvenirs des contemporains qui avaient vu de leurs yeux ces événements si graves lors de leur accomplissement, et qui n'ont fait que grandir pendant les deux tiers de siècle écoulés depuis cette époque.

En effet, lorsque l'on y songe, on est forcé de convenir que la fuite du roi de Paris et son arrestation à Varennes sont le fait le plus considérable de la Révolution française, et, je dirai plus, de toute l'histoire de France. C'est le point culminant de la royauté : elle a mis sept cent quatre ans à monter jusqu'à Varennes, et elle ne met que dix-neuf mois à descendre de Varennes à la place de la Révolution.

Et qu'on ne se trompe point à notre intention : ce n'est pas au point de vue de la famille royale que nous constatons cette importance ; ce n'est point parce que les têtes de trois des personnes se trouvant dans cette voiture qui emportait la royauté au précipice devaient tomber sur l'échafaud que nous signalons cet événement comme le plus considérable de la révolution française et même de toute l'histoire de France. Non : c'est parce que l'arrestation du roi dans ce petit bourg, inconnu la veille encore du 22 juin, et, le lendemain, immortalisée fatalement et pour toujours, est la source de tous ces grands cataclysmes politiques qui se sont succédés depuis.

Si Louis XVI, en effet, fidèle à la constitution jurée, n'eût point essayé de fuir et n'eût point été arrêté dans sa fuite, d'autres événements se substituerait à ceux qui se sont accomplis : alors plus de guerre civile, plus de guerre étrangère, plus de coalition, plus de 2 septembre, plus de prise de Toulon, plus de Bonaparte, plus de Terreur, plus de 13 vendémiaire, plus de Directoire, plus de 18 brumaire, plus de Napoléon, plus d'Austerlitz, plus de Moscou,

plus de Fontainebleau, plus de retour de l'île d'Elbe, plus de Waterloo, plus de Sainte-Hélène, plus de révolution de 1830, plus de révolution de 1848, plus de Second Empire, puisqu'il n'y en eût pas eu un premier.

Et Dieu sait quels événements eussent remplacé les événements qui se sont accomplis, et qui, depuis soixante et dix ans, font l'histoire de France, et, par conséquent, l'histoire du monde, engrenée à cette grande machine qu'on appelle Paris.

Lorsqu'on regarde dans un pareil abîme, c'est à donner le vertige.

Ma résolution de me rendre à Varennes une fois prise, l'investigation à laquelle j'allais me livrer m'offrait un tel intérêt, qu'à peine deux jours se passèrent entre le projet et l'exécution : je partis de Paris le 19 juin 1845, et, le 20 juin, à une heure du matin, j'étais à Châlons¹.

Le maître de l'*Hôtel de la Haute-Mère-Dieu*, où nous étions descendus, ne pensant pas que l'on pût venir à Châlons pour autre chose que pour faire des études sur le vin de Champagne, attendait notre réveil pour nous demander d'abord ce que nous mangerions à notre déjeuner, et ensuite si nous ne voudrions pas visiter les caves de M. Jaquessons. Nous remerciâmes notre hôte de cette double attention ; mais, tout en laissant à son bon goût le soin de faire la carte, nous lui expliquâmes que nous étions venus pour faire non pas des études vinicoles, mais des recherches historiques.

En conséquence, le déjeuner terminé, nous le priâmes de nous procurer un cabriolet, un cheval et un conducteur que nous pousserions – homme, animal et machine – garder le temps que cela nous conviendrait. Le marché fut passé moyennant la somme de dix francs par jour. Il fut en outre convenu que nous nourririons le cheval et l'homme.

Ceux qui voudront connaître les détails de ce voyage et me sui-

1. C'est par erreur que, dans mon livre intitulé *Route de Varennes*, j'ai indiqué le 21 juillet ; mon album de voyage, retrouvé depuis, m'a donné la date précise, et le hasard fait de mon voyage l'anniversaire du voyage royal.

vre dans mon pèlerinage historique pourront lire un petit volume publié par Michel Lévy et intitulé *Route de Varennes*. C'est, en toute probabilité, l'ouvrage le plus complet qui ait été fait sur le sujet.

Mais, comme ces quelques lignes ont un but tout spécial, complètement en dehors de celui que nous poursuivions à cette époque, lequel est d'apprendre à nos lecteurs comment est tombé entre nos mains le manuscrit que nous publions aujourd'hui sous ce titre *Le volontaire de 92*, nous les transporterons d'un seul bond à Varennes sur la place Latry, où nous nous trouvions, mon compagnon de voyage et moi, le 22 juin 1856, c'est-à-dire le surlendemain de notre départ de Châlons.

Nous étions, comme on sait, en quête de détails, et surtout de détails transmis par des témoins oculaires. Ces détails, j'avais déjà trouvé deux vieillards qui pouvaient me les donner : l'un, M. Nicaise, à Châlons – c'était un des deux postillons qui avaient conduit le roi –, l'autre, M. Mathieu, notaire à Sainte-Menehould, qui l'avait vu relayer au moment où Drouet l'avait reconnu.

Mais c'était surtout à Varennes qu'il m'était important de retrouver quelques contemporains de cette grande époque, puisque c'était à Varennes que la partie la plus dramatique de la catastrophe s'était passée.

Je m'adressai à l'archiviste qui venait déjà de me procurer un objet que je regardais comme d'une grande importance – un plan de la ville à la date de 1772, c'est-à-dire représentant la ville telle qu'elle devait être à l'époque de l'événement –, et je lui demandai s'il ne connaissait pas, à Varennes, quelqu'un qui eût vu le roi et assisté à l'arrestation.

Il m'indiqua le colonel René Besson. Je le priai de me donner son adresse.

— Je ferai mieux, me dit-il ; je vais vous conduire chez lui.

Et nous nous acheminâmes aussitôt vers la place Latry.

Au moment où nous débouchions par la rue de l'Horloge sur

cette place où fut arrêté Louis XVI, place qui, par un singulier jeu du hasard, a la forme du couteau de la guillotine, mon guide me posa la main sur l'épaule.

— Et tenez, me dit-il, voilà justement l'homme que nous cherchons.

— Où cela ?

— Devant sa porte.

Et il me montra, au coin de la place Latry et de la rue de la Basse-Cour, un beau vieillard se chauffant avec une volupté sénile aux rayons du soleil couchant. Assis dans un bon fauteuil contre le dossier duquel il était renversé, il fouettait de sa canne sa jambe allongée devant lui sur un tabouret. À l'expression martiale de sa physionomie, on reconnaissait le vieux soldat ; à la sereine placidité de son front, on reconnaissait l'honnête homme. Une longue chevelure blanche ondulée comme la crinière du lion encadrait son visage que coupait en deux une moustache épaisse qu'il tordait de ce geste caressant particulier aux militaires. Sa redingote bleue, qui avait conservé la coupe de l'Empire, portait à sa boutonnière la rosette d'officier de la Légion d'honneur. C'était le colonel René Besson.

Nous nous approchâmes de lui. Voyant la direction que nous prenions, et devinant que c'était à lui que nous avions affaire, il se redressa dans son fauteuil, ramena sa jambe droite près de sa jambe gauche, et nous attendit avec le regard interrogateur de la sentinelle avancée, en laissant retomber par le milieu sa canne dans sa main gauche, comme il eût fait d'un fusil.

— Ah ! ah ! c'est vous, monsieur Leduc, dit-il.

— Oui, colonel, c'est moi, et avec bonne compagnie.

Le vieux soldat fit un mouvement pour se lever ; j'étendis la main vers lui.

— Colonel, m'écriai-je, je vous en supplie !

Il reprit sa place primitive en nous saluant de la tête et en attendant que nous lui expliquassions le motif de notre visite.

— Colonel, lui dis-je, le titre de fils d'un de vos anciens compagnons d'armes, car vous avez fait la campagne d'Égypte ?...

— Sous le général Desaix ; oui, monsieur, me répondit-il.

— Le titre de fils d'un de vos anciens compagnons d'armes, continuai-je en saluant et le nom du vainqueur de Mourad-Bey, et celui qui le prononçait, m'enhardit à venir vous demander quelques renseignements.

— Faites, monsieur, faites. Nous autres, vieillards, nous sommes des légendes vivantes, et nous voudrions nous taire sur les événements que nous avons vus, que nous n'en aurions pas le droit ; mais d'abord, continua le vieillard, à qui ai-je l'honneur de parler ?

— J'ai invoqué près de vous le nom de mon père ; c'est donc de mon père que je me recommanderai : je suis le fils du général républicain Alexandre Dumas.

Le colonel me regarda avec attention, et je vis passer une flamme juvénile dans ses yeux.

— Ah ! par ma foi, oui, dit-il, et vous ressemblez à votre père, de taille et de visage. Seulement, il était un peu plus brun que vous.

— Votre remarque me prouve que vous avez vu mon père de près, colonel. Auriez-vous servi sous lui ?

— Non ; mais je me le rappelle dans deux circonstances : la première, à la bataille des Pyramides, la seconde, à la révolte du Caire, et, dans ces deux circonstances, il a laissé dans mon esprit un profond souvenir.

— Vous comprenez, colonel, l'intérêt que vos paroles ont pour un fils qui a connu à peine son père.

— Oui, j'ai appris depuis qu'il était mort jeune.

— À quarante ans, colonel.

— Oui, oui, il a été assassiné, empoisonné, quelque chose comme cela. Mais entrez donc chez moi.

— Merci, monsieur ; nous ne voulons pas vous priver de ce

bon soleil.

— Ah ! ce n'est pas celui d'Égypte !

— C'est celui de la patrie.

— Eh bien, alors, prenez des chaises et asseyez-vous, monsieur Leduc.

M. Leduc comprit l'invitation, entra dans la maison, et en sortit traînant deux chaises. Je pris l'une, il garda l'autre. Nous nous assîmes.

Je restai un instant silencieux, examinant ce vieillard devant lequel avait passé la fin du dernier siècle et plus de la moitié de celui-ci, et qui allait me parler des grandes choses de cette grande époque, sur cette place même qui vit s'accomplir un de ses plus grands événements ! Puis, enfin, comprenant que, ne pouvant lire dans ma pensée, il devait s'étonner de mon silence :

— Excusez-moi, colonel, lui dis-je, de revenir sur ce sujet ; mais vous m'avez fait l'honneur de me dire qu'à la bataille des Pyramides et à la révolte du Caire, mon père avait laissé dans votre mémoire un profond souvenir ; puis-je vous demander les causes de cette impression ?

— Vous savez mieux que moi, monsieur, reprit le colonel, que votre père était passé en Égypte avec le titre de général commandant la cavalerie.

— Oui, colonel, je sais cela.

— Eh bien, comme aux Pyramides nous n'avions pas encore eu le temps d'organiser une cavalerie, le général Dumas se trouvait donc avoir un commandement, mais pas d'hommes à commander. Il en résulta qu'au moment où la bataille s'engagea, il vint en simple amateur, armé de son fusil à deux coups, s'enfermer dans le carré où j'étais sous-lieutenant, celui de son ami le général Régnier.

— En effet, colonel, je connais ces détails.

— Mais ce que vous ne savez pas, ce que vous ne pouvez pas savoir, monsieur, et ce qui me frappa, moi, déjà vieux soldat

cependant, puisque je suis un volontaire de 92, c'est la tranquillité, le sang-froid de monsieur votre père qui, grâce à la hauteur de sa taille, dépassait de la tête tout notre carré, chargeait et rechargeait son fusil à deux coups comme à la chasse, faisant coup double à chaque fois sur deux mamelouks, indiquant d'avance au général Régnier ceux qu'il allait frapper. Ah ! c'était un rude chasseur d'hommes que monsieur votre père ! ajouta en riant le colonel Besson ; et, ce jour-là, il a fait un fier abattis de gibier.

— Et la seconde fois ?

— Je vous l'ai dit, c'était à la révolte du Caire. J'étais à l'hôpital, de cette égratignure-là, tenez... (le colonel nous montra une cicatrice qui lui prenait de la tempe jusqu'à la lèvre), que m'avait faite le damas d'un mamelouk. J'avais bien paré avec mon sabre, mais mon sabre avait été coupé par la moitié, ni plus ni moins que si c'eût été une batte d'arlequin. Nous entendîmes de grands cris ; on nous dit que tout Le Caire était en feu, qu'on égorgait les Français, que le général Dupuy venait d'être tué, qu'on portait sa tête au bout d'une pique, et que nous allions être massacrés. Justement, le général Bonaparte avait quitté Le Caire depuis deux jours.

— Oui ; en son absence, ce fut mon père qui prit le commandement.

— Et de la bonne manière, je puis vous le dire, moi ; j'en sais quelque chose. Il paraît qu'au moment où la révolte éclata, votre père dormait, et, comme il faisait chaud... Connaissez-vous cette chaleur-là, vous ?

— Oui, je la connais.

— Eh bien, il était couché tout nu dans son hamac. Il fut réveillé par les cris de ces hurleurs de Turcs, mit le nez à la fenêtre, et la première chose qu'il vit fut la tête du général Dupuy que l'on promenait, je vous l'ai dit, au bout d'une pique. Vous comprenez, la chose parlait d'elle-même. Il n'en demanda pas davantage, sauta sur un cheval sans selle ni bride, et, armé de son sabre seule-

ment – une espèce de sabre de Goliath qu’il avait fait faire pour lui et dont lui seul pouvait se servir –, il s’élança dans la rue, pareil à une statue de bronze sortant du moule et fumante encore, criant : « À moi les Français ! » frappant à droite et à gauche, et abattant un homme à chaque coup ; si bien que les Turcs le prirent pour l’ange exterminateur et se réfugièrent dans la grande mosquée, où il les poursuivit et où il entra à cheval. L’affaire fit tant de bruit, que, à son retour au Caire, le général Bonaparte dit : « C’est bien, j’en ferai faire un tableau pour le Musée. » A-t-il été fait, n’a-t-il pas été fait ? Je n’en sais rien.

— Il a été fait, mais mon père a été oublié.

— Et qui a-t-on mis à sa place ?

— Un grand hussard blanc qui n’y était pas.

— On n’a pas vécu quatre-vingts ans sans voir quelques-unes de ces choses-là, dit le colonel en poussant un soupir.

— Et vous avez vu beaucoup de choses, n’est-ce pas, colonel ?

— Beaucoup ; le hasard m’a servi. Je me suis trouvé un peu partout où il se passait un événement curieux, à commencer par la fédération de 1790 et à finir par la révolution de 1830.

— Vous avez vu, entre autre choses, l’arrestation de Louis XVI, n’est-ce pas ?

— Ah ! quant à cela, j’étais aux premières loges, je puis le dire.

— Eh bien, pour aujourd’hui, c’est cette arrestation qui m’amène à Varennes.

— Et qui me procure le plaisir de vous voir ?

— Justement.

— Alors, que puis-je faire pour vous ?

— M’aider, moi, romancier, à rectifier quelques erreurs des historiens.

— Volontiers. Ah ! ils en ont fait de bonnes, vos historiens, allez ! Je les ai tous lus.

— Moi aussi, et c’est parce que je les ai trouvés se contre-

disant les uns les autres, que je suis venu à Varennes pour y chercher quelqu'un qui ait vu, au lieu de quelqu'un qui raconte.

— Eh bien, cela vous fait honneur. Il est vrai que vous n'êtes pas un historien, vous êtes un romancier.

— Et vous n'avez jamais eu la visite ni de M. Thiers, ou de M. Lacretelle, ou de Lamartine ?

— Non. J'ai vu un jour M. Victor Hugo, voilà tout. Il s'est assis où vous êtes, tenez, pour faire à la plume une vue de la place ; mais je ne sache pas qu'il ait rien écrit sur le 22 juin 1791.

— Si fait, il a écrit un livre. Il est vrai que ce livre est tout un voyage, et que la fuite du roi et son arrestation à Varennes n'en sont qu'un épisode : je vous l'enverrai.

— Vous me ferez plaisir... Vous comprenez, monsieur, reprit le colonel Besson après un moment de silence, dans une ville comme Paris, au milieu d'une population comme la population parisienne, aucun événement, si important qu'il soit, ne laisse sa trace ; il en est des événements qui se passent à Paris comme des flots de la mer : les uns chassent les autres ; mais, dans une petite ville de province comme la nôtre, il n'en est point ainsi. Personne n'avait jamais eu l'idée de parler de Varennes avant le 21 juin 1791 ; le 22 juin, l'Europe tout entière avait les yeux fixés sur Varennes. Pendant douze heures seulement, Varennes a réellement vécu ; pendant ces douze heures, un événement immense s'y est accompli. Depuis ce jour, tout ce qui naît à Varennes regarde en arrière pour distinguer dans le passé ce fameux 22 juin. Vous pouvez interroger le dernier citoyen de Varennes, il sait mieux l'histoire de ces douze heures que le meilleur historien de Paris.

— C'est ce que j'ai déjà cru remarquer ; car il faut vous dire que, sur la foi de M. Thiers et de Lamartine, je suis descendu au *Grand Monarque*, croyant que c'était là que le roi avait été arrêté.

— Vous avez fait comme tout le monde, et alors vous n'avez rien compris à son arrestation : si le roi était parvenu jusque-là, il était sauvé, puisqu'il se trouvait au milieu des hussards de M. de

Bouillé.

— Voilà justement ce qui fait que je ne comprenais rien à cette arrestation.

— Pour que vous y compreniez quelque chose, il faut d'abord vous dire que la place Latry du 22 juin 1791 n'était pas celle du 22 juin 1856.

— Je le sais ; voici un plan de 1772 qu'a eu la bonté de me donner M. Carré de Malberg.

— Il y avait devant nous l'église de Saint-Gengoulf ; en avant de l'église, était le cimetière ; derrière l'église, attenant à l'abside, une voûte se reliant au côté gauche de la place, relativement à nous, et sous laquelle passaient les voitures, mais sous laquelle ne put passer celle du roi, qui était trop haute. Le postillon fut forcé de s'y arrêter ; les deux gardes du corps qui étaient sur le siège s'y fussent brisés le front.

— Vous m'expliquez tout ce que m'embrouillait M. Thiers.

J'ouvris mon album, où j'avais fait transcrire, ne voulant pas emporter cinquante volumes, les extraits des historiens relatifs à Varennes.

— Tenez, continuai-je, voici ce que dit M. Thiers dans son *Histoire de la Révolution* : « Varennes est bâti au bord d'une rivière étroite, mais profonde. »

— Vous avez vu la rivière ? me dit M. Besson en souriant.

— Oui, et c'est justement tout le contraire : large et avec un pied d'eau à peine.

— M. Thiers a confondu le canal et la rivière. C'est le canal que M. de Bouillé n'a pu traverser ; la rivière, un enfant la passerait dans sa plus grande crue.

— Attendez, nous ne sommes pas au bout ; il y a une erreur par ligne : « Un détachement de hussards y était de garde ; mais l'officier, ne voyant pas arriver le trésor qu'on lui avait annoncé, avait laissé sa troupe dans les quartiers. La voiture arrive enfin et *passé le pont.* »

— La voiture n'a jamais passé le pont, interrompit le colonel ; elle a contourné l'église, les postillons comprenant qu'elle était trop haute pour passer sous la voûte, et, au moment où elle allait entrer dans la rue de la Basse-Cour, là, en face de cette maison qui est aujourd'hui une maison d'épicerie portant le numéro 343, et qui était alors l'*Hôtel du Bras-d'Or*, tenu par les frères Leblanc, elle a été arrêtée.

— Très bien, je vous comprends parfaitement ; mais comment vouliez-vous que je comprisse avec M. Thiers, qui continue : « À peine est-elle engagée sous une voûte... »

— Il n'y a jamais eu de voûte de l'autre côté du pont ; l'historien a confondu la place Latry avec la place du Grand-Monarque, la ville haute avec la ville basse.

— Et la maison du procureur de la commune, M. Sauce ?

— Entrez dans la rue de la Basse-Cour, c'est celle qui est en retrait d'un mètre, à peu près, et qui porte le numéro 287 ; il ne reste plus rien de l'ancienne façade ; celle-ci est neuve et date d'une quinzaine d'années.

Je fis quelques pas et me trouvai au milieu de la rue de la Basse-Cour.

— Je vois parfaitement, lui dis-je. Mais vous, à cette époque, où demeuriez-vous ?

— De l'autre côté de la petite ruelle ; il y avait l'atelier d'un menuisier : c'est aujourd'hui le numéro 284 ; j'ai passé là quelques-unes des meilleures et des plus douloureuses heures de ma vie.

Je revins m'asseoir près de lui.

— Allons, lui dis-je, je vois plus que jamais que ce n'est pas aux historiens qu'il faut s'adresser pour apprendre l'histoire.

— Que voulez-vous ! les historiens se copient tous les uns les autres. Quand l'un fait un erreur, les autres se gardent bien de ne pas la faire ; c'est comme les moutons de Panurge : quand l'un saute le fossé, tous les autres le sautent. Ainsi, par exemple, un

peu plus loin, M. Thiers dit que nous avons mis huit jours pour aller à Paris, tandis que nous n'en avons mis que trois.

— Vous étiez donc du voyage de Paris ?

— Je crois bien, que j'en étais !

— Alors que vous avez assisté au meurtre de M. de Dampierre ? Remarquez que je dis *meurtre*, et non pas l'*assassinat*.

— C'est moi qui ai aidé à le ramasser.

— Lui a-t-on coupé la tête et l'a-t-on présentée au bout d'une pique à la portière de la reine ?

— Jamais !

— Cependant, Michelet le dit.

— J'ai lu Michelet ; c'est le seul qui raconte exactement l'arrestation. À cet endroit, cependant, il se trompe : la tête a été brisée par un coup de fusil qui a fracassé la mâchoire, mais elle n'a jamais été séparée du corps. J'ai assisté à l'exhumation qui a eu lieu le 6 octobre 1821 : la tête tenait encore au torse par les vertèbres du cou.

— Alors vous avez été jusqu'à Paris ?

— Non seulement j'ai été jusqu'à Paris, mais, pour des motifs qu'il est inutile de vous dire, je suis resté à Paris jusqu'au moment où, comme volontaire, j'ai rejoint l'armée de Dumouriez.

— Assistiez-vous à la bataille de Valmy ?

— J'avais rejoint le régiment depuis dix jours.

— Alors vous étiez encore à Paris le 2 septembre.

— Oui, et j'ai manqué laisser mes os à la Force.

— Comment cela ?

— En essayant de sauver une femme, ou plutôt une princesse ; non point, je dois le dire, parce qu'elle était princesse, mais parce qu'elle était femme.

— La princesse de Lamballe ?

— Justement.

— Ah çà ! mais c'est vous qui êtes l'histoire, et l'histoire vivante.

— Ce sera bien mieux, reprit le colonel en souriant, quand je vous dirai où je logeais.

— Et où logiez-vous ?...

— Rue Saint-Honoré. Devinez chez qui ?

— Chez le menuisier Duplay, peut-être ?

— Justement.

— Vous avez vu Robespierre alors ?

— Comme je vous vois.

— Dans son intérieur ?

— Par ma foi, c'est moi qui ai fait la table sur laquelle il a écrit la plupart de ses discours.

— Et Danton ?

— Danton ? C'est lui qui m'a enrôlé et qui, le 2 septembre... Enfin !

— Quoi ?

— Rien... Et Danton, comme vous dites, et Camille Desmou-lins, et Saint-Just, je les ai tous vus, depuis le pauvre Barnave, que nous avons rencontré à Port-à-Bisson avec Pétion et Latour-Mau-bourg, jusqu'au cul-de-jatte Couthon ; et puis, plus tard... depuis le duc d'Enghien jusqu'au maréchal Ney.

— Vous avez vu le duc d'Enghien ?

— J'étais secrétaire du conseil de guerre qui l'a jugé.

— Vous avez vu le maréchal Ney ?

— C'est lui qui m'a fait lieutenant-colonel dans la retraite de Russie, et je suis probablement la dernière figure de connaissance qu'il ait saluée en marchant au supplice.

— Ah ça ! colonel, mais je ne vous quitte plus ; je me fais votre secrétaire et nous écrivons vos Mémoires.

— Vous arrivez trop tard, me dit le colonel en riant. D'abord, mes Mémoires sont écrits aux trois quarts.

— Vous avez écrit vos Mémoires ?

— Pourquoi pas ?

— Vous avez bien raison, et c'est moi qui suis un impertinent.

Ils doivent être curieux, vos Mémoires, colonel.

— Oh ! J'ai fait la chose pour me distraire, purement et simplement ; et voilà mon secrétaire, tenez.

En ce moment, la porte s'ouvrait, et une charmante jeune fille de dix-sept à dix-huit ans s'avancait vers nous.

— Mademoiselle ? demandai-je.

— Oui, mademoiselle, mademoiselle Marie, ma petite-fille. Faites la révérence à monsieur, mademoiselle Marie ; vous lui devez bien cela pour les nuits blanches qu'il vous a fait passer.

— À moi ? dit la jeune fille en rougissant.

— Eh ! oui, à vous.

— Mais je ne connais pas monsieur.

— Vous ne connaissez que lui, au contraire : *Monte-Cristo* par-ci, les *Mousquetaires* par-là.

— M. Dumas ? s'écria la jeune fille.

— Oui, M. Dumas ! Vous voyez bien que vous le connaissez, Perrette.

— Oh ! fit la jeune fille, oh ! monsieur Dumas, que je suis contente de vous voir.

— Est-ce bien vrai, ce que vous me dites là ?

— Je vous le promets. Vous m'avez tant fait pleurer !

— Et vous me pardonnez vos larmes ?

— Non seulement je vous les pardonne, mais je vous en suis reconnaissante.

— Eh bien, alors, vous deviendrez bien ma complice.

— Dans quoi ?

— Dans une conspiration.

— Contre qui ?

— Contre le colonel.

— Contre le grand-père ! Vous voulez conspirer contre le grand-père ? Qu'a-t-il donc fait ?

— Il a fait des Mémoires.

— Je le sais bien ; c'est moi qui les ai écrits sous sa dictée.

— Eh bien. Ce sont ces Mémoires que je veux lire.

— Entendez-vous, grand-père ? M. Dumas veut lire vos Mémoires.

— Qui l'en empêche ? dit le colonel. Ce n'est pas moi.

— Vous consentez, colonel ? m'écriai-je.

— En vous refusant, j'aurais l'air d'y attacher une importance qu'il n'ont pas.

— Colonel, je suis comme le gamin de Paris de M. Vanderburch, j'ai envie de vous embrasser.

— Embrassez mon secrétaire, cela vous fera plus de plaisir à tous deux.

Je me retournai vers la jeune fille : elle était rouge comme une cerise.

— Mademoiselle ? lui demandai-je.

— Volontiers, répondit-elle, et c'est pour moi un grand honneur.

Je soupirai.

— Le grand-père n'avait pas dit *honneur*, mademoiselle, il avait dit *plaisir*.

— Et plaisir aussi ; je ne veux pas contredire le grand-père.

Elle me tendit ses deux joues. Je restai un instant à la regarder en tenant ses deux mains dans les miennes.

— Et mademoiselle, demandai-je au colonel, a-t-elle une page dans vos Mémoires ?

— La dernière, une page blanche ; mais il y est fort question de sa grand'mère et de sa mère.

— Et je verrai cela ?

— Vous verrez tout. Mais mademoiselle Marie venait me dire quelque chose. Que venait me dire mademoiselle Marie ?

— Que le souper était prêt, grand-père.

— Vous entendez ; le cœur vous en dit-il ?

— Malheureusement, nous sortons de table.

— Ah ! oui, vous avez dîné au Grand Monarque, chez mada-

me Gauthier, et l'on y dîne bien. J'en suis bien fâché : j'eusse été enchanté de trinquer avec vous au souvenir de votre père.

— Faisons mieux. Voulez-vous me donner à déjeuner demain, colonel ? Vous voyez que je prends la balle au bond. Attendez, mademoiselle Marie me donnera vos Mémoires ce soir, je les lirai cette nuit, et je vous les rapporterai demain.

— Vous les lirez cette nuit ? Combien de pages, Marie ?

— Sept ou huit cents, mon père, répondit la jeune fille.

— La belle affaire, sept ou huit cent pages ! si vous me permettiez de les copier, je les copierais.

Le vieillard se mit à rire.

— Cela ne m'étonne plus, alors, que vous ayez écrit tant de volumes. Voyons, Marie, donne-moi ton bras.

La jeune fille fit un pas vers son grand-père, et je l'écartai doucement.

— Pour aujourd'hui, lui dis-je, vous permettrez, n'est-ce pas ? que ce soit moi qui offre le bras à votre père pour rentrer chez lui.

Elle sourit et se recula. J'offris mon bras au vieillard ; il s'appuya dessus.

— Qui m'eût dit, il y a cinquante-huit ans, murmura-t-il, quand je voyais le père faire le coup de fusil dans le carré du général Régnier et sabrer tout nu les Bédouins dans la rue du Caire, qui m'eût dit qu'à quatre-vingt-deux ans je rentrerais chez moi, le jour anniversaire de l'arrestation du roi à Varennes, appuyé au bras du fils ?

Et, levant son chapeau et regardant le ciel :

— Mon Dieu, Seigneur, dit-il, vous êtes grand et bon !...

Et une larme de reconnaissance brilla au bord de sa paupière.

*

* *

Maintenant, chers lecteurs, vous devinez le reste, n'est-ce pas ?

Le colonel me permit de copier dans son manuscrit tout ce qui avait rapport à l'arrestation du roi à Varennes, et me promit, lui mort, de me donner la propriété de ses Mémoires. Le colonel René Besson est mort, il y a trois mois, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Sa mort a été ce qu'elle devait être, le soir d'un beau jour d'automne égaré dans l'hiver. Huit jours après sa mort, j'ai reçu le manuscrit avec une lettre de son *secrétaire*, Marie, qui est devenue, de jeune fille que j'avais connue, une charmante femme à laquelle je souhaite bien respectueusement toutes les prospérités qu'elle mérite. J'espère qu'à l'âge de son père, appuyée au bras de son mari, entourée de ses enfants et de ses petits-enfants, elle dira, comme le colonel, en levant à son tour les yeux au ciel, le soir d'un beau jour : « Mon Dieu, Seigneur, vous êtes grand et bon ! »

*

* *

C'est donc ce manuscrit même du colonel René Besson que nous allons publier, en lui laissant le titre qu'il lui avait donné lui-même : *Le volontaire de 92*.

II Ma naissance – Mon éducation

Je suis né au village des Islette, sur les bords de la petite rivière de la Biesme, en pleine forêt d'Argonne, entre Sainte-Menehould et Clermont, le 14 juillet 1775.

Je n'eus pas le bonheur de connaître ma mère : elle mourut quelques jours après ma naissance. Mon père, qui était un pauvre menuisier, lui survécut de cinq ans seulement.

À cinq ans, je me trouvai donc orphelin, sans un appui en ce monde.

Je me trompe et je suis ingrat tout à la fois : il me restait un frère de ma mère, garde dans la forêt d'Argonne. Sa femme, à la mort de ma mère, m'avait donné son lait ; à la mort de mon père, il me donna son pain. La chose était d'autant plus charitable, qu'il était veuf, ayant perdu sa femme depuis deux ans, et que, sans lui être d'aucune aide, je lui étais d'un grand embarras.

Mon père était mort si pauvre, qu'après sa mort on avait tout vendu pour payer quelques petites dettes, excepté son établi et ses outils de menuisier, lesquels avaient été transportés chez le père Descharmes – c'était le nom de mon oncle –, et mis dans une arrière-petite chambre qui devint la mienne.

La forêt d'Argonne appartenait au gouvernement et était mise en réserve pour les *messieurs de la cour*, comme on disait à cette époque ; ce qui n'empêchait pas quelques jeunes gens des environs, soit de Sainte-Menehould, soit de Clermont, soit de Varennes, de faire clandestinement, avec les gardes de la forêt, qui, sur ce point, se gardaient les uns aux autres le plus religieux silence, des parties de chasse clandestines dans lesquelles on tuait du lapin, du lièvre, et quelquefois même un chevreuil. Dans ce dernier cas, on prenait les plus grandes précautions, le chevreuil étant réputé bête royale.

Ce fut dans ces parties de chasse que je connus Jean-Baptiste

Drouet, fils du maître de poste de Sainte-Menehould, Guillaume, son ami, et Billaut, qui, ajoutant plus tard le nom de son pays à son nom, se fit appeler Billaut-Varennes. Tous trois devaient acquérir une certaine célébrité au milieu des mouvements révolutionnaires cachés encore dans l'avenir.

De jeunes nobles, par une faveur toute spéciale, obtenaient ces permissions de chasse dont se passaient les jeunes roturiers dont nous venons de parler. Ces permissions étaient limitées aux lapins, aux lièvres, aux oiseaux de passage, et à un ou deux chevreuils par an : au nombre de ces nobles étaient M. de Dampierre, comte de Mans, et le vicomte de Malmy. Le premier était déjà un homme de quarante-cinq ans, l'autre un jeune homme de vingt.

Je les nomme préférablement aux autres parce qu'ils doivent jouer un certain rôle dans ce récit.

Bien que je fusse tout enfant, j'étais à même d'apprécier la différence de leurs manières. Quand avaient lieu ces parties de chasse dont je parlais, les jeunes bourgeois, comme les appelait mon oncle, étaient gais, avenants, affables ; ils aidaient mon oncle dans les préparatifs du repas, qui se composait de ce que l'on trouvait sous la main : œufs, volaille, gibier tué dans la journée ; puis on se mettait à table tous ensemble et l'on vidait joyeusement quelques bouteilles de vin de Champagne rouge ou blanc apportées en guise de pistolets dans les arçons de la selle. Après quoi, gardes et chasseurs se serraient amicalement la main, et se séparaient en se promettant de se réunir bientôt.

D'argent, il n'en était pas question ; mon oncle n'eût point accepté d'argent de *jeunes bourgeois* : c'étaient des *amis*.

La scène changeait quand c'étaient les jeunes nobles qui venaient à leur tour. Dès la veille, un courrier annonçait leur visite ; le soir, un cuisinier les précédait avec un fourgon, apportant les provisions, l'argenterie, les porcelaines ; le matin, ils arrivaient dans d'élégantes voitures avec la livrée de chasse, et, tout en parlant à mon oncle avec la politesse de gens bien élevés, parlaient en

maîtres.

Au déjeuner, ils étaient servis par leurs domestiques ; au dessert, on appelait mon oncle, qui avait été chargé de faire manger les chiens, venus en voiture comme leurs maîtres. On emplissait un verre de vin de Champagne, et on l'invitait à le boire à la santé du roi. Mon oncle vidait le verre d'un seul coup, s'essuyait la bouche avec le dos de sa main, saluait ces messieurs et reposait le verre. Alors, invariablement, un des convives demandait :

— Fera-t-on bonne chasse, père Descharmes ?...

Et invariablement mon oncle répondait :

— On tâchera, messieurs.

Après quoi on se mettait en campagne. La chasse était bonne ou mauvaise. À cinq heures, ces messieurs rentraient, trouvaient le dîner servi, restaient à table jusqu'à sept ou huit heures, et offraient – si cela peut s'appeler ainsi – un second verre de vin à mon oncle. Cette fois, mon oncle le buvait à leur santé. Les chasseurs se levaient, jetaient deux louis sur la table, montaient dans leurs voitures, et partaient.

Mon oncle prenait les deux louis, les envoyait rejoindre quelques camarades dans un petit sac de peau, et murmurait entre ses dents, avec ce sourire narquois du campagnard :

— Autant de pris *sur l'ennemi*.

Ce qui me demeura le plus clair dans l'esprit de ce que je viens de raconter, c'est que les jeunes bourgeois qui ne donnaient rien, c'étaient les *amis*, et les nobles qui donnaient des louis d'or, les *ennemis*.

Puis, de temps en temps, mais rarement, sur l'avis donné qu'une bande de sangliers avait été vue dans la forêt ou qu'une grande neige y avait amené des loups, arrivait un courrier de Paris qui annonçait : *les Messieurs de la cour* ! Cette fois, c'était le grand événement.

Si c'était l'été, on dressait une tente sous laquelle ces *Messieurs* descendaient et mangeaient. Si c'était l'hiver, on s'arrêtait à

Sainte-Menehould, on descendait à l'Hôtel de Metz, et l'on s'arrangeait pour arriver au rendez-vous de chasse où tous les gardes attendaient, en grand uniforme, au point du jour. Là, on apprenait où les loups, où les sangliers se tenaient ; on formait des enceintes, on lâchait les chiens, et la chasse s'engageait.

À la nuit tombante, les *Messieurs de la cour* repartaient pour Sainte-Menehould, où les attendait leur dîner, en laissant des marques de leur munificence : vingt ou vingt-cinq louis à partager entre les gardes.

En général, les *Messieurs de la cour* étaient très polis envers les gardes ; deux fois le prince de Condé et son fils, le duc d'Enghien, vinrent chasser, et je me rappelle que, pendant un mois après leur départ, mon oncle ne tarissait pas sur leur affabilité.

Ces jours-là, comme c'était grande fête, je suivais la chasse. Une fois, M. le duc d'Enghien s'égara. je le remis dans son chemin ; il voulut me donner un louis, je refusai. J'avais neuf ans.

Il me regarda, assez étonné, et me demanda mon nom.

— René Besson, lui répondis-je.

— Et qui es-tu ?

— Je suis le neveu du père Descharmes.

— C'est bien, mon garçon, me dit-il, je me souviendrai de toi.

Deux ans après, le prince revint. J'avais onze ans. Je croyais que le prince m'avait oublié. Il me reconnut et vint à moi.

— C'est toi qui te nommes René Besson, n'est-ce pas ? me dit-il.

— Oui, monseigneur, répondis-je.

— Neveu du père Descharmes ?

— Oui, monseigneur.

— Eh bien, voilà pour toi, me dit-il en me remettant un fusil, et voilà pour ton oncle, ajouta-t-il en me remettant un papier.

Le papier, c'était la nomination de mon oncle au grade de garde-chef, devenu vacant par la mort de son supérieur. Quant au fusil, c'était une arme charmante, fabriquée à Versailles, et que je

conserverai toute ma vie comme un souvenir du pauvre prince.

Cependant, comme on l'a vu, je grandissais. J'avais tant bien que mal appris à lire et à écrire chez le maître d'école des Islettes, dans mes moments perdus, et, tandis que mon oncle était en tournée, je faisais de la menuiserie, besogne pour laquelle j'avais beaucoup d'aptitude et de goût.

Mais une besogne à laquelle j'avais plus de goût encore, surtout depuis que le prince m'avait fait cadeau de ce joli fusil, c'était celui de garde adjoint.

J'étais arrivé à l'âge de douze ans ; j'étais vigoureux comme un campagnard ; je connaissais la forêt d'Argonne depuis Passavant jusqu'au Chêne-Populeux ; je tirais un coup de fusil aussi bien qu'aucun des gardes de la forêt ; et toute mon ambition se bornait à succéder un jour à mon oncle, qui, dans quatre ou cinq ans, comptait prendre sa retraite.

Remplacé par un garde, ce garde laisserait de son côté une place vacante ; c'est ce poste que je solliciterais, et, quand le moment serait venu, j'avais mon protecteur tout trouvé, le duc d'Enghien. Il avait pensé à moi quand je ne demandais rien ; il ne m'oublierait certes pas quand je solliciterais quelque chose.

Le temps marchait ; nous étions arrivés à l'année 1788. Depuis cinq ans, nous n'avions pas vu M. Drouet ; à la suite d'une discussion avec son père, il s'était engagé dans les dragons de la Reine.

Un beau matin, nous apprîmes par son ami Guillaume que tout était raccommodé. Le père Drouet avait racheté son fils et lui cédait sa poste aux chevaux ; aussitôt son retour à Saint-Menehould, on organiserait une partie de chasse.

Un jour, nous vîmes un dragon s'arrêter devant la maison, descendre de son cheval, l'attacher au volet, et apparaître sur le seuil de la porte dont son casque touchait le faîte.

— Eh bien, père Descharmes, dit le soldat, est-ce qu'il n'y a plus dans la maison un verre de vin pour les amis ?

Mon oncle le regardait tout étonné.

— Ah ! dis-je, est-ce que vous ne le reconnaissez pas, mon oncle ? C'est M. Jean-Baptiste.

— C'est par Dieu vrai ! s'écria mon oncle.

Et il s'avança les bras ouverts. Mais, s'arrêtant tout à coup.

— Pardon, monsieur Drouet, dit-il.

— Pardon de quoi ? vieux Nemrod, de te souvenir des amis ! Le crime serait de les avoir oubliés, au contraire. Allons, viens, et embrassons-nous. Est-ce que tous les Français ne sont pas frères ?

— Si fait, dit en riant mon oncle ; seulement, il y a les aînés et les cadets.

— Bon, laisse passer deux ou trois ans, et c'est moi qui te le dis, il n'y aura plus ni cadets ni aînés, il y aura des enfants d'une seule mère. La France et tous ces enfants-là auront les mêmes droits devant les hommes comme ils les ont déjà devant Dieu.

— Bon, sont-ce là les instructions que l'on reçoit dans les dragons de la Reine, monsieur Jean-Baptiste ?

— Dans les dragons de la Reine et dans les autres régiments, mon vieux cartanier ! Ah ! nous avons marché, Dieu merci ! depuis que nous nous sommes vus. Tu ne sais pas cela, toi, qui vis avec les sangliers et avec les loups.

Mon oncle avait tiré une bouteille et trois verres de l'armoire ; il en avait empli deux bord à bord et le troisième à moitié. Le troisième cela va sans dire, était pour moi. Drouet leva son verre.

— À la nation ! dit-il

— Qu'est-ce que ce mot-là ? dit en riant mon oncle.

— C'est un mot nouveau qui, je l'espère, ne tardera pas à conquérir son droit de bourgeoisie. Et ce jeune citoyen-là, ajouta Drouet, qu'en faisons-nous ?

— Mon successeur, je l'espère, répondit mon oncle.

Drouet secoua la tête.

— Mon vieux Descharmes, dit-il, ce n'est pas pour vous être désagréable, croyez-le bien ; d'ailleurs vous appartenez au passé,

vous ; mais mieux vaut, à l'époque où nous sommes arrivés, un bon état qui nourrisse honorablement son homme qu'une livrée quelconque qui vous met à la merci du premier valet de chiens venu. Je croyais que René était menuisier ?

— Je le suis toujours, monsieur Jean-Baptiste ; seulement, c'est pour m'amuser que je fais de la menuiserie.

— Et tenez, dit mon oncle, tout orgueilleux de pouvoir montrer un travail sorti de mon rabot, voici une armoire de sa façon.

Drouet s'avança et examina l'armoire avec plus d'attention qu'elle ne le méritait.

— Eh bien, mais, dit-il, ce n'est point mal du tout, cela ; continue, mon garçon, et crois-en mes paroles, mieux vaut être un menuisier travaillant pour le public, et par conséquent ne relevant de personne, qu'un inspecteur des forêts qui dépend d'un prince et qu'on destitue pour un sanglier mal détourné ou pour un loup qui force les rabatteurs.

— Mais, lui dis-je, c'est que j'ai un fusil, monsieur Jean-Baptiste, et un fusil qui m'a été donné par monseigneur le duc d'Enghien, encore.

Et je lui montrai à mon tour mon fusil, aussi orgueilleusement que mon oncle lui avait montré mon armoire. Il le regarda avec attention et fit jouer deux ou trois fois le ressort.

— Une belle arme, dit-il, en connaisseur qu'il était, et à l'écusson de sa majesté — les trois fleurs de lis de la manufacture de Versailles étaient en effet gravées à la sous-garde — ; mais, reprit Drouet, le rabot aussi est un bel instrument et un brave outil, mon garçon ; et, si tu m'en crois, n'hésite pas un instant entre le rabot légué par ton père et le fusil donné par un prince. Le rabot est le gagne-pain que le philosophe de Genève met aux mains de son élève, et, depuis le jour où a paru l'*Émile*, le rabot est ennobli.

— Qu'est-ce que c'est que l'*Émile*, monsieur Jean-Baptiste ? demandai-je.

— C'est le livre d'un des trois évangélistes qui prêchent la

religion nouvelle. Ces trois évangélistes se nomment Rousseau, Voltaire et Montesquieu : ils nous apprennent que tous les hommes sont citoyens, et que tous les citoyens sont frères. Garde ton fusil, René, pour la défense de ton pays, mais cultive ton rabot pour la défense de ta dignité ; sois menuisier du public, mon enfant, et ne sois l'obligé ni le serviteur de personne, pas même d'un prince. Par le premier postillon qui passera, je t'enverrai l'*Émile*.

Puis, revenant à mon oncle :

— Au revoir, père Descharmes, lui dit-il. Un de ces jours, on viendra s'assurer si vos lapins ont toujours le dessous de la queue blanc et si le vin de Champagne mousse comme autrefois, qu'on le boive au salut de la nation.

Et, serrant la main de son vieil ami, Jean-Baptiste remonta à cheval ; et, comme je m'étais avancé pour tenir l'étrier, ainsi que j'avais vu mon oncle faire aux grands seigneurs, il m'écarta doucement, et, une fois en selle, posant la main sur ma tête :

— René Besson, me dit-il, au nom de la future liberté dont la France est grosse, je te baptise citoyen.

Et, mettant son cheval au galop, il disparut à l'angle du bois.

Le lendemain, un postillon, selon la promesse que M. Jean-Baptiste Drouet m'avait faite la veille, me remit un petit livre portant ces mots écrits sur la première page : « Au citoyen René Besson, menuisier. »

Ce petit livre, c'était l'*Émile*.

III L'Émile

On comprend qu'après avoir retourné pendant quelque temps dans ma main le livre que venait de me remettre le postillon, après en avoir lu le titre : *Émile, ou de l'Éducation*, ce que je cherchai tout d'abord fut le chapitre qui avait directement rapport à ma situation.

Le hasard fit que j'ouvris le volume à la page 145 du livre III et que je tombai sur ce paragraphe : « Je veux absolument qu'Émile apprenne un métier. »

Je m'étonnai d'abord d'avoir si bien réussi, mais je vis que M. Jean-Baptiste avait fait une corne à cet endroit pour m'épargner la peine de chercher, et que c'était pour cela que le livre s'y était ouvert de lui-même.

Je repris :

« Je veux absolument qu'Émile apprenne un métier — Un métier honnête, au moins, direz-vous ? — Que signifie ce mot ? Tout métier utile au public n'est-il pas honnête ? Je ne veux point qu'il soit doreur, ni brodeur, ni vernisseur ; comme le gentilhomme de Locke, je veux qu'il ne soit ni comédien, ni musicien, ni faiseur de livres. À ces professions près et aux autres qui leur ressemblent, qu'il prenne celle qu'il voudra ; je ne prétends le gêner en rien. J'aime mieux qu'il soit cordonnier que poète ; j'aime mieux qu'il pave les grands chemins que de faire des fleurs de porcelaine. — Mais, me direz-vous, les archers, les espions, les bourreaux, sont des gens utiles ? — Il ne tient qu'aux gouvernements qu'ils ne le soient pas. Mais, passons, j'avais tort ; il ne suffit pas de choisir un métier utile, il faut encore qu'il n'exige pas des gens qui l'exécutent des qualités d'âme odieuses et incompatibles avec l'humanité. »

Si claire que fût cette théorie, je la trouvai d'abord quelque peu

abstraite. J'avais très peu lu, et un des ouvrages que j'avais lus et qui m'avait le plus intéressé était Robinson. Bien souvent, j'avais rêvé être abandonné, comme le héros de Daniel Defoe, dans une île déserte, et comme lui être forcé de me créer une habitation, avec tout ce qui est nécessaire à la vie physique de l'homme ; et je ne m'étais pas trop effrayé de la situation, convaincu qu'en ce cas, à la rigueur, je me tirerais d'affaire aussi bien qu'un autre ; mais ce que je lisais cette fois dans Jean-Jacques, ce n'était plus seulement le côté physique, mais le côté moral ; ce n'était plus seulement la pratique, mais la philosophie.

Robinson s'arrange de manière à vivre seul dans son île. Tout au contraire, Jean-Jacques instruit Émile pour la société. Robinson se met en garde contre l'homme sauvage, Jean-Jacques met Émile en garde contre l'homme civilisé.

Je relus deux ou trois fois le paragraphe que je viens de citer, et je finis par le comprendre. Qu'on ne s'étonne pas de cette espèce de lenteur de compréhension. Tout occupé, jusqu'à l'âge de quatorze ans que je venais d'atteindre, de soins vulgaires, d'exercices de chasse ou de travaux matériels, mon esprit, que rien n'avait exercé, était demeuré dans cette espèce de crépuscule où voient si bien les chauves-souris, les chouettes et les chats-huants qu'aveugle le grand jour. Rousseau, c'était, sinon le grand jour, du moins l'aurore, et l'aurore suffisait pour m'aveugler ; mais je sentais parfaitement que je n'avais qu'à vouloir pour dissiper ces ténèbres natives. Je voulus et je continuai :

« Donnez à l'homme un métier qui convienne à son sexe, et au jeune homme un métier qui convienne à son âge. Toute profession sédentaire ou casanière qui effémine et ramollit le corps ne lui plaît ni ne lui convient. Jamais jeune garçon n'aspirera de lui-même à être tailleur ; il faut de l'art pour porter à ce métier de femme le sexe pour lequel il n'est pas fait. »

Là, je m'arrêtai dans ma lecture pour me demander si je voudrais être tailleur ; mais je secouai la tête en éclatant de rire et en

me disant tout haut, quoique je fusse seul :

— Oh ! non, par ma foi, non !

Jean-Jacques avait donc raison, puisqu'il s'était trouvé d'accord avec moi.

Je repris mon livre, ou plutôt je reportai les yeux dessus ; il me paraissait un trésor dont je ne devais pas me séparer si facilement, maintenant que mon esprit s'était mis, pour ainsi dire, en communication sympathique avec celui de son auteur.

Je continuai donc :

« L'aiguille et l'épée ne sauraient être maniées par les mêmes mains. Si j'étais souverain, je ne permettrais la couture et les métiers à l'aiguille qu'aux femmes et aux boiteux, réduits à s'occuper comme elles. En supposant les eunuques nécessaires, je trouve les Orientaux bien fous d'en faire exprès ; que ne se contentent-ils de ceux qu'a faits la nature, et de ces foules d'hommes lâches dont elle a mutilé le cœur ? »

Ici, je m'arrêtai court. Je ne comprenais plus ; j'ignorais absolument ce que c'était qu'un eunuque ; le mot même m'était inconnu.

Je restai un instant pensif, et, pour la première fois, ce désir d'apprendre qui devient, au fur et à mesure qu'il apprend, le besoin insatiable de l'homme, se fit jour dans mon esprit.

J'apprendrai, me dis-je ; et je continuai.

« J'interdis à mon élève les métiers malsains, mais non pas les métiers pénibles, ni même les métiers périlleux ; ils exercent à la fois les forces et le courage ; ils sont propres aux hommes seuls, les femmes n'y prétendent point : comment n'ont-ils pas honte d'empiéter sur ce qu'elles font ? »

Ici, il y avait deux vers latins. Je les lus et relus dix fois inutilement, sans y rien comprendre. Je laissai tomber ma tête dans ma main ; c'était la première fois que je sentais le poids de mon ignorance, et j'en étais humilié.

Au bout d'un instant, et après avoir poussé un soupir, je repris :

« Jeune homme, imprime à tes travaux la main de l'homme, apprends à manier d'un bras vigoureux la hache et la scie, à équarrir une poutre, à monter sur un comble, à poser le faîte, à l'affermir de jambes de force et d'entraits ; puis crie à ta sœur de venir t'aider à ton ouvrage, comme elle te disait de travailler à son point-croisé.

» Tout bien considéré, le métier que j'aimerais le mieux qui fût du goût de mon élève, est celui de menuisier. »

— Ah ! ah ! voilà donc ce que disait M. Jean-Baptiste, ce bon M. Jean-Baptiste, que j'aime ! m'écriai-je tout haut. Je lui demanderai la première fois que je le verrai ce que c'est qu'un eunuque et ce que voulaient dire ces deux vers latins.

Et je relus les deux vers latin sans les comprendre plus que la première fois.

Je repris :

« ... est celui de menuisier. Il est propre, il est utile, il peut s'exercer dans la maison, il tient suffisamment le corps en haleine, il exige dans l'ouvrier de l'adresse et de l'industrie, et, dans la forme des ouvrages que l'utilité détermine, l'élégance et le goût ne sont pas exclus. »

Ainsi donc, j'étais dans les conditions désirées par l'auteur d'*Émile*. Je n'avais même pas besoin d'apprendre le métier indiqué par lui : je le savais. Il y a plus, j'avais ces inspirations qu'il recommande et qui tendent à l'élégance et au goût.

Je jetai un coup d'œil sur l'armoire que j'avais faite ; je la trouvai, quoi qu'en eût dit mon oncle, maussade et grossière ; je compris que je pouvais faire mieux.

Maintenant, il me restait à apprendre pourquoi Jean-Jacques choisissait pour son élève un métier manuel et non pas intellectuel. Une vive curiosité s'était pour la première fois emparée de mon esprit, et je lus, avec une certaine impatience de ce que mes yeux ne marchaient pas aussi vite que ma volonté :

« De toutes les occupations qui peuvent fournir la subsistance

à l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état de nature, est le travail des mains ; de toutes les conditions, la plus indépendante de la fortune et des hommes est celle de l'artisan. L'artisan ne dépend que de son travail : il est libre, libre autant que le laboureur est esclave ; car celui-ci tient à son champ, dont la récolte est à la discrétion d'autrui : l'ennemi, le prince, un voisin puissant, un procès peuvent lui enlever ce champ ; par ce champ, on peut le vexer en mille manières ; mais partout où l'on peut vexer l'artisan, son bagage est bientôt fait, il emporte se bras et s'en va. »

Je regardai mes deux bras déjà forts et vigoureux, et, par un mouvement d'orgueil, je les levai au ciel. Cet homme qui avait écrit les lignes que je venais de lire était dans le vrai, puisqu'il correspondait si bien avec le cœur des autres hommes, qu'à mesure que les autres hommes le lisaient, il éveillait dans leur cœur des sentiments qui, jusque là, y avaient dormi inconnus.

« Et souvenez-vous, continuai-je avec avidité, que ce n'est point un talent que je vous demande ; c'est un métier, un vrai métier, un art purement mécanique, où les mains travaillent plus que la tête, qui ne mène point à la fortune, mais avec lequel on peut s'en passer. Si vous cultivez les arts, dont le succès tient à la réputation de l'artiste ; si vous vous rendez propre à des emplois qu'on n'obtient que par la faveur, que vous servira tout cela, quand, justement dégoûté du monde, vous dédaignerez les moyens sans lesquels on n'y peut réussir ? Vous avez étudié la politique et les intérêts des princes, voilà qui va fort bien ; mais que ferez-vous de ces connaissances, si vous ne savez parvenir aux ministres, aux femmes de la cour, aux chefs de bureau ; si vous ne savez le métier de leur plaire ; si tous ne trouvent en vous le fripon qui leur convient ? Vous êtes architecte ou peintre, soit, mais il faut connaître votre talent. Pensez-vous aller de but en blanc exposer votre ouvrage au Salon ? Oh ! qu'il n'en va pas ainsi ! Il faut être de l'Académie, il faut même être protégé pour obtenir, au coin d'un mur, quelque place obscure ; quittez-moi la règle et le pinceau,

prenez un fiacre et courez de porte en porte, c'est ainsi que l'on acquiert de la célébrité. Or vous devez savoir que toutes ces illustres portes ont des suisses ou des portiers qui n'entendent que par gestes et dont les oreilles sont les mains. Voulez-vous enseigner ce que vous avez appris, devenir maître de géographie, ou de mathématiques, ou de langue, ou de musique, ou de dessin, pour cela il faut trouver des écoliers, par conséquent des prôneurs. Croyez qu'il importe plus d'être charlatan qu'habile, et que, si vous ne savez de métier que le vôtre, jamais vous ne serez qu'un ignorant. »

Je jetai, par la porte entr'ouverte de ma chambre, un coup d'œil rapide, comme pour m'assurer que mon atelier, mes varlopes, mes rabots étaient bien toujours au même endroit, et que, tandis que j'apprenais à apprécier leur utilité, ils n'avaient pas disparu. Tout était bien à sa place, et j'étais bien l'homme libre dont parle Rousseau.

Je continuai, tout joyeux, plus que joyeux, – fier :

« Mais, au lieu de recourir pour vivre à ces hautes connaissances qui sont faites pour nourrir l'âme et non le corps, si vous recourez, au besoin, à vos mains et à l'usage que vous en savez faire, toutes les difficultés disparaissent, tous les manèges deviennent inutiles ; la ressource est toujours prête au moment d'en user ; la probité et l'honneur ne sont plus un obstacle à la vie ; vous n'avez plus besoin d'être lâche et menteur devant les grands, souple et rampant devant les fripons, vil complaisant de tout le monde emprunteur ou voleur, ce qui est à peu près la même chose, quand on n'a rien ; l'opinion des autres ne vous touche plus ; vous n'avez à faire votre cour à personne : point de sot à flatter, point de suisse à fléchir, point de courtisan à payer et, qui pis est, à encenser. Que les coquins mènent les grandes affaires, peu vous importe ; cela ne vous empêchera pas, dans votre vie obscure, d'être honnête homme et d'avoir du pain. Vous entrez dans la première boutique du métier que vous avez appris :

» — Maître, j'ai besoin d'ouvrage.

» — Compagnon, mettez-vous là, et travaillez.

» Avant que l'heure du dîner soit venue, vous avez gagné votre dîner ; si vous êtes diligent et sobre, avant que huit jours se passent, vous aurez de quoi vivre huit autre jours. Vous aurez vécu libre, sain, vrai, laborieux et juste : ce n'est point perdre son temps que d'en gagner ainsi. »

Je jetai un cri, je m'élançai dans mon atelier, je baisai mon rabot, mes varlopes, mon équerre, mon compas, mon établi ; puis, tout joyeux, fort d'une force que je n'avais jamais ressentie, je songeai à l'homme à qui je devais la conscience de cette liberté, le premier besoin, le premier bien, la première nécessité de l'homme, à Jean-Baptiste Drouet ; et, prenant mon Rousseau en passant, je sortis tout courant, cédant à un irrésistible besoin de mon cœur pour aller le remercier, comme si Sainte-Menehould était au bout du village.

Sainte-Menehould était à trois lieues ; mais que m'importaient trois lieues pour aller, trois lieues pour revenir : n'avais-je pas fait quelquefois six lieues à la poursuite d'un lièvre ou d'un sanglier ?

Je pouvais bien faire six lieues pour aller dire à M. Drouet :

— Je vous suis et vous serai reconnaissant toute ma vie du service que vous m'avez rendu en m'envoyant l'*Émile*.

Il était onze heures du matin ; je pouvais être de retour à cinq ou six heures du soir. D'ailleurs, mon bon oncle Descharmes était habitué à mes absences et ne s'inquiéterait pas.

Et quand je lui dirais pourquoi j'étais allé à Sainte-Menehould, j'étais bien sûr qu'il m'approuverait.

IV

Les bienfaiteurs de l'humanité

J'ai dit que j'avais pris mon Rousseau en passant. On devine pourquoi : je comptais abrégé la longueur du chemin en lisant.

Je traversai le village des Islettes. La cabane de mon oncle était située sur la lisière de la forêt d'Argonne, du côté de la plaine de Neuville, et, par conséquent, entre la rivière d'Aire, qui passe à Varennes, et celle de la Biesme, qui va se jeter dans l'Aisne, entre Saint-Charnas et Vienne-la-Ville.

Je n'avais interrompu ma lecture, que cette fois j'avais prise du commencement, qu'au moment où j'étais entré au village des Islettes, et je l'avais reprise en sortant. Au bout de deux heures de marche, j'avais rejoint le paragraphe que j'avais lu d'abord, c'est-à-dire celui qui commence par ces mots : « Je veux absolument qu'Émile apprenne un métier » ; et toute cette lecture de cent quarante-quatre pages avait été pour moi l'objet d'une continuelle satisfaction.

J'avais à peu près, et en tout point, été élevé comme Rousseau recommande d'élever son Émile. Je n'avais pu être nourri par ma pauvre mère, c'est vrai, mais j'avais été nourri par ma tante. Jamais je n'avais été emprisonné dans un maillot, dans des langes et dans des têtieres, mais déposé, l'été sur le gazon où on avait laissé toute liberté à mes membres de se développer, l'hiver devant l'âtre, sur une couverture, où je me roulais tout à mon aise. Ma pauvre tante m'avait toujours dit qu'à six mois je jouais à quatre pattes avec les cinq ou six chiens bassets, chiens courants ou chiens d'arrêt du père Descharmes, sans que jamais aucun d'eux eût l'idée de me mordre, et qu'à dix mois je marchais tout seul.

Quant à la recommandation que fait Rousseau d'habituer Émile à l'eau froide et aux intempéries de l'air en toutes saisons, je n'avais eu besoin de la recommandation de personne pour cela.

Placé entre deux rivières, l'Aire, qui est renommée pour ses truites, et la Biesme, qui est célèbre pour ses écrevisses, j'avais plus d'une fois cassé la glace pour pêcher les unes ou estropier les autres ; et, quant aux intempéries de l'air, Dieu merci ! mes chasses aux canards dans les marais et mes chasses aux loups dans la neige avaient fait de moi un de ces corps de fer qui peuvent tout supporter, depuis la chaleur caniculaire du mois d'août jusqu'aux plus âpres gelées du mois de janvier.

D'un autre côté, le couvreur le plus adroit ou le marin le plus exercé n'eût pas couru d'un pas plus ferme sur les toits de ses pratiques et n'eût pas monté d'une gymnastique plus habile au grand mât de son bâtiment que je ne montais aux arbres les plus lisses et que je ne marchais sur les branches les plus élevées, lorsqu'il s'était agi d'aller dénicher des nids de piverts ou de pigeons ramiers ; j'étais donc encore, sur ce point, dans les intentions du maître d'Émile qui, en lui interdisant les métiers malsains, ne lui interdit pas les métiers périlleux.

Quant à la course, on n'avait pas eu besoin, pour me délier les jambes, de me mettre, comme au chevalier, un gâteau pour but. D'abord, je crois que je n'avais jamais mangé de gâteaux de ma vie, et j'avais appris à courir en jouant aux barres ou à la balle empoisonnée avec les petits polissons de mon âge, mais surtout en courant après les lièvres et les chevreuils blessés. Sous ce rapport, j'aurais pu en remonter au meilleur coureur des jeux olympiques, et, si j'eusse été le jeune Grec chargé d'apprendre aux Athéniens la victoire de Miltiade sur les Perses, j'eusse fait à coup sûr le chemin de Marathon à l'Agora en moins de temps que lui, et je ne fusse pas tombé mort en arrivant.

Quant au pauvre Émile, perdu dans la forêt de Montmorency et pleurant de la crainte de ne pas pouvoir s'y retrouver, son anxiété me faisait rire. Cette fameuse forêt de Montmorency, dont je lisais le nom pour la première fois, eût-elle été aussi grande que la forêt des Ardennes, dont j'avais entendu parler à M. Jean-Baptiste,

ou que la forêt Noire, dont j'avais entendu parler à M. de Dampierre, je me faisais fort, en m'orientant, le jour sur le soleil et la nuit sur les étoiles, de m'y retrouver, ni plus ni moins que dans la forêt d'Argonne, où j'aurais pu aller les yeux bandés.

Sous ce rapport physique, mon éducation valait donc au moins celle d'Émile, et il est probable que, si nous nous fussions rencontrés ayant tous deux l'âge que j'avais, c'est-à-dire quatorze ou quinze ans, je l'eusse rossé d'importance, en supposant qu'il eût l'idée de me chercher querelle.

Il est vrai que, d'un autre côté, quoique Jean-Jacques Rousseau recommande de ne pas surcharger jusqu'à l'âge de quinze ans la mémoire des enfants d'études inutiles, j'étais sous le rapport intellectuel fort inférieur à son élève, et cela, je me l'avouais franchement à moi-même.

Ainsi j'ignorais complètement, non seulement les propriétés, mais encore jusqu'au nom de l'aimant, à l'aide duquel le charlatan faisait venir à lui le canard de bois qui, privé de vie, obéissait à son commandement ; ainsi j'ignorais ce que c'était que la litharge, à l'aide de laquelle on falsifie le vin, et l'alcali, à l'aide duquel on reconnaît la falsification ; enfin, à la page 149, à propos du métier qu'il veut qu'Émile apprenne, Jean-Jacques dit :

« Le tzar Pierre était charpentier ; pensez-vous que ce prince ne valût pas par la naissance et par le mérite ? »

J'avais beau chercher dans ma mémoire ce que c'était que le tzar Pierre, et même tout simplement ce que c'était qu'un tzar, ma mémoire ne me donnait aucun éclaircissement là-dessus. Mais bah ! M. Jean-Baptiste m'expliquerait tout cela, et ce que ne pourrait m'expliquer M. Jean-Baptiste, d'autres plus savants me l'expliqueraient.

Tout en faisant ces réflexions, j'étais arrivé aux premières maisons de Sainte-Menehould, et cela, sans la moindre fatigue, sans avoir même pensé que je marchais, tant la préoccupation de l'esprit m'avait fait oublier le mouvement du corps.

De loin, j'aperçus M. Jean-Baptiste donnant des ordres à des postillons que relayaient une chaise de poste. Il était debout sur le seuil de sa porte. En l'apercevant, je me mis à courir vers lui de toutes mes forces en criant :

— Monsieur Jean-Baptiste, c'est moi ! monsieur Jean-Baptiste !

— Eh ! pardieu ! dit-il en riant, je le vois bien que c'est toi !
Et il me tendit les bras.

— Que me veux-tu ?

Je me jetai dans ses bras les larmes aux yeux.

— Ce que je veux ? Je veux vous remercier, je veux vous dire que je ne serai jamais garde, je veux vous dire que je serai menuisier. Je suis fier de mon état, maintenant, monsieur Drouet.

La voiture partit.

— Tu as donc commencé de lire l'*Émile* ? me demanda-t-il en m'entraînant dans la salle à manger.

— Je crois bien, que j'ai commencé. Tenez, j'en suis là.

Et je lui montrai que j'avais lu jusqu'à la page 160 à peu près.

— Bravo ! dit Drouet en me faisant passer de la salle à manger dans son cabinet ; mais ce n'est pas le tout de lire, mon ami, il faut comprendre ce que tu lis.

Je me grattai l'oreille.

— Justement, monsieur Jean-Baptiste, lui dis-je, il y a beaucoup de choses que je n'ai pas comprises ; mais je me suis dit : « Bah ! ne nous inquiétons pas de cela : ce que je ne comprends pas, M. Drouet me l'expliquera. »

— Et tu es venu à Sainte-Menehould exprès pour cela ?

Je secouai la tête.

— Non, monsieur Jean-Baptiste, lui dis-je gravement, non, je ne suis pas venu pour cela ; je suis venu pour vous remercier. J'ai compris qu'après mon père qui m'a donné la vie, qu'après ma tante qui m'a nourri de son lait, qu'après mon oncle qui m'a nourri de son pain, la personne à qui je devais et devrai le plus au monde,

c'est vous, monsieur Jean-Baptiste ; car, comme le dit Rousseau : « Il y a dans l'homme deux naissances : la première, à la vie matérielle ; la seconde, à la vie morale et intellectuelle. » Or, celle-là, monsieur Drouet, je n'ai pas voulu tarder à vous le dire, c'est à vous que je la devrai. Je ne sais pas ce que je serai un jour : depuis ce matin, j'ai envie d'être quelque chose ; mais ce que je serai, si jamais je réussis, c'est à vous que j'en serai reconnaissant.

Jean-Baptiste me regarda avec attendrissement.

— Tu es un brave cœur, René, me dit-il, et il y a plaisir à faire quelque chose pour un enfant comme toi. C'est moi qui te remercie à mon tour de m'avoir compris. Voyons, que veux-tu que je t'explique ?

— Oh ! monsieur Jean-Baptiste, j'ai fait des marques. D'abord, page 147, M. Jean-Jacques dit : « En supposant les eunuques nécessaires, je trouve les Orientaux bien fous d'en faire exprès. » Qu'est-ce que c'est qu'un eunuque ?

M. Drouet se mit à rire. Puis, se levant, il alla à une petite bibliothèque, y prit un dictionnaire :

— Cherche le mot *eunuque* dans ce dictionnaire, dit-il, et tu verras.

Je cherchai le mot et je lus la définition que l'auteur en donnait ; mais, dans cette définition même, il y avait un mot et un titre que je ne comprenais pas plus que celui dont je venais de trouver la définition. Le mot était *hareem*. Le titre, celui de *sultan*.

— Cherche ces deux mots, me dit M. Jean-Baptiste ; rien ne se retient mieux que ce qui donne un peu de peine à apprendre.

Je trouvai les deux mots et leur explication.

— Oh ! monsieur Drouet, dis-je tout humilié, que je suis ignorant et que j'ai de choses à apprendre ! Si vous aviez la bonté...

J'hésitai.

— Parle, me dit Drouet.

— ... de me prêter ce livre ; mais vous ne voudrez jamais.

— Pourquoi cela ?

- Parce qu'il vous est trop utile.
- Je ne m'en sers pas une fois par an.
- Vous savez donc ce qu'il y a dedans ?
- Non, pas tout à fait, mais la plupart des choses qui s'y trouvent.
- Vous êtes bien savant, monsieur Jean-Baptiste.
- Tu te trompes, René, je suis un ignorant.
- Oh ! que je voudrais être un ignorant comme vous !
- Tu n'as qu'à vouloir, René, et, en deux ans, tu sauras tout ce que je sais et même davantage.
- Monsieur Drouet, savez-vous le latin ?
- Un peu ; pourquoi me demandes-tu cela ?
- Parce qu'il y a, à la page 148, deux vers latins, à ce que je crois, du moins, et que je n'ai pas compris, ce qui m'a rendu tout triste.
- Drouet prit le livre et lut.
- En effet, ce sont deux vers de Juvénal, dit-il.

Luctantur paucae ; comedunt coliphia paucae
 Vas lanam trahitis, calathisque peracta refertis
 Vellera...

- Eh bien ? demandai-je.
- Eh bien, cela veut dire, répondit Drouet : « Peu de femmes se livrent à la lutte et font le métier d'athlète, tandis que vous filez de la laine et rassemblez dans des corbeilles les toisons que vous avez tissées. »
- Je laissai tomber mes bras en secouant la tête avec découragement.
- Eh bien, me demanda Drouet, qu'y a-t-il encore ?
- Il y a que j'y renonce, M. Drouet.
- Et pourquoi cela ?
- Parce que, depuis ce matin, tout me parle un langage inintelligible, non seulement les livres, mais vous-même.

- Comment, moi ?
- Sans doute : dans la traduction que vous venez d'avoir la bonté de me faire, il y a encore un mot que j'entends aujourd'hui pour la première fois, et que, par conséquent, je ne comprends pas.
- Lequel ?
- Vous dites que les femmes ne font pas le métier d'athlète ; qu'est-ce qu'un athlète ?
- Cherche dans ce dictionnaire.
- Mais ce dictionnaire, je ne l'aurai pas toujours.
- Si fait, puisque je te le donne.
- Je regardai M. Drouet d'un air stupéfait.
- Vous me donnez votre dictionnaire ?
- Sans doute.
- Et tous les mots que je ne connaîtrai pas, je les y trouverai ?
- Mon ami, dit Drouet en riant, il n'y a pas de dictionnaire qui contienne tous les mots ; mais enfin, tel qu'il est, celui-là est un des plus complets. Prends-le, emporte-le, il est à toi.
- Ah ! monsieur Jean-Baptiste, m'écriai-je, que vous ai-je donc fait pour que vous soyez si bon pour moi ?
- Tu m'as montré le désir d'apprendre, l'ambition de devenir un homme.
- Drouet était assis ; j'étais debout. J'allai poser ma tête sur son épaule, et, lui jetant un bras autour du cou, je me mis à pleurer.
- Pleure, mon enfant, me dit-il : voilà de précieuses larmes. Je voudrais que l'instituteur d'Émile fût là pour te les voir répandre.
- Est-ce qu'il vit encore ? demandai-je.
- Non, mon ami, il y a dix ans qu'il est mort.
- Et sans doute, après avoir vécu riche, honoré, il est mort au milieu de l'admiration universelle ?
- Il a vécu pauvre et proscrit. Les prêtres ont fait brûler ses livres par la main du bourreau ; il est rentré en France par grâce

royale ; et, selon toute probabilité, las de l'ingratitude de ses contemporains, las d'être poursuivi, las d'être calomnié, las de la vie, enfin, il s'est brûlé la cervelle.

— Eh bien, monsieur Drouet, pour cette fois encore, lui dis-je, excusez-moi ; mais voilà que vous me dites de nouveau des choses que je ne comprends pas.

— Hélas ! mon enfant, c'est un des bienfaits de ton ignorance. En même temps que la science entrera dans ton esprit, le doute entrera dans ton cœur. Un jour, tu sauras que, depuis Prométhée, cloué sur un rocher pour avoir dérobé le feu du ciel, jusqu'à Jean-Jacques, qui alluma son flambeau à la même flamme, tous ces bienfaiteurs de l'humanité ont été payés de leurs bienfaits, ou par la haine des rois, ou par l'ingratitude des peuples. Homère, aveugle, a mendié son pain ; Socrate a bu la ciguë ; le Christ a été mis en croix ; Dante a été proscrit ; Rienzi a été assassiné ; Jeanne d'Arc a été brûlée sur la place de Rouen ; Savanarole, sur celle de Saint-Marc ; Christophe Colomb n'est sorti de prison que pour mourir de chagrin ; Galilée qu'en reniant la grande vérité qu'il avait proclamée ; Salomon de Caus est mort à Bicêtre ; Campanella s'est enfui en France après vingt-sept ans de captivité ; et j'en oublie : Caton, par exemple, se déchirant les entrailles à Utique, Vesale mourant de faim sur les rivages de Zante. Tu ne connais pas tous ces noms-là, bienheureux ignorant, et peut-être ai-je tort de vouloir te les faire connaître.

— Mais, monsieur Drouet, demandai-je, puisque telle est la récompense du dévouement, comment y a-t-il encore des hommes qui se dévouent ?

— Là sont les preuves de notre sainte origine, répondit M. Jean-Baptiste avec un enthousiasme qui semblait éclairer sa mâle et loyale figure ; il y a eu, il y a, il y aura toujours des cœurs puissants, des âmes vaillantes qui, tandis que les esprits inférieurs aspireront aux places, à la richesse, aux honneurs, aspireront, eux, à l'exil, à la prison, au martyre. Ce sont ceux-là qui rachètent, aux

yeux de l'Être suprême, la bassesse et l'avilissement des autres, et qui nous font trouver grâce devant sa colère. Nous approchons d'une époque, mon jeune ami, où nous verrons, je l'espère, quelques-uns de ces exemples-là ; mais assez de philosophie comme cela pour aujourd'hui ; ne surchargeons pas l'esprit aux dépens du corps. Tu as fait près de quatre lieues à pied, tu dois être fatigué ; il est deux heures de l'après-midi, tu dois avoir faim et soif : tu vas dîner avec moi.

Je secouai la tête.

Merci, monsieur Jean-Baptiste, de l'honneur que vous me faites, mais je n'ai ni faim ni soif, et ne suis point fatigué. J'ai besoin d'être seul pour réfléchir aux grandes choses que vous m'avez dites, voilà tout. J'ai lu quelque part, je ne sais plus où, que le pain nourrissait le corps, et la parole, l'esprit ; vous avez si bien nourri mon esprit, qu'il me semble que je n'ai plus de corps. J'emporte votre dictionnaire et j'en ferai bon usage, je vous en réponds. Que le bon Dieu vous récompense pour la lumière que vous avez mise en moi !

— Qu'il soit fait comme tu le désires ! Va, mon enfant, et dis au père Descharmes que, d'ici à quelques jours, nous irons, Bil-laud, Guillaume et moi, faire une partie de chasse chez lui.

— D'ici là, j'aurai lu, travaillé, pensé ; vous serez content de moi, monsieur Jean-Baptiste.

— C'est très bien de lire, de travailler, de penser, mon enfant, dit M. Drouet ; mais n'oublie pas qu'il y a un moment où ce n'est point encore assez. Il y a un moment où il faut agir.

— Eh bien, monsieur Drouet, ce moment venu, soit comme enfant, soit comme homme, dans la mesure des forces que Dieu m'a données, j'agirai, je vous le promets.

M. Drouet me tendit la main. J'avais envie de la baiser, mais je compris qu'il ne le permettrait pas. Je me contentai de la lui serrer, et, pressant contre mon cœur l'*Émile* et mon dictionnaire, comme si j'avais peur qu'ils ne m'échappassent, je repris, la tête lourde de

pensées, le chemin des Islettes.

V Un inconnu

Si on me demande comment, enfant de quinze ans à peine et sans éducation aucune, mes paroles, que je viens de rapporter, pouvaient avoir une certaine poésie et n'être pas aussi vulgaires que le sont d'habitude celles d'un petit paysan de mon âge, je répondrai d'abord que ces Mémoires sont écrits de souvenir et dans un âge avancé ; je puis donc, sans rien changer à la pensée, avoir donné aux mots une certaine forme qui n'est pas précisément celle qu'ils ont eue au moment où ils sortaient de ma bouche, il y a un demi-siècle.

Puis il ne faut pas confondre l'enfant des bois et de la solitude avec celui du village ou même de la ferme. Il y a, dans l'ombrage des grands arbres, dans le murmure des feuilles, dans l'infiltration du soleil entre les branches, une poésie qui pénètre à travers les pores et qui, peu à peu, s'empare de l'esprit et l'idéalise.

Ce spectacle constant d'une belle nature déroulant ses masses de verdure et d'ombre, étendant sous nos pieds le tapis moelleux et bariolé des prairies, faisant courir au hasard, comme des écheveaux d'argent, ses ruisseaux et ses rivières, sous l'ombrage des saules rabougris et des peupliers élancés, ce spectacle n'est pas sans influence sur une organisation éduicable et intelligente ; il la prépare, il la pétrit, il l'ensemence ; cette agreste et fruste enveloppe qui la recouvre, c'est la terre desséchée qui renferme, sous une croûte aride, les germes d'un vaste et riche champ de blé, sans rien laisser paraître au dehors ; mais vienne une de ces belles et douces nuits du printemps, dès le lendemain les pousses perceront le sol, et, huit jours après, le sol aura disparu sous la future moisson.

Eh bien, j'étais, moi, cette terre altérée qui n'attendait, pour être fécondée, que les larmes du ciel ; et, aux premières gouttes de rosée que j'avais reçues, tout un monde d'idées germait en moi,

demandant à voir le jour et à s'épanouir aux regards du soleil.

Une des premières impressions que j'éprouvai donnera une idée des sensations qui s'éveillaient en moi.

À droite de la route de Sainte-Mehould aux Islettes s'élevait, entre deux arbres, un grand crucifix. Par une pieuse habitude de jeunesse, je n'étais jamais passé devant l'image du Christ sans la saluer ; seulement, le mouvement était instinctif, le geste était machinal ; cette fois encore, je levai mon chapeau, mais, au lieu de le remettre sur ma tête et de continuer mon chemin, je m'arrêtai et restai la tête découverte devant l'image sainte.

C'est que je me rappelais les paroles de M. Jean-Baptiste, et que, dans l'ordre chronologique, Jésus m'avait été nommé comme le quatrième martyr de son dévouement à l'humanité.

Un des dons que j'avais reçus de la nature, et que j'ai conservé jusque dans ma vieillesse, est une prodigieuse mémoire.

Quoique, à part le nom de Jésus, tous les noms prononcés par M. Drouet me fussent inconnus et ne me présentassent qu'un assemblage de lettres produisant des sons différents, sans rien éveiller dans mon souvenir, je me rappelais, vides de sens pour moi, les trois premiers noms de Prométhée, d'Homère et de Socrate. Qu'étaient ces trois hommes dont les noms avaient traversé les siècles et étaient venus jusqu'à nous ? M. Drouet me l'avait dit : je trouverais l'explication de tout dans mon dictionnaire.

Pourquoi attendrais-je plus longtemps à les demander à ce savant et complaisant compagnon que je portais sous le bras, et qui, à toute heure du jour et de la nuit, se tenait prêt à me répondre ?

Le chapeau toujours à la main, j'allai de l'autre côté de la route m'asseoir sur le revers du fossé, en face du crucifix ; je posai mon livre sur mes genoux et je l'ouvris.

Il y avait, dans ce que je faisais, plus qu'une prière ordinaire, il y avait une adoration mentale qui me semblait plus agréable à la Divinité que des paroles prononcées dans quelque langue humaine

que ce fût. En effet, j'allais essayer de pénétrer un des mystères de son inépuisable bonté : le Dévouement !

Je cherchai le nom de Prométhée.

Au bout d'une heure, j'avais passé en revue les dix ou douze noms que m'avait cités M. Drouet. La lumière n'était pas faite dans mon esprit ; il s'en fallait de beaucoup, mais au moins un sillon lumineux traversait pour moi la nuit du passé, depuis les premiers âges du monde jusqu'à nous, et l'arc-en-ciel immense étendait sa courbe de l'un à l'autre horizon.

Ces hommes, ce n'était pas encore l'histoire, mais c'était au moins des points de repère pour apprendre un jour. L'histoire, en effet, à partir de ce moment, j'étais sûr de la connaître, car je *voulais*, et, tout inexpérimenté que j'étais, j'avais déjà éprouvé que vouloir, c'est pouvoir.

Je me levai du fossé où j'étais assis, ayant grossi le commencement de mon trésor de science de quatorze noms qui, le matin encore, m'étaient inconnus, et qui, comme autant d'étoiles nouvelles, s'étaient levés pour éclairer ma nuit.

Je m'approchai du crucifix ; il me sembla que, dans cette tête créée par le magique pinceau de Léonard de Vinci, et grossièrement imitée par quelque artiste inconnu et tâtonnant comme moi, que dans ce corps amaigri aux muscles roidis par la douleur, je retrouvais cependant cette céleste sérénité du Sauveur du monde, du Rédempteur de l'humanité ; il me semblait que ces lèvres, séparées par le dernier soupir de l'agonie, étaient restées ouvertes pour redire pendant l'éternité, non seulement aux hommes, mais aux peuples, le mot « Espoir » et que ces larmes de sang, qui coulaient de son front sous la couronne d'épines, étaient la rosée symbolique qui devait, pendant des siècles, fertiliser cette terre de France, où, au dire de M. Jean-Baptiste, allait éclore incessamment la liberté.

Je traversai la route, et je baisai les pieds du crucifix en murmurant :

— Salut à toi, roi du Dévouement !

Je repris mon chemin ; le changement qui s'était fait dans mon esprit semblait s'être fait dans toute la nature. Ce n'était point la première fois que je la regardais, mais c'était la première fois que je la voyais.

C'est qu'en effet il y a peu de paysage, dans notre France centrale, aussi beau que celui qui se présente aux regards en arrivant à l'entrée de la forêt d'Argonne. La descente dans la vallée est magique ; la route plonge tout à coup et de la façon la plus inattendue, et l'on plane sur un océan de feuillage.

Je m'arrêtai un instant, et cependant vingt fois j'avais passé là sans m'arrêter.

Comme je me tenais debout au sommet de la route, deux voyageurs, suivis d'une chaise de poste marchant au pas, gravissaient à pied la montée rapide. Je les regardais venir à moi aux derniers rayons du soleil couchant qui jetait sur le chemin une large bande rougeâtre.

Pourquoi mon attention se porta-t-elle obstinément sur eux, et particulièrement sur le plus petit des deux ? Était-ce pressentiment ? était-ce que, dans cette espèce de surexcitation où je me trouvais, tout objet prenait une importance qu'il n'eût pas eue la veille, ou n'aurait peut-être plus eue le lendemain ?

Le voyageur pouvait avoir de cinquante-quatre à cinquante-cinq ans ; il était, comme je l'ai dit, de taille moyenne, leste, dispos, nerveux, comme s'il eût eu dix ans de moins ; sa tête était vive et spirituelle, le regard plein de feu ; son visage avait les tentes chaudes que les différentes atmosphères impriment en passant sur le visage d'un soldat ; un coup de sabre avait laissé une trace sur son front, et son habit, sans être d'uniforme, avait cette coupe particulière aux militaires qui tiennent, même hors des camps, à ne pas être confondus avec le commun des martyrs.

Son compagnon, plus jeune, plus grand, plus robuste que lui, appartenait évidemment aussi à l'armée ; mais, au premier coup d'œil, on distinguait entre les deux hommes une différence dans le

rang.

Comme ils avaient monté plus vite que leur chaise, ils s'arrêtèrent au sommet de la pente à quelques pas de moi, et se retournèrent, moins pour regarder le paysage que pour continuer leur conversation, et ajouter – c'était le plus petit des deux qui parlait – la démonstration à la parole.

— Je ne m'en dédis pas, mon cher Thévenot, disait-il, si jamais l'ennemi envahissait la France par Montmédy et Verdun, ce serait ici qu'il faudrait l'attendre ; ici avec vingt mille soldats, et je m'engagerais à arrêter la marche de quatre-vingt mille hommes : la forêt d'Argonne, c'est les Thermopyles de la France.

— En supposant, général, répondit celui qui était probablement son aide de camp, que les deux ou trois routes qui la traversent soient aussi faciles à défendre que celle-ci ; il est évident qu'avec deux batteries croisées de six pièces de canon chacune, ce passage serait imprenable.

— Deux routes seulement la traversent : celle que nous venons de suivre, et que l'on appelle la route des Islettes, du nom du petit village que nous avons traversé, et celle de Grand-Pré, qui la coupe aux deux tiers. Les deux routes partent de Verdun.

— Mais je croyais qu'il y en avait une troisième.

— Laquelle ?

— Celle du Chêne-Populeux.

— Je pense que celle-là ne traverse pas la forêt, mais la contourne seulement ; du reste, demandons au postillon.

Celui à qui on avait donné le titre de général adressa la question au postillon.

Mais celui-ci, secouant la tête :

— Ce n'est pas ma route, dit-il, et moi, je ne connais que ma route. Demandez-moi combien il y a d'arbres, combien il y a de bornes, combien il y a de pavés, de Sainte-Menehould à Clermont, et de Clermont à Sainte-Menehould, je vous le dirai, attendu que, depuis vingt-cinq ans, il n'y a pas de jour où je ne fasse la route,

aller et retour. Hors de là, bonsoir ; adressez-vous à plus savant que moi. Mais tenez, ajouta-t-il en me désignant, si vous voulez avoir des renseignements sûrs, voilà le neveu du père Descharmes qui vous en donnera ; il connaît la forêt comme je connais ma route. Holà ! hé ! René, mon garçon, réponds un peu à ces messieurs, qui ont quelque chose à te demander.

Je m'approchai, la casquette à la main ; le titre et l'aspect du voyageur commandaient le respect.

— Mon ami, me dit le général, voyant que j'attendais qu'il m'adressât la parole, nous voudrions savoir d'où part la route du Chêne-Populeux, et si elle passe à travers la forêt, ou si elle la contourne seulement.

— Elle part de Stenay, monsieur, contourne la forêt et aboutit à Voneq à la rivière d'Aisne.

— Et à Grand-Pré, il passe une rivière aussi ?

— L'Aire, monsieur, la même qui passe à Clermont et à Varennes, et va se jeter dans l'Aisne à Senuc.

— Vous voyez, Thévenot ; mais comme, autant que je puisse me le rappeler, le Chêne-Populeux est un défilé assez étroit, je maintiens mon dire.

— Si ces messieurs ont fini et veulent remonter en voiture, dit le postillon, les chevaux ont suffisamment soufflé.

— Merci du renseignement, mon jeune ami, dit le général en me faisant de la tête un signe amical.

Le postillon ouvrit la portière ; mais, au moment où le général mit le pied sur le marchepied, le son d'une cloche violemment agitée vint jusqu'à nous.

— Qu'est-ce que cela ? demanda le général, écoutant.

— Le tocsin ! m'écriai-je.

— C'est par ma foi vrai, dit le postillon, c'est le tocsin.

— Le feu, sans doute ? demanda l'aide de camp.

— Au village des Islettes, répondis-je ; voyez la fumée qui monte au-dessus des arbres.

Et, sans attendre davantage, je m'élançai vers le village. Le général m'adressa quelques paroles que je n'entendis pas ; j'étais déjà parti. Je n'avais pas fait cent pas, que je fus rattrapé et devancé par la chaise de poste, qui revenait au galop sur ses pas. Il était évident que le général, mû par un sentiment d'humanité, et pensant que sa présence pouvait être utile, avait ordonné de tourner bride. Si bon coureur que je fusse, la chaise me laissa en arrière, et je n'arrivai que quelques minutes après elle sur le théâtre du sinistre. Tout le village était accouru pour porter secours.

Le général et son compagnon, se trouvant en face d'un danger, avaient agi comme sur le champ de bataille, et, s'étant emparés du commandement, dirigeaient la manœuvre.

Le feu avait pris dans l'atelier d'un charron en l'absence du maître et de la maîtresse de maison, de sorte que l'on ne s'était aperçu de l'accident que lorsque les vitres avaient éclaté et que l'on avait vu la fumée et la flamme sortir par la porte et par les fenêtres. Le feu, poussé par le vent, avait gagné un hangar plein de copeaux et de bois sec, et menaçait d'atteindre la maison voisine.

Comme on le comprend bien, il n'y avait pas de pompes aux Islettes ; on avait formé une chaîne, et l'on puisait avec des seaux l'eau dans la Biesme.

Mais ce secours était insuffisant.

— Il faudrait couper le feu ! cria le général.

— Comment cela ? Demandèrent les assistants qui, reconnaissant dans l'étranger un homme supérieur, n'hésitaient pas à lui obéir.

— Voyons, dit le général, y a-t-il ici un hardi compagnon qui monte sur le toit de ce hangar et qui taille la poutre principale ? La poutre, en tombant, entraînera le toit.

— Oui, dit une voix, et celui qui coupera la poutre sera entraîné avec le toit.

— C'est possible, dit le général de sa voix ferme et calme, mais le feu sera coupé, et toutes les maisons qui sont sous le vent

seront sauvées.

En ce moment, il me passa comme un éclair dans l'esprit ; je me rappelai cette phrase de l'*Émile* : « Jeune homme, imprime à tes travaux la main de l'homme ; apprends à manier d'un bras vigoureux la hache et la scie, à équarrir une poutre, à monter sur un comble. »

— Donnez-moi une hache ! m'écriai-je.

En me retournant, j'en aperçus une à la porte de la maison en face. Je déposai sur un banc de bois mon *Émile* et mon dictionnaire, je pris la hache, et je m'élançai dans la maison attenante au hangar dont les habitants commençaient déjà à sauver leurs effets, s'attendant à ce qu'avant une demi-heure la maison serait en flammes.

Je grimpai rapidement l'escalier et sortis à travers le toit par une espèce de fenêtre en tabatière. C'était la première fois que je montais sur un toit ; mais, je l'ai dit, tant de fois je m'étais aventuré sur des branches d'arbre à une hauteur double de celle du comble, que marcher sur le faîte était pour moi un jeu.

Il s'était fait un silence profond ; on n'entendait que le sifflement du vent, l'ondoiement des flammes et la chute des débris qui tombaient dans le feu en faisant jaillir des millions de flammèches qui volaient en l'air, suivant le courant d'air qui les emportait.

Par malheur, je me trouvais dans ce courant où les flammèches passaient au milieu de l'air raréfié.

Il n'y avait pas un instant à perdre ; mais je sentais tous les yeux fixés sur moi, et j'étais décidé à mourir plutôt que d'abandonner la besogne que j'avais entreprise. Je commençai par briser les tuiles tout autour de l'endroit que je voulais attaquer. J'avais le dos appuyé à la cheminée de la maison voisine. J'attaquai la poutre à un mètre du mur à peu près, juste l'espace qui était nécessaire comme appui à mes deux pieds.

J'ai dit que j'étais, à mon âge, vigoureux comme un homme de vingt-cinq ans ; j'ai dit que je maniais avec adresse tous les instru-

ments de charronnage et de charpente : chaque coup de hache entamait la poutre profondément ; mais, de son côté, l'incendie s'avancait contre moi avec une espèce de rage.

Le mur qui était en face du mien, simple mur de plâtre et de moellons, se gerçait sous la violence du feu, et la flamme passait par toutes les gerçures, commençant d'embraser, de l'autre côté du mur, la base des charpentes qui soutenaient le toit.

Il était évident que le mur ne tarderait pas à s'écrouler, et qu'alors, avec une rapidité énorme, l'incendie passerait d'une maison à l'autre, si le toit tout entier ne s'abîmait pas des deux côtés à la fois, puisqu'il y aurait alors communication entre le toit brûlant et celui que n'avait pas encore atteint l'incendie.

La besogne avançait ; la poutre était à moitié entamée, mais des langues de flamme, en se tordant, venaient, emportées par le courant atmosphérique, me lécher le visage. Il y avait des moments où le défaut d'air me donnait le vertige ; alors je me retournais, je me cramponnais à la cheminée, j'emplissais mes poumons d'une aspiration plus fraîche, et je me remettais à la besogne avec une ardeur nouvelle. Il y avait en quelque sorte une lutte entre le feu et moi, et je me sentais tout fier, moi atome, de lutter contre un élément.

Tout à coup, le mur en face de moi s'écroula. Il se fit un craquement terrible ; la poutre, aux trois quarts entamée, n'ayant plus d'appui à son extrémité opposée, se rompit et entraîna dans sa chute toutes les solives qui s'arc-boutaient à elle. D'un seul coup, le toit s'abîma et je me trouvai suspendu au-dessus d'un gouffre de feu.

Je jetai la hache loin de moi, je me cramponnai des deux mains à la cheminée, et je disparus un instant au milieu de la fumée et des étincelles qui, comme de la bouche d'un volcan, s'élancèrent jusqu'au ciel.

J'entendis, au milieu de cette trombe enflammée, le cri que poussa tout le village, qui me crut perdu.

Une seconde après, à ce cri de terreur succédait un cri de joie :

je sortais du nuage de centre, les cheveux et les sourcils brûlés, mais sain et sauf.

Je rentrai par ma lucarne ; je descendis rapidement l'escalier, croyant n'arriver jamais à une zone d'air respirable, de sorte qu'en arrivant à la porte de la rue, je tombai presque évanoui. Deux bras me soutinrent : c'étaient ceux du général.

Au moment où je m'étais élancé dans la maison, il avait eu la curiosité de voir quel était le livre que j'avais déposé sur le banc de bois.

— À un garçon qui fait ce que tu viens de faire, et qui lit l'*Émile*, me dit-il, on n'offre pas de récompense, on lui dit : « Tu seras un homme, » et on l'embrasse.

Et il me serra contre sa poitrine et m'embrassa.

En ce moment, j'aperçus mon oncle qui accourait de toute la vitesse de ses jambes, ayant sans doute appris le danger auquel je m'étais volontairement exposé. Je m'arrachai aux étreintes du général ; je courus à mon oncle, je m'élançai dans ses bras. Tout le village nous entourait, me félicitant : le feu était vaincu ; le reste du village était sauvé.

Quand je fus un peu maître de moi, je cherchai des yeux les deux étrangers, mais je ne vis plus que la chaise de poste s'éloignant au grand galop en soulevant un nuage de poussière. Le général était parti laissant une vingtaine de louis pour les incendiés ; mais j'eus beau interroger, personne ne le connaissait, personne ne savait son nom.

Je rentrai dans ma petite chambre qui, on se le rappelle, était en même temps mon atelier, tout fier d'avoir accompli la plus haute, la plus noble, la plus sainte loi de l'humanité : le Dévouement.

VI

Les privilégiés du passé et le candidat de l'avenir

Lorsque, le lendemain, je récapitulai les événements de la veille, je fus étonné, presque effrayé, de la quantité de choses qui peuvent tenir en un jour.

Je songeai alors à régulariser mon travail. Par les quelques mots échappés à M. Drouet, et surtout par ce frémissement qui passe dans l'air à l'approche des grands événements, je comprenais que le temps n'était pas éloigné où les jours d'action succéderaient aux jours d'étude et de repos.

Il s'agissait de faire trois parts de la journée. L'une qui serait donnée à l'étude intellectuelle ; la seconde, au travail manuel ; la troisième, à l'exercice des armes.

Le réservai les heures du matin pour l'étude intellectuelle. J'avais remarqué que, le matin, la tête est plus saine, et que les idées, plus fraîches, s'impriment mieux dans le cerveau, se gravent plus profondément dans la mémoire. Je lirais, j'étudierais donc de six heures à onze heures.

De onze heures à trois heures, je travaillerais à quelques pièces de menuiserie auxquelles j'apporterais toute l'attention, tout le goût, tout l'art qu'il me serait possible d'y mettre.

Enfin, de trois à quatre heures, je m'adonnerais au tir et aux autres exercices gymnastiques.

Le soir, je reviendrais à la lecture et à l'étude. En me couchant à onze heures, j'avais sept heures de sommeil. C'est tout autant que l'homme en a besoin.

Mon travail intellectuel était bien simple : je lisais l'*Émile* avec mon dictionnaire sous la main. Chaque fois que passait sous mes yeux un nom historique qui m'était inconnu, un mot dont la signification m'échappait, je recourais à mon dictionnaire. Les choses que je jugeais les plus importantes étaient consignées sur un cahier

de notes.

La fatigue était bien plus grande que dans des études régulières faites sous un maître ; mais aussi les choses apprises plus péniblement se gravaient plus profondément dans ma mémoire, et, une fois gravées, ne s'effaçaient plus.

Je tenais mes cahiers avec le plus grand soin, ce qui m'était d'autant plus facile que j'avais une très belle écriture. Quand ma mémoire me faisait défaut, ce qui était rare, je recourais à mes cahiers ; c'était mon encyclopédie.

Du moment où la menuiserie était devenue pour moi plus qu'un état, du moment où elle était devenue un art, j'y avais mis cette ardeur dont je sentais mon cœur plein, et que je mettais à tout, et j'y faisais chaque jour de visibles progrès.

Quant à l'exercice du fusil, je n'avais, comme dans l'art de la menuiserie, qu'à m'y perfectionner ; j'étais déjà un tireur de seconde force, mais, comme les autres gardes, j'avais toujours tiré à plomb. Je m'exerçai à tirer à balle, et j'arrivai à une justesse de coup d'œil qui me permettait de couper en deux un écureuil sautant d'une branche à l'autre, ou d'abattre un oiseau passant hors de la portée du plomb.

Trois ou quatre jours après ma course à Sainte-Menehould, mon oncle reçut une lettre de M. Drouet. Elle lui annonçait sa visite et celle de ses deux amis pour le dimanche suivant, c'est-à-dire pour le surlendemain. Deux mots ajoutés pour moi me félicitaient de l'acte de courage que j'avais accompli. Ces deux mots, qui venaient évidemment du cœur, m'allèrent au cœur. J'attendis avec impatience ce bienheureux dimanche.

À six heures du matin, les trois chasseurs étaient réunis. M. Drouet m'embrassa, les deux autres me serrèrent la main. Je montrai à M. Drouet mon travail, je lui dis la division de ma journée ; il approuva tout. Seulement, je regrettais deux choses : je ne pouvais me procurer des livres sans argent, et apprendre le latin sans maître ; or, le latin me tenait fort au cœur.

— Sans argent ? me dit Jean-Baptiste ; et qui t'empêche d'en gagner, de l'argent ?

— D'en gagner, moi ? lui demandai-je ; et comment ?

— Avec ton rabot, donc.

— Mais, monsieur Drouet, je n'ai pas de pratique.

— Tu n'as pas de pratique ? Je t'en donnerai une, moi.

— Laquelle ?

— Le nouveau maître de poste de Sainte-Menehould, Jean-Baptiste Drouet ; j'ai pas mal de changement et par conséquent de cloisons et de boiseries à faire dans la maison. Ce qui convenait au père Drouet ne me convient pas, à moi. Demain, tu viendras à Sainte-Menehould, tu prendras toutes les mesures, et tu te mettras à l'œuvre.

Je secouai la tête.

— Je ne suis pas assez fort pour entreprendre une pareille besogne, monsieur Drouet, lui dis-je.

— Et si je te trouve assez fort, moi ?

— Et puis j'aurais honte de toucher de l'argent de vous.

— De l'orgueil, René ?

— Non, monsieur Drouet, de l'amitié, de la reconnaissance, tout ce que vous voudrez ; mais de l'orgueil, Dieu m'en garde !

— Écoute bien ceci, René. Si j'étais pauvre et que j'eusse besoin de ton travail, et que tu me donnasses ton travail pour rien, ce serait là une action charitable aux yeux des hommes, louable aux yeux de Dieu ; mais il n'en est point ainsi, grâce au ciel ! Sans être riche, je puis payer le bras qui travaille pour moi ; donc, puisque je payerais un autre, autant que je te paye.

— Mais ce que je vous ferai, monsieur Jean-Baptiste, sera-t-il aussi bien fait que par un autre ?

— Mieux fait, c'est moi qui te le dis. Ainsi pas de honte : tu viens demain, tu prends tes mesures, je te fais des avances dessus ; le travail terminé, des experts l'estiment et je te le paye le prix de l'estimation. Qu'as-tu à dire à cela ?

- Rien, monsieur Drouet, sinon que vous êtes bien bon.
- Tu veux dire juste ; mais, dans nos malheureux temps, la justice est si rare, qu'on l'appelle bonté. Maintenant, passons au latin.
- Ça, c'est plus difficile.
- Pourquoi ?
- Dame ! dis-je en riant, vous n'avez pas le temps de me donner des leçons, vous.
- Sans compter que je ne suis pas assez fort pour cela ; mais je te trouverai un professeur, sois tranquille.
- Qui ?
- M. Fortin, le curé des Islettes.
- Et comme je gagnerai de l'argent, je lui payerai ses leçons, n'est-ce pas ?
- Je doute qu'il consente à recevoir de l'argent de toi.
- J'en recevrai bien de vous, moi, monsieur Drouet.
- C'est autre chose : tu n'es pas payé par le gouvernement pour me faire des bahuts, tandis que l'abbé Fortin est payé par le gouvernement pour l'instruction intellectuelle, temporelle et spirituelle de ses paroissiens.
- C'est égal, je voudrais pouvoir lui offrir...
- C'est justement là où j'allais en venir. Tu pourras lui offrir tout ce que tu voudras : aujourd'hui un buffet pour mettre dans la salle à manger ; demain, un lapin pour mettre dans son pot-au-feu ; après demain, une perdrix pour mettre à la broche ; un autre jour, un jambon de sanglier pour mettre au saloir. Il ne déteste pas les bonnes choses, le père Fortin, et, au bout de l'année, c'est lui qui sera ton obligé.
- Comme vous arrangez tout cela, monsieur Jean-Baptiste !
- Selon le droit, mon ami. Le droit, n'oublie jamais cela, le droit est le souverain du monde. Dieu et le droit son identiques. Un jour, les peuples en arriveront au droit, et alors ils en seront arrivés à l'équité, à la justice et à la liberté, car ils en seront arrivés à

Dieu, dans lequel sont renfermées toutes ces choses.

— Il me semble qu'avec tout cela, monsieur Drouet, j'aurai bien encore du temps de reste.

— Ce temps, nous allons l'employer. Une époque viendra, mon jeune ami, et cette époque n'est pas éloignée, où la nation aura besoin de tous ses enfants ; alors elle emploiera chacun selon ses instincts ou ses capacités : les uns seront députés, les autres soldats ; la guerre est l'œuvre des jeunes gens ; tu es jeune, tu seras donc soldat. À cette époque, s'il y a encore des privilèges pour la noblesse, il y aura aussi des droits pour le mérite. Le soldat ne sera pas condamné à végéter toute sa vie dans les grades inférieurs de l'armée ; il aura la chance d'être officier, capitaine, colonel, général, que sais-je ? Tu dois donc apprendre deux choses : la première, nécessaire à un soldat, le maniement des armes blanches ; je ne te parle pas du maniement du fusil, tu le sais ; la seconde chose, nécessaire à un officier, lever un plan. Eh bien, j'ai ton maître d'armes et ton professeur de géométrie. Pour six francs par mois, Bertrand des Islettes, qui était prévôt au même régiment que moi, te donnera deux leçons par jour, une de pointe, une d'espadon ; au bout d'un an, tu pourras tirer avec le premier venu. Moyennant des copies que tu lui feras de ta plus belle écriture, Mathieu, l'arpenteur de Clermont, te donnera deux heures tous les dimanches, et, au bout de trois mois, tu sauras lever un plan. Quant à dessiner, ce qu'il t'en faut pour ne pas être ce qu'on appelle un artiste, cela peut s'apprendre tout seul.

— Oui, monsieur Drouet ; j'ai vu dans l'*Émile* qu'un laquais s'était mis dans la tête d'être dessinateur et peintre, et qu'en trois ans, il avait réussi.

— Ce qu'un laquais a fait en trois ans, tu le feras en six mois ; mais, toi, voilà donc ton éducation réglée : le latin, avec l'abbé Fortin, avec le latin tu apprendras l'histoire, et, avec les livres, tout ce que le latin ne t'apprendra pas ; avec Bertrand, l'escrime ; avec Mathieu, la géométrie. Tu sais assez monter à cheval pour faire,

en deux mois de manège, un bon cavalier ; d'ailleurs, j'ai quarante chevaux dans les écuries de la poste, et ils sont à ta disposition. Maintenant que tout est convenu et que voilà Billaud et Guillaume qui ont fini leur cuisine, déjeunons, et en chasse !

Nous déjeunâmes bien, selon notre habitude ; quant à la chasse, elle fut heureuse. M. Drouet vit les progrès que j'avais faits en son absence, et il m'en félicita.

Au dîner, la conversation tourna à la politique. M. Guillaume venait de passer quinze jours à Paris ; il arrivait tout gros de nouvelles. Ce que racontait M. Guillaume était presque de l'hébreu pour moi ; mais, grâce à M. Drouet, je finis par comprendre.

Marie-Antoinette – à peine savais-je le nom de la reine qui était sur le trône de France –, Marie Antoinette était plus impopulaire que jamais.

En deux mots, M. Jean-Baptiste m'expliqua les causes de cette impopularité.

Marie-Antoinette, Autrichienne, fille de Marie-Thérèse, notre vieille ennemie, avait d'abord été reçue par les Français comme un symbole de paix, comme un gage d'alliance ; mais, peu à peu, sa partialité pour l'Autriche, son peu de sympathie pour la France, avaient transpiré et lui avaient aliéné les cœurs.

En effet, l'alliance de l'Autriche avec la France n'avait eu qu'un but : Marie-Thérèse se flattait que Louis XV pourrait un jour l'aider à rentrer en possession des provinces que le roi de Prusse avait violemment séparées de son ancienne domination. Ce désir alla jusqu'à l'oubli de sa dignité.

La femme Poisson, faite marquise de Pompadour, était toute-puissante sur le roi ; Marie-Thérèse s'abaissa à la flatter, lui écrivant et l'appelant *sa cousine* !

En effet, cette Poisson, cette marquise de Pompadour, cette cousine de l'impératrice Marie-Thérèse, n'avait pas de scrupules ; pourvu que son pouvoir se maintînt, pourvu que son orgueil fût flatté, elle eût vendu la France à beaux deniers comptants, comme

elle s'était vendue elle-même...

Toutefois, les manœuvres de madame de Pompadour échouèrent contre l'influence que Madame Adélaïde, fille du roi, exerçait sur l'esprit de son père : Machault et d'Argenson furent chassés, et la marquise faillit perdre toute sa faveur.

Quant à Marie-Antoinette, jusqu'en 1778, elle reste étrangère aux affaires de l'État, que dirige seul l'inflexible Turgot ; mais enfin Turgot tombe et fait place à M. de Calonne, à ce charmant M. de Calonne qui répond à toutes les demandes de la reine :

— Si c'est possible, c'est fait ; si c'est impossible, cela se fera.

Et, en effet, le roi, malgré la misère de l'État, achète Saint-Cloud ; la reine, malgré la famine du peuple, achète Rambouillet ; madame Jules de Polignac met la main dans la caisse de l'État, et, d'un coup, y prend cinq cent mille francs pour la layette d'un enfant ; des millions sont jetés par Marie-Antoinette dans le giron de ses favorites, et les bruits les plus odieux se propagent.

Ce sont des calomnies, sans doute ; mais, quand chacun répète la calomnie, elle est pire que la vérité que l'on tient secrète.

M. de Calonne tombe à son tour, en avouant le déficit et en disant ce mot terrible :

— Le déficit existe, c'est vrai ; mais on peut le combler.

— Avec quoi ? demande la France.

— Avec les abus, répondit le ministre.

Ainsi, il n'y a plus que les abus pour soutenir le crédit public. Les abus réformés, reste la banqueroute.

Aussi, comment appelle-t-on la reine ?

« Madame Déficit. »

Brienne arrive à son tour. C'est l'homme de la reine, ou plutôt c'est l'homme de l'abbé de Vermont. Brienne a fait nommer l'abbé de Vermont maître de français de la reine, et l'abbé de Vermont a fait nommer M. de Brienne ministre.

Or, pendant son séjour à Paris, Guillaume avait vu la chute de

Brienne. Elle avait été splendide, et telle que les Parisiens la font aux ministres qu'ils prennent en haine.

Paris avait été illuminé à la Bastille, au Cours-la-Reine, de Montmartre à Montrouge, et le pauvre archevêque de Sens avait été hué, sifflé, brûlé en effigie, reconduit jusqu'à la barrière à coups de pierre. Peu s'en était fallu qu'il ne fût lapidé comme saint Étienne.

M. de Necker avait été nommé ministre en remplacement de M. de Brienne.

Après m'avoir dit ce que c'était que Marie-Thérèse et Marie-Antoinette, M. de Calonne, l'abbé de Vermont et M. de Brienne, Drouet m'expliqua ce que c'était que M. de Necker.

M. de Necker, tant surfait en 1789, était un Genevois, un banquier, un emprunteur ; seulement, il avait tué lui-même les emprunts en publiant, par son compte rendu de 1781, la misère de la monarchie. Or, le bruit se répandait que J. de Necker, aussi embarrassé que ses prédécesseurs, allait être forcé de convoquer les États généraux. C'était appeler le peuple tout entier à l'exercice de ses droits, en l'autorisant à écrire ses plaintes, à formuler ses vœux, et à élire des électeurs.

Élire des électeurs, formuler des vœux, écrire des plaintes, c'était donner une voix au génie muet des nations. Le monde pensait ; la France allait parler.

C'étaient ces nouvelles qui rendaient si joyeux nos trois compagnons.

« Qui rassemble le peuple l'émeut, » avait dit le cardinal de Retz. Or, le peuple allait être rassemblé ; qu'allait-il résulter de ce rassemblement ?

À coup sûr, une émotion.

À cette émotion, deux classes avaient tout à perdre, attendu que c'était contre elles que l'émotion se ferait. Ces deux classes, c'étaient la noblesse et le clergé, ces privilégiés du passé.

Une classe avait tout à gagner à cette émotion, attendu que

c'était elle qui la ferait. Cette classe, c'était le peuple, ce candidat de l'avenir !

Les trois jeunes gens se quittèrent en se serrant la main et en se promettant que, quelques que fussent les événements, puisque leurs principes étaient les mêmes, aucune puissance humaine ne pourrait les diviser.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'ils se tinrent parole.

VII

Bertrand – M. Mathieu – L'abbé Fortin

On comprend avec quelle avidité j'écoutais toutes ces maximes, toutes ces théories, toutes ces explications si nouvelles pour moi.

Le lendemain, comme il avait été convenu la veille, j'allai à Sainte-Menehould prendre les mesures des cloisons et des armoires que voulait faire faire M. Drouet.

Il les voulait en chêne, solides, bien jointes ; il me laissait tout le temps de faire de la belle besogne, et me donna cent francs pour acheter le bois.

Je n'osai lui parler ni de mon futur maître d'armes, Bertrand, ni de mon futur professeur de géométrie, Mathieu, ni de mon futur précepteur de latin, l'abbé Fortin.

Je nouai mes cent francs dans mon mouchoir. Ils étaient, je me le rappelle, représentés par quatre louis, un petit écu, une pièce de quinze sous et une de cinq sous.

C'était la plus forte somme que j'eusse jamais eue en ma possession. Je la nouai, comme j'ai dit, dans un coin de mon mouchoir, de peur de la perdre ; et, de peur de perdre le mouchoir, je nouai l'autre extrémité à la boutonnière de ma veste.

En repassant par les Islettes, je vis Bertrand sur le seuil de sa porte. Je le saluai, mais tout en continuant mon chemin.

— Tu passes bien fier, René, me dit-il.

— Moi fier ! de quoi pourrait être fier un pauvre garçon comme moi, monsieur Bertrand ?

— Je croyais que tu avais quelque chose à me dire ?

— Moi ? demandai-je en rougissant.

— Oui, Drouet m'avait annoncé, en s'en retournant hier soir à Sainte-Menehould, que tu avais l'intention d'apprendre à faire des armes.

— Il a été si bon que cela ! m'écriai-je en bondissant de plai-

sir. Et qu'avez-vous répondu, monsieur Bertrand ?

— Que je ne demandais pas mieux. Quand Drouet vous prie d'une chose, est-ce que l'on peut lui refuser.

— Mais il vous a dit aussi que je n'étais pas bien riche, n'est-ce pas, monsieur Bertrand ?

— La question n'est pas là. Je t'eusse donné des leçons pour rien et de bon cœur ; il m'a dit que tu offrais six francs par mois, cela va bien : ce sera pour le tabac et la goutte.

— Quand commencerons-nous, monsieur Bertrand ? demandai-je en frémissant de plaisir.

— Quand tu voudras, garçon ; et, si tu ne venais pas de faire six ou sept lieues à pied, je te dirais : tout de suite.

— Oh ! je ne suis pas fatigué ; la belle affaire que sept lieues !

— Peste ! quel gaillard ! Allons, viens dans la grange.

Je suivis M. Bertrand. Il me conduisit en effet dans une grange où la terre battue offrit un sol excellent pour un assaut.

En touchant le fleuret, ma main tremblait de plaisir. La leçon dura une heure. Au bout d'une heure, j'étais en position ; je connaissais mes cinq parades et je passais proprement un dégagement.

— Assez pour aujourd'hui, dit Bertrand, fatigué avant moi. Peste ! je te fais compliment du jarret et du poignet, garçon ! Un an de leçons comme celle d'aujourd'hui, et je te fais faire assaut avec Saint-Georges.

— Qu'est-ce que Saint-Georges ? monsieur Bertrand ? demandai-je.

— Tu ne connais pas Saint-Georges ?

— Je ne connais rien, monsieur Bertrand.

— Eh bien, Saint-Georges, c'est le plus crâne tireur qui ait jamais existé sous la calotte des cieux, entends-tu bien ? Je l'ai connu, moi ; il venait souvent au régiment de la Reine visiter un de ses amis qui était militaire comme lui. C'était un plaisir de les voir s'escrimer. Un jour, le prévôt du régiment de Provence lui a cherché une querelle d'Allemand, sans le connaître, bien entendu ; l'au-

tre l'a gouaillé à mort. Le prévôt lui a donné rendez-vous dans les fossés de la ville. Saint-Georges est arrivé sur le terrain avec une cuiller à pot et n'a jamais voulu se battre avec autre chose. Il va sans dire que Saint-Georges l'a criblé avec le manche de sa cuiller et que l'autre ne l'a pas touché une seule fois ; le prévôt était en nage, à preuve qu'il a gagné une pleurésie et qu'il a failli en mourir.

— Que vous êtes heureux d'avoir été soldat, monsieur Bertrand, et d'avoir vu tant de choses !

— Ah ! voilà, on a voyagé.

Je remis ma veste, que j'avais ôtée, puis, avec un certain embarras :

— Monsieur Bertrand, lui dis-je, vous savez que je ne pourrai vous payer qu'à la fin du mois.

— Qu'est-ce que tu dis là ? Je suis payé six mois d'avance.

— Par qui ? demandai-je tout ébahi.

— Par Jean-Baptiste ; il m'a dit qu'il te devait de l'argent.

— Ce bon M. Jean-Baptiste, il est dit qu'il ne m'en fera jamais d'autres. Ainsi, monsieur Bertrand, je puis revenir demain ?

— Demain, après-demain, tous les jours. J'aime les élèves qui mordent à la chose, et tu m'as l'air d'avoir de bonnes dents, garçon.

— À quelle heure ?

— À l'heure que tu voudras ; je n'ai rien à faire.

— De quatre à cinq heures du soir, est-ce bien ?

— Je croyais que tu comptais prendre deux leçons : une d'espadon, une de pointe.

— J'ai peur de vous fatiguer, monsieur Bertrand.

— Puisque je te dis que je n'ai rien à faire.

— Alors le matin à dix heures et le soir à cinq ; cela vous va-t-il ?

— Convenu.

— Vous verrez que je vous ferai honneur.

— Je l'espère, morbleu, bien !

Je rentrai tout joyeux.

Le lendemain, je pris mon argent et m'en allai à Clermont pour choisir mon chêne chez un marchand de bois. Sur ma route, je rencontrai M. Mathieu qui arpentait une pièce de terre.

— Est-ce que c'est chez moi que tu vas, René ? me cria-t-il.

— Non, monsieur Mathieu, je vais chez le père Rilley.

— C'est que je ne t'attendais que dimanche, tu sais ?

— Vous m'attendiez dimanche, moi ?

— Sans doute. Drouet m'a écrit par un de ses postillons, ce matin, que tu voulais apprendre à lever des plans, que j'eusse à te montrer, moyennant quoi tu me ferais de la copie.

— Et vous acceptez le marché, monsieur Mathieu ?

— Pourquoi pas ?

— Quand m'enverrez-vous de la copie ?

— Je vais demain à Sainte-Menehould, je t'en donnerai en passant.

— Ne l'oubliez pas, monsieur Mathieu, car je ne croirai que vous êtes si bon pour moi que quand je la verrai.

— Allons, allons, tu es un brave garçon. En six mois, si tu travailles, comme je l'espère, je veux que tu lèves un plan aussi bien qu'un ingénieur du roi.

— Puissiez-vous dire vrai, monsieur Mathieu ! répondis-je en soupirant d'aise.

M. Mathieu reprit ses chaînes et ses piquets, et je continuai ma route.

Moyennant soixante francs, j'achetai tout le chêne dont j'avais besoin : c'étaient quarante francs qui me restaient sur les cent francs de M. Jean-Baptiste.

Je revins à travers plaine, dans l'intention de tuer une couple de perdreaux et de les envoyer à l'abbé Fortin. Je tuai non seulement les deux perdreaux, mais encore un lièvre. J'envoyai le même soir le lièvre et les deux perdreaux au digne abbé.

Le lendemain, pendant que je rabotais le montant des armoires de M. Jean-Baptiste, je vis une ombre s'interposer entre le jour et moi. Je levai les yeux, c'était l'abbé Fortin.

— Ah ! monsieur l'abbé, m'écriai-je, en voilà un honneur ! Eh bien, le père Descharmes sera joliment fâché de ne pas s'être trouvé chez lui.

— Puisque tu y es, garçon, c'est tout ce qu'il faut.

— Comment cela, monsieur l'abbé ?

— Sans doute, puisque je ne viens pas pour le père Descharmes.

— Pour qui venez-vous donc, alors ?

— Pour toi, garçon.

— Pour moi ?...

— Oui, pour toi.

— Est-ce que je pourrais vous rendre un service ?

— Tu pourrais au moins me faire un plaisir.

— Lequel, monsieur l'abbé ?

— Tu peux venir manger avec moi de ton lièvre et de tes perdreaux.

— Comment, vous me faites l'honneur de m'inviter à dîner, monsieur l'abbé ?

— Tu me fais bien l'honneur de m'envoyer du gibier, toi. Il va sans dire que, si le père Descharmes veut t'accompagner, il sera le bienvenu. On dîne à deux heures. Ne t'avise pas de faire attendre Marguerite ; elle ne te le pardonnerait pas.

— Mais, monsieur l'abbé...

— À deux heures, garçon, c'est dit.

Et l'abbé Fortin sortit sans vouloir en entendre davantage. L'invitation fut faite de façon à ne pas pouvoir la refuser ; d'ailleurs, je me doutais qu'il y avait du M. Drouet là-dessous.

Le père Descharmes était en tournée, et il n'y avait pas à compter qu'il rentrât avant le soir. Je devais donc me présenter seul chez M. l'abbé Fortin, et surtout ne pas faire attendre mademoiselle

Marguerite.

Je mis mes habits des dimanches, et, à deux heures moins cinq minutes, je frappais à la porte de mon amphitryon. Ce fut lui-même qui vint m'ouvrir.

— Ah ! monsieur l'abbé, lui dis-je, tout honteux de lui donner cette peine.

— Que veux-tu, mon enfant ! me dit-il, je ne suis qu'un pauvre curé de village, et Marguerite ne peut pas être tout à la fois à la porte et à ses fourneaux. Et, à propos de fourneaux, il lui est arrivé un petit accident, je ne sais trop lequel.

— Vraiment ?

— De sorte que nous ne dînerons qu'à trois heures.

— C'est un petit malheur, monsieur l'abbé.

— Mais, en attendant trois heures, que ferons-nous, voyons ?

— Ce que vous voudrez.

Il me montra une table, du papier tout préparé et un livre ouvert.

— Si nous prenions une petite leçon de latin : ne t'es-tu jamais dit que le latin pouvait être utile à un garçon, je ne dirai pas ambitieux, mais aventureux comme toi ?

J'avais envie de tomber à genoux et de lui baiser les deux mains.

— Ah ! monsieur l'abbé, lui dis-je, vous avez vu mon protecteur, mon ami, l'homme à qui je devrai tout après mes parents ; vous avez vu M. Drouet.

— Moi, pas le moins du monde ; seulement, il m'a écrit. Allons, à la besogne, garçon ! tu as quinze ans ; il s'agit de rattraper le temps perdu.

Le premier jour, et avant le dîner, nous fîmes les cinq déclinaisons, puis nous dînâmes. Il faut rendre justice à mademoiselle Marguerite : c'était une artiste de premier ordre.

Pendant le dîner, je pris de l'œil mes mesures pour deux coins qui pussent servir d'appendices au buffet principal. En me levant

de table, je m'assurai sans rien dire que les angles étaient d'équerre, et, à part moi, je me promis de remplir la lacune qu'avait laissée le marchand de meubles dans la salle à manger de l'abbé Fortin.

Il fut convenu que, tous les jours, au sortir de l'église, où, de huit à neuf heures, il disait la messe basse, l'abbé me trouverait chez lui. Je traverserais la rue et serais chez Bertrand.

Il va sans dire que, quand je passais dans les villages des Islettes, tout le monde accourait sur les portes, et chacun me serrait la main, mais plus fort et plus particulièrement ceux qui se trouvaient sur le même rang que la maison et le hangar brûlés.

Quant au charron victime de l'incendie, comme il était à son aise, il n'avait pas voulu des vingt louis laissés par l'étranger ; de sorte que, comme on ne pouvait pas les lui renvoyer, attendu que l'on ne savait pas son nom, l'abbé Fortin en avait hérité pour ses pauvres.

Le dimanche suivant, j'allai à Clermont porter à M. Mathieu la copie que, selon sa promesse, il m'avait remise en passant le lendemain du jour où je l'avais trouvé arpentant au bord du chemin. J'avais, comme je l'ai dit, une belle écriture ; en outre, je m'étais appliqué, de sorte qu'il parut on ne peut plus content. Il me mit à l'instant même un compas, une règle et un tire-ligne entre les mains.

Il s'agissait d'abord d'étudier la théorie ; puis, de la théorie, nous passerions à la pratique.

Tout cela me paraissait incroyablement facile, par la seule raison que j'y mettais la plus ardente volonté de réussir.

Un samedi, un courrier arriva, annonçant pour le lendemain la visite de M. le comte de Dampierre, du vicomte de Malmy de quelques-uns de leurs amis.

Le soir, le cuisinier et le fourgon aux porcelaines et à l'argenterie vinrent à leur tour.

Enfin, le dimanche matin, comme j'allais me mettre en route

pour prendre une leçon de géométrie, les *jeunes nobles* arrivèrent.

Dans les chasses précédentes, j'avais coutume d'accompagner ces messieurs ; aussi, quand M. de Dampierre ne me vit pas en costume de chasseur et cependant prêt à me mettre en chemin, des chaînes d'arpenteur à la main au lieu du fusil :

— Comment, René, dit-il, tu n'es donc pas des nôtres aujourd'hui ?

— Je ne puis pas avoir cet honneur, monsieur le comte, répondis-je, je vais à Clermont.

— Bon ! ne peux-tu pas y aller demain au lieu d'y aller aujourd'hui ?

— Impossible, monsieur le comte, j'étudie beaucoup, et je n'ai que le dimanche pour prendre ma leçon de géométrie.

— Que diable nous chantes-tu là, garçon ! tu étudies beaucoup ?

— Oui, monsieur le comte.

— Et tu prends des leçons de géométrie ?

— Le dimanche.

— Et qu'étudies-tu ?

— Le latin, l'histoire...

— Et la géométrie ?

— Et la géométrie.

— Et pourquoi étudies-tu le latin ?

— Pour le savoir.

— L'histoire ?

— Pour la connaître.

— Et la géométrie ?

— Pour lever des plans.

— Qu'as-tu besoin de savoir tout cela pour être garde comme ton oncle ?

— Je ne serai pas garde comme mon oncle, monsieur le comte.

— Que seras-tu donc ?

— Je serai menuisier comme Émile.

— Quel Émile ?

— L'Émile de Jean-Jacques ; ou, si la nation a besoin de moi, soldat comme M. Drouet.

— Et qu'entends-tu par la nation ?

— J'entends le pays, j'entends la France.

— Je croyais que cela s'appelait le royaume.

— Cela s'appelle le royaume depuis assez longtemps, monsieur le comte, de sorte que quelques-uns disent qu'il est temps que cela s'appelle la nation.

— Et, pour être soldat de la nation, qu'as-tu besoin de savoir lever des plans ?

— Aucun besoin pour être soldat ; mais savoir lever un plan est utile pour un officier.

— Mais tu sais bien que, pour parvenir au grade d'officier, il faut être noble.

— En effet, c'est ainsi maintenant, monsieur le comte, mais ce ne sera probablement plus comme cela quand je m'engagerai, si je m'engage.

— Vous l'entendez, Malmy ? dit M. de Dampierre en se tournant vers le vicomte.

— Pardieu ! si je l'entends, dit le vicomte en haussant les épaules.

— Et qu'en dites-vous ? demanda M. de Dampierre.

— J'en dis que ce peuple devient vraiment fou, répondit le vicomte.

Je fis semblant de ne pas entendre. Je saluai respectueusement la noble société, et je m'en allai chez M. Mathieu apprendre à lever un plan.

VIII

La Bastille est prise ! Vive la Nation !

On comprend combien rapidement passèrent des journées si bien ordonnées, si complètement remplies.

Au bout de quinze jours, l'abbé Fortin eut ses deux coins, et M. Drouet toute sa menuiserie au bout de trois mois.

L'ouvrage fut estimé cinq cents francs. Il y avait cent vingt francs de déboursés seulement ; il me resta trois cents quatre-vingts francs, et je reçus le compliments des deux maîtres appelés à estimer mon ouvrage.

L'un d'eux était de Varennes et se nommait M. Gerbaud. Il me dit, entre autres choses flatteuses, que si jamais je manquais d'ouvrage, je n'avais qu'à aller lui en demander, et qu'il en aurait toujours pour moi.

Pendant mon travail, M. Drouet m'avait avancé trois cents francs, tant pour l'achat de bois que pour mes leçons d'armes et pour des livres.

Au nombre de ces livres était la vieille traduction de Plutarque par Amyot, *le Contrat social*, le *Dictionnaire philosophique*, Racine, Molière, Corneille et *le Mariage de Figaro*. Il me restait deux cents francs : c'était un trésor.

L'ordonnance attendue de M. de Necker pour la convocation des États généraux avait paru. Pour la première fois, une grande nation, ou un grand royaume, comme disait M. de Dampierre, allait admettre tous ses membres à la participation des droits politiques.

Lorsque parut cette ordonnance et que l'on put y lire ces mots : « Tous s'assembleront pour élire, tous écriront leurs plaintes sur des cahiers qui seront confiés à leurs mandataires, » la France ressentit comme une commotion électrique, et le peuple tressaillit jusque dans ses régions obscures et muettes. Il se croyait à tout

jamais enseveli dans son tombeau, et tout à coup une voix lui disait comme à Lazare : « Lève-toi et marche. »

Il est vrai que les ministres qui, depuis si longtemps, promettaient les États généraux, il est vrai que M. de Necker, qui les convoquait, avaient cru qu'il s'arrêterait là.

Selon eux, le peuple se lèverait, marcherait, mais garderait le silence.

On vit bien tout d'abord que l'on s'était trompé et que le peuple parlerait.

Son premier vagissement fut une plainte unanime, douloureuse, lamentable. Cette plainte, depuis longtemps elle était dans les cœurs, elle comprimait les poitrines, elle ne demandait qu'à s'échapper.

Si la patience est une vertu qui mérite le ciel, le pauvre peuple français avait, depuis deux cents ans, égalé par sa patience le mérite des premiers martyrs.

Les soldats, mourant de faim, disaient au maréchal de Villars, parcourant leurs lignes : « *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.* »

Et le maréchal répondait :

— Vous n'avez pas mangé hier, vous n'avez pas mangé aujourd'hui, mais on tâchera de vous donner une demi-ration demain.

Et le soldat, qui avait déjeuné le matin d'étape, soupait le soir d'une chanson.

« On ne peut plus aller, » dit Colbert dès 1681.

« Aujourd'hui tout a pris fin, faute de matière, » dit Boisguilbert en 1707.

« La vieille machine se brisera au premier choc, » dit Fénelon en 1709.

« Si j'étais sujet, je me révolterais, à coup sûr, » dit le Régent en 1718.

En 1762, Louis XV chasse dans la forêt de Sénart ; il rencontre

un paysan avec une bière sur l'épaule.

— Où portes-tu cela ?

— À Brunoy.

— Pour un homme ou pour une femme ?

— Pour un homme.

— De quoi est-il mort ?

— De faim.

Et Louis XV continue sa chasse, revient coucher à Trianon et souper au Parc-aux-Cerfs.

Or, cette plainte, amassée depuis deux siècles, elle retentit d'autant plus formidable, que l'année 1788 avait été stérile : pendant l'hiver, le froid ; au printemps suivant, la famine ; mais les mourants eux-mêmes patientaient en murmurant :

— Les États généraux !

On se réunit à la municipalité de Sainte-Menehould pour écrire les cahiers. Ma belle écriture me valut la place de secrétaire.

Puis on procéda aux élections. M. Drouet, Guillaume et Billaud y eurent une énorme influence.

M. de Dampierre fut ballotté avec un pauvre prêtre de village ; le pauvre prêtre l'emporta.

L'événement trompa tous les calculs : M. de Necker avait accordé au tiers autant de députés qu'en avaient la noblesse et le clergé réunis ; mais il comptait, pour balancer l'élection des villes, qu'il sentait d'avance devoir être démocratique, sur l'élection des campagnes, qui, dominées par la noblesse et le haut clergé, propriétaires des deux tiers du sol, devait être aristocratique.

Erreur ! Six millions d'hommes prirent part au scrutin, et nommèrent les électeurs patriotes. Aussi les États, qui devaient ouvrir le 27 avril, furent-ils ajournés au 4 mai.

La cour avait peur et retardait tant qu'elle pouvait l'heure de la lutte. Toute la France avait les yeux tournés vers Paris. Chaque heure amenait un événement inattendu.

Voici ce qu'on apprit bientôt :

Le 29 avril avait eu lieu le pillage du magasin du papetier Réveillon.

Le 5 mai, l'ouverture des États. À la procession de Versailles, le roi avait été applaudi, la reine sifflée.

Le 8 mai, les trois ordres s'étaient séparés en deux fractions, l'une formée du tiers, l'autre du clergé et de la noblesse.

Le 18 juin, le tiers avait pris le titre d'Assemblée nationale.

Le 21 juin, la salle des séances avait été fermée par ordre du roi.

Le 22 juin avait vu le serment du Jeu de Paume. Ce serment, c'était la déclaration de guerre du tiers état à la noblesse et au clergé ; c'était la première menace du peuple à la royauté.

En ce moment, il se fit une halte étrange ; les petits événements s'arrêtèrent, pour ainsi dire, dans l'attente d'un grand événement. C'était comme un temps orageux, sombre, lourd ; comme un rêve agité, comme un songe pénible, comme un cauchemar étouffant et fiévreux.

Le 12 juillet, M. Drouet n'y put tenir ; il partit pour Paris. C'était le jour du renvoi de Necker ; c'était le jour où Camille Desmoulins, sortant du café de Foy, sautait sur une table, tirait l'épée, montrait un pistolet, criait aux armes et arborait une feuille d'arbre à son chapeau.

Nous n'eûmes aucune nouvelle de M. Drouet jusqu'au 15.

Le 15 au matin, MM. de Dampierre et de Malmy vinrent faire une chasse à laquelle étaient invités deux ou trois de leurs amis de Clermont et de Varennes, entre autres un certain chevalier de Courtemont, que nous retrouverons plus tard.

Il était évident que la chasse n'était que secondaire, et que le but était de se réunir sous un prétexte quelconque et de se demander les uns aux autres des nouvelles de Paris.

M. de Dampierre en avait reçu du 13. Paris était en feu. La cour, à Versailles, se faisait garder par des troupes allemandes ; Bezenval commandait sous le vieux maréchal de Broglie.

Point de théâtres ; le renvoi de Necker avait en quelque sorte décrété le deuil public. On avait pris son buste exposé dans un cabinet de figures de cire, on y avait joint celui du duc d'Orléans, on les avait couverts d'un crêpe, et on les avait portés à travers Paris. Le cortège, armé de bâtons, d'épées, de pistolets et de haches, après avoir suivi les rues Saint-Martin et Saint-Honoré, était arrivé à la place Vendôme.

Là, un détachement l'attendait. Il avait chargé et dispersé le peuple, brisé les bustes du prince et du ministre, et tué un garde-française qui dédaigna de fuir.

Ce n'était pas le tout.

M. de Bezenval avait mis les Suisses et quatre pièces de canon en batterie dans les Champs-Élysées. La foule avait reflué dans les Tuileries. Alors le prince de Lambesc, un Allemand, avait, avec ses dragons, chargé cette foule inoffensive, et était entré le premier à cheval dans le jardin des Tuileries. Une barricade de chaises l'avait arrêté ; de derrière cette barricade, on lui avait lancé des pierres et des bouteilles. Ses dragons avaient fait feu. En ce moment, il s'était aperçu qu'un groupe d'hommes menaçants fermait la grille des Tuileries pour le faire prisonnier ; il avait ordonné la retraite, et, en fuyant, avait foulé un homme aux pieds de son cheval et blessé un vieillard d'un coup de sabre.

Le peuple alors s'était porté aux boutiques d'armuriers, et les avait pillées.

Les canons étaient en batterie sur la Bastille : on y avait fait entrer un renfort de Suisses.

On ne savait rien de plus sur la nuit du 13 au 14, ni sur la journée du lendemain.

M. de Dampierre avait ordonné que, s'il arrivait des nouvelles dans la journée, on les lui envoyât chez mon oncle.

À quatre heures, la chasse finie, on revint à la maison. Un grand dîner, préparé comme d'habitude par le cuisinier, attendait. Les convives se mirent à table, visiblement préoccupés. La con-

versation ne fut qu'une suite de conjectures : on maudissait fort l'Assemblée nationale, M. Sieyès, M. Mirabeau, M. Bailly ; on ne comprenait pas leur audace et leur insolence ; on eût voulu être à la place de M. de Brézé, de M. de Bezenval, de M. de Lambesc ; on eût fait bien pis qu'eux ; le roi était trop bon, la reine était trop bonne de n'avoir pas ordonné aux Suisses de mettre leurs baïonnettes dans le ventre de tous ces drôles.

À six heures, un domestique du comte de Dampierre apporta une dépêche.

Elle était datée du 14 au matin.

Dans la nuit du 13 au 14, le peuple avait forcé les grilles des Invalides, et s'était emparé de trente mille fusils.

Il avait enfoncé les portes de l'Arsenal à coups de marteau, et avait roulé sept ou huit tonneaux de poudre sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Cette poudre avait été distribuée aux lumières : tout homme porteur d'un fusil avait reçu de quoi faire cinquante cartouches.

La cour avait fait venir tous les régiments étrangers qu'elle avait sous la main. Royal-Cravate était à Charenton, Reynach et Diesbach à Sèvres, Nassau à Versailles. Salis-Samadé à Issy, les hussards de Bercheny à l'École-Militaire. Châteauvieux, Esterhazy, Rohmer étaient tout autour de Paris. M. de Launay, qui connaissait son impopularité, et sur lequel on pouvait compter à cause de cette impopularité, s'était engagé à défendre la Bastille jusqu'à la dernière extrémité, et avait promis de se faire sauter avec la moitié de Paris plutôt que se rendre.

Les nouvelles, au point de vue de l'opinion des convives, avaient leur bon côté, en ce qu'elles promettaient une résistance désespérée.

D'ailleurs, ce peuple qui menaçait, qu'était-il ? Une foule d'affamés inexpérimentés et sans ordre qui s'arrêteraient au premier coup de canon, qui fuiraient à la première charge. Comment ces manants, cette canaille, tiendraient-ils contre les soldats habitués

au feu, insoucieux de la mort ?

Aussi, en achevant la lecture de la dépêche qui lui était adressée, le comte de Dampierre ordonne-t-il à chaque convive de remplir son verre ; et lui-même, levant le sien :

— À la victoire du roi et à l'extermination des rebelles ! dit-il ; faites moi raison, messieurs !

— À la victoire du roi et à l'extermination des rebelles ! répétèrent les convives d'une seule voix.

Mais, avant qu'ils eussent eu le temps de porter le verre à leurs lèvres, un galop furieux, venant du côté de Paris, retentit sur le pavé brûlant et couvert de poussière.

Agitant joyeusement son chapeau orné d'une cocarde tricolore, un cavalier passa, rapide comme un tourbillon, jetant d'une voix frénétique d'enthousiasme à M. de Dampierre et à ses amis ces quelques mots, non moins terribles que ceux que Balthazar lut en lettres de feu sur les murs de son palais :

— La Bastille est prise ! Vive la Nation !

Ce cavalier, c'était Jean-Baptiste Drouet, arrivant de Paris à franc étrier et allant annoncer à ses amis de Varennes la victoire du peuple sur la royauté.

Cette nouvelle, jetée par lui à toutes les villes et à tous les villages par lesquels il avait passé, avait illuminé la route comme un sillon de flamme.

Ce fut un grand cri de joie, celui qui sortit des entrailles de la France le jour où la Bastille tomba.

Au nombre des livres que me procura M. Drouet à cette époque, il y en avait un, je me le rappelle, intitulé les *Mémoires de Linguet*. Il disait, en parlant de la Bastille, cette phrase que je retins : « Elle écrasait la rue Saint-Antoine ! »

Le monde entier connaissait de nom la Bastille, cette prison qui avait donné son nom aux autres prisons. Bastille et tyrannie étaient deux mots qui eussent dû avoir leur place dans le dictionnaire des synonymes.

D'un bout de la France à l'autre, on s'embrassa en se disant la nouvelle sainte.

En Russie, sur cette terre classique du despotisme, M. de Ségur, notre ambassadeur, raconte qu'il vit deux nobles moscovites se jeter dans les bras l'un de l'autre en pleurant de joie et criant comme M. Drouet :

— La Bastille est prise !

Et, chose étrange qui prouve combien cette haine contre ces pierres complices de vengeances royales était grande, c'est que ce fut le peuple, qui n'avait jamais rien eu à faire avec la Bastille – la Bastille avait été bâtie contre les nobles, et, par occasion, avait servi contre les philosophes –, ce fut le peuple, qui n'y était jamais entré, qui la prit, la démolit, l'émietta, pour ainsi dire.

On eût dit qu'il avait peur que la Bastille, ayant ses racines dans la terre, ne repoussât d'elle-même.

J'ai lu, déjà vieux, moi qui à seize ans avais dansé sur les ruines de la Bastille, j'ai lu un beau livre sur la Révolution. Un livre signé Michelet.

On y raconte qu'un jour, Quesnay, le médecin de Louis XV, logeant chez madame de Pompadour à Versailles, vit entrer le roi au moment où il s'y attendait le moins. Il pâlit, un grand tremblement le prit, et il sortit, moins par discrétion que par peur. Dans le couloir, il rencontra madame du Hausset.

— Bon Dieu ! lui dit la spirituelle femme de chambre, qu'avez-vous donc, cher monsieur de Quesnaly ?

— Ce que j'ai, mademoiselle ? J'ai qu'au moment où je m'y attendais le moins, j'ai vu entrer le roi chez la marquise.

— Eh bien, voilà ce qui vous rend si pâle et vous fait si grand' peur ?

— Oui, car toutes les fois que je vois le roi, je me dis : Voilà un homme qui, si le caprice lui en passe par l'esprit, peut me faire couper le cou sans que personne ait le droit, par conséquent l'idée, de s'y opposer.

— Oh ! répondit madame du Hausset, *le roi est trop bon !*

C'est une pauvre garantie pour un citoyen, on en conviendra, que le roi soit *trop bon* pour avoir le caprice de lui faire couper le cou.

Caligula et Néron, eux aussi, ont commencé par être *trop bons*. Néron dit ce mot sublime en signant sa première sentence de mort : « Je voudrais ne pas savoir écrire ! »

À cette époque aussi, Sénèque rassurait les inquiets et, comme madame du Hausset, disait : « L'empereur est trop bon ! » Cet empereur trop bon empoisonna son frère, éventra sa mère, étouffa sa femme, tua sa maîtresse d'un coup de pied dans le ventre, et saigna son professeur aux quatre veines.

Vous me direz : « Il était devenu fou. »

Je répondrai : « Un roi de France ne peut-il pas devenir fou comme un empereur romain ? »

Sans doute, le roi était trop bon pour faire couper le cou sans cause à un homme qu'il connaissait ; mais il était si bon, en même temps, qu'il ne savait pas refuser une lettre de cachet à un père qui la demandait contre son fils, à une femme qui la demandait contre son mari, à un catholique qui la demandait contre un protestant.

M. de Saint-Florentin, à lui seul, donna 50 000 lettres de cachet pour la Bastille. Ne croyez pas que je fasse erreur de trois zéros, de deux zéros, d'un zéro, que je veuille dire, 50, 500 ou 5 000. Non, je dis bel et bien 50 000 ; ainsi voilà, sous ce roi trop bon pour faire couper la tête à Quesnay, et sous son fils encore meilleur que lui, un homme, c'est-à-dire une créature sujette à l'erreur où à la passion, voilà un homme qui dispose du bien le plus cher que Dieu ait donné à l'homme, de la liberté, et qui met cinquante mille de ses semblables à la Bastille.

J'ai toujours frémi, comme M. de Quesnay, quand j'ai pensé à une pareille chose, et que cet homme était le fils de Lavrillière, le petit-fils de Château-Neuf, qui tous trois avaient eu, l'un après l'autre, comme des monarques de droit divin ont le trône, que tous

trois ont eu le département des prisons, et que la Bastille était pour eux un fief de famille.

Venise avait ses *plombs* et ses *puits* ; mais la Bastille avait ses cachots d'où les prisonniers sortaient – quand ils en sortaient –, le nez et les oreilles mangés par les rats.

Mais rarement l'on sortait de la Bastille. Une fois entré dans la terrible forteresse, une fois la porte refermée sur vous, vous étiez, non pas mort, mais, ce qui est bien pis, oublié ! Votre meilleur ami, votre frère, votre fils n'osait se souvenir de vous, de peur que lui aussi on ne l'envoyât à la Bastille.

À la Bastille, on cessait d'être un homme, on devenait un numéro. Vous tombiez malade, les jésuites vous confessaient ; vous mouriez, les jésuites vous enterraient sous un faux nom. Quand on chercha le nom du *Masque de Fer*, on trouva *Marchiali*.

Non, le roi ne coupait pas le cou ; il était trop bon pour cela, mais il oubliait.

Au lieu de mourir en une minute, on agonisait trente ans.

Sous Louis XVI, toutes les prisons s'étaient adoucies ; la Bastille, au contraire, était devenue plus dure ; sous les autres règnes, on avait bouché les fenêtres, on avait doublé les grilles et les barreaux ; sous Louis XVI, on supprima le jardin et la promenade des tours. Il est vrai que ce n'était pas Louis XVI lui-même qui supprimait, mais il laissait supprimer, et cela revenait absolument au même.

Aussi voyez quelle étrange contradiction ! Sous Louis XVI, pendant que la Bastille existe, pendant qu'on envoie tous les jours des prisonniers à la Bastille, on couronne madame Legros, on lui donne le prix de vertu pour avoir obtenu la liberté de Latude.

Mais alors, quel prix était réservé à Louis XV et à madame de Pompadour qui l'y avaient fait mettre ?

Le pilori de l'histoire.

Hélas ! cette vengeance des peuples arrive tard quand elle arrive.

Nous avons dit que ce n'était pas Louis XVI qui avait ôté le jardin et la promenade des tours aux prisonniers. Non, c'était ce fameux de Launay, si impopulaire qu'il avait promis de faire sauter la Bastille.

À la Bastille, tout le monde achetait la place qu'il occupait, depuis le gouverneur jusqu'aux geôliers, tant toute place était bonne, exceptée celle de prisonnier.

Le gouverneur avait soixante mille livres d'appointements. De Launay s'en faisait cent vingt mille par ses rapines, et prenait le bois des prisonniers pour se chauffer, leur nourriture pour se nourrir. Il avait le droit de faire entrer, par an, et sans payer leur entrée, cent pièces de vin. Il les vendait à un cabaretier qui lui payait moitié des droits qu'il ne payait pas, et qui lui fournissait de la piquette à la place du vin.

M. de Launay avait des maîtresses, mais il était trop avare pour les payer. Il leur menait ses prisonniers riches ; les prisonniers payaient ; lui, le capitaine du roi, le chevalier de Saint-Louis, passait par-dessus le marché.

Nous avons parlé du jardin de la Bastille enlevé aux prisonniers ; c'était un peu de terre rapportée sur un bastion. Un jardinier en offrit cent francs par an, et, pour cent francs par an, ce misérable, qui en touchait cent vingt mille, enleva aux prisonniers ce peu d'air qui les rattachait à la vie, ce peu de lumière qui les séparait de la tombe.

Il sentait bien qu'il ne survivrait pas à la prise de la Bastille, cet homme qui avait une bastille à la place du cœur. Ses cent trente-cinq barils de poudre étaient placés dans un souterrain au milieu de la forteresse. La Bastille, soulevée dans les airs, ébranlait Paris en se soulevant, écrasait Paris en retombant. Il approcha une torche de la mèche ; un invalide lui saisit le bras, deux sous-officiers croisèrent la baïonnette contre lui ; il prit un couteau, on le lui arracha des mains.

Alors il demanda à sortir avec les honneurs de la guerre.

Refus positif.

— Au moins, la vie sauve.

Deux des vainqueurs de la Bastille, Hullin et Élie, s'engagèrent au nom de tous.

Hullin, Hercule pour la taille et pour la force, était un ouvrier horloger de Genève. Sans doute ses mains étaient trop massives pour manier cette foule de pièces microscopiques qui composent le mouvement d'une montre ; il se fit domestique, monta en grade, et devint chasseur du marquis de Conflans. En cette qualité, il était revêtu d'un magnifique costume de fantaisie hongrois ; le peuple le prit pour un général, ou tout au moins pour un officier supérieur. Un noble cœur battait sous cette livrée ; il fut, comme nous l'avons dit, un des vainqueurs de la Bastille.

L'autre, Élie, était un officier de fortune. Il avait servi dans le fameux régiment des Dragons de la Reine. Il sortit d'abord de chez lui un fusil à la main, mais en bourgeois ; le peuple, sous cet habit, hésitait à le suivre : il rentra, prit son uniforme de maréchal des logis, et alors nul n'hésita plus.

Un des plus purs héros de la Révolution, que nous retrouverons à Verdun près du cadavre de Beaurepaire, Marceau, fit ses premières armes sous lui, et un des premiers entra avec lui à la Bastille.

C'était donc Hullin et Élie qui s'étaient engagés, au nom de tous, à sauvegarder la vie du gouverneur. Il s'agissait de le conduire à l'Hôtel de Ville, où venait de s'improviser une espèce d'autorité. Le laisser dix minutes de plus dans la forteresse, c'était le tuer sur place.

Tandis que les hommes du peuple s'acharnaient sur le granit et le chêne, brisaient les deux esclaves de pierre qui soutenaient le cadran de l'horloge, et enfonçaient les portes des cachots pour délivrer les prisonniers, Élie et Hullin entraînaient de Launay en le masquant le plus possible avec leur corps.

Dès la porte, le gouverneur fut reconnu. Il n'avait pas de cha-

peau ; Hullin, au risque de ce qui pouvait lui arriver, lui mit le sien sur la tête.

En entrant dans la rue Saint-Antoine, ce fut un combat à soutenir. Tous les gens de ce faubourg populaire, qui n'avait point encore à cette époque la réputation qu'il a conquise en 92, et conservée depuis lors ; tous ceux du quartier Saint-Paul et de la Culture-Sainte-Catherine connaissaient le prisonnier.

Plus loin, venaient ceux qui n'avaient pas pris part au combat ; ceux-là, étant plus lâches, étaient naturellement plus cruels que les autres. Ils voulaient massacrer les prisonniers.

Des trois malheureux que les vainqueurs conduisaient, l'un fut tué rue des Tournelles ; un autre, en arrivant sur le quai ; restait de Launay, protégé par Hullin et Élie.

Élie, moins fort que Hullin, fut emporté par un flot. Hullin resta seul ; il voulut tenir jusqu'au bout l'engagement pris. Hercule y eût renoncé.

À l'arcade Saint-Jean, il faillit perdre celui qu'il protégeait ; par un effort surhumain, il fendit la foule, et se retrouva près de lui. Il le conduisit encore jusqu'à la première marche du perron, il trébucha, se releva deux fois, deux fois fut renversé de nouveau ; à la troisième fois, de Launay avait disparu. Comme il le cherchait de tous côtés, du milieu d'un rassemblement houleux et bruyant, il vit s'élever une tête au bout d'une pique. Cette tête, c'était celle qu'Hullin avait voulu sauver au risque de la sienne.

Pendant ce temps-là, la foule délivrait les prisonniers. Il y en avait neuf.

L'un d'eux, en voyant briser les portes de sa prison, crut que l'on venait pour l'assassiner. Il prit un banc et se mit en défense. Mais tous lui crièrent :

— Libre ! libre ! libre !

Il n'y comprenait rien, et passait d'une poitrine sur l'autre ; on faillit l'étouffer en l'embrassant.

Un autre attendait debout, la figure hâve, les yeux fixes ; une

longue barbe blanche lui descendait jusqu'à la poitrine. On le prit pour un spectre. Les vainqueurs lui dirent qu'il était libre. Mais lui, ne comprenant pas :

— Comment se porte le roi Louis XV ? demanda-t-il.

Il y avait quinze ans que Louis XV était mort. Combien donc y avait-il de temps que ce prisonnier était à la Bastille ?

On le lui demanda.

— Je n'en sais rien, répondit-il.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis le major de l'immensité.

Il était fou.

Sous un escalier, dans une espèce de tombe, on trouva deux squelettes.

Qui étaient-ils ? ou plutôt qui avaient-ils été ? On ne le sut jamais. Douze ouvriers portèrent pieusement leurs ossements sur une civière, et les inhumèrent à la paroisse Saint-Paul.

Tout le monde voulut voir la Bastille ; on exposa l'échelle de Latude, ce prodigieux chef-d'œuvre de patience, de travail et de génie.

Pendant un mois, cette vieille caverne des rois ne désemplit pas ; on avait tout vu, tout visité ; on ne croyait pas être au bout.

On avait entendu des gémissements, des soupirs ; le bruit courait qu'il y avait des cachots connus du gouverneur seul, où de malheureux prisonniers mouraient lentement de faim. C'était l'écho des soupirs et des gémissements des quatre siècles qui venaient de s'écouler.

*

* *

L'architecte de la ville, le citoyen Palloy, fut chargé de démolir la vieille forteresse. De ses pierres les plus correctes, il fit quatre-vingt-six modèles de la Bastille, qu'il envoya aux quatre-vingt-six

départements.

Des autres pierres, on fit le pont de la Révolution, en face duquel Louis XVI eut la tête tranchée.

IX

La dernière chasse de M. le duc d'Enghien

Longtemps ces bruits de cachots inconnus, de prisonniers oubliés continuèrent d'agiter Paris. Paris avait une montagne de moins sur la poitrine, et ne pouvait s'habituer à la délivrance.

Puis, à la pitié, succéda la crainte. Avait-on bien réellement échappé pour toujours à cette catastrophe dont de Launay avait menacé les Parisiens ? On disait que les souterrains de la Bastille communiquaient à ceux de Vincennes, et que, par ces souterrains, on accumulait de la poudre sous le faubourg Saint-Antoine, qui, un beau matin, sauterait dans toute sa longueur.

Cela avait du bon : cela distrayait les esprits de la famine qui allait son train. Le peu de blé que l'on avait espéré récolter autour de Paris avait été foulé aux pieds par les régiments au secours du roi.

Foulon avait dit :

— Les Français n'ont pas de pain, qu'ils mangent du foin ; les chevaux en mangent bien, eux !

Vrai ou non, il avait expié ce propos par la mort. On avait promené sa tête au bout d'une pique, avec une bouchée de foin entre ses dents. Mais hélas ! le peuple était menacé de n'avoir même plus ce pis-aller de Foulon.

De Paris, la terreur passait en province.

Foulon, disait-on encore, avait prononcé ce blasphème :

— Il faut faucher la France !

On eût dit que son ombre revenait pour exécuter la menace.

Partout des bruits couraient que des bandes de brigands se réunissaient la nuit pour faucher le blé vert ; on les avait vus dans l'obscurité se livrant à leur œuvre impie.

La municipalité de Soissons écrivit à l'Assemblée une lettre folle de terreur : à dix endroits aux environs, on avait, disait-elle,

coupé les blés ; tous ces moissonneurs de la mort s'étaient réunis et marchaient sur la ville. Soissons demandait du secours.

On envoya mille hommes qui firent la route en trois étapes, douze lieues par jour. On chercha les brigands, on ne put les trouver. N'importe, ils existaient : dix, vingt, cent personnes les avaient vus. Au milieu de toutes ces nouvelles persistantes, quoique controuvées, il s'en répandit une qui n'était que trop réelle.

Un seigneur franc-comtois, ayant entendu dire que de Launay avait voulu faire sauter la Bastille, résolut, autant qu'il était en son pouvoir, de faire ce que le lieutenant du roi n'avait pas fait. Il annonça qu'en l'honneur de la prise de la Bastille, il donnerait un grand dîner où tout le monde était invité, bourgeois, paysans, ouvriers, artisans, soldats, hommes et femmes, vieillards et enfants.

Dans ce temps de famine, où tant de malheureux vivaient d'une once ou deux de pain par jour, un bon repas était un bienfait public. Tout le monde accourut, cinq cents personnes à peu près. Au milieu de la fête, une mine éclate et jonche, à une demi-lieue à la ronde, la plaine de membres sanglants.

Le gentilhomme s'appelait Memmay de Quincy. Il gagna la Suisse et échappa au châtement. Plus tard, il rentra, et, comme il était membre du parlement, il plaida devant le parlement et fut réhabilité.

Mais l'abîme était ouvert entre le peuple et la noblesse. Le pauvre comte de Hans, qui était bien incapable de commettre un pareil crime, fut accusé d'avoir approuvé M. Memmay de Quincy.

Quelques jours après cet événement, se trouvant à Neuville-le-Pont, il fut insulté par des gens du peuple qui l'accusaient d'avoir dit que, dans l'occasion, il en ferait autant que M. Memmay de Quincy. Il n'eut que le temps de remonter à cheval et de s'enfuir au galop.

Plus tard, à la descente de Dammartin-la-Planchette, ce fut un homme de Neuville-le-Pont qui lui porta le premier coup.

Donc, la terreur était dans nos environs comme partout. Un matin, à son grand étonnement, mon oncle vit arriver un courrier porteur d'une dépêche annonçant que ces *messieurs de la cour* viendraient chasser le lendemain.

Il y avait deux ans qu'ils n'étaient venus.

C'était le 18 juillet, quatre jours après la prise de la Bastille. Le lendemain, 19, au point du jour, le service arriva ; on dressa la tente comme d'habitude.

À huit heures, les illustres chasseurs parurent. C'étaient le prince de Condé et le duc d'Enghien, M. de Vaudreuil et M. de Broglie. Tous les quatre étaient dans la même calèche. Leur arrivée avait d'autant plus étonné mon oncle, que ce n'était pas l'époque de la chasse et que, le bois étant très feuillu, le tirer était difficile.

Le prince de Condé répondit qu'il voulait seulement chasser un chevreuil en passant, le roi, dans la prévision d'une guerre possible, l'ayant chargé de visiter Verdun et de reconnaître l'état dans lequel étaient les murailles de la ville.

Le courrier fut donc chargé d'aller commander les chevaux à Clermont, et de donner l'ordre qu'ils fussent, à cinq heures du soir, attelés aux deux voitures de voyage. La chose ainsi présentée n'avait rien d'extraordinaire.

Les princes s'étaient souvenus des belles chasses qu'ils avaient faites dans la forêt d'Argonne ; ils avaient voulu en faire encore une, quoique ce ne fût pas l'époque des chasses ; ils en étaient bien les maîtres.

Le duc d'Enghien me demanda de l'accompagner.

Je dis pour ce jour-là adieu à mes leçons ; je pris le fusil qu'il m'avait donné et le suivis.

Le prince avait alors dix-huit ans à peine ; il était donc un peu plus âgé que moi, voilà tout, et c'est à cette parité d'âge probablement que je devais sa bienveillance. Je remarquai que, quoique affable comme toujours, il était profondément triste.

Il m'avait trouvé grandi ; en outre, comme je m'énonçais avec

plus de facilité et même plus d'élégance quelquefois, il me demanda quelques détails sur mon éducation.

Je les lui donnai ; je lui dis comment l'*Émile* de Jean-Jacques avait été la base sur laquelle j'avais appuyé cette éducation, et de quelle manière cette éducation se faisait.

Comme je lui nommés M. Drouet, il s'informa si c'était le maître de poste de Sainte-Menehould. Et, sur ma réponse affirmative :

— Il passe pour un chaud patriote, me demanda-t-il.

Je lui répondis que c'était par lui que l'on avait appris dans le pays la prise de la Bastille.

En ce moment, le chevreuil fut lancé, et, comme, à la voix des chiens, je devinai qu'il se dirigeait de notre côté :

— Monseigneur, lui dis-je, prenez garde, le chevreuil va nous passer.

Et, en effet, deux secondes après, le chevreuil traversa le chemin à trente pas du prince.

Mais celui-ci ne porta pas même son fusil à son épaule ; on eût dit qu'il ne le voyait pas ou qu'il était tenu par une préoccupation plus grande que celle de la chasse. Il me fit alors quelques questions sur l'esprit du pays, tant celui de la noblesse que celui de la population.

Je lui dis que l'amour de la population pour le roi était grand, ce qui était vrai, mais qu'il y avait une haine profonde pour la noblesse, ce qui était vrai encore.

Alors il s'assit, passa son mouchoir sur son front ruisselant de sueur : cette sueur-là, chose évidente, venait bien plus de l'émotion que de la fatigue.

Je le regardai avec étonnement.

— Pardon, monsieur le duc, lui demandai-je, mais j'ai entendu dire à Son Altesse monseigneur le prince de Condé que vous alliez inspecter Verdun parce qu'il était possible que nous eussions la guerre.

Il me regarda pour voir où j'en voulais venir.

— Excusez ma question, monsieur le duc, répétai-je, est-ce qu'il est probable que nous aurons la guerre ?

— Très probable, me dit le prince en me regardant à son tour ; mais pourquoi me fais-tu cette question ?

— Parce qu'en ce cas, monseigneur, je n'aurais pas perdu mon temps.

— En effet, tu m'as dit que tu apprenais à faire des armes et à lever un plan. Tu t'engagerais donc, s'il y avait la guerre ?

— Si la France était menacée, oui ; car, dans ce cas, tout ce qui peut porter un fusil doit courir à la défense de la nation.

Le duc jeta un coup d'œil sur mon fusil ; c'était celui qu'il m'avait donné.

— Et tu peux, non seulement porter un fusil, mais encore bien le porter.

— En effet, monseigneur, répondis-je en riant, grâce au beau cadeau que Votre Altesse m'a fait, je suis devenu un assez bon tireur, et, si je tenais un Prussien ou un Autrichien au bout de mon fusil, je crois qu'il passerait un mauvais quart d'heure.

— Tu crois ?

— Oh ! j'en suis sûr. Un Prussien ou un Autrichien serait plus gros que ce pigeon ramier, et vous allez voir.

Et je montrai au prince un pigeon ramier perché à trois cents pas de nous, à peu près, sur une branche sèche, à l'extrémité d'un chêne.

Es-tu fou ! me dit le prince, cet oiseau est à trois portées de fusil.

— À plomb, monseigneur, mais pas à balle.

— Ton fusil est chargé à balle ?

— Oui, monseigneur, je ne tire plus jamais autrement.

— Et tu crois toucher ce pigeon ramier à balle ?

— J'en suis sûr.

J'étais désireux de montrer au prince que son fusil était tombé dans de bonnes mains. Je visai avec le plus grand soin ; le prince,

curieux de voir si je tiendrais ma promesse, se souleva sur la main et sur un genou. Le coup partit, l'oiseau tomba.

Le prince fit un mouvement pour se lever et aller le ramasser.

— Ne vous dérangez pas, monseigneur, lui dis-je, je vais aller vous le chercher.

J'allai en effet ramasser le pigeon ramier et le rapportai au prince. Il était traversé de part en part.

— Tu as raison, me dit le prince avec une singulière expression : si c'eût été; un Prussien ou un Autrichien, tu ne l'eusses pas manqué; Allons reprendre la chasse, René.

À partir de ce moment, le prince ne m'adressa plus la parole et parut plus préoccupé que jamais.

À quatre heures, on revint à la cabane du père Descharmes. Les princes dînèrent sous la tente. À cinq heures, les chevaux arrivèrent de Clermont et furent attelés. Les princes montèrent en voiture après avoir, selon leur habitude, donné vingt-cinq louis pour les gardes. Le duc d'Enghien vint à moi :

— René, me dit-il, j'aurais voulu pouvoir t'être utile, car tu me plais ; mais, avec les idées que tu m'as exprimées aujourd'hui, tu n'as pas besoin de protecteur et tu feras ton chemin tout seul. D'ailleurs, ajouta-t-il avec un soupir, au moment où j'aurais pu t'être utile, ma protection n'aura sans doute pas grande valeur. En tout cas, quelque chose qui arrive, j'espère que tu te souviendras toujours avec plaisir de moi.

— Avec reconnaissance, monseigneur, répondis-je en m'inclinant.

— Je ne t'en demande pas tant. Adieu, mon garçon.

L'accent avec lequel le prince prononça le mot adieu me frappa.

— Votre altesse ne repasse-t-elle donc point par ici ? lui demandai-je.

— Probablement que non, dit-il ; nous allons entreprendre une grande tournée sur les frontières, et Dieu sait si jamais je serai assez heureux pour venir faire encore une chasse dans cette belle

forêt !

— Que fais-tu donc, Henri ? demanda le prince de Condé.

— Rien, mon père, répondit le duc ; je disais quelques mots à ce garçon.

Et, me faisant un dernier signe de la main, il prit place près de son père.

La voiture partit au galop.

Je demeurai le cœur serré à la même place où le prince m'avait adressé la parole. On eût dit que j'avais un pressentiment de la terrible circonstance dans laquelle je le reverrais.

Le lendemain, pendant que je prenais ma leçon d'espada chez Bertrand, M. Drouet arriva ; je voulus accrocher mon sabre à la muraille.

— Ne te dérange pas pour moi, me dit-il ; je vais prendre la place de Bertrand. Je ne suis pas fâché de connaître ta force.

— Ah ! monsieur Jean-Baptiste, répliquai-je, je n'oserai jamais faire des armes avec vous.

— Allons donc ! en garde, et carrément.

Je me mis en garde, mais je me contentai de parer.

— Eh bien, me disait Bertrand, jaloux de me voir déployer mon talent ; mais que fais-tu donc ? Allons, riposte donc ! coup droit, coup de tête, coup de manchette !

— Je crois, Dieu me pardonne, que ce gamin-là me ménage, dit M. Drouet en riant.

— René, me dit Bertrand, si tu n'as pas touché trois fois Drouet d'ici à une minute, tu n'as plus besoin de remettre le pied à la maison, et tu iras chercher qui tu voudras pour te donner des leçons, tu m'entends ?

Et, en me disant cela, il me cingla un coup de manchette qui faillit me faire tomber l'espada des mains.

— Vous le voulez donc absolument, monsieur Drouet ? lui dis-je.

— Je le crois mordieu bien que je le veux ! Allons, du cœur à

la besogne !

— René, dit Bertrand, fais honneur à ton maître.

J'avais profité des leçons de Bertrand. Je déployai tout ce que j'avais d'adresse, de force et d'agilité, et, en moins d'une minute, je touchai trois fois M. Drouet.

Bertrand criait : « Bravo ! » mais M. Drouet criait : « Bravo ! » encore plus fort que lui.

— Tout va bien, dit-il, et il y a plaisir à diriger l'éducation d'un gaillard qui profite comme toi des leçons qu'on lui donne.

Puis, à Bertrand :

— Maintenant, dit-il, causons de ce qui m'amène.

Je voulus me retirer discrètement.

— Oh ! tu n'es pas de trop, dit-il ; et, comme tu seras des nôtres, il est bon que tu entende ce que j'ai à dire à Bertrand.

Toutes les villes de province organisaient des gardes nationales, à l'instar de Paris. Châlons avait donné l'exemple, Sainte-Menehould l'avait suivi. M. Drouet était capitaine ; il venait pour demander à Bertrand d'être son lieutenant, et voir combien d'hommes on pouvait recruter aux Islettes.

C'était surtout ces bruits de brigandages, ces nouvelles de blés fauchés en vert qui nécessitaient la formation de toutes ces gardes nationales. En huit jours, la France tout entière fut armée. Chaque jour, l'Assemblée nationale recevait huit, dix courriers. Elle s'en effrayait : elle eût pu disposer de plus d'un million d'hommes.

Drouet et Bertrand firent une tournée dans le village des Islettes. Ils recrutèrent vingt hommes.

Les gardes de la forêt d'Argonne s'organisèrent à part. Ils formèrent une espèce de brigade dont le père Descharmes fut nommé chef.

Je voulus faire partie de l'escouade de M. Bertrand, par conséquent de la compagnie de M. Drouet. Il me reconduisit jusqu'à la cabane du père Descharmes. En route, il m'interrogea sur la visite de la veille.

— Comment se fait-il, me demanda M. Drouet, que je n'aie pas vu repasser les princes ?

— Parce qu'ils ont poussé jusqu'à Verdun, lui dis-je.

— Pourquoi alors n'ont-ils pas envoyé prendre leurs chevaux chez moi ?

— Ils ont préféré les envoyer chercher à Clermont.

— Hum ! fit M. Jean-Baptiste. Sais-tu quels étaient ceux qui accompagnaient le prince de Condé et le duc d'Enghien ?

— J'ai entendu nommer M. de Vaudreuil et M. de Broglie.

— C'est bien cela, dit-il. René, ils ne vont pas inspecter Verdun ; ils fuient, ils émigrent, ils abandonnent le roi, ils quittent la France. Ils vont intriguer à l'étranger, le soulever peut-être, et essayer de rentrer avec lui.

Alors cette tristesse du duc d'Enghien me vint à l'esprit. Je me rappelai de quel œil il m'avait regardé quand je lui avais dit qu'un Autrichien ou un Prussien était plus facile à viser qu'un pigeon ramier ; enfin je me souvins de ses dernières paroles en me quittant : « J'espère que tu te souviendras toujours avec plaisir de moi. »

Pauvre prince ! Il quittait la France ; de là venait sa tristesse.

— Qu'ils aillent tous, murmura M. Drouet, et on les laissera passer depuis le premier jusqu'au dernier ; mieux vaut avoir ses ennemis hors de la maison que chez soi. Mais, ajouta-t-il en serrant les dents, que le roi ou la reine n'essaient pas de les suivre, ou cela ne se passerait pas si doucement !...

X Les brigands

Notre garde nationale, dans les premiers temps surtout, était curieuse à voir. À peine un tiers des hommes était-il armé de fusils ; un autre tiers était armé de faux ; le dernier tiers, de fourches et même de bâtons durcis au feu.

Plus tard, on forgea des piques, et on arma de piques ceux qui n'avaient pas de fusils. Mais, telle qu'elle était, cette garde nationale était pleine d'enthousiasme ; pas un homme qui, s'il en eût reçu l'ordre, n'eût marché sur Paris.

Ce qu'il y avait surtout de remarquable parmi ceux qui la composaient, c'était la spontanéité avec laquelle ces bataillons sortaient de terre. La liberté, toute jeune qu'elle était encore, n'avait eu qu'à frapper du pied le sol pour en faire sortir cette terrible moisson d'hommes.

C'est dans cette année sainte de 1789, que la France se fit soldat ; depuis le 14 juillet, tout Français est venu au monde avec des dents pour déchirer la cartouche. Il a en outre cette inaltérable gaieté qui plaisait tant à César et qui lui faisait surnommer sa légion gauloise la légion de *l'Alouette*, parce qu'elle n'était jamais fatiguée, parce qu'elle chantait toujours.

Puis, un autre sentiment, jusqu'alors inconnu et qui n'appartient qu'aux peuples libres, que les Grecs et les Romains conservèrent tant qu'ils furent en république, et que perdirent les Grecs sous leurs tyrans, les Romains sous leurs empereurs : c'est la fraternité.

Se sentant répudiée par son roi, trahie par la noblesse, la France comprit qu'elle devait chercher sa force en elle-même et que, sa force, elle ne la trouverait que dans une association fraternelle. Villages et villes firent un pacte, c'était de se secourir mutuellement en cas de besoin.

Un jour, nous vîmes arriver par la route de Verdun les gens de Clermont, par la route de Paris ceux de Sainte-Menehould. On leur avait dit qu'une bande de brigands, sortie à l'improviste de la forêt d'Argonne, avait mis le feu aux Islettes et pillait le village.

Cent hommes de Clermont, deux cents de Sainte-Menehould, ceux de Clermont ayant M. Mathieu, ceux de Sainte-Menehould, M. Drouet à leur tête, accouraient au pas de course pour secourir leurs voisins.

On n'avait pas vu l'ombre d'un brigand.

On se réjouit au lieu de combattre ; au lieu de faire le coup de fusil, on passa la nuit à chanter et à boire. Huit jours après, un homme à cheval passa au galop venant de Clermont et allant à Sainte-Menehould en criant :

— Les brigands marchent sur Varennes, au secours !

Et l'homme disparut ; personne ne le connaissait. N'importe, chacun sauta sur son arme. Le tambour des Islettes battit le rappel ; cinquante hommes se réunirent sous la direction de Bertrand, et, sans s'inquiéter du nombre de brigands, se dirigèrent vers Varennes. Il va sans dire que j'en étais.

Du haut de la montée de Neuville, nous vîmes un gros nuage de poussière à une demi-lieue devant nous. C'étaient les gens de Clermont qui, prévenus une demi-heure avant nous, avaient une demi-lieue d'avance sur nous.

À cette vue, chacun mit son chapeau ou son bonnet au bout de sa fourche en criant : « Vive la Nation ! »

Ce cri s'était presque complètement substitué au cri de « Vive le roi ! »

On arriva à Varennes, qu'on s'attendait à trouver à feu et à sang. Du sommet de la montagne par laquelle on descend dans la rue des Religieuses, on domine toute la ville.

La ville était parfaitement calme. Seulement, elle fut fort effrayée en voyant tout à coup apparaître les gens de Clermont. Elle les prit pour ces brigands que l'on attendait d'un moment à

l'autre.

On se reconnut, on s'embrassa, on cria : « Vive la Nation ! »

Puis nous arrivâmes à notre tour, nous gens des Islettes. Deux heures après, arrivèrent ceux de Sainte-Menehould. Nous nous trouvions déjà environ sept cents hommes armés quand arrivèrent les gens de Montfaucon, de Buzancy, de Vouziers ; ces derniers avaient fait huit lieues en moins de cinq heures. On bivaqua sur les deux places, sur celle de Latry et sur celle du Grand-Monarque. Puis on dressa des tables pour un repas public et fraternel où chacun, comme dans l'antiquité, choisit ses convives et fournit ses plats.

J'avais une visite à faire à Varennes, où j'étais rarement venu jusque-là, et où je ne connaissais personne que MM. Guillaume et Billaud.

On se rappelle qu'un des deux experts qui avaient estimé l'ouvrage de menuiserie que j'avais fait pour M. Drouet avait dit que, le jour où je serais ennuyé de travailler pour mon compte, il aurait toujours de la besogne pour moi.

C'était le père Gerbaut.

Je demandai son adresse. Il demeurait rue de la Basse-Cour – les maisons n'étaient pas encore numérotées à cette époque-là –, à gauche en descendant de la place Latry ; la maison après celle d'un grand épicier nommé Sauce était la sienne.,

Je me présentai chez lui. Il était absent, mais non hors de la ville ; il allait certainement rentrer d'un moment à l'autre. Je fus reçu par sa fille, une charmante enfant un peu plus âgée que moi, c'est-à-dire de seize ou dix-sept ans. Elle m'invita à attendre le retour de son père ou à lui dire mon nom afin qu'elle pût le lui répéter, si je craignais de m'ennuyer en demeurant avec elle.

Je me nommai, mais en lui disant que l'ennui n'était point à craindre près d'une personne qui me paraissait si gracieuse et si aimable. C'était la première fois de ma vie que j'adressais un compliment à une femme. À bien prendre, c'était même la première

fois que je me trouvais en face d'une jeune fille.

Comme un véritable sauvage que j'étais, j'avais toujours vécu dans la forêt d'Argonne, et, depuis six ou huit mois que j'allais aux Islettes ou à Clermont, je n'y avais guère vu que mes deux professeurs. Il y a plus : jusque-là j'avais rarement pensé aux femmes.

La Sophie de l'*Émile*, par cela même que son portrait était tracé par Jean-Jacques, me paraissait l'idéal de l'humanité ; mais je n'avais pas même eu l'idée de me mettre à la recherche de cet idéal.

Dès que j'eus dit mon nom à la jeune fille, sa figure, de bienveillante qu'elle était, devint amicale.

— Oh ! je vous connais, dit-elle, c'est vous qui avez travaillé pour M. Drouet. Mon père vous a plus d'une fois cité pour exemple à ses ouvriers ; attendez-le, il sera content de vous voir.

— Mais, lui dis-je avec un certain embarras, peut-être vous dérangerai-je en demeurant ici ?

— Aucunement, dit-elle ; je faisais, comme vous voyez, de la dentelle.

Je me rappelai que c'était l'une des occupations de la Sophie d'*Émile*.

En regardant autour de moi, je vis un clavecin. Il y avait aussi un clavecin dans la chambre de Sophie.

— Vous êtes musicienne, mademoiselle, à ce qu'il paraît ?

— Oh ! monsieur René, cela ne peut s'appeler être musicienne ; l'organiste de Saint-Gengoulf m'a donné quelques leçons, et, comme il prétend que j'ai la voix juste, j'ai continué seule ce que nous avions commencé ensemble, et je chante pour moi.

— Mademoiselle, lui dis-je, croiriez-vous que je n'ai jamais entendu le son d'un clavecin ni chanté autre chose que les chants de nos lavandières battant leur linge ? Vous disiez tout à l'heure que vous aviez peur que je ne m'ennuyasse ; si vous vouliez chanter quelque chose, non pas pour moi, mais pour vous, je serais bien

heureux.

— Oh ! bien volontiers, dit-elle.

Et, se levant, elle alla au clavecin, et, sans musique, après un prélude très simple, elle se mit à chanter :

Que le jour me dure
Passé loin de toi !

— Oh ! m'écriai-je tout joyeux, ne faisant pas attention que je l'interrompais, c'est ce Rousseau cela !

— Oui, du *Devin de village*.

— Un opéra dont il a fait la musique et les paroles.

— Êtes-vous donc musicien aussi ?

— Non, mais j'ai lu tout Rousseau, et son opéra du *Devin de village* comme ses autres œuvres ; seulement, je n'en connais pas la musique. Pardon de vous avoir interrompue ; mais, comme je suis un des élèves de Rousseau, j'ai été heureux d'entendre ses vers dans une aussi jolie bouche.

— Monsieur, me dit en riant mademoiselle Gerbaut, si vous étiez un élève de Rousseau, comme vous le dites, vous ne seriez pas un flatteur.

Et elle reprit son prélude. Cette fois, je la laissai aller jusqu'au bout.

Tout le monde connaît cette charmante et surtout naïve romance du *Devin de village*. Jamais elle ne m'avait paru si charmante et si naïve qu'en sortant des lèvres de ma belle chanteuse.

Mademoiselle Gerbaut avait chanté très simplement, mais cependant avec cette coquetterie naturelle à toute femme. Sa voix, comme elle avait dit, était juste et très expressive ; sa physionomie, d'une grande mobilité, avait passé par toutes les langueurs de l'attente ; elle s'était doucement renversée en arrière sur sa chaise, et, comme elle chantait sans musique, ses yeux, à moitié fermés, avaient pu prendre leur part du sentiment exprimé par le reste du

visage. Sa bouche était charmante de forme et d'expression ; les paroles s'en échappaient presque sans mouvement des lèvres, et l'on voyait qu'elles coulaient comme l'eau d'une source, naturellement et sans aucune fatigue.

J'étais dans le ravissement. Je ne songeais pas à faire des compliments à ma jolie chanteuse, mais elle devait voir sur mon visage combien je lui étais reconnaissant.

— Mademoiselle, lui demandai-je, ne trouvant, dans mon enthousiasme, rien autre chose à lui dire, avec-vous lu l'*Émile* ?

— Non, monsieur, me répondit-elle, mais ma mère l'avait lu, et voilà pourquoi je m'appelle Sophie.

— Vous vous appelez Sophie ! m'écriai-je en lui saisissant la main et en la serrant contre mon cœur ; oh ! que je suis content !

Elle me regarda avec un sourire quelque peu étonné.

— Et pourquoi êtes-vous si content que je me nomme Sophie ? demanda-t-elle.

— Parce qu'il me semble de ce moment que vous n'êtes plus une étrangère pour moi, mais ma sœur. Ô Sophie ! chère Sophie !

Sophie me regardait de plus en plus étonnée, et je ne sais ce qu'elle allait répondre à cette explosion inattendue, lorsque la porte s'ouvrit, et que M. Gerbaut parut.

— Ah ! c'est toi, René, dit-il, sois le bienvenu ; j'ai demandé de tes nouvelles là-bas, sur la place, et, quand j'ai su que tu étais à Varennes, j'ai bien pensé que tu ne passerais pas comme cela devant ma porte sans me faire une visite.

— Oui, monsieur Gerbaut, répondis-je en allant à lui et en lui prenant les deux mains ; seulement, je ne m'attendais pas à ce que j'allais trouver chez vous.

— Et qu'as-tu donc trouvé chez moi de si extraordinaire ?

— Mademoiselle Sophie, qui a bien voulu me chanter un air du *Devin de village* de M. Rousseau.

— Vraiment, et qui ne s'est pas fait prier, n'est-ce pas ?

— Père, on m'a toujours assuré, dit Sophie en riant, qu'il n'y

avait que les grands talents ou les sots qui se fissent prier, et, comme je ne suis ni un grand talent ni...

Elle s'arrêta, un charmant sourire sur les lèvres.

— Ni une sottise, continua le père Gerbaut, tu as chanté ?

— Ai-je eu tort, mon père ?

— Non, certes ; tant que tu chanteras et pour tes pareils, tout ira bien ; mais... Enfin ! Tu sais ce que je veux dire.

Sophie baissa les yeux en rougissant.

— Il faudra que nous déménagions, continua, moitié riant, moitié sérieux, maître Gerbaut.

— Et pourquoi cela, demandai-je, assez intrigué de la conversation.

— Parce que nous logeons en face de l'hôtel du *Bras-d'or*, qu'il y vient de beaux messieurs qui aiment la musique aussi, ou qui font semblant de l'aimer...

— Mon père ! murmura Sophie presque suppliante.

— Que veux-tu ! insista maître Gerbaut, je ne les aime pas, moi, ces beaux messieurs-là qui ne sont bons qu'à mettre le trouble dans les familles. Quand j'ai appris que les princes et les grands seigneurs avaient émigré, j'ai espéré que tous nos gentilshommes allaient les suivre ; mais non, ils restent pour faire la cour à nos femmes et à nos filles, et conspirer contre la nation ; mais ce n'est pas le moment de parler de cela. Il y a fête aujourd'hui à Varennes. Il s'agit de faire une visite au garde-manger et à la cave ; après le dîner, grand bal, et, puisque René ne m'a pas oublié, voilà ton cavalier et ton danseur tout trouvé. Veux-tu être le cavalier et le danseur de Sophie ? me demanda maître Gerbaut.

— Je crois bien que je le veux ! m'écriai-je ; mais mademoiselle Sophie ne pensera peut-être pas qu'un simple apprenti soit digne de lui donner le bras.

— Ah ! monsieur René, dit la jeune fille, voilà que vous écoutez mon père et que vous me donnez tort sans savoir si j'ai tort réellement.

— Moi ? D'abord il y a moyen de me prouver que c'est M. Gerbaut qui se trompe, c'est d'accepter l'offre qu'il vous a faite en mon nom, et de prendre mon bras.

— Avec plaisir, dit Sophie, mais mon père ne m'a-t-il pas chargé de visiter le garde-manger et la cave ?

— Je me charge de la cave, et Catherine se chargera du garde-manger ; vous savez bien que le soin de la cuisine est un soin trop grossier pour vous, et que vous laisseriez aller tout le dîner par le feu plutôt que de tacher votre manchette.

— Juste comme la Sophie d'*Émile*, monsieur Gerbaut, il ne faut pas en vouloir à mademoiselle pour cela.

— Je ne sais pas ce que c'est que la Sophie d'Émile, mon cher René ; mais si elle était la fille d'un simple menuisier, elle avait tort d'être si difficile. Que serions-nous devenus, au commencement de notre ménage, bon Dieu ! si sa mère, quoique Parisienne, eût eu les mêmes répugnances qu'elle ? Mais aujourd'hui c'est jour de plaisir, ne parlons pas de tout cela. Allez vous promener, mes enfants, et amusez-vous. Allez, vous trouverez votre couvert mis devant la porte.

Sophie prit mon bras ; nous descendîmes vivement les escaliers, et nous nous élançâmes au beau soleil de la rue, joyeux comme deux papillons qui sortent de leur chrysalide.

XI Les jeunes nobles

Depuis que j'étais entré chez maître Gerbaut, et tandis que j'avais écouté chanter mademoiselle Sophie, il s'était fait un grand changement dans les rues de Varennes.

La ville, comme l'avait dit maître Gerbaut, était, non seulement en fête, mais même en solennité.

Toutes les maisons étaient tendues de draps, d'étoffes ou de tapisseries comme pour la Fête-Dieu, et de longues tables dressées, couvertes de nappes et de serviettes éblouissantes de blancheur, avec de gros bouquets de fleurs dans les carafes, suivaient le contour des maisons, de sorte que chacun, avec les convives qu'il avait invités, se trouvait assis devant sa porte, fournissait son dîner, et était servi par ses domestiques, ou, s'il n'avait pas de domestiques, se servait lui-même.

Comme si l'on eût voulu faire participer les morts à la joie des vivants, des guirlandes de feuilles entremêlées de fleurs entouraient et égayaient la grille du cimetière, qui s'avancait en dehors de l'église, du côté de la rue de l'Horloge.

Au milieu de la place, s'élevait une estrade destinée aux musiciens amateurs qui devaient faire succéder la danse au dîner. Elle était disposée en une espèce de temple, et sur le fronton on avait écrit ces mots :

VIVE LE ROI ! VIVE LA NATION !

Et, au-dessous, en grosses lettres, le mot :

FRATERNITÉ.

Et, en effet, c'était bien la fête de la fraternité. Tous ces hom-

mes qui se réunissaient pour la première fois, c'étaient bien les membres d'une seule famille ; cette famille, elle existait depuis des siècles ; seulement, elle ignorait les liens qui rattachent les hommes les uns aux autres.

Ces liens, un danger réel ou factice venait de les lui révéler, et, en même temps qu'elle avait reconnu son union, elle avait reconnu sa force.

Nous fîmes, en longeant les maisons, à peu près le tour de la place Latry ; puis, arrivés à l'ouverture pratiquée devant la rue de l'Horloge, nous gagnâmes le centre. Là semblaient s'être donné rendez-vous tous les habitants de la ville haute.

Les uns causaient en groupes, d'autres en se promenant ; les femmes au bras de leur mari, les jeunes filles à celui de leur fiancé ; celles qui avaient ni fiancé ni mari, comme Sophie, avaient pris le bras d'un des visiteurs, et, sans doute, plus d'un mariage s'ébaucha dans cette fête inattendue et improvisée.

À chaque rue, les tables se divisaient pour suivre le côté droit et le côté gauche des maisons. Au milieu était un passage laissé libre pour la promenade. La rue des Religieuses, qui suit la pente de la montagne, vue ainsi, faisait l'effet le plus curieux et le plus pittoresque.

Nous venions de nous y engager avec beaucoup d'autres personnes, lorsque tout à coup nous vîmes apparaître au sommet de la montée, vers la maison d'un vieux chevalier de Saint-Louis nommé M. de Préfontaine, un groupe de jeunes *messieurs* à cheval qui, sans s'inquiéter des promeneurs, mirent leurs chevaux au galop, et descendirent à fond de train la rue des Religieuses. Il y eut alors un sauve-qui-peut général ; mais, comme nous étions des plus avancés dans la rue, nous nous trouvâmes naturellement à l'arrière-garde. Ne me préoccupant que de Sophie, je voulus la faire passer par-dessous les tables pour la mettre à l'abri de tout accident ; mais, soit curiosité, soit qu'elle ne comprît pas bien le danger qu'elle courait, elle resta debout, et je n'eus que le temps

de l'envelopper de mon bras et de la jeter en quelque sorte derrière moi.

Ce mouvement était à peine exécuté, qu'en me retournant je me trouvai en face d'un cavalier qui, n'étant plus maître de son cheval, allait nous renverser et nous fouler aux pieds en passant.

Je n'eus qu'une idée : c'était de préserver Sophie, même aux dépens de ma vie ; je m'élançai à la bride du cheval, qui se cabra. Le cavalier leva alors son fouet qui, soit maladresse, soit mauvaise intention, au lieu de retomber sur le cou du cheval, retomba sur mon épaule. La honte d'être frappé, plutôt que la douleur du coup, me fit monter le sang au cerveau ; je pris le cavalier par le milieu du corps, je l'arrachai des arçons, et, tandis que son cheval continuait sa route sans cavalier, renversant une femme et deux ou trois enfants, je roulai sur le pavé avec mon adversaire ; mais, comme j'étais le plus vigoureux, au bout d'un instant je le mis sous moi, et lui appuyai mon genou sur la poitrine.

Ce fut alors seulement que, le chapeau de mon adversaire étant tombé dans la lutte, je reconnus à qui j'avais affaire.

— Monsieur de Malmy ! m'écriai-je.

Et, levant aussitôt mon genou et lâchant ses bras que je maintenais aux deux côtés de son corps, je fis un pas en arrière.

— Ah ! mauvais drôle, s'écria le vicomte en ramassant son fouet et en le levant de nouveau sur moi, tu vas savoir ce qu'il en coûte pour toucher à un gentilhomme.

— Monsieur le vicomte ! s'écria à son tour Sophie, pâle de terreur en se plaçant entre moi et M. de Malmy.

Mais celui-ci, avec un sourire qui retroussait ses lèvres et laissait voir ses dents serrées et grinçant les unes contre les autres.

— J'en suis désespéré, ma belle demoiselle ! dit-il ; si ce jeune homme était mon égal, je le châtierais avec mon épée ; mais, comme c'est un simple manant, vous trouverez bon que je le châtie avec mon fouet.

Et il leva son fouet.

Je cherchais une arme pour me défendre, lorsqu'un homme, sautant d'un seul bond de l'autre côté de la table, saisit le bras de M. de Malmy d'une main, et, lui arrachant son fouet de l'autre :

— Monsieur, dit-il, les fouets sont faits pour les chevaux et les chiens, et René Besson est un homme.

— Un homme ? répéta le vicomte furieux.

— Oui, un homme, et un homme qui ne se laissera pas insulter.

— Qui êtes-vous donc vous-mêmes ? demanda le vicomte.

— Oh ! vous me connaissez bien, monsieur de Malmy ; mais n'importe, puisque vous me demandez qui je suis, je vais vous le dire. Je suis Jean-Baptiste Drouet, maître de la poste de Sainte-Menehould. Je ne suis pas noble, je le sais bien, mais j'ai été six ans soldat, et un soldat qui a servi six ans son pays vaut mieux qu'un mauvais gentilhomme verrier qui a passé sa vie à boire, à chasser et à déshonorer les filles. Voilà ce que je suis, monsieur, et je le dis pour vous et pour vos amis. Ceux qui ne seront pas contents savent maintenant où me trouver.

Et, en effet, en disant ces mots, Drouet repoussait M. de Malmy et se tournait en croisant les bras vers les trois ou quatre autres jeunes gens qui, descendus de leurs chevaux, revenaient pour prendre part à la querelle.

— Dans votre écurie, n'est-ce pas, monsieur Drouet ? dit un des nouveaux venus ; mais, en général, quand nous relayons à votre poste, nous n'allons pas jusque-là. Ce sont nos domestiques qui vont vous porter nos ordres.

— Et j'aime mieux avoir affaire à vos domestiques qu'à vous, monsieur le chevalier de Courtemont ; ceux-là n'ont vendu au Parc-aux-Cerfs ni leurs femmes ni leurs filles.

L'injure alla droit à la face du jeune homme, sur la naissance duquel avaient couru des bruits infâmes.

Le chevalier avait au côté un couteau de chasse ; il y porta la main en rugissant de colère. Mais, avant que le couteau fût à moi-

tié hors du fourreau, Drouet avait tiré un pistolet de sa poche, et, l'appuyant sur la poitrine du chevalier :

— Monsieur, lui dit-il, je pourrais vous tuer comme une bête enragée, et il n'en serait que cela, car vous êtes les agresseurs et deux cents personnes sont témoins que vous nous avez insultés les premiers ; mais l'heure n'est pas encore venue où chacun sera récompensé selon ses mérites. Passez donc votre chemin, et que les choses demeurent entre nous où elles en sont.

— Oh ! pardieu ! je le crois bien, dit M. de Malmy, ce serait trop commode ; mais, pour le bon exemple, il faut qu'il en soit autrement.

Et, à son tour, le fouet levé, il s'avança sur M. Drouet. Drouet fit un bond de côté, sauta sur la table, et, d'une voix qui fut entendu jusqu'au fond de la place Latry

— À moi, les gens de Sainte-Menehould ! dit-il.

À ce cri, cent voix répondirent. Un flot irrésistible comme celui de la mer monta jusqu'à nous et, en un instant, eut enveloppé les cinq ou six gentilshommes. Chacun avait pris la première arme venue, celui-ci sa fourche, celui-là son fusil, tous évidemment prêts à obéir au premier commandement de leur capitaine. Ils étaient instruits de la cause de la rixe, et ne demandaient pas mieux que de vider la vieille querelle de la noblesse entre le peuple et la bourgeoisie, qui, au bout du compte, était depuis plus ou moins longtemps sortie du peuple.

Les jeunes nobles virent bien qu'il n'y avait aucune résistance à faire.

— Eh bien, soit ! dit le vicomte, assassinez-nous comme vos amis de Paris ont assassiné de Launay, Foulon et Berthier.

— Nos amis ont eu tort d'assassiner de Launay, Foulon et Berthier, attendu que tous trois étaient des misérables qui ne méritaient de mourir que de la main du bourreau ; mais, que voulez-vous ! il y a si longtemps que le peuple demande justice sans qu'on la lui ait faite, qu'il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il se la fasse lui-

même quand l'occasion s'en présente. Seulement, vous, messieurs, comme vous n'êtes ni des geôliers comme de Launay ni des affameurs comme Foulon et Berthier, comme vous n'avez point mérité la mort, mais seulement une leçon, laissez-nous vous la donner.

— Une leçon à nous ! s'écrièrent les jeunes gens frémissant de colère.

— Oui, et celle-là sera douce, messieurs, nullement haineuse. Ce jour est celui de la fraternité. Êtes-vous nos frères, venez-vous prendre part à cette fête ? Oublions ce malheureux incident qui un instant nous a désunis, mettons sur le compte de cette méchante déesse qu'on appelle la Discorde les mauvaises paroles que nous avons échangées. Les tables sont dressées, vous le voyez ; prenez place à nos tables, et nous vous y donnerons le poste d'honneur ; et le premier qui n'aura pas pour vous les égards qui vous sont dus, nous le chasserons de nos rangs comme n'étant pas digne d'assister à cette réunion. Pensez-vous comme moi, mes amis ? demanda Drouet s'adressant à tous ceux qui écoutaient.

— Oui ! oui ! répondirent-ils d'une seule voix, à l'exception des jeunes nobles, qui gardaient le silence.

— Mais si nous refusons ? dit l'un d'eux.

— Si vous refusez, dit Drouet, si vous êtes venus ici pour une affaire particulière ou une partie de plaisir, et que vous ne vouliez pas nous faire la grâce de vous asseoir à côté de nous, allez soit au *Bras-d'or*, soit à l'hôtel du *Grand Monarque* ; dînez entre vous, faites ce que bon vous semblera entre quatre murs ; mais engagez-nous votre parole de ne troubler en rien notre fête : vous serez libres, aussi libres que nous. N'est-ce pas, mes amis ? continua Drouet s'adressant de nouveau à la foule.

La même unanimité lui répondit.

— Et si nous ne voulons pas donner notre parole ? demanda un des jeunes nobles.

— Alors, comme il sera démontré à tout le monde que vous êtes de mauvais citoyens cherchant le trouble et voulant la guerre,

nous vous prierons de retourner d'où vous venez, en vous prévenant que, si vous ne voulez pas vous retirer de bonne volonté, nous serons obligés de vous y contraindre par la force.

— Bravo ! bravo ! crièrent toutes les voix, sans que cette fois M. Drouet eût besoin de demander l'avis de personne.

Le vicomte de Malmy interrogea des yeux ses compagnons, et, comme il vit briller dans les leurs les mêmes sentiments qu'il ressentait lui-même :

— Messieurs, dit-il, je regrette, au nom de mes compagnons et au mien, de ne pouvoir accepter le grand honneur que vous nous proposez. Je regrette encore plus de ne pouvoir vous engager notre parole, n'étant pas encore assez philosophes pour être sûrs de la tenir. Enfin, comme nous n'avions aucune affaire dans la ville, que nous y venions pour notre plaisir, nous vous demandons la permission de prendre congé de vous et d'aller chercher notre plaisir ailleurs.

— C'est trop juste, monsieur le vicomte, répondit M. Drouet en s'inclinant, vous êtes libres.

Puis, reprenant le ton du commandement qui lui allait si bien :

— Laissez passer ces messieurs, dit-il, et pas un mot plus haut que l'autre, ou celui qui l'aura dit aura affaire à moi.

Le plus profond silence se fit.

Au milieu de ce silence, les jeunes nobles remontèrent sur leurs chevaux et reprirent au pas le chemin qu'ils avaient descendu au galop. Pas un parole ne fut dite, pas un mouvement ne fut fait. On suivit des yeux le petit groupe jusqu'à ce qu'il eût disparu au tournant du chemin de Clermont.

Alors seulement, d'une voix parfaitement calme mais impérative :

— Lieutenant Bertrand, dit Drouet, deux sentinelles à chaque bout des rues, et que pas un de ces six messieurs ne rentre dans la ville tant que durera la fête.

Puis, se tournant vers la foule :

— Est-ce votre avis, mes amis ? demanda-t-il.

— Vive M. Drouet ! Vive la Nation ! cria la foule d'une seule voix.

Quelques cris de « À bas les nobles ! » se firent entendre, mais ils n'eurent pas d'écho, Drouet s'étant retourné du côté où ils étaient partis, et ayant fait de la main un signe de désapprobation.

Puis la fête reprit son cours comme si aucun incident ne l'eût troublée.

XII Sophie

J'ai dit combien ma compagne avait paru impressionnée de ma rixe avec M. de Malmy ; mais cette impression pouvait être causée par trois motifs : le premier, la peur qu'elle avait eue pour elle-même ; le second, l'intérêt qu'elle me portait ; le troisième, celui qu'elle portait peut-être à mon adversaire.

Je n'oubliais pas ce que le père Gerbaut avait dit de cette disposition de sa fille à regarder plus haut que son établi, et de l'attention qu'elle prêtait aux beaux messieurs qui venaient loger au *Bras-d'or* ; or, ces beaux messieurs dont avait parlé le père Gerbaut, c'étaient sans doute ceux auxquels nous venions d'avoir affaire.

J'avais naturellement suivi des yeux la petite cavalcade jusqu'à ce qu'elle eût disparu. En reportant mes regards autour de moi, je retrouvai la pauvre enfant assise et à moitié évanouie. Je lui offris de nouveau mon bras ; elle le prit et s'y appuya toute tremblante.

— Oh ! monsieur René, me dit-elle, que j'ai eu peur, et combien je suis contente que cela ait si bien fini !

Maintenant, pour qui avait-elle eu peur et pour qui était-ce bien fini ?

Était-ce pour nous autres ? Était-ce pour les beaux messieurs ? Je n'osai le lui demander.

M. Drouet descendit avec nous la place dans toute sa longueur. Nous passâmes sous la voûte et nous entrâmes dans la rue de la Basse-Cour. Billaud demeurait dans une rue éloignée, Guillaume presque à la campagne ; les trois jeunes gens s'étaient donc adressés à l'hôtel du *Bras-d'or*, et, quoique les frères Leblanc eussent voulu les traiter pour rien et comme des hôtes, ils avaient insisté pour payer chacun son dîner.

La table à laquelle devaient dîner les trois jeunes gens était donc

de l'autre côté de la rue, en face de la nôtre.

La cloche de l'église de Saint-Gengoulf donna le signal de se mettre à table. Depuis quelque temps, le peuple s'était remis en possession du bronze confisqué par les hommes d'Église, et qui, dans les émeutes et les révolutions, parle aussi haut, quelquefois plus haut même, que le canon.

C'était la cloche qui sonnait ces tocsins qui appelaient les villages au secours les uns des autres, et qui cette fois sonnait l'agape fraternelle dont on n'avait pas vu un exemple depuis les premiers chrétiens.

Deux toasts furent portés d'abord, le premier au roi, le second à la nation ; puis il y eut un toast particulier aux habitants de Varennes, à tous ceux qui, les croyant en danger, étaient accourus à leur secours.

Sophie mangea très peu malgré mes soins et mes insistances. Plusieurs fois son père fit des sorties violentes contre les *beaux messieurs* ; à chaque fois, elle baissa les yeux, et, à la dernière, je crus voir une larme trembler à l'extrémité de ses longs cils bruns.

Après le dîner, les musiciens, qui avaient joué pendant tout le temps qu'avait duré le repas, se mirent à table à leur tour.

Puis on se promena de nouveau : les Varenniens de la ville basse vinrent visiter ceux de la ville haute, et ceux de la ville haute leurs concitoyens de la ville basse. Nous traversâmes le pont jeté sur la rivière d'Aire. Deux courants de promeneurs s'étaient établis, l'un remontant, l'autre descendant. La place du Grand-Monarque était splendidement éclairée ; des tables en faisaient le tour, ne s'interrompant qu'aux rues et devant la porte de l'église, que l'on avait parée comme un reposoir.

Le curé, bon patriote, avait été nommé à l'Assemblée nationale et était du nombre des onze premiers membres du clergé qui se réunirent au Tiers État lors de la séparation des trois ordres ; le vicaire faisait les honneurs de l'église en son absence.

Au reste, la place du Grand-Monarque, présentant une surface

plane et sablée, au lieu de la surface en pente et pavée de la place Latry, paraissait plus propre au bal que cette dernière, attristée d'ailleurs par le voisinage du cimetière. Aussi les trois quarts des jeunes gens de la ville paraissaient-ils s'être donné rendez-vous sur cette place, autour de l'estrade destinée aux musiciens, laissant l'autre place aux buveurs et aux promeneurs.

Le signal fut donné par un carillon joyeux parti du clocher de l'église ; une vingtaine de violons, de clarinettes et de flûtes répondit à l'appel, et aussitôt les quadrilles se formèrent.

J'avais ma danseuse au bras ; seulement, elle me prévint qu'après avoir dansé avec moi, elle me priait de la reconduire aussitôt : elle était souffrante et désirait rentrer chez elle.

J'étais fort inexpérimenté ; je faisais mon début dans l'art de la chorégraphie ; mais, guidé par Sophie, je m'en tirai encore mieux que je n'eusse cru.

Je trouvai, au reste, un si grand plaisir à cet exercice, que j'essayai de faire manquer Sophie à son projet de retraite ; mais elle me serra la main et me dit, avec un si triste sourire : « N'insistez pas, mon cher René, je vous prie, » que je ne sus plus que lui obéir. Je lui offris mon bras, et nous reprîmes le chemin de la maison.

M. Gerbaut avait appris l'événement de la rue des Religieuses et la part que j'y avais prise. Il va sans dire qu'il trouvait excellent qu'on eût donné une leçon *aux beaux messieurs*.

Sophie, qui avait son bras passé sous le mien, écouta tout ce qu'il me dit les yeux baissés et sans donner aucune marque d'approbation ou d'improbation, mais je la sentais frissonner sous la parole de son père.

Au moment de la quitter :

— Mademoiselle, lui dis-je, je partirai demain avec mes compagnons, selon toute probabilité, avant que vous soyez éveillée ; permettez-moi donc de prendre congé de vous ce soir, et de vous dire, devant M. Gerbaut, tout le bonheur que j'ai eu à faire votre

connaissance.

— Et moi, monsieur René, dit-elle, soyez sûr que je vous estime comme un bon ami, et que je suis disposée à vous aimer comme un bon frère.

— Eh bien, mes enfants, dit le père Gerbaut en riant, on ne vous en demande pas davantage pour le moment, embrassez-vous et au revoir.

Sophie me présenta ses deux joues, que j'effleurai de mes lèvres avec un sentiment d'ineffable bonheur. J'éprouvais cette sensation virginale, même pour l'homme, du premier baiser.

Sophie rentra dans sa chambre. Je la suivis des yeux jusqu'à ce que la porte fût refermée ; mais, en la refermant, elle m'envoya encore un dernier regard et un dernier sourire.

— C'est une bonne fille, au fond, me dit son père.

— Une bonne fille, monsieur Gerbaut ? dites que c'est un ange !

— Les anges ne sont pas si communs que cela sur terre, mon garçon ; et, quand tu auras davantage fréquenté ces anges-là, tu sauras qu'il y a parmi eux bon nombre de démons. Maintenant, ajouta-t-il en me conduisant au bout du corridor et en ouvrant une porte, voici ta chambre à toi, non seulement pour ce soir, mais pour tout le temps que tu voudras y rester. Le jour où tu seras las de travailler à ton compte, tu auras chez maître Gerbaut la table, le logement et vingt-cinq livres par mois. C'est dit une fois pour toutes et pour ne pas s'en dédire, tu entends bien ?

Je serrai les mains du brave homme et le remerciai. Il insista pour que je redescendis avec lui, voulant, disait-il, me faire boire un coup à la santé de la Nation, mais j'objectai la fatigue et le besoin de repos, et je rentra dans ma chambre.

La vraie raison, celle que je ne disais pas, c'est que j'avais besoin d'être seul. Je rentra dans ma petite chambre et m'y enfermai comme si j'eusse eu peur que l'on ne vînt m'y chercher. Il n'y avait pas de danger ; dans cette grande fête, chacun pensait à soi ;

chacun, comme moi, avec ses craintes, ses désirs, ses espérances.

Je me jetai dans un fauteuil et je songeai à Sophie.

De même que M. Drouet m'avait initié à la vie intellectuelle, et que, dès le premier jour, mon imagination avait pénétré jusqu'à des lointains inconnus, Sophie venait de m'initier à la vie sensuelle, que rien n'avait encore éveillé en moi, et, mon cœur bondissant pour la première fois d'une façon étrange, je rêvai tout un avenir auquel jusque-là je n'avais jamais songé.

Cet avenir, c'était un intérieur calme, heureux, présidé tout le jour par une bonne ménagère ; c'était, le soir, aux rayons du soleil couchant, une promenade au bord de l'Aire ou de la Biesme, Sophie appuyée à mon bras comme elle y était restée toute la soirée ; c'était une halte sous les massifs où chantent le merle et le rouge-gorge ; c'était enfin la vie à deux que jusque-là j'avais ignorée, à laquelle je n'avais jamais pensé, et dans laquelle j'entrais d'un pas tremblant mais plein de désirs.

Je me demandais alors qui m'empêchait de réaliser ce rêve, et pourquoi je n'acceptais pas l'offre de maître Gerbaut ; mais aussitôt je songeais à ce qui s'était passé dans la journée, à cette prédilection de Sophie pour *les beaux messieurs* ; je comparais mon âge au sien : relativement à elle, j'étais un enfant, et je me désespérais de n'avoir pas au moins cinq ou six ans de plus.

Au point du jour, le rappel battit. On avait passé toute la nuit sur la place et dans les rues à danser et à boire. Je sortis de ma chambre, j'allai jusqu'à la porte de la chambre de Sophie, marchant sur la pointe du pied. Je voulais, à travers cette porte, lui envoyer tous mes adieux et tous mes souhaits de bonheur.

J'étais venu aussi doucement que possible, entendant à peine moi-même le bruit de mes pas ; aussi mon étonnement fut-il grand lorsque la porte s'entr'ouvrit et qu'une main passa à travers l'entre-bâillement de la porte.

Il était facile de voir, à la manche d'où sortait cette main, que Sophie, pas plus que moi, ne s'était couchée, ou s'était couchée

toute habillée. Je pris cette main et l'appuyai contre mes lèvres.

En se retirant, cette main laissa un petit billet dans la mienne, puis la porte se referma.

Je ne pouvais croire à ce qui m'arrivait. Je m'approchai d'une fenêtre, et, au jour naissant, je lus ces mots : « Je n'ai point d'ami, René, soyez le mien ; je suis bien malheureuse ! »

J'appuyai le billet contre mon cœur et j'étendis la main vers la chambre, faisant un serment muet de dévouement à cette amitié qui m'était si mystérieusement offerte. Puis, comme tout restait muet dans la chambre de Sophie, je descendis, pris mon fusil, et jetai un dernier regard sur sa fenêtre donnant sur la rue.

Son rideau entr'ouvert laissait voir une partie de son visage ; elle me fit de la tête un signe amical accompagné d'un triste sourire, et le rideau se referma. Si rapide qu'eût été l'apparition, il me sembla que Sophie avait les yeux rouges et, par conséquent, avait pleuré. Il n'y avait là rien d'étonnant. Ne me disait-elle pas dans son billet qu'elle était malheureuse ? C'était un mystère que l'avenir, sans doute, éclaircirait.

Je marchai d'un pas rapide vers la place, sentant bien que, si je ne faisais pas un effort violent, je ne pourrais pas m'arracher de la maison.

Les gens de Clermont, des Islettes et de Sainte-Menehould, tous ceux enfin qui devaient suivre le même chemin, étaient réunis dans un même groupe.

On échangea un dernier toast, on se serra une dernière fois la main, et l'on se sépara.

Le père Gerbaut vint nous conduire jusqu'au haut de la montée des Religieuses, et là, me renouvela les offres que deux fois il m'avait déjà faites.

Je rentrai dans la cabane du père Descharmes, et, pour la première fois, je trouvai la maison bien solitaire et ma chambre bien triste.

Le lendemain, je repris ma vie accoutumée ; mais, quoique j'y

misse le même courage et le même désir d'apprendre, je me sentis dans le cœur un vide inconnu jusque-là et que l'étude était insuffisante à combler.

XIII Fraternité

J'ai raconté ce qu'avait été ma vie jusque-là. Ma vie continua d'être la même avec un vague sentiment de plus dans le cœur.

Les événements de Paris continuèrent à se dérouler sans prendre d'influence directe sur moi. Le bruit en arrivait jusqu'à nous comme l'écho affaibli d'un tonnerre lointain.

Ce fut ainsi que nous apprîmes l'abolition de la noblesse dans la nuit du 4 août, la suppression de la dîme, la reconnaissance de la liberté religieuse, l'orgie des gardes du corps, l'insulte à la cocarde nationale, les journées des 5 et 6 octobre, le retour du roi et de la reine à Paris, les complots de la cour, les procès de Bezenval et de Favras, la publication du *Livre rouge* par l'Assemblée.

Cette publication, qui date du 1^{er} avril 1790, eut un trop grand retentissement en province pour que nous n'en disions pas quelques mots.

On a vu passer MM. de Condé père et fils, M. de Vaudreuil et M. De Broglie fuyant à l'étranger. La noblesse avait suivi cet exemple, abandonnant le roi et la reine à leur mauvais destin, et donnant pour prétexte qu'ils ne fuyaient que pour soulever l'étranger et revenir soustraire le roi et la reine au danger.

Or, à leur avis, d'où venait, pour le roi et la reine, le danger ? de la France. D'où venait le salut ? de l'étranger.

Donc l'étranger, c'était l'*ami*, le Français, c'était l'*ennemi*.

Et comment n'en eût-il pas été ainsi ? Il y avait si peu de sang français dans les veines des rois de France, que c'était véritablement à l'étranger que devaient être leurs sympathies. Louis XVI, par exemple, fils d'une princesse de Saxe, dont il avait pris le tempérament indécis et la graisse alourdissante, n'était qu'à moitié Français par son père, fils lui-même d'une Polonaise ; Louis XVI avait épousé Marie-Antoinette, c'est-à-dire Autriche et Lorraine.

Il n'y avait donc, contre trois quarts de sang étranger, qu'un quart de sang français sur le trône de France. Il en résulte que la vraie famille du roi n'était pas le peuple français ; non, c'était l'électeur de Saxe, l'empereur d'Autriche, le roi de Naples, le roi de Sardaigne et le roi d'Espagne ; c'était à eux que les émigrés allaient demander secours contre la France. Jusqu'à la publication du *Livre rouge*, on s'était dit que le roi ignorait toutes ces menées antifrancophones, ou tout au moins ne pouvait les empêcher.

Mais le *Livre rouge* dévoila tout.

Le roi qui, le 4 février, avait juré amour à la Constitution, non seulement était en correspondance directe avec les émigrés, mais payait à Trèves sa maison militaire, sa grande et sa petite écurie, sous la direction du prince de Lambesc, celui-là même qui, en chargeant, le 12 juillet, dans le jardin des Tuileries, avait foulé un homme aux pieds de son cheval et blessé un vieillard d'un coup de sabre.

Tout continuait comme à Versailles ; le roi avait un ministère à l'étranger ; on confectionnait à Paris des uniformes de gardes du corps et on les envoyait à Trèves ; on achetait des chevaux en Angleterre pour monter les officiers de la maison du roi, et la seule objection que Louis XVI eût faite à ces dépenses qu'il payait, c'était que l'on devait au moins *acheter les chevaux en France*.

*

* *

Le comte d'Artois, le prince de Condé, les émigrés enfin, recevaient des pensions énormes. On n'avait pu retrouver l'emploi de soixante millions. Le *Livre rouge* indiqua où ils étaient passés.

À partir de ce moment, s'il restait quelque hésitation dans le peuple et parmi les hommes intelligents, cette hésitation disparut. On savait où était l'ennemi.

L'ennemi, c'était non seulement l'étranger, mais encore les émi-

grés ; l'allié de l'ennemi, c'était le roi, qui soldait l'émigration.

Ce fut alors que l'Assemblée frappa le grand coup et mit en vente les biens ecclésiastiques, quatre cents millions d'une seule fois. La ville de Paris en acheta pour deux cents millions.

Toutes les municipalités suivirent cet exemple. Elles achetaient en bloc et revendaient aux particuliers. En effet, ce que n'eussent osé faire les particuliers – exproprier le clergé –, les municipalités n'hésitaient pas à le faire.

Il y eut alors une chose miraculeuse et qui ne se retrouve dans aucune autre histoire, pas même dans la nôtre. C'est l'organisation spontanée de la France par elle-même ; l'Assemblée n'est qu'un greffier : la France fait acte, l'Assemblée enregistre.

Ce que l'on ressentait, ce n'était déjà plus cet amour vague de la liberté flottant dans l'atmosphère de 89 ; non, c'est l'ombre qui disparaît, c'est le brouillard qui s'enfuit, c'est l'instinct qui remplace l'intelligence et qui mène un grand peuple à la reconnaissance, à l'imposition, à la consolidation de ses droits.

Avant que la délimitation de la vieille France par provinces fût abolie, les limites étaient déjà renversées. Plus de Provençaux, plus de Bretons, plus d'Alsaciens, plus de Picards : des Français, voilà tout.

Le Champ-de-Mars sera le mont Thabor de la France, transfigurée dans le soleil de juillet. Valence donna, le 29 novembre 1789, l'exemple de la première fédération, et chacun s'empessa de suivre l'exemple donné par cet ardent Dauphiné, notre avant-garde vers le grand ennemi, le roi savoyard.

Partout, comme dans l'antiquité, c'est le vieillard qui préside, noble ou non, peu importe : son droit, c'est son âge ; sa couronne, ses cheveux blancs.

Rouen se fédéralise, et, pour présider sa fédération, va chercher aux Andelys un vieux chevalier de Malte de quatre-vingt-cinq ans. À Saint-Andéol, ce sont deux vieillards qui prêtent serment, l'un âgé de quatre-vingt-treize ans, l'autre de quatre-vingt-quatorze,

l'un noble, l'autre plébéien ; celui-ci colonel, celui-là laboureur. Tous deux s'embrassent sur l'autel, et les spectateurs – soixante mille personnes – s'embrassent en criant : « Il n'y a plus de noblesse, il n'y a plus de peuple, il n'y a plus que des Français ! »

Bien plus, chose inouïe, près d'Alais, à Saint-Jean-du-Gard, à onze lieues de Nîmes, sur cette terre pendant trois siècles trempée tour à tour de sang protestant et catholique, le curé et le pasteur s'embrassent sur l'autel ; les protestants mènent les catholiques au prêche, les catholiques mènent les protestants à l'église ; ce ne sont plus seulement les peuples, ce sont les religions qui fraternisent.

Les cœurs s'agrandissent, et cependant ils débordent.

Tout à l'heure encore, l'égoïsme se bornait à l'homme, le dévouement ne dépassait pas la famille, et le voilà qui s'étend à la patrie, et qui, de la patrie, passe à l'humanité.

À Lons-le-Saulnier, un citoyen – le nom de ce grand cœur est inconnu –, un citoyen porta ce toast : « À tous les hommes, à nos ennemis mêmes ! Jurons de les aimer et de les défendre ! »

Ouvrez les fastes de la royauté de Clovis à Louis XVI, et voyez si elle vous donnera rien de pareil à cette première page du livre du peuple !

Puis, de toutes ces fédérations partielles, isolées, provinciales, un grand cri partit : « À Paris ! à Paris ! à Paris ! »

À ce cri parti des entrailles de la France, royalistes et jacobins tremblèrent.

Les jacobins disaient : « Le roi avec son sourire, la reine avec ses blanches dents, vont nous gâter, nous conquérir, nous corrompre tout ce peuple crédule qui nous arrive des provinces, amortir l'esprit public, réveiller les vieilles idolâtries, enrayer enfin la révolution. »

Les royalistes disaient : « Amener à Paris, centre d'agitation, le peuple déjà si agité, c'est conduire l'huile à la flamme. Qui sait ce qui résultera de cette immense mêlée, et quelle étincelle jaillira du frottement de deux cent cinquante mille âmes venues de tous les

points de la France ! »

Mais l'impulsion était donnée ; rien ne pouvait arrêter le mouvement.

La France s'ignorait, et voulait, avec cette volonté puissante à laquelle rien ne résiste, se connaître elle-même.

La commune de Paris demanda à l'Assemblée la fédération générale.

L'Assemblée, forcée de l'accorder, la fixa au 14 juillet, anniversaire de la prise de la Bastille.

La nouvelle en fut donnée à toutes les provinces du royaume ; seulement, comme on continuait de craindre l'immense réunion d'hommes, et qu'on voulait opposer au nombre le plus d'obstacles possibles, on mit les dépenses à la charge des localités.

Tout notre département se cotisa. J'étais riche relativement. Je possédais trois ou quatre cents livres, produit de l'ouvrage que j'avais fait, résultat de mes économies.

Le père Descharmes m'avait offert de mettre la main à son petit sac de peau ; mais je l'avais remercié. Depuis quelque temps, il se cassait visiblement ; le pauvre homme avait servi les princes toute sa vie, et il les regrettait fort. Un grand doute le tourmentait, c'était de savoir si la France avait bien le droit de faire ce qu'elle faisait.

On l'avait désigné comme député ; à la fédération ; mais il avait secoué la tête en disant :

— Je suis trop vieux, René ira à ma place.

Puis il avait eu une longue conférence avec M. Drouet, et lui avait remis des papiers que M. Drouet avait serrés avec grand soin dans son portefeuille et emportés à Sainte-Menehould.

La veille du départ, une voiture s'arrêta à la porte de la maisonnette de mon oncle. À mon grand étonnement, j'en vis descendre Sophie et son père.

Je me précipitai vers la porte avec un cri de joie, puis je m'arrêtai court. Qu'allait penser le père Gerbaut ? Qu'allait penser Sophie ?

Le père Gerbaut sourit. Sophie fit un pas en avant.

— Eh bien, dit le père Gerbaut, vous ne vous embrassez pas ?

— Si mademoiselle le permettait, répondis-je, je serais bien heureux.

— Bon ! si elle ne le permet pas, dit M. Gerbaut, je le permets, moi.

— Et moi, dit Sophie en me présentant ses joues, je ne m'y oppose nullement.

Je l'embrassai en la pressant contre mon cœur.

— Eh bien, eh bien, comme il y va, ce luron-là, père Descharmes ! dit M. Gerbaut à mon oncle qui sortait de sa chambre.

— Que voulez-vous, M. Gerbaut ? c'est la faute de l'âge. Il faut bien que le pommier fleurisse au printemps et que le hêtre pousse ses bourgeons en mai ; il va avoir seize ans et demi. À son âge, j'avais déjà une amoureuse.

Je devins rouge jusqu'aux oreilles. Hélas ! moi, je n'avais encore qu'un amour, mais pas encore d'amoureuse.

— E où allez-vous comme cela, monsieur Gerbaut ? demanda mon oncle ; car je ne saurais croire que vous vous êtes dérangé pour me faire l'honneur d'une visite.

— Non, mon vieil ami, quoique je sois enchanté de vous voir ; non, je vais à Sainte-Menehould pour régler quelques petites affaires. On m'a nommé de la fédération, et je ne sais pas combien de jours nous resterons dans la grande ville.

— Quel malheur, dit mon oncle, que vous n'ayez pas une troisième place dans votre voiture ! moi aussi, j'ai affaire à Sainte-Menehould, et je vous eusse demandé cette place. Les jambes s'en vont, voisin, les jambes s'en vont ! et, vous savez, quand les jambes s'en vont, à mon âge, le corps ne tarde pas à les suivre. Il faut donc prendre ses précautions contre les accidents.

— Bon ! dit M. Gerbaut, tout peut s'arranger. Sophie ne tient pas beaucoup à venir à Sainte-Menehould, je crois. N'est-ce pas, Sophie ?

— J'y allais pour être avec vous, mon père, répondit la jeune fille.

— Eh bien, tu resteras ici avec René. Vous vous promènerez sous les bois comme deux amoureux, et nous, comme deux vieux papas que nous sommes, nous nous occuperons de nos affaires. Si René était un *beau monsieur*, je n'aurais pas tant de confiance en lui ; mais René est un brave garçon, un bon ouvrier, un honnête homme, et, comme je lui confierais ma bourse, je lui confie mon enfant.

Je regardai mademoiselle Sophie tout joyeux, mais elle ne paraissait ni triste ni joyeuse. Elle semblait être parfaitement de l'avis de son père, qu'on pouvait sans crainte la laisser près de moi.

M. Gerbaut et le père Descharmes montèrent en voiture, et la carriole s'achemina vers le village des Islettes.

XIV

Sous les grands arbres

Pendant quelque temps, je suivis des yeux la carriole. J'hésitais à reporter mes regards sur la jeune fille ; il me semblait que l'expression de son visage, maintenant que nous étions seuls, allait décider du bonheur ou du malheur de ma vie.

Enfin je m'y décidai. Sophie avait le sourire sur les lèvres ; mais on eût dit que ses lèvres souriaient seules et qu'un voile de tristesse était jeté sur le reste de son visage. Je lui offris mon bras ; elle s'y appuya.

— Que voulez-vous faire ? lui demandai-je ; rester ici ou vous promener, comme a dit M. Gerbaut ?

— Conduisez-moi sous vos grands arbres, monsieur René ; dans ma petite chambre de Varennes, j'étouffe. C'est une fête pour moi de respirer en plein air et de me trouver en face de la nature.

— C'est singulier, mademoiselle Sophie, lui dis-je, j'aurais cru que vous préféreriez, au contraire, la ville à la campagne.

— Je ne préfère rien, René ; je vis, voilà tout.

Et elle poussa un soupir. La conversation tomba de nouveau. Je jetai à la dérobée un regard sur Sophie : elle me paraissait fatiguée et souffrante.

— Je vous trouve pâlie, lui dis-je, et, quoique vous ne préféreriez pas la campagne à la ville, je crois que la campagne vous ferait du bien.

Elle haussa les épaules ; puis, pour répondre quelque chose :

— Peut-être, dit-elle.

Je me tournai vers la petite maisonnette de mon oncle, toute couverte de lierre et de plantes grimpantes, tout environnée de fleurs, ombragée par un énorme bouquet de marronniers et de hêtres.

Elle était charmante, vue ainsi à moitié dans l'ombre et à moi-

tié; dans la lumière. Un chat dormait voluptueusement sur la fenêtre ; deux chiens jouaient devant la porte ; une fauvette à tête noire s'égosillait à chanter dans la cage. C'était la vie champêtre dans son ensemble le plus animé.

— Voyons, mademoiselle Sophie, lui dis-je, m'arrêtant et l'attirant pour lui faire voir ce petit paysage qui respirait le calme, est-ce qu'un petit coin de terre comme celui-là, avec un homme qui aurait le bonheur d'être aimé de vous, ne suffirait pas à votre ambition ?

— Qui vous a dit que j'eusse de l'ambition, René ?

— Mais enfin, dans ces conditions, seriez-vous toujours malheureuse ?

— Vous voyez donc que je suis malheureuse ? dit-elle.

— Vous me l'avez non seulement dit, mais écrit à mon passage à Varennes, voilà tantôt huit mois.

— Et, depuis huit mois, René, vous n'avez pas oublié cette ligne de mon écriture ?

Je fouillai dans la poche intérieure de mon gilet, j'en tirai un petit portefeuille, et du petit portefeuille le papier sur lequel était cette ligne écrite de sa main : « Je n'ai point d'ami, René, soyez le mien, je suis bien malheureuse ! »

— Si le papier est un peu froissé, lui dis-je, c'est que je n'ai pas été un jour sans le lire.

— Alors, comment ne vous ai-je pas revu depuis ce jour, René ?

— Pourquoi faire, mademoiselle Sophie, puisque vous m'aviez écrit ce petit mot, c'est que vous ne doutiez pas de moi.

— Oh ! non, je vous crois un bon cœur, René, et je n'ai eu besoin que de vous voir pour prendre de vous cette opinion.

— C'est bien cela ; si vous eussiez eu besoin de moi, vous m'eussiez écrit de venir, et je me fusse empressé de courir à Varennes. Dans les premiers temps, chaque jour, j'espérais cette lettre. Oh ! si je l'avais reçue, ne contînt-elle que ce seul mot :

« Venez ! » comme j'eusse bondi d'ici-là ! Mais je n'ai pas eu un pareil bonheur ; les jours, les semaines, les mois se sont écoulés, et je suis resté avec la plainte sans être appelé à vous apporter la consolation.

Elle me regarda avec une expression d'une affectueuse tendresse.

— Il fallait venir tout de même, René, j'aurais eu plaisir à vous voir ; mais, n'entendant plus parler de vous, j'ai cru que vous m'aviez oubliée.

— Ah ! mademoiselle Sophie, m'écriai-je, je ne suis pas assez heureux ni assez malheureux pour cela.

— En vérité, mon cher René, dit Sophie en essayant de sourire, vous avez l'air d'un héros de roman.

— Je ne sais pas ce que c'est qu'un héros de roman, mademoiselle Sophie, car je n'ai jamais lu de roman.

— Un héros de roman, mon cher René, dit Sophie en essayant de sourire de la leçon de littérature sentimentale qu'elle me donnait, c'est un homme qui aime sans espoir.

— C'est bien cela, alors, mademoiselle, je suis un héros de roman. Et ce héros de roman, que fait-il ?

— Il accomplit des choses impossibles pour se rapprocher de celle qu'il aime.

— Ces choses-là, je suis prêt à les accomplir, et je crois que, commandées par vous, il n'y aurait pas de choses impossibles pour moi.

— Ne vous jetez pas hors de la vie, mon pauvre René, répondit en soupirant Sophie ; car là n'est point le bonheur ; je le crois, du moins.

Elle s'arrêta à son tour, et, comme, tout en causant, nous avions fait du chemin, elle me montra la maisonnette de mon oncle sous un autre aspect, la perspective ayant changé, mais toujours charmante.

— Vous me demandiez tout à l'heure, mon cher René, si cette

maison avec un homme que j'aimerais ne suffirait pas à mon ambition ; eh bien, je vous dirai à mon tour, René, au nom de l'amitié que je vous ai vouée, ne désirez jamais autre chose que le bonheur calme, simple et facile que la Providence a mis à la portée de votre main. Prenez exemple sur votre oncle ; voyez avec quelle droiture il a marché pendant près de quatre-vingts ans à travers l'existence sans jamais s'éloigner de ce petit coin du monde, sans jamais aspirer à une maison plus grande que cette maison, à un jardin plus grand que ce jardin. Et, en effet, cette forêt que pendant soixante et dix années il a parcourue en tous sens, n'est-ce pas sa forêt, à lui ? Les arbres qui y poussent lui ont donné leur ombre ; les ruisseaux qui la traversent, leur murmure et leur fraîcheur ; les animaux qui la peuplent, sa nourriture. Elle est au roi, mais c'est votre oncle qui en a joui. René, trouvez une femme qui vous aime, cela ne vous sera pas difficile. Mon père me disait que vous étiez un des meilleurs ouvriers qu'il eût connus. Sollicitez la survivance de votre oncle, vous l'obtiendrez facilement, et vivez comme il a vécu dans ce petit coin où s'est déjà écoulée votre jeunesse, c'est-à-dire la plus fraîche et la plus saine partie de votre existence.

Ce fut, à mon tour, moi qui secouai la tête.

— Non, fit Sophie ; que comptez-vous donc faire ?

— Mademoiselle Sophie, lui dis-je, je compte être un homme.

— Votre oncle n'a-t-il pas été un homme, René ?

— Oui, mais un homme inutile à son pays. Les temps dans lesquels il a vécu et ceux dans lesquels nous venons d'entrer ne sont plus les mêmes ; ce repos qui était permis à la génération qui s'éteint n'est pas permis à la génération qui lui succède. Un poète latin a dit, il y a près de dix-huit cents ans, au moment où naissait le Christ : *Rerum novus nascitur ordo*, un nouvel ordre de choses est né.

Sophie m'arrêta, étonnée.

— Vous savez donc le latin, monsieur René, me demanda-t-elle.

— Mal, mais enfin je le sais.

— Qui vous l'a appris ?

— L'abbé Fortin.

— Et pour quoi faire avez-vous appris le latin ? en aviez-vous besoin pour faire un bon menuisier ?

— Mademoiselle Sophie, lui dis-je, je suis menuisier parce que j'ai lu dans Rousseau que l'homme qui possédait et exerçait habilement un état manuel était plus libre que le prince né sur les marches d'un trône ; mais cet état n'est qu'un moyen pour arriver à autre chose. Je n'avais pas besoin de savoir le latin, je n'avais pas besoin de savoir faire des armes, je n'avais pas besoin de savoir lever un plan, je n'avais pas besoin de savoir le maniement du fusil pour faire un bon menuisier, mais j'avais besoin d'être un bon menuisier pour savoir cela.

— Et à quoi tout cela vous servira-t-il ?

— Le latin, à connaître l'antiquité et ses rapports avec les temps modernes ; les armes, à vous défendre dans le cas où un insolent comme M. de Malmy insultera la femme qui se trouverait à mon bras ; lever un plan, à être au besoin arpenteur, géomètre, ingénieur ; le maniement du fusil, à défendre mon pays si l'ennemi l'attaque.

— Vous aussi, vous êtes donc ambitieux, René, demanda Sophie.

— Ce n'est point l'ambition, cela, mademoiselle, c'est de l'obéissance aux dessins du Seigneur. Il y a des moments où chaque homme, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, porte sa mission en lui ; eh bien, cette mission, il faut qu'il se tienne prêt à la remplir. Qui sait si, moi aussi, tout humble que je suis, je n'ai pas la mienne ? Vous m'avez déjà tiré de la foule de mes pareils, mademoiselle Sophie, puisque vous vous promenez à mon bras, puisque vous me dites que vous êtes malheureuse, puisque vous m'appellez votre ami. Ce n'est pas tout ce que j'eusse désiré ; mais enfin, je vous jure sous la voûte de ces grands arbres, le temple le

plus sacré que je connaissance, je me contenterai de la part d'affection que vous voudrez bien me donner, et le jour, sinon le plus heureux, du moins le mieux employé de ma vie, sera celui où je pourrai vous prouver mon dévouement, même aux dépens de mon bonheur. M. Drouet m'a appris, mademoiselle, que le dévouement était, de toutes les vertus de l'homme, celle qui était la plus agréable à Dieu.

— Je vous crois, René, et, dès le premier moment, vous l'avez vu, je n'ai point douté de vous. Ah ! pourquoi ne m'a-t-il pas été donné de vous avoir toujours près de moi, de m'appuyer à votre bras quand je chancelle, à votre cœur quand je doute ! Je vous ai appelé bien des fois tout bas, René, j'ai bien souvent regardé au haut de la montée des Religieuses si je ne vous voyais point paraître.

— Vraiment, mademoiselle Sophie ? m'écriai-je tout joyeux.

— Oui, dit-elle ; mais ne voyez dans ce que je vous dis là que l'intention que j'y mets ; pas autre chose. Je ne vous aime pas ; je ne vous aimerai jamais d'amour, René, continua-t-elle avec un léger mouvement de la tête et en me regardant en face ; mais, tout au contraire de vous, je suis égoïste. Je sens instinctivement que j'ai besoin de votre amitié, René ; à quoi emploierai-je votre amitié, à quoi me sera-t-elle utile, je l'ignore ; mais, un jour, probablement, j'aurai recours à elle. Ce jour-là, si vous êtes loin de moi, mon ami, à qui m'adresserai-je ? tandis que, si vous étiez près de moi, je saurais qu'à tout événement je puis compter sur vous ; j'étendrai la main et je trouverai la vôtre. Je vous l'ai dit, je vous le répète, René, ah ! je suis bien malheureuse !

Et, s'arrachant de mon bras, elle cacha son visage entre ses deux mains ; mais, au mouvement saccadé de ses épaules, je vis qu'elle pleurait.

— Mademoiselle Sophie, lui dis-je, je ne vous demande pas, je ne vous demanderai jamais la cause de votre malheur. Le jour où il vous plaira de me la dire, vous me la direz, et, ce jour-là, mon

bras, mon cœur, ma vie seront à vous.

— Merci, René, merci ! me dit-elle ; laissez-moi seule un instant, mon ami. J'ai honte de pleurer devant vous, et cependant j'ai besoin de pleurer.

Et, de la main, elle me fit signe de m'éloigner. J'obéis.

Elle alla s'asseoir près d'un petit ruisseau qui se jette dans la Biesme, dénoua son chapeau de paille, qu'elle déposa près d'elle, et se mit à jeter des fleurs dans l'eau.

Soixante ans sont passés depuis cette époque, et, en fermant les yeux, je vois encore la gracieuse enfant, ses cheveux blonds flottant à la brise des bois, et ses larmes roulant sur ses joues, jetant au courant de l'eau ses fleurs que la Biesme emportait dans l'Aisne, l'Aisne dans l'Oise, l'Oise dans la Seine, la Seine dans l'Océan.

Au bout d'une heure à peu près, elle se leva silencieuse et souriante, revint à moi, et reprit mon bras. Nous nous acheminâmes vers la maison de mon oncle. Nous étions à peine rentrés, que nous entendîmes le roulement d'une carriole ; c'était le père Gerbaut qui revenait. Sophie, qui ne m'avait pas adressé une seule parole pendant la route, saisit ma main.

— René, me dit-elle, n'oubliez pas que vous m'avez engagé votre parole ; je compte sur vous.

— Mademoiselle Sophie, lui répondis-je en portant sa main sur mon cœur, une seule voix serait plus forte que la vôtre, celle de mon pays.

M. Gerbaut laissa reposer son cheval une heure à peu près ; puis il remonta dans sa carriole avec Mademoiselle Sophie. La jeune fille me fit un signe de la main, le père Gerbaut me cria : « Au revoir » et la carriole disparut derrière un massif de bois qui masquait la route de Neuville.

Je retournai à l'endroit où Sophie s'était assise. Je ramassai les débris des fleurs échappées à ses mains et les mis dans le petit portefeuille avec cette ligne qu'elle m'avait remise lorsque je la quittai

à Varennes, et dans laquelle elle avait épanché tout son cœur.

XV La Fédération

Le lendemain, 9 juillet 1790, nous nous mîmes en chemin au point du jour, tambour en tête, pour assister à la grande fête de la Fédération générale.

Le père Descharmes m'embrassa avec une expression de tristesse qui me serra le cœur.

— Peut-être est-ce vous autres, jeunes gens, qui avez raison, me dit-il, et nous autres vieux qui avons tort ; mais que veux-tu, mon enfant ! on ne renie pas du jour au lendemain des croyances de soixante ans. Ce qui arrivera de tout ceci, je ne le verrai point, et peut-être est-ce une bonté du ciel que mes vieux yeux se ferment auparavant.

— Mais, mon oncle, lui dis-je, quoique ce soit une grande joie pour moi d'aller à Paris et de voir la fête, si vous vous sentez si mal que vous le dites, je ne vous quitterai pas.

— Va, mon enfant, insista-t-il ; le bon Dieu me donnera des forces jusqu'à ton retour, et nous nous reverrons encore en ce monde.

Je l'embrassai tout en larmes, car je l'aimais tendrement. N'était-ce pas lui qui m'avait tenu lieu de père, qui m'avait élevé, nourri, et avait, enfin, préparé l'enfant à devenir un homme ?

— Traîne mon fauteuil à la porte, me dit-il, je ne voudrais pas perdre ce bon rayon de soleil.

J'obéis. Il s'appuya sur mon épaule, gagna la porte, s'étendit dans son fauteuil, me serra encore une fois la main, me donna encore une fois son front à baiser, encore une fois me dit :

— Va !

Je m'éloignai, me retournant de temps en temps pour voir ce bon et cher vieillard qui semblait, en fidèle serviteur de la royauté qu'il était, souffrir de son agonie, et être prêt à mourir de sa mort.

Il me suivait d'un regard tendre et caressant, comme on suit le rêve de l'avenir. À chaque fois que je me retournais, il me faisait un signe avec sa tête blanche que caressait un rayon de soleil, et je lui répondais d'un signe de la main.

Au moment de le perdre de vue, il me sembla que je le quittais pour toujours, et je fus près de retourner près de lui pour ne plus le quitter ; mais ce sentiment aventureux de l'inconnu, vent du passé qui souffle vers l'avenir, me poussa en avant, et je le perdis de vue au détour du chemin, au moment où, en échange, j'apercevais les premières maisons du village des Islettes. Une surprise m'y attendait.

Les habitants du village n'avaient pas voulu se séparer de leur curé ; on l'avait mis dans une petite carriole attelée d'un cheval, et le bon abbé, les yeux encore tout humides de larmes, venait de prendre congé de mademoiselle Marguerite, qui pleurait sur le seuil de la porte du presbytère. C'était un grand voyage, à cette époque, qu'un voyage de quarante lieues, et il semblait à la pauvre fille qu'on lui enlevait pour toujours son bon abbé Fortin.

Nous nous mîmes en route tambour battant, la carriole roulant au milieu de nous. C'était à qui se presserait autour du digne prêtre pour lui faire une escorte d'honneur.

Nous trouvâmes, sur la place de Sainte-Menehould, M. Drouet, à la tête de la députation. Au nombre des députés, était un vieux soldat de la guerre de Sept-Ans qui avait servi sous le maréchal de Saxe et assisté à la bataille de Fontenoy, et un marin déjà en service à l'époque où naquit le Bailli de Suffren. Ruines vivantes d'un ancien régime, ils avaient voulu venir pour saluer l'aurore d'un siècle nouveau.

M. Drouet avait mis une voiture à leur disposition ; mais eux n'avaient point voulu y monter. La voiture roulait vide au milieu du cortège, au premier rang duquel ils marchaient, la tête haute ; ils représentaient l'éternité de la patrie, la bénédiction du siècle qui meurt sur le siècle qui naît.

Sur tous les chemins de France, une procession pareille à celle qui sillonnait en ce moment la route de Montmédy à Paris était en marche, s'acheminant vers la capitale. Depuis les croisades, jamais un si grand nombre d'individus ne s'était arraché volontairement à ses foyers pour tendre à un même but, quoique, il faut le dire, la classe noble eût peu de représentants parmi ces pèlerins de la liberté. Mais l'égalité n'en éclatait que mieux dans ces bandes immenses, où la faiblesse de l'enfance et de la vieillesse s'appuyaient avec une héroïque gaieté à la force de l'âge mûr.

Partout, sur le chemin, des députations venaient au-devant des voyageurs.

On offrait l'hospitalité aux vieillards et aux prêtres, car il eût été impossible de loger tout le monde ; les autres bivaquaient autour des villages. On faisait de grands feux où chacun préparait sa cuisine. Quant aux vins, ils ne manquaient pas au travers de cette Champagne toute couverte de vignes.

Le lendemain, au point du jour, on se mettait en route au bruit du tambour ; puis, quand le tambour cessait, commençait ce chant national, grave et presque sacré à son origine, du *Ça ira* de 90, qui n'a rien de commun avec l'ignoble et menaçant *Ça ira* de 93. Le premier, c'est l'Évangile ; le second, c'est la carmagnole.

Il y avait quelque chose de sévère et de solennel dans ces rimes pesantes qui ressemblaient à celles des commandements de Dieu et de l'Église :

Ah ! ça ira, ça ira, ça ira !
 Du législateur tout s'accomplira.
 Suivant les maximes de l'Évangile,
 Celui qui s'élève on l'abaissera,
 Celui qui s'abaisse on l'élèvera.
 Ah ! ça ira, ça ira, ça ira !

Ce chant, lent et monotone, soutenait la marche de ces milliers d'hommes cheminant sous un ardent soleil de juillet, tandis qu'au

bout du voyage il soutenait ces travailleurs qui préparaient le cirque immense où allait s'accomplir l'auguste cérémonie.

Hommes des temps modernes, hommes des jours sans croyance et sans foi, peut-être riez-vous au récit de cet enthousiasme de vos pères ; mais, croyez-en un vieillard qui, au bout de soixante ans, réchauffe encore ses mains et son cœur à ce feu de sa jeunesse, c'était beau, c'était solennel, c'était antique ! Pendant ce grand jour du 14 juillet, pendant les quelques jours qui le précédèrent et le suivirent, la France eut véritablement et la conscience d'elle-même et la révélation de ses grandes destinées.

Nous l'avons dit, c'était à contre-cœur que l'Assemblée avait décrété la fédération, c'était à contre-cœur que la ville avait mis des ouvriers au Champ-de-Mars, lieu désigné pour cette grande et solennelle réunion ; aussi l'époque approchait, l'ouvrage n'avancait pas ; le théâtre manquant, la représentation ne pouvait avoir lieu.

Que fit Paris ? Paris tout entier se leva et se porta au Champ-de-Mars, chacun apportant son instrument de travail, celui-ci sa bêche, celui-là sa pioche, l'un sa brouette, l'autre son hoyau.

Et ce ne fut pas seulement le peuple, et ce ne fut pas seulement la bourgeoisie qui fit cela, ce fut tout le monde, ce furent les vieillards et les enfants, les grands seigneurs et les ouvriers, les grandes dames et les dames de la halle, les prêtres et les soldats, les acteurs et les moines, les femmes de plaisir et les sœurs de charité ; la nuit n'interrompait point l'ouvrage.

Les invalides, inhabiles au travail parce qu'ils n'avaient qu'un bras ou qu'une jambe, portaient des torches. Les travailleurs se relayaient, des orchestres ambulants ou des joueurs d'orge animaient ces niveleurs, qui ne se doutaient pas qu'en travaillant à l'égalité du Champ-de-Mars, ils entreprenaient l'égalité du monde.

Commencé dans la matinée du 9 juillet, ce travail de géants fut achevé dans la nuit du 13 au 14, deux heures avant le jour. Dieu dit : « Que la lumière soit ! » et la lumière fut.

Nous arrivâmes le 12 au soir. Paris était encombré ; mais, chose étrange et qui prouve à quel point ce qui se faisait sortait du cœur de la France, c'est que les hôtels, les aubergistes, les cabaretiers, au lieu d'augmenter le prix de leurs loyers, comme ils n'eussent pas manqué de le faire en d'autres occasions, les abaissèrent, afin que le plus pauvre pût trouver un abri.

En outre, les Parisiens se tenaient sur le pas de leurs portes, attendant pour voir passer des amis et des gens de leur connaissance. Et, si leur attente était trompée, ils invitaient des étrangers, le premier venu ; ce premier venu, on en était sûr, était un frère.

Et ce n'était pas seulement la fédération de la France, c'était l'embrassement fraternel du monde. Un baron prussien, Jean-Baptiste de Cloots, plus connu sous le nom d'Anacharsis, se présenta à l'Assemblée nationale avec vingt hommes de toutes nations, Russes, Polonais, hommes du Nord, hommes d'Orient, revêtus de leurs costumes nationaux. Il venait demander pour eux l'admission à la confédération du Champ-de-Mars : ils devaient y représenter la fédération du monde. Plus tard, ce même Anacharsis Cloots donna douze mille francs pour faire la guerre aux rois.

On se figure quel fut mon étonnement en voyant Paris, en me trouvant sur les boulevards, traversant l'immense Babylone depuis la Bastille, rasée au niveau du sol, jusqu'aux hauteurs de Chaillot. C'est de là que M. Drouet me fit voir cette armée de travailleurs nivelant le Champ-de-Mars.

Alors, moi aussi, je voulus prendre ma part de la besogne patriotique ; je descendis tout courant, je saisis une bêche et me mis à combler des brouettes que d'autres travailleurs emportaient et allaient vider sur le talus.

J'avais pour voisin de travail un homme de quarante-huit à cinquante ans qui paraissait appartenir à la classe des artisans aisés. Il donnait des ordres à un jeune garçon de deux ou trois ans plus âgé que moi et à un autre de mon âge à peu près.

En voyant l'ardeur avec laquelle je maniais la bêche, il me

demanda qui j'étais et d'où je venais. Je lui dis que je me nommais René Besson, que je venais du nouveau département de la Meuse, et que j'étais apprenti menuisier de mon état. Alors, se redressant et me tendant la main avec un sourire qui éclaira son visage austère :

— Touche là, garçon, me dit-il ; si tu es apprenti, je suis maître, et voici deux jeunes gens de ton âge qui sont chez moi pour apprendre le métier. Si tu n'as rien de mieux à faire, viens souper aujourd'hui avec nous, et tu seras le bienvenu.

Je touchai la main qu'il me tendait, et j'acceptai l'offre avec la même cordialité qu'elle était faite. Je l'ai déjà dit, les Français, à cette aurore de la Révolution, semblaient un peuple de frères.

À cinq heures sonnant à l'horloge du Champ-de-Mars, le maître menuisier posa sa pioche, les garçons laissèrent retomber leurs brouettes ; ce que voyant, j'enfonçai de mon côté ma bêche dans la terre. Au reste, les instruments abandonnés par nous ne restèrent pas inactifs ; d'autres travailleurs s'en emparèrent et reprirent l'œuvre où nous la laissions ; nous allâmes au bord de la Seine nous laver les mains et le visage ; après quoi, nous passâmes sur l'autre côté de la rivière, suivîmes le Cours la Reine, et entrâmes dans la rue Saint-Honoré.

Pendant tout le chemin, nous avons marché côte à côte, le maître et moi, tandis que les deux apprentis nous suivaient par derrière, et il n'avait pas été difficile à ma nouvelle connaissance de s'apercevoir que j'étais plus instruit que ne sont d'ordinaire les jeunes gens de mon âge et de notre état.

Il me fit quelques questions sur notre département, sur l'esprit qui y régnait, me demanda si je connaissais quelqu'un à Paris. Je répondis à toutes ses questions avec netteté, mais avec modestie. Habitué à me trouver avec M. Drouet, avec l'abbé Fortin, avec M. Mathieu, c'est-à-dire avec des gens plus instruits que moi, je n'avais jamais eu l'idée d'être orgueilleux du peu que je savais déjà, et je n'avais qu'un désir, celui d'avoir l'occasion d'apprendre

ce que je ne savais pas encore.

Mon guide s'arrêta au commencement de la rue Saint-Honoré, à gauche, en face d'une église que je sus plus tard être celle de l'Assomption.

— Nous sommes arrivés, dit-il ; je passe devant pour te montrer le chemin.

Et il s'enfonça dans une allée, à l'extrémité de laquelle on voyait briller une lumière.

Je levai machinalement la tête, et, au-dessus de la porte, je lus en lettres noires, sur une longue planche peinte en blanc et régissant sur la façade de la maison, ces trois mots :

DUPLAY, MAÎTRE MENUISIER

J'entrai. Les apprentis me suivirent.

XVI La famille Duplay

Le menuisier Duplay, chez lequel le hasard me conduisait, était loin d'avoir, à cette époque, c'est-à-dire au 12 juillet 1790, la célébrité que le séjour d'un célèbre révolutionnaire chez lui attacha depuis à son nom, à sa famille et à sa maison.

C'était un bon patriote, voilà tout, fort assidu au club des Jacobins, qui était dans son voisinage, et auquel il passait à peu près toutes ses soirées, applaudissant les discours d'un petit avocat d'Arras, fort bafoué à l'Assemblée nationale, mais fort apprécié rue Saint-Honoré, et qu'on nommait M. de Robespierre.

Lorsque nous entrâmes chez lui, le couvert était mis par les soins de ses deux filles, Estelle et Cornélie ; la vieille grand'mère était assise dans un fauteuil ; Madame Duplay était à la cuisine et donnait ses derniers soins au souper.

Je fus présenté d'abord aux deux jeunes personnes ; elles étaient jolies toutes deux et semblaient toutes deux avoir été baptisées sur le caractère de leur beauté. Estelle, bergère de Florian, était blonde, avait les yeux bleus, était mince et flexible comme un roseau. Cornélie, héroïne de Plutarque, était brune, avait les yeux noirs et une certaine inflexibilité morale et physique dans toute sa personne.

Estelle baissa les yeux en me faisant la révérence. Cornélie me sourit en me regardant en face. Au reste, ni l'une ni l'autre ne firent grande attention à moi. J'étais plus jeune que la plus jeune d'entre elles, c'est-à-dire presque un enfant.

Quant à la vieille grand'mère, on ne s'en occupait guère. Elle passait son temps à lire et relire le même volume des *Mille et une Nuits*, et, comme ce volume contenait *la Lampe merveilleuse*, elle s'étonnait d'une chose seulement, c'est que tous les héros de l'interminable livre s'appelassent Aladin.

Quand aux deux apprentis, je l'ai déjà dit, l'un pouvait avoir dix-neuf ou vingt ans, l'autre était un peu plus âgé que moi.

L'aîné s'appelait Jacques Dumont. Je ne sais ce qu'il est devenu. L'autre, qui se nommait Félicien Herda, acquit, au 9 thermidor, une terrible célébrité qui s'éteignit presque aussitôt.

Ce dernier était un jeune homme blond et frêle, véritable enfant de Paris, irritable et nerveux comme une femme. Son nom, que ses jeunes camarades estropiaient quelquefois en substituant un M. à l'H, était pour lui une source de querelles dont sa faiblesse physique ne lui permettait pas toujours de sortir avec les honneurs de la guerre. Comme cette irritabilité le jetait éternellement dans la controverse, et qu'il était toujours prêt à faire une réponse négative, mesdemoiselles Duplay l'appelaient le *citoyen Veto*.

Ai-je besoin d'expliquer que le *veto* était une des prérogatives du roi, et que les deux circonstances où il usa de cette prérogative, mal choisies par lui, lui aliénèrent la nation?

Madame Duplay sortit de la cuisine avec les premiers plats ; je lui fus présenté, mais elle fit encore moins attention à moi que ses deux filles. C'était une femme de trente-huit à quarante ans, qui avait été belle, de la beauté vigoureuse et puissante de la femme du peuple. Elle partageait toutes les opinions patriotiques de son mari, et surtout son admiration pour Robespierre.

Il fut question du héros des Jacobins pendant une partie du souper, qui se fit fraternellement, à la même table, et avec un partage égal entre les apprentis et les maîtres.

Seulement, je crus m'apercevoir que Félicien Herda me regardait d'assez mauvais œil. On m'avait, pour me faire honneur, placé près de mademoiselle Cornélie, et je crois qu'il tenait cet honneur, tout passager qu'il était, pour une atteinte portée à ses droits.

Ce qu'il y avait de remarquable à cette époque, c'était l'instruction qui s'était glissée dans la classe bourgeoise, et qui était descendue jusqu'à la classe ouvrière.

Les deux demoiselles Duplay étaient plus qu'instruites, elles

étaient lettrées, mais lettrées politiquement parlant surtout ; elles avaient lu les tragédies de Voltaire, et elles en avaient retenu bon nombre de maximes ; elles avaient lu *le Contrat social*, le *Vicaire savoyard* ; elles allaient à la Comédie-Française, où Talma venait de jouer le *Charles IX* de Marie-Joseph Chénier, et la *Bérénice* de Racine, avec le costume antique ramené à sa pureté. Il était résulté de cette nouveauté dramatico-historique, que les ciseaux s'étaient promenés sur toutes les têtes, et que, depuis un mois, tous les hommes étaient coiffés à la Titus.

On me railla quelque peu sur ma coiffure. On comprend qu'en deux mois la mode n'avait pas eu le temps de venir jusqu'aux Islettes, de sorte que je portais encore la queue traditionnelle, qu'avaient déjà répudiée les deux apprentis. Quand à M. Duplay, il avait, tout bon patriote qu'il était, combattu jusque-là pour ne pas se séparer de cet appendice auquel sa vieille mère attachait une certaine superstition.

Quant à moi, aux premières railleries qui me furent faites sur cet aristocratique ornement, je déclarai que j'étais prêt à le sacrifier sur l'autel de la patrie, à la condition que l'ablation en serait faite par les mains de ma belle voisine. Il va sans dire que les deux apprentis de M. Duplay avaient des premiers adopté la coiffure de l'amant de Bérénice.

Quelques détails que je donnai sur les amours du fils de Vespasien et de la fille d'Agrippa l'Ancien firent ouvrir les yeux aux deux apprentis, et me valurent un sourire des deux jeunes filles. Mais, si je connaissais l'antiquité à faire l'admiration de mes jeunes hôtes, j'étais, sur les célébrités contemporaines, d'une ignorance qui me mérita, dans toute son étendue, la pitié de M. Duplay.

Je connaissais de nom le fameux club des Jacobins, où le menuisier patriote passait toutes ses soirées ; mais j'en étais à Dupont, à Barnave et à Lameth, c'est-à-dire aux trois fondateurs, que Mirabeau appelait le *triumvireus*.

Sous cette couche des jacobins aristocrates de 89, en effet, on

ne voyait pas encore sourdre les terribles et populaires jacobins de 93.

Robespierre seul apparaissait. Mais sa pâle et impassible figure commençait de faire cette sombre impression qu'on n'oubliait plus jamais après l'avoir ressentie.

Un autre me conduirait aux Cordeliers ; Duplay se chargeait de me conduire aux Jacobins, et de me montrer celui qu'au milieu de cette société, assez médiocrement famée, on appelait déjà *l'honnête homme*.

Au reste, en y réfléchissant, Duplay avouait, tout enthousiaste qu'il était du citoyen Maximilien Robespierre, qu'il n'y avait rien d'étonnant qu'à quarante-cinq lieues de Paris un jeune homme de mon âge, qui n'avait pas eu l'occasion de lire les journaux, fût dans l'ignorance que je me reprochais moi-même.

Robespierre n'avait encore eu l'occasion que deux fois d'appuyer sa main sèche et nerveuse sur ce que l'on appelait alors *le timon* des affaires publiques. La première fois, il avait, le 5 octobre, soutenu seul Maillard venant, à la tête des dames de la halle, demander à l'Assemblée du pain et la punition des gardes du corps qui avaient insulté la cocarde tricolore. La seconde fois, le 30 mai 1790, il avait réclamé, sans pouvoir se faire écouter, à l'Assemblée nationale, le mariage des prêtres.

Au reste, ce que je savais si mal, ou plutôt ce que je ne savais pas du tout, et ce que maître Duplay savait dans tous ses détails, c'était l'histoire privée et politique de son héros. Or, comme, à son avis, ce héros était appelé à prendre une énorme influence sur les affaires de la Révolution, et qu'il parlait avec cet entraînement qui amène la conviction dans l'esprit des auditeurs, je le priai de faire mon éducation à l'endroit de cette nouvelle puissance, la seule peut-être que n'eût jamais raillée Mirabeau.

Et, en effet, si faible que fut, relativement à lui, ce chétif adversaire, Mirabeau l'avait toujours écouté avec attention, le suivant à travers les méandres de ses discours les plus filandreux, et, lors-

qu'il lui avait répondu, lui avait toujours répondu sérieusement et avec une courtoisie qui n'était pas dans ses habitudes.

Un jour, après un discours que lui seul peut-être avait écouté, il dit à Cabanis :

— Cet homme ira loin : il croit tout ce qu'il dit.

Je ne sais si ce fut la vue de Robespierre qui m'apparut ce soir-là, pour la première fois, qui grava dans mon souvenir chacune des paroles que me dit sur cet homme extraordinaire son enthousiaste admirateur, ou si ce furent les paroles que je venais d'entendre qui préparèrent ma mémoire à garder l'ineffaçable empreinte de sa tête pâle et aiguë pour ainsi dire, mais, au bout de soixante ans, je suis sûr de ne pas avoir perdu un mot de la biographie, un linéament du portrait.

Je vais tâcher de mettre l'une et l'autre sous les yeux de mes lecteurs, saisissant pour le peindre, non pas l'époque où je le voyais et l'entendais tous les jours et en quelque sorte familièrement, cette quotidienneté et cette familiarité nuisant, à mon avis, plutôt qu'elles ne serviraient à la vérité du croquis, mais le moment où, pour la première fois, il m'apparut sur le piédestal que venait de lui dresser dans mon esprit l'homme qui, jusqu'à la fin, lui garda un incontestable dévouement.

Robespierre était né en 1758 dans cette vieille et sombre ville ecclésiastique et juridique, Arras, capitale de l'Artois, revenue à la France depuis cent cinquante ans seulement, et que tient encore aujourd'hui sous son ombre le palais immense de l'évêché.

Son père, avocat au conseil de la province, demeurait rue des Rapporteurs. Le jeune Maximilien y naquit et ce prénom lui fut donné en souvenir du dernier conquérant de la ville.

Malgré un travail obstiné, l'avocat au conseil était pauvre ; mais une femme aimée l'aidait à supporter cette pauvreté : elle mourut. Le poids lui parut trop lourd à porter seul ; un matin, il disparut mystérieusement : nul ne le revit jamais. On parla de suicide, mais rien ne fut prouvé.

La lugubre maison renfermait quatre enfants abandonnés. L'aîné avait onze ans, c'était Maximilien ; derrière lui, venait son frère, que l'on appela Robespierre jeune, et deux sœurs dont l'une, mademoiselle Charlotte de Robespierre, a laissé des Mémoires extrêmement curieux et devenus fort rares au moment où j'écris ces lignes. L'autre sœur mourut trois ou quatre ans après la disparition de son père.

Resté entre la tombe de sa mère et l'absence de son père, c'est-à-dire entre deux mystères sombres, l'enfant fut triste et demeura toujours sérieux. Les amis qui aidèrent la famille demandèrent au puissant abbé de Saint-Waast, qui possédait le tiers de la ville et qui disposait de plusieurs bourses au collège Louis-le-Grand, une de ces bourses en faveur du jeune Maximilien : ils l'obtinrent.

Il partit pour Paris, seul, recommandé à un chanoine qui mourut presque aussitôt l'entrée du jeune boursier au collège. Ce fut dans cette morne bâtisse, abandonnée de la veille à peine par les jésuites, ce fut à l'ombre de ces murs humides qui ne s'ouvraient pas même aux jours des vacances pour l'enfant orphelin, que le jeune élève grandit, maladif, pâle, amer comme une plante sans soleil, loin du monde, loin de la famille, loin de l'amitié, loin de l'amour, loin enfin de tout ce qui réchauffe le visage et le cœur.

Ce fut là qu'il rencontra Camille Desmoulins, boursier ecclésiastique comme lui, et Danton, élève payant. Sa seule liaison d'enfance fut avec ces deux hommes. On sait combien peu cette amitié pesa dans la balance lorsqu'il crut que le moment était venu de la sacrifier au pays.

D'ailleurs, deux choses empêchèrent toujours cette amitié d'être bien étroite :

La gaieté de Camille Desmoulins, sur laquelle les noires murailles de Louis-le-Grand n'eurent pas de prise, et l'immoralité de Danton, qui résista à tous les reproches de son condisciple.

Robespierre paya sa bourse avec des couronnes. Il sortit du collège avec la réputation d'un excellent écolier, réputation qui fait

peu d'amis et mène rarement à la gloire. Il entra dans l'étude d'un procureur, fit son droit, et revint à Arras, médiocre avocat, mais sombre politique, ayant plus étudié Rousseau et Mably que Barthele et Cujas, souriant parfois des lèvres, jamais du cœur.

C'était l'époque des petits vers, des bouquets à Chloris. Bertin chantait Eucharis ; Parny, Éléonore ; Desmoutiers, Émilie. Un beau jour, comme Corrége s'était dit : *Anch'io son pittore*, Maximilien dit : *Anch'io son poeta*. Il prit la plume et concourut à l'académie des *Rosatis* pour l'éloge de Gresset, auteur lui-même de petits vers qui ne valaient guère mieux que ceux que l'on fit à sa louange.

Robespierre eut un accessit. Le prix fut une rose.

Son jeune frère reprit sa bourse et sa place au même collège, et, lui continuant sa protection, l'abbé de Saint-Waast fit nommer par l'évêque Maximilien membre du tribunal criminel.

Une des premières causes qu'il eut à juger fut celle d'un assassin. Le crime, non seulement était patent, mais avoué. Force fut à Robespierre de prononcer la peine de mort. Le surlendemain, il avait donné sa démission, ne voulant plus être soumis à une pareille épreuve.

Ce fut alors qu'il se fit avocat. Le philanthrope se faisait le défenseur des hommes, au lieu de les condamner. Duplay prétendait savoir de source certaine que jamais l'intègre Robespierre n'avait accepté une cause qui ne fût juste ; mais aussi, était-elle juste, il l'acceptait envers et contre tous. Des paysans lui apportèrent une plainte contre l'évêque d'Arras ; il examina la cause, la trouva juste, mit de côté la reconnaissance, plaida contre son bienfaiteur, et gagna la cause des paysans.

Cette rigidité, sans influence sur sa fortune, servit fort à sa réputation. La province l'envoya aux États généraux, où il eut pour adversaires la noblesse et la prélature de toute la province. Pour adversaires, c'est trop dire ; prélats et nobles le mettaient trop bas dans leur esprit pour le regarder comme un adversaire.

Cette haine contre le boursier, qui avait poursuivi le jeune Maximilien sur les bancs du collège Louis-le-Grand, suivit le député sur les bancs de l'Assemblée nationale.

Robespierre, en entrant à l'Assemblée nationale, avait trente ans ; il était d'une timidité telle, qu'en montant à la tribune il tremblait de tous ses membres ; aussi fut-il ridicule pour tous, excepté, nous l'avons dit, pour Mirabeau. Sa dialectique était froide, embarrassée, nullement entraînante dans les premiers temps ; seulement, homme de principes, il n'admettait aucune transaction avec le juste. Ce petit avocat à la figure indigente, au corps maigre, à la voix glapissante, c'était la statue, mieux que cela, c'était la borne du droit ; les efforts musculaires d'Hercule n'eussent pas pu l'enlever du chemin qu'il barrait à l'intrigue et à l'improbité ; c'était le juste d'Horace, l'homme immuable et impassible au milieu des ruines du monde.

Il était pauvre, on le savait ; on lui faisait une raillerie de sa pauvreté, lui s'en faisait un honneur. Ne gagnant rien, ne possédant rien, tout son avoir était dans son traitement de membre de l'Assemblée nationale, et un quart de ce traitement passait à sa sœur. Quand l'Assemblée décréta le deuil pour la mort de Franklin, Robespierre, trop pauvre pour acheter un habit noir, ne possédant que cet habit olive qui fit place à l'habit bleu barbeau, loua ou emprunta un habit. Cet habit de quatre francs, trop long pour lui, fut, pendant tout le temps du deuil, la risée de l'Assemblée.

Toutes ces railleries, qui tombaient goutte à goutte sur son cœur, s'y extravasaient et devenaient du fiel. Ce fiel, rien ne l'adouçissait ; pas d'intérieur, pas de famille, pas d'amis, une problématique maîtresse à laquelle il donnait, comme à sa sœur, le quart de son traitement ; un logement sombre et froid dans la rue de Saintonge, avec une table, un lit, deux chaises, un fauteuil ; la solitude à l'Assemblée, la solitude chez lui, la solitude du désert, moins froide, moins complète, moins désespérante que celle de l'Assemblée peuplée d'ennemis. Une seule consolation dans tout

cela, c'est que nul ne doutait de son honnêteté.

— Si je n'avais ma conscience, disait-il dans l'un de ces discours où il répandait parfois l'amertume de son cœur, je serais l'homme le plus malheureux qu'il y ait au monde.

Et, avec tout cela, l'homme n'était nullement populaire à l'époque où nous sommes arrivés. Quelques-uns le devinaient par une espèce d'instinct, par une manière d'intuition, et le menuisier Duplay, sa femme et ses filles étaient du nombre des adeptes.

Tous ces détails me furent donnés pendant le souper avec la persistance de la conviction. Ce fut donc avec une grande satisfaction que j'acceptai l'offre que me faisait le patron de me conduire au club des Jacobins, et avec une grande curiosité que je me préparai à voir celui qu'on commençait déjà à appeler *l'honnête*, et que l'on devait plus tard appeler *l'incorruptible*.

XVII

Le Club des Jacobins

À neuf heures du soir, nous quittâmes tous la maison Duplay, et nous remontâmes la rue Saint-Honoré en nous acheminant vers le Palais-Royal. La cuisinière resta seule avec la vieille grand-mère, l'une filant au rouet, l'autre lisant son éternel volume des *Mille et une Nuits*.

Une espèce de courant eût indiqué le chemin à quelqu'un qui ne l'eût pas connu. Ce courant s'arrêtait à la petite porte du couvent des Jacobins, situé où est aujourd'hui le marché du même nom, se heurtait avec une autre file venant du côté du Palais Royal, et s'engouffrait dans le sombre édifice.

J'ignorais ce que c'était que le local où se tenait la fameuse assemblée, aristocratique et littéraire s'il en fut, comme on va le voir tout à l'heure par l'énumération que m'en fera Duplay.

L'entrée en était difficile comme celle d'un sanctuaire. Par une faveur spéciale, et parce qu'il était menuisier de Choderlos de Laclos, l'homme du duc d'Orléans, Duplay avait une carte.

Quant au local, voici ses transformations, probablement assez peu connues aujourd'hui. Un député de l'Artois dont mon cicérone, tout savant qu'il était en pareille matière, ignorait le nom, avait, pour deux cents francs par an, loué aux moines jacobins, ces successeurs du *bienheureux* Jacques Clément, leur réfectoire, tables, bancs et chaises compris.

Duport, Lameth et Barnave y établirent leur officine révolutionnaire ; mais bientôt le réfectoire devint trop étroit ; le club envahit la bibliothèque, puis l'église, puis la nef ; la chaire fut transformée en tribune, et des paroles nouvelles, inconnues, inouïes, firent tressaillir dans leurs tombeaux les ossements des anciens moines. À la porte, les deux apprentis, madame Duplay, Cornélie et Estelle

nous quittèrent, s'enfonçant dans la descente d'un escalier qui semblait pratiqué dans l'épaisseur de la muraille.

Je demandai à M. Duplay où elles allaient. Il m'expliqua qu'il existait, au-dessous de l'église des Jacobins, une salle inférieure, une crypte, où les ouvriers et les femmes avaient un club. Les ouvriers y tenaient leur séance le jour, les femmes le soir. On leur expliquait la Constitution.

Deux censeurs-huissiers se tenaient debout de chaque côté de la porte. L'un, petit, gros et court, avec une voix de basse-taille, était le fameux chanteur Laïs, que les habitués de l'Opéra applaudirent jusqu'en 1825. L'autre, beau jeune homme aux cheveux châtain flottants sans poudre, à l'air aristocratique, reçu sur la recommandation du comédien Collot-d'Herbois, était l'élève de madame de Genlis, le fils du duc d'Orléans, le duc de Chartres, le futur vainqueur de Jemmapes, le futur roi des Français.

Près de lui, se tenait son jeune frère, le duc de Montpensier, pour lequel, à grand'peine, il avait obtenu une dispense d'âge.

Ces deux censeurs-huissiers étaient chargés de reconnaître les cartes.

En entrant, à la vue de l'orateur qui tenait la tribune, je m'écriai :

— Ah ! voilà M. de Robespierre !

En effet, d'après le portrait que m'en avait fait maître Duplay, il était impossible de ne pas le reconnaître. L'impression que produisit sur moi cette apparition inattendue fut profonde.

Oh ! c'était bien lui ! quoique son visage n'eût pas encore pris cet aspect fantasmagorique et sinistre qu'il eut plus tard ; c'était lui, vêtu de cet habit olive sec et sévèrement broissé, et de ce gilet à large revers d'un blanc irréprochable. Sa chevelure poudrée et rejetée en arrière découvrait ce front étroit où la peau était collée comme un parchemin sur une tête de mort.

C'était bien cette physionomie effilée, prude et boudeuse, cet œil à la prunelle fauve, qui lançait, entre deux paupières convul-

sivement rétractiles, un rayon fielleux qui semblait blesser en vous touchant ; c'était bien cette bouche longue, pâle, serrée, aux lèvres minces, à la voix rauque dans le bas, aigre dans le haut, ayant alors quelque chose du glapissement de l'hyène et du chacal ; c'était bien cette face tourmentée par un tic nerveux qui semblait parcourir tout ce corps palpitant et agiter ces doigts maigres et osseux qui jouaient sur rebord de la tribune comme ceux d'un pianiste sur les touches d'une épinette ; c'était bien, enfin, la révolution incarnée avec son implacable bonne foi, sa naïveté de sang, sa conscience cruelle et pure.

Au moment où nous entrâmes, il achevait son discours et descendait au milieu des applaudissements.

Je le suivis malgré moi des yeux au milieu de la foule où, petit et grêle, il glissait. Pas une main ne se tendit vers lui, personne ne lui adressa la parole. Un homme vêtu de noir lui jeta seul, au moment où il passait devant le bureau, un mot qui le fit tressaillir ; sa figure exprima à la fois la haine et le dégoût, et il continua son chemin sans répondre.

— Quel est cet homme au visage sombre qui vient de parler à M. de Robespierre ? demandai-je à Duplay.

Celui-ci se mit à rire.

— C'est ma pratique, me dit-il, celui à qui je dois d'être à peu près le seul artisan admis aux Jacobins, c'est M. Choderlos de Laclos, qui a fait un bien mauvais livre, à ce qu'il paraît.

— Quel livre ? demandai-je.

— *Les Liaisons dangereuses*.

Puis, plus bas :

— C'est l'homme du duc d'Orléans, ajouta-t-il ; c'est lui qui, dans la cour des Fontaines, publie, à l'ombre du Palais-Royal, le *Journal des amis de la Constitution*. Robespierre le déteste à cause de son immoralité ; mais il est tout-puissant ici ; c'est lui qui dispose de la bourse du prince. Chut ! M. de Sillery, le mari de madame de Genlis, nous écoute.

Tout cela était à peu près de l'hébreu pour moi. Je demandai ce que c'était que M. de Sillery et madame de Genlis.

— Ah ! c'est vrai, me dit Duplay, j'oublie toujours que tu nous arrives du fond de tes forêts et que l'on n'y connaît pas le nom de tous ces gens-là.

— Il me semble cependant que je connais le nom de M. de Sillery ; car, si je ne me trompe, il a été envoyé par la noblesse de Champagne.

— Bien, petit, bien !

— Mais, continuai-je, c'est l'homme que je ne connais pas.

— Allons, je vais te dire ce qu'est l'homme ; car, Dieu merci ! nous commençons, nous, à connaître les noms aussi bien que les hommes. Charles-Alexis Brulart est un marquis comme la Fayette ; seulement, ayant renoncé comme lui à son titre dans la nuit du 4 août, il s'appelle aujourd'hui Sillery tout court comme moi Duplay. C'est un petit-neveu, à ce qu'on dit, d'un chancelier de France du temps de ce bon Henri IV, auquel on n'était pas obligé de faire jurer la constitution. Comme courage, il n'y a rien à en dire : à vingt ans, il avait fait les campagnes de l'Inde et avait gagné son grade à la pointe de son épée.

— Qu'était-il ? demandai-je.

— Capitaine de vaisseau.

— Mais il me semble qu'il porte l'uniforme de colonel des grenadiers ?

— Oui, il est passé de la marine à l'armée de terre. C'est le second agent accrédité du duc d'Orléans. Dans sa jeunesse, il s'appelait le comte de Genlis ; c'est le nom que porte sa femme. Elle a acquis une double célébrité sous ce nom et sous le titre de maîtresse de M. le duc d'Orléans, dont elle a élevé les enfants ; dans ce moment-ci, elle est rendue à ses travaux littéraires. C'est une Anglaise, madame Elliott, qui l'a remplacée, et qui va, à ce qu'assure M. Laclos, céder sa place à madame de Buffon.

— Et, demandai-je, tout cela est-il tellement public que vous,

qui n'êtes pas de ce monde-là, mais un simple artisan, vous sachiez par point et virgule ce qui s'y passe ?

— Eh ! mon pauvre enfant, le vice ne se donne plus même la peine de se cacher, et c'est un bonheur ; on a pu voir quels hommes étaient ceux que l'on appelait les grands de la terre. Prudhomme l'a dit dans ses *Révolutions* : « Les grands ne nous paraissent grands que parce que nous sommes à genou... Levons-nous ! »

— Mais M. de Sillery, que dit-il de tout cela ? demandai-je.

Duplay fronça le sourcil.

— Il dit que, pourvu que sa femme ne le force pas de lire ses livres et de reconnaître ses enfants, elle peut faire des enfants et écrire des livres tant qu'elle voudra.

— Diable ! celui-là non plus, M. de Robespierre ne doit pas être son ami.

— On n'est pas tout à la fois l'ami de M. de Robespierre et celui de M. le duc d'Orléans, répondit Duplay en secouant la tête ; mais patience, patience !

En ce moment, il se fit une certaine rumeur du côté de la porte. Tous les yeux se tournaient vers un homme qui venait d'entrer. Sans le connaître, on sentait à sa simple vue que le nouveau venu était une grande personnalité.

Une chevelure immense, une tête marquée d'une puissante laideur, quelque chose à la fois du lion et du taureau, tout indiquait un dominateur des multitudes ; je n'eus pas besoin de demander à Duplay quel était cet homme : toutes les bouches murmuraient en même temps :

— Mirabeau ! Mirabeau !

— Ah ! dit Duplay, voilà monsieur l'Ouragan qui nous apporte des nouvelles. Approchons-nous de lui, que vous puissiez dire en retournant chez vous que, non seulement vous avez vu et entendu M. de Mirabeau, mais que vous l'avez touché.

Nous nous approchâmes ; mais, en vérité, il n'était pas besoin de s'approcher pour entendre. Au reste, tout le monde se pressait

autour de lui.

Je cherchai des yeux M. de Robespierre, curieux de voir s'il faisait comme tout le monde. Il était resté seul, isolé, appuyé contre la rampe de la tribune, et semblait, avec un dédain amer, regarder tous ces hommes soulevés par le vent de la popularité comme un tourbillon de feuilles par un orage d'automne. Il comprenait que jamais la foule n'irait à lui, l'incorruptible, comme elle allait à Mirabeau, le corrompu, et tout à la fois il enviait et méprisait.

La séance de l'Assemblée nationale avait été orageuse. Il y avait une portion de la noblesse qui voyait avec une profonde douleur cette union de toutes les parties de la France.

Mirabeau avait été insulté à la tribune. Un gentilhomme, M. Dambly, l'avait menacé de sa canne ; Mirabeau s'était interrompu, avait tranquillement tiré ses tablettes de sa poche et demandé à M. Dambly son adresse. Celui-ci la lui avait criée d'un bout de la salle à l'autre.

— Très bien, lui avait dit Mirabeau, vous êtes le cent cinquante et unième qui m'ait insulté et avec lequel je doive me battre quand j'aurai le temps. Lorsque votre tour sera venu, je vous ferai prévenir. En attendant, je prie M. le président de vous ôter la parole.

Mirabeau racontait l'aventure avec une verve d'ironie incroyable, et tout le monde riait, tout le monde lui donnait raison.

— Et Lameth ? et Lameth ? demandèrent plusieurs membres.

— Lequel, Alexandre ou Charles ?

— Charles !

— Lui, c'est autre chose : ils lui ont dépêché je ne sais quel spadassin qui, pendant deux jours, l'a ennuyé à traîner sa rapière derrière lui sans pouvoir lasser sa patience et le décider à l'honorer d'un coup d'épée. Enfin, ce soir, comme la séance était sur le point de finir, M. de Castrie lui a crié qu'il était un lâche. Ils sont sortis et se sont battus ; Lameth a reçu un coup d'épée dans le bras.

— Est-il vrai que l'épée était empoisonnée ? demanda une

voix.

— Je n'en sais rien, répondit Mirabeau ; mais, ce que je sais, c'est que l'on est en train de démolir l'hôtel de M. de Castries.

Un formidable éclat de rire accueillit cette nouvelle.

En ce moment, on entendit une voix aigre qui demandait la parole. Robespierre était à la tribune.

Il commença de parler au milieu du tumulte. Autant que j'en pus juger, il prêchait l'*union* ; je n'entendis que des lambeaux de phrase, car, malgré les clameurs des tribunes qui faisaient ce qu'elles pouvaient pour imposer silence, l'agitation était trop grande pour qu'elle pût se calmer ainsi tout à coup. Mais, habitué aux interruptions, au bruit, aux murmures, Robespierre continuait avec cette infatigable persévérance, cet indomptable entêtement qui firent son génie et par lesquels il parvint à triompher.

J'entendis qu'il était question d'une conspiration, de dix mille cannes à épée trouvées chez un tabletier, de seize mille Savoyards prêts à entrer en France par le Dauphiné ; mais, avec l'*union*, on pouvait repousser tout cela. Il y avait aussi les fugitifs luxembourgeois qui, sous prétexte de chasser, s'assemblaient dans une forêt proche de Thionville ; mais, avec l'*union*, ils n'étaient pas à craindre.

Robespierre parlait depuis dix minutes à peu près, et probablement il allait obtenir le silence, lorsque l'attention fut attirée du côté opposé à la tribune, c'est-à-dire vers la porte, par un nouveau-venu.

Ce nouveau-venu était le héros du duel que venait de raconter Mirabeau, Charles Lameth. Il portait le bras droit en écharpe, mais, à part cela, semblait se porter à merveille.

Alors, tout le monde se pressa autour de lui, comme on avait fait autour de Mirabeau, mais avec un sentiment différent.

Charles Lametuh était l'ami de toute cette jeunesse intelligente qui composait la majorité du club des Jacobins. Duplay me montra successivement, allant à lui et le félicitant, le professeur Laharpe,

le poète Chénier, le peintre David, le tragédien Talma, Andrieux, Sedaine, Larive, Vernet, Chamfort, toutes les aristocraties de l'intelligence, enfin.

Je me tournai du côté de la tribune, complètement abandonnée. Robespierre en descendait, jetant sur cette masse bariolée, bruyante, joyeuse, pleine de vie et de jeunesse, un de ces regards qui n'appartenaient qu'à lui et qui semblaient un défi à l'avenir.

Nul ne se rappela qu'il était monté à la tribune, nul ne remarqua qu'il en descendait, nul que moi, peut-être, ne vit ce regard de haine dont il enveloppait ces orateurs, ces comédiens, ces peintres, ces écrivains, ces artistes qui faisaient la révolution tout à la fois à la tribune, au théâtre, dans les journaux, dans les lettres, dans les modes, dans les mœurs, mais qui presque tous devaient s'arrêter à moitié ou aux trois quarts du chemin, tandis que lui devait, avec son opiniâtre génie, le poursuivre jusqu'au bout et peut-être encore s'arrêter trop tôt.

J'avoue que j'éprouvais l'éblouissement du vertige en entendant prononcer tous ces noms déjà célèbres ou sur la route de la célébrité.

— Mais, demandai-je à Duplay, comment des hommes de naissance, de mœurs, et probablement d'opinions si opposées, se trouvent-ils réunis en un même lieu ?

— Nous ne sommes pas encore au jour de la punition et de la récompense, répondit Duplay d'une voix sombre ; ce jour-là, Dieu reconnaîtra les siens !

Et, me prenant par le bras et m'entraînant hors de la salle :

— Reviens dans un an, dit-il, et tu y verras plus clair. Il y aura moins de plumets, moins d'épaulettes, moins de broderies, et plus d'hommes.

XVIII
À travers Paris

M. Duplay me laissa un instant seul à la porte pour rallier sa femme, mademoiselle Cornélie, mademoiselle Estelle et les deux apprentis, puis il me rejoignit, et nous nous retrouvâmes au complet.

Je voulais regagner la rue Grange-Batelière, où logeait M. Drouet, et où il m'avait donné rendez-vous à l'*hôtel des Postes*, mais M. Duplay insista tellement pour que j'acceptasse l'hospitalité du lit comme j'avais accepté celle de la table, que je ne pus lui refuser.

Il fut convenu que je partagerais la chambre de Félicien et qu'on m'y dresserait un lit : le lendemain, au point du jour, je serais libre d'aller retrouver M. Drouet, après toutefois que l'on m'aurait mis à la Titus.

Comme c'était une opération qu'il fallait subir tôt ou tard, en entrant, j'avisai une paire de ciseaux et la mis dans les mains de mademoiselle Cornélie, chargée, comme Dalila, de tondre le moderne Samson.

La chose se fit au milieu des rires des deux jeunes filles, Estelle éclairant, Cornélie taillant.

Une seule personne ne riait pas, c'était mon camarade de chambre, Herda. Il était évident pour moi qu'il était amoureux de Cornélie et jaloux de moi, ce qui était absurde ; mais la première condition de la vraie jalousie est l'absurdité.

L'opération terminée, on m'apporta un miroir pour savoir si j'étais content du changement qui s'était opéré en moi. À peine y eus-je jeté les yeux, que j'éclatai de rire moi-même ; j'étais plus que tondu, j'étais presque rasé. Cette espièglerie qui me rendait tant soit peu ridicule parut réconcilier Félicien avec mademoiselle Cornélie, et, comme la domestique vint avertir que le lit était prêt,

mon jeune confrère m'invita à le suivre sans trop me faire la moue.

La première chose que je remarquai en entrant dans la chambre fut une paire de masques à faire les armes et deux paires de fleurets. Comme il vit que je considérais avec une certaine attention cet ornement assez extraordinaire dans la chambre d'un apprenti menuisier :

— Est-ce que vous savez à quoi servent ces outils-là ? me demanda-t-il d'un air goguenard.

— Oui, lui répondis-je.

— Et vous savez en jouer ?

— Mal encore, répondis-je ; mais, avec quelques mois de salle de plus, je m'en tirerai comme un autre.

— Demain, si vous voulez, nous ferons assaut, me dit-il.

— Je doute que cela me soit possible, lui répondis-je ; j'ai peur que M. Drouet ne soit inquiet de moi et ne se mette de bonne heure à ma recherche. Je voudrais être rentré à l'*hôtel des Postes* avant qu'il en fût sorti.

— Voulez-vous ce soir ? me demanda-t-il.

— Bon ! répondis-je, pour nous éborgner. D'ailleurs, nous avons le temps ; je ne partirai pas de Paris sans venir faire une visite de remerciement à M. Duplay, et alors je serai enchanté de vous servir de plastron, si cela peut vous amuser un instant.

Ces réponses évasives firent sans doute croire à Félicien que j'hésitais à me mesurer avec lui. Il entama le récit de ses prouesses, et le récit durait encore, que, brisé de fatigue, je m'étais endormi.

Je me réveillai, selon mon habitude, avec le jour. Je me levai le plus doucement que je pus, je parvins à m'habiller sans réveiller Félicien. Je sortis de la chambre et descendis dans la cour. Tout le monde dormait encore chez M. Duplay ; mais la porte de l'allée était ouverte, et je pus sortir sans perdre un instant.

Quatre heures et demie sonnaient à l'église de l'Assomption. J'étais incapable de me reconnaître dans Paris, où j'étais arrivé la

veille au soir. Mais la solennité du lendemain avait attiré tant de monde, que les rues étaient encombrées.

Je demandai mon chemin. La plupart de ceux auxquels je m'adressais n'en savaient pas plus que moi, étant étrangers comme moi ; enfin, arrivé à la place Vendôme, on me montra de loin les boulevards. Arrivé là, je n'aurais plus qu'à marcher droit devant moi. Je reconnaîtrai bien la rue Grange-Batelière.

En effet, dix minutes après, j'entrai à l'*hôtel des Postes*, et j'apprenais, à ma grande joie, que M. Drouet n'était pas encore sorti. Je courus à sa chambre et poussai la porte avec précaution : il était non seulement éveillé, mais déjà sur pied.

— Ah ! pardieu ! te voilà, me dit-il après m'avoir regardé un instant sans me reconnaître, à cause du changement fait à ma coiffure. Où as-tu été, vagabond ? Tu m'a mis dans une belle inquiétude. Il paraît que tu as été pris au piège comme un renard, et que tu en as été quitte pour ta queue.

— Mais vous-même, lui dis-je, il me semble que vous n'avez pas été tout à fait rebelle à la mode.

— Oui : seulement, je n'y ai pas mis le même enthousiasme que toi. Tu as eu l'imprudence de passer sur le Pont-Neuf, garçon ?

Je ne savais pas ce que l'on faisait sur le Pont-Neuf, de sorte que je ne relevai pas la plaisanterie de M. Drouet.

Je lui racontai alors tout ce qui m'était arrivé, comment j'avais rencontré au Champ de Mars un maître menuisier, patriote enragé, fanatique de M. de Robespierre, lequel m'avait conduit au club des Jacobins, où j'avais non seulement vu M. de Robespierre, mais Mirabeau, mais le duc de Chartres, mais M. Charles de Lameth, mais M. de Sillery, mais M. Choderlos de Laclos, mais des chanteurs, des poètes, des peintres, M. David, Chénier, Talma, et jusqu'à M. de Laharpe, l'ami de Voltaire.

— Peste ! me dit-il, tu débutes bien, avec des ducs, des marquis, des comtes. Monsieur se lance dans l'aristocratie. Eh bien,

tant pis pour toi ! ce soir, je t'encanaille.

— Alors, nous passons la soirée ensemble, monsieur Drouet ? m'écriai-je tout joyeux.

— Oui, je te mène aux Cordeliers. Tu n'y trouveras ni ducs, ni princes, ni marquis ; mais tu y verras trois citoyens dont tu me diras ce que tu penses quand tu les auras vus : le citoyen Marat, le citoyen Danton et le citoyen Camille Desmoulins. En attendant, courons Paris. Paris n'aura point pareille fête peut-être d'ici cent ans.

— Ce que je voudrais voir surtout, monsieur Drouet, c'est la Bastille.

— Tu veux dire la place où elle a été ?

— Oui.

— Viens ; nous déjeunerons où nous nous trouverons et comme nous pourrons.

— Allons, monsieur Drouet, allons !

M. Drouet connaissait très bien Paris, y ayant fait ses études et y étant peut-être revenu vingt fois depuis. Il me montra l'Opéra, qui avait été bâti en quarante-deux jours, l'hôtel Foulon, qui était fermé depuis la mort de son propriétaire, la petite maison de l'auteur du *Mariage de Figaro*, qui, depuis lors, a donné son nom à un boulevard ; la fabrique Réveillon, portant encore les traces de l'incendie ; puis enfin, au milieu d'une place nivelée comme le plancher d'une salle de danse, une espèce de temple de feuillage avec des guirlandes de fleurs, le tout surmonté d'un grand drapeau tricolore, sur la partie blanche duquel on lisait ces mots écrits en grosses lettres :

ICI FUT LA BASTILLE !

Un immense rassemblement, cinquante ou soixante mille personnes peut-être, couvraient la place et débordaient dans les rues environnantes.

Tous ceux qui n'avaient pas trouvé ou qui n'avaient pas voulu chercher de logement avaient bivouqué là et sur les boulevards où des toiles étaient tendues pour mettre les pèlerins à l'abri de la pluie qui menaçait.

J'avais soif des localités historiques ; je demandai à voir l'hôtel de ville. Nous prîmes la rue Saint-Antoine ; M. Drouet me montra le perron où avait été massacré de Launay, la lanterne où l'on avait pendu Foulon, l'angle des quais où l'on avait tué Flesselle.

Puis nous descendîmes le long de la rivière jusqu'au Pont-Neuf. En voyant ce pont couvert de tondeurs et de chiens que l'on mettait à la Titus, je compris la plaisanterie de M. Drouet. Nous traversâmes le Palais-Royal et nous déjeunâmes à ce fameux café de Foy, où Camille Desmoulins avait arboré la cocarde verte.

Partout, sur les boulevards, sur la place de la Bastille, dans la rue Saint-Antoine, sur la Grève, sur les quais, sur les ponts, dans les jardins, partout, il y avait encombrement, mais partout gaieté, joie, fraternité. On s'embrassait sans se connaître, on criait : « Vive le roi ! » et l'on était amis ; « Vive la Nation ! » et l'on était frères.

Nous remontâmes, après déjeuner, vers la place du Carrousel. Elle était encombrée comme tout le reste, plus que tout le reste. M. de La Fayette y passait la revue de trois bataillons de la garde nationale de Province.

Je me haussai sur la pointe des pieds pour voir l'homme populaire par excellence. Tout le monde criait : « vive La Fayette ! »

Nous nous glissâmes le long des grilles des Tuileries, nous passâmes par le guichet de l'horloge et gagnâmes le pont tournant. Une espèce d'aimant nous attirait vers le Champ-de-Mars. L'activité y était toujours la même : cent mille travailleurs nivelèrent le terrain et firent une vallée entre deux collines. La besogne marchait comme avec la baguette d'une fée. Il n'y avait plus de doute, tout serait fini le lendemain ; en sept jours, l'œuvre géante se serait accomplie. Déjà le milieu de la place était complètement déblayé,

et l'on y dressait l'autel de la patrie ; devant l'École Militaire, s'élevaient les gradins où devaient s'asseoir le roi et l'assemblée.

Au bout d'un pont de bois jeté sur la rivière devant Chaillot, on achevait un arc de triomphe. Il était impossible de ne pas céder au vertige. Quoique nos bras fussent bien inutiles, nous saisîmes la bêche et la brouette, et, aux cris de : « Vive la Nation ! » nous nous mîmes à la besogne.

À six heures seulement, nous nous redressâmes ; nous avions faim. Inutile de chercher un restaurant ; n'y avait-il pas là des boulangers, des rôtisseurs, des friteurs en plein vent, des fruitières et leurs fruits, des estaminets improvisés vendant café et liqueurs ? Chacun payait s'il voulait et comme il voulait. Il est vrai que cette confiance touchait le cœur, et que chacun payait certainement plus cher que si on lui eût fait son compte.

À huit heures, nous quittâmes le Champ-de-Mars et, par le boulevard des Invalides et la rue Plumet, nous nous dirigeâmes vers le club des Cordeliers.

Aujourd'hui que tout a changé de face et de nom, il n'est peut-être pas sans intérêt pour la génération qui n'a pas vu mais qui cherche à voir, de faire revivre à ses yeux, non seulement les hommes, mais les monuments ; non seulement les acteurs de ce grand drame, mais les théâtres où ils s'accomplissaient.

J'ai essayé de raconter ce qu'étaient les Jacobins ; je vais essayer de raconter ce qu'étaient les Cordeliers ; le lecteur aura ainsi jeté un regard dans ces deux antres d'où sortirent les foudres qui frappèrent la royauté, et dont se foudroyèrent ensuite les Titans qui les avaient forgées.

Un jour, saint Louis, ce grand justicier, ce roi moine, ce croisé martyr, qui rendait la justice sous un chêne, et qui mourut de la peste, couché sur un lit de cendres, condamna un de ses hauts barons, le sire de Coucy, à l'amande, et, de cette amende, il bâtit l'église et l'école des Cordeliers.

D'où vient ce nom ? S'il faut en croire les étymologistes, pen-

dant la croisade de saint Louis en Égypte, un régiment de religieux était organisé qui, à Damiette, repoussa vigoureusement les infidèles.

— Quels sont ces braves gens ? demanda le roi.

Et, comme ils portaient une longue robe de bure liée à la ceinture par une corde, on lui répondit :

— Des gens de cordes liés, sire.

Le nom leur en resta. Saint Louis se fit moine de l'ordre, et, à son retour de France, bâtit, comme nous l'avons dit, l'école et l'église.

Pourquoi le vent de la révolution souffla-t-il toujours sous ces sombres arceaux ? Pourquoi, en 1300, y discuta-t-on l'Évangile éternel ? Pourquoi, pendant la captivité du roi Jean, le prévôt de Paris, Étienne Marcel, s'érigeant en dictateur, s'y déclara-t-il contre la cour et y établit-il un club populaire, aïeul de celui du dix-huitième siècle ? Pourquoi enfin les Cordeliers furent-ils toujours, de tous les ordres mineurs institués par saint François, les plus républicains et les plus absolus dans leur pauvreté, si bien que trois siècles avant Babœuf et Proudhon, ils avaient rêvé l'abolition de la propriété ?

Si vous voulez retrouver aujourd'hui, c'est-à-dire à la moitié du dix-neuvième siècle à peu près, ces voûtes qui ont entendu tonner Danton et qui cependant sont restées debout, il faut les chercher en face de l'École de médecine, au fond d'une cour sombre ; vous les trouverez changées en musée de chirurgie et en amphithéâtre de dissection.

Le 13 juillet 1790, c'était le Vésuve avec son cratère enflammé menaçant d'engloutir Naples et de bouleverser le monde. Aujourd'hui, ce n'est plus que le solfatare, c'est-à-dire un peu de soufre éteint, un reste de fumée qui s'évapore.

XIX Le Club des Cordeliers

Nous nous engouffrâmes, M. Drouet et moi – M. Drouet me servant de guide –, dans l’antre des Cordeliers.

La salle est basse, lourde, mal éclairée par ses lampes fumeuses. Un brouillard formé de la vapeur des lampes et de l’haleine des assistants flotte sur les têtes et semble peser sur les poitrines.

Là, point de cartes ; entre qui veut. La société est éminemment populaire ; il s’y fait un bruit à rendre sourd ; on n’y pénètre qu’en craignant d’y être étouffé. Au bout d’un instant, cependant, comme nous étions jeunes et vigoureux, nous parvînmes, M. Drouet et moi, à nous frayer un passage.

Puis il fallut donner à nos yeux le temps de percer l’atmosphère fumeuse ; enfin, comme à travers un brouillard crépusculaire, nous parvînmes à distinguer les objets.

— Tiens, tiens, me dit monsieur Drouet, lorsque la lumière se fut faite, regarde.

— Où, monsieur Jean-Baptiste ?

— Là, dans le fauteuil du président, entre ces deux chandeliers ; vois-tu cet homme ?

— Oh ! monsieur Drouet ! fis-je en tressaillant.

— Eh bien ! qu’en dis-tu ? demanda-t-il.

— Je dis que ce n’est pas un homme que vous me montrez là.

— Qu’est-ce donc ?

— C’est un monstre.

— Bon ! regarde mieux, et tu finiras par t’habituer à ce visage, tout tumultueux qu’il soit.

En effet, le mot *tumultueux* convenait à merveille à ce visage terriblement labouré par la petite vérole, et qui semblait celui d’une créature humaine encore inachevée qui eût appartenu à cette époque de la formation du globe où Dieu s’essayait à faire des

mastodontes et des Calibans ; c'était un tâtonnement pénible et laborieux, imparfait mais terrible, inachevé mais énergique, que cette face bouleversée, crevassée par la petite vérole. On eût dit la croûte d'un volcan encore couvert des scories de sa dernière éruption. Ces petits yeux, à peine visibles, et qui cependant dardaient des jets de flammes, c'était le double cratère par lequel s'élançait la combustion intérieure, de fange et de feu, vivant au centre de cette masse trouble et violente ; impure mais vaste concentration de chair, de sang, de force et de vie. C'était quelque chose comme le démon du chaos apparaissant à la genèse d'un nouveau monde, au milieu des ruines de l'ancien. C'était quelque chose de plus terrible et de plus sublime encore : c'était le génie de la Révolution, monstre obscur, plein de vertige, d'ignorance et de fatalité ; c'était quelque chose comme un cauchemar indomptable, comme un songe affreux dont on ne peut s'éveiller.

C'était Danton, enfin.

Il saisit la sonnette, la secoua avec cette fureur fiévreuse qu'il semblait mettre à tout ce qu'il faisait. À l'instant même, le silence se fit.

La bouche du cyclope se tordit, et, au milieu de ce silence, une voix qui eût pu dominer le bruit, si le bruit eût continué, prononça ces mots :

— La parole est à Marat.

Disons un mot de ce qu'était Marat à cette époque.

Marat était né en 1744 à Neufchâtel. Il avait donc quarante-six ans. Sa mère, très nerveuse et très romanesque, eut l'ambition de faire de son fils un second Rousseau. Elle réussit sur un point : si Marat n'eut point le génie du philosophe de Genève, il en eut au moins l'orgueil. Son père, ministre protestant laborieux et instruit, se chargea de l'instruction scientifique de son fils ; il lui accumula pêle-mêle dans le cerveau tout ce qu'il savait, et en fit une espèce de dictionnaire sans méthode, sans classement et plein d'erreurs.

Son grand-père était Sarde, et s'appelait Mara ; le T est une

adjonction de son père ou de lui-même. Il avait été maître de langue en Angleterre et savait passablement l'anglais ; il savait encore la physique et la chimie ; tout cela imparfaitement ; 89 l'avait pris chirurgien des écuries du comte d'Artois.

Le 14 juillet, jour de la prise de la Bastille, il se trouvait sur le Pont-Neuf et faillit y être écrasé par un détachement de hussards. Marat lui avait ordonné au nom du peuple de déposer les armes. Il l'assura du moins. Nous n'en croyons rien ; Marat n'était pas brave. À cette heure même, il se cachait tout le jour pour fuir, disait-il, les satellites de La Fayette et de Bailly, qui ne pensaient guère à lui, selon toute probabilité. Le soir, il sortait comme un animal nocturne : son œil jaune comme celui des hiboux, transparent, assez doux et surtout assez vague, errant, semblait mieux voir dans les ténèbres que dans la lumière. Il vivait, se glissant de cave en cave, ne voyant le jour que de bas en haut, par le soupirail de son atelier, écrivant, composant sans cesse, empruntant aux murs de son souterrain leur couleur cinéreuse et leur humidité. Sa face n'était que la paroi extérieure d'un corps malsain et d'un esprit visionnaire et ténébreux. L'envie le rongé éternellement, attisée par l'orgueil. Aujourd'hui il poursuit des généralités : six cent têtes, dix mille têtes, vingt mille têtes, il en demandera jusqu'à deux cent soixante-dix mille ; demain il passera à l'individu et poursuivra Lavoisier. De temps en temps, il s'exalte et s'acharne au sang ; on dirait que c'est sa boisson ordinaire, qu'il lui manque, qu'il en a soif et veut à tout prix se désaltérer. Alors son médecin secoue la tête et dit : Marat écrit rouge ! Il vient, le saigne, et le pouls se calme. Ses confrères, les journalistes, l'exaltent pour le railler ; ils l'appellent le divin Marat. Le peuple prend l'éloge à la lettre, et fait de Marat un dieu. Ce dieu peut faire ce qu'il veut, le peuple l'applaudira ; Marat fait plus que le diriger, il l'amuse.

Aussi un murmure de faveur, ce murmure que la veille avait inutilement sollicité Robespierre, s'éveilla-t-il autour de lui, lorsque Danton, lui ouvrant la carrière, prononça ces mots :

— La parole est à Marat.

À peine ces mots étaient-ils prononcés, que l'on vit se cramponner à l'escalier de la tribune et apparaître avec un livide sourire sur sa large bouche tordue, une créature qui semblait formée de trois éléments du genre animal et tenir à la fois de l'homme, de la grenouille et du serpent.

Cette chose, sordide de vêtements, coiffée d'un foulard sale, avec l'œil torve, le nez épaté, les cheveux aplatis, le teint terreux, c'était *l'Ami du peuple*. On avait fini par donner à Marat le nom de son journal.

À peine sa tête repoussante de laideur apparut-elle au-dessus de la rampe de la tribune, rayonnante d'orgueil et rejetée en arrière, démasquant un col goîtreux qui semblait gonflé de venin comme celui du céraste, que cent voix s'écrièrent :

— Parle, Marat, parle !

— Oui, répondit Marat d'une voix caverneuse, oui, je vais parler.

On se tut comme par magie. Danton appuya sa tête monstrueuse dans sa main, et écouta avec le sourire du mépris. Un jeune homme vint se placer devant la tribune, les bras croisés, comme un athlète, comme pour défier l'orateur.

— Regarde, regarde, me dit Drouet.

— Qui ? Marat ? Je le vois.

— Non, ce jeune homme.

— Qui est-ce ?

— Camille Desmoulins, l'homme du 13 juillet, l'homme du Café Foy, l'homme de la cocarde verte, le rédacteur des *Révolutions de France et de Brabant*.

— Silence ! silence ! nous crièrent quelques voix furieuses.

Marat, entendant un chuchotement, avait tourné son œil louche de notre côté. Nous nous tûmes.

— Grande trahison ! glapit Marat, mais ce n'est pas étonnant, on ne veut pas suivre mon conseil ; et cependant, c'est moi qui

vous le dit, tant qu'on ne promènera pas de temps en temps quelques têtes au bout des piques autour de l'Assemblée nationale, les choses iront de travers. Faites ce que je vous dis, et la constitution sera bientôt faite et parfaite.

— Que-que-que n'en envoies-tu un-un momo-modèle à l'Assemblée ? dit le jeune homme dont la parole, quoique soumise à un bégayement comique, avait une terrible incisivité.

— Je le rédige, répondit Marat ; tandis que tu fais l'amour, Camille, moi, je pense.

— Dis que tu rêves ! reprit la voix railleuse.

— Silence ! silence ! cria l'auditoire.

— Oui, je prépare un projet de constitution.

— Dis-dis-nous-en quelque cho-ose, grand législateur, reprit Camille sans s'inquiéter des invitations au silence.

— J'y dis, reprit Marat, que la forme du gouvernement doit être monarchique, que la forme monarchique est la seule qui conviennent à l'esprit de la France, que la personne du roi est sacrée, et ne doit être recherchée que dans ses ministres.

— A-aristocrate ! fit Camille.

— Citoyen Danton, dit Marat furieux, j'ai la parole et demande à ne pas être interrompu.

— Silence ! silence ! cria la foule.

— Citoyen Camille, dit Danton d'une voix non moins railleuse que celle du perturbateur, je te rappelle à l'ordre.

— Alors, demande à l'orateur, répliqua l'imperturbable Camille, qui-qui-qui-qu'il nous fasse part de son plan de législation.

— D'abord, s'écria Marat, je demande que l'on coupe la langue au blasphémateur.

— Alors, coupe-moi la lan-langue, je bla-bla je blasphème ; je dis, Ma-Marat est un fou.

Et l'enfant terrible tira la langue à Marat. Quelques spectateurs ne purent s'empêcher de rire ; Marat était furieux.

— Je dis encore dans mon projet de constitution, continua Marat, que la capitale est surchargée de deux cent mille indigents ; j’y discute la propriété, le droit du pauvre à partager.

— Bon ! dit Camille nous y voilà ! Pi-pi-pi-pillons !

— Oui, pillons, s’écria Marat, s’animant de plus en plus ; quand l’homme manque de tout, il a le droit d’arracher au riche le superflu dont il regorge. Oui, plutôt que de mourir de faim, il a le droit de l’égorger et de dévorer sa chair palpitante ; oui, quelque attentat que l’homme commette, quelque outrage que l’homme fasse à ses semblables, il ne trouble pas plus l’ordre de la nature qu’un loup quand il égorge un mouton.

— Marat a demandé que l’on me rappelât à l’ordre ; je demande que l’on rappelle Marat à la raison.

— Et pourquoi aurais-je pitié des hommes ? hurla Marat. D’abord, la pitié est un sentiment factice acquis dans la société ; dans l’état de nature, non seulement l’animal, mais l’homme ne connaît pas la pitié. Est-ce qu’ils connaissent la pitié, ce Bailly qui me traque, ce La Fayette qui me poursuit ? Est-ce qu’ils connaissent la pitié, ces gardes nationaux qui me poursuivent.

— Qui t’eût em-empêché de les man-anger ? dit Camille.

— Non, non, dit Marat en raillant à son tour Camille, non, je ne les mangerai pas, mais je livrerai La Fayette aux femmes ; je leur crierai : faites-en un Abélard ; je livrerai Bailly au peuple, et je lui crierai : pendez-le, comme vous avez pendu Foulon, comme vous avez pendu Flesselles ; je demanderai la tête des gardes nationaux soldés ; je demanderai la tête des aristocrates ; je demanderai, ou plutôt je demande, non pas six cents têtes, comme hier, mais dix-neuf mille quatre cents.

— Vingt-in-int-mille ! tu rabattras bien d’une.

Les maratistes rugirent ; la bouche de Marat se tordit ; ses yeux jetèrent des flammes ; sa tête batracienne s’allongea au-dessus de la rampe de la tribune, comme s’il eût cherché à mordre de sa bouche édentée son audacieux adversaire.

Alors les amis de Camille, Fréron, Danton, les ennemis de Marat prirent parti pour Camille Desmoulins, tandis que l'honnête boucher Legendre, dans son admiration naïve pour Marat, menaçait d'assommer ses ennemis avec un poing qui eût suffi à abattre un bœuf.

On allait en venir aux mains malgré la sonnette de Danton et sa voix terrible qui, dominant toutes les voix, criait : « Silence ! » J'allais, avec M. Drouet, passer du côté de Camille Desmoulins, pour lequel je me sentais une sympathie aussi vive qu'était insurmontable mon antipathie pour Marat, lorsque l'attention générale fut attirée par l'entrée d'un nouveau personnage et se concentra tout entière sur lui.

Ce nouveau personnage était une femme.

Mais une femme de ménage, tenant du sexe masculin autant que du sexe féminin ; une amazone – la désignation est faible –, une virago. Elle était vêtue d'une longue jupe de soie rouge boutonnée en redingote ; elle était coiffée d'un chapeau à plumes, et portait un grand sabre à son côté.

Je saisis le bras de M. Drouet.

— Oh ! lui dis-je, qu'est-ce là, Monsieur Jean-Baptiste ?

— Ma foi ! me dit-il, pour le coup je n'en sais pas plus que toi, à moins que ce ne soit... Ah ! parbleu oui, c'est elle, c'est la fameuse Théroigne de Méricourt.

J'avais peut-être, une fois ou deux, entendu nommer l'héroïne des 5 et 6 octobre ; la Liégeoise impétueuse, charmante et terrible qui, à Versailles, avec son sourire et sa douce voix, avait fait mettre bas les armes au régiment de Flandre. Un amour malheureux, la trahison d'un infidèle l'avait jetée hors de la vie commune. Elle avait embrassé la cause de la Révolution avec fureur ; ce fut son dernier amour. La malheureuse, fouettée par les royalistes dans le jardin des Tuileries, devint folle furieuse et mourut à Bicêtre ou à Charenton après une agonie de vingt ans.

Mais alors, elle était belle, jeune, fière, sinon heureuse ; cet

amour trahi lui rongea le cœur. Son entrée fut splendide.

— Voilà la reine de Saba, s'écria Camille Desmoulins en bégayant plus que jamais.

Puis, se tournant vers Danton :

— Lève-toi, Salomon, et va la recevoir, dit-il.

Elle se posa hardiment devant Danton, appuya ses deux mains sur la poignée de son sabre.

— Si tu es Salomon, dit-elle, bâtis le temple. Nous avons des emplacements au choix : sur le terrain de la Bastille, au Jeu de paume, ou encore mieux, au milieu du Champ de la Fédération. Tiens ! voilà ma souscription !

Elle prit une chaîne d'or qu'elle portait au col et la jeta à Danton.

— Je demande la parole, dit avec un accent allemand fortement prononcé, un homme grand, mince et blond. Je demande la parole pour appuyer la motion de la citoyenne Théroigne.

— Le citoyen Anacharsis Cloots a la parole, dit Danton ; place à l'orateur du genre humain !

Le baron prussien monta à la tribune.

— Regarde, me dit Drouet, voilà un républicain qui a cent mille livres de rente ; que l'on dise encore qu'il n'y a que les va-nu-pieds qui soient révolutionnaires.

— Oui, dit-il avec une voix lente et une souriante sérénité qui contrastait avec l'accent violent et haineux de celui qui l'avait précédé à la tribune. Oui, j'appuie la motion de la citoyenne Théroigne. C'est à Paris que doit être bâti le temple. Pourquoi la nature aurait-elle placé Paris à distance égale du pôle et de l'équateur, sinon pour être le berceau et en même temps le chef-lieu de la confédération générale des hommes ? À Paris s'assembleront un jour les États généraux du monde. Tu ris, Camille, rieur éternel ; eh bien ! ce jour n'est pas aussi éloigné que tu le crois. Que la Tour de Londres s'écroule comme la Bastille, que vienne un second Cromwell, et c'en est fait des tyrans, du jour où le drapeau trico-

lore flotte sur Londres et sur Paris, et il fait le tour du monde. Alors il n'y aura plus de province, plus d'armée, plus de vaisseaux, plus de vainqueurs. Il y aura un peuple ; mieux que cela, une famille. Alors on ira de Paris à Pékin comme de Bordeaux à Strasbourg ; l'Océan réunira les rivages par un pont de navires ; l'Orient et l'Occident s'embrasseront au Champ de la Fédération. Rome fut la reine du monde par la guerre, Paris la sera par la paix. Ne croyez pas que ce soit une utopie, ô mes frères ! Non, plus je réfléchis, plus je sonde les ténèbres de l'avenir, plus je reconnais la possibilité d'une nation unique, la faculté qu'aura l'assemblée universelle de mener de Paris le char du genre humain. Émules de Vitruve, écoutez l'oracle de la raison ; que le patriotisme échauffe votre génie, et vous nous bâtirez un temple qui contiendra tous les représentants du genre humain – dix mille hommes suffisent à représenter l'univers.

— Bravo ! bravo ! cria-t-on de tous côtés.

— Il y a bien des têtes à couper d'ici là ! dit Marat.

— Il y a-a-a, bégaya Camille Desmoulins, les six cents d'hier et les dix-dix-dix neuf mille six cents d'aujourd'hui. Seulement, n'attendons pas demain, il y en aurait cin-cin-cinquante mille.

— Continue, Anacharsis, cria Danton, continue ; tu fais un rêve, mais c'est celui d'un grand cœur.

Lui regarda doucement l'homme terrible, et, souriant, continua en effet :

— Les hommes seront ce qu'ils doivent être quand chacun pourra dire : « Le monde est ma patrie, le monde est à moi. » Alors, plus de proscrits, plus de bannis, plus d'exilés ; la nature est une ; pourquoi la société ne serait-elle pas une ? Ce sont les forces divisées qui se heurtent, quand les nations sont poussées l'une contre l'autre par le vent de la haine, et se heurtent comme les nuages, et se foudroient comme eux ! Tyrans ! nous ne vous en voulons pas, et la preuve, c'est que nous ne demandons pas votre

mort ! Exécutez-vous vous-mêmes, descendez de vos trônes, et nous vous ferons grâce de la misère et de l'échafaud. Usurpateurs de la souveraineté, Balthazars modernes, est-ce que vous ne voyez pas le *Mané, Thécel, Pharès* écrit sur les murs de l'Assemblée nationale ? Allons, déposez vos sceptres et vos couronnes, et venez au-devant d'une révolution qui délivre les rois des embûches des rois, et les peuples de la rivalité des peuples !

— A-a-amen ! s'écria Camille Desmoulins ; c'est convenu. Ana-na-Anacharis vient de me transporter par les cheveux, comme fit l'ange pour le prophète Habacuc ; nous voilà à la hauteur des cata, des cata-ractes du ciel. Ouvrons-les ; que la raison inonde le globe ; que tous les trônes des rois, des muftis, des lamas nagent sur la mer de la philanthropie. La Tour de Londres branle comme celle de Babel, Anacharis l'a dit. Je ne placerais pas un traître liard sur les biens du clergé anglican. Pitt est un homme lan-lan-lan-lanternisé. S'il ne veut pas donner la démission de sa place, qu'il donne la démission de sa tête. Je vois d'ici trois inquisiteurs pendus au pont de Mançanarès. J'allais po-o-ser la plume, la surdité d'un peu-peuple ingrat m'avait découragé ; je reprends l'espérance, je constitue mon journal en journal permanent. Nous invitons en conséquence nos chers et aimables souscripteurs dont l'abonnement expire à la renouveler, non plus rue de Seine, mais chez nous, rue du Théâtre-Français, où nous continuerons de cultiver une branche de commerce inconnue jusqu'à-à ce jour : une manufacture de révo-vo-o-lutions.

— Vive Camille Desmoulins ! dit Théroigne tandis que les amis du spirituel publiciste, véritable enfant de Voltaire, lui seraient la main. Si jamais j'ai un caprice, ce sera pour toi, je te le promets.

— En attendant, tu es toujours amoureuse de Sieyès ?

— Oui, ma foi, répondit Théroigne ; entre vous tous, il n'y a que lui qui me fasse l'effet d'un homme.

— Et moi, demanda Danton, que suis-je donc ?

— Toi ! dit Théroigne en le toisant de la tête aux pieds, tu n'es qu'un taureau.

— Bien ré-é-é-pondu, dit Camille, voilà ce qui s'appelle prendre l'animal par les cornes.

— En attendant, cria Marat, vous perdez de vue le salut public. Je vous parlais d'une grande trahison, et vous ne m'avez pas écouté. La Fayette...

— Ah ! bon ! dit Camille Desmoulins. Nous voilà revenus à M. Momornothier. Parle, Marat !

— La Fayette a fait fabriquer, dans le faubourg Saint-Antoine, quinze mille tabatières, qui toutes portent son portrait en général de la garde nationale. La Fayette aspire à la dictature.

— Des marchands de tabac, dit Camille Desmoulins.

La peau jaune de Marat prit une teinte verdâtre et ruissela de sueur.

— Il y a quelque chose là-dessous, continua-t-il ; en conséquence, je prie tous les bons citoyens entre les mains desquels il en tombera, de les briser.

— Pour y chercher le nom de ses complices, dit Camille.

— Et ils sont nombreux. Je disais que vingt mille bouts de corde suffiraient ; non, apportez-en trente mille, quarante mille, bons citoyens, et vous en manquerez.

Les applaudissements couvrirent la voix de Marat ; mais, à peine leur bruit faiblit-il, que l'on entendit la voix de Camille Desmoulins qui, pareil à un nageur qui a plongé, remontait sur la vague.

— Toujours tragique, ami Ma-Marat, toujours tragique, hypertragique, tragicotatos.

— Et ces cordes, dit Marat, prends garde, Camille Desmoulins, que ce soit sur toi que nous les essayions.

— En tout cas, reprit l'incorrigible railleur, j'ai une chance, si l'on me pend, c'est d'enlaidir, tandis que toi, tu-u-u ne l'as même pas.

Cette fois, les rires l'emportèrent ; et, comme ils étaient du côté de Camille Desmoulins, le triomphe fut pour lui. Marat sortit furieux et en montrant le poing.

— Rentre dans ta cave, oiseau de nuit ; rentre dans ta caverne, hyène ; rentre dans ton trou, vipère ; et vas-y faire, une fois pour toutes, le calcul des têtes qu'il te faut, murmura Danton avec une indéfinissable expression de dédain.

Mais le murmure de Danton était comme celui du tonnerre : tout le monde l'entendit.

Marat sorti, tout le monde se mêla et fraternisa. Seul, il suffisait pour frapper tous les cœurs de stérilité.

M. Jean-Baptiste connaissait le citoyen Danton. Il alla lui serrer la main et complimenter Camille Desmoulins.

Quant à moi, je ne pouvais détourner les yeux du visage de l'ex-avocat aux conseils du roi, de ce terrible aveugle que la fatalité donnait pour guide à la révolution. J'aurai l'occasion de reparler de lui, et l'on verra quelle sensibilité profonde était cachée sous cette écorce.

Nous sortîmes du club à minuit, et revînmes directement à l'*hôtel des Postes*, rue Grange-Batelière.

Le lendemain, au point du jour, nous devions être sous les armes.

XX
Le Champ de la Fédération

Je ne pus dormir de toute la nuit. J'avais vu tant de choses depuis mon arrivée, et surtout tant d'hommes, et quels hommes ! dans mes deux dernières soirées : Mirabeau, Robespierre, Charles Lameth, de Laclos, Chénier, Talma, David, La Harpe, Danton, Marat, Camille Desmoulins, Anacharsis Cloots, Hébert, que tous ces noms résonnaient dans mon esprit comme un tocsin d'incendie.

Puis, au milieu d'eux, je voyais passer la belle amazone à la robe rouge ; et tout cela était si nouveau et si étrange pour moi, sorti pour la première fois de mes forêts de l'Argonne, qu'il me semblait être transporté dans un autre monde, ou être en proie à un rêve furieux.

Je me levai au jour. Hélas ! le jour était sombre et menaçait de devenir pluvieux ; de lourds nuages noirs roulaient au ciel sous les rafales furieuses. Ce ciel si beau, si pur, si brillant un an auparavant, avait changé d'opinion ; il était devenu aristocrate.

Je réveillai M. Drouet ; je m'étonnais qu'on pût dormir pendant la nuit qui précédait un pareil jour. Il se leva, s'habilla ; nous prîmes nos fusils et nous descendîmes. Nous eûmes bientôt rejoint nos amis de Sainte-Menehould et des Islettes ; nous formâmes aussitôt les rangs, et nous nous acheminâmes vers le Champ-de-Mars.

À la porte Saint-Honoré, nous rencontrâmes l'orateur du genre humain, qui avait exposé la veille aux Cordeliers un si grand et si doux système de fraternité. Il avait avec lui une vingtaine d'hommes : Russes, Polonais, Turcs, Persans, tous dans leurs costumes nationaux ; il les conduisait à la fédération de la France en attendant qu'il pût les conduire à la fédération du monde.

Nous suivîmes le bord de l'eau, et nous arrivâmes au Champ-de-Mars. Cent soixante mille personnes étaient assises sur les talus, cent cinquante mille debout dans le Champ-de-Mars même,

et cependant assez d'espace restait libre pour que pussent manoeuvrer encore cinquante mille gardes nationaux.

Un second amphithéâtre en hémicycle, et formé de Chaillot et de Passy réunis, était couvert de plus de cent mille personnes. Anarcharis Cloots avait raison : ce lieu semblait destiné à la fédération du monde.

Nous traversâmes la rivière sur le pont jeté devant Chaillot, nous entrâmes au Champ-de-Mars en passant sous l'arc de triomphe, et nous allâmes nous ranger en face de l'autel de la patrie. Les honneurs étaient pour la garde nationale de la province. Nous étions à cent pas, à peu près, des gradins où devaient s'asseoir le roi, la reine et l'Assemblée.

À tout moment, de larges ondées tombaient. Il était huit heures du matin ; le roi n'arrivait qu'à dix ; on avait le temps d'être mouillé et de se refroidir ; quelques gardes nationaux eurent l'idée, pour se réchauffer et se sécher, de danser une farandole. L'exemple devint contagieux : on mit les fusils en faisceaux, on rompit les rangs ; chacun choisit une danseuse parmi les spectatrices, et un branle immense de deux cent mille danseurs commença.

À dix heures et demie, le canon annonça l'arrivée du roi, et le tambour rappela chacun à son poste ; les danseuses furent reconduites et remerciées, et l'on se mit au port d'arme. Les voitures du roi, de la reine et des dignitaires du royaume arrivèrent au pas. Elles s'arrêtent au pied des gradins ; le roi descend le premier, donne la main à la reine, et ils vont prendre leur place, accompagnés de l'Assemblée. Voilà donc, non seulement le jour, mais le moment venu.

Le roi n'était pas assez roi, la reine était trop reine.

Pendant que le roi se place et salue, au milieu des cris de : « Vive le roi ! » M. de Talleyrand, l'évêque boiteux, le Méphistophélès d'un autre Faust qui s'appellera Napoléon, monte, entouré de deux cents prêtres, à l'autel de la patrie. Tous ont des ceintures tricolores.

La musique de tous les régiments rivalise de bruit et est à peine entendue ; quarante pièces de canon éclatent à la fois et réclament le silence.

C'est le serment ! Trois cent mille mains se lèvent à la fois dans le Champ-de-Mars. Le reste de la France se réunit de cœur à ceux qui jurent au nom de tous.

On espérait que le roi descendrait de ses degrés, monterait à l'autel de la patrie, et là, levant haut la main, jurerait à la vue de son peuple. On se trompait : le roi jura de sa place, dans l'ombre, à couvert, presque caché. L'idée qui nous vint au cœur à tous, c'est qu'il jurait à regret, c'est qu'il jurait sans avoir la volonté de tenir le serment qu'il faisait.

Voici ce serment, que nous savions d'avance par cœur, mais que peu de personnes purent entendre, à la façon dont le roi le prononça :

« Moi, roi des Français, je jure à la nation d'employer tout le pouvoir qui m'est délégué par la loi constitutionnelle, à maintenir la Constitution et à faire exécuter les lois. »

Ah ! Sire ! Sire ! c'est du plus grand cœur et de meilleure foi que votre peuple a juré.

La reine ne jurait pas, elle ; elle se tenait dans une tribune réservée avec le dauphin et les princesses. En entendant la voix pâle et hésitante, elle sourit, et une singulière lueur passa dans ses yeux.

M. Drouet vit comme moi ce sourire, et fronça le sourcil.

— Ah ! monsieur Drouet, lui dis-je, voilà un sourire que je n'aime pas, et je n'aurais pas cru que cette belle reine pût sourire ainsi.

— Peu importe le sourire de la reine, répondit M. Drouet, le roi a juré et c'est le principal. Le serment est enregistré à cette heure dans le cœur de vingt-cinq millions de Français. Tant pis pour lui s'il ne le tient pas !

*

* *

Chaque fois que je suis retourné à Paris depuis, j'ai été faire ma visite à ce Champ-de-Mars, seul monument qui reste debout de la Révolution. La dernière fois que je fis ce pèlerinage, c'était en 1853 ; je venais d'acheter l'*Histoire de la Révolution française* de Michelet.

Je m'assis sur un des tertres, et de même que, sur les ruines de Sparte, M. de Chateaubriand cria trois fois à haute voix : « Léonidas ! Léonidas !! Léonidas !!!! », moi, je lus à haute voix les lignes suivantes de l'éloquent historien, lignes qui résumaient bien ma pensée :

« Le Champ-de-Mars, voilà le seul monument qu'a laissé la Révolution ; l'empire a sa colonne et il a pris encore presque à lui seul l'Arc de Triomphe. La royauté a son Louvre et ses Invalides. La féodale église de 1200 trône encore à Notre-Dame ; il n'est pas jusqu'aux Romains qui n'aient les thermes de César.

» Et la Révolution a pour monument le vide !

» Ce monument, c'est ce sable, aussi plane que l'Arabie...

» Un tumulus à droite, un tumulus à gauche, comme ceux que la Gaule élevait ; obscurs et douteux témoins de la gloire des héros.

» Le héros, n'est-ce pas celui qui fonda le pont d'Iéna ? Non ; il y a ici quelqu'un de plus grand que celui-là, de plus puissant, de plus vivant, qui remplit cette immensité.

» Quel Dieu ? l'on n'en sait rien, mais ici réside un Dieu !

» Oui ; quoiqu'une génération oublieuse ose prendre ce lieu pour le théâtre de ses vains amusements, imités de l'étranger, quoique le cheval anglais batte insolemment la plaine, un grand souffle la parcourt, que vous ne sentez nulle part ailleurs, une âme, un tout-puissant esprit.

» Et si cette plaine est aride, si cette herbe est séchée, elle reverdira un jour.

» Car, dans cette terre, est mêlée profondément la sueur féconde de ceux qui, dans un jour sacré, ont soulevé ces collines, le jour

où, réveillés au canon de la Bastille, vinrent du Nord et du Midi la France, et la France, le jour où trois millions d'hommes, levés comme un homme, armés, décrétèrent la paix éternelle !

» Ah ! pauvre Révolution, si confiante à ton premier jour ! tu avais convié le monde à l'amour et à la paix. "Oh ! mes ennemis, disais-tu ! il n'y a plus d'ennemis". Tu tendis la main à tous, tu leur offris la coupe à boire à la paix des nations. Mais ils ne l'ont pas voulu ! »

XXI

Le retour

Nous devions quitter Paris le lendemain matin. Il était trois heures de l'après-midi lorsque la cérémonie fut terminée ; je pris rendez-vous avec M. Drouet à cinq heures à l'hôtel des Postes, et je le quittai pour aller faire mes adieux et mes remerciements à maître Duplay et à sa famille.

Toute la maison avait assisté à la fête de la Fédération, à part la vieille grand'mère, qui était restée rue Saint-Honoré, occupée comme toujours à lire son volume des *Mille et une Nuits*.

Je rejoignis le groupe formé par madame Duplay, ses deux filles, maître Duplay et les deux apprentis, à la hauteur de la rue Saint-Honoré. Ils revenaient patriarcalement, M. Duplay donnant le bras à sa femme, et les deux apprentis aux deux filles. Il va sans dire que Félicien donnait le bras à Cornélie. Je les abordai et les saluai.

Eux aussi avaient remarqué le peu d'enthousiasme du roi pour cette fête toute fraternelle, et ils en étaient attristés.

Nous rentrâmes. Le dîner, retardé de deux heures, nous attendait. Duplay m'invita à me mettre à table ; j'acceptai.

Pendant le dîner, Félicien, très orgueilleux de sa force sur l'escrime, amena la conversation sur la promesse que je lui avais faite la veille au soir de faire assaut avec lui, et me demanda si, après le dîner, je ne voudrais pas donner à maître Duplay et à ses filles le spectacle de notre lutte. Je répondis que, si cela pouvait être agréable à mes excellents hôtes, je ne demandais pas mieux que de payer ainsi, et autant qu'il était en mon pouvoir, leur aimable hospitalité.

Le dîner fini, nous passâmes à l'atelier. Félicien, convaincu d'après le peu d'empressement que j'avais mis à accepter son offre, que j'étais à peine de force, se promettait évidemment un

triomphe facile et me traitait de maître à écolier.

M. Duplay et mesdemoiselles Duplay assis, nous primes chacun notre masque et notre fleuret.

— Soyez tranquille, me dit Félicien à demi-voix, mais cependant de manière à être entendu, je vous ménagerai.

— Merci, répondis-je, car j'ai probablement besoin de vos ménagements.

— Vous plaît-il de commercer par le *mur* ? me demanda Félicien.

— À votre volonté, lui dis-je.

— Alors, commençons !

Nous saluâmes les spectateurs, nous nous saluâmes réciproquement, mon adversaire et moi, et nous tombâmes en garde.

À la première passe qu'il tira sur moi, je vis que Félicien dégageait et se fendait avec intention de me toucher, ce qui, entre étrangers, est un manque de courtoisie. Je ne parus pas y faire attention, et me contentai de renvoyer son fer.

Puis vint mon tour. Je fis quatre ou cinq passes seulement ; elles me suffirent à voir que, quoique d'une force respectable, Félicien n'avait pas un avantage marqué sur moi.

J'avais plus d'un an de salle, j'avais pris mes leçons avec une grande assiduité et surtout un grand désir de faire de rapides progrès. Bertrand, bon maître et n'ayant que moi d'écolier, m'avait donné tous ses soins et s'était surtout attaché à faire de moi un pareur et un riposteur habile ; j'avais en outre un jarret de fer et un bras d'acier se détendant comme un ressort ; avec cela, j'eusse pu tenir tête à un homme d'une force supérieure à Félicien.

Je m'aperçus de ma supériorité sur lui aux premières bottes qu'il me porta ; lui aussi s'en aperçut, car il prit une garde plus serrée et fit des dégagements moins larges. Je le laissai se fendre cinq ou six fois sur moi, me contentant de parer. Une seule fois, il effleura la manche de ma chemise, mais il n'osa pas même dire : « Touché. » Le rouge lui monta au visage ; je m'en aperçus.

— Mon cher monsieur Félicien, lui dis-je, j'ai tenu trois heures mon fusil au port d'armes, de sorte que j'ai le bras fatigué. Vous plairait-il de me donner congé ? Ces dames, j'en suis sûr, accepteront mon excuse.

— C'est possible ; mais moi, je ne l'accepte pas, dit-il ; je sens bien, à la vigueur de vos paroles, que vous n'avez pas le bras fatigué. Dites que vous vous croyez plus fort que moi et que vous avez la générosité de ne pas vouloir user de vos avantages.

— Vous désirez donc continuer ?

— Oui, si vous êtes plus fort, j'accepte la leçon, et je la recevrai en bon écolier.

— Vous entendez les promesses que me fait M. Félicien, dis-je en me tournant vers M. Duplay, et vous m'êtes témoin que je ne continue qu'à condition qu'il la tiendra.

— Oui ! oui ! répondirent les spectateurs, et particulièrement les deux jeunes filles, qui me parurent désireuses de voir secouer l'orgueil de leur commensal.

Je saluai Félicien avec mon fleuret.

— Je vous attends, lui dis-je, défiez-vous surtout de mes ripostes, que j'ai très rapides.

— Nous allons voir, dit Félicien en me portant un dégagement si fin, que je n'eus pas le temps de prendre un contre, mais de faire une simple parade.

Mais, à peine avais-je touché son fer, que le bouton de mon fleuret touchait sa poitrine. Il fit un bond en arrière comme si un serpent l'eût piqué. Ni lui ni moi ne prononçâmes le mot *touché*, mais tout le monde vit qu'il l'était. Il revint sur moi, les dents serrées et les lèvres pâles. Il froissa mon fer et passa *une deux* ; mais, en se fendant, son fleuret rencontra la garde du mien et se brisa à deux pouces du bouton. Comme s'il n'eût pas vu que son fer était démouché, Félicien continua. Je ne dis rien, mais, à la première occasion qu'il m'offrit, je liai son fer et le fis sauter à dix pas.

— Pardon si je vous désarme, lui dis-je, je sais bien que ce

n'est pas l'habitude, mais ce n'est pas l'habitude non plus de faire assaut avec un fleuret sans bouton. Vous eussiez pu me blesser grièvement, et, j'en suis sûr, vous ne vous en fussiez pas consolé de votre vie.

Et, détachant mon masque, j'allai le raccrocher à la muraille, et mon fleuret près de lui. Il était clair que je ne voulais pas continuer l'assaut. Félicien le comprit, et, sans ramasser son fleuret, sortit de la salle.

— Ah ! par ma foi, dit maître Duplay, la leçon est bonne, mais il faut convenir que le gaillard la méritait bien.

Puis il ajouta :

— Et maintenant, prends congé de ces demoiselles, embrasse-les bien fraternellement, et allons-nous-en jusqu'à la rue Grange-Batelière ; tu me feras faire connaissance avec M. Drouet. Je n'ai pas besoin de te dire que, si j'apprends que tu sois venu à Paris sans me faire ta visite, je suis brouillé à mort avec toi.

J'embrassai mademoiselle Estelle et mademoiselle Cornélie, et nous sortîmes. Comme je m'en doutais, Félicien m'attendait dans la cour. Lorsqu'il me vit sortir avec M. Duplay, qui évidemment n'était sorti en même tant que moi que dans l'intention de prévenir une rixe, il essaya de se dérober ; mais M. Duplay le vit.

— Allons, venez ici, mauvais garçon ! dit-il.

Félicien vint en rechignant.

— Donne franchement la main à un bon camarade qui ne t'en veut pas, et qui aurait cependant le droit de t'en vouloir.

— De quoi ? demanda Félicien.

— De rien, me hâtai-je de répondre ; M. Duplay a cru que vous vous étiez aperçu que votre fleuret était déboutonné ; mais je lui affirme que non. Voulez-vous ma main et acceptez-vous mon amitié ?

Et je lui tendis la main. Bon gré, mal gré, Félicien me donna la sienne.

— Là, fit M. Duplay, maintenant tu as congé, bien entendu,

pendant toute la journée avec ton camarade. Nous allons de notre côté, va du tien.

Et il lui fit signe de la main pour le congédier. Nous continuâmes notre route.

— Tu vois bien que j'ai eu raison de sortir avec toi, me dit M. Duplay quand nous eûmes fait une dizaine de pas ; le méchant garçon était là pour t'attendre et te chercher quelque querelle. Ce ne serait pas un mauvais ouvrier s'il voulait travailler, mais il regarde le rabot comme au-dessous de lui ; l'orgueil le perdra. Il est amoureux et jaloux de Cornélie, cela est facile à voir ; mais, outre qu'il est plus jeune qu'elle de dix-huit mois, je ne crois pas que Cornélie lui soit très affectionnée. Tu lui as donné une leçon à M. Véto, et tu as bien fait.

Je ne répondis pas, partageant en tout point l'avis de M. Duplay. On verra plus tard quel crime cet amour et cette jalousie lui firent commettre.

Comme cinq heures sonnaient, nous arrivions à la rue Grange-Batelière. Nous trouvâmes M. Drouet exact au rendez-vous. Je lui présentai maître Duplay, qu'il connaissait déjà par moi.

Nous passâmes la soirée fraternisant avec les Parisiens. Chacun de nous reçut une médaille rappelant ce grand jour du 14, anniversaire d'un premier jour moins grand, peut-être, que le second.

Le temps s'embellit pendant la soirée ; une partie de la nuit se passa en danses, en repas, en promenades.

À cinq heures du matin, le tambour battit le rappel ; nous reprîmes nos rangs et nous partîmes par la barrière de Pantin ; Meaux était fixé pour notre première étape.

Quatre jours après notre départ de Paris, nous arrivions à Sainte-Menehould vers trois heures de l'après-midi. Nous avions fait, l'un dans l'autre, nos douze lieues par jour.

M. Drouet voulait me garder à dîner, mais je ne sais quelle vague inquiétude me poussait vers les Islettes, ou plutôt vers la maison de mon oncle. Je l'avais laissé si faible, que j'avais été un

moment, on se le rappelle, si près de rester près de lui, que je n'avais quitté les Islettes que sur ses instances. Un pressentiment me disait que je n'avais pas de temps à perdre si je voulais le revoir vivant.

Heureusement, j'étais un rude marcheur, et trois lieues ajoutées à douze n'étaient pas une affaire pour moi. Je pris un verre de vin et mangeai une croûte de pain chez M. Drouet, après quoi je me remis en route, devançant le petit détachement des Islettes qui, lui aussi, voulait continuer son chemin, mais seulement après une halte de deux heures.

À mesure que je m'approchais des Islettes, je me sentais plus léger, mais en même temps plus triste. Il semblait qu'un pouvoir surnaturel m'enlevât la fatigue, et qu'une voix secrète me dit : « Va ! »

Je descendis la montagne au pas de course, et traversai le village presque en courant. En passant devant la maison du curé, je vis mademoiselle Marguerite sur la porte. Du plus loin qu'elle m'aperçut, elle vint au-devant de moi. Je me doutai de la question qu'elle allait me faire, et je la prévins.

— Monsieur le curé se porte à merveille, lui dis-je, et sera ici dans une heure. Maintenant, quelle nouvelle de mon oncle ?

— Bien petite, mon cher René, bien petite ; mais vous l'avez donc prévenu de votre arrivée ?

— Non ; pourquoi cela ?

— C'est qu'il m'a dit : « René arrivera ce soir à sept heures et demie. Dieu veuille que j'ai encore le temps de le revoir et de lui donner ma bénédiction avant de mourir ! »

— Il vous a dit cela ?

— Aussi vrai que nous sommes deux chrétiens, Monsieur René ; les gens qui vont mourir ont souvent de ces révélations-là ; c'est une permission du bon Dieu.

— Alors je vous quitte, ma bonne Marguerite ; car, si ce que vous dites est vrai, et je n'en doute pas, vous le voyez, je n'ai pas

de temps à perdre.

Je repris ma course. En sortant du village, et en tournant le premier angle de la forêt, on apercevait la cabane du père Descharmes. Je fus en un instant à cet angle.

Le père Descharmes était au seuil de la porte, assis dans son fauteuil, à la même place où je l'avais laissé, savourant le dernier rayon du soleil.

Il me sembla que son regard était tourné de mon côté.

Je mis mon chapeau au bout du canon de mon fusil et je lui fis signe ; il me sembla qu'il faisait un faible mouvement de la tête pour me répondre.

Je redoublai ma course. À mesure que j'avançais, je voyais son visage s'éclairer d'un rayon de joie.

Quand je ne fus plus qu'à dix pas de lui, il se souleva sur les deux bras de son fauteuil ; puis, les yeux au ciel :

— Je savais bien que je reverrais mon enfant, dit-il ; mon Dieu ! vous me faites une belle mort !

J'avais entendu ces mots ; je me jetai à ses genoux.

— Oh ! mon oncle, m'écriai-je, bénissez-moi !

Et j'éclatai en sanglots, car il était si faible et si pâle, que j'arrivais évidemment pour recevoir son dernier soupir. Je sentis les deux mains du vieillard s'appuyer tremblantes sur mon front ; puis il me sembla qu'il murmurait une prière à voix basse. La prière finie, il ajouta distinctement :

— Mon Dieu ! recevez-moi dans votre sein !

Puis il se tut, et je sentis les mains du vieillard peser plus lourdement sur mon front.

Je restai un moment immobile et sans oser remuer, puis je soulevai les deux mains de mon oncle avec les deux miennes ; je dégageai ma tête et le regardai. Il était renversé en arrière, la tête appuyée contre la muraille, les yeux ouverts, la bouche entr'ouverte.

Mais sa bouche n'avait plus de souffle, ses yeux n'avaient plus

de regard.

Un juste était mort !

J'entre en apprentissage

Je n'exagérerai pas ma douleur ; je dirai seulement qu'elle fut grande. J'aimais mon oncle comme on aime un père, et mes larmes furent abondantes et sincères.

En mon absence, les deux gardes les plus voisins, l'un se nommant Flobert, et l'autre Lafeuille, étaient venus le soigner tour à tour. Au moment de sa mort, Flobert était dans la maison ; j'appelai, il accourut.

C'est lorsque arrive un de ces malheurs terribles, irréparables, comme l'est la mort, que l'on aime, que l'on sent le besoin d'un ami. Le souvenir de M. Drouet se présenta à mon cœur et son nom à mes lèvres.

En ce moment, une voiture de poste passait, allant de Clermont à Sainte-Menehould. Je courus au postillon, le visage tout ruisse-lant de larmes.

— Dis à M. Jean-Baptiste, lui criai-je, que mon oncle Descharmes est mort au moment même où j'arrivais.

— Ah ! tiens, que c'est drôle ! dit le postillon, pauvre père Descharmes ! j'ai causé hier avec lui, il était dans son fauteuil à sa porte. Il m'a dit qu'il vous attendait ce soir.

Et il continua son chemin.

— Tu n'oublieras pas d'apprendre cette nouvelle à M. Jean-Baptiste, n'est-ce pas ? lui répétai-je.

— Certainement non, que je ne l'oublierai pas, Monsieur René, soyez tranquille.

J'avais une telle confiance dans M. Drouet, que je n'avais pas même pensé à lui faire dire que je le priais de venir. Il me suffisait de lui faire dire le malheur qui m'était arrivé ; j'étais sûr qu'il viendrait. En effet, deux heures après, j'entendais le bruit du galop d'un cheval, je courais à la porte, et M. Drouet se jetait dans mes

bras.

Il avait prévenu M. Fortin, qu'il avait rencontré, revenant aux Islettes dans la carriole qui l'avait conduit à la Fédération, et lui avait fait presser le pas de son cheval. Il avait prévenu Marguerite en passant, et dans une heure, selon toute probabilité, le bon curé et sa servante diraient les prières des morts auprès du lit du père Descharmes.

M. Drouet voulait m'emmener ; mais, souriant au milieu de mes larmes :

— Que dirait de moi là-haut mon pauvre oncle, lui répondis-je, si un autre que moi lui préparait son dernier lit ?

— Tu auras ce courage ? me demanda M. Drouet.

— Ne trouvez-vous pas que c'est mon devoir ?

— Sans doute ! mais tout homme ne fait pas son devoir, René.

— J'espère que Dieu sera assez bon, monsieur Jean-Baptiste, pour permettre que je fasse toujours le mien.

— Fais cette prière soir et matin à l'Être suprême, et elle vaudra mieux qu'aucune de celles que tu trouveras imprimées dans les catéchismes.

Je choisis le plus beau chêne de l'atelier. Ce travail me semblait, non seulement un devoir, mais une consolation, en ce qu'il entretenait mes larmes, et j'éprouvais un grand soulagement à pleurer.

Comme l'avait prévu M. Drouet, au bout d'une heure, l'abbé Fortin arrivait avec mademoiselle Marguerite et deux ou trois de ses amies, qui venaient faire avec elle la veillée des morts. Ils trouvèrent le père Descharmes couché sur son lit, avec un crucifix et un rameau bénit de la dernière Pâques entre les mains.

J'assistai aux premières prières, puis je me mis à l'ouvrage ; M. Drouet se jeta sur mon lit. Je travaillai toute la nuit sans prendre un instant de repos.

De temps en temps, M. Drouet se réveillait et me disait :

— Couche-toi donc, garçon, tu as le temps.

Mais je lui répondais :

— Merci, monsieur Drouet, mais je n'ai pas envie de dormir.

Et je continuais ma besogne funèbre avec acharnement, et, chose singulière, ayant sans cesse dans la tête le refrain d'une vieille chanson que marmottait mon oncle quand il était de bonne humeur et qui finissait par ces mots :

Bonsoir, Claudine !
Bonsoir et bonne nuit,
Voisine !
Tout est fini.

J'ai remarqué que, dans les grandes tristesses ou dans les grandes préoccupations, quelque chose de complètement étranger à l'objet qui vous occupe entre dans votre cerveau, s'y loge, l'engourdit, sans empêcher le cœur de souffrir et les larmes de couler.

Au jour, la bière était finie.

Je rentraï dans la chambre du père Descharmes ; le curé et les veilleuses dormaient ; on avait déshabillé le mort, et on lui avait jeté le drap par-dessus la tête. Je soulevai le drap : les yeux et la bouche étaient refermés ; les membres avaient pris la roideur cadavérique. Je le baisai au front, je le recouvris avec le drap, et j'allai m'asseoir à la porte dans le fauteuil où il était mort. Là seulement, je m'endormis.

Je dormis deux heures à peu près ; puis je sentis une main qui se posait sur mon épaule. C'était M. Jean-Baptiste qui me réveillait.

— René, me dit M. Drouet, veux-tu poursuivre la tâche funèbre jusqu'au bout ? Le moment est venu de mettre le mort dans la bière.

Je me levai, mais je n'eus pas le courage d'entrer dans la cabane. Cette espèce de surexcitation nerveuse qui m'avait soutenu toute la nuit avait disparu, et un alanguissement général lui avait succédé.

— Monsieur Drouet, lui dis-je, je mettrai mon oncle dans la bière, mais un autre l'y clouera. J'ai fait tout ce que je puis faire, davantage me serait impossible.

Et, comme il vit que je chancelais en remettant le pied sur le seuil de la cabane :

— Ne fais donc pas davantage, garçon. Va te promener une heure dans la forêt ; le grand air, le bruit du vent dans les arbres, le murmure de la rivière te feront du bien. Va, et laisse-nous faire le reste.

J'écartai M. Drouet en secouant la tête ; j'allai au lit, je pris le cadavre déjà enseveli dans son linceul et le déposai dans la bière. Puis je le baisai une dernière fois à travers le drap, et, sentant que les forces me manquaient, je m'élançai hors de la maison.

Pourquoi suivis-je juste le même chemin que j'avais suivi avec Sophie Gerbaut, le jour où, avec son père, elle était venue nous faire une visite ?

C'est que les souvenirs tendres et les événements douloureux ont des attaches secrètes qui les relient les uns aux autres. Mais j'allai naturellement, et comme si ma route m'avait été tracée, me coucher au bord de la Biesme, à l'endroit même où elle s'était assise, et, là où elle avait effeuillé et livré au courant ses fleurs, je laissai tomber mes larmes. Et, en se mélangeant ainsi, les deux émotions restaient tristes, mais n'avaient rien d'amer.

La mort n'entraîne avec elle le murmure que lorsqu'elle est haïneuse et contre nature, en quelque sorte, c'est-à-dire quand elle frappe la fleur ou le fruit, et non le vieil arbre qui a porté lui-même ses fleurs et ses fruits, et a vécu ses printemps et ses hivers.

Celui qui venait de mourir était de ceux-là, et ce qui est encore une grande consolation pour ceux qui restent et qui regrettent, c'est que sa vie, presque séculaire comme ces arbres qui me couvraient de leur ombre, avait été calme et pure comme cette eau qui coulait près de moi.

Né dans l'humilité, il avait vécu dans l'obéissance, et était mort

fidèle à ses maîtres au moment où tout un peuple allait leur reprendre leur serment de fidélité. C'était bon pour nous, jeunes gens, qui étions la force et l'avenir, de vivre et d'entrer hardiment dans le monde nouveau ; mais heureux les vieillards qui, fidèles aux principes du passé, mouraient sur les limites de l'ancien !

Ce fut encore M. Drouet qui me tira de cette rêverie. Je me retournai vers lui, les larmes aux yeux, mais avec le sourire sur les lèvres. Si quelque chose de nous survivait à nous-mêmes, à coup sûr, cette étincelle divine, cette flamme céleste, cette âme immortelle qui, humble et droite, s'était appelée le père Descharmes en ce monde, n'avait rien à regretter sur la terre ; l'âme était toujours restée dans le Seigneur, puisque le corps avait toujours fait le bien.

M. Drouet apportait dans un panier une bouteille de vin, un pain, un morceau de viande fraîche. Jeune lui-même, il connaissait les exigences de la jeunesse, et savait que, même en face de la douleur, elle réclame incessamment ses droits. Je ne pensais pas à manger, et cependant j'avais faim.

Tout en déjeunant, il me dit ce qu'il avait arrêté.

L'enterrement avait lieu à quatre heures de l'après-midi, au cimetière des Islettes ; après quoi, il m'emmenait coucher à Sainte-Menehould ; et, le lendemain, nous revenions avec le notaire pour procéder aux formalités mortuaires. Je n'avais aucune observation à faire à cela ; tout avait été prévu et arrêté par une intelligence droite et un cœur amical. Je tendis la main à M. Drouet en signe de remerciement.

Le soir, à quatre heures, le corps du vieux garde, accompagné de tous ses compagnons, du village des Islettes tout entier, suivi par moi, son seul parent, et par MM. Drouet, Billaut, Guillaume, Mathieu et Bertrand, ses amis, fut déposé dans sa dernière demeure et béni une dernière fois par l'abbé Fortin et par tous ceux qui avaient été témoins de sa longue et irréprochable vie.

Au retour du cimetière, on s'arrêta un instant à la maison. Comme c'est l'habitude transmise des ancêtres aux aïeux, et des

aïeux aux petits-fils, habitude plus tenace au village qu'à la ville, on fit un repas préparé par l'ordre de M. Drouet et par les soins de mademoiselle Marguerite, à la fin duquel on but au repos de l'âme du trépassé. Le toast était amical, mais superflu. Si une âme devait reposer en paix, c'était bien celle-là.

Le repas fini, M. Drouet mit la clef de la cabane dans sa poche. Je remerciai une dernière fois Flobert et Lafeuille des soins qu'ils avaient donné à mon pauvre oncle, et tous nos amis de leur concours aux derniers devoirs qui lui avaient été rendus ; puis nous montâmes dans le cabriolet de M. Drouet, et nous partîmes pour Sainte-Menehould.

Le soir, M. Drouet alla prévenir le notaire ; il fut convenu que le lendemain, après déjeuner, on irait ouvrir le testament et faire l'inventaire.

Le lendemain, à midi, en présence de M. Fortin, de M. Drouet, de MM. Bertrand et Mathieu, le testament du père Descharmes fut ouvert. Il m'instituait son seul héritier, indiquant l'endroit de son armoire où l'on trouverait, dans un petit sac de peau, deux cent soixante louis d'or, sa seule fortune.

J'étais chargé de distribuer tous les objets qui lui avaient appartenu et qui me seraient inutiles aux pauvres gens du village des Islettes ; tous ses ustensiles de chasse, excepté ceux qu'il me plairait de garder, seraient la propriété de ses deux meilleurs amis, Flobert et Lafeuille. Sous aucun prétexte, rien ne devait être vendu.

Comme j'étais dans ma minorité, M. Drouet, sur la demande qu'en faisait le père Descharmes dans son testament, fut nommé mon tuteur. En conséquence, je lui remis, à l'instant même, les deux cent soixante louis d'or qui m'avaient été laissés par mon oncle, le chargeant de gérer comme il l'entendrait cette petite fortune sur laquelle je comptais si peu, et dont j'étais tout étourdi.

Je remis à Flobert et à Lafeuille les ustensiles de chasse qui leur étaient destinés, et je chargeai M. Fortin de faire, soit par ses mains, soit par celles de mademoiselle Marguerite, la remise des

meubles et la distribution du linge aux pauvres. Et, toutes choses étant ainsi réglées, je chargeai sur une carriole que me prêta Bertrand mon établi, mes rabots, mes varlopes, mes compas et mes équerres. J'y joignis mes hardes et mes livres. Je pris un conducteur, avec charge de ramener le soir même la carriole, et partis à pied, précédant mon bagage, après avoir remercié tous les amis qui venaient de me prêter leur concours dans cette douloureuse phase de ma vie, et embrassé bien tendrement M. Drouet, que je ne pouvais, lui, jamais remercier assez.

Deux heures après, je secouais la poussière de mes pieds au seuil de maître Gerbaut, et j'entrai au moment où tout le monde était assis au souper de famille.

— M. Gerbaut, lui dis-je, vous m'avez offert, quand je voudrais travailler pour un maître, de me prendre en apprentissage. Êtes-vous toujours dans cette intention bienveillante à mon égard ? Vos conditions sont les miennes.

— Bravo ! garçon, d'avoir pensé à moi, répondit M. Gerbaut ; assieds-toi à table, et mange. Demain, tu te mettras au travail.

— Mettez-vous là, près de moi, mon ami, me dit Sophie avec un doux sourire et en me tendant la main.

Elle écarta sa chaise, se serrant contre son père, et je pris la place qui m'était offerte.

XXIII
Chez M. Gerbaut

Ce qu'il y a de touchant et de patriarcal, en province, c'est cette immobilité de la famille qui, à part les vides qu'y fait la mort, laisse toute chose en même état dans l'espace de temps qui suffit à changer l'aspect d'un royaume.

J'avais été près d'un an sans rentrer dans la maison du patron Gerbaut, et, en y rentrant, je trouvais tout comme je l'y avais laissé ; les couverts mis de la même façon, sur la même table, pour le même nombre de personnes ; à côté des objets matériels, les affections étaient restées les mêmes ; Sophie m'avait dit : « Viens, mon frère ! » je venais, et elle se contentait de me tendre la main en me disant : « Frère, sois le bienvenu. »

Et, cependant, une grande secousse venait de se produire sur toute la surface de la France. Tous les anciens noms des provinces avaient disparu pour faire place à d'autres. La France était divisée en quatre-vingt-trois départements ; une partie de la Champagne avait pris le nom de département de la Marne ; le département voisin fut le département de la Meuse. Le ruisseau de Biesme, qui jadis avait servi de ligne de démarcation entre l'empire d'Allemagne et le royaume de France, et ensuite entre la Champagne et le Clermontois, fixa la limite des deux départements. Les Islettes, Clermont et Varennes firent ainsi partie du département de la Meuse.

Les municipalités furent constituées sous le nom de communes. Le père Gerbaut fut nommé conseiller municipal ; notre voisin, M. Sauce, l'épicier, procureur de la commune.

Je dis notre voisin parce que la maison de M. Gerbaut et la sienne n'étaient séparées que par une ruelle. Les deux familles se fréquentaient beaucoup. M. Gerbaut et M. Sauce, tout fiers de leurs nouvelles dignités, étaient patriotes. Madame Sauce était une

bonne femme, vulgaire et égoïste, une véritable marchande de chandelles, de sucre et de cassonade ; pesant, en donnant le moins possible d'inclinaison à la balance du côté de la pratique, mais, aussi, incapable d'aider, par une fraude quelconque, à cette inclinaison. La mère de M. Sauce, vieille femme de soixante-trois à soixante-quatre ans, était royaliste ; les deux ou trois enfants, garçons et filles – l'aîné avait douze ans –, étaient trop jeunes encore pour avoir une opinion.

Quant à Sophie, on saura plus tard quelle était la sienne.

En face de nous, était l'auberge du *Bras-d'or* des frères Leblanc. L'intérêt leur faisait jouer une petite comédie. Comme ils recevaient à la fois les jeunes gens patriotes de la ville et la jeune noblesse des environs, le cadet était resté royaliste, l'aîné était devenu patriote. Le cadet criait : « Vive le roi ! » avec les jeunes nobles ; l'aîné : « Vive la Nation ! » avec les jeunes bourgeois.

Sur ces entrefaites, un décret de la nation fut publié, qui souleva quelque trouble en province. C'était la constitution civile du clergé.

Elle créait un siège épiscopal par département. Elle ramenait l'élection des évêques et des curés aux usages de la primitive Église, c'est-à-dire qu'elle les faisait élire par le peuple à la pluralité des suffrages ; tous les fonctionnaires ecclésiastiques étaient salariés du trésor royal ; le casuel était supprimé.

Les ecclésiastiques en exercice devaient prêter serment de maintenir cette constitution ; les contrevenants étaient regardés comme démissionnaires, et remplacés aussitôt. S'ils essayaient de reprendre clandestinement leurs anciennes fonctions, ils devaient être poursuivis comme perturbateurs de l'ordre public.

De là les troubles dans l'Église et la division entre les curés constitutionnels et les curés non assermentés. Si l'on veut jeter les yeux sur cette grande époque et sur les deux grandes années de 89 et 90, on sera étonné – si l'on peut s'exprimer ainsi – des précautions prises par la nature pour que les hommes et les événements

arrivent ensemble à leur sanglante floraison.

En 1762, M. de Choiseul provoque la suppression de l'ordre des jésuites, c'est-à-dire prive l'Église de l'appui de sa secte la plus instruite et la plus puissante de toutes, de celle qui eût pu, à l'Assemblée, à la cour, dans la société, opposer la plus vigoureuse résistance à la Révolution.

Puis, dans ces trois années privilégiées : 68, 69 et 70, elle fait naître Chateaubriand, Bonaparte, Hoche, Marceau, Joubert, Cuvier, Saint-Martin, Saint-Simon, les deux Fourier, de Maïstre, Bonald, madame de Staël, Méhul, Lesueur, les Chénier, Geoffroy-Saint-Hilaire, Bichat, Senancourt, Ampère ! qui arrivèrent, de 1792 à 1798, à la maturité de l'âge et du génie.

D'où viennent ces naissances sublimes et terribles, entassées dans trois ou quatre années ? D'où vient cette éruption du génie préparée vingt-quatre ou vingt-cinq ans à l'avance pour seconder l'éruption politique ? D'où vient cette phalange d'hommes supérieurs qui fermeront le dix-huitième siècle et ouvriront le dix-neuvième ? D'où vient, enfin, cette génération plus qu'humaine ?

Je vous donne à choisir entre le hasard et la Providence. Je n'hésite point, quant à moi, et je prends parti pour la Providence.

Et, combinée avec ces naissances qui donnèrent cette génération du 14 juillet 1790, levant la main pour jurer la Constitution devant l'autel de la patrie, n'oublions pas cela, la mort de Mirabeau, ce derniers soutien de la monarchie, que Dieu frappe d'une manière inattendue au moment où il trahit la cause du peuple, et qui, en mourant, conseille la fuite du roi, fuite qui pouvait, si elle réussissait, sauver la vie du roi, mais qui, réussissant ou échouant, perdait fatalement la monarchie.

On ignorait cette trahison ou cette corruption de Mirabeau, ou plutôt ce retour à ses instincts aristocratiques, étouffés un instant par les persécutions paternelles, mais immédiatement réveillés par la présence royale. C'était une grande enchanteresse que la reine ; c'était une Circé, fatale à ceux qui ne mettaient pas de la cire dans

leurs oreilles pour combattre sa douce voix. Elle eut, comme Marie Stuart, la fatale influence d'entraîner à la mort tout ce qui l'aima.

On apprit en province cette mort de Mirabeau presque aussitôt que sa maladie.

Ce fut le 29 mars seulement, que le bruit se répandit à Paris que Mirabeau était malade ; le 27, deux jours auparavant, étant à sa maison d'Argenteuil, il fut saisi de violentes coliques, accompagnées d'effroyables angoisses ; il envoya chercher son ami et médecin, le fameux Cabanis, et n'en voulut point voir d'autre. Ce fut un tort peut-être. Un médecin d'hôpital, un médecin pratique l'eût peut-être sauvé. Cabanis nous a laissé un récit détaillé de sa mort.

Si l'on veut avoir une idée de la situation où se trouvait la royauté la fin du mois de mars 1791, que l'on ouvre les Révolutions de Paris de Prudhomme, apprenant que le roi a fait demander des nouvelles de Mirabeau :

« Sachons gré à Louis XVI de n'y avoir pas été lui-même ; c'eût été une diversion fâcheuse ; on l'aurait idolâtré. »

Dès que la nouvelle fut connue, la foule se pressa à la porte du malade.

Barnave, son ennemi, presque son rival, qui devait mourir, tué par la reine, pour une entrevue comme celle que Mirabeau avait eue avec elle, vint le voir, conduisant une députation de jacobins.

Le curé vint et insista ; c'était ce que craignait Mirabeau : l'influence des prêtres sur sa volonté défaillante. On lui refusa obstinément la chambre du malade en disant que Mirabeau avait vu et ne voulait voir que son ami M. de Talleyrand. Celui-là, il était tranquille ; s'il se confessait à lui, il ne lui reprocherait pas sa vénalité.

Depuis quelques mois, il était souffrant. Il se croyait empoisonné. Par qui ? il eût été bien embarrassé de le dire lui-même. Tout le monde, excepté les parties intéressées, ignorait sa romanesque entrevue de Saint-Cloud avec la reine, au mois de mai 1790 ;

mais, que la maladie fût naturelle ou causée par un crime, il ne faisait rien pour la combattre.

Vigoureux de corps, plus vigoureux peut-être d'imagination, il avait passé la nuit du 15 mars dans une orgie, entre des femmes et des fleurs. Les femmes et les fleurs étaient peut-être les deux seules choses qu'il aimât véritablement ; il ne voulait l'argent que pour vivre entre ces deux magnifiques éclosions, entre ces deux enivrants parfums de la nature.

Pour donner une idée du fanatisme qu'inspirait le grand orateur mourant, il faut lire la lettre qu'écrivait un jeune homme à Cabanis :

« On dit que, dans certaines maladies, la transfusion d'un sang jeune et pur peut sauver le malade. J'ai dix-huit ans, mon sang est pur, prenez-le et sauvez Mirabeau. »

Le 2 avril au matin, après une nuit dans l'agonie de laquelle il avait laissé échapper la fameuse prophétie : « J'emporte avec moi le deuil de la monarchie ; ses débris vont être la proie des factieux, » réveillé du sein de la douleur, si l'on peut dire ainsi, par un coup de canon, il s'écria :

— Sont-ce déjà les funérailles d'Achille ?

Puis, appréciant sa position, il dit à Cabanis, qui avait passé la nuit près de lui :

— Mon ami, je mourrai aujourd'hui ; quand on en est où j'en suis, on n'a plus qu'une chose à faire, c'est de se parfumer, de se couronner de fleurs, et de s'entourer d'instruments afin d'entrer agréablement dans le sommeil dont on ne se réveille pas.

Alors il appela son valet de chambre, se fit raser, laver et parfumer tout le corps ; puis, lorsque cette dernière toilette fut finie, ouvrant sa fenêtre, à la vue de ce jeune mais vivace soleil d'avril qui éclairait les premiers bourgeons des marronniers, et les pommiers dans leur floraison, il murmura en souriant :

— Ô soleil ! si tu n'es pas Dieu lui-même, tu es au moins son cousin germain !

Puis, les dernières souffrances, des souffrances insupportables le prirent ; la parole lui manqua, il demanda une plume, et écrivit, lisiblement encore : *Dormir*. Interrogeait-il la mort comme Hamlet ? Demandait-il seulement qu'on lui facilitât, à l'aide de l'opium, le passage de cette vie dans l'autre ?

Vers huit heures et demie, il fit un mouvement, leva les yeux aux ciel, et poussa un soupir ; c'était le dernier !

Le soir, les spectacles furent fermés comme aux jours de calamité publique.

Le masque fut pris de ce visage immobile, de cette tête puissante que Camille Desmoulins appelait un magasin d'idées démeublé par la mort. Il exprime, au milieu de la laideur du corps, la sérénité de l'âme ; il ne reste sur ce visage aucune trace de douleur ni de remords.

Il est évident qu'en se rapprochant de la reine et en lui promettant son appui, Mirabeau croyait accomplir son devoir dans toute son étendue, son devoir non seulement de gentilhomme, mais encore de citoyen.

Le département de Paris demanda que le corps de Mirabeau fût enterré au Panthéon ; cet honneur lui fut accordé sans contestation. La pompe funèbre eut lieu le 4 avril ; quatre cent mille personnes suivirent le convoi. Deux instruments, inconnus jusque-là, se firent entendre pour la première fois, enveloppant le cœur des assistants de leurs notes vibrantes : le *trombone* et le *tam-tam*.

À huit heures du soir, il fut déposé dans la tombe provisoire du Panthéon.

Je dis *provisoire*, parce qu'il n'y devait rester que trois ans. L'ouverture de l'armoire de fer mit au jour, sinon la trahison, sinon la corruption même, sinon encore la vénalité de Mirabeau, au moins sa fastueuse misère, sa détresse dorée, son inépuisable besoin d'argent, enfin.

C'était l'époque où la Convention, après avoir tué les jacobins, après s'être tuée elle-même, n'ayant plus de vivants à tuer, se mit

à tuer les morts.

Elle décréta que le corps d'Honoré Riquetti de Mirabeau, traître au peuple, traître à la patrie, vendu à la royauté, serait exclu du Panthéon.

Le décret fut exécuté, et le corps de Mirabeau jeté dans le cimetière des suppliciés, à Clamart. C'est là qu'aujourd'hui il dort du sommeil de l'attente, espérant qu'un jour viendra où la France, mère indulgente, ou plutôt impartiale, lui rendra, non pas un Panthéon, mais une tombe, non pas un temple, mais un mausolée.

XXIV
Hussards et dragons

Pendant les dix mois que je passai chez maître Gerbaut, ma vie fut constamment la même.

Comme j'étais un excellent ouvrier, M. Gerbaut, outre la nourriture et logement, avait porté ma paye à trente francs par mois, et bien souvent m'avait donné à entendre qu'il regrettait sincèrement que je n'eusse point quelque années de plus, pour me donner sa fille en mariage, et me céder sa clientèle. En effet, j'avais un an de moins que Sophie.

Mais ce n'était point cela qui rendait une union impossible entre mademoiselle Gerbaut et moi ; c'était cette invincible tristesse, dénotant un amour caché au plus profond du cœur de la jeune fille, et le rongeur comme un ver ronge un beau fruit. Ma conviction était que l'objet de cet amour secret était le vicomte de Malmy.

Sophie m'avait, au reste, tenu tout ce qu'elle m'avait promis, c'est-à-dire un amour véritablement fraternel. Il était impossible d'être meilleure et plus affectueuse que ne l'était mademoiselle Gerbaut envers moi. Le dimanche, j'étais son cavalier pour la conduire à la promenade, et jamais elle n'eût accepté un autre bras que le mien ; elle s'appuyait sur ce bras avec un abandon tout amical, mais jamais cet abandon n'alla jusqu'à la confiance, ni de sa tristesse ni des causes qui l'avaient fait naître, et qui la nourrissaient.

Parfois, les jeunes nobles venaient, comme je vous l'ai dit, chez les frères Leblanc.

Ces jours-là, Sophie trouvait toujours un prétexte pour ne pas sortir avec moi, ayant le plus grand soin que ce prétexte n'eût rien de désobligeant. Elle s'enfermait alors dans sa chambre, dont la fenêtre était presque en face de la fenêtre de l'hôtellerie du *Bras-d'or*, et elle y restait tout le temps que les jeunes nobles restaient

à Varennes.

Plus d'une fois, dans ces circonstances, j'eus la tentation de me lever la nuit pour savoir si les ténèbres ne cachaient pas quelques mystères d'amour entre Sophie et le vicomte, mais j'eus toujours la force de résister à la tentation. Je n'avais pas le droit de surprendre un secret que, malgré son amitié pour moi, Sophie n'avait pas jugé à propos de me confier.

Une nuit, en passant dans le corridor, il me sembla entendre, à travers la porte, deux voix dans la chambre de Sophie ; mais, au lieu de m'arrêter, je m'enfuis presque effrayé de la mauvaise action que la jalousie pouvait me faire commettre, et, malgré la nuit d'angoisses cruelles que je passai, je veillai à ce que le lendemain rien ne pût donner à Sophie le moindre soupçon de la découverte que j'avais faite. Et cependant, je dois le dire, ma douleur était grande, mais ma pitié plus grande encore. Je prévoyais tous les chagrins qui pouvaient découler de cette liaison pour la pauvre enfant, et c'était moins ma douleur présente qui me serrait le cœur, que la douleur future qu'elle se préparait.

Dans la première quinzaine de juin, les voyages de M. de Malmy et de M. de Dampierre furent plus fréquents que de coutume à Varennes. Une haine instinctive m'éloignait de M. de Malmy ; mais le comte, en souvenir du père Descharmes, était toujours affectueux pour moi, et me rencontrait rarement sans me parler.

Mais, la plupart du temps, ils ne descendaient même pas jusqu'à la rue de la Basse-Cour ; M. de Malmy, seul, et son ami le baron de Courtemont venaient jusqu'au *Bras-d'or*. Le comte de Haus s'arrêtait au haut de la montée des Religieuses chez un de ses amis, vieux chevalier de Saint-Louis nommé le baron de Préfontaine.

Le 20 juin, vers trois heures de l'après-midi, je vis entrer M. Jean-Baptiste.

Dans le courant des dix mois qui s'étaient écoulés depuis que j'étais à Varennes, il y avait fait deux ou trois visites à ses amis

Billaud et Guillaume, et jamais il n'avait manqué de venir me voir, et de m'inviter, soit au déjeuner, soit au dîner, qu'il prenait chez eux. Cette fois, il avait l'air plus mystérieux que de coutume. Il demanda à l'aîné des frères Leblanc une chambre particulière, commanda un dîner pour quatre, et fit dire à ses deux amis de venir le joindre immédiatement au *Bras-d'or*.

Depuis quelque temps, l'horizon s'assombrissait ; il était évident qu'il se machinait quelque trame contre-révolutionnaire.

Le 1^{er} mars, nous avons appris l'affaire des *chevaliers du poignard*.

Le 20 avril, nous avons appris que le roi, voulant aller à Saint-Cloud, en avait été empêché par le peuple, et n'avait pas pu sortir des Tuileries.

Nous savions vaguement ce qui se passait en Italie. Le comte d'Artois était à Mantoue auprès de l'empereur Léopold, sollicitant l'invasion de la France ; le roi ne demandait pas cette invasion, mais on savait parfaitement qu'il l'accepterait. Un an auparavant, on avait vu, par la lettre du comte de Provence à Favras, le peu de place que tenait le roi dans les calculs de ses frères.

Le jeune roi de Suède, Gustave, après avoir été l'ennemi de Catherine, vaincu par elle, devenu son ami et même son agent, était à Aix, en Savoie, et offrait publiquement son épée au roi, tandis que le comte de Fersen, ami intime de la reine, entretenait une correspondance active avec M. de Bouillé, c'est-à-dire avec la réaction faite homme.

Puis on disait que, depuis trois mois, la reine avait fait faire un trousseau complet pour elle et pour ses enfants. On ajoutait qu'elle faisait faire un magnifique nécessaire de voyage qui eût suffi à une absence de six mois.

Son ami, M. de Fersen, disait-on toujours, surveillait l'exécution d'une berline anglaise dans laquelle pouvaient tenir dix ou douze personnes.

Tous ces bruits tendant à un même but avaient amené les deux

derniers voyages à Varennes de M. Drouet. Sa poste était située sur une des routes conduisant à l'étranger par un de plus courts chemins, et par ce chemin beaucoup de nobles avaient déjà émigré, comme pour tracer la route au roi.

Or, un nouvel événement venait d'arriver, qui avait paru à M. Drouet avoir assez d'importance pour nécessiter une nouvelle conférence avec ses amis.

Ce nouvel événement, le voici :

Le 20 juin au matin, c'est-à-dire le jour même, un détachement de hussards à dolmans bruns, les uns disent du régiment de Lauzun, les autres du régiment d'Esterhazy, étaient entrés subitement à Sainte-Menehould par la route de Clermont.

À cette époque où les troupes étaient logées chez les bourgeois, les municipalités étaient prévenues trois ou quatre jours d'avance du passage des troupes. Or, la municipalité n'avait reçu aucun avis.

M. Drouet avait causé avec l'officier commandant ce détachement. Cet officier, qu'il avait cru reconnaître pour l'avoir vu deux mois auparavant, relevant les distances de Sainte-Menehould à Châlons, et de Châlons à Varennes, se nommait M. de Goguelat. Reconnu par M. Drouet, cet officier n'avait pas fait difficulté de causer avec lui ; il lui avait dit être envoyé avec ses quarante hommes pour escorter un trésor.

Pendant que M. Jean-Baptiste causait avec cet officier, un messager de la municipalité était venu demander à l'officier une explication sur cette arrivée subite et inattendue.

— Ne vous inquiétez de rien, avait répondu l'officier ; mes hommes et moi, nous coucherons ici ; mais, comme nous sommes chargés d'un service particulier, nous n'avons point d'étape. Nous payerons toutes nos dépenses et ne serons point à charge aux bourgeois. Demain, au point du jour, nous partons pour Pont-de-Somme-Vesle.

Le messager était allé rapporter cette réponse à la municipalité,

qui ne l'avait pas trouvée suffisante. Elle avait, en conséquence envoyé la même personne à M. de Goguelat, en le priant de passer à la mairie.

Il s'y était rendu aussitôt. M. Drouet l'y avait suivi. Interrogé sur les causes de son passage, l'officier avait exhibé un ordre de M. de Bouillé qui lui commandait de se trouver le 21 juin à Pont-de-Somme-Vesle pour y recevoir un convoi d'argent qu'il ramènerait jusqu'à Sainte-Menehould, où il le remettrait à M. Dandoins, colonel du 1^{er} régiment de dragons.

On lui avait alors demandé où était M. Dandoins et ses dragons.

— Il me suit, avait-il répondu, et il serai ici demain matin.

On n'avait pas cru devoir pousser plus loin l'interrogatoire ; mais la chose avait parue louche à M. Drouet, et il était accouru pour prévenir ses compagnons de cet événement et en conférer avec eux.

Comme il achevait de nous conter tous ces détails, le plus jeune des frères Leblanc entra. Il arrivait de Stenay.

— Voulez-vous voir de beaux chevaux, monsieur Jean-Baptiste ? demanda-t-il.

— Je ne demande pas mieux, répondit Drouet, surtout s'ils sont à vendre ; j'ai besoin de me remonter.

— Je doute qu'ils soient à vendre ; ce sont à coup sûr des chevaux de maître ; mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'ils sont tous harnachés en relais.

— Où sont-ils ?

— Au *Grand-Monarque*, chez le père Gauthier.

M. Jean-Baptiste nous regarda.

— C'est bien, Victor, dit-il, j'irai après le dîner. Et pas d'autres nouvelles ?

— Non, un grand mouvement de troupes et un tas de hussards à Stenay. Cela ne m'étonnerait pas, quand nous recevrons pour demain la nouvelle d'un logement.

— Ni moi non plus, dit Drouet.

Aussitôt le dîner terminé, nous descendîmes la rue de la Basse-Cour, franchîmes le pont, et trouvâmes en effet dans la cour du *Grand-Monarque* six chevaux que deux palefreniers bouchonnaient avec le plus grand soin.

— Voilà de beaux chevaux, dit M. Drouet. À qui sont-ils, mon ami ?

— Ils sont à mon maître, monsieur, répondit insolemment le valet d'écurie.

— Et le nom de ton maître est un secret ? demanda M. Drouet.

— C'est selon les gens qui le demandent.

M. Guillaume fronça le sourcil.

— Voilà un insolent drôle, dit-il, et qui mériterait qu'on lui apprît comment un laquais doit parler à des hommes.

— Est-ce vous qui me l'apprendrez ? demanda le palefrenier.

— Pourquoi pas ? répondit Guillaume en faisant un pas vers lui.

M. Jean-Baptiste l'arrêta en lui serrant le bras.

— Mon cher Guillaume, lui dit-il, ne te fâche pas ; peut-être est-il défendu à ce brave homme de parler, et vient-il comme M. de Goguelat pour le trésor.

— Ah ! dit le palefrenier, vous connaissez M. de Goguelat, et vous savez pourquoi nous sommes ici ?

— Vous êtes ici pour le trésor que les hussards vont prendre à Pont-de-Somme-Vesles et remettre aux dragons, qui l'attendent à Saint-Menehould.

— Alors, si vous êtes des nôtres, monsieur, dit le palefrenier en levant sa casquette, je n'ai plus de raison de vous cacher à qui appartiennent ces chevaux. Ils appartiennent à M. le comte de Choiseul.

— Tu vois bien, dit M. Drouet en riant ; nous allions nous fâcher avec un de nos amis !

— Si vous êtes de nos amis, monsieur, vous pouvez bien nous

dire qui vous êtes, comme je vous ai dit à qui étaient ces chevaux.

— Tu as raison, je n'ai aucun motif de me cacher. Je suis Drouet, le maître de poste de Sainte-Menehould.

— Alors, comme vous le disiez, monsieur, vous êtes *probablement* des nôtres.

En ce moment, le père Gauthier parut sur la porte de la cuisine. M. Drouet pensa sans doute que mieux valait ne pas pousser la conversation avec le palefrenier, de peur d'inspirer des soupçons.

— Ah ! ah ! père Gauthier, dit-il, il paraît que votre cuisine chauffe !

Les fourneaux, en effet, étaient dans la plus grande activité.

— Vous voyez, monsieur Drouet ; mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est que je ne sais pas pour qui.

— Comment ! vous ne savez pas pour qui ?

— Non ! J'ai, depuis le 14, ordre du commandant militaire de préparer un dîner à cinq heures de l'après-midi ; et, depuis le 14, le dîner fait, personne ne se présente pour le manger ; mais, comme il est commandé par écrit, cela ne m'inquiète pas ; mangés ou non, les dîners seront toujours payés par quelqu'un.

M. Drouet échangea de nouveau un regard avec nous.

— Probablement encore quelques grands seigneurs qui émigrent, dit M. Jean-Baptiste.

— Et qui nous emportent notre argent, répondit le père Gauthier.

— Dans tous les cas, ils vous en laisseront un peu du leur. Six ou huit repas, à combien par tête ?

— À trois écus de six livres, sans compter le vin.

— Et pour combien de personnes ?

— Pour huit ou dix. Le nombre n'est point parfaitement déterminé.

— Père Gauthier, dit Drouet, vous avez une chance !

Et il lui tendit la main en riant. Nous sortîmes par la porte de la cuisine, et nous nous trouvâmes dans la rue.

— Mes amis, dit M. Drouet, il va, à coup sûr, se passer quelque chose d'extraordinaire ; je retourne à Sainte-Menehould sans perdre une minute. Guillaume reviendra avec moi. Quant à vous, veillez nuit et jour ; ne dormez que sur une oreille, et tenez-vous prêts à tout événement. Il va, à coup sûr, se passer quelque chose d'extraordinaire.

Nous revînmes d'un pas rapide à l'auberge du *Bras-d'or*. M. Drouet sella lui-même son cheval. M. Guillaume prit celui du frère aîné des Leblanc, et tous deux partirent au grand trot pour Sainte-Menehould, en nous recommandant d'avoir le nez au vent et l'oreille au guet.

XXV
Le soir du 21 juin 1791

On comprend que nous nous couchâmes tard et nous éveillâmes de bonne heure, et que, pendant les quelques heures que nous dormîmes, nous ne dormîmes que sur une oreille.

Lorsque je dis *nous*, j'entends par là M. Billaud et l'aîné des Leblanc, que M. Drouet avait mis dans la confidence.

Vers onze heures du matin, nous entendîmes dire que l'on voyait un détachement de hussards venant par la route de Stenay. Je quittai mon ouvrage en disant quelques mots de ce qui se passait à M. Gerbaut et à mademoiselle Sophie. Ils partageaient déjà une espèce d'agitation générale qui régnait dans la ville, ou plutôt dans l'air, comme cela arrive à la veille des grands événements.

Mademoiselle Sophie, surtout, était très-émue ; lorsque je lui annonçai l'apparition des hussards, elle pâlit visiblement. Deux jours auparavant, MM. de Malmy et de Courtemont étaient venus à Varennes.

Je traversai le pont, et j'entrai du côté de la grande place, tandis que les hussards entraient de l'autre. Ils s'arrêtèrent un instant sur la place, prirent langue avec les palefreniers arrivés de la veille et conduisant les relais ; puis, par ordre supérieur, on les caserna dans le vieux couvent des Cordeliers.

Ils étaient commandés par un jeune officier de dix-huit ans, grand, mince, blond. Il parlait français avec un accent allemand très-prononcé, et se nommait M. de Rohrig. Il se logea sur la place, non pas à l'hôtel, mais chez un bourgeois de la ville pour lequel il avait une lettre de recommandation.

Derrière moi, beaucoup de personnes de la ville haute descendirent, tandis que commençaient à se former des groupes appartenant aux habitants de la ville basse.

Vers une heure, deux jeunes officiers arrivèrent par la même

route, s'entretenrent un instant avec le premier venu. Un des deux s'approcha de moi, et me demanda si je connaissais Neuville.

Je lui répondis que Neuville se trouvait à moitié chemin de Clermont à Varennes, et lui montrai du doigt la direction.

— Pouvez-vous me dire, monsieur, ajouta-t-il, d'où vient la fermentation que je vois dans tout ce peuple ?

— Il y a des mouvements de troupes depuis deux jours aux environs de la ville. Il est question d'un trésor considérable qu'elles doivent escorter, et cela préoccupe les habitants.

Les deux officiers se regardèrent de nouveau.

— Peut-on aller à Neuville ? me demanda l'un d'eux, sans passer par la ville ?

— Impossible, répondis-je ; un canal coupe le chemin dans une largeur de plus de deux lieues, et, en supposant que vos chevaux puissent le passer à gué, ils ne pourraient pas remonter le talus.

L'officier se retourna vers son compagnon.

— Que voulez-vous ! dit-il, il faudra bien que les relais passent par la ville, alors !

— Nous aurons toujours le temps, répondit celui-ci ; le courrier doit précéder la voiture de deux heures.

Les deux officiers me firent un signe de remerciement, et s'acheminèrent vers l'hôtel du *Grand-Monarque*, dans la cour duquel ils mirent pied à terre en jetant la bride de leurs chevaux aux mains des garçons d'écurie.

Il était évident que c'était par le côté opposé de la ville, c'est-à-dire par la route de Paris, que devaient arriver les personnes attendues.

C'était donc du temps perdu que de rester dans la ville basse.

Je remontai vers la ville haute, je traversai le pont, et je rentrai chez M. Gerbaut comme on allait se mettre à table. Malgré une chaleur étouffante, la place de Latry était pleine de monde.

Pendant tout le dîner, maître Gerbaut se perdit en conjectures sur ce qui se passait. Sophie, au contraire, ne dit pas une parole,

leva à peine les yeux de dessus son assiette, et mangea peu ou point.

N'étant point autorisé par M. Drouet à dire ce que je savais, je gardai, de mon côté, le silence.

Maintenant, pour que le lecteur assiste autant que possible aux événements que je vais raconter, et dont j'ai été témoin, il faut qu'il me permette de lui décrire le théâtre sur lequel ces événements vont se passer.

Varennes, nous l'avons déjà dit, est divisée en ville haute et en ville basse ; on appelle la ville haute *le Château*.

En venant de Clermont, on arrive à Varennes par une route droite qui, pendant plus de deux lieues, ne fléchit qu'un instant de droite à gauche en entrant à Neuilly. Tout à coup, à ces premières maisons qui précèdent toujours les villes comme des sentinelles avancées, la route tourne rapidement à droite, et se précipite en quelque sorte dans la ville par la rue des Religieuses.

Cette descente aboutit à la place de Latry, place étrange qui, par un caprice de la fatalité, a la forme d'un couteau de guillotine.

Cette place est ou plutôt était, à l'époque dont je parle, presque entièrement barrée aux deux tiers de sa longueur par l'église de Saint-Gengoulf, dont l'abside se rattachait au côté droit de la place – nous prenons le côté droit en venant de Paris –, et dont la façade s'ouvrait sur un cimetière, qui, en se prolongeant du côté de la rue de l'Horloge, laissait un passage d'une trentaine de mètres à ciel ouvert.

Un autre passage pour épargner ce détour aux piétons, et même aux voitures, était pratiqué à la suite même de l'abside ; seulement, une voûte s'arrondissait au-dessus de ce passage, et empêchait les voitures trop hautement chargées d'y passer. En débouchant de cette voûte, on avait devant soi, à dix ou douze pas environ, la rue de la Basse-Cour.

En entrant par la rue de la Basse-Cour, on avait à droite l'hôtel du *Bras-d'or*. Un peu plus loin, à gauche, se trouvait la maison du

procureur de la commune, M. Sauce. J'ai déjà dit que cette maison n'était séparée de celle de M. Gerbaut que par une ruelle.

La rue de la Basse-Cour descend par une pente rapide vers une petite place où aboutissent avec elle, formant la patte d'oie, la rue Neuve et la rue Saint-Jean.

La petite rivière d'Aire, roulant une nappe d'eau claire et peu profonde sur un lit de cailloux, coupe carrément la place.

Un petit pont, plus étroit encore que celui qui s'y trouve aujourd'hui, reliait les deux parties de la ville, c'est-à-dire la ville haute et la ville basse. Le pont traversé, l'angle de l'auberge du *Grand-Monarque* tourné, on se trouve sur la grande place.

C'était sur cette grande place qu'avaient stationné les hussards avant de prendre leur logis dans le vieux couvent des Cordeliers, et c'était à cet hôtel du *Grand-Monarque*, portant pour enseigne l'effigie de Louis XVI, que s'étaient arrêtés les chevaux de relais, qu'étaient descendus les deux officiers que j'ai su depuis s'appeler M. de Bouillé et M. de Raigecourt, et que, depuis huit jours, on préparait un dîner pour un voyageur fantastique, que l'on attendait toujours et qui n'arrivait jamais !

Ceci posé, le lecteur assistera plus facilement et plus clairement aux premières scènes du drame qui va se dérouler sous ses yeux.

Ennuyé de ne rien voir de nouveau, quoique la journée se fût entièrement écoulée dans l'agitation et dans l'attente, au moment où l'horloge de Saint-Gengoulf sonnait dix heures, je sortis de la maison de M. Gerbaut. Mon intention était de m'avancer sur la route de Neuville, l'espace d'un quart de lieu ou d'une demi-lieue ; puis, si je ne voyais ou n'entendais rien, de revenir me coucher, et d'attendre tranquillement les événements depuis mon lit.

Plusieurs maisons avaient encore leurs fenêtres ouvertes et éclairées ; l'auberge du *Bras-d'or* était au nombre de celles-là.

Quelques jeunes gens de la ville jouaient au billard au premier étage : c'étaient MM. Coquillard, Justin, Georges et Soucin. Deux voyageurs, logés par hasard au *Bras-d'or*, s'étaient joints à eux :

c'étaient M. Thévenin, des Islettes, et M. Delion, de Montfaucon.

M. Thévenin me vit, me reconnut, et m'appela, me demandant si je voulais prendre part à leur jeu. Je les remerciai en leur disant que je sortais pour affaire.

Je passai sous la voûte et j'entrai dans la place ; deux ou trois maisons seulement étaient éclairées. Les groupes s'étaient dispersés ; chacun était rentré chez soi ; les plus attardés se disposaient évidemment à dormir.

Pas une lumière ne brillait dans la rue des Religieuses, excepté deux réverbères, fort insuffisants pour éclairer la rue par l'obscurité qu'il faisait. Cette obscurité, en effet, était profonde.

Je montai toute la ville et m'arrêtai au sommet ; de là, je dominais toute la ville.

La ville haute semblait complètement endormie ; la ville basse trahissait, sur la grande place surtout, plus de mouvement. Aux alentours de l'auberge du *Grand-Monarque*, on voyait aller et venir des torches.

J'étais occupé à cet examen, lorsque je crus entendre dans le lointain le galop du cheval. Je me couchai et j'appuyai mon oreille au sol. Ce galop, en passant de la terre sur le pavé, devint plus distinct. Je me relevai, convaincu qu'un cavalier s'avavançait. De plus, il me semblait entendre dans le lointain le roulement d'une voiture.

L'événement annoncé la veille, attendu toute la journée, s'avavançait-il ?

Je m'effaçai à l'angle d'un mur, et j'attendis. Le galop se rapprochait rapidement. Bientôt je distinguai, au milieu du vide du chemin, un soldat et un cavalier.

Arrivé aux premières maisons, le cavalier s'arrêta comme indécis.

Il était évident qu'il ne savait pas s'il devait continuer son chemin ou attendre. J'eus un instant l'idée de me montrer et de m'offrir pour le renseigner ; mais je réfléchis que c'était le moyen de ne rien savoir. Je demurai donc dans la double obscurité de la nuit

et de mon mur.

Le cavalier descendit de cheval, passa la bride de sa monture à son bras, et s'approcha à pied, et successivement, de trois ou quatre maisons, à la porte ou aux contrevents desquelles il frappa sans qu'aucun contrevent ou aucune porte s'ouvrit.

Enfin, il heurta à une quatrième porte ; celle-ci s'ouvrit. C'était celle d'un petit rentier nommé Jourdan.

— Qu'y a-t-il ? et pourquoi tout ce tapage ? demanda une voix.

— Pardon, monsieur, dit le courrier, mais cette ville est bien Varennes ?

— Vous y êtes arrivé, monsieur ; et, si vous venez pour y coucher, couchez-y, et laissez-m'en faire autant ; bonsoir !

— Pardon, monsieur, je ne viens pas pour y coucher, mais pour passer outre, continua le courrier avec cette insistance polie qui indique l'homme comme il faut ; seulement, je précède une voiture qui doit relayer à Varennes.

— Eh bien, monsieur, je suis fâché de vous le dire, mais la voiture ne relayera pas à Varennes, attendu qu'à Varennes il n'y a pas de poste.

— Je sais cela, monsieur.

— Alors, pourquoi me le demandez-vous ?

— Un peu de patience, monsieur, je vous en supplie.

Une voix de femme se fit entendre.

— Viens donc te coucher, Martin ; tu vois bien que c'est un farceur qui se moque de toi, dit-elle.

— Vous entendez, monsieur, dit le bourgeois, ma femme m'appelle.

Et il voulut fermer la porte ; mais l'inconnu l'arrêta en le prenant par le bras.

— Holà, monsieur ! s'écria le bourgeois, que signifie cela ? Voulez-vous me faire violence ?

— Mais non, monsieur, n'ayez donc pas peur ; je veux seule-

ment vous faire une question.

— En voilà dix questions que vous me faites.

— Je sais que je suis à Varennes, merci ; je sais, ou plutôt je savais qu'il n'y avait pas de poste à Varennes ; merci d'avoir bien voulu me répondre d'abord à la question que je vous faisais, et ensuite que je ne vous faisais pas.

— Comment ! vous ne m'avez pas dit que vous précédiez une voiture qui devait relayer à Varennes ?

— Si fait ; mais vous ne m'avez pas laissé achever. Un relais doit attendre cette voiture entre les premières maisons de la ville et Neuville ; je voulais vous demander si vous aviez vu ce relais.

— C'est autre chose alors. Il fallait donc commencer par là.

— Vous l'avez vu ?

— Le relais ?

— Oui, le relais.

— Non, monsieur, je ne l'ai pas vu.

— Mais vous-même, alors, s'écria l'inconnu impatienté, il fallait donc me le dire tout de suite.

— Comment vous l'aurais-je dit tout de suite, puisque vous ne le demandez que maintenant ?

La même voix de femme se fit entendre de nouveau.

— Mais envoie-le donc promener, Martin, dit-elle ; tu vois bien que c'est un pari.

— Vous entendez, monsieur, dit le bourgeois en grossissant la voix, ma femme dit que c'est un pari.

— Hélas ! non, monsieur, ce n'est point un pari. Merci, vous pouvez refermer votre porte et aller retrouver madame.

— Ah ! vous m'en donnez la permission ; c'est bien heureux. Et le bourgeois referma sa porte avec colère.

— Que faire ? murmura l'inconnu. Attendre.

L'attente ne devait pas être longue. Pendant ce dialogue, qui n'avait paru satisfaire ni l'un ni l'autre des interlocuteurs, la voiture s'était sensiblement rapprochée ; on entendait, non seulement

le bruit des roues, mais celui des grelots des chevaux de poste.
Le courrier se mit en travers de la route et attendit.

XXVI
La nuit du 21 juin 1791

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées, que je commençais à distinguer une masse noire, et qu'en avant de cette masse noire, je voyais jaillir les étincelles sous les pieds de plusieurs chevaux.

À mesure que cette masse noire s'approchait, je pouvais reconnaître qu'elle se composait de deux voitures. La première était un cabriolet ordinaire, l'autre une immense voiture de voyage.

En voyant le chemin barré par un homme à pied tenant un cheval par la bride, le postillon de la première voiture attelée de trois chevaux cria *gare* et fit claquer son fouet.

Mais l'inconnu leva la main, et, d'une voix impérative :

— Arrêtez ! dit-il à son tour, j'ai à parler aux voyageurs de la seconde voiture.

Une voix de femme sortit du cabriolet.

— Oh ! mon Dieu ! monsieur de Valory, dit-elle, serait-il arrivé quelque malheur ?

— Non, madame, un embarras seulement.

Puis, s'approchant de la seconde voiture :

— Pardon, dit-il, nous voici arrivés à Varennes et le relais n'y est pas.

— Comment ! le relais n'y est pas ? répondit la même voix de femme.

— Non, madame, et je vous avoue que je suis dans une grave inquiétude.

— Mais réveillez-vous donc, monsieur ! dit la voix de femme avec un mouvement d'impatience bien marqué ; n'entendez-vous pas ce que dit M. de Valory ?

— Hein ! que dit-il ? fit une voix d'homme.

— Il dit que nous sommes arrivés à Varennes, et qu'il n'a pas rencontré de relais.

— Qu'il s'informe.

— Je ne fais pas autre chose depuis un quart d'heure. Depuis un quart d'heure, je frappe, j'appelle, j'interroge inutilement.

— Descendons, dit la voix d'homme, et prenons nous-mêmes des renseignements.

La portière s'ouvrit.

— Non, dit la voix de femme, laissez-moi descendre, laissez-moi faire.

Et celle qui avait prononcé ces paroles sauta légèrement à terre.

— Madame, madame, dit une voix d'enfant, laissez-moi descendre avec vous.

— Non, Louis, dit la dame, restez dans la voiture avec votre papa. Je remonte dans un instant. Donnez-moi votre bras, monsieur de Valory.

Le courrier s'approcha respectueusement, le chapeau à la main, et offrit le bras qui lui était demandé.

— Tenez, justement, dit la dame, voici une porte qui s'ouvre.

Mais, à peine ouverte, la porte se referma. M. de Valory s'élança, et, au risque d'avoir la main coupée, saisit de son côté la porte, et l'attira violemment en dehors. La porte céda à cette pression inattendue, et démasqua un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, tenant un bougeoir à la main, coiffé de nuit, vêtu d'une robe de chambre, et ayant les pieds nus dans ses pantoufles. C'était ce même M. de Préfontaine que j'ai déjà nommé et chez lequel M. de Dampierre était, depuis huit jours, venu deux ou trois fois.

— Que voulez-vous, monsieur, demanda le vieux chevalier étonné, et pourquoi forcez-vous ma porte ?

— Monsieur, répondit le courrier, nous ne connaissons pas Varennes ; nous allons à Stenay ; seriez-vous assez bon pour nous indiquer le chemin que nous devons suivre ?

— Et, si je vous rends ce service et que, pour vous l'avoir rendu, je suis compromis ?

— Dussiez-vous vous compromettre, reprit M. de Valory,

vous n'hésitez pas, je l'espère, à rendre ce service à une femme qui se trouve dans une position dangereuse.

— Monsieur, répondit le gentilhomme, la femme qui est derrière vous n'est pas simplement une femme.

Et, baissant la voix :

— C'est la reine.

M. de Valory essaya de nier. Mais la reine – on devine que c'était elle en effet – lui prit le bras.

— Ne perdons pas de temps à discuter, dit-elle ; prévenez seulement le roi que nous sommes reconnus.

À ces mots, deux autres jeunes gens vêtus de la même livrée que le courrier, c'est-à-dire d'un justaucorps chamois, d'une culotte de peau, de bottes à retroussis, d'une casquette de velours, et armés chacun d'un couteau de chasse, étaient vivement descendus du siège de la berline.

— Sire, dit M. de Valory au roi, la reine fait dire à Votre Majesté qu'elle est reconnue.

— Par qui ? demanda le roi.

— Mais par un vieillard de manières courtoises, quoique un peu timide, et qui m'a l'air d'un gentilhomme.

— Priez-le de venir me parler, dit le roi.

Celui-ci s'avança vers la voiture en donnant des marques d'une vive appréhension. La reine le suivait par derrière ; sa figure était éclairée par la bougie que tenait le vieillard ; sa physionomie exprimait un suprême dédain.

— Votre nom, monsieur ? demanda le roi en attaquant la situation avec franchise.

— De Préfontaine, répondit en hésitant celui qu'on interrogeait.

— Qu'êtes-vous ?

— Major de cavalerie, sire, et chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

— En votre double qualité de major et de chevalier de Saint-

Louis, vous m'avez prêté deux fois serment de fidélité, dit le roi. Il est donc de votre devoir de m'aider dans l'embarras où je me trouve.

Le major balbutia quelques mots ; la reine frappa du pied avec impatience.

— Eh ! sire, dit-elle, ne voyez-vous pas que monsieur a peur ?

Le roi fit semblant de ne pas avoir entendu.

— Monsieur, continua-t-il, avez-vous entendu dire que des hussards et des chevaux de relais attendissent un trésor qui doit passer à Varennes ?

— Oui, sire, répondit M. de Préfontaine.

— Où sont ces hussards ? où sont ces chevaux ?

— Dans la ville basse, sire.

— Et les officiers ?

— Ils sont descendus à l'hôtel du *Grand-Monarque*.

— Monsieur, je vous remercie, dit le roi. Maintenant, vous pouvez rentrer chez vous, personne ne vous a vu, personne ne vous a entendu, il ne vous arrivera donc rien.

Le major profita de la permission, et rentra, après avoir salué profondément.

— Messieurs, dit le roi en s'adressant aux deux jeunes gens qui étaient descendus du siège, remontez à vos places. Vous, monsieur de Valory, à cheval, et à l'hôtel du *Grand-Monarque* ! Vous l'avez entendu, notre escorte est là.

Les deux jeunes gens remontèrent sur leur siège et M. de Valory sauta en selle.

Le roi et la reine rentrèrent dans la voiture, que ferma un des postillons.

Puis, à son tour, le postillon se remit à cheval.

— Postillon, crièrent les trois jeunes gens d'une seule voix, à l'hôtel du *Grand-Monarque* !

Les postillons enlevèrent leurs chevaux ; mais, au même instant, un homme couvert de poussière, monté sur un cheval ruisse-

lant d'écume, sembla sortir de terre, traversa la route diagonalement, et cria d'une voix impérative :

— Arrêtez, postillons, vous menez le roi !

Je poussai un cri de surprise : j'avais reconnu la voix de M. Drouet. Les postillons, qui avaient déjà lancé leurs chevaux, s'arrêtèrent comme frappés de la foudre.

Sans doute la reine jugea que le moment était suprême.

— Mais, parlez-donc, ordonnez donc ! dit-elle au roi.

Le roi sortit la tête hors de la portière.

— Mais qui êtes-vous donc, monsieur, dit-il, pour donner des ordres ici ?

— Un simple citoyen, sire, répondit M. Drouet en se haussant sur ses étriers et en levant le bras ; seulement, je parle au nom de la nation, et je représente la loi.

M. Drouet me parut un géant, il avait dix pieds.

— Postillons, dit le roi, au *Grand-Monarque* ! c'est moi qui vous l'ordonne.

— Au *Grand-Monarque* ! crièrent les trois jeunes gens, c'est l'ordre du roi.

— Postillons, reprit M. Drouet en barrant la route, pas un pas de plus ! Vous me connaissez bien et vous êtes habitués à m'obéir. Je suis Jean-Baptiste Drouet, maître de poste à Sainte-Menehould.

M. de Valory vit les postillons atterrés. Un seul homme en arrêtait dix. Il vit qu'il fallait en finir avec cet homme ; il tira son couteau de chasse et s'élança sur lui.

Mais, en ce moment, je m'élançai et sautai à la bride de son cheval.

Le cheval épouvanté se cabra et désarçonna son cavalier.

M. Drouet me reconnut.

— Ah ! c'est toi, René ! cria-t-il ; suis-moi.

Et, enfonçant ses éperons dans le ventre de son cheval, il sembla s'abîmer en terre, tant il s'élança rapidement sur la pente de la rue des Religieuses.

— Me voilà, monsieur Drouet, me voilà ! criai-je en m'élançant derrière lui.

M. Drouet descendit, ventre à terre, la rue des Religieuses, traversa comme un éclair la place Latry, s'enfonça sous la voûte, reparut presque aussitôt de l'autre côté, et, devant l'hôtel du *Bras-d'or*, se trouva en face d'un autre cavalier qui arrivait à fond de train par la rue de la Basse-Cour, après avoir tourné le coin de la rue Neuve.

— Est-ce toi, Drouet ? dit le cavalier venant de la rue Neuve.

— Est-ce toi, Guillaume ? cria Drouet.

— Oui, oui, se répondirent ensemble les deux jeunes gens.

Tous deux sautèrent à bas de leurs chevaux, qu'ils poussèrent par la grand'porte dans la cour de l'auberge. Puis, comme les joueurs de billard, attirés par le bruit, étaient accourus à la fenêtre :

— Alerte, vous autres ! cria Drouet ; le roi et la famille royale se sauvent ; ils vont passer dans deux voitures, il s'agit de les arrêter. Alerte ! réveillez M. Sauce ; criez : « Au feu ! » Guillaume et moi, nous allons barrer le pont.

J'arrivais en ce moment ; je m'élançai contre la porte du procureur de la commune, et j'y heurtai de toute la force de mes poings en criant : « Au feu ! » comme l'avait recommandé M. Drouet.

Quant à lui et à M. Guillaume, ils avaient disparu par la rue Neuve.

Au bout du pont, ils rencontrèrent une voiture chargée de meubles.

— À qui cette voiture ? cria M. Drouet.

— À moi, répondit l'homme qui la conduisait.

— Ah ! c'est vous, Régnier, dit Guillaume. Vous êtes bon patriote, je le sais. Il s'agit de renverser cette charrette en travers du pont, quelque chose qui puisse arriver à vos meubles, pour empêcher le roi de passer.

— Le roi ?

— Oui, le roi... Il se sauve : il veut gagner la place du Grand-Monarque, où les hussards l'attendent.

— Je les ai vus, dit Guillaume.

— Et moi aussi, fit Régnier.

— Alors, à l'œuvre ! dirent le deux jeunes gens

— À l'œuvre ! répéta le propriétaire des meubles.

Et tous trois, réunissant leurs efforts, renversèrent la charrette en travers du pont.

Quand l'opération fut terminée, ils écoutèrent. Ils entendirent alors les deux voitures qui, pareilles à un tonnerre, descendaient la rue des Religieuses, tandis que le cri : « Au feu ! » retentissait, lugubre et menaçant, dans la ville.

Voici ce qui s'était passé sur la grande route après que nous y eûmes laissé les deux voitures, M. Drouet et moi, ou du moins, voici ce que raconta M. de Préfontaine, qui avait refermé sa porte, mais qui, ayant rouvert sa fenêtre, n'avait pas cessé de voir ni d'écouter.

M. de Valory, tout en tombant, n'avait pas abandonné la bride de son cheval, et, comme il était tombé sur la terre, il s'était relevé avec quelques contusions, mais voilà tout. Il était donc presque aussitôt remonté à cheval, et, revenant sur les postillons, le fouet levé :

— Eh bien, misérables, s'était-il écrié, n'avez-vous pas entendu ?

— Si fait, répondirent les postillons ; mais vous aussi, vous avez entendu ?

— Qui ?

— M. Drouet, qui nous a défendu de faire un pas de plus.

— Vous osez nommer M. Drouet quand le roi ordonne !

— Notre roi, à nous, c'est M. Drouet ; d'ailleurs, il a parlé au nom de la nation.

— Débarrassons-nous de ces trois coquins, dit un des jeunes gens du siège, et conduisons la voiture nous-mêmes.

— Messieurs, messieurs ! s'écria la reine, qui comprit qu'il y allait y avoir du sang versé.

Puis, aux postillons :

— Messieurs, dit-elle de sa voix la plus douce, je n'ordonne pas, je prie ; cinquante louis à chacun de vous si nous arrivons à l'hôtel du *Grand-Monarque*.

Soit crainte des couteaux de chasse des trois jeunes gens, soit enfin obéissant à la prière d'une reine, les postillons partirent au galop.

Mais on avait perdu dix minutes, et les dix minutes, comme on l'a vu, M. Drouet les avait mises à profit.

Les postillons descendirent ventre à terre ; mais, obligés d'éviter la voûte, où les jeunes gens du siège se fussent brisé le front, ils contournèrent l'église, et s'apprêtèrent à descendre la rue de la Basse-Cour. Mais, dans cette manœuvre, force leur avait été de ralentir la course de leurs chevaux.

Le cabriolet, comme nous l'avons dit, précédait la berline ; mais, à peine avait-il tourné l'angle de la place, que deux hommes sautaient à la bride des chevaux. Ces deux hommes, c'étaient l'aîné des frères Leblanc et M. Thévenin, des Islettes.

Cette première voiture ne contenait que deux femmes, deux dames d'honneur de la reine, mesdames Brunier et de Neuville.

— Messieurs, messieurs ! s'écrièrent-elles, que nous voulez-vous ?

En ce moment, un homme s'avança vers le cabriolet ; c'était le procureur de la commune, M. Sauce, qui, réveillé et mis au courant de la situation, s'était habillé et s'était décidé à faire son devoir.

— Excusez-nous, mesdames, dit-il, mais vous avez sans doute des passe-ports ?

— Ce n'est pas nous qui les avons, répondit madame de Neuville ; ce sont les personnes de l'autre voiture.

Le cabriolet s'arrêtant, la berline avait bien été forcée de s'ar-

rêter.

Un attroupement assez considérable s'était déjà formé autour d'elle, sans compter MM. Drouet et Guillaume, qui barricadaient le pont et qui allaient accourir avec le propriétaire des meubles ayant servi à la barricade. Il y avait quatre personnes armées de fusils. C'étaient nos quatre joueurs de billard : Coquillard, Justin, Georges Soucin et Delion. Un cinquième allait prêter main-forte ; c'était Billaud, accouru aux cris. Enfin, un sixième, M. Bellay, ouvrait sa porte et paraissait non moins ardent que les autres.

Quant à moi, je m'étais senti tout à coup arrêté par une main crispée, et la voix de Sophie avait murmuré à mon oreille :

— Pour l'amour de moi, René, laissez faire les autres, et ne vous mêlez point de cela.

Si M. Drouet eût été présent et eût réclamé mon aide, je crois que sa voix l'eût emporté sur celle de Sophie, mais il n'était point là ; il ne courait probablement aucun danger où il était. Je demeurai immobile au coin de la ruelle, ayant Sophie cramponnée à mon bras.

La fenêtre de M. Gerbaut s'ouvrit, et nous l'entendîmes demander ce qu'il y avait. Les fenêtres et les portes de la rue en faisaient autant l'une après l'autre. Les cris : « Au feu ! » avaient tiré de leur lit tous ceux qui les avaient entendus.

Pendant ce temps, M. Sauce s'était approché, nous l'avons dit, de la berline, et, comme s'il eût ignoré la qualité des voyageurs :

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Je suis la baronne de Korff, répondit madame de Tourzel, gouvernante du dauphin.

— Où allez-vous ?

— Je vais à Francfort avec mes deux enfants, mes deux sœurs, mon intendant et mes deux femmes de chambre, dans la première voiture.

— Madame la baronne, dit Sauce, remarquera qu'elle a dévié de son chemin ; mais la question n'est pas là. Vous avez sans dou-

te un passe-port ?

Madame de Tourzel tira le passe-port de sa poche et le présenta au procureur de la commune. Le passe-port était en règle, puisque c'était en effet celui de madame de Korff que M. de Fersen avait donné à la reine.

M. Sauce reçut le passe-port que lui présentait la fausse madame de Korff, prit une lanterne aux mains d'un des curieux amenés par l'événement, le leva à la hauteur du visage des voyageurs, et reconnut le roi.

Le roi, blessé sans doute de ce manque de respect, essaya de faire une espèce de résistance.

— Mais qui êtes-vous donc, monsieur ? demanda-t-il au magistrat, quelle est votre qualité ? êtes-vous garde national seulement ?

— Je suis procureur de la commune, répondit Sauce.

Le roi, comme s'il eût épuisé sa force dans ces quelques mots, ou que la réponse lui parût suffisante, ne fit plus aucune objection.

Le procureur de la commune jeta les yeux sur le passe-port et, s'adressant, non pas au roi, mais à la fausse madame de Korff :

— Madame, dit-il, il est trop tard à cette heure pour viser un passe-port ; et, d'un autre côté, il est de mon devoir de ne pas vous laisser continuer votre route.

La reine intervint :

— Et pourquoi cela, monsieur ? demanda-t-elle d'un ton impératif.

— Parce qu'il y a des risques à courir, à cause des bruits répandus en ce moment.

— Et ces bruits, quels sont-ils ?

— On parle de la fuite du roi et de sa famille, répondit Sauce en regardant fixement la reine.

Les voyageurs se turent ; la reine se rejeta en arrière et s'ensevelit en quelque sorte dans l'ombre de la voiture.

D'autres rapporteront cet événement avec des détails plus pit-

toresques et une poésie qu'ils tâcheront d'élever à la hauteur des augustes personnages dont ils raconteront les malheurs ; mais moi, témoin oculaire et auriculaire, je ne puis dire qu'une chose : j'ai vu et entendu, et, je l'affirme, mot à mot, de point en point, les choses se sont passées ainsi.

Pendant ce temps, le passe-port était examiné dans la salle du *Bras-d'or* à la lueur de deux chandelles. Un membre du conseil municipal fit observer que le passe-port était en règle, puisqu'il était signé du roi et du ministre des affaires étrangères.

— Oui, dit M. Drouet qui venait d'arriver pendant la discussion avec Guillaume et le citoyen Régnier ; mais il n'est pas signé du président de l'Assemblée nationale.

— Comment ! fit une voix, pourquoi par le président de l'Assemblée nationale ?

— Sans doute ! dit Drouet ; maintenant que la France est une nation, maintenant qu'elle a nommé des députés pour représenter ses droits, le véritable roi de la France, celui qui au Champ-de-Mars était assis sur un siège aussi élevé que le roi, celui-là est, non seulement le véritable roi, mais plus que le roi.

Tout le monde se tut ; personne ne trouvait à redire à cette indomptable logique.

Ainsi, cette grande question sociale qui se débattait depuis sept cents ans : Y a-t-il en France une autorité supérieure à celle du roi ? allait se trouver tranchée dans la salle d'auberge d'une petite ville perdue sur la lisière de la forêt d'Argonne.

Drouet marcha droit à la voiture ; dans tous les événements populaires, il y a un homme supérieur qui prend le commandement, et, par conséquent, la responsabilité.

— Madame, dit-il, s'adressant à la reine, et non à madame de Tourzel, si vous êtes vraiment madame de Korff, c'est-à-dire une Suédoise, par conséquent une étrangère, comment avez-vous assez d'influence pour vous faire escorter d'un détachement de dragons à Sainte-Menehould, d'un autre détachement à Clermont, enfin,

d'un premier détachement de hussards à Pont-de-Somme-Vesle, et d'un second à Varennes ?

J'ai lu depuis, dans les Mémoires de Weber, valet de chambre de la reine, qu'en ce moment, M. Drouet avait porté la main sur Son auguste Majesté.

J'étais là, je le répète, et, dans cette circonstance comme en tout ce que j'ai vu de mes yeux, je puis dire ce qui se passa. Pour mettre fin à une discussion fatigante et dans laquelle M. Drouet craignait que ne cédât le procureur de la commune, honnête homme mais qui pouvait ne pas être à la hauteur de la situation, il allongea la main dans l'intérieur de la voiture pour offrir un abri à la reine, en disant :

— Soyez assez bonne pour descendre, madame.

Et, en effet, le procureur de la commune était fort embarrassé.

Encouragé par cette invitation de M. Drouet à la reine, et entendant la première vibration du tocsin qui commençait à sonner, il se rapprocha de la portière, dont il s'était écarté un instant pour faire place à M. Drouet, et, humblement, le chapeau à la main :

— Le conseil municipal, dit-il, est en train de délibérer afin de savoir si vous pouvez continuer votre route ; mais le bruit, à tort ou à raison, s'est répandu que c'était le roi et son auguste famille que nous avons l'honneur de posséder dans nos murs. Je vous supplie donc, qui que vous soyez, d'accepter ma maison comme lieu de sûreté en attendant le résultat de la délibération. Malgré nous, comme vous pouvez l'entendre, voici le tocsin qui commence de sonner. L'affluence des habitants de la ville va s'augmenter de celle des habitants de la campagne, et peut-être le roi, si c'est véritablement au roi que j'ai l'honneur de parler, se verrait-il exposé à des avanies que nous ne pourrions prévenir et qui nous accablent de douleur.

Il n'y avait plus moyen de résister ; on ignorait évidemment dans la ville basse ce qui se passait dans la ville haute ; aucun secours n'arrivait, ni ne paraissait arriver. Les trois jeunes gens,

vêtus en courriers, n'avaient d'autres armes que leurs couteaux de chasse, et ne pouvaient entreprendre de lutter avec une trentaine d'hommes armés de fusils. Le tocsin frissonnait dans l'air et dans les cœurs. Le roi donna l'exemple et descendit.

Je le vois encore, et mon étonnement fut grand de voir un roi sous ce costume. Il portait un habit de drap gris, une veste de satin, une culotte grise, des bas gris, des souliers à boucle et un petit chapeau à trois cornes. En descendant, il heurta du front le haut de la portière et son chapeau tomba ; ses cheveux étaient tressés, relevés sur le haut de la tête et retenus avec un peigne d'ivoire. En un mot, tout son costume correspondait au titre d'intendant qu'il portait sur le passe-port de madame de Korff. Je ramassai le chapeau et le lui rendis.

La reine descendit après lui, et fit descendre Madame Royale et le jeune dauphin, déguisé en petite fille ; puis vint madame Élisabeth, puis madame de Tourzel.

Sauce avait ouvert toute grande la porte de son magasin, et, le chapeau à la main, faisait toute sorte de politesses au roi, qu'il s'obstinait à appeler Votre Majesté, tandis que le roi s'obstinait à soutenir qu'il s'appelait simplement M. Durand. La reine n'eut pas le courage de supporter cette humiliante discussion :

— Eh bien ! s'écria-t-elle, si monsieur est votre roi, et si je suis votre reine, traitez-nous donc avec les égards qui nous sont dus.

À ces mots, le roi lui-même prit honte, et, se redressant :

— Eh bien ! oui, dit-il, je suis le roi, et voilà la reine et mes enfants.

Mais, déjà vulgaire sous le costume royal, le roi perdait encore une portion de sa dignité sous ce malheureux habit de laquais, et il causa presque autant d'étonnement en disant « Je suis le roi, » qu'il causait de pitié en disant « Je ne le suis pas. »

Cependant une inspiration subite faillit le sauver ; seulement, malheureux en tout, il choisit mal sa place au milieu d'un magasin

d'épicerie pour dire ces paroles royales :

— Placé dans la capitale, au milieu des poignards et des baïonnettes, je viens chercher en province, au milieu de mes fidèles sujets, la liberté et la paix dont vous jouissez tous ; nous ne pouvions rester plus longtemps à Paris, ma famille et moi, sans y mourir.

Et, ouvrant ses bras, il serra contre sa poitrine le pauvre M. Sauce, tout abasourdi d'un pareil honneur.

Au moment où le roi serrait le procureur de la commune contre son cœur, on entend un grand bruit de pas de chevaux arrivant du côté où on ne les attendait pas, c'est-à-dire par la place de Latry.

Le roi devine un secours ; mais les patriotes comprennent un danger, et M. Drouet, élevant la voix :

— Faites monter le roi au premier, dit-il.

Sauce s'empresse d'obéir ; le roi monte au premier sans faire de difficultés.

À peine la porte d'une chambre située sur le derrière s'est-elle refermée, qu'on entend un grand tumulte à l'entrée de la rue de la Basse-Cour, du côté de la place de Latry.

Plusieurs voix crient ensemble :

— Le roi ! le roi !

Une seule voix répond :

— Si c'est le roi que vous voulez, vous ne l'aurez que mort !

Reconnaissant la voix de M. Drouet, et pensant qu'il peut avoir besoin de moi, je m'élance de son côté. Au moment où je m'ouvre un passage jusqu'à lui, on parlemente ; mais M. Drouet et ses amis parlementent le fusil à la main, et les officiers de hussards la main sur la poignée de leur sabre.

Entre les deux officiers de hussards, je reconnais M. de Malmy, à cheval et couvert de poussière comme eux. Il paraît leur avoir servi de guide.

XXVII

Ce qui s'était passé à Paris avant le départ

Mon récit serait incomplet si je ne suivais pas la famille royale du palais des Tuileries au haut de la rue des Religieuses, où nous l'avons vue apparaître, et si je ne disais pas à la suite de quelles circonstances M. Drouet était apparu tout à coup pour changer la face des événements et donner au trône des Bourbons cette secousse terrible qui amena la chute, non seulement de la couronne, mais encore de la tête de Louis XVI.

Nous l'avons dit, Mirabeau, en mourant, n'avait vu, dans son orgueil, d'autre ressource que la fuite à la royauté privée de son appui. À partir de ce moment, Louis XVI n'avait plus eu qu'une idée : quitter Paris, quitter la France, fuir à l'étranger.

Une bizarre circonstance, une de ces causes matérielles qui ont tant d'influence sur les destinées humaines, que les historiens ne recherchent pas, à notre grand regret, assez profondément, parce qu'elles sont le côté pittoresque de la Providence, avait concouru à faire germer et à mûrir cette idée de fuite dans le cerveau du roi.

Cette cause matérielle était le beau tableau de Charles I^{er}, peint par Van Dyck, que l'on voit aujourd'hui dans la galerie du Louvre.

C'est toute une histoire que celle de ce tableau, qui tient tout à la fois à l'Angleterre et à la France, qui touche aux Stuart et aux Bourbons, qui rappelle la fenêtre de White-Hall et la place de la Révolution. Il y a peu d'amateurs de peinture qui n'aient vu et qui ne se rappellent ce magnifique tableau représentant le roi cavalier, avec ses long cheveux, son large feutre, son regard mélancolique interrogeant la mer comme si, à l'époque où il fut fait, c'est-à-dire sept ans avant que sa tête tombât sur l'échafaud, Charles I^{er}, par un pressentiment de la terrible catastrophe, regardait déjà du côté de la France pour lui demander asile.

Son cheval est derrière lui, tenu par un jeune page à tête blonde

qui semble partager la soucieuse préoccupation de son maître. Ce page s'appelait Barry.

Quand on décida qu'il fallait donner au roi une maîtresse unique au lieu de son harem du Parc-aux-Cerfs, quand le médecin de Louis XV, le célèbre Quesnay, n'avait pas encore dit au roi qu'il ne s'agissait plus d'*enrayer*, mais de *dételer*, lorsque enfin il fut sérieusement question de décider Louis XV à casser son parlement, on chargea M. de Richelieu, grand expert dans la politique amoureuse, de trouver une femme qui pût faire oublier au roi le plus oublieux du monde la pauvre marquise de Pompadour.

M. de Richelieu jeta les yeux, non pas dans les rangs des filles, des sœurs, des femmes des princes, des comtes et des marquis ; depuis les trois demoiselles de Nesle, Louis XV avait par trop expérimenté cette classe de la société pour espérer qu'il pût trouver quelque chose de nouveau ; mais la classe des grisettes était, sinon complètement, du moins à peu près nouvelle pour lui.

Il allongea le bras et mit la main sur mademoiselle Lange Vau-bernier, plus connue sous le nom de madame du Barry.

Seulement, avant de donner au roi une pareille espèce, comme on disait alors, il fallait lui trouver un coquin de bonne maison qui lui donnât son nom. Il y eut concurrence ; la préférence fut donnée à M. le comte Guillaume du Barry, qui, en l'épousant, la mit en mesure d'être présentée à la cour.

Ce fut alors que, pour faire du génie un auxiliaire à la débauche, M. de Richelieu eut l'idée d'acheter ce magnifique tableau de Van Dyck en Angleterre, et d'en faire cadeau à madame la comtesse du Barry, sous le prétexte peu plausible que ce page qui tenait la bride du cheval du roi, et qui s'appelait Barry, était un ancêtre de son époux. Madame du Barry prit le tableau sans en connaître la valeur. On lui fit sa leçon sur ce qu'elle devait dire à propos de ce tableau, et elle le fit placer dans les mansardes de Versailles, qu'elle habitait, juste en face du canapé sur lequel Louis XV avait l'habitude de s'asseoir avec elle.

Le premier jour où Louis XV s'était trouvé en face de ce tableau nouvellement arrivé d'Angleterre, il avait demandé à la courtisane quel était ce portrait au triste et noble regard, au front pensif et soucieux.

— C'est celui d'un homme à qui l'on a coupé le cou parce que, comme toi, il n'osait point casser son parlement. Entends-tu, La France ? répondit madame du Barry.

Et, tant que le roi hésita à prendre une détermination à l'endroit de son parlement, elle le ramena devant ce tableau, lui disant :

— La France, prends garde à ton cou !

Et, sous l'influence de cette étrange égérie, le parlement fut cassé.

Louis XV mort, madame du Barry exilée, le tableau fut descendu des mansardes, et, en raison de sa valeur artistique, mis dans les appartements du jeune roi Louis XVI qui, parlant très bien l'anglais, qui, lisant de préférence à toutes les autres histoires l'histoire d'Angleterre, avait trouvé dans la contemplation de ce tableau un grave sujet de méditation.

Ce roi avait été mis à mort pour avoir tiré l'épée contre son peuple. Or, n'était-ce pas tirer l'épée contre son peuple que d'entretenir une correspondance avec les émigrés et de nourrir l'idée d'attirer les Autrichiens en France ?

Aux journées des 5 et 6 octobre, ou plutôt, après ces journées, le roi, ramené par le peuple de Versailles aux Tuileries, trouva les appartements, inhabités depuis un siècle, à peu près démeublés. Il ordonna que l'on prît des meubles à Versailles et qu'on les amenât à Paris.

Un jour, en rentrant, il trouva, en vertu de cet ordre, le portrait de Charles I^{er} cloué en face de son lit, dans sa chambre à coucher. La chose lui parut un avertissement du ciel. Tous les jours, le portrait semblait dire : « Bourbon, souviens-toi de Stuart ! »

Le dernier mot de Charles I^{er} sur l'échafaud n'avait-il pas été : *Remember ! Souviens-toi !*

Or, Louis XVI se souvenait, et même ne se souvenait que trop. Il lisait Hume, comme nous l'avons déjà dit, et l'historien lui disait, comme la courtisane disait à Louis XV : « Voilà un roi qui a eu la tête coupée pour avoir cédé à son parlement. »

Louis XVI ne voulait pas céder à son parlement comme Charles I^{er} ; il ne voulait pas lui résister comme Louis XV. Il prit un terme moyen : la résolution de fuir. Le conseil de Mirabeau ne vint qu'après celui de Charles I^{er}.

Un événement sembla annoncer que le moment était venu. J'ai cité la date du 18 avril 1791. Le 18 avril 1791, voici ce qui s'était passé : le roi avait voulu aller à Saint-Cloud ; c'était le lundi de Pâques.

Le roi, la reine, les évêques, les serviteurs remplissaient déjà les voitures dans lesquelles on devait faire le court voyage de deux lieues ; mais le peuple empêcha le roi de sortir des Tuileries. Le roi insista ; le tocsin de Saint-Roch commença de sonner.

Le roi se pencha en dehors de sa voiture ; des milliers de voix crièrent :

— Non, non, non, le roi veut fuir !

— Je vous aime trop pour vous quitter, dit le roi.

— Et nous aussi, nous vous aimons, répondirent d'une seule voix les assistants, mais *vous seul* !

La reine, exceptée de cet amour de la France pour son souverain, pleura, trépigna, mais fut forcée de rentrer aux Tuileries.

Le roi était donc prisonnier ; il n'y avait plus de doute. Or, il est permis à un prisonnier de fuir. À partir de ce moment, le roi prépara sa fuite.

En même temps que le roi désirait quitter la France, deux partis désiraient qu'il la quittât : le parti royaliste afin que le roi en liberté pût rentrer en France avec l'étranger ; le parti républicain afin de n'avoir pas besoin de décapiter le roi pour en arriver à la république.

On va voir tout à l'heure que ceux qui arrêtaient le roi étaient

des hommes du tiers parti, c'est-à-dire des constitutionnels.

La décision prise, il s'agissait de la mettre à exécution. La reine était la grande instigatrice de ce projet – les princesses de la maison d'Autriche furent toujours les mauvais génies des rois de France : Marie de Médicis, Anne d'Autriche, Marie-Antoinette, Marie-Louise.

Le roi eût pu partir seul, et c'était l'idée qui se devait d'abord présenter à tout esprit juste ; en ce cas, il fût parti à cheval. Grand chasseur, bon cavalier, rien ne lui eût été plus facile que de gagner, déguisé en courrier, quelque escorte assez puissante pour le conduire à la frontière.

Mais, pendant la nuit du 5 au 6 octobre, nuit terrible, la reine avait été prise d'un tel effroi, qu'elle avait fait jurer au roi qu'il ne quitterait jamais la France qu'avec elle et ses enfants. Bon mari et bon père, autant que mauvais roi, il voulait bien se parjurer vis-à-vis de la France, mais non vis-à-vis de sa famille. On résolut donc de fuir tous ensemble, le roi, la reine, les enfants de la France.

C'était doubler, tripler, quadrupler la difficulté ; c'était rendre le projet presque impossible. La reine se chargea de ruser. D'ailleurs, elle était soutenue par les *princes étrangers*.

Ce mot de *princes étrangers* va nous jeter dans une courte digression. Nous allons, avec l'impartialité que nous désirons toujours introduire dans ce long récit, et qui nous fait désirer d'amener sans cesse nos lecteurs, quelle que soit leur opinion, à notre point de vue, nous allons, après nous être placés au point de vue du peuple, nous placer au point de vue de la royauté.

Ce que nous autres, citoyens français, appelons *l'étranger*, et par suite *l'ennemi*, n'est jamais pensé, pour un roi de France, *l'ennemi*, et encore moins *l'étranger*.

Les rois de France, en effet, au lieu de prendre pour femme une Française, épousent constamment, soit une princesse autrichienne, soit une princesse allemande, soit une princesse espagnole, soit une princesse italienne, soit, enfin, une princesse savoyarde.

Le père de Louis XVI avait épousé une Saxonne ; le sang du roi n'était donc qu'à moitié français. Lui-même avait épousé une princesse moitié Lorraine, moitié Autrichienne.

Or, qui régnait sur la France ? Un quart de sang français, voilà tout ; les trois autres quarts étaient : saxon, lorrain, autrichien.

Aussi, lorsque Louis XVI eut franchement engagé la lutte contre la France, ce fut son peuple qui devint pour lui *l'étranger*, par conséquent *l'ennemi*.

C'est, au contraire, *l'étranger* qui est son ami ; c'est *l'ennemi* qui est son parent. L'empereur d'Autriche, qui s'appelle Léopold ou Joseph II, est son beau-frère. Le roi de Naples est son neveu ; le roi d'Espagne est son cousin ; tous les rois de l'Europe, enfin, sont un peu plus, un peu moins ses parents.

S'il a le malheur de se brouiller avec son peuple et de le craindre, à qui s'adressera-t-il ? Aux princes ses parents. Or, les princes ses parents sont les amis du roi de France, mais les ennemis du peuple français.

Un avocat qui, le 18 janvier 1793, aurait eu le courage d'exposer à la tribune cette théorie si simple qu'elle devient compréhensible pour la plus médiocre intelligence, eût peut-être sauvé le roi.

Nous sommes dans un siècle d'appréciation. Ce qui rend surtout ce siècle remarquable, c'est le besoin de connaître la vérité, pure, claire, limpide, dégagée de toute image ; l'histoire est à la fois un tribunal d'appel pour le cordelier Danton, pour le jacobin Robespierre et pour le roi Louis XVI. Eh bien, n'est-il pas juste que l'on tienne compte à chacun de la caste où il est né, du milieu où il a été élevé, de la sphère dans laquelle il a vécu ? Qu'on ne pèse pas dans la même balance ceux qui ont eu pour précepteur Voltaire et Rousseau avec celui qui a eu M. de la Vauguyon, et par conséquent qu'on juge Danton au point de vue de la nature, Robespierre au point de vue de la loi, Louis XVI au point de vue de la royauté.

Au point de vue de la royauté, Louis XVI se croyait donc par-

faitement le droit de fuir. Il est vrai qu'au point de vue de la nation, M. Drouet se croyait parfaitement le droit de l'arrêter.

D'ailleurs, les encouragements ne manquaient pas au pauvre roi de la part de ses *amis nos ennemis*.

Catherine II, Catherine le Grand, comme disait Diderot, la Sémiramis du Nord, comme disait Voltaire, la Messaline allemande, comme dira et comme a déjà dit l'Histoire, Catherine II, le bourreau de la Pologne, n'écrivait-elle pas à Marie-Antoinette : « Les rois doivent suivre leur marche sans s'inquiéter des cris du peuple, comme l'hyène suit sa course sans s'inquiéter des aboiements des chiens. »

Le roi de Prusse, dès 1783, n'offrait-il pas à son frère Louis XVI cent mille hommes qu'il lui prêta en 1792, et contre lesquels j'eus personnellement l'honneur de me battre comme volontaire ?

Gustave III, ce roitelet de Suède qui, pour parodier Charles XII se faisant battre par le tzar Pierre I^{er}, se faisait battre par la tzarine Catherine II ; Gustave III, qui avait trouvé moyen de transporter sur le trône de Gustave-Adolphe les vices des Valois, Gustave III n'offrait-il pas à la reine de l'attendre à Aix, sous prétexte de prendre les eaux, et de lui tendre la main de l'autre côté de la frontière ?

En outre, le Suédois Fersen, cet ami dont le dévouement, disait-on, allait au-delà de l'amitié, n'était-il pas là, près de Marie-Antoinette, la pressant, la poussant, se chargeant de faire faire les voitures et de lui servir de cocher pour la conduire hors de Paris ?

La reine, au reste, avait plus d'intérêt encore que le roi à quitter la France.

Entendez-vous ce cri du 18 avril 1791, qui se fait interprète de tout un peuple, et qui dit : « Nous autres aussi, sire, nous vous aimons, mais *vous seul*. »

Et, non seulement la reine, qui avait vu le jour où, dauphine, elle apparut au balcon de l'hôtel de ville, deux cent mille amoureux à ses pieds, la reine, non seulement n'était plus aimée, mais était

haïe ; on l'avait appelée en 89 madame *Déficit* ; en 92, on l'appellera madame *Veto*.

Et elle était haïe tout à la fois par les constitutionnels, par les républicains et par les émigrés. Elle savait qu'il ne s'agissait de rien de moins, pour le comte d'Artois ou le comte de Provence, que de déposer le roi, de nommer un régent, et de la renvoyer en Autriche, ou, ce qui était bien pis, de la renfermer dans un couvent.

On avait tenu de si mauvais propos sur elle, à l'occasion de madame de Lamballe et de M. Arthur Dillon, de madame de Polignac et de M. de Coigny ! Elle avait eu une si méchante affaire avec M. de Rohan, celle du collier, qu'il lui était bien permis de ruser, la pauvre femme, si elle était coupable, et même si elle ne l'était pas.

Aussi, dès janvier 91, la fuite était résolue. Au mois de février, le roi écrivait à M. de Bouillé : « J'ai des ouvertures à vous faire de la part de M. de Mirabeau ; le comte de Lamark sera notre intermédiaire. »

Il ajoutait : « Quoique ces gens-là ne soient guère estimables, et que j'aie payé Mirabeau très cher, je crois qu'il peut me rendre service. »

M. de Bouillé répondait : « Couvrez d'or la défection de Mirabeau ; c'est un scélérat habile qui peut réparer, par cupidité, le mal qu'il a fait par vengeance ; mais défiez-vous de La Fayette, enthousiaste chimérique, ivre de faveurs politiques, capable peut-être d'être un chef de parti, incapable d'être le soutien de la monarchie. »

Remarquez que M. de Bouillé était le cousin de La Fayette ; il n'était pas, comme on le voit, aveuglé par la parenté.

Vers la fin d'avril, le roi écrivait de nouveau à M. de Bouillé : « Je partirai très incessamment avec toute ma famille, dans une seule voiture que je fais en ce moment confectionner secrètement pour cet usage. »

M. de Bouillé répondait : « Au lieu de cette berline faite exprès,

et qui attirera nécessairement les regards, il serait bien plus prudent, je crois, que Votre Majesté adoptât deux diligences anglaises. »

Les diligences anglaises étaient les voitures de poste en usage à cette époque. Le conseil était bon ; la reine empêcha Louis XVI de le suivre. Elle ne voulait pas se séparer de lui ; elle ne voulait pas, surtout, que ses enfants se séparassent d'elle.

M. de Bouillé ajoutait : « Ayez surtout près de vous, sire, pour conseiller Votre Majesté, dans les dangers qui peuvent surgir pendant un pareil voyage, ayez un homme de tête et de bras, d'improvisation et d'exécution ; et si votre Majesté ne sait où trouver cet homme, je le lui indique : c'est le marquis d'Agout, major des gardes françaises. »

Le roi adopta ce conseil. Nous verrons plus tard comment M. d'Agout ne se trouvait pas à Varennes.

Le roi, dans une troisième lettre, ordonna à M. de Bouillé d'établir un relais de poste de Châlons à Montmédy ; son intention était d'éviter Reims, où il avait été sacré, où il pouvait être reconnu, et de passer par Varennes.

M. de Bouillé répondit que le roi pouvait, en traversant Reims, tenir les stores de sa voiture fermés, mais qu'il verrait avec peine Sa Majesté persister dans sa première idée. Sur deux points de la route de Varennes, il n'y avait pas de relais de poste, et il faudrait en envoyer. En outre, les troupes ne fréquentaient pas cette route, qui s'éloignait de la ligne droite ; il faudrait y placer des détachements spéciaux, détachements qui pourraient exciter des soupçons.

Le roi persista dans sa volonté. Il envoya un million en assignats à M. de Bouillé pour faire face aux dépenses qu'occasionneraient le déplacement des troupes et les achats de fourrages, et le chargea de faire reconnaître par un officier intelligent et courageux la route qui conduit de Châlons à Montmédy, en passant par Varennes.

Devant un ordre si positif, M. de Bouillé ne put qu'obéir. Il

envoya, le 10 juin, M. de Goguelat pour faire la reconnaissance de la route, mission pour laquelle il fallait en effet un officier courageux et intelligent. M. de Goguelat était l'un et l'autre.

M. de Bouillé avait sous son commandement toutes les troupes de la Lorraine, de l'Alsace, de la Franche-Comté et de la Champagne. Ce commandement couvrait toute la frontière s'étendant de la Marne à la Meuse. Quatre-vingt-dix bataillons et cent quatre escadrons obéissaient à ses ordres. Seulement, il faudrait trier les hommes, éloigner autant que possible les Français, c'est-à-dire les patriotes, pour se servir des étrangers.

Au jour convenu, les troupes se mirent en marche.

C'est ainsi que l'on avait vu un train d'artillerie de seize pièces filer sur Montmédy ; le Royal-Allemand prendre la route de Stenay ; un escadron de hussards se porter à Dun, et un autre à Varennes, tandis que cinquante hommes détachés, sous le commandement de M. de Choiseul, poussaient jusqu'à Pont-de-Somme-Vesles, où le roi les rencontrerait comme premier poste. Puis il trouverait à Sainte-Menehould un détachement de dragons sous le commandement de M. Dandoins.

À Clermont, un autre détachement sous le commandement de M. de Damas.

Il trouverait à Varennes le relais de poste et l'escadron de hussards sous le commandement de MM. de Bouillé fils et de Raigecourt.

Enfin, à Stenay, il trouverait M. de Stenay père, en personne.

Les choses ainsi arrêtées, le roi écrivit à M. de Bouillé que son départ était fixé au 19 juin suivant.

XXVIII Le départ

C'était la troisième ou la quatrième fois que l'on changeait la date du départ.

On aurait dû d'abord partir le 11 ; mais on se défiait de madame de Rochereul, femme de chambre du dauphin, laquelle était la maîtresse de M. de Gouvion, aide de camp de La Fayette, et qui était de service jusqu'au 12.

Il était donc imprudent de partir le 11.

Dès le 15 juin, les Autrichiens devaient s'avancer vers la frontière française et occuper les postes à deux lieues de Montmédy. Le départ fut remis au 15 juin suivant. Le 15 au soir, le roi sortirait avec la famille royale dans une voiture bourgeoise ; la grande voiture de voyage attendrait à Bondy.

Si le roi n'était pas à Bondy à deux heures après minuit, c'est qu'il aurait été arrêté à sa sortie des Tuileries ou à la barrière. En ce cas, le garde de la berline partirait seul, à franc étrier, ne s'arrêterait qu'à Pont-de-Somme-Vesles, et là, annoncerait à M. de Choiseul que le coup avait manqué. M. de Choiseul le ferait dire à M. Dandoins, M. Dandoins à M. de Damas, M. de Damas à M. de Bouillé, et chacun pourvoierait à sa sûreté.

M. de Bouillé reçut ces nouvelles instructions, et régla ses dispositions en conséquence. M. de Choiseul partit à l'instant même pour Paris.

À Paris, M. de Choiseul attendrait les ordres du roi et se mettrait en route douze heures avant lui. Les gens et les chevaux de M. de Choiseul se tiendraient à Varennes dès la matinée du 18.

Le 19, frais et reposés, ils traverseraient Varennes, et attendraient dans une ferme, à mi-chemin de Varennes à Neuville. On se rappelle qu'il n'y avait pas de poste à Varennes. À l'arrivée du roi, ils prendraient la place des chevaux de poste de Clermont, et

conduiraient la famille royale jusqu'à Dun. Le changement se ferait ainsi avec rapidité et sans embarras.

À son retour qui, nous l'avons dit, précéderait de douze heures le départ du roi, M. de Choiseul prendrait le commandement des quarante hussards de Pont-de-Somme-Vesles. À Pont-de-Somme-Vesles, il attendra le roi et la famille royale, les escortera jusqu'à Sainte-Menehould. À Sainte-Menehould, les hussards céderont la place aux dragons, et barreront le chemin. Derrière le roi, personne ne passera plus.

Au bout de vingt-quatre heures, la consigne sera levée ; car, au bout de vingt-quatre heures, le roi sera hors de France. M. de Choiseul aura des ordres signés du roi qui l'autoriseront à requérir la force au besoin. Six cents louis d'or seront distribués par lui aux soldats.

Le 14 juin, M. de Bouillé, étant à Longwy, reçoit une lettre du roi. Le départ est retardé de vingt-quatre heures. D'où venait ce nouveau retard ? Nous allons le dire. La raison, en effet, était grave.

Le roi ne touchait son quartier de liste civile que le 20 au matin ; et Louis XVI, en roi économe, ne voulait pas perdre ce quartier de pension. Si Paris valait bien une messe, selon Henri IV, six millions valaient bien un jour, selon Louis XVI.

Cette raison, si bonne qu'elle fût, désespéra M. de Bouillé. En effet, c'étaient des contre-ordres à donner sur toute la ligne. Au lieu de deux jours, c'étaient trois jours de stationnement pour les relais, trois jours de cantonnement pour les troupes. Et cependant il fallait bien en prendre son parti.

Le 20 juin, M. de Bouillé s'avança jusqu'à Stenay ; il y trouva le Royal-Allemand. On a vu que, le même jour, les hussards de Pont-de-Somme-Vesles étaient arrivés à Sainte-Menehould, annonçant les dragons. Nous savons par M. Drouet l'effet qu'avait produit leur apparition inattendue.

Nous avons vu un second détachement de hussards arriver à

Varenes.

L'effet produit n'avait pas été moins grand à Varenes qu'à Sainte-Menehould.

Voyons ce qui se passait à Paris pendant ces derniers jours.

Nous avons dit que la reine s'était chargée de ruser ; elle remplissait sa promesse, elle rusait. D'abord, elle avait offert les chevaux blancs qui devaient traîner le char triomphal de Voltaire.

Le 19, elle avait été en promenade avec le dauphin, et avait suivi les boulevards extérieurs. Le 20, elle avait dit à M. de Montmorin, ministre des affaires étrangères :

— Avez-vous vu madame Élisabeth ? Elle m'afflige beaucoup ; je sors de chez elle, et j'ai fait tout au monde pour la décider à suivre, avec nous, la procession de la Fête-Dieu ; elle s'y refuse absolument ; tâchez donc qu'elle fasse à son frère le sacrifice de ses préjugés.

Le même jour, rencontrant sur son chemin un commandant de la garde nationale :

— Eh bien ! monsieur, lui demanda-t-elle en riant, parle-t-on encore à Paris de la fuite du roi ?

— Non, madame, avait répondu le commandant, on est trop convaincu maintenant de l'attachement du roi à la Constitution et de son amour pour son peuple.

— On a bien raison ! avait répondu la reine.

Et elle avait pris congé du commandant avec son sourire le plus gracieux.

Puis on s'était occupé des détails matériels.

Le 17, M. de Moustier, ex-garde du corps, avait été abordé par un inconnu tandis qu'il se promenait aux Tuileries. Cet inconnu, au nom du roi, l'avait invité à le suivre. M. de Moustier avait obéi ; dix minutes après, il était en face du roi.

Louis XVI le salua par son nom. Le garde du corps, étonné, s'inclina.

— Je vous connais, monsieur, lui dit le roi, et je sais que je

puis compter sur vous. Voilà pourquoi je me suis adressé à vous.

— Je serais digne, je l'espère, quelle que soit la chose qu'elle attende de moi, de la confiance de Votre Majesté.

— Croyez-vous que je puisse compter également, demanda le roi, sur vos deux amis, MM. de Valory et de Malden ?

— J'en suis sûr, sire.

— Alors, dites-leur de se faire confectionner des vestes de couleur chamois, des culottes de peau, des bottes à retroussis, et des casquettes de velours.

Le choix de la couleur chamois était une grande imprudence. Le chamois était la couleur de chasse de M. le prince de Condé, en émigration depuis plus d'un an.

M. de Moustier fut prié en outre de se promener chaque soir sur le pont Royal ; là, une personne de confiance, qui se ferait reconnaître à lui, lui porterait les derniers ordres du roi.

Dans la soirée du 19, M. de Moustier reçut l'ordre suivant « M. de Moustier et ses compagnons devront se trouver dans la cour du château demain à neuf heures du soir ; ils y apprendront ce qu'ils auront à faire. »

Restait le passe-port. On sait que la reine voyageait sous le nom de madame de Korff ; c'était M. de Fersen qui lui avait procuré ce passe-port.

Il était pour madame la baronne de Korff, ses deux enfants, son intendant et deux femmes de chambre. La reine serait madame de Korff, les deux enfants seraient le dauphin et Madame Royale, l'intendant serait le roi, les deux femmes de chambre seraient mesdames de Neuville et Brunier.

Là n'étaient compris, il est vrai, ni madame Élisabeth, ni M. d'Agout, que M. de Bouillé avait tant recommandé au roi de prendre avec lui ; mais il fallait bien donner quelque chose au hasard !

Dans la matinée du 20, M. de Moustier présenta ses deux compagnons au roi.

Ces messieurs reçurent leurs instructions de la bouche même de

Sa Majesté. M. de Malden devait répondre au nom de *Jean*, M. de Moustier au nom de *Melchior*, et M. de Valory au nom de *François*.

Quant à M. de Choiseul, il attendait chez lui, rue d'Artois, les ordres de la cour. Le 20, à trois heures, il n'avait rien entendu dire encore, lui qui devait partir douze heures avant le roi. Il commençait à désespérer, lorsque le seul de ses gens qu'il eût gardé, et qui le croyait sur le point de partir pour Metz, vint lui annoncer que quelqu'un demandait à lui parler de la part de la reine.

Il respira, et ordonna de faire monter celui qui se présentait ; un instant, il craignit que cet homme ne vint lui dire que la reine ne partait pas. L'homme entra. Il avait un grand chapeau rabattu sur les yeux ; il était enveloppé d'une immense houppelande. C'était le coiffeur de la reine, le fameux Léonard, qui a laissé des *Mémoires*. Le coiffeur de la reine était un personnage de la plus haute importance.

L'homme qui avait rêvé et mis à exécution ces coiffures fantastiques que l'on ne confectionnait qu'à l'aide d'une échelle double, et qui étaient des parterres tout entiers, avec des fleurs, des arbres, des oiseaux et leurs nids ; qui, un jour, avait fait entrer dans les éléments de ces folles coiffures un vaisseau de ligne avec ses trois ponts, ses mâts, ses voiles, son équipage, ses canons, ses cordages et ses banderoles, cet homme devait avoir de sa valeur une haute idée !

— Quoi ! Léonard ! Ce n'était certainement pas vous que j'attendais ; mais, puisque vous voilà, soyez le bienvenu !

— Ce n'est point ma faute si je vous ai fait attendre, monsieur le comte ; mais il y a seulement dix minutes que la reine m'a prévenu que j'eusse à me rendre chez vous.

— Et elle ne vous a rien dit autre chose ? demanda M. de Choiseul étonné.

— Elle m'a dit de prendre tous ses diamants et de vous apporter cette lettre.

— Eh ! morbleu ! donnez donc ! fit M. de Choiseul avec impatience.

Léonard regarda le jeune gentilhomme avec étonnement ; il n'était pas habitué à ce qu'on lui manquât de respect à ce point.

M. de Choiseul lut la lettre. Elle était longue et pleine de recommandations ; elle annonçait que l'on partirait à minuit juste. Quant au comte de Choiseul – il n'était que comte, je crois, à cette époque –, elle l'invitait à partir à l'instant même, le priant d'amener Léonard, qui, ajoutait Marie-Antoinette, avait ordre de lui obéir comme à elle-même. M. de Choiseul fit lire cette recommandation à Léonard, qui s'inclina en signe d'obéissance. Puis il brûla la lettre de la reine.

En ce moment, un domestique du comte entra.

— La voiture de M. le comte est prête, dit-il.

— Allons, mon cher Léonard, venez, dit le jeune gentilhomme.

— Comment, que je vienne ? s'écria le coiffeur stupéfait.

— Sans doute ; ne devez-vous pas m'obéir comme à la reine ?

Eh bien, je vous donne l'ordre de venir.

— Et les diamants de Sa Majesté ?

— Vous les emporterez avec vous.

— Où cela ?

— Où nous allons.

— Mais où allons-nous ?

— À quelques lieues d'ici, où nous avons à remplir une mission toute particulière et très importante.

— Impossible ! monsieur le comte, s'écria Léonard en reculant d'effroi.

— Léonard, vous oubliez déjà, il me semble, que vous devez m'obéir comme à la reine.

— Certainement, monsieur le comte, je dois vous obéir, mais quand il s'agit de choses raisonnables.

— Où avez-vous vu que ce soit une chose déraisonnable que de me suivre ?

— J'ai laissé la clef à la porte de mon appartement, et, comme la reine m'avait recommandé de me déguiser pour venir chez vous, j'ai pris le chapeau et la houppelande de mon frère. Quand il va rentrer, et qu'il ne trouvera plus ni l'un ni l'autre, il va jeter les hauts cris ; et puis, il y a madame de Laage qui ne peut être coiffée que par moi et que j'ai promis de coiffer ce soir ; il y a enfin mon cabriolet et mon domestique qui m'attendent dans la cour des Tuileries.

— Eh bien ! dit M. de Choiseul en riant et en enrageant tout à la fois de la résistance du coiffeur, que voulez-vous ! votre frère achètera un autre chapeau et une autre redingote ; vous coifferez madame de Laage un autre jour, et votre domestique, ne vous voyant pas revenir, croira que vous êtes rentré sans lui, et rentrera sans vous. Quant à nous, mon cher Léonard, partons ! Et il fit monter le coiffeur, désespéré, dans son cabriolet, qu'il poussa de toute la vitesse de son cheval vers la Petite-Villette.

À l'heure même où M. de Choiseul franchissait la barrière, les trois gardes du corps étaient introduits chez le roi et enfermés dans un petit cabinet.

À neuf heures et demie, la reine recevait une lettre de Bailly ; le bon mathématicien s'avisait de faire le chevalier : il envoyait à la reine une lettre de madame de Rochereul dénonçant le départ de la famille pour la nuit même.

À dix heures, on annonça M. de La Fayette. Il n'y avait pas moyen de lui refuser la porte ; on le fit entrer. Il était avec MM. de Gouvion et Romeuf, ses aides de camp.

Madame de Rochereul, maîtresse de M. de Gouvion, avait averti celui-ci que la fuite de la famille royale était préparée pour la nuit même.

La reine et madame Élisabeth étaient allées dans la soirée, mais sans escorte, bien entendu, faire promenade au bois de Boulogne. M. de La Fayette, avec sa politesse exquise, s'informa près de la reine si la promenade avait été bonne ; seulement, il ajouta en sou-

riant :

— Votre Majesté a tort de rentrer si tard.

— Pourquoi donc ? demanda la reine.

— Mais parce que le brouillard du soir pourrait lui faire du mal.

— Les brouillards du soir au mois de juin ? dit-elle. En vérité, à moins que je n'en fasse faire exprès pour cacher notre fuite, je ne sais pas où j'en trouverais, ajouta la reine avec une admirable assurance ; car je présume que le bruit court toujours que nous partons ?

— Le fait est, madame, répondit le général, que plus que jamais on parle de ce départ, à ce point que j'ai reçu avis qu'il avait lieu ce soir.

— Ah ! dit la reine, je gage que c'est de M. de Gouvion que vous tenez cette bonne nouvelle ?

— Et pourquoi de moi ? demanda le jeune officier en rougissant.

— Je ne sais, dit la reine ; peut-être avez-vous des intelligences au château... Tenez, voici M. de Romeuf qui n'en a point ; je suis sûre qu'il voudra bien répondre de nous.

— Et je n'aurais pas grand mérite à cela, madame, dit le jeune homme, le roi ayant donné à l'Assemblée sa parole de ne point quitter Paris.

On parla d'autre chose.

À dix heures et demie, le général La Fayette et ses aides de camp se retirèrent. M. de La Fayette parti, la reine et madame Élisabeth appelèrent leur domesticité, se firent rendre par elle les services ordinaires de la toilette du soir ; puis, à onze heures, selon la coutume, elles congédièrent tout le monde.

Les portes fermées, chacune se mit à sa toilette. La reine et madame Élisabeth s'habillèrent mutuellement. Elles avaient des robes fort simples et des chapeaux à larges bords qui cachaient entièrement leur visage.

Elles achevaient à peine d'épingler leurs fichus, que le roi entra, dans son costume d'intendant. Depuis huit jours, le valet de chambre Hue, qui était de la même taille que le roi, sortait par la porte et à l'heure où le roi devait sortir. Cette sortie avait pour but d'habituer la sentinelle à voir sortir l'homme habillé de gris.

Le roi, il faut lui rendre cette justice, avait plus l'air d'un valet de chambre que d'un roi.

Le roi venu, on tira les trois gardes du corps de leur cachette. Puis l'on passa chez Madame Royale.

Madame Royale était prête, mais pas encore le dauphin : on l'avait réveillé dans son premier sommeil, et, comme on avait décidé que, pour le déguiser, lui aussi, on l'habillerait en fille, il avait fait toute sorte de difficultés pour revêtir un costume qui l'humiliait. Enfin, il avait demandé si c'était pour jouer une comédie ; on lui avait répondu que oui, et, comme il aimait fort la comédie, il s'était laissé faire.

On donna aux gardes du corps leurs dernières instructions. Jusqu'à Bondy, on allait avec les chevaux de M. de Fersen ; à Bondy, on prenait la poste. M. de Malden et M. de Moustier, placés sur le siège, payeraient les postillons, auxquels il serait accordé trente sous de guides ; ordinairement, on n'en donnait que vingt-cinq ; mais, vu la lourdeur de la voiture, on augmentait de cinq sous. Quand les postillons auraient bien marché, il recevraient, à titre de gratification, dix sous de plus. Dans aucun cas ils ne seraient payés plus de quarante sous : le roi seul payait un écu.

On avait calculé qu'en allant médiocrement vite, on serait en douze ou quatorze heures à Châlons.

Chacun promit de s'en tenir au programme arrêté. On s'avança vers la porte ; on écouta : tout était silencieux.

Voyons dans quelles conditions mauvaises on allait entreprendre ce grand pas.

D'abord, contre l'avis de M. de Bouillé, qui veut deux simples diligences anglaises, la reine fait confectionner deux énormes ber-

lines où elle pourra entasser vaches, malles et sacs de nuit.

Au lieu d'avoir un courrier avec livrée simple, la livrée de tout le monde, et même sans livrée, on fait habiller trois gardes du corps à la livrée du prince de Condé.

Au lieu de choisir trois hommes qui connaissent la route, on choisit trois hommes qui ne l'ont jamais faite ; on les prend au hasard ; un d'eux ne connaît pas même Paris, et promènera la reine rue du Bac et sur les Quais, tandis qu'on l'attendra rue de l'Échelle.

Au lieu de mettre un petit peigne dans sa poche pour rajuster sa coiffure en attendant que le coiffeur qu'elle a envoyé à la frontière répare les avaries du voyage, la reine fait faire un nécessaire splendide dont, pendant deux mois, s'occupent tous les bijoutiers de Paris.

Au lieu de cacher le roi, valet de chambre ou intendant de madame de Korff, dans une voiture de suite, on le met dans la voiture principale, face à face, genoux à genoux avec sa prétendue maîtresse.

Au lieu d'atteler la voiture de deux, de trois et même de quatre chevaux, on l'attelle de six, sans se souvenir que le roi seul voyage à six chevaux.

Au lieu d'armer les gardes du corps jusqu'aux dents, on leur met au côté de petits couteaux de chasse, bons tout au plus dans une lutte corps à corps, et on entasse dans les malles les pistolets et les tromblons, couchés sur l'habit rouge brodé d'or que le roi portait à Cherbourg.

Au lieu, enfin, de prendre M. d'Agout – cet homme résolu qui connaît parfaitement la route, et dont M. de Bouillé a répondu au roi –, on prend madame de Tourzel, gouvernante des enfants de France. Madame de Tourzel a réclamé son droit au nom de l'étiquette ; elle l'emporte sur M. d'Agout, qui réclamait le sien au nom du dévouement.

À part cela, toutes les précautions sont prises.

Quos vult perdere Jupiter dementat !

XXIX La route

Tout à coup, la pendule sonna onze heures. Chaque vibration pénétra dans le cœur des fugitifs et les fit tressaillir. On se remit et l'on commença de sortir. Maintenant, comment était-on arrivé à se faire un chemin jusqu'à la cour ?

Le voici :

Madame de Rochereul, dont le service finissait le 12, occupait une petite chambre dont la porte donnait sur un appartement vide depuis six mois.

L'appartement vide était celui de M. de Villequier, premier gentilhomme de la chambre. Il était vide parce que M. de Villequier avait émigré. Cet appartement, situé au rez-de-chaussée, avait une issue donnant sur la cour des Princes. De son côté, la chambre de madame de Rochereul, tout en ayant une porte de communication avec l'appartement de M. de Villequier, attenait à la chambre de Madame Royale.

Le 11, à peine madame de Rochereul eut-elle quitté le château, que le roi et la reine visitèrent sa chambre. Sous le prétexte d'agrandir le logement de Madame Royale, la reine déclara qu'elle retenait cette pièce, et que la femme de chambre de M. le dauphin logerait désormais dans l'appartement de madame de Chimai, dame d'honneur. Quant à l'appartement de M. de Villequier, on en demanda la clef à M. Renard, inspecteur des bâtiments. M. Renard remit cette clef au roi le 13 juin.

Si nombreuses que fussent les sentinelles, on avait négligé d'en mettre une à la porte de cet appartement, vide depuis trois mois. En outre, à onze heures du soir, les sentinelles des cours étaient habituées, le service du château finissant, à voir sortir beaucoup de monde du même coup. Une fois dans l'appartement de M. de Villequier, une fois onze heures sonnées, il y avait donc chance que

l'on sortirait du château.

Quant à faire traverser Paris à la famille royale, cela regardait M. de Fersen. Il attendrait, avec un fiacre et déguisé en cocher de fiacre, au guichet de l'Échelle, et conduirait les fugitifs du guichet de l'Échelle à la barrière de Clichy, où la berline de voyage était remise chez un Anglais, M. Crawford.

Les trois gardes du corps suivraient dans un fiacre.

Les deux femmes de chambre, madame Brunier et madame de Neuville, gagneraient à pied le pont Royal ; là, elles trouveraient une voiture à deux chevaux stationnant, et dans laquelle elles partiraient pour Claye, où elles attendraient la reine.

On sortit donc, Madame Élisabeth d'abord, avec Madame Royale ; puis madame de Tourzel et le dauphin, accompagnés d'un des gardes du corps.

Les deux groupes devaient marcher à vingt pas l'un de l'autre. Une des sentinelles croisait le chemin. En voyant venir le premier groupe, elle s'arrêta.

— Ah ! ma tante, dit Madame Royale, nous sommes perdues ! cet homme nous reconnaît.

Madame Élisabeth ne répondit pas, et continua son chemin.

Madame Royale se trompait : elles n'étaient pas reconnues, ou, si elles l'étaient, elles étaient reconnues par un ami.

La sentinelle leur tourna le dos et les laissa passer. Au bout de cinq minutes, madame de Tourzel, les deux princesses et le dauphin furent dans le fiacre qui les attendait au coin de la rue de l'Échelle.

M. de Fersen était si bien déguisé, que les princesses ne le reconnaissaient pas. Ce fut lui qui les reconnut. Il sauta à bas de son siège, leur ouvrit la portière, et les fit monter.

Au moment où M. de Fersen refermait la portière, un fiacre passa à vide ; voyant un confrère arrêté, il s'arrêta aussi et entama avec M. de Fersen une conversation sur les affaires du temps. M. de Fersen, homme d'esprit, la soutint à merveille, et, tirant de sa

poche une tabatière de carton, il offrit une prise à son collègue. Celui-ci plongeait profondément ses doigts dans la tabatière, savourait longuement et voluptueusement la poudre qui, selon Sganarelle et Aristote, n'a point d'égale, et partit.

En ce moment, le roi, suivi de son garde du corps, débouchait à son tour et venait, les mains dans les poches et se dandinant comme un bon bourgeois.

Il était suivi par un second garde.

Pendant le trajet, une des boucles de ses souliers s'était détachée ; il n'avait point voulu s'arrêter pour cela ; mais le garde qui venait après lui avait ramassé la boucle.

M. de Fersen alla au-devant de Sa Majesté.

— Et la reine, sire ? demanda-t-il.

— La reine nous suit, répondit le roi.

Et il monta dans la voiture à son tour.

On attendit la reine. Au bout d'une demi-heure, elle n'était pas encore arrivée. Que faisait-elle donc ?

La reine s'était perdue. Elle avait soutenu à son guide, le troisième garde du corps, que le guichet de l'Échelle était à droite ; il avait, lui, soutenu, mais faiblement – il connaissait à peine Paris –, que le guichet de l'Échelle était à gauche ; enfin, la reine avait paru si sûre de son fait, qu'il avait cédé. On était sorti par le guichet du bord de l'eau, on avait erré sur les quais, on avait traversé le pont, on s'était enfoncé dans la rue du Bac. La reine avait bien été forcée de reconnaître son erreur ; mais on était complètement désorienté. Le garde fut forcé de demander le guichet de l'Échelle ; il fallait traverser le Carrousel une seconde fois. Sous la voûte, on se trouva en face de laquais portant des torches et d'une voiture sortant au grand trot ; pour ne pas être écrasée, la reine n'eut que le temps de s'effacer contre la muraille.

Elle reconnut La Fayette. Le garde se jeta devant elle pour la cacher. Mais elle, l'écartant vivement, frappa les roues de la voiture de la petite canne que les femmes portaient à cette époque, en

disant :

— Va, geôlier, je suis hors de ta puissance.

Ceci n'est qu'une tradition. Le garde, au contraire, prétend, dans son récit, que la reine eut si grand'peur, qu'elle quitta son bras et s'enfuit. Il courut après elle, lui prit le bras, et l'entraîna vivement. On traversa le Carrousel à grands pas, puis le guichet de l'Échelle ; enfin on aperçut le fiacre qui stationnait.

M. de Fersen s'élança au-devant de la reine et la fit monter dans le fiacre, où elle tomba toute frissonnante près du roi.

« Ma mère, en montant, dit Madame Royale dans ses Mémoires, marcha sur mon frère, qui eut la force de ne pas crier. »

M. de Fersen avait arrêté un fiacre pour les trois gardes du corps. Ils y montèrent, donnant ordre au cocher de suivre l'autre voiture.

M. de Fersen, qui ne connaissait guère mieux Paris que le garde du corps qui avait servi de guide à la reine, n'osa s'engager dans les rues ; il alla jusqu'au faubourg Saint-Honoré en longeant les Tuileries. De là, on gagna la barrière de Clichy.

Quelques pas avant la maison de M. Crawford, les gardes du corps descendirent, payèrent et renvoyèrent leur fiacre. Ils avaient leur place sur le siège et derrière la voiture royale.

La berline de voyage était à son poste. La transvasion s'opéra. M. de Fersen versa son fiacre dans un fossé, puis monta sur le siège de la berline ; un homme à lui monta à cheval et conduisit à la Daumont.

On mit une heure à peine pour arriver à Bondy. Tout avait été à merveille.

À Bondy, on trouva les deux femmes de chambre qui devaient attendre à Claye. Elles étaient venues en cabriolet, croyant trouver à Bondy une voiture de poste ; elles n'en avaient point trouvé et avaient acheté au maître de poste un cabriolet mille francs.

Le cocher de l'autre cabriolet faisait souffler son cheval avant de revenir à Paris.

Là, M. de Fersen devait quitter Leurs Majestés. Il baisa les mains du roi pour avoir le droit de baiser celles de la reine.

M. de Fersen devait les rejoindre en Autriche. Il rentra à Paris pour savoir ce qui s'était passé ; puis il partirait incontinent pour Bruxelles.

L'homme propose, Dieu dispose. La reine devait, deux ans plus tard, avoir la tête tranchée sur la place de la Révolution ; M. de Fersen devait périr dans une émeute à Stockholm, tué à coups de parapluie par des femmes ivres.

Par bonheur, un nuage leur cachait l'avenir. On se quitta plein d'espérance.

M. de Valory enfourcha un cheval de poste et courut en avant pour commander les chevaux. MM. de Malden et de Moustier prirent place sur le siège de la berline, qui partit, enlevée au galop de six vigoureux chevaux. Le cabriolet partit après elle.

M. de Fersen suivit des yeux et des oreilles ce tourbillon de poussière et de bruit ; puis, quand la trombe eut disparu, quand le bruit se fut éteint, il remonta à son tour dans sa voiture, qu'il avait conduite la veille à Bondy, et à laquelle on attela les chevaux qui venaient de mener la reine.

Il avait son costume de cocher de fiacre, ce qui étonna fort le cocher de cabriolet, qui le regardait faire, et lui avait vu baiser les mains du roi pour avoir le droit, comme nous l'avons dit, de baiser celles de la reine. C'était une imprudence de plus à ajouter à celles que nous avons déjà signalées.

Tout alla bien jusqu'à Montmirail ; à Montmirail, la soupente de la voiture royale cassa. Il fallut s'arrêter dans la ville ; on y perdit deux heures ; il faisait grand jour. La nuit du 20 au 21 juin est justement la plus courte de l'année. Puis on rencontra une côte ; le roi la voulut monter à pied ; on perdit encore une demi-heure.

Quatre heures et demie sonnaient à la cathédrale lorsque la berline entra dans Châlons et s'arrêta devant la poste, située à cette époque à l'extrémité de la rue Saint-Jacques. M. de Valory s'ap-

procha de la voiture.

— François, tout va bien, lui dit la reine ; il me semble que, si nous devions être arrêtés, nous le serions déjà.

Pour parler à M. de Valory, la reine s'était montrée. Le roi se montra à son tour.

Le maître de poste, Oudet, le reconnut ; un des spectateurs que la curiosité avait attirés le reconnut aussi. Le maître de poste vit ce dernier s'éloigner et eut peur pour le roi.

— Sire, dit-il à demi-voix, ne vous montrez pas ainsi, ou vous vous perdrez.

Puis, s'adressant aux postillons :

— Eh bien, paresseux, reprit-il, est-ce ainsi que l'on sert de braves voyageurs qui payent trente sous de guides ?

Et il se mit lui-même à l'œuvre, aidant les postillons. La voiture était attelée avant qu'on eût rien vu paraître.

— En route ! cria le maître de poste.

Le premier postillon veut enlever ses chevaux ; les deux chevaux s'abattent.

Sous les coups de fouet, ils se relèvent ; on veut lancer la voiture : les deux chevaux du second postillon s'abattent à leur tour. On tire le postillon de dessous le porteur, où il avait la cuisse engagée ; il y laisse sa botte forte. Les chevaux se relèvent ; le postillon repasse sa botte et se remet en selle.

La voiture part. Les voyageurs respirent. Seulement, comme l'avis du maître de poste fait craindre un danger, au lieu de courir en avant, M. de Valory galope à côté de la voiture. Ces chevaux s'abattant les uns après les autres sans aucune raison de s'abattre semblent à la reine un mauvais présage. Cependant, cette fois encore on échappe.

L'homme qui assistait à l'arrivée de la berline a couru chez le maire ; mais le maire est royaliste ; le dénonciateur a beau lui soutenir que c'est le roi et toute la famille royale, il nie que cela puisse être ; et quand, pressé dans ses derniers retranchements, il se rend

enfin rue Saint-Jacques, la voiture est partie depuis cinq minutes.

En sortant des portes de la ville et en voyant l'ardeur avec laquelle les postillons mènent leurs chevaux, la reine et madame Élisabeth disent d'un seul cri :

— Nous sommes sauvés !

Mais, presque aussitôt, un homme qui sort on ne sait d'où passe le cheval devant la portière et crie :

— Vos mesures sont mal prises, vous serez arrêtés.

On ne sut jamais quel était cet homme.

Par bonheur, on n'était plus qu'à quatre lieues de Pont-de-Somme-Vesle, où M. de Choiseul devait attendre avec ses quarante hussards. Peut-être eût-on dû envoyer M. de Valory le prévenir, lui et ses hommes, à fond de train ; mais le dernier avertissement a redoublé les angoisses de la reine, et elle tient à garder tous ses défenseurs.

On presse les postillons. En une heure, on fait les quatre lieues. On arrive à Pont-de-Somme-Vesle, hameau composé d'une ferme et d'une ou deux maisons ; on plonge avec anxiété les yeux à gauche sous le bois qui ombrage la ferme, à droite sous les arbres qui suivent le cours de la rivière en faisant un rideau de verdure ; ni M. de Choiseul ni M. de Goguelat ni aucun des quarante hommes ne sont là !

En voyant la place solitaire, la reine laisse échapper ces mots prophétiques :

— Nous sommes perdus !

Disons tout de suite pourquoi les hussards ne sont plus là.

À onze heures, M. de Choiseul, toujours accompagné de Léonard éploré, qui ne sait où on le mène, et qui se croit victime de quelque enlèvement, arrive à Pont-de-Somme-Vesle. Les hussards ne sont pas encore arrivés ; tout est parfaitement tranquille.

Il descend à la maison de poste, suivi de Léonard, qui tient ses diamants serrés sur sa poitrine ; il demande une chambre et revêt son uniforme. Léonard le regarde faire ; son inquiétude est au com-

ble. C'est alors seulement que M. de Choiseul, croyant n'avoir plus rien à craindre, a pitié de lui.

— Mon cher Léonard, lui dit-il, il est temps que vous sachez toute la vérité.

— Comment ! la vérité ? demanda Léonard ; mais je ne la sais donc pas, la vérité ?

— Vous en savez une partie ; je vais vous apprendre le reste. Vous êtes dévoué à vos maîtres, n'est-ce pas, mon cher Léonard ?

— À la vie, à la mort, monsieur le comte.

— Eh bien, dans deux heures ils seront ici, dans deux heures ils seront sauvés.

Le pauvre Léonard se mit à pleurer à chaudes larmes ; seulement, c'était de joie.

— Dans deux heures ici ! s'écria-t-il enfin ; en êtes-vous bien sûr ?

— Oui. Ils ont dû partir des Tuileries à onze heures ou onze heures et demie du soir ; ils ont dû être à midi à Châlons. Mettons une heure ou une heure et demie pour faire les quatre lieues de Châlons à ici ; ils seront donc ici à une heure au plus tard. J'attends un détachement de hussards que doit m'amener M. de Goguelat.

M. de Choiseul mit la tête à la fenêtre.,

— Eh ! tenez, les voilà qui sortent de Tilloy.

Et, en effet, les hussards paraissaient en tête du village.

— Allons ! allons ! tout va bien, ajouta M. de Choiseul.

Il fit avec son chapeau des signes par la fenêtre. Un cavalier se mit au galop. M. de Choiseul descendit. Les deux jeunes gens se rejoignirent au milieu de la grande route.

Le cavalier, qui était M. de Goguelat, remit à M. de Choiseul un paquet de la part de M. de Bouillé. Ce paquet renfermait six blancs seings et un double de l'ordre formel donné par le roi à tous les officiers de l'armée, quelque fût leur grade et leur ancienneté, d'obéir à M. de Choiseul.

Les hussards arrivèrent. M. de Choiseul leur ordonna de mettre les chevaux au piquet, et fit distribuer du pain et du vin.

Les nouvelles qu'apportait M. de Goguelat étaient mauvaises. Partout, sur son chemin, il avait trouvé la plus grande effervescence. Les bruits du départ du roi qui circulaient depuis plus d'un an, s'étaient répandus de Paris dans la province, et les détachements des différentes armes qui stationnaient ou qu'on avait vu passer à Dun, à Varennes, à Clermont et à Sainte-Menehould avaient fait naître des soupçons ; le tocsin avait même sonné dans une commune voisine de la route.

M. de Choiseul avait fait préparer à dîner pour lui et M. de Goguelat. Les deux jeunes gens se mirent à table, laissant le détachement sous le commandement de M. Boudet.

Au bout d'une demi-heure, M. de Choiseul crut entendre quelque bruit à la porte. Il sortit. Les paysans des villages environnants commençaient à s'amasser autour des hussards. D'où sortaient ces paysans dans un pays qui, à première vue, semble presque désert ?

Le hasard avait fait que, quelques jours auparavant, les paysans d'une terre située près de Pont-de-Somme-Vesle, et appartenant à madame d'Elbeuf, avaient refusé le paiement de droits non rachetables ; sur quoi, on les avait menacés d'exécution militaire. Mais la fédération de 1790 avait fait de la France une seule famille, et les paysans des villages environnants avaient promis main-forte aux paysans de madame d'Elbeuf si un seul soldat arrivait aux environs.

Or, il en paraissait quarante. En les voyant, les paysans de madame d'Elbeuf crurent qu'ils venaient avec des intentions hostiles contre eux. Des messagers furent donc expédiés dans tous les villages voisins pour sommer les confédérés de tenir leur promesse.

Les plus proches arrivèrent les premiers, et voilà comment M. de Choiseul, en sortant de table, trouvait déjà un certain nombre de paysans amassés autour des hussards. Il crut que c'était la curiosité qui les attirait, et, sans trop s'inquiéter d'eux, gagna l'en-

droit le plus élevé de la route, qui trace une ligne parfaitement droite à travers la plaine de Châlons à Sainte-Menehould.

Au plus loin que la vue pouvait s'étendre, elle s'étendait sur une route solitaire. On ne voyait venir ni courrier ni voiture. Une heure s'écoula. Deux heures, trois heures, quatre heures s'écoulèrent. Les fugitifs devaient être à une heure de Pont-de-Somme-Vesle, et le temps qu'ils avaient perdu en route faisait qu'à quatre heures et demie seulement, comme nous l'avons dit, ils entraient à Châlons.

M. de Choiseul était inquiet. Léonard était désespéré.

Vers trois heures, le nombre des paysans augmenta ; leurs démonstrations devinrent plus hostiles ; le tocsin commença de sonner.

Les hussards étaient un des corps les plus détestés de l'armée, et passaient pour d'affreux pillards. Les paysans les provoquaient par toute sorte de railleries et même de menaces, et venaient chanter, jusque sous leur nez, cette chanson ou plutôt ce refrain, improvisé pour l'occasion :

Les hussards sont des gueux ;
Mais nous nous moquons d'eux.

Puis d'autres personnes, mieux informées, commencèrent à dire tout bas que les hussards étaient là, non point pour exécuter les paysans de madame d'Elbeuf, mais pour attendre le roi et la reine. Ceci était une affaire bien autrement grave.

Vers quatre heures et demie, M. de Choiseul et ses hussards étaient tellement entourés, que les trois officiers – M. de Choiseul, M. de Goguelat et M. Boudet – se réunirent en conseil pour savoir ce qu'il y avait à faire. L'avis unanime fut qu'on ne pouvait tenir plus longtemps. Les paysans étaient réunis au nombre de plus de trois cents. Quelques-uns étaient armés. Si, par malheur, le roi et la reine arrivaient en ce moment, quarante hommes, se faisant tuer

depuis le premier jusqu'au dernier, étaient insuffisants pour les protéger.

M. de Choiseul relit ses ordres : « Faire en sorte que la voiture du roi continue sa marche sans obstacle. »

Or, sa présence et celle de ses quarante hommes devient un obstacle au lieu d'être une protection. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est donc de partir.

Mais, même pour partir, il faut un prétexte. M. de Choiseul, au milieu des cinq ou six cents curieux qui l'entourent, avise le maître de poste.

— Monsieur, lui dit-il, nous sommes ici pour escorter un trésor, ce trésor n'arrive pas ; avez-vous connaissance de quelque envoi d'argent expédié ces jours-ci à Metz ?

— Ce matin, répond le maître de poste, la diligence a porté cent mille écus ; elle était escortée de deux gendarmes.

La maître de poste aurait eu le mot, qu'il n'aurait pas mieux répondu.

— C'est moi et Robin qui étions d'escorte, ajouta un gendarme perdu parmi les curieux.

Alors M. de Choiseul, se tournant vers M. de Goguelat :

— Monsieur, dit-il, le ministère aura préféré le mode d'envoi ordinaire ; le passage des cent mille écus rend notre présence inutile ; je crois donc que nous pouvons nous retirer... Trompette... sonnez le boute-selle !

Le trompette obéit. En un instant, les hussards, qui ne demandaient pas mieux que de partir, furent à cheval.

— Allons, hussards ! dit M. de Choiseul, rompez quatre par quatre, et au pas.

Et il quitta, lui et ses quarante hommes, Pont-de-Somme-Vesle, au moment où sa montre marquait cinq heures. Le détachement devait se replier sur Varennes. Il prit la traverse, en appuyant à gauche pour éviter Sainte-Menehould ; mais, au-dessus de Mofficourt, il se perdit.

Il y avait eu un moment d'hésitation dans la petite troupe quand un cavalier, sortant de Neuville, crut deviner l'embarras de M. de Choiseul, et, en se nommant, en s'accusant royaliste et gentilhomme, lui demanda s'il ne pouvait pas lui être bon à quelque chose.

— Je le crois bien, répondit M. de Choiseul, vous pouvez nous conduire à Varennes par la Chalade.

— Venez, messieurs, dit le gentilhomme.

Et il se mit à la tête des hussards.

Ce gentilhomme n'était autre que M. de Malmy, et voilà comment je le reconnus sur la place de Latry, entre deux officiers que je ne connaissais point, MM. de Choiseul et de Goguelat.

XXX

Sur la route

Il n'y avait donc plus d'escorte à Pont-de-Somme-Vesle quand le roi y arriva. Mais, s'il n'y avait plus d'escorte, il n'y avait plus de paysans. La route était libre. Le roi relaya donc à Pont-de-Somme-Vesle sans obstacle, et partit pour Sainte-Menehould.

À Sainte-Menehould, M. Dandoins attendait avec autant d'impatience qu'avaient attendu M. de Choiseul et M. de Goguelat ; aussi, vers midi, alla-t-il avec son lieutenant se promener sur la route de Châlons, espérant apercevoir quelque chose.

Cette route qui, à part la montée de la Lune, n'est qu'une longue pente allant de Sainte-Menehould à Châlons, laisse le regard s'étendre à près de deux lieues sur la ligne que trace un long ruban crayeux entre deux rangées d'arbres verts au milieu de maigres moissons de la Champagne.

Rien ne paraissait sur la route. M. Dandoins et son lieutenant rentrèrent en ville.

Deux heures après, ils refirent le même chemin. Pour aller à la caserne, au bout du faubourg Fleurion, il leur fallait traverser toute la ville. Cette fois comme l'autre ils rentrèrent sans avoir rien vu.

Ces allées et venues excitèrent l'attention d'une population déjà en émoi. On s'aperçut que les deux officiers s'agitaient beaucoup, qu'ils avaient l'air soucieux et inquiet. Aux questions qu'on leur adressa sur ce sujet, ils répondirent qu'ils attendaient un trésor, que ce trésor était en retard, et que ce retard les inquiétait.

Vers sept heures du soir, arriva un courrier en veste chamois, qui se rendit à la poste, et commanda au maître de poste des chevaux pour deux voitures. Ce maître de poste était Jean-Baptiste Drouet.

M. Dandoins s'approcha de M. de Valory.

— Monsieur, lui dit-il à voix basse, vous précédez la voiture du roi, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, répondit le courrier ; et permettez-moi de vous dire que je suis tout étonné de vous voir, vous et vos hommes, en bonnet de police.

— Nous ne savions pas l'heure précise du passage ; d'ailleurs, notre présence inquiète ; des démonstrations très menaçantes se font autour de nous, et on essaye de débaucher mes hommes.

— Silence ! dit M. de Valory, on nous écoute ; rejoignez vos hommes, monsieur, et tâchez de les maintenir dans le devoir.

MM. de Valory et Dandoins se séparèrent.

En ce moment même, des coups de fouet retentissaient et les deux voitures traversaient la place de l'Hôtel-de-Ville. Elles s'arrêtèrent en face de la poste. Vous reconnaîtrez facilement la maison, bâtie alors depuis trois ans, et qui, aujourd'hui encore, porte le millésime : 1788.

À peine les voitures étaient-elles arrêtées, que la population se pressait à l'entour. Un spectateur demanda à M. de Malden, qui venait de descendre du siège :

— Quels sont ces voyageurs qui mènent un si grand train ?

— Madame la baronne de Korff, répondit M. de Malden.

— Encore des émigrés qui emportent l'argent de la France ! murmura en grondant un spectateur.

— Non ; car cette dame est Russe, et, par conséquent, étrangère.

Pendant ce temps, M. Dandoins, son bonnet de police à la main, s'est approché de la portière devant laquelle il se tient respectueusement.

— Monsieur le commandant, lui dit le roi, comment se fait-il que je n'aie trouvé personne à Pont-de-Somme-Vesle ?

— Je me demandais moi-même, sire, répond M. Dandoins, comment il se faisait que vous arrivassiez sans escorte.

Un commandant de dragons parlant avec un pareil respect à

une espèce de valet de chambre placé sur le devant d'une voiture, redouble l'étonnement et commence à le changer en soupçons. Le roi, d'ailleurs, ne prenait aucune précaution pour se cacher.

En ce moment, M. Drouet sortit de la poste, et, voyant l'homme qui causait avec le commandant de dragons, s'écria :

— Tiens, le roi !

Il y avait un peu moins d'un an qu'il l'avait vu à la fête de la Fédération, et le roi avait une figure assez personnelle pour ne pas la déguiser facilement.

Un officier municipal se trouvait là ; c'était un nommé Farcy. M. Drouet le toucha du coude :

— Le reconnaissez-vous ? dit-il.

— Oui, répondit celui-ci ; c'est le roi.

— Prévenez le conseil municipal.

Puis, courant à la porte de la maison :

— Guillaume ! Guillaume ! crie-t-il.

Guillaume, qui était à l'intérieur, accourt ; M. Drouet lui montre le roi.

— Voici celui que nous attendions, lui dit-il.

Pendant ce temps, le municipal Farcy courait à la municipalité et faisait son rapport. Derrière lui, Drouet s'était élancé ; lui aussi se rend au conseil municipal. Il n'a pas tourné l'angle de la rue, que les voitures, qui ont relayé en un clin d'œil, partent au grand trot. Seulement, leur départ est accompagné d'un fait étrange.

Derrière la voiture, un sous-officier de dragons que nous avons vu parler au roi, malgré son grade inférieur, s'élance au galop en tirant un coup de pistolet en l'air. C'est un signal, sans doute, mais la population le prend d'autant plus pour une hostilité, que les dragons courent à leurs chevaux.

À ce coup de pistolet, des cris se sont élevés. Un homme qui battait dans une grange située à gauche de la route, un peu au-dessous du petit pont jeté sur l'Aine, sort de la grange et essaye de barrer le chemin au sous-officier avec son fléau. Le sous-officier

met le sabre à la main, écarte le fléau et passe.

Pendant ce temps, Drouet, par la pression qu'il exerce sur le conseil municipal, fait décider qu'il faut courir après les voitures royales et les arrêter.

— Mais qui se chargera de la mission ? demande le maire.

— Moi, répond M. Drouet.

Plusieurs jeunes gens s'offrent à l'accompagner ; mais il ne reste à la poste, à part son cheval à lui, qu'un bidet de poste. Ce bidet sera pour Guillaume, son ami, sur lequel il peut compter comme sur lui-même. Deux autres citoyens s'obstinent à ne les pas quitter, prennent des maillets¹ et partent avec eux, ou du moins derrière eux.

Les envoyés s'éloignent au milieu des cris d'encouragement de toute la ville. Une heure après, les deux citoyens montés sur des maillets reviennent : ils n'ont pas pu suivre.

Mais M. Jean-Baptiste Drouet, porteur de *l'ordre d'arrêter le roi, donné par la municipalité*, et le citoyen Guillaume continuent leur chemin.

Je souligne *l'ordre d'arrêter le roi, donné par la municipalité*, parce que je n'ai vu ce détail dans aucun historien et qu'ayant vu l'ordre entre les mains de M. Drouet, je puis affirmer la notoriété de cet ordre. Ceci a son importance, remarquez-le bien. M. Jean-Baptiste Drouet, envoyé de la municipalité de Sainte-Menehould pour arrêter le roi et la famille royale, cesse d'être un fanatique isolé obéissant à une inspiration régicide, comme disent les journaux, les brochures et les histoires royalistes, mais devient un citoyen revêtu d'un caractère sacré par les magistrats de son pays.

Revenons à notre récit.

Les voitures royales parties, et MM. Drouet et Guillaume lancés à leur poursuite, M. Dandoins donne l'ordre à ses dragons de monter à cheval et de suivre la voiture royale. Mais l'ordre était

1. On appelle *maillet* le cheval qui s'attelle entre les deux brancards d'une chaise de poste.

plus facile à donner qu'à exécuter. Le coup de pistolet tiré par le sous-officier avait eu un écho fatal dans les cœurs, ou plutôt dans les imaginations ; les gardes nationaux s'armaient de leurs fusils à deux coups ; un rassemblement se formait, tumultueux et bruyant, devant la poste, c'est-à-dire sur la route même qu'étaient obligés de prendre les dragons pour suivre les voitures royales.

M. Dandoins allait monter à cheval, lorsqu'il fut invité par le conseil municipal à se rendre sur-le-champ à l'hôtel de ville. Il s'y rend et est sommé de décliner son nom et d'exhiber ses ordres.

— Je me nomme Dandoins, répondit-il ; je suis chevalier de Saint-Louis, capitaine d'une compagnie du 1^{er} régiment de dragons, et voici l'ordre que j'ai reçu.

Et il dépose sur le bureau l'ordre suivant :

« De par le roi, François-Claude-Amour de Bouillé, lieutenant général des armées du roi, chevalier de ses ordres, et commandant général des armées sur le Rhin, la Meurthe, la Moselle, la Meuse et pays adjacents, frontières du Palatinat et du Luxembourg :

» Il est ordonné à un capitaine du 1^{er} régiment de dragons de partir avec quarante hommes dudit régiment, le 19, de Clermont, pour se rendre à Sainte-Menehould, où il attendra, le 20 et le 21, un convoi d'argent qui lui sera remis par un détachement du 6^e régiment de hussards venant de Pont-de-Somme-Vesle, route de Châlons. Les dragons et les chevaux seront logés de gré à gré dans les auberges ; les frais pour la nourriture des chevaux seront remboursés au commandant du détachement ; et il sera donné à chaque dragon quinze sous, en outre de sa paye, pour lui tenir lieu d'étape.

» Metz, 14 juin 1791.

» De Bouillé. »

En ce moment, les cris de la multitude montèrent jusqu'à la chambre où se tenait le conseil, et où l'on interrogeait M. Dandoins. Ces cris demandaient le désarmement des dragons.

— Vous entendez, commandant, dit le maire, il faut, pour tranquilliser les habitants, que vos dragons posent les armes ;

veuillez donc leur en donner l'ordre.

— Je le leur donnerai, répondit M. Dandoins, si j'en reçois la sommation par écrit.

La sommation fut faite, l'ordre de désarmement donné par M. Dandoins, et les armes des dragons et les harnachements des chevaux furent apportés à l'hôtel de ville.

Au moment où M. Dandoins et M. Lacour, son lieutenant, reparurent à la porte de l'hôtel de ville donnant sur la place, l'exaspération était à son comble ; toutes les voix criaient :

— C'est un traître ! il était instruit de tout, et il en a imposé à la municipalité !

On fit conduire les deux officiers à la geôle de la prison.

Suivons les voitures royales, et par conséquent MM. Guillaume et Drouet.

On a vu qu'elles étaient parties au grand galop par la route de Clermont. C'était, on se le rappelle, M. de Damas qui était à Clermont.

Vers les huit heures, il lui était arrivé un courrier de M. de Choiseul. Ce courrier, c'était le pauvre Léonard et son cabriolet. Il venait annoncer à M. Damas qu'il avait quitté M. de Choiseul à Pont-de-Somme-Vesle à quatre heures et demie, et qu'on n'y avait encore vu aucun courrier.

Léonard lui avait dit, en outre, le danger que couraient M. de Goguelat, M. Boudet et leurs quarante hussards.

Le danger que courait M. de Damas n'était guère moindre ; l'effervescence était la même partout ; la vue de ses soldats avait provoqué des murmures. L'heure de la retraite approchait, et il comprenait qu'il lui serait difficile de laisser pendant la nuit les hommes sous les armes et les chevaux sellés, tant les dispositions hostiles devenaient manifestes.

Sur ces entrefaites, les coups de fouet redoublés des postillons annoncent de loin l'arrivée des voitures. L'ordre de M. de Bouillé était de monter à cheval, une demi-heure après le passage des voi-

tures, et de se replier sur Montmédy en passant par Varennes. M. de Damas se précipite à la portière, dit au roi quels sont les ordres de M. de Bouillé, et lui demande quels sont les siens.

— Laissez partir les voitures sans rien manifester, répond le roi, et suivez avec vos dragons.

Pendant ce temps, chose incroyable ! une discussion s'élève entre la personne chargée de payer les postillons et le maître de poste. De Sainte-Menehould à Varennes, il y a double poste : on ne veut payer que la poste simple ; dix minutes sont perdues dans cette discussion, qui indispose les assistants.

Enfin les voitures partent. Elles ne sont point à une demi-lieue, que Drouet arrive à fond de train.

Au-dessus des Islettes, lui et Guillaume se sont séparés : Guillaume a pris la traverse par les bois, il gagnera ainsi plus d'une lieue ; Drouet suivra la route, tâchera d'arriver à Clermont avant le roi, et, s'il n'y peut réussir, avant lui du moins à Varennes. D'ailleurs, grâce au raccourcissement de chemin que lui donne la traverse, Guillaume, à coup sûr, arrivera à Varennes avant le roi. Si le roi suit la route de Châlons, c'est Drouet qui arrivera à Varennes avant lui.

Drouet arrive à Châlons, non pas à temps pour empêcher le roi d'en partir, mais à temps pour empêcher les dragons de le suivre.

Les dragons de M. de Damas sont à cheval. M. de Damas leur ordonne de partir quatre à quatre et le sabre à la main. Ceux-ci restent immobiles en enfonçant leurs sabres au fourreau.

En ce moment, les officiers municipaux paraissent. Ils somment M. de Damas de faire rentrer ses hommes dans la caserne, attendu que l'heure de la retraite est passée.

Pendant ce temps, Drouet a changé de cheval et repart au galop. M. de Damas, qui n'a pas encore perdu l'espoir d'enlever ses hommes, se doute dans quel but Drouet part. Il appelle un dragon sur la fidélité duquel il sait pouvoir compter, et lui donne l'ordre de rejoindre Drouet, de l'empêcher de poursuivre sa route, et

de le tuer s'il résiste. Le dragon s'appelait Lagache.

Sans faire aucune objection, avec l'obéissance passive d'un soldat, peut-être même avec le chaleureux dévouement d'un royaliste, il s'élança à la poursuite de Drouet.

À peine le dragon est-il parti à la poursuite de Drouet que, comme nous l'avons dit, le conseil municipal arrive, et somme M. de Damas et ses hommes de rentrer à la caserne. Mais, au lieu de céder comme M. Dandoins, M. de Damas met le sabre à la main, enfonce les éperons dans le ventre de son cheval, et s'élança à travers la foule menaçante en criant :

— Qui m'aime me suive !

Trois hommes seulement répondirent à cet appel, et descendirent au galop avec M. Damas la côte de Clermont.

Drouet a trois quarts de lieue d'avance sur eux ; mais il est poursuivi par un homme brave et bien monté. Seulement, à la sortie de Clermont, le chemin se bifurque ; une route mène à Verdun, l'autre à Varennes.

Il n'est pas probable que le roi aille à Varennes, où il n'y a pas de relais de poste ; si cette route a été indiquée, c'est pour mettre en erreur ceux qui voudraient poursuivre. D'ailleurs, Guillaume sera à Varennes, et, comme il est de Varennes, il y aura toute influence. Drouet s'élança donc sur la route de Verdun.

À peine a-t-il fait deux cents pas qu'il rencontre un postillon qui ramène des chevaux.

— As-tu vu une grande berline et un cabriolet courant la poste, l'une à six chevaux, l'autre à trois ?

— Non, monsieur Drouet, lui répond le postillon.

Le roi a donc suivi la route de Varennes... Drouet rejoindra la route de Varennes par la traverse ; il fait sauter le fossé à son cheval et se jette à travers champs. Cette erreur le sauve, selon toute probabilité.

Le dragon Lagache, qui sait que le roi va à Varennes et non à Verdun, voyant que Drouet prend la route de Verdun, ne juge pas

à propos de le poursuivre plus longtemps. Quand il s'aperçoit que Drouet change de route, il est trop tard : Drouet a une demi-heure d'avance sur lui.

Au milieu de tout cela, le roi, continuant son chemin, a laissé derrière lui M. Dandoins et ses dragons à Sainte-Menehould, M. de Damas et ses dragons à Clermont. L'un et l'autre doivent être repliés derrière lui, et, selon toute probabilité, il n'a rien à craindre des localités qu'il a traversées. Cette réflexion donne une telle tranquillité aux voyageurs, qu'entre Neuville et Varennes tout le monde s'endort.

Nous avons vu comment M. de Valory, qui précède la berline royale, ne trouvant pas le relais à son poste, a jugé à propos d'attendre les augustes voyageurs pour conférer avec eux.

Nous avons vu la reine descendre de la berline, prenant le bras de M. de Valory et interrogeant M. de Préfontaine.,

Nous avons vu M. de Préfontaine s'avançant tremblant à la portière du roi, répondant à ses questions, rentrant chez lui, refermant sa porte et entr'ouvrant sa fenêtre.

Nous avons vu M. Drouet, apparaissant comme un fantôme au milieu des ténèbres, défendant aux postillons d'aller plus avant, et se précipitant par la rue des Religieuses sur la place de Latry.

Nous avons vu la berline royale arrêtée, ceux qu'elle renfermait descendre, acceptant l'hospitalité offerte par M. Sauce, qui fait entrer le roi, la reine, madame Élisabeth, madame de Tourzel, Madame Royale et le jeune dauphin dans une chambre de sa maison située au premier sur le derrière, et dont les fenêtres sont séparées des fenêtres de ma chambre par une ruelle de sept à huit pieds de large seulement.

Enfin, nous avons entendu le bruit qui se fait à l'entrée de la rue de la Basse-Cour, et qui est causé par l'arrivée des quarante husards de M. de Goguelat et de M. de Choiseul, au milieu desquels je reconnais le vicomte de Malmy, qui leur a servi de guide.

Nous pouvons, par conséquent, toute lumière étant jetée sur le

passé, aucun événement ne restant dans l'ombre, reprendre notre récit où nous l'avons laissé.

La chambre de l'épicier Sauce

Au bout de quelques minutes pendant lesquelles on parle, M. de Goguelat et M. de Choiseul obtiennent d'être introduits près du roi.

M. Sauce, qui, après avoir conduit ses hôtes dans la chambre où ils sont enfermés, est descendu prendre langue, remonte, suivi de M. de Goguelat et M. de Choiseul.

En apercevant M. de Goguelat, le roi tout joyeux frappe des mains. C'est la première personne de sa connaissance qui se présente à ses yeux, c'est évidemment l'avant-garde du secours qui va lui arriver.

Derrière M. de Goguelat, il reconnaît M. de Choiseul. Des pas retentissent de nouveau dans l'escalier. Ces pas sont ceux de M. de Damas. Les trois officiers, au fur et à mesure qu'ils entrent, jettent un regard autour d'eux.

Voici ce qu'ils voient en entrant et ce que je vois de ma fenêtre :

Un étroite chambre ; au milieu de cette chambre, une table ; sur cette table, un morceau de papier et quelques verres ; dans un coin, le roi et la reine ; près de la fenêtre, madame Élisabeth et madame Royale ; au fond, le dauphin, épuisé de fatigue, dormant sur un lit ; au pied du lit, madame de Tourzel, les deux femmes de chambre de service, madame de Neuville et madame Brunier ; à la porte, deux sentinelles, ou plutôt deux paysans armés de fourches.

Le premier mot du roi fut :

— Eh bien, messieurs, quand partons-nous ?

— Sire, quand il plaira à Votre Majesté.

— Donnez vos ordres, ajouta M. de Choiseul ; j'ai avec moi quarante hussards ; mais ne perdez pas de temps, il faut agir avant que mes hussards soient gagnés.

— Alors, messieurs, dit le roi, descendez, faites ouvrir le pas-

sage, mais pas de violence.

Les jeunes gens descendent.

Au moment où M. de Goguelat touchait le seuil de la porte, la garde nationale sommait les hussards de mettre pied à terre.

— Hussards, crie M. de Goguelat, restez à cheval !

— Pourquoi faire ? demanda un officier de la garde nationale.

— Pour garder le roi, répond M. de Goguelat.

— Bon ! répondit l'officier, nous le garderons bien sans vous.

Et cent voix répètent ensemble :

— Oui, oui, oui ! pied à terre, les hussards ! c'est à nous et non à des étrangers à garder le roi ! Pied à terre, les hussards ! pied à terre !

M. de Damas se glisse dans la foule et va rejoindre les trois ou quatre dragons qui lui sont restés fidèles. M. de Goguelat échange un signe avec M. De Malmy, et remonte avec M. de Choiseul dans la chambre. Tous deux s'adressent à la reine, tant on est convaincu que c'est elle qui mène les choses.

— Madame, lui dit M. de Goguelat, il ne faut plus songer à partir avec les voitures ; mais il reste un moyen de salut.

— Lequel ?

— Voulez-vous monter à cheval et partir avec le roi ? Le roi tiendra le dauphin. Le pont est barré ; mais, au bout de la rue Saint-Jean, la rivière est guéable ; avec nos quarante hussards, nous passerons... En tout cas, prenons un parti ; nos hussards commencent à boire avec le peuple : dans un quart d'heure, ils fraterniseront avec lui.

La reine recula. Ce cœur de bronze faillit au moment décisif. Elle redevint femme, elle eut peur d'une bagarre, d'une échauffourée, d'une balle.

— Adressez-vous au roi, messieurs, dit-elle ; c'est le roi qui s'est décidé à cette démarche ; c'est au roi d'ordonner, mon devoir est de le suivre.

Puis elle ajouta timidement :

— Après tout, M. de Bouillé ne peut tarder à arriver.

Les trois gardes du corps étaient là, debout, prêts à tout tenter.

M. de Valory dit en son nom et en celui de ses camarades :

— Votre Majesté sait qu'elle peut ordonner ; nous sommes prêts à mourir pour elle.

M. de Goguelat et M. de Choiseul insistaient.

— M. de Damas est en bas, dit M. de Choiseul ; il nous a chargé d'affirmer à Votre Majesté qu'il n'a que trois ou quatre dragons, mais qu'elle peut compter sur leur dévouement comme sur le sien.

— Partez, sire, partez ! dit M. de Goguelat, puisque la reine s'en remet à vous.

Si le roi répondait oui, il y avait encore quelque chance.

— Messieurs, demanda le roi, pouvez-vous me répondre que, dans la bagarre qui accompagnera le départ que vous me proposez, quelque balle n'atteindra pas la reine, ma sœur ou mes enfants ?

— Un seul et même soupir s'échappa de la bouche des défenseurs du roi ; ils le sentaient plier dans leurs mains.

— Puis, ajouta le roi, raisonnons froidement. La municipalité ne refuse pas de me laisser passer ; le pis-aller est que nous soyons forcés d'attendre ici le jour. Or, avant le jour, M. de Bouillé sera averti de la situation où nous sommes. Il est à Stenay ; Stenay est à huit lieues d'ici ; deux heures suffisent pour aller, deux heures pour revenir. M. de Bouillé ne peut donc manquer d'arriver au matin. Alors, sans danger et sans violence, nous partirons.

Comme il achevait ces mots, sans faire prévenir qu'il était là, sans faire demander la permission d'être admis dans la présence du roi, le Conseil municipal entra. La décision de la municipalité est brève et précise : « Le peuple s'oppose absolument à ce que le roi se remette en route, et l'on a résolu d'envoyer un courrier à l'Assemblée nationale pour connaître ses sentiments. »

Et, en effet, un citoyen de Varennes, M. Maugin, chirurgien, est parti à franc étrier pour Paris.

M. de Goguelat voit qu'il n'y a pas un instant à perdre ; il s'élançe hors de la maison, trouve M. de Malmy à la porte.

— Monsieur, lui dit-il, vous êtes du pays, par conséquent vous le connaissez. Il faut, coûte que coûte, qu'un homme sûr parte pour Stenay, avise M. de Bouillé de l'état dans lequel se trouve le roi, et le ramène avec une force suffisante pour le délivrer.

— J'y vais moi-même, dit M. de Malmy.

Et, enfonçant les éperons dans le ventre de son cheval, il le lance au galop. À la hauteur de la porte de M. Gerbaut, il trouve une ligne de garde nationale qui lui crie :

— On ne passe pas !

— C'est possible, répondit M. de Malmy ; mais moi, je passe.

— Pas plus vous qu'un autre, lui crie un officier en saisissant son cheval par la bride.

— Si vous faites ou tentez de faire un pas de plus, dit le commandant de la garde nationale, M. Roland, en armant un pistolet, je vous tue.

M. de Malmy, sans répondre, pousse son cheval droit devant lui. M. Roland lâche le coup de si près, que la flamme du pistolet aveugle le cheval de M. de Malmy, tandis que la balle traverse les chairs du bras du cavalier. Le cheval effrayé se cabre et se renverse sur son maître.

De la chambre où j'étais, regardant ce qui se passait chez le roi, j'entendis le coup de feu, la chute du cheval et de l'homme, et un cri de femme. Je reconnais la voix de mademoiselle Sophie. Je me précipite à travers les degrés, et j'arrive au moment où elle se jette sur le corps de M. de Malmy évanoui, et qu'elle croit mort.

— René ! René ! s'écrie-t-elle ; à mon secours, aidez-moi !

Je m'élançe hors de la maison, prends M. de Malmy entre mes bras, et, au moment où il allait être foulé aux pieds, je l'emporte dans la maison, où je le couche sur le lit de M. Gerbaut.

— Il est mort ! il est mort ! ils l'ont tué, les malheureux ! criait la pauvre jeune fille désespérée et toute couverte du sang de la

blessure.

En ce moment, M. de Malmy rouvrit les yeux.

— Il n'est pas mort, mademoiselle Sophie ! m'écriai-je.

— Oh ! fit-elle.

Et elle se jeta éperdue sur le lit.

— Laissez-moi, laissez-moi, dit M. de Malmy en faisant un effort pour se lever, il faut que j'aille chercher M. de Bouillé... il faut...

La douleur le fit retomber sur son lit.

— Au nom du ciel ! Alphonse, restez là, s'écria mademoiselle Sophie ; ne bougez pas, ne vous faites pas tuer inutilement. Vous me devez bien quelque chose ; accordez-moi cela.

— Il le faut bien, dit le jeune homme avec un soupir, je crois que j'ai la jambe cassée.

— René, René, je vous en prie, mon ami, mon frère, un chirurgien.

— À l'instant, mademoiselle, répondis-je.

Et je m'élançais dans la rue. Mais il était impossible de faire un pas. La mêlée était devenue terrible.

— Hussards ! criait M. de Goguelat, êtes-vous pour le roi ou pour la nation ?

Les uns répondent :

— *Pour la nation !*

Les autres :

— *Pour le roi ! pour le roi !*

Tout cela en allemand.

— Les entendez-vous ? crie M. Drouet. Ce sont des étrangers, ce sont des Allemands, c'est-à-dire l'ennemi.

— Non, monsieur crie l'officier, c'est un Français qui vous dit en bon français : Au nom du roi, passage !

— Et moi, je vous réponds en meilleur français encore : Si vos hussards ne mettent pas bas les armes, j'ordonne le feu, et pas un ne quittera Varennes vivant. Apprêtez armes ! canonniers à vos

pièces !

Et, s'élançant à deux pas en avant, et ajustant M. de Goguelat :

— Prenez garde à vous, monsieur, je vous tiens au bout de mon fusil.

— Vive la Nation ! crient les hussards, qui voient les canons et les fusils s'abaisser sur eux et les mèches briller dans l'obscurité et se rapprocher des deux petites pièces placées en batterie au bas de la rue Saint-Jean.

En ce moment, quelques gardes nationaux se précipitent sur le cheval de M. de Goguelat, arrachent le cavalier des arçons, le précipitent sur le pavé, où il tombe la tête la première et reste un instant étourdi. On en fait autant à M. de Damas et à M. de Choiseul, qui apparaît en ce moment sur le seuil de la porte.

Au milieu de cette lutte, je suis parvenu à gagner la place Latry, et je m'élançe vers la rue de l'Horloge, où j'apprends que M. Maugin vient de partir à franc étrier pour Paris, expédié par la municipalité. Je cours chez un second médecin, moins en réputation que M. Maugin, chez M. Saulnier, et le ramène rue de la Basse-Cour, où les hussards boivent et fraternisent avec la garde nationale.

M. de Malmy est blessé à l'épaule par une balle qui lui traverse les chairs du deltoïde ; mais il n'a pas la jambe cassée, il a seulement le genou démis.

Mademoiselle Gerbaut, qui a peur que le blessé ne soit pas en sûreté dans la pièce d'en bas, en communication directe avec la rue, nous supplie d'emporter M. de Malmy dans la chambre où le médecin lui pourra donner sans crainte de dérangement tous les soins que nécessitent sa position.

J'aide M. Saulnier au transport assez difficile d'un homme qui ne peut se servir ni du bras gauche ni de la jambe droite ; puis, comme je comprends que ma présence est gênante pour mademoiselle Gerbaut, et que, de mon côté, je n'éprouve pas pour M. de Malmy une sympathie bien vive, je me retire pour ne rien perdre du drame qui est en train de s'accomplir sous mes yeux, et qui

n'est pas moins que le duel d'un roi contre une nation.

XXXII

Le roi est reconduit à Paris

Au milieu du tumulte qu'a produit le désarmement de M. de Choiseul et de M. de Damas, au bruit des cris de : « Vive la Nation ! » poussés par les hussards, et qui produisent une vive sensation de joie dans le peuple, M. de Goguelat se relève, profite d'un moment de liberté qui lui est laissé, remonte près du roi, et rentre dans la chambre tout sanglant. Il s'était fendu la tête sur le pavé, mais il ne sentait pas sa blessure.

L'aspect de la chambre avait changé. Il était devenu navrant.

Marie-Antoinette, qui était en réalité la force et la vie de la famille, était brisée ; elle avait entendu les cris, les coups de feu ; elle voyait rentrer M. de Goguelat sanglant ; le côté de la femme l'emportait.

Le roi, debout, priait l'épicier Sauce, comme si cet homme pouvait, le voulut-il, rien changer à la situation.

La reine, assise sur un banc entre deux caisses de chandelles priait l'épicière. Mais elle, avec son égoïsme bourgeois et brutal, lui répondit :

— Je voudrais bien vous être utile, certainement ; mais, si vous pensez au roi, moi je pense à M. Sauce.

La reine se détourna, versant des larmes de colère. Elle ne s'était jamais si fort abaissée.

Le jour commençait à paraître. La foule encombra la rue, la place de la rue Neuve et la place de Latri. Tous les citoyens à leurs fenêtres criaient :

— À Paris ! à Paris ! le roi à Paris !

On engagea le roi à se montrer pour calmer la foule. Hélas ! se montrer ! Ce n'était même plus, comme au 6 octobre, au balcon de la cour de Marbre, qu'on allait se montrer... c'était aux fenêtres de l'épicier Sauce. Le roi était tombé dans une profonde torpeur.

Les cris redoublaient. Cinq ou six personnes à peine avaient vu ou plutôt entrevu le roi. Le reste voulait absolument le voir.

À cette époque, où il fallait six ou sept jours par la diligence pour aller de Varennes à Paris, c'était une chose curieuse que de voir le roi. Chacun s'en faisait une idée à sa façon. Aussi la stupéfaction fut-elle grande quand Louis XVI se montra, alourdi, les yeux enflés, en prouvant à toute cette multitude une chose dont elle ne se doutait pas : c'est qu'un roi pouvait être un gros homme pâle, gras, muet, à l'œil terne, aux lèvres pendantes, avec une pauvre perruque et un habit gris.

La foule crut d'abord qu'on se moquait d'elle et gronda. Puis, quand elle fut bien assurée que c'était le roi :

— Oh ! mon Dieu ! fit-elle, pauvre homme !

Puis la pitié la prit. Les cœurs débordèrent, les larmes se firent jour.

— Vive le roi ! cria la foule.

Si Louis XVI eût su profiter de ce moment, s'il eût appelé toute cette foule à son secours et au secours de ses enfants, peut-être l'eût-elle conduit elle-même au-delà de ce pont barricadé et remis aux mains des hussards. Il ne tira aucun parti de cette pitié, de cet attendrissement.

Un exemple fut donné en ce moment de cette commisération qu'inspirait la famille royale. Sauce avait une vieille mère, une femme de quatre-vingts ans ; elle était née sous Louis XIV, elle avait la foi du royalisme ; elle entra dans la chambre : quand elle vit son roi et sa reine accablés, quand elle vit les deux enfants qui dormaient sur le lit, sur le lit de la famille, qu'elle ne pouvait supposer être un jour destiné à ce triste honneur, elle tomba à genoux devant ce lit, y fit sa prière, et, se tournant vers la reine :

— Madame, dit-elle, voulez-vous me permettre de baiser les mains de ces deux innocents ?

La reine fit un signe de tête. La bonne femme leur baisa les mains, les bénit, et sortit en éclatant en sanglots.

La reine fut la seule qui ne dormit pas.

Le roi, qui avait besoin, quelle que fût sa préoccupation d'esprit, de dormir et de manger, ayant mal dormi et mal mangé, semblait hors de sens.

Vers six heures et demie, on lui annonça M. Deslon. M. Deslon arrivait de Dun avec cent hommes. Il avait trouvé la rue de l'Hôpital barricadée ; il avait parlementé, avait demandé à parler au roi, et en avait obtenu la permission.

Il raconta qu'au bruit du tocsin il était accouru ; que M. de Bouillé, averti par son fils et M. de Raigecourt, allait sans doute arriver. Le roi semblait ne pas l'écouter. Trois fois M. Deslon lui répéta la même chose, et, d'un ton presque impatient, la troisième fois :

— Sire, lui dit-il, ne m'entendez-vous point ?

— Que me voulez-vous, monsieur ? demanda le roi comme s'il sortait d'une rêverie.

— Je vous demande vos ordres pour M. de Bouillé, sire.

— Je n'ai plus d'ordres à donner, monsieur, dit le roi ; je suis prisonnier.

— Mais enfin, sire ?

— Qu'il fasse pour moi ce qu'il pourra.

M. Deslon se retira sans pouvoir obtenir une autre réponse.

En effet, le roi était bien prisonnier. Le tocsin avait fait sa funèbre besogne : chaque village avait envoyé son contingent ; quatre ou cinq mille hommes encombraient les rues de Varennes.

Vers sept heures du matin, deux hommes arrivant par la route de Clermont sur des chevaux ruisselants de sueur, se firent jour à travers cette multitude. Les cris du peuple annoncèrent au roi un incident nouveau.

Bientôt la porte s'ouvrit et donna passage à un officier de la garde nationale. C'était ce même Rayon, cet officier qui, pendant qu'il prenait un instant de repos à Châlons, avait envoyé un exprès à Sainte-Menehould.

Il entre dans la chambre royale, fatigué, exalté, presque fou, sans cravate, sans poudre.

— Ah ! sire, dit-il d'une voix entrecoupée, nos femmes ! nos enfants ! on s'égorge à Paris ! Sire, vous n'irez pas plus loin !... L'intérêt de l'État...

Et il tombe presque évanoui sur un fauteuil.

— Eh ! monsieur, dit la reine en lui prenant la main et en lui montrant madame Royale et le dauphin endormis sur le lit de M. Sauce, ne suis-je donc pas mère aussi, moi ?

— Enfin, monsieur, demanda le roi, qu'y a-t-il et que m'annoncez-vous ?

— Sire, un décret de l'Assemblée.

— Où est-il ?

— Mon camarade l'apporte.

— Votre camarade ?

L'officier fait signe d'ouvrir la porte. Un des gardes du corps l'œuvre, et l'on voit M. de Romeuf appuyé contre la fenêtre de la première chambre et pleurant. Il s'avança les yeux baissés.

La reine tressaillit à sa vue. C'était ce même jeune homme qui accompagnait M. de La Fayette lors de la visite qu'il avait faite au roi un quart d'heure avant que le roi partît.

— Quoi ! monsieur, c'est vous ? dit la reine. Oh ! je ne l'aurais jamais cru !

C'était elle qui aurait dû rougir devant lui, et elle essayait de le faire rougir.

M. de Romeuf tenait à la main le décret de l'Assemblée. Le roi le lui arracha des mains, jeta les yeux dessus, et s'écria :

— Il n'y a plus de roi en France !

La reine le prit à son tour, le lut, et le rendit au roi. Le roi le relut, puis le posa sur le lit où dormaient le dauphin et Madame Royale.

— Oh ! non ! non ! dit la reine exaspérée, furieuse, effarouchée de haine et de colère, je ne veux pas que cet infâme papier

touche et souille mes enfants !

— Madame, dit alors Romeuf, vous me reprochiez tout à l'heure de m'être chargé de cette mission ; ne vaut-il pas mieux que ce soit moi que tout autre qui soit témoin de vos emportements ?

En effet, il y eut, à cette action de la reine, un murmure terrible parmi les assistants. La reine avait froissé le décret et l'avait jeté à terre.

M. de Choiseul, qu'on avait rendu à la liberté et qui venait de rentrer dans la chambre à la suite des deux messagers, ramassa le décret et le plaça sur la table. La reine apprécia l'intention et le remercia du regard.

— Au moins, monsieur, dit la reine en s'adressant à M. de Romeuf, je vous recommande M. de Choiseul, M. de Damas et M. de Goguelat quand nous serons partis.

Et, en effet, la reine voyait bien qu'il fallait partir.

Il était sept heures du matin. M. de Bouillé ne paraissait pas.

Les paysans des environs de Varennes continuaient d'affluer vers la ville, armés de fusils, de fourches et de faux, et chaque nouvel arrivé criait plus fort que les autres :

— À Paris ! à Paris !

La voiture était tout attelée.

Le roi se cramponnait à tout obstacle, comptant chaque minute, attendant Bouillé. Enfin, il fallut se décider.

Le roi se leva le premier. La reine ensuite. Une de ses femmes, soit réellement, soit pour gagner du temps, s'évanouit.

— On me mettra en morceaux si l'on veut, dit la reine, mais je ne partirai pas sans celle dont le malheur a fait mon amie.

— Eh bien, soit ! restez si vous voulez, dit un homme du peuple ; moi, j'emporte le dauphin.

Il prit l'enfant royal dans ses bras et s'avança vers la porte. La reine lui arracha le dauphin et descendit rugissante. Toute la famille était à bout de forces.

En arrivant dans la rue, madame Élisabeth s'aperçut que la moitié des cheveux de la reine avait blanchi ; l'autre devait blanchir à la Conciergerie dans une seconde nuit d'agonie qui ne fut peut-être pas plus terrible que celle que nous venons de raconter.

On monta en voiture ; les trois gardes du corps remontèrent sur le siège.

M. de Goguelat, dans l'espoir d'amener un secours quelconque, avait trouvé moyen de s'échapper par la ruelle située derrière la maison de M. Sauce.

M. de Choiseul et M. de Damas furent conduits à la prison de la ville, où M. de Romeuf se fit emprisonner avec eux pour les protéger plus efficacement.

Enfin, après avoir épuisé tous les délais, la voiture s'ébranla et partit, escortée par la garde nationale, sous le commandement de M. Signemont, par les hussards de M. de Choiseul, envoyés pour protéger sa fuite, et par plus de quatre mille citoyens de Varennes et des environs, armés de fusils, de fourches et de faux.

La voiture du roi ne dépassa point, quoi qu'en disent certains historiens, la maison de l'épicier Sauce. Voilà la limite historique du fatal voyage.

Au moment où cette voiture s'ébranla, j'éprouvai un grand doute ou plutôt un grand déchirement.

La grande catastrophe de l'arrestation du roi avait amené un événement auquel je n'ai donné, dans l'ensemble de cette catastrophe, que la place qu'il y occupa relativement à elle, mais qui influa, d'une manière étrange, sur toute ma vie. On comprend que je veux parler de la blessure de M. de Malmy, de l'impression que cette blessure produisit sur mademoiselle Gerbaut, et de l'aveu involontaire que, de sa part, elle amena vis-à-vis de moi.

J'avais une profonde tendresse pour Sophie. Cette tendresse, plus que fraternelle, n'était pas exempte de jalousie, quoique je doive rendre cette justice à la pauvre enfant, que, du moment où elle s'était aperçue de mon amour naissant, elle avait fait ce qu'elle

avait pu pour que cet amour ne fit point de progrès, en me disant qu'elle ne serait jamais qu'une sœur pour moi. J'avais toujours eu le soupçon, je ne dirai pas que mon rival, car il n'y eut jamais de rivalité réelle, mais que celui que Sophie aimait était M. de Malmly. Cette fois, je n'en pouvais plus de douter, et il m'était impossible de rester sous le même toit que ce jeune gentilhomme ; non point parce qu'il aimait Sophie et que Sophie l'aimait, mais parce que tous mes instincts me disaient que le malheur de la vie tout entière de la pauvre enfant était en lui et devait venir de lui.

Lorsque je vis le roi prêt à partir et la voiture prête à s'ébranler, je pris congé de M. Gerbaut sans lui dire que je ne comptais plus revenir à Varennes, et j'allais me mettre en route sans avoir le courage de revoir Sophie, lorsque je la trouvai sur mon chemin, me barrant le corridor. Là, je l'avoue, mon courage m'abandonna et je ne puis lui dire que ces mots :

— Oh ! mademoiselle Sophie !

Elle se jeta en sanglotant à mon cou.

— Chacun a sa destinée, mon bon René, me dit-elle ; la mienne est de souffrir : je l'accomplirai.

— Je serai toujours votre frère ? lui demandai-je, pleurant moi-même.

— Oh ! oui, et si jamais j'ai besoin de vous, je vous prouverai bien que je suis toujours votre sœur en recourant à vous.

— Dieu vous garde ! mademoiselle Sophie, lui criai-je en m'arrachant de ses bras.

— Et vous, Dieu vous bénisse, René !

Et le bruit du sanglot qui suivit ces paroles m'accompagna jusqu'à la porte de la rue.

Je pris ma place à la portière de la voiture du roi, en échangeant un signe avec MM. Drouet et Guillaume, qui étaient à cheval, et devaient marcher devant les voitures pour leur faire place et les protéger.

Que faisait M. de Bouillé pendant tout ce temps ? C'est ce que

nous allons dire dans le chapitre suivant.

XXXIII
M. de Bouillé

M. de Bouillé était à Dun, où il avait passé la nuit dans des inquiétudes mortelles. C'était le point le plus avancé de son observation. À trois heures, n'ayant aucune nouvelle, il remonta vers Stenay.

À Stenay, il était au centre de ses forces et pouvait agir plus efficacement, disposant d'un plus grand nombre d'hommes.

De quatre à cinq heures, il y fut successivement rejoint par M. de Rouhrig, par M. de Raigecourt, par son fils. Alors il sut tout.

Mais M. de Bouillé était peu sûr de ses hommes.

Il était environné de villes *mauvaises*, comme il dit, c'est-à-dire patriotes ; il était menacé par Metz, par Verdun, par Stenay. C'était surtout dans la crainte de Stenay, qu'il avait quitté Dun. *Royal-Allemand* était le seul régiment sur lequel on pût compter. Il fallait le chauffer à blanc.

M. de Bouillé et son fils Louis s'y mirent corps et âme. Une bouteille de vin et un louis par homme firent l'affaire. Encore lui fallut-il deux heures pour s'armer et partir.

Il partit enfin, mais à sept heures ! précisément l'heure à laquelle le roi montait en voiture.

En deux heures, il fit les huit lieues qui le séparaient de Varennes. Sur la route, ils rencontrèrent un hussard.

- Eh bien ?
- Le roi a été arrêté.
- Nous le savons ; après ?
- Le roi part à cette heure de Varennes.
- Où va-t-il ?
- À Paris.

Bouillé ne se donne pas le temps de répondre. Il enfonce les éperons dans les flancs de son cheval. Son régiment le suit.

Varenes le vit descendre comme une trombe à travers ses vignes, le procès-verbal le dit. Lorsqu'il arriva à la place du Grand-Monarque, le roi était parti depuis une heure.

Il s'agit de ne point perdre de temps : la rue de l'Hôpital est barricadée, le pont est barricadé : on tournera la ville, on passera la rivière à gué aux Boucheries, et on viendra prendre position sur la route de Clermont pour arrêter l'escorte. L'ordre est donné, la manœuvre s'accomplit. La rivière est passée.

Trois cents pas encore, et l'on sera sur la route. Mais on rencontre le canal du Moulin : six pieds d'eau ! un talus impossible !

Il fallut s'arrêter et revenir en arrière.

On eut un instant l'idée de tourner la ville dans le sens opposé, de passer la rivière au gué de Saint-Gengoulf, de prendre la rue Saint-Jean, de traverser Varenes et de tomber sur les derrières de l'escorte. Mais les dragons étaient exténués ; mais les chevaux s'abattaient à chaque pas ; mais il faudrait combattre pour traverser Varenes, combattre pour arriver jusqu'au roi.

On annonçait que la garnison de Verdun était en route avec du canon. La foi manqua. On comprit que tout était perdu.

M. de Bouillé remit, en pleurant de rage, son épée au fourreau, et, en pleurant de rage, ordonna la retraite. Les habitants de la ville haute le virent, lui et ses hommes, stationnant une heure encore et ne pouvant se décider à partir.

Il reprit enfin la route de Dun avec ses hommes, et disparut avec eux. On ne le revit plus.

Le roi continua son chemin, le *chemin de la croix*.

J'ai raconté les événements dont j'ai été témoin dans tous leurs détails, et je continuerai ainsi jusqu'à l'arrivée à Paris ; d'abord parce que ces événements me paraissent de la plus haute importance, et ensuite parce qu'à part Michelet, chez lequel nous relèverons une seule erreur commise, tous sont restés plus ou moins, *moralement et matériellement*, en dehors de la vérité. Nous disons *moralement* lorsqu'ils se trompent sur l'esprit ou l'opinion des

acteurs ; nous disons *matériellement* lorsqu'ils se trompent sur le temps ou sur les localités.

De tous les historiens, celui qui fait le plus d'erreurs matérielles est M. Thiers.

La première erreur est d'appeler Pont-de-Somme-Vesle *Pont-Sommerville*. Pont-de-Somme-Vesle veut dire *pont des sources de la Vesle*, Pont-Sommerville ne veut rien dire du tout.

La seconde erreur est de faire arrêter le roi à l'hôtel du *Grand-Monarque*, au lieu de le faire arrêter à l'hôtel du *Bras-d'or* ; dans la ville basse au lieu de le faire arrêter dans la ville haute. Le roi, arrivant jusqu'à l'hôtel du *Grand-Monarque*, était sauvé, puisqu'il trouvait là M. de Rohrig, M. de Raigecourt et M. de Bouillé.

La troisième erreur est de faire de Drouet le fils du maître de poste, tandis que Drouet était le maître de poste lui-même.

La quatrième erreur est de dire que, la rivière étant trop profonde, les dragons ne purent la traverser. Ce fut le canal du Moulin, et non la rivière d'Aire, qui barra le chemin à M. de Bouillé et à ses hommes.

Enfin, la cinquième erreur est de dire que le retour du roi à Paris dura huit jours. Le retour du roi à Paris dura *trois* jours et non huit, et en voici la preuve, tirée de l'original même du voyage du roi, écrit de sa main :

« Mercredi 22, départ de Varennes à cinq ou six heures du matin (le roi se trompe d'une heure, il en était sept) ; déjeuné à Sainte-Menehould ; arrivé à deux heures du soir à Châlons ; y soupé, y couché à l'ancienne intendance.

» Jeudi 23, on a interrompu la messe pour presser le départ ; déjeuné à Châlons ; dîné à Épernay ; trouvé les commissaires de l'Assemblée près de Port-à-Binson ; arrivé à onze heures à Dormans, y soupé ; dormi trois heures dans un fauteuil.

» Vendredi 24, départ de Dormans, à sept heures et demie, dîné à La Ferté-sous-Jouarre, arrivé à dix heures à Meaux ; soupé et couché à l'évêché.

» Samedi 25, départ de Meaux à six heures et demie ; arrivé à Paris à huit heures sans s'arrêter. »

Si l'histoire, qui affecte de mépriser le pittoresque, ne se préoccupe pas de donner des dates justes, nous demandons à quoi sert l'histoire. C'est bien peu de chose qu'une chronologie ; mais une chronologie inexacte, ce n'est rien du tout.

Après M. Thiers, vient M. de Lacretelle. Celui-là essaye de remplacer l'exactitude par le *beau style*. Chez lui, les épithètes et les images abondent et cachent presque les erreurs. Jugez-en.

Voici ce qu'il dit à propos du dragon Lagache, chargé de poursuivre Drouet, dont il ignore le nom, ce qui lui est parfaitement permis, puisque M. Gustave Neveu-Lemaire, auteur d'une brochure intitulée Arrestation de Louis XVI, est le premier qui le constate.

« Le commandant, dit M. de Lacretelle, avait pris une précaution qui suffisait pour affranchir le roi de tout péril. Comme il avait remarqué le départ de Guillaume et le chemin qu'il avait pris, il avait ordonné à un brave maréchal des logis de le suivre, d'arrêter sa marche ou de le tuer s'il opposait de la résistance. Celui-ci se précipite avec toute l'ardeur d'un bon Français qui va sauver son roi. Après une heure de la course la plus rapide, il aperçoit le *cruel émissaire*, il va l'attendre, il cherche déjà à *l'arrêter par ses cris* ; mais Guillaume a redoublé de vitesse, il est parvenu à dérober ses traces à celui qui le poursuit ; le maréchal des logis, après avoir *erré par de vains détours, délibère s'il ne tournera pas contre lui-même l'arme dont il allait frapper le fatal jacobin.* »

Voyez-vous le dragon Lagache qui délibère, comme Brutus, s'il se laissera tomber sur son sabre, ou, comme Caton, s'il s'ouvrira les entrailles ! Sans compter que M. de Lacretelle fait courir son maréchal des logis après Guillaume, tandis que l'histoire se contente de le faire courir après Drouet.

Passons, mais, en passant, accrochons l'abbé Georgel, et ver-
sons-le du coup.

L'abbé Geogel fait mieux encore que M. de Lacretelle ; l'abbé Geogel fait arrêter le roi à Sainte-Menehould au lieu de le faire arrêter à Varennes.

M. Thiers ne se trompe que d'auberge ; l'abbé Geogel renchérit, il se trompe de ville.

« Drouet, dit-il, colorant sa curiosité de son zèle, se présente à la portière entre onze heures et minuit. La réverbération de la lumière frappe les traits du roi, qu'il a vu à Versailles ; il le reconnaît et l'arrête. »

Puis, avec un sentiment qui fait honneur à sa charité chrétienne, le digne historien exprime sa « Pitié pour ce malheureux révolutionnaire, pour ce patriote inhabile, qui consulta moins son intérêt personnel que sa passion effrénée pour l'égalité, et ne sentit pas qu'en favorisant cette évasion, il allait se couvrir de gloire et arriver à une grande fortune. » Voyez-vous le misérable qui est désintéressé ! C'est à n'y rien comprendre.

Puis vient Camille Desmoulins, l'enfant terrible de la Révolution, aussi ridicule et aussi menteur dans sa diatribe populaire que l'autre dans son apologie royaliste.

« À quoi tiennent les grands événements ! dit-il. À Sainte-Menehould, ce nom rappelle à notre Sancho Pança couronné les fameux pieds de cochon. Il ne sera pas dit qu'il aura passé à Sainte-Menehould sans avoir mangé sur les lieux des pieds de cochon. Il ne se souvient plus du proverbe : *Plures occidit gula quam gladius*. Le délai de ces apprêts lui fut fatal. »

Il y avait cependant, à Sainte-Menehould, à parler d'une chose plus grave que de ces pieds de cochon. Il y avait à parler de ce qui s'était passé après le départ du roi.

Après l'arrestation de M. Dandoins et de son lieutenant, un officier de la garde nationale, le citoyen Legay, avait établi, sous les arbres placés à l'angle de la rue du Marais et de la rue de la Poste-au-Bois, un poste de gardes nationaux choisis parmi les meilleurs tireurs, avec ordre de faire feu sur tout homme sortant de

la ville ou y entrant au galop, et qui ne répondrait pas immédiatement au qui-vive des sentinelles.

Quelques minutes après ces ordres donnés, le bruit s'était répandu que les hussards de Pont-de-Somme-Vesle avaient tourné la ville, et que Guillaume et Drouet couraient risque de tomber entre leurs mains.

M. Legay avait alors demandé deux hommes de bonne volonté pour aller avec lui éclairer la route, et prendre des nouvelles de Guillaume et de Drouet. Deux gendarmes, Collet et La Pointe s'offrent, et tous trois partent pour cette mission.

Sur la route, ils rencontrent les deux citoyens de Sainte-Menehould partis sur des maillets, et qui n'ont pas pu suivre ; mais, par eux, ils ont appris qu'il n'était arrivé aucun accident aux deux messagers. Pressés de rapporter cette bonne nouvelle, ils mettent leurs chevaux au galop, et, oubliant l'ordre donné par Legay, négligent de répondre au qui-vive de l'embuscade.

L'embuscade fait feu : deux des trois cavaliers, Collet et La Pointe, tombent, l'un mort, l'autre blessé. Legay a reçu cinq ou six grains de plomb dans le bras et dans la main.

Le jour même où le roi repasse à Sainte-Menehould, le gendarme tué la veille sera enterré. Le roi, en arrivant, trouve l'église tendue de noir, et la ville en deuil prête à accompagner le mort au cimetière.

M. de Dampierre, comte de Hans

Rien d'important ne s'était passé de Varennes à Sainte-Menehould. Les illustres prisonniers, tressaillant à chaque bruit nouveau, perdant, à mesure qu'ils approchaient de cette dernière ville, l'espoir d'être secourus, étaient profondément abattus en y arrivant.

La première chose qu'ils rencontrèrent, comme un reproche de la mort, fut, je l'ai dit, l'enterrement de l'homme tué la veille par mégarde. Les voitures royales s'arrêtèrent pour laisser passer les voitures funèbres. Deux majestés se trouvaient en face l'une de l'autre : la majesté royale et la majesté de la tombe. La majesté royale reconnut la majesté de la tombe, et s'inclina devant elle.

Sainte-Menehould était encombrée de monde. Les gardes nationaux y accouraient de toutes parts. Ceux de Châlons étaient venus en poste, soit dans des voitures particulières, soit dans des charrettes de cultivateurs : cette affluence était si considérable, que l'on craignait de manquer de vivres.

Au milieu de tous ces gens allant, venant, se croisant, je reconnus, monté sur un petit poney, M. de Dampierre, notre ancien chasseur de la forêt d'Argonne. Il me reconnut et vint à moi, essayant de forcer la ligne des gardes nationaux, en haie aux côtés des portières. Ce fut justement moi qu'il essaya de repousser, parce qu'il ne comptait pas sur ma résistance.

- Pardon, monsieur le comte, lui dis-je, mais on ne passe pas.
- Et pourquoi ne passe-t-on pas ? me demanda-t-il.
- Parce que c'est la consigne de ne laisser approcher personne de la voiture du roi.
- Et qui a donné cette consigne ?
- Notre capitaine, M. Drouet.
- Un révolutionnaire !

— C'est possible, monsieur le comte, mais c'est notre chef et nous devons lui obéir.

— Et est-il défendu de crier : « Vive le roi ? »

— Non, monsieur le comte, nous sommes tous royalistes.

M. de Dampierre leva son chapeau de toute la hauteur de son bras, se dressa sur ses étrières, et cria à voix haute :

— Vive le roi !

Le roi sortit la tête par la portière, et, sans aucune expression de joie ni de reconnaissance, salua.

M. de Dampierre se tira de la foule avec peine en faisant marcher son cheval à reculons. Je le vois encore comme si c'était hier : il était vêtu d'un habit à revers et à retroussis orné d'un galon d'or ; il portait un pantalon gris, de longues bottes molles non vernies, un gilet blanc, un chapeau à trois cornes galonné d'or comme l'habit ; il portait en bandoulière un petit fusil à un coup. Je le perdis de vue ; il me sembla qu'il se dirigeait vers la rue de l'Abreuvoir.

Pendant ce temps, le maire et les membres de la municipalité s'avancèrent au-devant de la famille royale jusqu'au pont de l'Aisne, situé à l'extrémité de la porte au Bois. Un officier municipal prit alors la parole, et fit un discours au roi sur les alarmes que sa fuite avait causées à la France. Louis XVI se contenta de répondre d'un air assez rechigné :

— Je n'ai jamais eu l'intention de sortir de mon royaume.

L'affluence était telle, que nous mêmes plus d'une demi-heure à faire cinq cents pas. Vers onze heures et demie, le roi montait les marches de l'hôtel de ville. Ses habits étaient couverts de poussière et son visage fort altéré.

La reine, vêtue de noir – elle avait changé de robe chez M. Saucé –, tenait le dauphin par la main.

Louis XVI et ses enfants avaient faim. Quant à la reine, de même qu'elle n'avait pas eu besoin de dormir, elle semblait n'avoir pas besoin de manger.

Un déjeuner avait été préparé par les soins du conseil municipal ; mais, comme on tardait à le servir, un gendarme nommé Lapointe apporta dans son chapeau des cerises à Madame Royale.

La famille royale avait surtout besoin de repos. Le maire, M. Dupuis de Dammartin, lui offrit l'hospitalité. Elle accepta.

Seulement, M. Dupuis de Dammartin fit observer au roi qu'il serait bon que lui, la reine et le dauphin se montrassent au peuple. Le roi ne fit aucune difficulté : il se montra le premier ; puis la reine parut à son tour, tenant le dauphin dans ses bras. La fenêtre de l'hôtel de ville, la seule qu'il y eût à balcon, était trop étroite pour que le roi et la reine s'y montrassent à la fois.

Alors, un officier municipal annonça au peuple que, le roi étant très fatigué, Sa Majesté se proposait de faire aux habitants de Sainte-Menehould l'honneur de coucher dans ses murs.

On avait déjà conduit les voitures sous les remises, et la nouvelle d'une halte de vingt-quatre heures ne nous avait pas été moins agréable à nous, qui venions de faire une marche de sept à huit lieues sous un ardent soleil, qu'elle ne l'était à la famille royale, lorsque les gardes nationaux des villes et des villages environnants, qui encombraient les auberges et les cabarets, accoururent sur la place, criant aux aristocrates et aux traîtres, et disant que la famille royale était encore trop près de la frontière pour qu'on lui permît de s'arrêter. En conséquence, ils demandèrent le départ immédiat du roi et de sa famille.

Le roi s'informa de la cause de ce bruit, et, l'ayant apprise :

— Eh bien, soit ! dit-il avec son impassibilité ordinaire, partons !

La reine alors reparut au balcon, tenant son fils par la main ; elle lui montra la garde nationale et prononça quelques mots à demi-voix. Un habitant de Sainte-Menehould, qui était à la croisée voisine de la sienne, m'assura que ces quelques mots, qu'il avait entendus, étaient ceux-ci :

— Vois-tu tous ces crapauds bleus ? Ce sont eux qui veulent

que nous partions.

Inutile de dire que la garde nationale était vêtue de bleu.

Au moment où la famille royale traversait la salle de l'hôtel de ville, sur laquelle donne le guichet de la chapelle, où les prisonniers entendaient la messe, la reine, apercevant ces prisonniers, leur fit distribuer cinq louis, et le roi, dix.

À deux heures, les voitures se remirent en route pour Châlons. Du moment où il était reconnu pour le roi, le roi occupait la première place dans la voiture. MM. de Malden, de Moustier et de Valory se tenaient sur le siège du cocher, mais n'y ont jamais été attachés, comme l'ont dit quelques relations.

Pas un seul cri, excepté celui de M. de Dampierre, que nous avons déjà constaté, n'accueillit ni l'arrivée ni le départ du roi. Les seuls cris poussés furent ceux de *Vive la Nation ! Vivent les patriotes !*

Nous allons entrer dans le récit d'un événement qui a été raconté de dix façons différentes. Je le raconte en spectateur qui a vu la chose de ses yeux ; je puis donc affirmer que mon récit contient l'exacte vérité.

Vers neuf ou dix heures du matin, le comte de Hans était arrivé à Sainte-Menehould, exaspéré de l'arrestation du roi. Plusieurs personnes lui avaient entendu dire :

— Le roi vient d'être arrêté ; nous sommes tous perdus ! Mais le roi saura qu'il lui reste encore quelques fidèles sujets.

J'ai dit qu'après m'avoir parlé, je l'avais vu s'éloigner du côté de l'Abreuvoir. Lorsque la berline du roi y passa, il présenta les armes aux augustes prisonniers, comme eût pu faire une sentinelle. Le roi le reconnut, le fit remarquer à la reine, et lui rendit son salut.

Alors M. de Dampierre mit son cheval au galop et disparut par la rue de l'Abreuvoir, prit des routes détournées de manière à précéder les voitures, s'arrêta sur la place de la Promenade, se postant là comme au coin de la rue de l'Abreuvoir, et présentant les armes

de nouveau. Le roi le salua une troisième fois.

Alors, poussant son cheval à travers la foule, du côté opposé à celui où j'étais, il parvint à aborder la voiture. Elle montait, en ce moment, au pas, le faubourg de Fleurion.

— Sire, lui dit-il, vous avez devant vous un de vos plus fidèles serviteurs. Je me nomme Duval de Dampierre, comte de Hans ; j'ai épousé une demoiselle de Ségur, parente du ministre de ce nom, et une nièce de M. d'Allonville.

— Tous ces noms me sont connus, monsieur, répondit le roi, et je suis touché de la preuve de fidélité que vous me donnez.

Cette conversation à demi-voix, à la portière de la voiture, après l'affectation du comte à se trouver sur la route du roi et à lui présenter les armes, était presque une provocation à toute cette foule, ramenant un roi qui avait voulu s'échapper. Et cependant, doucement repoussé, M. de Dampierre put encore s'éloigner et disparaître.

La tête du cortège atteignit l'extrémité de la ville, et l'on arriva à la descente de Dammartin-la-Planchette.

Au sortir de la ville, M. de Dampierre avait reparu ; il côtoyait la route, se tenant de l'autre côté du fossé et des arbres. Il avait le soin de demeurer à la hauteur de la voiture du roi, ne cessant de faire des signes à la famille royale. Ces signes, comme on peut le comprendre facilement, excitèrent la défiance ; on crut que, dans les quelques paroles échangées à la portière de la voiture royale, il avait été question d'un projet d'enlèvement ; on se serra autour de la voiture royale, et le mot *Garde à vous !* circula dans tous les rangs de la garde nationale.

M. de Dampierre essaya alors de s'approcher un fois encore de la voiture du roi ; mais, cette fois, il fut repoussé, non seulement avec des murmures, mais avec des menaces ; les fusils se croisèrent pour l'empêcher d'avancer. Cette insistance presque insolente avait exaspéré les plus calmes. Voyant ses efforts inutiles, M. de Dampierre résolut d'en finir par une bravade.

Arrivé aux deux tiers de la descente, au lieu dit la Grevières, M. de Dampierre cria une seconde fois « Vive le roi ! », déchargea son fusil en l'air, et, piquant des deux, partit au grand galop.

Un bois est situé à un demi-kilomètre de la route ; on crut que des troupes étaient embusquées dans ce bois, et que ce coup de fusil était pour elles un signal.

Cinq ou six cavaliers s'élancèrent à la poursuite de M. de Dampierre. Dix ou douze coups de feu partirent presque ensemble, dont les balles ne l'atteignirent pas. M. de Dampierre, toujours fuyant, agita son arme en signe de triomphe.

Je m'étais élancé comme les autres, quoiqu'à pied, non pas pour poursuivre M. de Dampierre – Dieu me garde d'en avoir eu même l'idée ! – mais, tout au contraire, pour lui porter secours, si besoin était.

M. de Dampierre avait déjà fait plus de cinq cents pas au grand galop, lorsqu'en sautant un fossé son cheval s'abattit. Cependant, avec la bride et l'éperon, il le releva et repartit au galop. Son fusil était resté dans le fossé.

En ce moment, un coup de feu partit, isolé... Celui qui l'avait tiré était un paysan monté sur un cheval de hussard qu'il avait pris la veille. Il était facile de voir que M. de Dampierre était touché. Il tomba en arrière sur la croupe de son cheval, qui se cabra.

Alors, en un instant, avec la rapidité de l'éclair, à la hauteur du petit pont de Sainte-Catherine, sur les bords du fossé dont l'eau passe sous ce pont, se passa une scène horrible que je vis dans tous ses détails sans pouvoir m'y opposer.

Le paysan qui avait tiré le coup de fusil, suivi d'une quarantaine d'hommes, joignit le comte de Hans, lui porta un coup de sabre et le désarçonna.

Puis je ne vis plus rien ; j'entendis seulement une vingtaine de coups de fusil. Je vis un nuage de fumée dans lequel je me précipitai. On fusillait M. de Dampierre à bout portant.

J'arrivai trop tard, et, fussé-je arrivé plus tôt, je fusse arrivé à

temps pour mourir avec lui, mais non pour le sauver. Son corps était criblé de coups de feu et de coups de baïonnette ; sa figure, écrasée sous les talons des souliers, était méconnaissable ; sa montre était broyée par une balle dans son gousset.

Il n'y avait plus rien à faire ; je rejetai mon fusil sur mon épau-
le, et, à travers champs, les larmes aux yeux, la sueur sur le front,
je rejoignis mon rang.

La berline royale continua tristement son chemin sous un soleil de trente degrés, sur cette route inflexible qui traverse comme une ligne de craie cette triste portion de la France qu'on appelle la Champagne-pouilleuse.

XXXV Rectifications

Maintenant, ce n'est point assez, me semble-t-il, de dire ce que j'ai vu ; il me reste, à moi témoin oculaire, à rectifier l'histoire et à combattre les historiens.

Ce meurtre qui, à mon avis, a une grande importance, comme date de sang versé, et comme spécimen de l'esprit public en province, a été défiguré par tous les historiens. Cette fois, nous ne prendrons pas M. Thiers en faute ; il n'en parle même pas.

M. Bertrand de Molleville en parle ; mais, comme toujours, pour défigurer les faits en accusant le parti opposé au sien. Voici ce que dit M. Bertrand de Molleville :

« *Le chevalier de Dampierre se trouvait, par hasard, sur la route de Châlons, sans armes. Il voulait offrir au roi, par ses regards, l'hommage de sa fidélité et de sa douleur ; ce désir, si naturel et si touchant, lui coûta la vie.* »

Vous le voyez, les erreurs se comptent par lignes.

Le chevalier de Dampierre, d'abord, n'était pas le chevalier de Dampierre ; il était M. Duval de Dampierre, comte de Hans. Ce n'était point *par hasard* qu'il se trouvait sur la route de Châlons, puisque, dès neuf heures, il était accouru à Sainte-Menehould pour y saluer le roi à son passage. Il n'y était point *par hasard*, puisque, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, il s'était approché de la voiture, s'était nommé au roi, et lui avait nommé sa femme ; il n'y était point *par hasard*, puisqu'il attendit le roi au coin de la rue de l'Abreuvoir, à la Promenade, et à la descente de Dammartin-la-Planchette.

Ce n'était point par ses regards qu'il voulait lui offrir l'hommage de sa fidélité, puisqu'il cria : « Vive le roi ! » et deux fois présenta les armes au roi après lui avoir parlé, comme nous l'avons dit.

Il n'était point *sans armes*, puisque, outre le fusil dont il tira un coup en l'air, et qu'il laissa, lorsque son cheval s'abattit, tomber dans le fossé, on trouva des pistolets dans ses fontes.

Écoutez maintenant M. de Lacretelle. Le récit devient de plus en plus accusateur pour les libéraux :

« Ce noble gentilhomme, dit Lacretelle, ne pouvant résister au désir impérieux de montrer au roi qu'il existait encore quelques Français fidèles, fut atteint de plusieurs balles, au moment où il sollicitait la faveur de lui baiser la main. Son sang rejaillit sur la voiture. »

La mise en scène est peut-être bonne ; mais le fait est faux. M. Duval de Dampierre fut tué à trois cents pas à peu près de la voiture du roi.

Peut-être croyez-vous qu'on ne peut pas plus s'écarter de la vérité que ne le fait M. de Lacretelle ? Vous vous trompez. Nous avons l'abbé Georgel, une autre espèce de Père Loriguet. Chez lui, ce n'est pas une simple erreur ; c'est de la belle et bonne calomnie.

D'abord, chez l'abbé Georgel, qui ne se donne pas même la peine de jeter les yeux sur une carte de France, c'est à Varennes même que M. de Dampierre est tué.

En outre, le meurtre a lieu devant les députés de l'Assemblée nationale, qui ne sont jamais venus jusqu'à Port-à-Binson, c'est-à-dire à plus de vingt lieues de Varennes. Aussi, l'impassibilité que gardent les députés à la vue d'un pareil spectacle, jette-t-elle le digne abbé dans des considérations politico-philosophiques de la plus haute importance :

« Voilà, s'écrie-t-il, à quel degré d'abaissement ces augustes têtes furent obligées de condescendre : le comte de Dampierre est poignardé sous les yeux de Louis XVI, au moment où il s'approchait de lui, les yeux baignés de larmes. *Le corps du digne officier est foulé aux pieds des chevaux, et Barnave, sans éprouver la moindre émotion, fait continuer la marche, rejetant ce malheur sur l'imprudence du vicomte*, qui, malgré les consignes, s'était

obstiné à percer la ligne, pour pénétrer jusqu'au carrosse du roi, tant il est vrai que l'âme féroce de ce Barnave ne se dément jamais ! »

Nous verrons bientôt où Barnave rejoignit le roi, et les preuves que donna le jeune tribun de la férocité de son âme.

Au reste, Michelet lui-même, l'homme sévère, l'historien sur preuves, Michelet est mis dans l'erreur. Voici son récit pittoresque, animé, vivant, comme toujours, mais s'écartant de la vérité sur le point principal :

« Un seul homme fut tué dans le retour de Varennes, un chevalier de Saint-Louis, qui, monté comme un Saint-Georges, vint caracoler hardiment à la portière, au milieu des gens à pied, et démentir, par ses hommages, la condamnation du roi par le peuple. Il fallut que l'aide de camp le priât de s'éloigner : il était trop tard ! Il essaya de se retirer de la foule en ralentissant le pas ; puis, se voyant serré de près, il piqua des deux et disparut dans les terres. On tira, il répondit. Quarante coups de fusils, tirés à la fois, l'abatirent. Il disparut un moment dans un groupe où on lui coupa la tête. Cette tête sanglante fut inhumainement apportée jusqu'à la portière ; on obtint à grand'peine de ces sauvages qu'ils tinsent éloigné de la portière cet objet d'horreur. »

J'étais là, comme je l'ai dit, et comme je le répète ; je puis donc affirmer que la tête ne fut point coupée ; mais, comme ce n'est point assez de l'affirmation d'un homme pour démentir le témoignage de trois ou quatre historiens, je copierai la note suivante dans l'*Histoire de Sainte-Menehould*, par M. Buirette, un de mes vieux amis, qui fut, comme moi, témoin du meurtre de M. de Dampierre, et qui, avant moi, et mieux que moi probablement, le décrivit. Voici cette note :

« M. le comte de Dampierre fils, très jeune lors du funeste événement, et qui est aujourd'hui maréchal de camp, commandant des gardes de Monsieur¹, comte d'Artois, obtint, au mois d'avril 1821,

1. M. Buirette, comme on le voit, écrivait son histoire dans la première période de la Restauration.

la permission des autorités pour faire exhumer du cimetière de Chaude-Fontaine le corps de son père, et le faire transporter au village de Hans, dans le tombeau de ses ancêtres.

» L'exhumation se fit le 6 octobre à six heures du matin, en présence de MM. de Dampierre, Thierry, curé de la paroisse, Bouqueau, officier de santé, Bouyer, maire de la commune, et des sieurs Bureau, Goujeon, Socquet et Mathieu, tous quatre autrefois au service de M. de Dampierre, et qui avaient, en 1791, assisté à ses funérailles.

» Le lieu de la sépulture était indiqué par ceux-ci et par plusieurs anciens habitants du village ; en fouillant, on trouva les restes d'un cercueil en bois de chêne, tel que les quatre derniers témoins avaient annoncé qu'il devait être ; ce cercueil était rempli d'ossements sur lesquels l'officier de santé découvrit et fit remarquer les indices de plusieurs fractures causées par des coups de feu ; ces fractures paraissaient au pariétal, à l'occiput, à la mâchoire, au sternum, aux omoplates ; on trouva aussi de petits morceaux de cuivre attachés à la hanche ; personne ne douta que ces morceaux de métal ne provinssent de la montre brisée sur M. de Dampierre lors de son assassinat.

» Lorsque le fils se fut rendu certain que ces ossements étaient ceux de son père, il les fit enfermer dans un cercueil neuf en bois de peuplier ; ce cercueil, déposé dans l'église, en fut retiré le lendemain et transport à Hans, puis descendu dans le caveau de l'église de ce lieu. »

Si la tête eût été coupée, la tête eût manqué aux ossements, et, bien certainement, le chirurgien qui constatait les fractures des os eût constaté l'absence de la tête. En supposant que la tête eût été réunie aux ossements, il eût, au moins, constaté la section de la colonne vertébrale.

Au reste, une chose non moins remarquable, qu'atteste le premier procès-verbal d'inhumation, c'est que les meurtriers de M. de Dampierre, qui, arrivés au village de Dammartin-la-Planchette,

faillirent s'égorger pour le partage du cheval et des armes, laissèrent sur le cadavre cinquante louis en or que M. de Dampierre avait dans un étui, et la chaîne de sa montre. La montre avait été pulvérisée par une balle.

Enfin, voici quelque chose de bien plus positif encore : j'ai dit que, voyant M. de Dampierre mort, j'avais rejeté mon fusil sur mon épaule, et que j'avais été reprendre mon rang près de la voiture. Mais j'avais laissé près du cadavre mon ami Buirette, accouru comme moi avec l'intention de sauver le comte, s'il était possible. Il aida à relever le cadavre et dit, dans son histoire :

« Son corps fut trouvé criblé de coups de feu et de coups de baïonnette ; *sa figure, sur laquelle ruisselait encore un sang noir-ci par la poudre, et couverte des empreintes de la barbarie de ses bourreaux, était méconnaissable ; sa montre était fracassée.* »

Or, si la figure était dans l'état déplorable que dit M. Buirette, la tête n'était pas coupée et portée au bout d'une pique, à la portière de la berline royale.

Une enquête fut faite sur ce meurtre. On arrêta l'homme qui avait tiré le coup de fusil dont M. de Dampierre avait été atteint. Il dénonça ceux qui l'avaient achevé : c'étaient des hommes de Passavant, de Hans, de Somme-Yèvre, de Braux-Sainte-Cohière, et même de Sainte-Menehould, tous de la lie du peuple. Mais l'Assemblée nationale, ayant rendu par la suite un décret d'amnistie en faveur de tous ceux qui pourraient s'être rendus coupables de quelque crime ou délit relatif à l'évasion du roi, les meurtriers de M. de Dampierre se trouvèrent à l'abri de toute poursuite.

Puis, pour apprécier les actions, il faut se transporter dans le milieu où ces actions ont été commises. Il existait à cette époque – quoique la physionomie de la France républicaine fût mal dessinée encore –, il existait une effroyable effervescence contre le roi et surtout contre la reine. Ainsi, par exemple, voici une pièce historique que j'ai copié sur l'original et qui a été envoyée par les citoyennes de la ville de Tonneins à MM. les officiers municipaux

de la ville de Varennes :

« 27 juin de l'an second de la liberté.

« Messieurs, permettez que les citoyennes patriotes qui ont l'honneur d'être affiliées au club de la Société des Amis de la Constitution de Tonneins viennent vous prier de présenter leur admiration, leurs remerciements et leur reconnaissance aux braves citoyens qui, en arrêtant le roi, ont *arrêté* des flots de sang d'inonder l'empire ; nous n'entendrons jamais prononcer leurs noms sans attendrissement : c'est à eux que nous devons nos enfants, nos époux, nos amis, nos frères ; par eux, le moment où leurs bras pourraient être utiles à la défense de la liberté vient d'être retardé ; nous l'avons vu de si près, ce moment ! Cependant, j'ose dire, au nom de mes concitoyennes, que nous les aurions revêtus de leurs armes, que nous les aurions vus partir pour le maintien de nos droits, pour le salut de la patrie et de la liberté, non sans douleur, mais sans faiblesse ; car mieux vaut mourir que d'être esclave.

» Nous sommes, avec respect, les citoyennes affiliées à la Société des Amis de la Constitution de Tonneins :

» Désirée Besson, Marguerite Jamègue, Jeanne Montheil de Parres, Anne Parret, Barryre, née Fourganier, M. Bessedereau, du Couyte, Anne-Julie Castera, Sophie Baudon, Catherine Fournier, Élisabeth Arthaud, Louise Lainé, Marthe Dupont, Jouan, née Delrue, Rosalie Peyre, Rose Marois, Marie Cousin, Cécile Réan, Sophie Medge, veuve Espanac, Marie Medge, Rose Mothey, Marie Randon, Fanny Arthaud, Claire Viné. »

On le voit, le sentiment était unanime. Quand les femmes adhèrent aux révolutions, les révolutions sont sérieuses.

Peut-être trouvera-t-on que je m'étends bien longuement sur certains détails ; mais je dirai, une fois pour toutes, ceci : l'histoire fait partie des richesses morales d'un pays comme l'argent fait partie de ses richesses matérielles. Or, nous croyons qu'il ne faut pas plus laisser les historiens falsifier l'histoire que les faux monnayeurs la monnaie. Pour l'histoire fausse, comme pour les pièces

fausses, il y a les coupables et les innocents. Les coupables sont ceux qui falsifient sciemment l'histoire ; les innocents sont ceux qui reçoivent la fausse monnaie ou la fausse histoire, toute fabriquée, et qui, la croyant vraie, la reproduisent, mentant à leur insu, et quelquefois contre leur opinion.

Donc, toutes les fois qu'il m'arrivera de heurter sur ma route une erreur historique, et que je pourrai dire : « J'ai vu ! » on me permettra de relever cette erreur et de donner la série de preuves que je croirai nécessaire à la réfutation.

Maintenant que la profession de foi est faite, reprenons notre récit où nous l'avons laissé.

La route est longue, de Sainte-Menehould à Châlons. Neuf éternelles lieues à travers des plaines crayeuses, sous un soleil de plomb, avec des reflets aveuglants de soleil sur les canons de fusil et les fers de faux.

La famille royale arriva à Châlons exténuée, rompue, brisée, à dix heures du soir.

La moitié de ceux qui étaient partis avec nous de Varennes étaient restés couchés sur le revers des fossés, ne pouvant aller plus loin. Mais cependant, en arrivant à Châlons, l'escorte était aussi nombreuse qu'en sortant de Sainte-Menehould. Elle s'était recrutée de tous les gardes nationaux des villages semés à quatre lieues à droite et à gauche du chemin.

Les autorités, le maire en tête, attendaient les prisonniers à la porte Dauphine. Le mot prisonnier m'est échappé : la famille royale, en effet, était bien prisonnière. Rapprochement étrange ! Cette porte n'était autre que l'arc de triomphe élevé à madame la dauphine à son arrivée en France. Elle portait encore cette inscription : *Æternum stet ut amor. Qu'elle reste éternellement debout, comme notre amour.*

L'arc de triomphe était debout ; mais l'amour était fort ébranlé.

Et cependant, à Châlons, l'aspect de l'opinion change. Les rudesses patriotiques s'adoucissent ; la vieille ville, dans les plaines de laquelle vint se briser la fortune d'Attila, et qui, en fait de commerce, n'a encore aujourd'hui que son commerce tout récent de vin de Champagne, était peuplée de gentilshommes, de rentiers, de bourgeois royalistes. Ce fut, pour tout ce pauvre monde aristocratique, un crève-cœur général que de voir le malheureux roi dans un pareil état.

On savait que l'on ramenait le roi : un grand souper était pré-

paré.

Le roi et la reine soupèrent en public comme à Varennes. Il y eut présentation : les dames arrivèrent avec d'énormes bouquets ; la reine fut couverte de fleurs.

Il fut convenu que le lendemain on partirait bien reposés, puisque l'on était si bien reçu.

Bien reposés voulait dire que l'on entendrait la messe, que l'on dînerait – à cette époque, on dînait encore à midi –, puis que, quand le fort de la chaleur serait tombé, on se mettrait en route. La messe devait être dite par M. Charlier, curé constitutionnel de Notre-Dame.

À dix heures du matin, le roi se rendit à la messe avec la reine et la famille royale. Mais, à peine la messe était-elle commencée, que l'on entendit un grand bruit. Ce sont les gardes nationaux de Reims qui demandent que le roi parte. Tout retard paraît un piège à ces hommes qui, étant arrivés à se défier du roi, se défient de tous. Quelques gardes nationaux plus exaspérés que les autres se portent à la chapelle, en enfoncent la porte malgré la garde nationale.

On conseille au roi et à la reine de se montrer au balcon. Ils s'y montrent ; mais leur vue, au lieu de calmer, ne fait que redoubler l'exaspération. On demande à grands cris le départ du roi ; on tire les voitures des remises, les chevaux des écuries : on attelle.

Le roi reparaît au balcon et prononce textuellement ces paroles :

— Puisque l'on m'y force, je vais partir.

Quoique cette promesse soit une protestation, elle suffit au peuple. À onze heures précises, la famille royale remontait en voiture, et l'on se remettait en marche. La chaleur était étouffante ; on marchait au milieu de tourbillons d'une poussière crayeuse qui desséchait le gosier. Je connaissais une fontaine près de la route. J'y avais bu lors de la Fédération. Je m'approchai de la voiture, et je demandai respectueusement :

— Sa Majesté la reine désire-t-elle de l'eau fraîche ? Il y a près d'ici une fontaine excellente !

— Merci, me répondit la reine.

— Oh ! si, maman ! si, maman ! j'ai bien soif, moi, dit le dauphin.

— Pas pour moi, alors ; pour mes enfants, dit la reine.

Madame de Tourzel me tendit un verre d'argent.

— Oh ! et pour moi aussi, monsieur, s'il vous plaît, dit madame Elisabeth.

Et elle me tendit un second verre.

Je vois encore, après soixante ans, le visage de cette angélique personne ; j'entends encore cette voix charmante qui fait la prière bien autrement irrésistible qu'un ordre.

Je posai mon fusil contre un arbre de la route. Je courus à la fontaine, et rapportai les deux verres aussi promptement que je pus, afin que l'eau ne perdît rien de sa fraîcheur.

Le dauphin partagea son verre d'eau avec Madame Royale, sa sœur. Madame Elisabeth, après avoir offert le sien à la reine qui le refusa, le but tout entier.

— Oh ! que c'est bon, de l'eau ! dit le dauphin. Pourquoi ne boit-on pas toujours de l'eau ?

— Afin de la trouver meilleure quand on en boit, dit le roi.

— Mon fils vous remercie, monsieur, dit la reine.

— Et moi aussi, dit madame Elisabeth avec son doux sourire.

Je repris mon fusil, dont un de mes camarades s'était chargé.

— Je vous ai vu courir après M. Hans de Dampierre, dit la reine ; dans quelle intention ?

— Dans l'intention de le sauver, madame, si c'était possible.

— Vous partagez donc les opinions de M. Hans de Dampierre ? demanda la reine.

— Je partage les respects qu'il portait à Leurs Majestés.

— Savez-vous qu'il y a une restriction dans ce que vous dites là, jeune homme ? fit le roi.

— Oui, sire, répondis-je.

— Ah ! ah ! fit-il.

Puis, à la reine :

— C'est singulier ! dit-il, jusqu'aux enfants ; ils ont tout empoisonné !

— Voyez donc, papa, dit M. le dauphin, le joli fusil qu'*il* a !

Il, c'était moi. Il était évident que je pouvais être *monsieur* pour la reine et pour madame Élisabeth ; mais, pour M. le dauphin, j'étais *il*.

Le roi regarda machinalement.

— En effet, dit-il, c'est un fusil de la manufacture de Versailles. Comment vous êtes-vous procuré cette arme ?

— C'est monseigneur le duc d'Enghien qui me l'a donnée, sire.

— Oui, dit le roi, les Condés ont des biens de ce côté-ci, dans le département de la Meuse, comme ils disent.

Puis, se retournant vers moi :

— Avez-vous été au service des princes ?

— Pardon, sire, répondis-je en souriant, mais est-il absolument besoin d'être au service d'un prince pour qu'il vous fasse un cadeau ?

La reine regarda le roi.

— Étrange !... dit-elle.

Je m'étais reculé d'un pas. Le roi fit signe de l'œil et me rappela ; mais, ne sachant comment m'appeler :

— Vous dites donc, mon jeune ami, fit-il, que c'est M. le duc d'Enghien qui vous a donné ce fusil ?

— Oui, sire.

Puis, comme je voyais que le roi désirait savoir à quelle occasion ce fusil m'avait été donné :

— J'étais, continuais-je, neveu d'un vieux garde de la forêt d'Argonne, nommé le père Descharmes. M. le prince de Condé et M. le duc d'Enghien venaient chasser dans cette forêt ; M. le duc

d'Enghien me prit en amitié et me fit cadeau de ce fusil...

Le roi réfléchit un instant.

— Et votre oncle vit toujours ?

— Non, sire, il est mort.

— Pourquoi n'avez-vous pas sollicité sa survivance ?

— Parce que les gardes portent une livrée, sire, et que je suis un homme libre.

— Jusqu'aux enfants ! murmura le roi.

Et il se jeta dans le fond de la voiture. Je ne sais si le roi m'eût reparlé encore ; mais, en ce moment, le cortège s'arrêta. Il se passait évidemment quelque chose d'extraordinaire en tête de la colonne.

Nous étions à Port-à-Binson. Au milieu des rumeurs, on entendait ces mots :

— Les commissaires ! les commissaires !

En ce moment, un jeune homme à cheval accourut et s'arrêta devant la portière du roi, juste comme le roi sortait la tête de la voiture pour s'informer quel événement causait cette halte.

— Sire, lui dit cet homme, ce sont les trois députés de L'Assemblée nationale qui viennent diriger et assurer le retour de Votre Majesté.

— Ah ! ah ! fit le roi, et peut-on savoir les noms de ces trois messieurs ?

— Sire, ce sont les citoyens Latour-Maubourg, Barnave et Pétion.

Ces trois députés représentaient les trois nuances de l'Assemblée : Latour-Maubourg était royaliste, Barnave était constitutionnel, Pétion républicain.

La foule s'écarta respectueusement ; trois hommes s'approchèrent de la voiture royale, s'arrêtèrent à la portière, saluèrent le roi, qui leur rendit leur salut.

L'un d'eux tenait à la main un papier ; c'était le décret de l'Assemblée. Il le lut tout haut ; celui-là, c'était le citoyen Pétion.

Ce décret les nommait commissaires pour aller au-devant du roi, leur commandait de veiller, non seulement à sa sûreté et à celle de la famille royale, mais encore au respect dû à la royauté, représentée par Louis XVI et Marie-Antoinette.

Le roi connaissait M. de Latour-Maubourg et le savait royaliste. Lorsqu'il s'agit de recevoir deux des commissaires dans la voiture royale, il eût donc désiré que M. de Latour-Maubourg fût l'un de ces deux commissaires. La reine lui en exprima même le désir. Mais M. de Latour-Maubourg lui répondit à demi-voix :

— Je n'ai accepté la triste mission qui me rapproche de Votre Majesté que dans l'espérance d'être utile au roi. Votre Majesté peut donc compter sur moi, qui lui suis tout dévoué ; mais il n'en est point ainsi de Barnave, qui exerce une énorme influence sur l'Assemblée ; il est vain comme un avocat, et sa vanité sera flattée d'être dans la voiture du roi ; il est donc important qu'il y soit, et que la reine ait une occasion de le connaître plus particulièrement. C'est pourquoi je supplie Sa Majesté de trouver bon que je lui cède ma place.

La reine fit un signe de tête affirmatif ; elle allait redevenir femme, et séduire Barnave, comme elle avait séduit Mirabeau. C'était descendre d'un cran, mais c'était toujours une distraction.

Chose bizarre, ce fut le roi qui répugna le plus à avoir Barnave dans son carrosse. Barnave, ce petit avocat dauphinois à l'air spadassin, au nez en l'air, lui déplaisait souverainement, et aussi Pétion, avec ses joues roses et tout gonflé de son propre mérite.

Barnave et Pétion montèrent donc dans la voiture royale. Madame de Tourzel en descendit, et monta avec M. de Latour-Maubourg dans la voiture des femmes de chambre.

Pétion donna, du premier coup, la mesure de son urbanité. Il déclara que, représentant l'Assemblée, il devait avoir sa place au fond. Le roi et la reine firent un signe à madame Élisabeth, qui passa sur le devant.

L'intérieur de la voiture royale se trouva donc ainsi composé :

au fond, le roi, Pétion, la reine ; sur le devant, en face du roi, madame Élisabeth ; en face de Pétion, Madame Royale et le dauphin ; en face de la reine, genoux à genoux, Barnave.

Au premier abord, Barnave parut à la reine sec, froid et méchant.

Barnave avait rêvé la succession de Mirabeau à l'Assemblée, il l'avait déjà à peu près obtenue ; mais il la voulait entière : la reine en faisait partie. La reine, à Saint-Cloud, n'avait-elle pas accordé un rendez-vous à Mirabeau ? Barnave n'avait-il pas droit à une pareille faveur de la reine ?

Puis le bruit s'était répandu qu'un des trois gentilshommes placés sur le siège de la voiture était M. de Fersen ; or, à tort ou à raison, M. de Fersen passait publiquement pour être l'amant de la reine. Chose étrange, mais qui se comprendra cependant, maintenant que j'ai dit les prétentions de Barnave, Barnave était jaloux de M. de Fersen.

Avec son admirable instinct de femme, la reine, après un quart d'heure de marche, avait deviné tout cela. Elle trouva le moyen de nommer les trois gardes du corps : MM. de Malden, de Valory, de Moustier.

Pas de Fersen. Barnave respira, sourit, devint charmant.

XXXVII
Barnave et Pétion

Barnave était jeune, beau, poli, de manières ouvertes, éloquent, plein de respect pour le malheur suprême qu'il avait en face de lui.

Au lieu que ce fût la reine qui séduisit Barnave, ce fut presque Barnave qui séduisit la reine. Il est vrai que la rudesse de Pétion faisait ressortir la courtoisie de son collègue. On me demandera comment je connais tous ces détails ? Je répondrai d'une façon bien simple.

J'ai dit qu'en partant de Varennes, j'avais pris une place à la portière de la voiture du roi. Excellent marcheur, j'avais maintenu cette place malgré la fatigue, malgré la chaleur, malgré la poussière. Deux fois seulement, et pour quelques minutes, j'avais quitté cette place. La première, pour essayer de porter secours à M. de Dampierre ; la seconde, pour aller chercher de l'eau fraîche à madame Élisabeth et au dauphin. Chaque fois, à mon retour, j'avais repris ma place. Or, les deux glaces de l'immense berline étaient ouvertes ; non seulement mon regard y plongeait à l'aise, mais, à moins que la famille royale ne parlât tout à fait bas, je pouvais entendre ce que l'on y disait.

Je continue donc mon récit, cette explication donnée, et j'en reviens à la rudesse de Pétion et à la courtoisie de Barnave.

Il y avait, entre madame Élisabeth et Madame Royale, une carafe de limonade et un verre. Pétion avait soif ; il trouva tout simple de boire. Il prit le verre, le tendit à madame Élisabeth. Madame Élisabeth prit la carafe et versa de la limonade à Pétion.

— Assez, dit Pétion en levant son verre comme il eût fait au cabaret.

Un éclair jaillit des yeux de la reine.

Le dauphin, avec les impatiences juvéniles d'un enfant, allait et venait dans la voiture ; cela impatienta Pétion : il l'attira à lui, et

lui fit une prison de ses deux jambes. Cela pouvait être une attention : la reine jeta un regard de côté à Pétion, mais ne dit rien.

Mais, tout en causant politique avec le roi, Pétion s'anima ; il avait commencé par caresser paternellement les cheveux blonds du dauphin, il finit par les lui tirer. L'enfant fit une petite grimace de douleur. La reine l'arracha des jambes de Pétion.

Barnave, en souriant, lui ouvrit les bras.

— Oui, dit l'enfant.

Et il alla s'installer sur les genoux de Barnave. Son instinct d'enfant lui disait qu'il avait là un protecteur. En jouant avec ce qu'il trouvait sous sa main, il avisa un des boutons de l'habit du représentant, et essaya d'en lire la devise. Après quelques efforts, il y parvint. Cette devise était : « Vivre libre ou mourir ! »

La reine tressaillit, et regarda Barnave avec des yeux pleins de larmes. Le cœur de Barnave se serra.

Il était dans cette disposition d'esprit – suivant son roman personnel et égoïste au milieu de la royale et terrible histoire –, lorsqu'un grand bruit se fit à quelques pas de la voiture. Ces cris, ce tumulte, cette rumeur tirèrent Barnave hors du cercle magique où il était enfermé.

Comme M. de Dampierre, un ecclésiastique s'était approché de la voiture, les mains au ciel, et voulut bénir son roi qui marchait au martyre. Le tigre populaire venait de goûter du sang de M. de Dampierre, et s'en léchait encore les lèvres. Dans les grandes émotions populaires, il n'y a que le premier meurtre qui coûte. Une douzaine d'hommes s'étaient jetés sur lui, et l'entraînaient pour le tuer derrière quelque buisson, au fond de quelque fossé.

J'étais du côté opposé de la voiture où la chose se passait.

— Monsieur Barnave ! monsieur Barnave ! m'écriai-je, au secours !

En ce moment même, Barnave jetait les yeux par la portière et voyait ce qui se passait. Il jeta l'enfant dans les bras de sa tante, et ouvrit la portière d'un mouvement si rapide et si violent, qu'il

faillit tomber ; et, en effet, il tombait sans madame Élisabeth, qui le retint par le pan de son habit.

— Ô Français ! s'écria-t-il avec un geste magnifique, nation de braves ! allez-vous donc devenir un peuple d'assassins ?

À ce cri éloquent comme tout cri parti du cœur, les bourreaux lâchèrent le prêtre, qui s'éloigna, protégé par le bras étendu de Barnave, et encore plus par son regard dominateur. En ce moment, Barnave était beau, de cette beauté sublime qu'a tout homme sauvant son semblable.

La portière fut refermée. Barnave reprit sa place. La reine lui dit :

— Je vous remercie, monsieur Barnave.

Barnave s'inclina.

Jusqu'au moment où l'on avait rencontré les commissaires, le roi, quand il avait mangé, avait mangé, selon l'étiquette, seul avec sa famille ; mais, au premier repas, le roi et la reine, après s'être consultés, invitèrent les commissaires à manger avec eux.

Pétion accepta ; Latour-Maubourg et Barnave refusèrent. Barnave insista même pour rester debout et servir le roi ; la reine fit un signe et Barnave céda.

J'étais de garde à la porte de la salle à manger.

La veille, MM. Drouet et Guillaume étaient partis à franc étrier pour prévenir l'Assemblée. M. Drouet était venu me dire adieu.

— Monsieur Drouet, lui dis-je, vous me connaissez, puisque je suis votre élève. Je prends le plus grand intérêt à tout ce qui se passe. Ce sont des souvenirs pour tout le reste de ma vie. Donnez l'ordre, je vous en supplie, en partant, que l'on me rapproche toujours le plus possible de Leurs Majestés. La fatigue, vous le savez, n'est rien pour moi ; mais je veux voir.

M. Drouet sourit.

— Sois tranquille, me dit-il.

Voilà pourquoi le chef de l'escorte m'avait choisi pour être de garde à la porte de la salle à manger.

Ceci se passait à Dormans. Après le dîner, les trois commissaires se réunirent dans la chambre voisine, c'est-à-dire dans celle où je montais la garde.

— Citoyens, leur dit Barnave, nous sommes des commissaires de l'Assemblée nationale, et non les bourreaux de la famille royale. Or, c'est conduire la famille royale au supplice, que de la faire marcher au pas, par une chaleur écrasante, sous cet âpre soleil de juin, sur cette route crayeuse toute scintillante de sabres et de baïonnettes ; et cela, sans compter les menaces qui l'accueillent à chaque pas et la curiosité qui la poursuit jusqu'au fond de la voiture.

— Bon ! dit Pétion, ce qui leur arrive, c'est eux qui l'ont voulu.

— Ce n'en sont pas moins le roi et la reine, objecta M. de Latour-Maubourg.

— Il est probable, au train dont ils y vont, qu'ils ne le seront pas longtemps.

— Oui, dit Barnave ; mais mon avis est que, tant qu'ils seront le roi et la reine, il faut les traiter en roi et en reine.

— Je ne m'y oppose pas, fit Pétion d'un ton indifférent ; arrangez l'affaire comme vous voudrez, messieurs les royalistes.

Et il sortit.

Barnave et M. de Latour-Maubourg, restés seuls, décidèrent que la voiture royale ne serait plus accompagnée que d'une escorte de cavalerie, de manière à ce que, la voiture pouvant marcher au trot, le troisième soir on arrivât à Meaux.

En ce moment, justement, on me relevait de garde ; je courus chez le maître de poste de Dormans, qui était un ami de M. Drouet, et chez lequel nous avions logé en allant à la Fédération, et le priai de me louer un cheval jusqu'à Meaux, où la famille royale devait s'arrêter pour coucher.

Dans ces moments de surexcitation politique, le sentiment fraternel s'exaltait. Le maître de poste de Dormans avait vu M.

Drouet la veille. M. Drouet lui avait annoncé mon passage pour le lendemain : il ne voulut pas me louer le cheval, il me le prêta.

On arriva à Meaux vers les six heures du soir. Le roi invita de nouveau les commissaires à souper avec lui, comme il les avait invités à dîner. Pétion accepta. Comme le matin, M. de Latour-Maubourg et Barnave refusèrent.

Mais la reine, avec une grâce charmante, se tournant vers Barnave :

— Acceptez, monsieur Barnave, dit-elle ; aussitôt après le souper, j'aurai besoin de vous.

Barnave s'inclina ; le roi fit un signe à M. de Latour-Maubourg ; tous deux prirent leurs places à la table royale.

On était à l'évêché de Meaux, sous le toit de Bossuet, toit sombre, palais mélancolique, avec son escalier de briques tout ruiselant de lierre. J'étais de garde à la porte du jardin.

Après le dîner, la reine, qui, comme elle l'avait dit à Barnave, avait besoin de lui, prit son bras, et monta dans les appartements, sous prétexte de voir le cabinet de Bossuet. Quant au roi, il descendit au jardin avec Pétion. C'était Pétion qui avait désiré le tête-à-tête.

Comme Pétion, à quelques ridicules près, était un honnête homme et un bon cœur, une idée lui était venue, c'était de faire évader les trois gardes du corps, pour lesquels il craignait à leur entrée à Paris, en les faisant déguiser en gardes nationaux. Mais, chose singulière, le roi ne comprit point cette idée de Pétion. Soit qu'il ne voulût rien devoir à Pétion, soit qu'il eût cette idée insensée qu'il voulait faire assassiner les gardes et cherchait un moyen, il refusa.

Et cependant, le jour où il eût pu faire nommer La Fayette maire de Paris, il fit nommer Pétion. C'est que la reine détestait encore plus La Fayette que le roi ne détestait Pétion.

Quant à la reine, on ne sut ce qui s'était passé entre elle et Barnave que par ce qu'elle en raconta à madame Campan.

L'impression que lui avait produite le jeune représentant se

résume dans cette phrase :

— Si jamais la puissance rentre entre nos mains, le pardon de Barnave est d'avance écrit dans nos cœurs.

La reine était prête à pardonner à Barnave sa rébellion ; la France ne lui pardonna pas sa faiblesse.

Le malheureux et éloquent orateur paya de sa tête les quelques moments de caresse hautaine de cette autre Marie Stuart. Et peut-être n'eut-il pas même, comme Mirabeau, l'honneur de lui baiser la main.

XXXVIII Paris

Le lendemain arriva. C'était le 25 juin ; on allait rentrer à Paris après cinq jours d'absence.

Cinq jours ! quel abîme creusé pendant ces cinq jours !

En approchant de Paris, Barnave réclama la place du fond. Ce n'était plus la place d'honneur, c'était la place du danger. Si un fanatique eût tiré sur le roi – c'était peu probable –, sur la reine – c'était possible –, Barnave était là pour se jeter au-devant de la balle.

M. Mathieu Dumas avait été chargé par La Fayette – toujours royaliste quand même – de protéger cette rentrée. Quatre mille hommes de l'armée de Paris avaient été mis à sa disposition.

L'habile stratéguiste avait tiré parti de tout pour diminuer le danger. Il avait confié la garde de la voiture aux grenadiers, dont les hauts bonnets à poil cachaient les portières. Une ligne de grenadiers à cheval formaient une seconde ceinture.

Quant aux trois gardes que n'avait pas voulu faire évader Louis XVI, deux grenadiers, la baïonnette au bout du fusil, avaient été placés aux deux côtés de l'avant-train de la voiture, un peu plus bas que le siège, au moyen d'une planche attachée au-dessous de celui-ci.

La chaleur était suffocante ; la voiture, au fur et à mesure qu'elle avançait vers Paris, semblait approcher d'une fournaise. La reine, que rien n'avait vaincue encore, fut vaincue par la chaleur ; deux ou trois fois, elle s'écria :

— J'étouffe !

Au Bourget, le roi demanda du vin et but.

Écrasée de fatigue, madame Élisabeth s'endormait. Le changement de place avait mis près d'elle Pétion. Le visage du futur maire de Paris prit une expression remarquable de jubilation. La reine,

qui n'admettait pas que, même endormie, madame Élisabeth acceptât un pareil appui, la tira par le bras pour la réveiller.

— Laissez-la, dit Pétion, elle cède à la nature.

On franchit la barrière, et l'on commença d'entrer dans la population mouvante et pleine de rumeurs. De temps en temps, l'on voyait de grands écriteaux dominant la foule. Le roi était myope : il fit un effort et lut :

QUICONQUE APPLAUDIRA LE ROI
SERA BÂTONNÉ ;
QUICONQUE L'INSULTERA
SERA PENDU.

La foule couvrait jusqu'aux toits.

Mathieu Dumas, chargé de diriger le cortège, n'osa point entrer dans Paris par le faubourg Saint-Martin. Il était trop près du faubourg Saint-Antoine, terrible déjà par l'émeute Réveillon et la prise de la Bastille. Il se demanda, à la vue d'une pareille foule, s'il y avait une barrière humaine capable de protéger ceux qu'elle eût voués à la mort. Il tourna Paris par les boulevards extérieurs, et l'on rentra par les Champs-Élysées et la place Louis XV.

Sur la place Louis XV, était encore à cette époque la statue du roi dont elle offrait la ressemblance et portait le nom. On lui avait bandé les yeux avec un mouchoir. Cette allusion visible, mais ignorée du roi, l'inquiéta.

— Pourquoi ce bandeau sur les yeux de mon aïeul ? demanda-t-il.

— Pour exprimer l'aveuglement de la monarchie, sire, répondit Pétion.

Dans le parcours des Champs-Élysées à la place Louis XV, la double haie de grenadiers à pied et à cheval fut plusieurs fois brisée. Alors la reine voyait apparaître à la portière de sa voiture des figures hideuses, grinçant des dents.

Qui éloignait ces hommes aux visages de démon ? Un baiser

que leur envoyait le dauphin, un salut que leur faisait sa sœur : ces deux anges aux ailes blanches planaient au-dessus de la famille royale.

La Fayette, avec son état-major, était venu au-devant de la reine. Dès qu'elle l'aperçut, la reine lui cria :

— Monsieur de La Fayette, avant tout, sauvez les gardes du corps ; ils n'ont fait qu'obéir.

C'est le même cri qui lui était échappé à Versailles le 6 octobre. Pour eux, en effet, le danger était grand.

Les voitures franchirent la grille des Tuileries, que l'on essaya vainement de refermer derrière elles. Elles suivirent la grande allée du milieu, et ne s'arrêtèrent qu'aux marches de la large terrasse qui s'étendait alors devant le palais. C'était là qu'attendait la foule, plus pressée. On ne pouvait aller plus loin ; il fallait bien descendre.

L'Assemblée était avertie : elle avait envoyé vingt députés. La Fayette débaya le chemin ; des marches de la terrasse à la porte du palais, il construisit une voûte de fer avec les fusils et les baïonnettes de la garde nationale.

— Monsieur Barnave, dit encore une fois la reine, je vous recommande les gardes.

Les enfants sortirent les premiers, et gagnèrent le palais sans obstacle. Puis ce fut le tour des gardes du corps, recommandés par la reine à M. de La Fayette et à M. Barnave.

Là, il y eut un instant de lutte terrible, à laquelle je me mêlai. Depuis le haut des Champs-Élysées, j'avais déposé mon cheval dans une maison, et j'avais pris rang à pied parmi les grenadiers. Les grenadiers avaient voulu m'écarter, mais le roi avait dit :

— Laissez-le, c'est un ami.

Et on m'avait laissé. M. Pétion m'avait regardé de travers ; M. Barnave m'avait souri.

Le roi et la reine regardaient ce qui allait advenir des gardes ; le roi avec son apathie ordinaire, la reine haletante. Les sabres et

les piques se faisaient jour à travers les gardes nationaux ; on criait, en désignant les gardes :

— À mort, les traîtres !

Tout à coup, je vis une rigole de sang qui coulait sur la culotte de peau de M. de Malden. Étant au dedans du cercle, je l'attirai vigoureusement à moi en criant :

— Place ! place ! je suis l'ami de M. Drouet, de Varennes.

Cinq cents voix crièrent :

— Vive Drouet ! Vive Guillaume !

J'entraînai M. de Malden jusque sous la voûte du grand pavillon ; mais là, il ne voulut pas aller plus avant, qu'il ne sût ce que deviendraient le roi et la reine.

Pendant ce temps, au milieu des rumeurs qui ressemblaient à des rugissements, on sauvait M. de Valory et M. de Moustier. Comme M. de Malden, M. de Valory était blessé ; mais, comme celle de M. Malden, cette blessure était légère.

En ce moment, la reine cria d'une voix étouffée :

— À moi ! au secours !

En descendant de la voiture, elle s'était trouvée dans les bras de deux hommes qu'elle regardait comme ses ennemis mortels, et s'était sentie entraînée par eux. Ces deux hommes, c'étaient M. d'Aiguillon et M. de Noailles. Elle pensa s'évanouir de terreur. Tous deux lui disaient

— Ne craignez rien, madame, nous répondons de vous.

Elle ne les écoutait pas, elle ne les entendait pas, elle cherchait du secours d'un œil effaré, elle croyait qu'ils allaient la livrer à la foule.

Au péril de leur vie, ils la conduisirent jusqu'à sa chambre. Là, une angoisse la prit ; elle cherchait le dauphin, elle appelait le dauphin, le dauphin ne lui répondait pas. Madame Royale la prit par la main, l'entraîna dans la chambre à coucher et lui montra le dauphin qui, écrasé de fatigue, dormait sur le lit.

Elle ne pouvait croire qu'après les menaces qu'elle avaient

entendues, après les rugissements qui avaient grondé, toute la famille pût rentrer saine et sauve.

J'étais revenu près de la voiture, où étaient restés madame Élisabeth et le roi. Barnave pensait que ce n'était pas trop de lui et de Pétion pour sauvegarder le roi.

— Quelqu'un, cria-t-il, quelqu'un qui donne le bras à madame Élisabeth !

Madame Élisabeth descendit de voiture avec son calme angélique.

— Monsieur, me dit-elle, voulez-vous me donner le bras ?

Je fus presque effrayé.

— Oh ! madame, lui dis-je, je suis bien peu de chose !

— L'habit que vous portez vaut mieux aujourd'hui que le manteau royal ; et puis, ajouta-t-elle, je vous ai vu : vous êtes un jeune homme de cœur.

Je jetai mon fusil sur mon épaule, je mis mon chapeau à la main.

— Madame, lui dis-je, s'il ne faut que se faire tuer pour vous sauver la vie, vous ne pouviez, en effet, mieux choisir que moi.

On vit madame Élisabeth donnant le bras à un simple garde national et l'on battit des mains. Arrivé au pied de l'escalier, je voulus me retirer.

— Mon frère ? dit-elle en essayant de voir.

Je me penchai.

— Il vient, lui dis-je, entre M. Barnave et M. Pétion.

Puis, une seconde fois, je saluai madame Élisabeth.

— Ne nous reverrons-nous pas, monsieur ? me demanda madame Élisabeth ?

— Non, madame, car je ne crois pas que le bonheur me soit réservé de vous être utile.

— Oui, mais vous nous l'avez été, et, quoi qu'on dise, nous sommes de ceux qui n'oublient pas.

En ce moment, le roi arrivait.

— Merci, messieurs, merci, dit-il à Pétion et à Barnave, je n'ai pas besoin de vous dire que si vous voulez monter...

— Sire, répondit Barnave, Votre Majesté et Sa Majesté la reine sont à présent en sûreté ; notre mission est accomplie. Nous devons en rendre compte à l'Assemblée.

Ils saluèrent le roi et se retirèrent. J'en faisais autant, c'est-à-dire que je saluais et me retirais en toute humilité, lorsque madame Élisabeth dit au roi en me désignant :

— Mon frère, ce jeune homme...

Il était évident qu'il en coûtait à ce noble cœur de me quitter sans me laisser une récompense quelconque.

— C'est vrai, dit le roi, j'oubliais qu'il est votre protégé.

— Dites que je suis sa protégée, sire.

Le roi me prit par le collet de mon habit.

— Voyons, vite, jeune homme, dit-il, si malheureux que nous soyons, pouvons-nous faire quelque chose pour vous ?

Je me sentis blessé ; sans doute le roi croyait que j'étais resté là attendant une récompense.

— Sire, répondis-je, si vous faites une promesse à la nation, tenez-la, et Votre Majesté aura fait pour moi, comme citoyen, tout ce que j'ai le droit de lui demander.

— Vous le voyez, ma sœur, dit le roi, *c'est un sauvage*.

— Comment vous nommez-vous, monsieur ? demanda madame Élisabeth.

— René Besson, madame.

— D'où êtes-vous ?

— De la forêt d'Argonne.

— Je vous le disais bien que c'était un sauvage, dit le roi ; et que faites-vous ?

— Votre Majesté le voit, je la reconduis.

— Ce n'est pas un état, cela.

— Aussi j'en ai un autre.

— Qu'êtes-vous ?

— Menuisier.

— Mon frère, dit madame Élisabeth, vous connaissez *le Lion et le Rat*, de La Fontaine.

— Mon ami, dit le roi, vous comprenez qu'il faut que je rentre. Si vous avez besoin de nous, venez et demandez Cléry, mon valet de chambre.

— Sire, répondis-je, un homme qui a un état n'a jamais besoin de personne, et surtout d'un roi.

Le roi haussa les épaules et monta l'escalier ; madame Élisabeth resta en arrière.

— Moi si, au contraire, mon ami, dit-elle ; si c'était nous qui eussions besoin de vous ?

— Oh ! alors, madame, m'écriai-je, c'est autre chose.

— En ce cas, René Besson, dit-elle, venez et demandez Cléry. Elle suivit son frère, et je restai immobile, émerveillé de cette bonté angélique qui savait récompenser en demandant.

Le surlendemain, le journaliste Prudhomme écrivait :

« Quelques bons patriotes, en qui le sentiment de la royauté n'a pas éteint celui de la compassion, ont paru inquiets de l'état moral et physique de Louis XVI et de sa famille, après un voyage aussi malencontreux que celui de Sainte-Menehould.

» Qu'ils se rassurent : notre ci-devant, samedi soir, en rentrant dans ses appartements, ne se trouva pas plus mal à son aise qu'au retour d'une chasse fatigante à peu près nulle.

» Il dévora son poulet comme à l'ordinaire, et, le lendemain, à la fin de son dîner, il joua avec son fils.

» Quant à la mère, elle prit un bain en arrivant. Ses premiers ordres furent de demander des chaussures, en montrant avec soin que celles de son voyage étaient percées. Elle se conduisit fort lestement avec les officiers préposés à sa garde particulière, et trouva ridicule et indécent de se voir contrainte à laisser ouverte la porte de la salle de bain, et celle de sa chambre à coucher. »

Nous citons ces quatre paragraphes pour faire voir à quel point

l'esprit de parti peut aveugler les hommes. Le citoyen Prudhomme, qui, après avoir écrit *les Révolutions de Paris*, en 91, devait écrire *les Crimes de la Révolution*, en 98, trouve mauvais quatre choses : Que le roi ait mangé un poulet ; qu'il ait joué avec son fils ; que la reine ait demandé un bain ; qu'elle ait fermé sa porte en le prenant.

Et dire qu'il n'y a pas de révolutions sans qu'il y ait de citoyen Prudhomme pour les glorifier d'abord, et pour les insulter ensuite !

XXXIX
Apprenti chez Duplay

Il était neuf heures du soir. Je pris ma course pour aller chercher le cheval que j'avais déposé dans une maison de la barrière ; on me le remit fidèlement. Je le reconduisis à la poste aux chevaux, toujours au nom de M. Drouet ; il fut réintégré dans les écuries ; j'en pris un reçu, et, comme dix heures du soir sonnaient, je m'acheminai vers la rue Saint-Honoré.

Je trouvai toute la famille à table. M. Duplay avait été de garde, à cause du grand événement de la journée, de sorte que, au lieu de souper à huit heures, comme d'habitude, on soupait à dix.

On poussa un cri de joie en m'apercevant. Maître Duplay, qui était en haie avec la garde nationale du quartier Saint-Honoré, avait cru me reconnaître à la portière de la voiture royale, à côté des grenadiers ; mais la chose lui avait paru si peu probable, qu'il l'avait racontée à sa famille plutôt comme il eût fait d'une vision que d'une réalité.

À peine fut-il reconnu que c'était bien moi en personne, que les deux jeunes filles se serrèrent, et me firent une place entre elles. Cela leur fut d'autant plus facile, que l'aîné des deux apprentis était absent, et qu'il restait seulement le plus jeune, l'amoureux de mademoiselle Cornélie, Félicien Herda.

Je ne me fis pas prier pour me mettre à table ; je mourais littéralement de faim et de soif. Les jeunes filles voulaient me questionner ; mais M. Duplay demanda grâce pour moi jusqu'à ce que j'eusse bu et mangé. En quelques minutes, j'eus rejoint les soupers, et je me mis moi-même à la disposition de la curiosité publique.

Alors il fallut tout raconter, sans omettre un détail, depuis le moment où M. Drouet était apparu au roi comme une vision en haut de la montagne des Religieuses, jusqu'au moment où la voi-

ture partit de la maison de l'épicier Sauce, jusqu'à celui où elle s'était arrêtée au perron des Tuileries.

On comprend avec quelle avidité ce récit fut écouté, par les femmes surtout. À cette époque, les femmes se mêlaient ardemment à la Révolution. Madame Duplay, mademoiselle Cornélie, mademoiselle Estelle, me firent répéter dix fois les mêmes détails ; mais c'étaient des Romaines que les filles de mon hôte, et si elles eurent un soupir pour madame Élisabeth, la reine fut toujours pour elles l'Autrichienne, c'est-à-dire l'ennemie.

On atteignit ainsi onze heures. Duplay, riche des nouvelles que je venais de lui donner, résolut d'aller aux Jacobins ; il était évident que, malgré l'heure avancée, on était en pleine séance, vu l'importance des événements. Il me demanda si je voulais l'accompagner ; mais, si infatigable que je fusse, je lui demandai la permission de me reposer.

On me donna la chambre de Dumont, qui était vide ; il avait quitté le magasin depuis huit jours. Les femmes se chargèrent de faire mettre des draps au lit et de tous ces petits soins dans lesquels excellent leurs mains délicates et leurs cœurs prévenants. Félicien avait commencé par me faire assez mauvaise mine ; mais, comme il vit que c'était mademoiselle Estelle qui, par une convention tacite, semblait s'occuper plus particulièrement de moi, son visage se dérida.

Duplay partit pour son club. On m'annonça que ma chambre était prête. C'était la première fois que, depuis quatre nuits, j'allais coucher dans un lit ; je pris en toute hâte, et, en abrégeant les remerciements, congé de tout le monde, et je courus à ma chambre. Je bénis madame Duplay pour la quantité d'eau et de serviettes dont elle avait enrichi ma chambre. Il me fallait de telles armes pour combattre cette poussière crayeuse de la Champagne qui s'était incrustée en moi.

Je me mis au lit, et, à peine y fus-je, que je tombai dans le plus profond sommeil. Il me sembla, comme dans un rêve, que l'on me

secouait, que l'on m'appelait, que l'on faisait tout ce que l'on pouvait, enfin, pour me tirer de ce sommeil ; mais je me roidis dans mon engourdissement, et je fus vainqueur de cet ennemi de mon repos, quel qu'il fût, qui essayait de me réveiller.

Le lendemain matin, le même cauchemar me reprit ; mais cette fois, ce fut lui qui l'emporta ; je me réveillai, j'ouvris les yeux tout grands, ne sachant pas où j'étais. Je me dressai sur mon séant, et me trouvai en face de M. Duplay.

— Ah ! me dit-il, quand vous dormez, vous dormez bien, vous autres provinciaux. Peste !

— Bon ! lui dis-je, je comprends, c'est vous qui avez déjà essayé de me réveiller, cette nuit ?

— Et qui n'y ai pas réussi ; moi-même, citoyen René Besson, j'avais cru pouvoir me permettre cette infraction à l'hospitalité, ayant quelque chose d'important à te dire.

— Je vous écoute, monsieur Duplay.

— Appelle-moi citoyen, dit Duplay en se redressant.

— Je vous écoute, citoyen.

— Eh bien, hier j'ai été au club, comme tu sais.

— Oui.

— J'y ai rencontré monsieur Choderlos de Laclos.

— Le citoyen Choderlos de Laclos, vous voulez dire ?

— Tu as raison, tous les hommes sont égaux. J'y ai donc rencontré le citoyen Choderlos de Laclos, et je lui ai répété tout ce que tu nous avais dit du voyage du roi. Sais-tu ce qu'il m'a demandé ?

— Non, je vous l'avoue.

— Il m'a demandé de te conduire au Palais-Royal, afin que tu racontasses la chose toi-même au duc d'Orléans.

— Moi ?

— Oui, toi.

— C'est bien de l'honneur que me fait Son Altesse sérénissime. Et qu'avez-vous fait ?

— J'ai promis ; il n'y avait pas moyen de refuser.

- Pourquoi ?
- À un prince...
- Est-ce que tous les hommes ne sont pas égaux ?
- Si fait ; mais les princes...
- C'est juste ! les princes ne sont déjà plus des princes, mais ils ne sont pas encore des hommes.
- Tiens, dit maître Duplay, sais-tu que ce n'est pas mal ce que tu viens de dire là ? Seulement, il ne faudra point le répéter au Palais-Royal, n'est-ce pas ?
- Je crois bien.
- Maintenant, habille-toi.
- C'est pour ce matin, la visite ?
- Entre neuf et dix heures.
- Et il en est ?
- Huit et demie.
- Vous savez que je n'ai que mon habit de garde national...
- C'est le costume des patriotes.
- Mais encore, quand on va chez les princes, faut-il qu'il soit brossé.
- Cela regarde Catherine ; occupe-toi de mettre du linge blanc si tu en as. Catherine brossera tes habits et tes souliers. Si tu n'as pas de linge blanc, je t'en donnerai.
- Merci, j'ai tout ce qu'il faut dans mon sac.
- Eh bien, alors, ne perds pas de temps.
- Et maître Duplay, tout républicain qu'il était, enchanté de me conduire chez un prince, emporta mon habit, mes culottes, mes souliers et mes guêtres, et les donna à brosser à Catherine. À neuf heures précises, j'étais prêt.
- Nous suivîmes la rue Saint-Honoré jusqu'à la rue de Valois ; nous nous y engageâmes, et nous prîmes la porte du Palais-Royal qui donne dans cette rue.
- Maître Duplay se nomma. Le *citoyen* Choderlos de Laclos avait sans doute donné des ordres, car nous fûmes introduits à

l'instant même. Au premier étage, même empressement.

À peine maître Duplay se fût-il nommé, que l'on alla prévenir M. Choderlos de Laclos. M. Choderlos de Laclos accourut !

— Voici notre jeune homme ? demanda-t-il.

— Lui-même, dit maître Duplay.

— Qu'il vienne, Son Altesse l'attend.

— Et moi ? demanda maître Duplay.

— Attendez là.

— Pardon, monsieur de Laclos, dis-je au secrétaire de Son Altesse : je suis venu avec maître Duplay, mon bon hôte, je suis venu pour lui être agréable, surtout ; ou j'entrerai chez Monseigneur avec lui, ou je n'entrerai pas.

— Ah ! ah ! fit M. de Laclos.

— Hier, Sa Majesté le roi Louis XVI m'a dit que j'étais un sauvage, le nom m'a plu ; je tiens à le mériter.

M. de Laclos me regarda ; je soutins son regard sans baisser les yeux.

— Donnez-moi la main, jeune homme, et entrez tous les deux.

— Merci, René, reprit maître Duplay. Mais, vois-tu, garçon, pour ne pas être abaissé, chacun doit se tenir à sa place. Je suis le menuisier de M. de Laclos, je suis un serviteur de la maison, je n'ai rien à dire à monseigneur. C'est toi que monseigneur désire voir, et non pas moi. Ma place est ici ; je t'y attendrai. Tu me reprendras en passant.

Je n'avais plus rien à dire ; je suivis M. de Laclos. Il me conduisit par un corridor étroit dans un boudoir attenant à une chambre à coucher dont la porte ouverte laissait voir le lit encore défait : les fenêtres ouvertes, avec les jalousies fermées, y maintenaient une fraîche ventilation.

Son Altesse sérénissime, vêtue d'une robe de chambre d'étoffe de l'Inde, en veste de satin brodé, en culottes, en bas de soie et en pantoufles, prenait le thé, nouvelle mode venue d'Angleterre – on sait que Son Altesse était fort anglomane –, prenait le thé avec une

fort jolie dame de vingt-neuf à trente ans, vêtue d'un élégant négligé du matin, et que je sus, depuis, être madame de Buffon.

M. le duc d'Orléans, si célèbre depuis sous le nom de *Philippe-Égalité*, était alors un homme de quarante-quatre à quarante-cinq ans, à la figure ronde et pleine, plaquée de rougeurs, portant la tête haute, un peu replet pour son âge, qui, ayant eu le malheur de se brouiller avec la reine, avait été fort maltraité de la cour, très injuste pour lui, surtout à propos du combat naval d'Ouessant, où il s'était très bravement conduit. Il en était résulté de son côté une haine immense pour la reine.

Il me reçut d'un signe de tête. Madame de Buffon me regarda avec curiosité. J'étais loin d'être élégant, mais j'étais d'une grande propreté ; sans être beau, j'avais l'âge où la jeunesse remplace la beauté. J'étais grand, bien fait ; j'avais le visage ouvert et le corps solide ; la loyauté de mon cœur devait transparaître sur mon visage. Bref, je fis sur le duc et sur sa maîtresse l'effet que j'avais fait au roi, à la reine, à madame Élisabeth, celui d'être un beau garçon.

— Vous venez de Varennes, mon ami ? me dit le duc.

— Oui, monseigneur, répondis-je.

— Et vous avez vu tout ce qui s'est passé chez cet épicier ?...

Comment l'appellez-vous ?

— Sauce, monseigneur.

— Oui, c'est vrai. Et sur la route ?

— Monseigneur, je n'ai point perdu de vue la famille royale depuis son arrestation.

— Ah ! ah ! voilà madame qui est très-royaliste, je vous en préviens ; elle désire savoir tout ce qui est arrivé à son bon roi et à sa chère reine. Soyez assez obligeant pour le lui raconter.

Je commençai le récit. Quand je nommai Drouet, le duc m'interrompit pour me donner des détails sur lui. Quand je nommai M. de Dampierre, il en fit autant ; quand je prononçai surtout les noms de Barnave, de Pétion et de Latour-Maubourg, il voulut que j'entrasse dans les moindres particularités.

Avant que j'eusse fini :

— Allez chercher Chartres, dit-il à M. de Laclos.

M. de Laclos sortit ; je continuai mon récit. Il approchait de sa fin, lorsque la porte s'ouvrit et donna passage à ce beau jeune homme que j'avais vu au club des Jacobins, à mon premier voyage à Paris. Le jeune prince salua respectueusement son père, baisa galamment la main de madame de Buffon, jeta sur moi un regard scrutateur mais bienveillant, et sembla attendre qu'on le mit au courant de ce qui se passait.

— Je regrette de t'avoir fait venir si tard, Chartres, dit le duc. Voici un jeune homme qui vient de faire un récit extrêmement intéressant du voyage de Varennes. Il connaît beaucoup M. Drouet ; il connaissait le malheureux comte de Dampierre ; il a vu les commissaires envoyés par l'Assemblée nationale ; il a tout vu, enfin, et beaucoup observé : je suis sûr que tu eusses pris un grand plaisir à l'entendre.

— Mais, dit le duc de Chartres, monsieur aura peut-être l'obligeance... Puis, s'interrompant et regardant son père – mieux encore, continua-t-il ; lorsque M. de Laclos est venu me prévenir que vous désiriez me voir, j'allais déjeuner.

M. le duc d'Orléans parut comprendre et fit un signe de tête imperceptible. M. le duc de Chartres reprit en me désignant :

— Monsieur me fera le plaisir de déjeuner avec moi, et en déjeunant il me contera tout.

Je m'adressa à M. de Laclos.

— C'est à moi, monsieur, lui dis-je, de remercier Son Altesse sérénissime du grand honneur qu'elle me fait, mais c'est à vous de lui expliquer que j'ai laissé dans la salle d'entrée quelqu'un qui m'attend, ce qui ne m'empêche pas d'être prêt à recommencer pour monseigneur, continuai-je en me tournant vers le duc d'Orléans, le récit que j'ai fait à Votre Altesse.

— Mais, dit le duc de Chartres en souriant, c'est ce qui vous empêche d'accepte mon déjeuner ?

— Monseigneur, repris-je, je suis apprenti chez le citoyen Duplay, votre menuisier. C'est d'après ce qu'il a eu la bonté de dire à M. de Laclos que j'ai l'honneur d'être reçu, ce matin, par le prince votre père. Ce serait mal reconnaître ce que je lui dois, je crois, que de le laisser m'attendre dans une antichambre, lui qui est mon maître, pendant que j'aurais l'honneur d'être assis à votre table. Excusez-moi, ajoutai-je en riant, je suis un sauvage de la forêt d'Argonne ; mais, en tout cas, je sais monseigneur tellement juste et bon à la fois, que je le fais mon juge, et que j'agirai selon qu'il dira.

— Mais, monsieur, dit madame de Buffon, savez-vous que pour un sauvage... de quelle forêt, dites-vous ?

— De la forêt d'Argonne.

— Vous vous exprimez fort bien, continua-t-elle ; en vérité, on dirait que vous avez toute votre vie parlé à des princes.

— Je n'ai point toute ma vie parlé à des princes, madame ; mais parfois des princes m'ont fait l'honneur de me parler.

— Vraiment, et lesquels ?

— M. le prince de Condé et M. le duc d'Enghien. Ils venaient chasser dans la forêt d'Argonne, et M. le duc d'Enghien avait l'habitude de me prendre avec lui.

— Alors, rien ne m'étonne plus, dit madame de Buffon.

— Est-ce que vous avez vu mon cousin, lors de son départ ? demanda le duc de Chartres.

— Je suis probablement le dernier Français à qui il ait fait l'honneur de toucher la main, monseigneur.

— Alors, il faut absolument que vous acceptiez mon offre.

— C'est à moi d'arranger tout cela, dit le duc. Chère amie, ajouta-t-il, il me semble vous avoir entendue dire hier qu'il y avait une foule de menuiseries à faire dans votre appartement ; j'ai, de mon côté, beaucoup de choses à commander à M. Duplay. Faites-le monter, Laclos ; nous lui ferons nos commandes de vive voix. Vous le reconduirez par la salle à manger de Chartres, et là, il

boira au salut de la nation un verre de vin avec ces jeunes gens.

La chose s'arrangea ainsi. Je racontai à M. le duc de Chartres, en déjeunant avec lui, nos chasses dans la forêt d'Argonne, mon éducation, la mort du vieux Descharmes, mon séjour à Varennes, l'arrestation du roi, et le retour jusqu'à Paris.

— Vous n'êtes qu'à moitié armé, mon cher monsieur René, me dit le duc de Chartres en me quittant ; mon cousin d'Enghien vous a donné le fusil, laissez-moi vous donner les pistolets.

Et, décrochant d'un trophée une paire de pistolets de Versailles qui semblaient faits pour aller avec le fusil, il me força de les accepter. Quand je dis : il me força de les accepter, le mot est peut-être un peu exagéré, car rien ne pouvait me faire plus de plaisir qu'un pareil cadeau.

Quant à Duplay, il eut une commande de cinq mille francs et but, avec M. le duc de Chartres, à la santé de la nation ; de sorte qu'il rentra chez lui tout joyeux d'avoir concilié ces deux choses qui vont si rarement ensemble : honneur et profit.

XL

Quelques mots sur la princesse de Lamballe

On comprend que l'événement que je viens de raconter fut, pendant quinze jours, le sujet des conversations de la maison Duplay, où je m'étais établi comme apprenti à la place de Dumont.

Félicien, voyant que je n'avais pour mademoiselle Cornélie et même pour mademoiselle Estelle que les égards que tout homme bien élevé doit avoir pour des femmes, avait rentré ses ongles et ses dents, et était redevenu avec moi aussi bon camarade qu'il pouvait être.

En attendant, la Révolution marchait et la fuite à Varennes lui avait fait faire un pas terrible.

Le 27 et le 28 juin, l'Assemblée avait rendu les décrets suivants :

« Les gardes du corps sont licenciés.

» Il sera donné au roi une garde qui, sous les ordres du commandant général de la garde nationale parisienne, veillera à sa sûreté et répondra de sa personne.

» Il sera donné une garde particulière à la reine.

» Il sera informé sur l'événement du 21 juin. L'Assemblée nationale nommera trois commissaires pris dans son sein pour recevoir les déclarations du roi et de la reine. »

Ces trois commissaires étaient MM. Tronchet, Dandré et Dupont.

« La sanction, l'acceptation du roi et toutes ses fonctions législatives ou exécutives sont suspendues.

» Enfin, les ministres sont autorisés à continuer de faire, chacun dans leur département et sous leur responsabilité, les fonctions du pouvoir exécutif. »

Il y avait, comme on le voit, jusqu'à plus ample informé, suspension de la royauté.

Cette garde particulière de la reine était pour elle un véritable supplice de tous les jours, de toutes les heures, de toutes les minutes. Nous avons vu Prudhomme s'étonnant que la reine, *ayant des souliers percés, demandât d'autres souliers, et trouvât ridicule et indécent de se voir contrainte à laisser ouvertes les portes de sa salle de bain et de sa chambre à coucher.*

En effet, la garde nationale, effrayée de la responsabilité qui lui incombait, gardait littéralement la reine à vue, et la forçait à tenir ouvertes les portes de la salle de bain et de sa chambre à coucher. Une fois, ayant, par un mouvement de pudeur bien naturel, tiré les rideaux de son lit, le garde national en sentinelle à la porte vint les ouvrir, de peur qu'elle ne s'enfuit par la ruelle ; une autre fois, le roi étant venu la visiter à une heure du matin et ayant fermé la porte, non pas de la reine, mais de la femme, la sentinelle rouvrit trois fois cette porte en disant :

— Fermez-la tant que vous voudrez, je la rouvrirai autant de fois que vous la fermerez.

Heureusement, dans ces sombres circonstances, la reine retrouva une amie.

Disons quelques mots de cette amie, madame la princesse de Lamballe, dont la mort devait avoir, comme on le verra, une certaine influence sur ma vie.

On sait les étranges propos qui avaient été tenus sur la reine et sur madame la princesse de Lamballe, lors de la grande tendresse manifestée par Marie-Antoinette à madame de Polignac. Madame de Lamballe s'était éloignée, douce, muette et inoffensive, ne se plaignant aucunement de l'ingratitude de sa royale amie. Lorsque madame de Polignac émigra, et elle fut, rendons-lui cette justice, des premières à émigrer, madame la princesse de Lamballe se rapprocha doucement, et, comme si elle eût eu crainte qu'on ne l'écartât de nouveau, elle revint en quelque sorte se coucher sous la main de la reine.

La reine tressaillit en retrouvant prête à lui obéir en tout point

la douce créature qu'elle avait presque oubliée.

Vers le commencement de l'année 1791, après la mort de Mirabeau, l'horizon commença à se rembrunir à tel point que le roi, la reine, le duc de Penthièvre, le comte de Fersen, la princesse Élisabeth, et madame la duchesse d'Orléans pressèrent madame de Lamballe de se retirer en Sardaigne. Le pape Pie VI lui-même insista auprès d'elle pour qu'elle vint à Rome rejoindre les tantes du roi, qui, après avoir soulevé à la Chambre le fameux orage du droit d'émigrer soutenu par Mirabeau, avaient heureusement traversé la frontière ; mais la princesse résista à toutes ces instances.

Le duc de Penthièvre, qui l'aimait comme sa propre fille, la duchesse d'Orléans, tout en admirant la résistance de sa bru, eût voulu, par un moyen quelconque, la forcer de quitter la France. Il obtint du roi Louis XVI qu'il écrivît à la cour de Turin, afin que le roi de Sardaigne, en sa qualité de chef de famille, interposât son influence pour décider la princesse à retourner dans ses États.

Voici la réponse de la princesse de Lamballe¹ :

« Sire et très-auguste cousin,

« Je ne me souviens pas qu'aucun de nos illustres ancêtres de la maison de Savoie, avant ou depuis le grand Charles-Emmanuel, d'immortelle mémoire, ait jamais déshonoré son nom ou terni l'éclat de sa réputation par un acte de lâcheté ; je le ferais et serais la première en quittant la cour de France en ce moment terrible. Votre Majesté me permettra-t-elle d'oser ne point accepter sa proposition royale ? Les liens du sang, la raison d'État veulent également que nous unissions nos efforts pour défendre le roi, la reine et tous les membres de la famille royale de France ; il m'est impossible de renoncer à la résolution que j'ai prise de ne pas les abandonner, surtout dans un moment où ils sont délaissés par tous leurs anciens serviteurs, moi seule exceptée.

» Dans les jours plus heureux, Votre Majesté peut compter sur

1. On verra plus tard comment je me trouve avoir une copie de cette lettre entre les mains.

mon obéissance ; mais aujourd'hui que la cour de France est livrée aux persécutions de ses ennemis les plus atroces, je réclame humblement le droit de n'écouter que mes propres inspirations. À l'époque la plus brillante du règne de Marie-Antoinette, j'éprouvais les effets de sa royale faveur et de ses bontés ; l'abandonner quand elle est malheureuse, sire, ce serait imprimer pour l'avenir à ma réputation et à celle de mon illustre famille le sceau de l'infamie et de la lâcheté. Voilà ce que je crains beaucoup plus que tous les autres supplices imaginables. »

Ce fut alors que la reine employa une ruse pour l'éloigner.

Elle avait été envoyée une première fois par la reine en Angleterre ; elle devait voir M. Pitt et tâcher de savoir de lui quel secours la famille royale pouvait espérer directement du cabinet de Saint-James ; mais M. Pitt s'était renfermé dans le mutisme le plus absolu.

La princesse se tourna alors vers la cour d'Angleterre, et, appelant à son secours ce charmant câlinage des princesses de Savoie qui avait rendu la duchesse de Bourgogne si puissante sur Louis XIV, elle obtint du roi et de la reine d'Angleterre la promesse qu'ils n'abandonneraient pas le roi et la reine de France.

Le moment était venu de rappeler cette promesse à la cour d'Angleterre. La reine exigea de la princesse de Lamballe qu'elle partît pour Londres et reprit les négociations commencées avec la cour. Elle était partie en conséquence de Paris et avait gagné l'Angleterre, s'arrêtant à Calais chez le successeur de ce fameux M. Dessein, immortalisé par Sterne.

Ce fut à Londres que la princesse apprit la fuite de Varennes, le retour de la famille royale et son emprisonnement aux Tuileries. Elle envoya aussitôt à Paris une jeune Anglaise qui avait toute sa confiance.

La messagère parvint près de la reine. Elle venait prendre langue et s'informer, au nom de la princesse, de la véritable situation. La reine remit à la jeune fille une lettre et un anneau contenant des

cheveux d'elle aussi blancs que si elle eût eu quatre-vingts ans. Sur l'anneau étaient écrits ces mots :

BLANCHIS PAR LE MALHEUR !

Voici la lettre copiée sur l'original :

Ma très-chère amie,

Le roi vient d'accepter la Constitution ; avant peu, elle sera solennellement publiée. Quelques jours auparavant, j'avais eu dans vos appartements des conférences secrètes avec quelques-uns de nos fidèles amis, notamment Alexandre Lameth, Duport, Barnave, Montmorin, Bertrand de Malleville. Ces deux derniers combattirent l'opinion du conseil des ministres et de tous ceux qui conseillaient au roi d'accepter la Constitution immédiatement et sans restriction ; mais ils formaient une minorité trop faible pour que je me décidasse, comme ils l'auraient désiré, à prier le roi de soutenir leur sentiment. Tout le reste, d'ailleurs, paraissait persuadé que le moyen contraire allait rétablir la tranquillité, nous rendre le bonheur, affaiblir le parti des Jacobins, nos ennemis, et accroître de beaucoup le nombre de nos partisans dans la nation.

» Votre absence m'a forcée d'appeler Élisabeth à mon aide, afin de dérober aux espions de nos ennemis les allées et venues des députés au pavillon de Flore. Elle s'est acquittée de sa mission si adroitement, que ces visites n'ont été connues de personne au château. Pauvre Élisabeth, je ne me serais pas attendue à tant de circonspection de la part d'une femme si étrangère aux intrigues de la cour et aux dangers qui nous environnent. On cherche à nous persuader que les dangers n'existent plus, Dieu le veuille ! et que je puisse encore ouvrir librement mon bras et mon cœur à ma meilleure amie ! Quoi que ce soit là le plus ardent de mes vœux, cependant, ma chère, ma très-chère Lamballe, n'écoutez, à cet égard, que vos propres inspirations. Beaucoup de gens ici prétendent voir l'avenir aussi pur que le soleil

de midi. Je confesse, quant à moi, que j'y vois encore bien des nuages. Je n'aperçois pas les événements futurs avec la sécurité de ceux qui prennent leurs désirs pour des raisonnements. Le roi, Élisabeth, nous tous, enfin, nous souhaitons beaucoup vous revoir ; mais nous serions désolées néanmoins de vous ramener au milieu d'événements aussi affreux que ceux dont vous avez déjà été témoin.

Réfléchissez donc et agissez comme vous-même croirez devoir agir. Si nous ne devons pas nous voir, envoyez-moi le résultat de vos conférences avec le précipice¹. Vostra cara piccola Inglesina vous remettra plusieurs lettres ; veuillez les faire porter à leurs adresses respectives, le plus tôt possible, soit par elle, soit tout autrement, selon que vous le jugerez bien, au moment où vous les recevrez.

Votre affectionnée,

MARIE-ANTOINETTE.

En recevant cette lettre, la princesse quitta Londres, où elle était en sûreté, et, sans hésiter un instant, revint aux Tuileries reprendre sa place auprès de la reine.

Mais, pendant que madame de Lamballe était à Londres, de graves événements se passaient à Paris. La lettre que nous venons de citer, quoique sans date, en a une par le fait que la reine parle de l'acceptation de la Constitution par le roi ; or, c'est le 3 septembre seulement, qu'une députation de l'Assemblée nationale présenta l'acte constitutionnel à l'acceptation du roi.

Faisons donc un pas en arrière et jetons un regard sur cette terrible journée du 17 juillet, dite du Champ-de-Mars, dite du drapeau rouge, qui a fourni, en 1848, à M. de Lamartine un de ses plus beaux monuments oratoires.

1. Nom que la reine donnait à Pitt.

XLI La marée monte

La reine avait raison de ne pas voir l'avenir au même point de vue que ceux qui l'entouraient.

D'abord la lutte s'était engagée entre l'Assemblée et la cour. L'Assemblée avait vaincu.

Puis entre les constitutionnels et les aristocrates. Les constitutionnels avaient vaincu.

Maintenant elle allait s'engager entre les constitutionnels et les républicains.

Il est vrai que les républicains ne faisaient que commencer à apparaître ; mais, dans leurs premiers vagissements, ils formulaient ce terrible principe : PLUS DE MONARCHIE.

On se rappelle que trois commissaires avaient été nommés par l'Assemblée pour interroger Louis XVI.

Ces trois commissaires déclarèrent, au nom des sept comités, qu'il n'y avait pas lieu de mettre Louis XVI en jugement ni de déclarer la déchéance. L'Assemblée adopta les conclusions des commissaires ; mais le club des Jacobins refusa sa sanction à l'Assemblée. L'Assemblée avait donc, au-dessus d'elle, une chambre haute qui pouvait annihiler ses décisions avec son veto.

Pour comprendre la situation et les événements qui vont en découler, il faut dire que l'on en était venu à l'un de ces moments suprêmes où il faut qu'une situation se dessine et que la lumière se fasse.

Il y avait, en ce moment, en face l'un de l'autre et prêts à en venir aux mains, trois partis parfaitement distincts.

Les royalistes, qui voulaient le roi absolu, c'est-à-dire sans la Constitution. Les constitutionnels, qui voulaient le roi avec la Constitution, et les républicains, qui ne voulaient ni le roi ni la Constitution, qui voulaient la république.

L'Assemblée, comme nous l'avons dit, avait voté qu'il n'y avait pas lieu de mettre Louis XVI en jugement. Mais, par une concession faite à l'esprit public, elle avait voté deux mesures : l'une préventive, l'autre répressive.

Voici la mesure préventive :

« Si un roi rétracte son serment, s'il attaque ou ne défend point son peuple, il abdique et redevient simple citoyen et accusable pour les délits postérieurs à son arrestation. »

Voici la mesure répressive :

« Il sera fait des poursuites contre Bouillé, comme coupable principal, et contre les serviteurs, officiers, courriers, complices de l'enlèvement. »

C'était une de ces mesures timides comme en prennent les assemblées caduques et qui se sentent près de leur fin. Le malheur des assemblées, c'est d'en rester comme intelligence politique et comme vie sociale au moment où elles ont reçu leur mandat, de ne point tenir compte du mouvement qui s'est fait dans les esprits depuis leur réunion, et, par conséquent, de se trouver à la remorque de l'opinion publique, qu'elles doivent précéder. Depuis quelques jours, ou plutôt depuis quelques soirs, les séances des Jacobins devenaient orageuses.

Pendant la séance où on lâcha le vrai coupable, c'est-à-dire le roi, pour arrêter et punir les coupables secondaires, c'est-à-dire Bouillé, Fersen, les gardes du corps, madame de Tourzel, Robespierre demanda en vain que l'on distribuât le rapport et que l'on ajournât la discussion.

On savait d'avance que la séance des Jacobins serait orageuse. Robespierre y vint ; il avait été accusé à l'Assemblée de républicanisme, et, notez bien ceci : le 13 juillet 1791, Robespierre n'osait pas encore s'avouer républicain.

Ce soir-là, nous allâmes tous aux Jacobins, maître Duplay et moi dans la salle supérieure, les trois femmes et Félicien dans les salles inférieures où se réunissait une société qu'on appelait la

Société des deux sexes.

Pendant mon absence de Paris, Robespierre avait conquis une grande popularité. Son entrée fit sensation ; il marcha droit à la tribune, y monta lentement, s'y cramponna comme d'habitude, et, d'une voix un plus colorée, un peu moins glapissante qu'à la dernière séance où je l'avais entendu, avec un progrès matériel dans les intonations, mais avec la même prolixité filandreuse dans les faits, il entama un long discours dans lequel il dit que c'était à tort qu'on l'avait accusé de républicanisme, que la *république* et la *monarchie* étaient des mots vides de sens, qu'il n'était ni républicain ni monarchiste, que l'on pouvait être libre sous un roi et esclave sous un président ou un protecteur ; il prononça les noms de Sylla et de Cromwell, oublia ou n'osa nommer Washington.

Il achevait son discours, lorsqu'on entendit un grand bruit ; c'était le club des Cordeliers qui, dans les personnes de Danton et de Legendre, faisait irruption aux Jacobins.

Ceux-là n'étaient ni vagues ni filandreux. Danton, dans une espèce de roulement de tonnerre ironique, demanda à la société comment l'Assemblée pouvait prendre sur elle de prononcer des jugements réformés d'avance par ceux de la nation ; Legendre attaqua directement le roi, rappela à la raison les comités dont les travaux souterrains mâchaient les décisions de l'Assemblée, et termina en s'écriant

— Ce que j'en dis, c'est pour le salut de l'Assemblée elle-même.

Il y avait presque une menace dans cette dernière phrase emmanchée comme un poignard au bout de la période. Froid pendant tout le discours de Robespierre, M. de Laclos, l'homme du duc d'Orléans, applaudissait avec fureur Danton et Legendre. Les constitutionnels de l'Assemblée s'effrayèrent et sortirent.

Danton et Laclos conférèrent un instant à voix basse ; puis une voix se fit entendre et cria :

— Ouvrez les portes aux députations populaires !

La porte s'ouvrit et, successivement, on fit entrer la Société fraternelle des halles et cette même Société des deux sexes qui siégeait dans la salle inférieure des Jacobins. Elles apportaient des adresses contre l'Assemblée, ou plutôt contre la monarchie.

Préoccupé de Danton et de Legendre, je perdis un peu le fil de ce qui se passait à la tribune. Un jeune chirurgien lut une lettre qu'il venait d'écrire au Palais-Royal au nom de trois cents personnes ; un évêque se jeta dans ses bras, dit qu'il était représentant, et jura de combattre les députés. On s'embrassa beaucoup, on pleura un peu. Robespierre regardait cela de son sourire ironique ; Danton, Legendre et Laclos de leur sourire haineux.

Robespierre ne voyait pas ce qui se passait à l'autre bout de Paris ; mais probablement Danton le savait, et c'est cela que racontait Danton à voix basse à Laclos et que Laclos écoutait si attentivement.

À l'autre bout de Paris, il y avait le club des Minimes, succursale du club des Cordeliers, une société fraternelle au milieu de laquelle il semblait avoir oublié un jeune secrétaire à lui, une espèce de zéro dont il était l'unité. Ce jeune homme sortit un jour de son obscurité pour se faire tonnerre et frapper au milieu d'un orage, puis il rentra dans les demi-ténèbres de la médiocrité. Il se nommait Tallien.

Que faisait Tallien à la société fraternelle des Minimes ? Presque rien. Il rédigeait une adresse contre l'Assemblée, signée *le Peuple* ; comme qui dirait *le Lion*.

La surveillance – comment ai-je oublié de consigner cela ! –, la surveillance, 12 juillet, il y avait un grand bruit dans Paris, de sorte que toutes les têtes étaient montées au niveau de l'enthousiasme.

Le dimanche 10, devait avoir lieu le transport de Voltaire au Panthéon ; mais le dimanche 10, il pleuvait ; il n'y a pas de fête à Paris sous la pluie. Il avait fallu la robuste foi du 14 juillet 1790 pour que la fête de la Fédération y résistât. On remit l'entrée de Voltaire au lendemain.

Le convoi triomphal entra par la barrière de Charenton et, accompagné par une foule immense, traîné par les chevaux offerts par la reine, traversa tout Paris, et vint faire une halte devant la maison où l'auteur du *Dictionnaire philosophique* était mort. Là, on chanta les chœurs à sa gloire. La famille Calas, conduite par madame de Villette, vint déposer des couronnes sur le sarcophage, et tout cela devant le pavillon de Flore, fermé, muet et sombre, sous le prétexte de l'absence de madame de Lamballe, et tandis qu'on lisait à l'Assemblée des rapports où il était dit que, dans certaines provinces du Midi et de l'Ouest, des prêtres chantaient le *Miserere* pour le roi.

Le 12, Voltaire montait à son panthéon ; le 13 au matin, on jouait un drame sacré, à grand chœur et à grand orchestre, dans Notre-Dame. C'était *la Prise de la Bastille*.

Le soir, Danton et Legendre, venant aux Jacobins, en faisaient émigrer les constitutionnels, tandis qu'aux Minimes, on signait une adresse contre l'Assemblée. Enfin, le 14, anniversaire de la prise de la Bastille, qu'on avait représentée la veille dans une église, l'évêque de Paris disait la messe en plein air sur l'autel de la patrie.

Donc, chaque jour apportait son événement, maintenant la température, ou plutôt faisait passer les têtes de la chaleur à l'ébullition ; de tous les côtés, on commençait à aborder franchement la question. Les mots monarchie et république étaient écartés par une espèce de tiret qui se plaçait de lui-même entre eux, droit comme une ligne géométrique, et qui n'était autre que ces mots, la meilleure définition qui ait encore été donnée de la magistrature populaire, *le gouvernement de soi par soi-même*.

Ce fut le 15 au soir, que l'Assemblée vota, non seulement que le roi n'avait pas encouru la mise en jugement, mais qu'il ne serait suspendu que *jusqu'au moment où il aurait juré la Constitution*. Les constitutionnels l'emportaient.

L'Assemblée savait si bien qu'elle commettait un acte anti-

populaire, qu'elle se fit garder par La Fayette et par cinq mille hommes, sans compter la garde nationale soldée et les piques du faubourg Saint-Antoine.

La foule qui n'avait pas pu entrer, et cette foule était nombreuse, stationnait de l'autre côté de la garde citoyenne, qui faisait un cordon autour de la salle du Manège.

Au moment où le vote fut connu de la foule, la foule cria à la trahison et se mit à refluer vers Paris par les trois grandes artères, les boulevards, la rue Saint-Honoré et la rue qui est aujourd'hui la rue de Rivoli. Partout elle fit fermer les théâtres et éteindre les maisons de jeux et de plaisirs ; l'Opéra, grâce à une garde qui croisa la baïonnette, put jouer ; deux ou trois autres théâtres furent fermés par les commissaires de police eux-mêmes.

On travaillait peu dans ces jours d'ébullition. M. Duplay m'avait envoyé voir aux environs de l'Assemblée ce qui s'y passait ; je revins lui annoncer le triomphe du roi.

— Bon ! dit-il, soupçons vite, et courons aux Jacobins : il y aura du bruit ce soir.

Effectivement, nous y trouvâmes grand bruit. Robespierre était à la tribune. Il y attaquait, au milieu des applaudissements, le vote de l'Assemblée. Lorsqu'il eut fini, M. de Laclos monta à sa place. — Que l'on n'oublie pas que M. de Laclos était l'homme du duc d'Orléans. — Il demanda que l'on fit une pétition proclamant la déchéance.

— Il y aura, j'en réponds, dit-il, dix millions de signatures.

— Oui, oui, cria tout d'une voix l'assistance, dix millions, quinze millions, vingt millions ; nous ferons signer les femmes et les enfants.

Une voix puissante appuya la motion : c'était celle de Danton. Depuis quelques jours, les Cordeliers fraternisaient avec les Jacobins ; Danton marchait avec Robespierre.

— Seulement, dit Danton à demi-voix, pas de femmes. Les femmes, en général, sont royalistes ; elles ne voteraient la déchéan-

ce du roi que pour en proclamer un autre.

En disant ces mots, il regardait fixement l'auteur des *Liaisons dangereuses*. Laclos ne sourcilla point.

Voyant le silence de l'homme du duc d'Orléans, il ajouta :

— Il y a plus, je préfère une adresse aux sociétés affiliées à une adresse publique.

Laclos ne répondit rien, mais semblait écouter quelque chose au dehors.

Tout à coup, une grande masse fit irruption dans le club. C'était ce qu'on appelait les aboyeurs du Palais-Royal, traînant avec eux une cinquantaine de filles publiques.

— Ah ! ah ! murmurait Danton, c'est un coup monté.

Robespierre ne disait rien ; là où il ne devait jouer qu'un rôle secondaire, il s'effaçait complètement.

Tous ces nouveaux venus se mêlèrent aux Jacobins, criant : « La déchéance ! la déchéance ! »

Laclos monta à la tribune :

— Vous le voyez, dit-il, c'est le peuple ! Le peuple veut la déchéance, la pétition est nécessaire, j'appuie la pétition.

Toute cette foule, qui avait probablement le mot, cria : « La pétition ! la pétition ! »

Séance tenante et d'enthousiasme, la pétition fut votée. Il fut convenu que, le lendemain à onze heures, les Jacobins réunis en entendraient la lecture. Après quoi la pétition serait portée au Champ-de-Mars, y serait couverte de signatures, et envoyée de là aux sociétés affiliées.

Pendant tout ce tumulte, M. Duplay m'avait pris par le bras, m'avait tiré vivement à part, et, me montrant une femme à moitié penchée hors d'une tribune, et qui paraissait porter le plus grand intérêt à ce qui se passait :

— Regarde cette femme, me dit-il, c'est la citoyenne Roland de la Platrière, une bonne patriote.

XLII
La pétition de déchéance

Madame Roland était bien loin d'avoir pris, à cette époque, l'importance qu'elle a eue depuis : elle n'avait pas encore joué un rôle politique ; elle n'avait pas encore été ministre enfin. Je n'y fis donc attention que comme on fait attention à une femme. Elle me parut avoir trente ans, une grande fraîcheur de teint, l'éclat du sang, si l'on peut dire ainsi ; elle avait la bouche grande, montrant de belles dents, une main forte mais bien modelée, un menton retroussé, une taille élégante, une grande richesse de hanches, une gorge belle jusqu'au luxe : voilà ce qu'était madame Roland dans la soirée du 15 juillet 1791.

Au moment où je la regardais, j'entendis appeler maître Duplay.

M. Duplay se retourna. C'était M. de Laclos qui l'appelait. Il tenait une plume à la main et avait un cahier de papier sur sa table. M. Brissot était assis devant lui.

— Mon cher Duplay, lui dit-il, j'allais écrire la pétition qu'on vient de voter, mais mon écriture est connue pour être celle du secrétaire de M. le duc d'Orléans : on pourrait croire que le duc, qui n'est pour rien dans tout ceci, mène l'affaire ; d'un autre côté, voilà Brissot, qui est de l'Assemblée et qui ne peut pas faire une pétition contre ses collègues. Il nous faudrait une écriture inconnue. Votre jeune homme sait écrire ?

— Je le crois bien ! dit Duplay, c'est presque un savant.

— Eh bien, dit nonchalamment Laclos, faites-moi le plaisir de l'appeler et de lui dire de quoi il s'agit. Vous dicterez, Brissot, n'est-ce pas ? Je ne sais ce que j'ai ce soir ; si j'étais une femme, je dirais que j'ai mes nerfs.

— Eh, mon cher, vous êtes à moitié femme, vous êtes poète, et, à ce titre, vous avez droit à avoir des nerfs fins, fins comme des

cheveux d'enfant ; appelle ton jeune homme, citoyen Duplay.

Je voyais qu'il était question de moi, je m'approchai. On me fit part du service que l'on attendait de moi. C'était me donner une part active dans tout ce qui se passait ; j'en fus fier et pris ma place sur la fauteuil même de M. de Laclos. Ce fut M. Brissot qui dicta.

Comme il ne fut point permis de prendre copie de la pétition, je puis seulement me rappeler le sens. La forme en était vive et forte, le fond portait sur deux points. Il reprochait d'abord à l'Assemblée sa timidité et l'accusait de n'avoir pas osé statuer sur le roi. Ensuite, il soutenait que le roi, suspendu par l'Assemblée, était destitué en réalité et mettait l'Assemblée en demeure de *pourvoir à son remplacement*.

Comme je venais d'écrire ce mot et que, Brissot continuant de dicter, j'allais continuer d'écrire, M. de Laclos parut sortir de son assoupissement, me posa en bâillant la main sur le bras, et dit :

— Citoyen Brissot, je doute que les amis de la Constitution qui font en réalité la majeure partie de notre société signent, si vous n'ajoutez pas un petit correctif qui ne gênera rien à la chose.

— Lequel ? demanda Brissot.

— À votre place, continua Laclos, à ces mots de *pourvoir à son remplacement*, j'ajouterais ceux-ci : *par tous les moyens constitutionnels*.

Brissot réfléchit un instant, puis, nonchalamment, à son tour :

— Je n'y vois pas de difficultés dit-il.

Puis à moi, continuant de dicter :

— *Par tous les moyens constitutionnels*, dit-il.

Je me retournai pour voir si Robespierre ou Danton ne feraient pas une objection quelconque à cette déclaration ; tous deux étaient partis, la salle était presque vide. Nous achevâmes de rédiger la pétition dans le désert.

Les deux rédacteurs crurent d'abord, comme les autres, que les membres du club s'étaient retirés, croyant leur présence inutile et

sachant que la pétition devait leur être lue le lendemain matin, mais bientôt un émissaire arriva qui parla bas à M. de Laclos. Pendant ce temps, je relus la pétition, et je compris la portée des cinq mots que venait de faire ajouter l'auteur des *Liaisons dangereuses*.

Les moyens constitutionnels par lesquels on pouvait remplacer le roi, c'était l'avènement au trône du dauphin avec une régence. Or, les frères du roi, M. le comte d'Artois et M. le comte de Provence, étant hors de France tous deux, la régence revenait de droit à M. le duc d'Orléans. Le duc d'Orléans reprenait donc auprès du trône de Louis XVI la place que son aïeul avait eue près du trône de Louis XV. Je me demandais comment Brissot n'avait pas songé à cela, puisque j'y songeais ; mais je me dis que, tout affronteur de dangers qu'il était, il n'était peut-être pas fâché de mettre sa responsabilité à couvert derrière le mot constitutionnel dans le cas où l'on saurait que la pétition était son œuvre.

Puis, d'ailleurs, en ce moment même, les craintes de M. de Laclos semblaient se réaliser. Cet émissaire qui lui avait parlé à l'oreille venait lui dire que les royalistes constitutionnels des Jacobins et tous ceux de l'Assemblée nationale venaient de se réunir aux feuillants, se séparant des Jacobins purs, c'est-à-dire des républicains.

Les deux chefs de cette émigration étaient Duport et Lameth. Leur intention était de former un nouveau club des amis de la Constitution, club aristocrate s'il en fût, où l'on n'entrerait que par billet, et où l'on ne recevrait que des électeurs. Que resterait-il aux vrais Jacobins ? cinq ou six députés démagogues, et la *canaille* orléaniste qui, depuis trois ou quatre jours, envahissait le club.

— Que faire ? demanda Brissot, ils vont avoir l'Assemblée pour eux.

— Bon, dit Laclos, que nous importe ! si nous avons le peuple pour nous ? Continuons.

Brissot continua de me dicter la pétition, à laquelle M. de Laclos ne prit plus aucune part. Il y avait introduit ce que les fai-

seurs de chartes ont appelé depuis leur article 14 ; que leur fallait-il de plus ?

Le lendemain, qui était un samedi, nous ne manquâmes point, M. Duplay et moi, de nous trouver à onze heures du matin aux Jacobins. À peine y avait-il trente personnes. On attendit une heure. À midi, on était quarante à peine. On lut la pétition, qui fut applaudie ; nul ne fit attention à la phrase introduite par M. de Laclos ; il fut décidé que l'on porterait la pétition telle quelle au Champ-de-Mars, et qu'elle serait signée sur l'autel de la Patrie.

Une députation fut chargée de porter la pétition au Champ-de-Mars. Maître Duplay avait de l'ouvrage à livrer au Palais-Royal ; il me recommanda de suivre les délégués et de lui revenir dire ce qui s'était passé. Tout ami du travail que je fusse, la situation était si grave, cette agitation fébrile était si entraînant, la question qui se débattait était tellement vitale, que je ne demandais pas mieux que de quitter l'atelier et de ne pas perdre de vue les événements qui allaient s'accomplir. Je suivis donc les délégués.

Nous arrivâmes au Champ-de-Mars. Comme le bruit s'était répandu que la pétition devait y être apportée, un millier de personnes était rassemblées.

L'autel de la Patrie était surmonté d'un grand tableau représentant l'apothéose de Voltaire.

Les délégués montèrent jusqu'au faite de l'autel de la Patrie et commencèrent la lecture. Mais l'on vit venir un groupe que l'on reconnut pour appartenir aux Cordeliers. Ils furent reçus avec acclamation, et pour eux on recommença la lecture.

Tout alla bien jusqu'à la phrase de M. de Laclos ; mais, à ces mots : *par tous les moyens constitutionnels* :

— Pardon, dit une voix, voulez-vous relire la phrase ?

Le lecteur reprit

— Par tous les moyens constitutionnels.

— Halte-là ! cria la même voix.

Puis un homme s'approcha.

— Citoyen, dit-il, je me nomme Bonneville, je suis rédacteur en chef de *la Bouche de Fer* ; on trompe le peuple !

— Oui ! oui ! oui ! crièrent les Cordeliers.

— Comment, on trompe le peuple ! dit le délégué chargé de lire la pétition ; expliquez-vous.

— On trompe le peuple, je le répète, s'écria pour la seconde fois Bonneville. *Par tous les moyens constitutionnels* signifie *par la régence*. Or, qu'est-ce que la régence ? la royauté de d'Orléans au lieu de la royauté de Louis XVI.

— Au lieu de la royauté de Capet, dit une voix que je crus reconnaître pour l'avoir déjà entendue.

— Comment, de Capet ? fit le Jacobin.

— Sans doute, dit la même voix bégayant, puisqu'il n'y a plus de titre de noblesse, que M. de Mirabeau ne s'appelait plus que Riquetti, que M. de La Fayette ne s'appelle plus que M. Motier, le roi Louis XVI ne s'appelle plus que Capet.

— Bravo ! bravo ! crièrent toutes les voix.

J'avais reconnu l'enfant terrible des Cordeliers, Camille Desmoulins.

— Prenez garde, dit un Jacobin, la France n'est pas mûre pour la république.

— Si elle n'est pas mûre pour la république, reprit, toujours en bégayant, Camille Desmoulins, comment donc est-elle pourrie pour la monarchie ?

— Aux voix ! aux voix ! cria-t-on.

On alla aux voix. La presque unanimité déclara que la phrase qui venait de soulever tant de murmures serait effacée ; puis, dans l'enthousiasme qui suivit ce vote, on jura unanimement de ne plus reconnaître ni Louis XVI ni aucun autre roi.

Le lendemain dimanche, il fut convenu que le peuple, prévenu par des affiches, viendrait signer la pétition sur l'autel.

— Maintenant, citoyen, dit Bonneville, il ne nous manque plus qu'une chose.

- Laquelle ? demanda Camille Desmoulins.
- C'est de mettre la légalité de notre côté.
- Nous l'avons ; puisque l'Assemblée a suspendu le roi, nous le déposons, voilà tout.
- Ce n'est pas sous ce rapport.
- Sous lequel ?
- Il faut aller prendre à l'hôtel de ville une autorisation pour la réunion de demain.
- Allons-y.

*

* *

On se mit en route pour l'hôtel de ville. Il n'y avait que les quais à suivre ; seulement, c'était un peu long ; mais, comme le refus du maire pouvait tout faire manquer et que je voulais rapporter à M. Duplay une réponse, j'allai à l'hôtel de ville avec tout le monde.

M. Bailly n'était pas à l'hôtel de ville ; il était à la place Vendôme, veillant sur l'Assemblée. On trouva un adjoint ; on lui exposa la chose, il n'y vit pas d'inconvénients. On lui demanda une autorisation écrite, il répondit qu'il n'en voyait pas la nécessité, qu'une autorisation verbale suffirait, que le peuple, d'ailleurs, était dans la légalité, ne faisant qu'exercer son droit de pétition. Les meneurs de l'affaire se le tinrent pour dit.

Je rentrai chez M. Duplay, lui annonçant que la pétition se signait le lendemain, et que cette signature était autorisée, sinon par M. Bailly, du moins par le premier adjoint. Nous ignorions ce qui se passait à l'Assemblée.

L'Assemblée avait appris la décision prise par les Cordeliers et les Jacobins restés à l'ancien local ; les nouveaux s'étaient retirés aux Feuillants. Il ne fallait à aucun prix laisser le peuple prendre cette suprématie sur elle ; elle en appela au maire et au conseil

municipal.

À dix heures du soir, Bailly et son conseil décident que le lendemain, dimanche 17 juillet, le décret de l'Assemblée portant « que la suppression du pouvoir exécutif durera jusqu'à ce que l'acte constitutionnel soit présenté au roi et accepté par lui » sera affiché à huit heures très précises, et que proclamation du susdit décret sera fait à son de trompe par les huissiers de la ville.

Dès lors, quiconque ne reconnaîtrait pas un acte émané de l'Assemblée nationale, c'est-à-dire des représentants du peuple, serait rebelle à la loi, et pourrait être traité comme tel.

XLIII

Le perruquier et l'invalidé

Nous avons pour voisin, rue Saint-Honoré, deux portes plus bas que nous, un perruquier nommé Léger. Ce perruquier, comme tous ses confrères, était royaliste enragé. Peut-être me demandera-t-on pourquoi les perruquiers étaient tous royalistes ?

C'est bien facile à expliquer : Les perruquiers étaient une des corporations qui avaient le plus souffert à la révolution. Les perruquiers, sous Louis XV et même sous Louis XVI, les perruquiers, qui avaient inventé ces fantastiques coiffures qui s'étaient échafaudées sur la tête des femmes depuis un demi-siècle, étaient une puissance.

Les perruquiers avaient une aristocratie et des privilèges auxquels ils n'avaient pas, comme M. de Montmorency, renoncé dans la nuit du 4 août.

Ils avaient leurs grandes et petites entrées chez les dames et portaient l'épée, ni plus ni moins que des gentilshommes.

Il est vrai que cette épée, la plupart du temps, n'était pas plus redoutable que le sabre d'Arlequin, étant comme lui un simulacre ; presque toujours la lame était de bois, parfois il n'y avait pas de lame du tout, la poignée tenait au fourreau.

On se rappelle que c'est à son perruquier Léonard, que la reine, prête à fuir, avait confié ses diamants. On a vu l'embarras qu'il avait donné à M. de Choiseul par l'importance qu'il se croyait, et nous ajouterons qu'il en avait en réalité. Tout le monde sait qu'il a laissé des Mémoires ni plus ni moins que Saint-Simon et M. de Bezenval.

Mais, depuis quelque temps, tout allait de mal en pis pour l'illustre corporation des perruquiers. La société marchait vers une simplicité effrayante, et Talma venait de porter le dernier coup, même à la coiffure des hommes, par la création de son rôle de

Titus, qui avait donné son nom à la mode des cheveux coupés courts. Les plus cruels ennemis du nouveau régime, c'est-à-dire du régime révolutionnaire, étaient donc les perruquiers.

Ce n'était pas le tout. En fréquentant la haute aristocratie, en tenant entre ses mains, pendant des heures entières, les têtes des plus jolies femmes de la cour, en causant avec les petits maîtres qu'il coiffait, en servant de courtier d'amour à ses nobles pratiques, en devenant le confident des passions auxquelles concourait si puissamment le coup de peigne donné par sa main savante, le perruquier était devenu libertin pour son propre compte.

Or, le samedi soir, comme je l'ai dit, au moment même où la municipalité rendait l'édit dirigé contre les pétitionnaires, notre voisin Léger vint demander à maître Duplay de lui emprunter un vilebrequin. Malgré la différence d'opinion qui séparait les deux voisins, le vilebrequin fut prêté sans conteste et même sans question. Notre voisin Léger parut éprouver une satisfaction grande en recevant de mes mains l'instrument demandé. Il nous remercia et sortit.

Un invalide l'attendait à la porte ; il lui remit le vilebrequin, les deux compères échangèrent quelques paroles et tirèrent chacun de son côté.

Voici quel était le projet arrêté entre eux pour le lendemain :

À cette époque où les femmes commençaient à prendre une part active à la Révolution, beaucoup de belles patriotes devaient venir avec leurs frères, leurs maris et leurs amants signer la pétition sur l'autel de la Patrie. Grâce au vilebrequin emprunté à maître Duplay, notre libertin de perruquier percerait des trous dans le plancher de l'autel de la Patrie, et, à travers ce plancher à l'abri duquel il se tiendrait, comme dans le premier dessous d'un théâtre, s'il ne voyait pas le visage des belles patriotes, il verrait autre chose. Ne voulant pas jouir seul de ce plaisir, le citoyen Léger avait proposé à un vieil invalide d'être de moitié dans la partie. Celui-ci avait accepté ; mais, en homme de précaution qui sait qu'on ne se

nourrit pas avec les yeux, il avait proposé, outre le vilebrequin, de prendre des vivres et un baril d'eau. La proposition avait été acceptée.

Il résulta de cette convention que, le matin du dimanche 19, une demi-heure avant le point du jour, nos deux gaillards escaladaient l'autel de la Patrie avec leur vilebrequin et leurs provisions, levaient une planche, s'introduisaient sous le même autel de la Patrie, replaçaient adroitement la planche, et commençaient leur travail.

Par malheur pour nos deux curieux, la fête n'avait point attiré qu'eux seuls. Dès le point du jour, le Champ-de-Mars s'était animé. Les marchands de gâteaux et de limonade, qui espéraient que le patriotisme affamerait et altérerait les signataires, commencèrent à accourir de tous côtés. Lasse de se promener, une marchande monta sur l'autel de la Patrie pour voir de plus près le tableau du triomphe de Voltaire. Tandis qu'elle essayait de déchiffrer le serment de Brutus, auquel elle ne comprend rien, elle sent un instrument qui perce la semelle de son soulier, elle crie, appelle au secours, déclare qu'il y a des malfaiteurs sous l'autel de la Patrie. Un jeune garçon court chercher la garde au Gros-Caillou ; la garde, qui ne juge point que la chose vaille la peine qu'elle se dérange, ne bouge point. À défaut de soldats, il en appelle à des ouvriers ; les ouvriers, plus sensibles aux cris de détresse que la garde, viennent avec leurs outils. On pratique une ouverture dans l'autel de la Patrie, et l'on trouve Léger avec son compagnon, qui font semblant de dormir. Si profondément qu'ils dorment, on finit par les éveiller, on les met en demeure d'expliquer leur présence, on les somme de justifier leur intention.

Cette fois, leur intention n'a pas même le mérite d'être un des pavés de l'enfer, et la vérité qu'ils sont forcés d'avouer blesse la pudeur des dames du Gros-Caillou. Ces dames sont pour la plupart des blanchisseuses habituées à manier le battoir et qui, quand elles frappent, frappent dur. Elles prirent la plaisanterie à l'envers.

Dans ce moment-là, un amateur qui s'est glissé sous l'autel de la Patrie pour voir comment l'on s'y trouve, découvre le baril d'eau. Il le prend pour un baril de poudre, et se sauve en criant que les deux prisonniers ont voulu faire sauter l'autel de la Patrie et ceux qui étaient dessus. Le perruquier et l'invalides crient de toutes leurs forces que c'est de l'eau qu'il y a dans le baril, et non de la poudre. En le défonçant, on arrivait à la vérité ; mais la vérité est trop simple ; on trouve plus naturel d'égorger ces deux malheureux, de couper leurs têtes, et de les promener au bout d'une pique.

Les huissiers de la municipalité venaient de passer et de proclamer l'arrêté du maire. Ils allaient du côté du Roule. À la hauteur de la rue Saint-Honoré, ils croisèrent un autre cortège. C'était celui qui suivait les deux assassins portant les deux têtes au bout de deux piques. L'une de ces deux têtes m'apparaissait comme une vision : je reconnaissais le pauvre perruquier qui était venu la veille emprunter un vilebrequin au patron ; je ne pouvais en croire mes yeux. Quel crime pouvait avoir commis ce malheureux pour qu'on portât sa tête au bout d'une pique ? J'appelai M. Duplay. Il y avait sans doute dans ma voix un accent extraordinaire, car, sauf la grand'mère toujours occupée à lire et relire son volume des *Mille et une Nuits*, toute la famille accourut. Les femmes jetèrent un cri de terreur, mais on commençait à s'habituer à ces sortes de spectacles, et peu à peu elles se hasardèrent à regarder.

Chacun reconnut Léger.

Qu'avait-il fait ? Nous interrogeâmes. C'étaient deux grands criminels qui avaient voulu faire sauter avec un baril de poudre l'autel de la Patrie et ceux qui seraient dessus.

Le bruit s'en répand dans l'Assemblée. Duport qui, avec Charles Lameth s'est séparé des Jacobins républicains, est président. Il n'est pas fâché de jeter le crime sur ses anciens collègues.

— Messieurs, dit-il à l'Assemblée nationale, deux bons citoyens viennent de périr au Champ-de-Mars pour avoir dit à une foule ameutée qu'il fallait se conformer à la loi ; ils ont été pendus

sur le champ.

— C'est vrai, crie Regnault de Saint-Jean-d'Angely, je confirme la nouvelle : ce sont deux gardes nationaux. La loi martiale ! je demande la loi martiale ! il faut que l'Assemblée déclare criminels de lèse-nation ceux qui, par des actes de leurs personnes ou par des écrits collectifs ou individuels, porteraient le peuple à résister.

C'était ce que pouvait désirer de mieux l'Assemblée, composée en grande partie de royalistes et de constitutionnels, et dans laquelle les républicains, c'est-à-dire ceux qui appuyaient la pétition et par conséquent qui demandent la déchéance du roi, sont en très petite minorité.

Aussi décréta-t-elle immédiatement que le président de l'Assemblée et le maire de Paris, Duport et Bailly, s'assureraient de la vérité des faits pour prendre des mesures rigoureuses, si les événements s'étaient passés comme on le disait.

On ne se donne pas la peine de reconnaître la vérité ; seulement, on prend les mesures ; ce que voyant Robespierre, il quitte l'Assemblée sans souffler le mot, court au club des Jacobins pour annoncer ce qui se passe. Au club, il trouve trente personnes à peu près. On vote tumultueusement la retraite des Jacobins et l'on expédie Santerre au Champ-de-Mars pour s'en emparer.

*

* *

Voilà où l'on en était entre onze heures et midi, lorsque M. Duplay rentra des Jacobins et demanda où étaient sa femme et ses filles. Madame Duplay et mesdemoiselles Cornélie et Estelle étaient allées avec Félicien voir signer la pétition du Champ-de-Mars, au besoin la signer elles-mêmes.

Tout était politique à cette époque-là, même les promenades.

— Pas un moment à perdre ! s'écria M. Duplay ; si la pétition

n'est pas retirée à temps, il va y avoir du bruit ; peut-être des coups de fusil tirés. Courons au Champ-de-Mars.

Nous laissâmes à la maison Catherine et la vieille mère, et nous nous élançâmes vers la porte Saint-Honoré.

XLIV Le drapeau rouge

Lorsque nous entrâmes au Champ-de-Mars par le pont de Chaillot, il présentait l'aspect de la tranquillité la plus complète.

De forts détachements de troupes avec deux ou trois pièces de canon qui étaient venus là à propos de l'assassinat du matin, voyant qu'il n'y avait aucun bruit, commençaient à se retirer, laissant la place à trois ou quatre cents promeneurs inoffensifs et à un petit groupe d'hommes réunis sur le glacis du Gros-Caillou, groupe auquel personne ne faisait attention, et qui, comme certains petits nuages qui courent au ciel, contenait une tempête.

Ce groupe obéissait à deux hommes. L'un, que l'on appelait Verrières, était un bossu fantastique. On ne l'a pas vu depuis les 5 ou 6 octobre, où il a fait rage à Versailles ; la veille, il a reparu, traversant Paris à cheval avec un torse presque invisible et des jambes pareilles à une paire d'échasses.

L'autre était un Auvergnat appelé Fournier l'Américain parce qu'il avait été piqueur de nègres à Saint-Domingue. Une longue misère a fait de la colère, chez lui, une maladie chronique ; malade ou affamé, il tue pour tuer ou être tué. Il tient à la main un fusil de munition sans qu'il ait aucune raison pour cela ; c'est un en-cas.

Les misérables qui obéissent à ces deux hommes sont ces espèces de larves qui sortent on ne sait d'où pendant les nuits de ténèbres épaisses qui précèdent les jours de révolution, dans ces bouillonnements populaires où le fond monte à la surface, où la lie devient écume.

En arrivant à l'entrée du Champ-de-Mars, nous jetâmes un coup d'œil autour de nous, tâchant de reconnaître, au milieu des trois ou quatre cents promeneurs, les quatre personnes que nous étions venues chercher. En ce moment, la chose était d'autant plus facile que tout le monde suivait Santerre s'acheminant vers l'autel

de la Patrie.

Nous y courûmes comme les autres. Santerre annonçait aux patriotes, avec une voix qui semblait faite exprès pour ces sortes d'annonces, que la pétition arrêtée la veille ne pouvait être signée, attendu qu'au moment où cette pétition avait été écrite, on supposait que l'Assemblée n'avait pas encore statué sur le sort du roi ; mais, dès lors que l'Assemblée avait reconnu son innocence et son inviolabilité dans la séance de la veille, les Jacobins allaient s'occuper de la rédaction d'une nouvelle pétition qu'ils présenteraient à la signature.

Cette déclaration de Santerre fut reçue avec quelques murmures.

— Pourquoi attendrions-nous qu'on nous présente une pétition toute rédigée ? Ne savons-nous pas aussi bien que MM. de Laclos, Brissot et Robespierre ce que nous voulons ? dit un gros homme de quarante à quarante-cinq ans tenant une jeune et jolie femme à son bras. Nous savons écrire, et je dirai même, ajouta-t-il en riant, que nous commençons à penser.

— Personne ne vous en empêche, citoyen Robert, dit Santerre, qui n'était probablement pas fâché de décharger la Société de cette corvée. Vous, et surtout la citoyenne Keralio, que vous avez l'honneur d'avoir au bras, êtes plus capables que tout autre d'y réussir. En attendant, je reprends celle de la Société.

Et Santerre s'empara de la pétition écrite par moi, dictée par Brissot, amendée par de Laclos, corrigée définitivement par Bonneville et Camille Desmoulins.

— Avec tout cela, je ne vois ni ma femme, ni mes filles, dit maître Duplay.

— J'ai idée qu'ayant eu besoin de prendre quelque chose, ces dames seront entrées avec Félicien dans quelque cabaret, lui répondis-je.

— Il faudrait du papier, de l'encre et des plumes, dit le citoyen que Santerre avait appelé Robert ; on trouvera cela chez le premier

épicier.

— Voulez-vous que j'aille vous chercher cela, monsieur ? dit un homme blond de cinquante à cinquante-cinq ans avec un accent allemand très prononcé.

— Merci, monsieur Weber, dit une figure de fouine à voix aigrelette ; cela vous entraînerait trop loin, et pendant ce temps-là, la reine pourrait avoir besoin de vous.

— La reine ! la reine ?... répéta-t-on de tous côtés en regardant l'homme blond.

— Oui, le citoyen Weber est valet de chambre de la reine, et vient probablement de la part de Sa Majesté voir ce qui se passe ici. Si je me trompe, et si vous ne vous appelez pas Weber, dites comment vous vous appelez. Moi, je m'appelle Chaumette, étudiant en médecine, rue Mazarine, n° 9. Que chacun fasse comme moi et dise son nom, on saura si l'on est avec des amis ou des ennemis.

— Oui, oui, que chacun dise qui il est, dit un homme de vingt-huit à trente ans, à la barbe noire, aux traits vigoureusement accentués ; moi, je suis Brune, ouvrier typographe – et, si l'avenir lui eût été connu, il eût pu ajouter : futur maréchal de France.

— Et, s'il vous faut un imprimeur pour votre pétition, moi, je suis Momoro, imprimeur de la liberté.

— Et moi Hébert, écrivain, rue Mirabeau.

De tous côtés alors on entendit des voix qui disaient :

— Moi, Fabre d'Églantine ; moi, Maillard ; moi, Andrieux ; moi, Girey-Dupré ; moi, Isabey ; moi, Rousseau ; moi, Sergent.

Puis, à ces noms déjà connus ou qui devaient se faire connaître, s'aggloméra une telle grêle de noms, que l'on n'entendit plus qu'un immense brouhaha dans lequel on distinguait à peine : Renouard, Lagarde, Moreau, Henriot, Taschereau, David.

Quand cette espèce de tempête de noms s'éteignit, Weber avait disparu.

— Monsieur Robert, dis-je à celui-là même qui avait offert de

rédiger la pétition, j'ai affaire au cabaret là-bas, où je crois voir des personnes de connaissance ; je pousserai de là jusque chez un épicier, et je vous rapporterai tout ce dont vous avez besoin pour écrire.

Puis, à M. Duplay :

— Suivez-moi des yeux, patron, lui dis-je ; si, comme je le crois, ce sont ces dames que je vois là-bas, je vous ferai un signe avec mon mouchoir.

Et je descendis quatre à quatre les degrés de l'autel de la Patrie. C'étaient bien madame Duplay et ses filles. Je leur annonçai en passant la présence de M. Duplay, en les invitant à se rapprocher de l'autel de la Patrie, pour lui épargner une partie du chemin, et j'allai chez un épicier acheter deux ou trois cahiers de papier, présumant que, s'il y avait une page de rédaction, il y en aurait cent ou cent cinquante de signatures. J'y joignis une bouteille d'encre et un paquet de plumes toutes taillées.

À mon retour, je rencontrai M. Duplay et sa famille. La jonction était faite, et M. Duplay, qui croyait à quelque conflit sérieux, entraînait sa famille par le chemin le plus court, c'est-à-dire par les Invalides.

Il fut convenu que, si quelque chose de grave se passait, je reviendrais en donner avis à la maison.

Ceci arrêté, je revins en toute hâte à l'autel de la Patrie, où j'étais impatientement attendu.

J'ai nommé Robert et mademoiselle Keralio. À moins d'être très versé aujourd'hui dans l'histoire de la Révolution, à peine sait-on ce que c'est que ces deux patriotes qui eurent une part si active à cette terrible journée du 17 juillet, qui tua du même coup la royauté absolue, qu'elle devait relever, et la royauté constitutionnelle, qu'elle devait soutenir, et qui, dirigée contre les Jacobins, qu'elle devait anéantir, leur donna au contraire une nouvelle force.

Robert, comme je l'ai dit, était un gros homme de quarante à quarante-cinq ans faisant partie du club des Cordeliers et cher-

chant en vain des yeux quelques-uns de ses collègues en réputation. Soit hasard, soit que ceux-ci eussent flairé la chaude journée qui se préparait, chacun s'était éclipsé de son côté.

Dans la soirée du samedi, Danton avait été faire une partie au bois de Vincennes, et, de là, avait gagné Fontenay, où son beau-père était limonadier. Legendre était parti presque en même temps avec Camille Desmoulins et Fréron. Rendez-vous avait été pris avec Danton à Fontenay, et tous quatre y dînèrent ensemble.

Une grande responsabilité allait donc peser sur Robert ; il représentait à lui seul, ou à peu près, tout le club des Cordeliers. Hâtons-nous de dire qu'il accepta sa position bravement.

Quant au club des Jacobins, il était hors de la question, puisque Santerre, au nom de la Société, était venu retirer la pétition.

Quant à sa femme, mademoiselle Keralio, c'était une petite personne fort vive, fort gaie, fort savante, fort pédante même. Elle était Bretonne et fille d'un chevalier de Saint-Louis appelé Guinement de Keralio. Inspecteur des écoles militaires de France, il avait, en inspectant l'école de Brienne, donné une note favorable à un jeune Corse nommé Bonaparte, qui fut depuis Napoléon. Son traitement étant insuffisant pour le faire vivre, lui et sa famille, il faisait des traductions et écrivait au *Mercur* et au *Journal des Savants*. Sa fille l'aidait de son mieux, comme Madeleine Philippon, plus tard madame Roland, aidait son père. Elle avait fait un roman à dix-huit ans, *Adélaïde*, puis un long ouvrage sérieux, une *Histoire d'Élisabeth* ; enfin, elle avait épousé Robert, grand ami de Camille Desmoulins, grand ennemi de La Fayette, qui avait écrit un livre intitulé *le Republicanisme adapté à la France*. Non moins patriote que son mari, madame Robert était venue pour mettre avec lui sa signature au bas de la pétition déclarant que la France ne reconnaissait ni Louis XVI ni aucun autre roi, et, voyant que cette pétition lui échappait, elle avait été la première à dire à son mari qu'il fallait en rédiger une autre.

Aussi, lorsque j'arrivai avec mes plumes, mon papier et mon

encre, m'arracha-t-elle tout des mains avec une vivacité si gracieuse, qu'il n'y avait vraiment qu'à l'en remercier ; puis, passant une plume à son mari, qui n'avait pas la rédaction très facile :

— Écris, écris, lui dit-elle, je vais te dicter.

Et, en effet, au milieu des applaudissements, consultant les uns des yeux, les autres de la parole, elle se mit à dicter clairement, avec de grands élans de cœur et parfois d'éloquence, une demande de déchéance qui était en même temps une accusation nette et précise de la royauté.

La chose fut faite et bien faite en moins de trois quarts d'heure. Robert, qui avait écrit la pétition, la signa le premier, puis il passa la plume à son voisin. Tout le monde voulut avoir la plume. J'en avais un paquet, je le distribuai. Puis, comme il eût été trop long de signer à la suite les uns des autres, et qu'un millier de personnes attendaient, sans compter ceux que l'on voyait venir de tous les côtés, j'eus l'idée de distribuer les feuilles des trois cahiers, dont chacune pouvait contenir deux cents signatures.

Sans doute l'Assemblée fut prévenue, par Weber peut-être, de ce qui se passait au Champ-de-Mars. La situation était grave : si le peuple cassait les arrêts de l'Assemblée, elle cessait d'être le premier pouvoir de l'État ; et dans quelle circonstance ? dans une circonstance capitale. Il n'y avait pas un instant à perdre ; il fallait dissoudre le rassemblement, anéantir la pétition ; d'autant plus que la foule devenait de plus en plus nombreuse, non pas du côté de Paris, qui était prévenu que l'on faisait acte de rébellion en allant au Champ-de-Mars, mais du côté des villages d'Issy, de Vaugirard, de Sèvres, de Saint-Cloud, de Boulogne, qui, prévenus de la réunion et ne sachant pas qu'il y avait contre-ordre, affluaient comme à une fête.

Les intentions étaient bonnes, mais il n'y avait rien de plus facile que de les accuser d'être mauvaises. L'Assemblée, dupe d'une erreur ou profitant de l'occasion, envoya un message au maire lui annonçant qu'une troupe de cinquante mille brigands était réunie

au Champ-de-Mars et marchait sur la salle du Manège.

Elle se mettait sous la protection de la force armée ; c'était un ordre à Bailly de disperser les brigands par la force. Bailly, qui ne savait pas ce qui se passait, et qui devait avant toute chose obéir aux ordres de l'Assemblée, prévint La Fayette et fit battre la générale.

Dans ces circonstances, la garde soldée, fort aristocrate ou plutôt fort lafayetteuse, car elle se composait en somme presque entièrement de vainqueurs de la Bastille, était toujours la première à répondre à l'appel.

Ce corps parfaitement armé, parfaitement commandé, était exaspéré par les injures que lui prodiguaient les journaux démocrates et particulièrement *l'Ami du Peuple* de Marat, qui les appelait les mouchards de La Fayette et demandait un jour qu'on leur coupât le nez, un autre jour les oreilles, parfois aussi la tête, pour en finir d'un coup avec eux. Aussi applaudirent-ils par de grands cris à l'apparition du drapeau rouge qui tout à coup flotta au balcon de l'hôtel de ville, appelant tous les bons citoyens au secours de l'Assemblée, qui n'avait jamais eu moins besoin d'être secourue.

Au milieu de ces cris, le maire, pâle comme le jour où il marcha à l'échafaud, plus pâle peut-être, descendit sur la place de Grève et se mit à la tête d'une colonne de la garde nationale. La Fayette, à la tête d'une autre colonne, devait suivre la rive gauche de la Seine, tandis que Bailly suivrait la rive droite.

Le drapeau rouge fut décroché et suivit la colonne conduite par le maire.

Le massacre du Champ-de-Mars

Nous étions loin de nous douter, au Champ-de-Mars, de ce qui se passait à l'hôtel de ville, et du danger qui s'approchait de nous. Toute l'esplanade était en fête et n'offrait rien d'hostile à qui que ce fût. La foule était la foule ordinaire des dimanches : au milieu d'elle, circulaient avec des cris joyeux les marchands de coco et les marchands de gâteaux et de pain d'épice. Les seules armes que l'on vit reluire au soleil étaient les sabres suspendus au côté de quelques gardes nationaux se promenant avec leurs femmes et leurs enfants.

Madame Roland dit dans ses *Mémoires* qu'elle y resta jusqu'à deux heures ; et Condorcet, que sa femme y promena dans la journée son enfant d'un an.

Le seul mouvement extraordinaire qui se fit était sur l'autel même de la Patrie. On continuait à signer la pétition avec une ardeur qui promettait douze ou quinze mille signatures avant la nuit. En général, celui qui signait criait en signant : « Vive la Nation ! À bas la royauté ! » jetait son chapeau ou sa casquette en l'air, et cédait sa place à un autre.

Deux courants contraires s'étaient établis sur les trois faces de l'autel de la Patrie, face du nord, de l'est et du sud : l'un de personnes qui montaient, l'autre de personnes qui descendaient. L'autel était immense ; peut-être avait-il cent pieds de hauteur. Un bataillon entier eût pu monter de front par chacun des escaliers. Dans l'état où il était, c'est-à-dire vers quatre heures de l'après-midi, il offrait l'aspect d'une immense roche regorgeant d'abeilles.

On arrivait d'abord à une première plate-forme ; puis on montait un second escalier, presque aussi haut que le premier ; enfin on arrivait au sommet, où était l'autel de la Patrie, ombragé d'un palmier.

À quatre heures et quelques minutes, nous entendions le tambour. Nous n'y fîmes pas grande attention ; l'affaire du matin, c'est-à-dire du perruquier et de l'invalidé, était passée depuis longtemps, presque oubliée. À Paris, on oublie vite les événements dont on n'a point intérêt à se souvenir. Il se fit seulement un mouvement de curiosité sur l'autel de la Patrie, où deux mille personnes étaient assises, et sur le Champ-de-Mars, où dix ou douze mille personnes se promenaient.

Ce tambour annonçait l'avant-garde, c'est-à-dire un bataillon du faubourg Saint-Antoine.

Ce bataillon, comme toute la garde nationale, au reste, était complètement abusé sur ce qui se passait au Champ-de-Mars. Il avait reçu l'ordre de Bailly et de La Fayette de faire feu en cas de résistance ; mais en cas de résistance seulement, après les trois sommations d'usage, bien entendu.

Avant d'entrer au Champ-de-Mars, on lui fit faire halte et charger ses armes. Il crut qu'il allait avoir à faire à cinquante mille brigands rêvant la mort et le pillage. Il trouva toute une population inoffensive qui s'amusait.

Le bataillon fit halte une seconde fois, et, comme on ne voyait rien de ce qu'on était venu chercher, il mit les fusils en faisceau, et envoya quelques grenadiers sans armes pour voir ce qui se passait sur l'autel de la Patrie.

Les envoyés revinrent dire qu'on y signait une pétition dans le plus grand ordre et sans le moindre bruit. Les promeneurs du Champ-de-Mars ne firent de leur côté aucune attention à l'arrivée du bataillon du faubourg Saint-Antoine.

Mais, presque en même temps, on entendit battre le tambour, à la fois du côté du Gros-Caillou et du Cours-la-Reine. Du côté du Gros-Caillou, c'était La Fayette, du côté du Cours-la-Reine, c'était Bailly, qui arrivaient avec le gros de la garde nationale et de la garde soldée.

La Fayette envoie en avant un aide de camp et une centaine

d'hommes pour voir ce qui se passe en réalité dans le Champ-de-Mars. Alors, du groupe qui s'est formé sur les glacis et que commandent Verrières et Fournier, part un coup de feu qui blesse l'aide de camp de La Fayette.

L'avant-garde de La Fayette rétrograde, et l'aide de camp, tout ensanglanté, fait son rapport sur la manière dont il a été reçu. Pour lui, blessé à son entrée au Champ-de-Mars, tous les promeneurs du Champ-de-Mars sont des brigands.

La Fayette se met à la tête des deux ou trois mille hommes qu'il commande, et marche sur le Champ-de-Mars.

Il trouve Fournier, Verrières et les quelques drôles qui leur obéissent occupés à faire une barricade.

Il marche droit à la barricade et la démolit. À travers les roues d'une charrette, Fournier l'Américain, presque à bout portant, tire sur La Fayette.

Le fusil rata.

Fournier l'Américain est pris en flagrant délit de révolte et d'homicide. La garde nationale veut le fusiller. La Fayette le tire des mains de ses hommes et lui rend la liberté.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que cette sanglante journée fut faite par deux hommes qui n'étaient rien moins que sanguinaires : La Fayette et Bailly.

En même temps que La Fayette, sont entrés sur le Champ-de-Mars les bataillons du faubourg Saint-Antoine et du Marais. Ce sont ceux qui ont reconnu l'inoffensivité des promeneurs. Ils viennent se ranger derrière l'autel de la Patrie, devant la façade de l'École militaire. La Fayette, dans la crainte qu'ils ne fraternisent avec le peuple, leur envoie un bataillon de la garde soldée.

Pendant ce temps, les promeneurs du Champ-de-Mars, les signataires de l'autel de la Patrie, préoccupés, mais non effrayés de l'espèce de collision qui vient d'avoir lieu entre les défenseurs de la barricade et la garde nationale, voient s'avancer par le pont de Bois, aujourd'hui le pont d'Iéna, un autre corps armé, en tête

duquel marche le maire, et au-dessus duquel flotte le drapeau rouge.

La loi martiale est donc proclamée, que le drapeau rouge flotte au vent ?

Contre qui ? Ce ne saurait être contre eux, qui ne font rien de mal, et qui usent purement et simplement du droit de pétition accordé à tout citoyen.

Au milieu de la troupe qui suit le maire, on distingue une compagnie de dragons. Les dragons, c'est l'arme aristocrate, on le sait ; les dragons sont habitués à tirer sur le peuple.

Puis, en outre, une bande de perruquiers, armés jusqu'aux dents, coiffés à l'aile de pigeon, poudrés à blanc, avec des habits de grand gala, soie et satin, des couleurs les plus voyantes. Ils viennent sans doute pour venger le pauvre Léger.

Le groupe qui s'était opposé à La Fayette était allé se reformer plus loin, du côté opposé. Le maire et son cortège devaient passer près de lui. À ce groupe s'étaient joints tous les polissons et tous les vauriens du quartier, ceux-là qui engagent les émeutes et les batailles des rues avec des pierres et des trognons de choux.

Au moment où, après un roulement de tambour, M. Bailly commence à faire sa sommation, une grêle de pierres tombe autour de lui. Un coup de fusil part, et va, derrière lui, blesser un dragon.

Bailly donna l'ordre de faire feu en l'air et à poudre ; l'ordre fut exécuté. La décharge inoffensive ne blessa personne ; mais elle fit croire aux hommes de La Fayette que l'on en venait aux mains.

Quant aux promeneurs, ils refluèrent à peu près tous vers l'autel de la Patrie, ne se doutant pas qu'on pût tirer sur eux, simples spectateurs inoffensifs, sans faire les sommations préalables.

En ce moment, le Champ-de-Mars fut envahi par la cavalerie. Ce qui reste de promeneurs sur le vaste terrain tourbillonne, cherchant une issue pour rentrer dans Paris.

De tous côtés, il y avait des troubles : à l'École militaire, au Gros-Caillou, au pont de Bois.

Mais, presque aussitôt, il se fit un mouvement offensif de la garde soldée vers l'autel de la Patrie. Abandonnant les groupes hostiles qui lui jetaient des pierres et de temps en temps lui envoyaient des coups de feu, elle s'élança, éperdue, furieuse, contre l'autel de la Patrie, et, sans attaque, sans provocation, sans résistance, fit feu sur cette masse de frères, sur cette pyramide vivante, sur cette ruche humaine, tandis que la cavalerie poussait vers elle et sabrait tous les promeneurs, dont les deux tiers se composaient de femmes et d'enfants. L'ouragan de feu s'abattit sur toute cette foule désarmée, qui répondit par un immense cri de douleur. En même temps, les trois faces de l'autel se couvrirent de morts qui restèrent immobiles et muets, et de blessés qui se tortirent en se lamentant, tandis que le sang dégouttait le long des degrés comme sur la pente d'une cascade.

En ce moment, je vis, du haut de la pyramide où je me trouvais entre Robert et sa femme, les canonniers qui se mettaient en batterie. Les artilleurs approchaient la mèche des lumières et allaient tirer à travers cette foule, au risque de tirer sur les cavaliers et la garde soldée, lorsque La Fayette, voyant ce mouvement, mit son cheval au galop et alla se placer à la gueule des canons.

Le premier cri de madame Robert fut :

— C'est aux pétitionnaires que l'on en veut. Sauvons la pétition !

Puis, s'adressant à moi :

— Aidez-nous, monsieur ! dit-elle.

En effet, il ne s'agissait plus de signer. Chacun s'était précipité par la seule face de l'autel de la Patrie sur laquelle on n'eût pas tiré, c'est-à-dire du côté de la façade de l'École militaire, protégée par les bataillons du faubourg Sainte-Antoine et du Marais, laissant aller au vent et la pétition et les feuillets couverts de signatures.

Madame Robert s'empara de la pétition. M. Robert et moi, nous courûmes après les feuillets ; nous en recueillîmes une

soixantaine à peu près.

Puis nous nous mîmes à descendre par la façade de l'ouest.

Autour de nous, sept ou huit personnes avaient été tuées ou blessées. Cent cinquante au moins avaient été atteintes de cette première décharge.

En descendant cet immense escalier, je perdis madame Robert et son mari. Les gardes nationaux du faubourg Saint-Antoine et du Marais criaient :

— Venez avec nous, nous vous défendrons.

Je courus de leur côté ; les dragons s'étaient mis à la poursuite des fuyards. Le bataillon du Marais nous ouvrit ses rangs et croisa la baïonnette sur eux. Un aide de camp vint, je ne sais de quelle part, lui ordonner de marcher en avant et de faire sa jonction avec les autres troupes. L'aide de camp fut hué ; les gardes soldées obéirent seules. Le bataillon, ou plutôt les deux bataillons de gardes nationales enveloppèrent tous ceux qui étaient venus demander leur protection, se mirent en marche sur deux colonnes, jetant des éclaireurs sur leurs deux flancs, afin de protéger ceux des fugitifs qui viendraient demander refuge dans leur rang, et sortirent du Champ-de-Mars, laissant s'achever sans eux l'horrible boucherie.

XLVI
Robespierre chez Duplay

À peine fus-je hors de l'enceinte du Champ-de-Mars, que, remerciant nos sauveurs, je les quittai, m'élançant vers la rivière, afin de la traverser, soit en bateau, soit, à la rigueur, à la nage.

L'affaire me semblait grave, et l'était en effet : il devait y avoir quelque dessous de cartes infâme, quelque trahison immonde, dont, à mon avis, les Jacobins devaient être instruits.

Il y avait, dans un bateau amarré au rivage, un homme qui pêchait à la ligne, et qui ne s'était pas dérangé, malgré les détonations successives et croissantes. Rien ne dérange un pêcheur à la ligne. Je détachai la corde, je sautai dans son bateau, je m'emparai des avirons, et je me mis à ramer du côté opposé. J'avais déjà atteint la moitié de la rivière, avant qu'il fût revenu de son étonnement. Enfin, il me demanda d'où venait cette violence que je lui faisais, à lui et à son bateau. Je lui montrai un papier en lui disant : « Ordre du général La Fayette. » Cela lui suffit.

Je sautai sur la rive droite et laissai le bateau regagner la rive gauche comme il l'entendrait. Une fois sur la terre ferme, je pris mes jambes à mon cou, et, par le Cours-la-Reine et la porte Saint-Honoré, je revins chez M. Duplay.

Depuis le Cours-la-Reine jusqu'à l'église de l'Assomption, en face de laquelle demeurait M. Duplay, je trouvai les rues agitées et pleines de monde. On avait vu passer le drapeau rouge, le maire, les dragons, la garde soldée ; puis on avait entendu la terrible fusillade ; de sorte que, me voyant revenir du Champ-de-Mars courant, tout couvert de sueur, tout éclaboussé de sang, chacun me criait, le long de la route : « Qu'y a-t-il ? » Je n'avais qu'une chose à répondre, et je la répondais en courant toujours :

— Les dragons et la garde soldée égorgent le peuple !

Et, derrière moi, des groupes se formaient, et cette voix passait

dans l'air :

— Les dragons et la garde soldée égorgent le peuple !

Je trouvai M. Duplay sur sa porte, au milieu d'un groupe de voisins et de connaissances. Je lui racontai tout ce qui s'était passé, tout ce que j'avais vu.

— Oh ! oh ! fit-il, les Jacobins doivent être avertis de cela, courons-y !

Une cinquantaine de membres attendaient avec anxiété. On ne savait rien encore ; je fus le premier messenger de la sombre nouvelle. La terreur fut profonde. On dit qu'il fallait, à l'instant même, faire prévenir M. de Robespierre, qui était à l'Assemblée, et on lui envoya un messenger.

En effet, les Jacobins comprenaient une chose ; c'est que tout allait retomber sur eux. C'étaient eux qui avaient pris l'initiative de la fatale pétition. Les constitutionnels, qui s'étaient séparés d'eux pour faire le nouveau club des Feuillants, allaient, et à bon droit, se laver les mains de ce mouvement populaire en opposition avec le décret de l'Assemblée.

On me remercia, on remercia M. Duplay, et l'on se mit à déclarer que l'on désavouait toute pétition tendant à la déchéance du roi, tout imprimé qui circulait au nom de l'Assemblée, et qu'enfin la Société jurait de nouveau fidélité à la Constitution et soumission aux décrets de l'Assemblée.

D'après ce que j'avais vu les jours précédents, d'après ce que j'avais écrit, sous la dictée du citoyen Brissot, je trouvai cette soumission trop prompte et pas assez combattue. Il y avait, au fond de cela, un abandon des droits du peuple et une lâcheté qui me répugnaient.

Je sortis du club, et revins tout pensif au magasin.

Une demi-heure après, on entendit un grand bruit du côté de la place Louis XV, C'était la garde soldée qui sortait tout échauffée du Champ-de-Mars et rentrait dans Paris par la rue Saint-Honoré pour avoir une occasion de faire une démonstration contre les

Jacobins.

On n'eut que le temps de fermer les grilles. La garde soldée s'amassa devant le couvent, demandant du canon pour enfoncer les portes et démolir la tanière des républicains. On riait, on applaudissait, on sifflait. La rue était pleine de gens se regardant de travers, prêts à en venir aux mains.

On sentait qu'il y avait, à cette heure, un de ces malentendus terribles qui mettent le fusil à l'épaule des gens sans qu'ils sachent bien contre qui ils doivent tirer.

Tout à coup, de l'autre côté de la rue de Luxembourg, le long de l'hôtel *du Chancelier*, je vis, se faisant le moins important qu'il pouvait, se glisser un homme dont le désir évident était de passer inaperçu.

Je poussai du coude le patron.

— Le citoyen Robespierre, lui dis-je.

C'était lui, en effet, que l'on avait envoyé chercher à l'Assemblée, et qui était arrivé juste pour qu'on lui fermât la porte au nez.

Il était évident que, s'il était reconnu par la garde soldée, il courait danger de mort.

En ce moment, un groupe le reconnut et l'applaudit ; sans doute ce groupe se composait de Jacobins. C'était un honneur qu'à coup sûr il maudissait intérieurement.

Il hâta le pas, descendant la rue, pour gagner le faubourg Saint-Honoré. À la rue de Luxembourg, plusieurs personnes crièrent :

— Vive Robespierre !

Il pâlit, hésita s'il prendrait la rue de Luxembourg ou continuerait son chemin. Il continua.

— Vive Robespierre ! cria encore un homme, et, puisqu'il faut absolument un roi, pourquoi pas lui ?

Robespierre se sentit perdu ; il regarda de tous côtés, cherchant un asile.

Duplay s'élança.

— Chez moi, chez moi, citoyen ! dit-il. Je me nomme Duplay.

Je suis maître menuisier et bon républicain.

— Oui, oui, chez nous, chez nous ! crièrent madame Duplay et mademoiselle Cornélie.

Et tous trois, l'homme et les deux femmes, enveloppèrent Robespierre qui, sans résistance aucune, se laissa entraîner dans l'allée. Je rentrai le dernier, et fermai la porte de l'allée à la clef et aux verrous.

La retraite s'opéra si rapidement, qu'à peine deux ou trois personnes virent-elles la manœuvre qui venait de s'exécuter. Celles qui la virent ne dirent rien, si bien qu'aucun bruit ne se fit à la porte.

Robespierre était extrêmement pâle. Il s'assit ou plutôt tomba sur la première chaise qu'il trouva. Mademoiselle Cornélie, très fanatique de lui, lui essuyait le front avec son mouchoir, tandis que madame Duplay lui tirait à la fontaine un verre d'eau fraîche. Il approcha le verre de sa bouche ; sa main tremblait et fit claquer le verre contre ses dents. Cependant il but, regarda autour de lui, essaya de sourire et dit

— Je vois que je suis avec des amis.

— Dites avec des admirateurs, dites avec des fanatiques ! s'écria M. Duplay.

— Oh ! oui, oui ! répétèrent les trois femmes.

Car, au bruit qui s'était fait, mademoiselle Esther était accourue.

— Ah ! si j'avais su cela ! dit M. Duplay, je n'eusse point permis qu'on vous allât chercher à l'Assemblée nationale.

— Comment cela ? demanda Robespierre.

— Oui, c'est René – M. Duplay me désigna de la main –, c'est René, un bon garçon, un franc patriote, un ami de M. Drouet de Sainte-Menehould, vous savez, qui a arrêté le roi ; c'est René qui est accouru nous annoncer que l'on s'égorgeait au Champ-de-Mars. Nous n'avons fait qu'un bond jusqu'aux Jacobins, et, comme j'appartiens au club...

— En effet, dit Robespierre, je vous reconnais.

— Alors, on a décidé de vous envoyer chercher.

— Et je suis venu, juste pour voir fermer les portes. Ne voulant pas retourner chez moi, au fond du Marais, où les nouvelles ne m'arrivent que le lendemain, j'allais chercher un asile chez Pétion, qui demeure au faubourg Saint-Honoré. Vous m'avez arrêté dans mon chemin et recueilli chez vous. Je vous demande la permission d'y attendre la nuit. Au milieu des aristocrates, de ces mouchards de La Fayette, de ces satellites de Bailly, la vie d'un honnête homme n'est pas en sûreté. Je ne crains pas de mourir, mais mon ambition est de mourir d'une façon utile à mon pays.

J'assistais à cette scène sans être ému ; j'écoutais ce que disait Robespierre sans être touché. Il n'y avait pas, chez cet homme, une communication directe du cœur aux lèvres ; l'œil clignait et ne regardait pas fixement ; le front étroit fuyait en arrière, et ne paraissait pas assez vaste pour loger une grande pensée ; toute la personne du grand citoyen me paraissait comme ses discours, vue, revue et corrigée.

Il me fit l'honneur de m'adresser la parole.

— Ainsi, me dit-il, vous êtes l'ami du citoyen Drouet ?

— Il a eu pour moi les soins d'un père, répondis-je. Le peu que je sais, je le dois à lui et à Rousseau.

— Ah ! ah ! jeune homme, vous avez lu Rousseau ?

— Je le sais par cœur.

— Bon maître ! grand maître ! moi aussi, je suis son élève, et j'espère lui faire honneur un jour.

Duplay et sa femme écoutaient la bouche ouverte, les mains jointes, presque à genoux. Depuis quelque temps, Duplay semblait hésiter à hasarder une demande. Ils avaient échangé, sa femme et lui, deux ou trois coups d'œil. Enfin maître Duplay s'enhardit.

— Est-ce que le citoyen Robespierre, demanda-t-il en parlant à la troisième personne comme s'il eût parlé au roi, nous fera l'honneur de souper avec nous ?

— Je ne voudrais pas vous causer cet embarras, répondit Robespierre ; puis, ma sœur sera inquiète.

— Vous alliez bien chez le citoyen Pétion ?

— Mais, de chez Pétion, j'eusse fait prévenir ma sœur.

— Eh bien, on la préviendra d'ici.

— Avez-vous quelqu'un de sûr ?

— Il y a moi, citoyen, lui dis-je.

— Auriez-vous cette complaisance ?

— Je serai heureux de vous rendre ce service et de faire plaisir à M. Duplay.

— Alors, ayez la bonté de me donner du papier et une plume.

Les deux jeunes filles s'empressèrent de lui apporter, l'une ce qu'il demandait, l'autre une petite planche qu'il posa sur ses genoux. Il écrivit, d'une petite écriture fine et en faisant deux ratures, les deux lignes suivantes :

Ma sœur, ne soyez pas inquiète, je suis en lieu de sûreté.

Votre frère, MAXIMILIEN.

Puis il cacheta la lettre et écrivit cette adresse, en caractères roides et secs, qui avaient une certaine analogie avec sa personne : « À mademoiselle Charlotte de Robespierre, rue Saintonge, n° 7, au Marais. »

Je pris la lettre et partis.

XLVII L'installation

J'ai dit que la nature m'avait doué d'un jarret infatigable ; c'était dans des journées comme celles qui venaient de s'écouler que j'appréciais le don que m'avait fait cette bonne mère.

Je ne connaissais pas encore assez bien mon Paris pour me tirer de cet inextricable réseau de rues auquel aboutit la rue Saint-Honoré, et qui s'étend de la rue Aubry-le-Boucher à la rue Boucherat ; je perdis cinq ou six minutes en informations, mais enfin j'arrivai.

Je vis une triste maison dans une triste rue. C'était le n° 7. J'arrivai, par un escalier sombre, à un second étage à peine élevé. Trois portes s'ouvraient sur le palier ; l'une d'elles portait cette inscription : *Le citoyen Maximilien de Robespierre, avocat et député à l'Assemblée nationale.*

Je sonnai. Des pas s'approchèrent de la porte et s'arrêtèrent avec précaution.

— Est-ce vous, Maximilien ? demanda une voix dans laquelle on pouvait distinguer une nuance d'émotion.

— Non, mademoiselle, répondis-je ; mais j'apporte de ses nouvelles.

La porte s'ouvrit vivement.

— Il ne lui est rien arrivé ? demanda une grande et sèche personne qui paraissait avoir près de quarante ans.

— Voici quelques mots qui vous rassureront, lui dis-je.

Et je lui présentai la lettre.

Il faisait trop sombre pour la lire dans le couloir et même sur le palier. Mademoiselle de Robespierre rentra chez elle en m'invitant à la suivre. Je la suivis jusque dans une espèce de salle à manger donnant à la fois sur un cabinet de travail et sur une chambre à coucher. Tout cela était froid, pauvre, démeublé. Si ce n'était pas

de la misère, c'était plus que de la médiocrité.

Mademoiselle de Robespierre lut la lettre de son frère.

— Du moment où mon frère ne juge pas à propos de me dire où il est, c'est qu'il a ses raisons. Vous l'avez vu, monsieur ?

— Je le quitte, mademoiselle

— Il ne lui était arrivé aucun accident ?

— Aucun.

— Reportez-lui mes félicitations, monsieur, et remerciez pour moi les personnes qui lui ont donné l'hospitalité. Je voudrais, après la longue course que vous venez de faire, peut-être, vous offrir un rafraîchissement ; mais mon frère est si sobre et a si peu de besoins, qu'il n'y a que de l'eau à la maison.

En ce moment, on entendit un bruit de pas dans le corridor. Une femme parut sur le seuil de la porte de la salle à manger, et, derrière elle, se dessina l'ombre d'un homme.

Malgré l'obscurité croissante, je reconnus cette femme et je ne pus m'empêcher de m'écrier :

— Madame Roland !

Mademoiselle de Robespierre répéta après moi, avec l'accent de l'étonnement :

— Madame Roland !

— Oui, moi-même, mademoiselle, moi et mon mari, qui, sachant que le citoyen Robespierre, votre frère, était menacé par ses ennemis, venions lui offrir un asile dans notre petit coin de la rue Guénégaud.

— Je vous remercie au nom de mon frère, madame, répondit avec beaucoup de dignité mademoiselle Charlotte ; il a déjà trouvé cet asile que vous veniez si noblement lui offrir et que je ne connais pas moi-même ; et voici monsieur, ajouta-t-elle en me désignant, qui venait me l'annoncer.

— Cela prouve, mademoiselle, dit à son tour le citoyen Roland, que d'autres citoyens ont été plus heureux, mais non plus pressés que nous. Sans doute votre frère a été à eux ; nous venions

à lui. Adieu, mademoiselle, nous ne voulons pas vous causer un trop long dérangement. Et, saluant, il sortit, suivi de sa femme.

Comme mon message était rempli, je suivis M. Roland et sa femme. Je revins en causant avec eux. Madame Roland était au club des Jacobins lors de la démonstration qui avait été faite contre ceux-ci par la garde soldée.

La terreur avait été telle parmi les quelques membres de la Société qui s'y trouvaient, qu'un de ceux-ci, pour se sauver, avait escaladé la tribune des femmes. Madame Roland lui en avait fait honte, et l'avait obligé de sortir comme il était venu, c'est-à-dire par le même chemin.

Ils m'interrogèrent sur Robespierre. Je leur répondis que je n'étais pas autorisé à leur dire où il était, mais seulement qu'il était en sûreté et chez des gens qui se feraient tuer pour lui. Madame Roland me chargea de dire au citoyen Robespierre qu'elle était certaine qu'on le mettrait en accusation, le soir même, aux Feuillants. Dans cette certitude, son mari et elle allaient chez M. Buzot pour le prier de défendre son collègue. Son avis était que Robespierre ne devait pas se montrer que ses amis n'eussent éteint l'affaire. Nous nous séparâmes à la hauteur du pont Neuf, monsieur et madame Roland pour prendre la rue du Roule, moi pour suivre la rue Saint-Honoré.

Il était tout à fait nuit lorsque je rentrai chez maître Duplay. Félicien s'était rallié à la maison pendant mon absence ; on était à table, et il regardait de travers ce nouveau venu que l'on avait mis à la place d'honneur, entre madame Duplay et mademoiselle Cornélie.

Je rendis compte à M. de Robespierre de l'exécution de mon message, et lui reportai les propres paroles de sa sœur. Je lui racontai en outre que M. Roland et sa femme s'étaient présentés chez lui. À ces deux noms, il m'interrompit, et répéta après moi :

— Le citoyen Roland ! la citoyenne Roland !

Il paraissait si profondément étonné de cette visite, qu'il fut un

instant à me demander si j'en connaissais le but.

Je repris ma place à table. Le mutisme du citoyen Robespierre avait gagné tout le monde ; mais, si je restais muet comme les autres, je ne restais pas inactif ; mes courses à travers le Champ-de-Mars et à travers Paris m'avaient ouvert l'appétit.

— Monsieur, me dit Robespierre au bout d'un instant avec sa politesse habituelle, vous plairait-il de me rendre service jusqu'au bout ?

— Ce sera pour moi, non seulement un plaisir et un honneur, lui répondis-je, mais un devoir.

— Eh bien, me dit-il, cette fois vous n'aurez que quelques pas à faire, et je n'aurai pas de lettre à écrire. Allez jusqu'à la rue Sainte-Anne. À gauche, en remontant la rue, vers le boulevard, vous trouverez l'*Hôtel du Berry*. À l'*Hôtel du Berry*, vous demanderez un jeune homme nommé Saint-Just. Il loge au quatrième, dans une chambre donnant sur la cour. S'il est chez lui, vous l'amènerez en disant que je le demande. Mon cher hôte, je l'espère, me permettra de le recevoir chez lui ; c'est un jeune homme qui n'est encore rien, mais qui, un jour, sera un des premiers de nous tous, sinon le premier. S'il n'est pas chez lui, eh bien, vous lui laisserez votre nom et l'adresse de la maison où j'ai trouvé de si bons amis et de si nobles protecteurs ; et, au-dessous de ce nom et de cette adresse, vous écrirez : « Pressé pour cause de salut public. » À quelque heure qu'il entre, il viendra droit ici, vous pouvez en être sûr.

Je voulus me lever de table ; mais, me posant la main sur l'épaule :

— Achevez de souper, me dit-il, la chose n'est aucunement pressée, et nous avons toute la nuit.

Je ne m'en hâtai pas moins, et, cinq minutes après, je remontai la rue Sainte-Anne.

L'*Hôtel du Berry* était entre la rue Neuve-des-Petit-Champs et la rue Neuve-Saint-Augustin. Je demandai le citoyen Saint-Just. Le

concierge jeta les yeux sur la planche où les clefs des locataires étaient accrochées, et, voyant que celle du citoyen Saint-Just manquait :

— Au quatrième, n° 19, au fond du corridor, dit-il.

Je m'engageai dans un escalier assez mal éclairé ; je trouvai le corridor indiqué, et, dans le corridor, le n° 19. Je frappai. Une voix aiguë à force de netteté prononça le mot « Entrez ! »

Je tournai la clef dans la serrure, et je vis un jeune homme en bras de chemise, travaillant, près d'une fenêtre ouverte, à corriger les épreuves d'un ouvrage en vers. Il était tellement absorbé dans son travail, que je pus m'approcher de lui jusqu'à le toucher sans qu'il se tournât.

Chose bizarre, quoiqu'il travaillât en chemise et la fenêtre ouverte à cause de la grande chaleur qu'il faisait, il avait conservé une grande cravate de batiste qui lui tenait le cou aussi roide que dans un carcan. Ce cou était visiblement trop court pour sa taille.

Le livre dont il corrigeait les épreuves, et dont je pus lire le titre, était intitulé *Mes Passe Temps, ou le Nouvel Organe*.

La préoccupation du jeune poète venait de ce qu'il cherchait une rime pour la substituer à une autre. La rime trouvée, il se tourna de mon côté.

— Pardon, citoyen, me dit-il, que me voulez-vous ?

— Citoyen Saint-Just, lui répondis-je, je viens de la part du citoyen Robespierre.

— Vous ?

— Oui ; il vous attend, et désire vous parler à l'instant même.

— Où cela ?

— Si vous n'eussiez point été à la maison, je devais vous laisser son adresse ; mais, du moment où vous y êtes, je dois vous conduire.

— Il n'est donc pas rue de Saintonge ?

— Non, il est tout près d'ici, rue Saint-Honoré.

— Aux Jacobins ?

— Il est bien question de Jacobins ! Il n'y a plus de Jacobins, les Jacobins sont fermés.

— Qui a osé faire une pareille chose ? demanda-t-il.

— La garde soldée, qui avait, une heure auparavant, osé faire autre chose.

— Qu'a-t-elle donc osé ?

— Tirer sur le peuple au Champ-de-Mars ; égorger sept ou huit cents personnes, peut-être.

Saint-Just poussa un cri rauque qui ressemblait à un rugissement.

— Comment ! vous, un patriote, l'ami de M. de Robespierre, vous ne savez pas mieux que cela ce qui se passe dans Paris ?

— J'ai promis à mon libraire d'avoir terminé pour jeudi la correction de ces épreuves, de sorte que j'avais ordonné au garçon de l'hôtel de ne pas me déranger pour quelque chose que ce fût. On m'a apporté mon déjeuner dans ma chambre, et voici encore mon dîner tout servi que je n'ai pas pris le temps de manger. Je savais, hier au soir, par les Jacobins, que l'on devait retirer la pétition, et je ne me doutais pas que, la pétition retirée, il pût y avoir du bruit au Champ-de-Mars. Maintenant, ne perdons pas une minute. Puisque Robespierre me demande, me voici.

Le jeune homme passa une veste de basin blanc, d'une propreté irréprochable, un habit de reps gris, accrocha à son côté une épée à poignet d'acier, prit une espèce de chapeau claqué, comme on les portait alors, et ne dit plus que ce seul mot :

— Guidez-moi.

Je marchai le premier ; il me suivit.

CXLVIII
A Break¹

Here comes a break in my personal adventures during the course of the great struggle for liberty throughout France. I leading the way, and St. Just following, we went down the Rue St. Anne, and had almost reached the Rue Neuve des Augustins, when the powerful voice of St. Just (one that was soon to be heard by the Nation, which was to hush at his first word) addressed me.

“Citizen!”

“Citizen St. Just?”

“Give me the address whither we are going!” he said.

“Why, I am leading you! Do you mistrust me?”

His face flushed.

“I mistrust no man,” he replied.

“Then why do you ask for the address?”

“By way of precaution.”

“What need is there of precaution?”

“Was not the Citizen Robespierre in danger not an hour since, by being in the streets?”

“Yes.”

“Then the Citizen St. Just is equally in danger of a bullet from the barrel of a paid guard.”

“I shall not desert you.”

“But——“

”Yes, citizen.”

“What if you are killed?” St. Just replied calmly. “I should not know whither you came.”

“True,” I replied ; and he taking out his tablets, wrote upon

1. Chapter XLVII dans l'édition américaine. Voir la *Note de l'éditeur* en début d'ouvrage.

them, from my dictation, the address of the Citizen Duplay.

In this act may be seen an exemple of that forethought and preparation which gave St. Just a position to which otherwise he never would have attained.

“Good!” he said, having carefully taken down every particular. “Go forward.”

How necessary was his precaution, the next few minutes showed.

We had only reached the end of the Rue St. Anne, when a sudden rush of people along the Rue Neuve des Augustins warned us that danger was at hand.

I turned and looked at St. Just.

Without regarding me, while apparently his sight was on the alert, on all sides, he repeated his direction, “Go forward.”

Suddenly, shots were heard, and, in a few moments, the street surged with people, who poured out from the houses and joined those who were speeding down the street, running by their sides and asking what the commotion meant. So far, very few of the citizens were aware of the massacres that had taken place upon the altar of the country.

Paris, in fact, was that day, for the first time, wholly shadowed by the red flag—which was not to be furled again until a reign of terror, never equalled in the history of the world, was to be followed by the inauguration of Napoleon’s splendor.

We were proceeding as rapidly as possible past the current of excited people, when, unquestionably, a deadly fire opened from a small turning on the left.

Suddenly, I turned to the left, to see who had struck me; for I felt that a blow had been aimed at my shoulder which had nearly sent me off my feet.

As I turned, no man faced me, and I was wondering where the blow came from; when, as suddenly and unexpectedly as I received the blow, I felt sick and weak.

It was a woman who screamed, "Blood!"

She pointed to the ground.

As though looking through a mist, I followed the direction of her pointing finger.

There was blood upon the ground.

All this had passed in a space not longer than six moments.

"Citizen," said the voice of St. Just, "you are wounded; the ball, however, was meant for me."

The last words sounded faintly in my ears, and I thought that he, too, was hurt.

"And you, citizen—are you wounded?"

"No," he replied, in a still fainter voice, as it appeared to me; but it was my senses forsaking me.

"Citizens," I heard him say, "If I fall, you will find an address in my pocket, which is the home of this lad."

That was all I heard. Suddenly, the earth appeared to slip from under me, and there was an end of my consciousness.

When next I knew myself, I awoke to life with the feeling of a beating red-hot hammer upon my left shoulder; I appeared to be struggling out of a state of fearful horror. When this cleared off, and I knew myself to be once more alive, once more Citizen René Besson, I was in a little room, which I soon learnt was an apartment belonging to Citizen Duplay; and, at my side, reading a book, was Citizeness Cornélie Duplay, who had constituted herself my nurse.

And inasmuch as the history is not so much one of myself as of the Revolution, and of my part in it, I will only briefly recount the events of the next few weeks—of the next few months, in relation to myself.

For weeks I lay upon that narrow bed, my constitution, and the temperate life I had hitherto led, fighting well in, my favor. I could tell through chapters how gradually the memory of Sophie Gerbaut faded from my mind, and of how Cornélie Duplay took her place

in my heart.

But I said nothing of my love; and when, weak, but quite safe, I sat once more at Citizen Duplay's hospitable table, I still kept my passion to myself.

Released, however, as I was, from my bed, I was still a prisoner in the house, which I did not quit for a couple more months.

Meanwhile the Revolution was progressing.

The sight of the altar of the country, after the flight of the people from its steps, was terrible. It is said that the great mass of the dead lying bleeding upon that mighty structure was composed of women and children.

As the National Guard marched back to the city, after this massacre of many hundreds—a massacre which would have been multiplied by ten, had not Lafayette thrown himself before the cannon—they were greeted with low cries of "Murder!" "Vengeance!"

That day utterly parted the people from the thought of royalty. Paris was now ready to spill blood, for massacre would now take the name of vengeance. In many a street in the common parts of Paris were to be found the surviving relatives of those who had been slain. These were naturally prompted by a spirit of revenge—by a determination to pay blood with blood.

Nothing could wash out this hate—no words uttered by the weak and vacillating King could now stem the torrent of hate. Louis XVI and Marie Antoinette were already condemned to death in the hearts of people. Nothing could save them.

The people were now ripe for rage, and therefore the terrible Danton gained power. The total reverse of Robespierre, they were to rise to power together. Robespierre was feeble, small, thin, and excessively temperate. Habitually, he ate little, drank water, and used perfumes when he was not surrounded by flowers; for he was as passionate an admirer of flowers as Mirabeau himself. Danton, on the other hand, was a huge monster—athletic, rude, coarse. He

pleased the worst rabble of the city, because he resembled them. His eloquence was as thunder, and his very phrases were short, clear, and plain, like the words of a general accustomed to command. His very gesture intoxicated the people, who, however, more than by anything, were attracted by his wit, which, coarse, brutal, and often unjust, was never obscure, and always to the point. Men who went to hear his wit, remained to be converted to his ways of thinking.

His one quality was ambition—his one passion, excitement. He was quite devoid of honor, principles, or morality—he was already drunk with the Revolution; but it was a drunkenness which produced madness—not sleep. Moreover, he had the peculiar power of controlling himself, even in his most excited moments—times when he would launch a bitter joke in the midst of his denunciations—a joke which should compel his hearers to yell with laughter, while he himself remained perfectly impassive. He laughed contemptuously at all honesty. He despised a man who could pity. In a word, he was a wild beast gifted with speech, but who could no more think beyond himself and his wants or desires, than can the beasts that perish.

The first great act of the people after the massacre upon the altar of the country, was the expression of a desire to honor the remains of Voltaire—the man whose writings, together with those of Rousseau, had actually sown the seed of revolution against that royalty which in Gaul and France had unceasingly mastered the people through two weary thousands years, before the death of Voltaire, in 1778—thirteen years before the events I am now recording. The power of the Court and the Church still maintained such sway over the minds and hearts of the people, that it was impossible to hope to bury the great man without creating a popular outrage. His nephew, therefore, secretly removed the body from Paris, where Voltaire died, and bore it far away to the Abbey of Sellières, in Champagne, where it found a resting-place.

Now it was the National Assembly ordered the removal of Voltaire's remains to the Pantheon, the cathedral of philosophy, where lie buried many great men—that building upon the face of which has been carved “France, in gratitude to great men.”

“The people owe their freedom to Voltaire!” cried Regnault de St. Jean d’Angély; “for by enlightening them he gave them power. Nations are enthralled by ignorance alone; and when the torch of reason displays to them the ignominy of bearing these chains, they blush to wear them, and they snap them asunder!”

Like a conqueror, seated on his trophies, they placed Voltaire's coffin in the midst of the spot upon which the horrible Bastille had stood, and upon a great heap of stones which had formed part of that stronghold; and thus Voltaire, dead, triumphed over those stones which had gained a victory over him in life, for Voltaire had been a prisoner in the Bastille.

On one of the blocks which formed this second altar of the country they carved this inscription:

RECEIVE ON THIS SPOT,
WHERE DESPOTISM ONCE FETTERED THEE,
THE HONORS DECREED TO THEE BY THY COUNTRY.

All Paris poured out to walk in the triumphal procession which accompanied the quiet ashes to their last resting-lace. The car upon which the coffin lay was harnessed by twelve horses, four abreast, their manes plaited with golden tassels and beautiful flowers, the reins being held by men dressed in ancient Greek costume. On the car was a sort of altar upon which lay a waxen statue of the philosopher crowned with laurel. This was placed over the remains.

The money spent upon this pageant was immense; whence it came, no one has ever learnt. It was almost miraculous. Meanwhile, the people were living upon a couple of ounces of bread apiece, and a few miserable vegetables. That passion and vengeance could have been kept alive upon such reducing diet, is the

truest evidence of the justice of the national cause.

The military formed a portion of the procession, while cannon boomed incessantly during the march. Finally—and it is the most significant fact of this remarkable pageant—a *printing-press* was made to take part in the procession. At this press, agile printers were taking off impressions of sentences in honor of Voltaire, the printed papers being cast to the seething multitude fresh printed as they were.

Here and there the red cap—the cap of liberty—might be seen, surmounting the ominous pike.

Every actor and actress in Paris followed, dressed in the costumes of the characters of Voltaire's plays. Members of all the learned bodies followed; a gigantic pyramid was carried along, bearing the titles of all his works; and, finally, the statue of the demigod himself—a statue of gold—was borne upon the shoulders of men dressed in Grecian costume, this being followed by a casket of gold, containing a copy of each of his works.

Troops of singing-girls dressed in white met the quiet cause of all this demonstration, and showered white flowers upon the catafalque; hymns to his genius were sung, the air was sick with perfume, and the city trembled with the roar of adoration.

Night fell before the procession reached the temple dedicated to the remains of great men, and here Voltaire was enthroned, for he was King of France in that hour; and the weak, vacillating, and kindly Louis XVI, away there in the Tuileries, was crownless, awaiting to pay in his person—he the least odious of his race—for the unceasing crimes and cruelties of his forefathers.

XLIX
The threat is louder

Throughout August, affairs were tending more and more to dangerous threats. The National Assembly were ostensibly framing a new constitution; but the delegates proceeded very slowly, except in the matter of contradiction, at which they were very brisk.

The King's brothers became still further estranged from him; while the efforts made beyond the frontier, tending to liberate the royal family from the state of imprisonment in which they lived, only tended to hasten the growing belief of the people that by the death of the King alone could the nation hope to destroy the chances and the plans of those Royalists who had escaped from France, and were blindly endeavoring to serve their own interests by inducing foreign Courts to declare war against France, and march upon Paris.

Throughout this period the King gave little expression of opinion, worked and read incessantly, and bore the threatening aspects of affairs about him and his family with great patience. He was an estimable man, honest to a degree, but stupid, hopelessly prejudiced, and apparently without any capability of experiencing tenderness or sorrow.

It was now that Roland, the husband of the celebrated Madame Roland, rose to eminence. Nothing in himself, he became notorious through his wife—one of the most beautiful, accomplished, and brilliant, as one of the most unfortunate, the world has yet seen. Her husband was much older than herself—cold, deadly, impassive; but, on the other hand, his steady principles were never for one moment shaken.

She was a republican, heart and soul; and when the people, towards the close of the year 1791, began to believe that the dif-

ference between the King and the nation would be amicably settled, she never swerved one moment in maintaining that a republic, and only a republic, could save France from invasion.

General Dumouriez was also rising to power. He was rather a courtier than a soldier, although he was destined to win victories: especially amongst women, he was very successful. He attempted to obtain favor from Madame Roland herself; but that single-hearted lady, true to her ice-cold husband, put down the General's pretensions with calm contempt. He, however, gained much attention from Marie Antoinette, as the man who, amongst those who had acquired the confidence of the people, was the most aristocratic, and who had, therefore, the most sympathy with the falling royal cause. The Queen was right. After gaining several battles for France against the Austrians, he turned his army upon Paris, intending to intimidate the Republicans. The army revolted, and Dumouriez himself had to take refuge in the camp of those very Austrians whom but a short time previously he had conquered. They would have nothing to do with him; and, finally, he fled to England, always open to the refugee, and there he died in obscurity.

This general, therefore, helped to destroy the royal family. At his first interview with the King, he said, "Sire, I devote myself wholly to your service. But a minister of to-day is no longer the minister of yesterday. Without ceasing to be your Majesty's devoted servant, I am the slave of the nation."

The Queen sent for him privately when he had become the idol of the people.

"Sir," said she, "you are all-powerful at this moment; but it is through popular favor, and that soon destroys its idols. I tell you I oppose the changes which are being made in the constitution, so beware!"

"I am confounded," the General replied; "but I am more the servant of my country than of your Majesty. Think of your safety,

of the King's, of that of your children! You are surrounded by enemies. If, in the King's interests, you oppose the new constitution made by the Assembly, you will endanger the royal family, and in no way prevent the course of events."

"Sir," the Queen frantically replied, "this state of things cannot last for ever. Beware for *yourself*."

"Madame," said Dumouriez, who *had* accepted the post of Premier of the Ministry, and who, at this time, appears to have very faithfully served the nation—his great fault was his fickleness,—“madame, when I became Prime Minister, I knew that my responsibility was not my greatest danger.”

The Queen shrank back. “Do you think me capable of having you assassinated?”

Tears were upon the Queen's face.

“Far be such a fearful thought from me, your Majesty. Your soul is great and noble, and the bravery you have shown on many occasions has for ever made me your Majesty's most devoted slave.”

The Queen's anger was appeased in a moment, and she placed her right hand upon the General's arm in token of reconciliation.

Thus it was that this unhappy woman, who had begun life so extravagantly, while the mass were starving, irritated the people, and especially all those whom had dealings with her, by the apparent childishness and weakness of her general character. It was felt that no reliance could be placed upon her. Born of the great feudal Austrian family about who etiquette was so plastered, that only nobles could sit down in the presence of the royal family, and then upon a very low stool, she was brought to France at a very early age, to a Court almost as ridiculous as the one she had left. But while the Austrians had been excited to no feelings of hate against their Emperor, Voltaire, Rousseau, Diderot, had taught the French to look upon royalty as made up of merciless, greedy puppets; and, unfortunately, Marie Antoinette—a pure and noble-

hearted woman in herself—had the appearance of totally agreeing with this description.

While the people were starving, her passion for jewels became absorbing; while mothers were begging meals for their little ones, she was taking parts in little comedies at Versailles.

Her memory can scarcely be blamed. She had never seen the people; and, as a proof that she knew nothing about them and their wants, we hear about her the celebrated anecdote, which helped to send her to the scaffold. Being told the people wanted bread, she replied, "If there is no bread, why do they not eat cake?"

The people never forgave that—she washed those words only partly out with her blood. Did she really mean what she said, or were the words intended for a joke? Did she really think that if there was no bread there must be cake; or did she utter that fatal sentence as a witticism? I venture to think that she was ignorant of the very meaning of starvation; for courtiers treat kings and queens like children. A misfortune this, when the people expect them to be men and women—the condition of things when the Revolution broke out.

Louis XVI was incapable of managing anything but a lock; his wife thought she could govern for him, and she made a sorry mistake.

The King's grandfather, Louis XV, the preceding King, had said, "After me, the deluge." The deluge was upon the royal family, sweeping around them, and was to overwhelm the family."

The popular feeling was far stronger against the Queen than the King.

"See," she said, one day, before Dumouriez and the King, and pointing through a window near her; "A prisoner in this palace, I dare not venture to present myself at a window that overlooks the garden. But yesterday I wished to breathe the air, and went to the windows. An artillery-man used the language of a guard-room, and hurled his words at me; held up his sword, and said he should like

to see my head on it. I have seen them murdering a priest, and meanwhile, not ten yards away, children and their nurses are playing at ball. What a country, and what people!"

That the Queen incessantly conspired to induce a foreign army to march into France, is very certain.

The King soon mistrusted Dumouriez, who at once offered to resign his position of Minister. The King at once accepted, and another friend was lost by royalty.

On taking his leave, Dumouriez foretold what was to happen.

"Sire," said he, "you think you are about to save religion. You are destroying it. The priesthood will be killed; your crown will be taken from you; perhaps even the Queen and the royal children——"

Dumouriez could not finish the sentence.

"I await—I expect death!" said the King, much moved; "and I pardon my enemies."

He turned away, with quivering lips.

Dumouriez never saw Louis XVI again.

He fled from Paris, and especially from La Belle Liègeoise, who, in her blood-colored dress, was now rising to utter power.

"Build the new parliament," she cried, "on the site of the Bastille; and let every woman give her jewels, that the gold may be coined to pay for the work."

And taking the golden earrings from her ears, the rings from her fingers, she cast them before her hearers.

Her power was so great, that during every sudden outbreak her "nod" condemned any man brought before her to death; her "Let him go," set him at liberty.

She was mad for years before she was placed in the asylum where she ended her days, twenty years after the death of the King and Queen. Not a Frenchwoman, but born at Liège, she had been brought up respectably; she was even accomplished; but at seventeen she had fallen a victim to the snares of a young French

nobleman.

Thus fallen, she threw herself into all shapes of debauchery; and when the Revolution broke out, she came to France, to hunt down and destroy the man who had destroyed her.

This she did in the raging time to come, of which I have to tell, and she showed him no mercy.

Neither found she any mercy for herself. The furies of the Revolution—the *tricoteuses*—seized her, stripped her to the skin, and whipped her in public, as an obscene prostitute. This act brought into active force the latent madness from which she had been suffering for some time. She was removed to a madhouse, and there she dragged through twenty years of life. In fierce memory of the indignity which had been put upon her, she would never put on any clothing; and so she lived, clutching the bars of her den, screaming, alternately, “Blood!” and “Liberty!”

It took twenty years to enfeeble her constitution, and to wear her life away into the peacefulness of death.

She was the greatest enemy the Queen had. She declared Marie Antoinette as frail as herself; for this demon in woman’s shape insanelly gloried in her condition. And when she gloried in this statement against the “Austrian”—the most opprobrious name the people could find to cast at the Queen—her hearers applauded loudly.

So the months drifted on, the vents of every day darkening the fortunes of the royal family.

And now came the time when the palace was besieged. The King, looking from his window, saw the meeting of a huge crowd without any alarm: he was, by this time, accustomed to sudden crowds.

Again a soldier had led the way for the mob. An artillery officer, instead of obeying orders, and retiring his guns to defend the palace, pointed to its windows, and cried, “The enemy is there!”

Two minutes after, the people had got possession of the Tui-

leries.

The King—who, whatever his faults, was no coward—rushed forward towards the massive folding-doors, which the populace finding bolted, were breaking open.

As he approached, the panels fell at his feet. He ordered a couple of valets to open these folding-doors.

“What have I to fear,” he said, “from my people?”

A ragged man rushed forward, and thrust a stick, pointed with iron, at the King. A grenadier of the guard struck it down with his bayonet. And now the man fell, whether in a fit or not will always remain a question. Certainly, as he rushed forward, he was foaming at the mouth. All that is known farther of him is this—that the mass pressing forward, he was trampled to death.

For a moment, the power of majesty was once more asserted.

He had left the Queen, the royal children, and his noble sister, Madame Elizabeth, in an inner room, and had ordered the door to be closed after him. This had been done.

The King now moved to another room, larger, pretending that there he could speak to a greater number of citizens. Suddenly, hearing a scuffle, the King turned, to find the mob surrounding Madame Elizabeth, who was endeavoring to reach the King’s side.

“It is the Queen!” screamed several fierce voices. And they were the voices of women.

In a moment, they turned upon her.

The abhorred Queen was before them, as they thought. In another moment she would have been killed.

“It is Madame Elizabeth!” cried the soldiers.

The mob fell back with reverence. Even at that point they could respect Elizabeth, the purity and simplicity of whose life formed the one favorable point in the united lives of the royal family, and one to which the whole mass of people gave implicit credence.

But she was to die with her family.

“Ah! what have you done?” she cried. “Had they been allowed

to take me for the Queen, and have killed me, I had perhaps saved the Queen's life!"

By this time, about twenty of the King's friends stood about him, their swords drawn.

"Put up your swords," said the King; "this multitude's more excited than guilty."

"Where is the Austrian?" now resounded upon all sides.

The question which excited the multitude was against the priesthood, whose members, known to favor royalty, were abhorred by the people. The king had refused to sign an act by virtue of which the priesthood would have been annihilated.

A butcher, named Legendre, cried to the King, "The people are weary of being your plaything and your victim!"

Meanwhile, those who could not gain an entrance to the besieged palace called loudly to those within, "Are they dead? Show us, then, their heads!"

"Let him put it on!" cried the butcher, thrusting a coarse red cap of liberty towards the King on the end of a pike.

The King smiled, and put the symbol of liberty upon his head.

"Long live the King!" now cried some voices.

The people now called upon the King to restore Roland—Madame Roland's husband—to power, from which he had been dismissed.

The King was inflexible.

"This is not the moment for deliberation," said the King.

"Do not be afraid!" whispered a grenadier to Louis.

"My friend," said the King, "does my heart beat rapidly?"

And he placed the man's left hand upon his breast.

The pulsation of the King's heart was perfectly stable.

"If you love the people, drink their health!" cried a man in rags, pushing forward a common bottle.

The King smiled and took the bottle, saying, "To the nation!"

And now the cries of "Long live the King!" were so strong that

they floated out upon the crowd waiting to see the King's body cast amongst them; and, instead, they learnt that once more the King had—if only for a time—reconciled himself to his people.

Meanwhile the Queen was undergoing her agony.

Only the conviction that she was more immeasurably hated than the King, prevented her from joining him before the people. She feared her presence might exasperate the people beyond all control.

She remained in her bedroom, pressing her two children to her heart.

Suddenly, a beating at the door, and the screams of many fierce women, upon hearing the words, "The Austrian is there!"

But they had to call masculine help before they forced the door.

They found the Queen unprotected, except by her children, whose presence probably saved their mother from assassination.

Only a few ladies were with her, one of whom was that unappy Princess de Lamballe, who would not remain in England, who returned to France, and who was one of the first to fall a victim to the Reign of Terror.

The Queen was found by the screaming crowd of women standing, as I have described, in a bay window, while between her and the mob, a long, heavy table had been placed across the window.

By the Queen stood her daughter—near fourteen years of age.

The Daupin—then seven years of age, and extremely handsome—was placed upon the table before her.

The men in the crowd were for the greater part silent; the women were implacable: one of these thrust forward a republican red cap, and told the Austrian to put it on Louis's head. This she did.

The child took it for a plaything, and smiled.

And now a pretty, rosy, youthful girl came forward, and using the coarsest possible language, upbraided the Queen savagely.

"Pray what harm have I done you?"

“Me?—perhaps not. But what harm have you not done the nation?”

“Poor child!” the Queen replied. “You but repeat what you have been told. Why should I make the people miserable? Though not born a Frenchwoman, my children are French, and I shall never see my native land again. I was happy when you loved me!”

The girl’s head fell.

“I did not know you,” she said; “and I see now that you are good!”

And now Santerre—good name for a leader of the people—approached,

“Take the cap off the child!” he cried; “don’t you see that he is stifling?”

The crowd was tremendous.

And approaching the Queen he whispered, “You have some awkward friends here. I know of some who would serve you better.”

This was the first intimation the Queen really had that there was a party amongst the people actually willing to raise the royal family they had so utterly degraded.

Five hours that torture lasted before the palace was cleared. The King and the Queen had also been forced to put the national cockades upon their heads. When once more the royal house was free, the unhappy people could scarcely find strength with which to embrace.

Several of the members of the National Assembly wept.

To one, Merlin, the Queen said, “You weep, sir.”

“Yes, madame,” he replied, gravely; “I weep over the misfortunes of the woman, the wife, and the mother; but, beyond this, my heart is stone. I hate kings and queens.”

The words were the key-stone to French feeling. Louis XVI and his wife were driven to the block, not as a man and a wife, as father and mother—but as *King* and *Queen*.

L

The King quits the Tuileries

The National Assembly had ordered the province to send 20,000 troops to Paris. With them they brought the revolutionary hymn, the “Marseillaise.” It was written and composed by a young artillery-officer, named De Lisle. It was completed at the piano, after a night’s bout. He fell asleep over the instrument, and at length awakening, gradually recalled the air and words of a song, the fierceness of which sent more French men and women to the block than did any other motive.

That song drove revolutionary France mad, and took from the royal family all hope of mercy.

The royal family, however, were still at the Palace of the Tuileries; and while they remained there, the semblance of royalty was kept up—albeit, in fact, they were utterly prisoners.

The Queen, early in August, still utterly relied upon Lafayette, who did not disguise his desire to retain the monarch, under a protectorate—he himself to be the Protector.

“Mistrust Lafayette,” had said Mirabeau; but the Queen’s faith was strong, and her confidence hastened events.

However, one Gaudet, only twenty years of age, was rising to power amongst the Girondists; and he having intimated that he felt great interest in the royal family, matters were so managed that he had an interview with Marie Antoinette, who, poor lady, took him by the hand, and led him to the little cot in which her child was sleeping.

“Educate him to liberty, madame,” said the orator. “It is the one condition of his life.”

He kissed the child. Nine months afterwards he was one of those who sent the King and Queen to the scaffold.

The royal family were now prohibited from shutting a door, and

so much did they dread poison, that they only pretended to eat of the dishes prepared and set before them, and really subsisted upon cakes, and other food brought to them in the pockets of their attendants, who purchased the eatables at obscure shops.

The Queen made the King wear as a breastplate fifteenfold silk; but while the poor man complied, he said. "They will not assassinate me, but put me to death like a King, in open daylight."

He never appears to have thought of the possible execution of the Queen herself.

"He is no coward," she said of the King; "but he is calm in the presence of danger. His courage is in his heart, only it does not show itself—he is so timid."

The family now only showed themselves when going to church on Sunday, and then they were assailed with cries of "No King!" Louis said it was as though God himself had turned against him.

One night, a chamber-valet, who slept at the Queen's door, was awakened, to find an assassin, dagger in hand, stealing into the Queen's room.

Murders now became quite common. One d'Epremesnil, who had been a great favorite with the people, showed signs of moderation. Suddenly turned upon by the mob, he was cut down, dragged through the gutters, and was about to be thrown into a common sewer, when he was rescued by a squad of the National Guard. As he lay dying, Pétion, the Mayor of Paris, looked upon him, and fainted. Recovering his senses, the victim said to the Mayor, "And I—I, too, was once the idol of the people! May you meet with a better fate!"

The sound of the soul-stirring "Marseillaise" had maddened Paris. The hourly news of the march of the Prussians upon France fatally intensified that hatred of all who were favorable to royalty—a hatred which was now about utterly to burst all bounds.

An almost complete insurrection was adjourned to August 10.

It was said by the people that Marie Antoinette daily cursed the

people; that she had offered a pistol to the King, and prayed him to destroy himself: that she had vowed, sooner than leave the royal palace, she would be nailed to its walls.

In truth, she was battling, with her natural royalty—defending the unemotional King, and endeavoring to take his place without intruding on his prerogative.

Meanwhile, the principal movers in the drama were being thinned by murder. Mandat, the commandant general, suspected of treachery rather than of duty, was shot down before his son's eyes, and his body was cast into the Seine.

On the morning of that terrible 10th of August, Madame Elizabeth, the King's sister, who had been watching through the night, listening to the ringing of that bell which all the Royalists knew was the tocsin of murder,—this pure-hearted Elizabeth called to the Queen.

“Sister,” she said, “come and see the sun rise.”

And Marie Antoinette looked for the last time upon a sunrise (it was typically blood-red) which she was to see through the palace windows.

To Rœderer, the deputy, was due the first suggestion of that act which was really the King's abdication—that of abandoning the royal palace, and asking hospitality to the Parliament.

“Place yourselves, madame,” he said, “in the care of the National Assembly. Your person will then be as sacred as the constitution.”

The constitution itself was to be a thing of the past in a few weeks.

At five in the morning, the Queen had her children dressed and brought to her. The King himself, by his appearance, should have steeped the guard in confidence. He should have appeared in uniform. On the contrary, he appeared in a suit of violet silk—court mourning, in fact, without boots or spurs, in white silk stockings and pumps; while his hair presented an absurd spectacle, for it had

not been dressed since the previous day; and while on side was still rounded and curled, the other was flat and ragged. He looked about smilingly, but with that vagueness in which no reliance can be placed. He was simply a good, stupid, amiable man. He kept apart, all his reign, making locks; he forgot his people, and he was weak enough to suppose his people would forget him.

As for the Queen she was never more royal.

“Take these!” she said, seizing a couple of pistols and forcing them into his hands; “and conquer or die with your friends.”

The King however, handed them to a gentleman by his side, saying, “No; if I wore arms, the people might be angry.”

A royal progress was made in the court-yard of the Tuileries, even in the palace-garden beyond. At first received with faint applause, the cries of hate soon overwhelmed the King, and it was with difficulty he gained the palace alone.

The tocsin had now been calling to arms through many hours.

Meanwhile, Danton, the man of blood, was maddening the people.

“To arms!” he cried. “Do you not hear the call?”

The infuriated people were now upon the palace.

They attempted once more to burst the doors, while the artillerymen refused to fire upon the insurgents.

And now the fatal, but inevitable, mistake was made.

“Sire,” cried Rœderer to the King, “time presses. It is no longer entreaty we use, and only one means is left us. We ask your permission to use violence towards you; and, by force, to place you under the safety of the National Assembly.”

The King still did not wish to leave the palace. He turned to the Queen.

“Let us go.”

Never again did the royal couple step beneath the roof of that palace. They left it for a barred prison—that barred prison for the scaffold.

The King and the royal family were taken to the Assembly, and put in the reporters' box, amidst the reporters themselves.

There were few members present when the King entered the house, but it soon filled up. The heat was intense, and the King perspired frightfully. This box was supposed to be not in the Assembly, because a grating was placed before it. As the day went on, it was feared that people might break in from behind, and catch the King in this dungeon. It was, therefore, ordered that the grating should be removed; and the workers being unskilful, the King's knowledge in metal-work prevailing, he came forward, and helped at its removal; so that in the event of an attack by the people, whose menaces could be heard, the members of parliament might shelter the royal family by forming a living rampart around them.

This agony lasted fourteen hours; but it did not tell upon the King's heavy nature. At his usual hour, he was hungry, asked for food, and he ate a hearty meal as calmly as though he had passed some hours at lock-making. The Queen, who suffered dreadfully at the sight of this evidence of callousness on the part of the King, ate nothing, but drank a glass or two of iced water with much eagerness.

The people, learning that the King had left the palace, turned upon this building to destroy it—not to sack it. The Revolutionists were greedy for blood—no wealth. "Death to thieves!" was their implacable motto. The Tuileries were chiefly defended by seven hundred Swiss, two hundred badly-armed gentlemen, and one hundred National Guard. At the end of the day, not one-tenth of them remained alive.

The palace was forced. There stood a Swiss on guard, many files of comrades behind him. He had orders not to fire. The people hooked his belt with a pike, dragged him forward, and disarmed him. Another took his place; he, also, was disarmed. Five times was this episode repeated.

A shot was fired—some say, by a Swiss; others, by an insur-

gent—and this appears to have been the signal.

The people turned upon the five disarmed Swiss, and beat them to death. One man of huge stature and strength killed four. The Swiss were now ordered to fire. Many aimed at the huge man, and he fell with many more. In a moment, the hall was strewn with the dead and the dying. From that moment, the Swiss were doomed, though, for a short time, they were victorious; for the people were driven back.

Meanwhile, the rattle of the musketry echoed through the building in which the National Assembly were deliberating; and its cause soon became known.

“Long live the nation!” cried the parliamentarians glaring at the King, who, unhappy man, now helped on the massacre of his Swiss guards by sending a written order to their commander to cease firing, whatever happened. This was really their death-warrant; for fidelity keeping them near the King’s person, fidelity would compel them to obey his last command—for this order was the last Louis XVI ever gave.

Suddenly, shots sounded close at hand. The members thought it was the Swiss guard, about to fire upon and massacre the National Assembly. In truth, it was the National Guard firing upon that division of the Swiss which had accompanied the King to the National Assembly.

“Now,” cried the President, “is the time to prove ourselves worthy of the people, and the position they have given us, by dying at our posts.”

It was a false alarm; it was royalty dying.

The people now rallied, broke into the palace, and, maddened by the sight of the dead citizens in the great hall, charged the Swiss, who were serried on the grand staircase.

Upon those stairs they were driven, leaving comrades upon every step. The indice afforded good shooting to the people, who, when they had forced their way to the top of the stairs, had slain

every soldier who had faced them. The Swiss guard died bravely to the very last man.

After that it was massacre, not fighting. Wherever a Swiss was found on guard throughout the place, he was hacked to pieces. Many were thrown alive from the windows to the people below. Some few of these solitary Swiss sentinels showed fight; many threw down their arms, and either faced death unarmed, or uselessly asked for mercy.

Seventeen were found kneeling in the palace chapel. In vain did they show their fire-arms, which, clear and bright, proved they had not fired upon the people. They were foreigners; the news came hourly that all Europe was about to pour upon France, and they were killed before the very altar.

It is said the people had, to stimulate their bloodthirstiness, dissolved gunpowder in the wine and brandy they drank.

Not a Swiss escaped.

The Queen's women remained trembling in the palace.

One man alone defended their door, and fell—generous sentinel!

Danton was the very king of the massacre; and publicly he thanked the people for their day's work.

Meanwhile, calm, patient, implacable, Robespierre—he who was to conquer Danton—waited, quietly abiding his time, but always feeling his way.

The Assembly soon learnt the true state of affairs; and, by their orders, a few Swiss were saved, by being hidden in the passages and cellars of the House of Assembly.

And now, the Revolutionists, eager for blood, but not for riches, brought before the National Assembly the spoils of the Tuileries. Sacks upon sacks of gold, plate, precious stones, costly ornaments, and even heaps of letters—even the money found upon the dead Swiss was set out in a separate pile.

The Girondists now felt that the time was come to abandon the

throne. Vergniaud drew up an act for the *provisional suspension of royalty*. This was at once passed.

The King's fall was signed. A few hours before, he abandoned his palace. Now, by this Act, the King's authority was revoked; payment of money to royalty was stopped; and the National Assembly declared to hold possession of the persons of the royal family until happier times arrived.

This was virtually dethroning the King, and taking him prisoner.

And how did the King accept this news?

He smiled, and said jocosely, "This is not too constitutional!"

He was the only human being that smiled in that place upon that fatal day—he whose heart should have felt the heaviest weight of grief.

But the people around this building shouted for the King's life.

The people, however, must not be looked upon harshly. They had not stolen; and though many hundreds had been slain by them, they had lost three thousand six hundred men. The Swiss did not die unavenged.

Then the people went back to their work, tired of bloodshed, for a few days.

And the royal family were taken to the prison of the Temple, which three of them quitted only for the scaffold.

LI
The massacres of September

The wretched Queen's head and eyelids drooped for a moment as she heard the words which dethroned her husband; then, once again, her head was high and defiant. Together with the misfortune of the Austrian Hapsburg, she inherited their pride and courage. From that hour to the moment of her death, her courage never failed her. She appears to have equally forgiven and despised.

Events now followed with terrible rapidity. The Prussians entered France and the town of Verdun fell into their power. That humiliation brought about the massacres of September. The town council purposed their capitulation. Then Colonel Beaupaire, the commandant, opposed it; and refusing to sign the capitulation, he blew out his brains at the council. His body was removed, the capitulation signed, the Prussians marched in, and the daughters of the principal inhabitants, strewed flowers before the foreign troops.

All of those girls—to be excused, by reason of their youth—were, during the Reign of Terror, sent to the guillotine.

Beaupaire's body was carried away by his men, who marched out of Verdun with all the honors of war, and to it was accorded a state funeral, while the heart was placed in the Pantheon.

Every day, Danton was rising into power.

Every day, Robespierre was following him, and marking him down with the vigor of a sleuth hound.

It was he who organised the September Massacres. On the 28th of August, a grave-digger, who knew the plan of certain catacombs, was awakened at six in the morning by a Government agent, and told to prepare this place, within ten days, for receiving a large number of bodies. He was ordered to be silent, on pain of death.

On this same day, organised bands of fierce-looking men,

springing no one new whence, patrolled the streets. The gates of Paris were closed, so that no one could escape, though thousands had fled between the day of the King's first fall and this one, the 28th of August.

Every house was visited. Five thousand persons, suspected of leaning towards royalty, were seized during the following night. Every court-house, convent, prison, was overflowing with prisoners.

Robespierre still remained quiet and watchful—still lived in hiding in the house of good Duplay, the joiner.

On that night, Robespierre went to the apartments of St. Just, in the Rue St. Anne, and found him calmly going to bed.

“Why not?” asked St. Just. “Murder will be done tonight, but I cannot prevent it. And again, those who will die are our enemies. Good night.”

He fell asleep. Awaking, hours later, he marked Robespierre, pale, haggard.

“Have you returned?”

“*Returned !*”

“What! Have you not slept?”

“Slept! Cried Robespierre; “when the blood of thousands is being shed by hundreds of assassins—when pure or impure blood runs down the streets like water! Oh, no,! He continued, with a sardonic smile; “I have not slept—I have watched, like remorse or crime; I have had the weakness not to close my eyes. But *Danton—he has slept!*”

On Sunday (of all days in the week), it being the 2nd of September, at three in the afternoon, the signal for the massacre was given, by one of those strange accidents with which we are all acquainted. Five coaches, filled with prisoners, were passing. These prisoners happened, by chance, to be all priests.

“See the friends of the Prussians!” cried one in the crowd. It was enough. The rage of knowing that the Prussians had conquer-

ed Verdun made them mad in a moment.

From that hour until four days were passed, murder was unceasing all over Paris. It was enough to look like a Royalist, and death followed.

Half the priests were killed in the carriages, before they reached the prison gates.

Inside those gates, as inside the gates of all the other ordinary or improvised prisons, sat the revolutionary tribunals, twelve fierce men, who decided rapidly the fate of the prisoner, while they drank and smoked.

They were chiefly in shirt-sleeves. However, here and there might be seen white-handed men, who evidently were the master spirits of those terrible juries, which, in their way, were merciful, for they did not condemn a prisoner to death. If acquitted, the decree was "Set this gentleman at liberty;" if guilty, "To the Force,"—a decree which was a pun, for there was a prison called La Force, while the word "Force" may be said to be "death;" therefore, "à la force" conveyed to the prisoner the idea that he was to be conveyed to the prison of La Force. In this belief, when approaching the prison gate, he had no idea death was at hand. The gate opened, and he was delivered to the force of an organised band, who quickly despatched him. Each band of executioners was controlled by a hidden chief. They moved from prison to prison as the revolutionary juries sat, and they did their work with the steadiness of actual business.

The prison massacres began with the Swiss, at the Abbaye. They knew what was coming. They were one hundred and fifty. A young officer led the way. He was very young and beautiful, and the murderers fell back. He folded his arms. The bayonets came nearer. He rushed forward, grasped five or six of the bayonets in his arms, and fell upon their points.

They all died—their commander, one Major Redding, being the last. He said he would see his men out. There were not enough

wagons to carry the bodies to the catacombs, so they were heaped up until the return of the tumbrils.

Benches were set for women to see these massacres, and they and their children danced round the dead bodies.

At the "Abbey" prison the prisoners were shot down in the chapel, and while two priests, eighty and withehaired, were preparing them for death.

Some anticipated execution by suicide.

One Sombreuil, a prisoner, was condemned to death, and he was loosed to the mob. Bayonets were at his breasts, when his daughter, who was waiting in the midst of the murderers, flung herself before him and asked for his life.

The crowd accorded it upon one condition—that she should drink a glass of blood, then flowing from one of the dying.

This she did, and saved him.

Another father and daughter, the Cazottes, left the prison together—he condemned, she free. But the daughter cried that she would die with him. So they spared both lives. So far, the national madness had not destroyed pity for women."

The King's first gentleman, one Thierrri, being pierced by a pike, cried, "God save the King!" and died, waving his hat as he was transfixed to the woodwork to which he clung.

A deputy of the National Assembly came to one of the prisons, to claim two prisoners; whom obtaining, as he passed from the prison, the murderers, eating as they sat on the bodies of their victims, asked him, "Are you tired of life?"

"No."

"Then see the heart of an aristocrat!"

The speaker tore the heart from the gaping breast of the dead man upon which he was coolly seated.

Yet these murderers refused all recompense. The first bands were men of comparative education; but, not being bred butchers, they soon sickened at the task, and left it to be continued by men

of more iron nerves than theirs.

Blood had by this time, drenched nine prisons. From one alone, the tumbrils had removed one hundred and ninety bodies.

Sixty assassins; this was the number to be seen at each prison door, waiting for the blood of the aristocrats.

Meanwhile, one hundred and sixty heads fell upon the scaffold, some being those of women. The poor Princess de Lamballe, the Queen's devoted friend, was not one of those saved. She had followed the royal family to the Temple prison, but she was torn from them after a few days. She was a very young widow, passionately loved by her father-in-law, who lived far away in the country. He forwarded 12,000 *l.* to save her life, if possible. It was her want of courage, or, perhaps, ability to dissemble, which cost this poor lady her life. On September 3rd, she appeared before the tribunal. She had passed two days continually fainting; and when ordered, with feigned brutality, by two National Guards to follow them, she asked permission to die where she was. One of them leant down, and whispered, "It is to save you."

Upon coming before the tribunal, the sight of the blood all about deprived her of consciousness. It was long before she comprehended what was required of her.

"Swear the love of liberty and equality, and hatred of kings!"

"I swear the first," she said, "but not the second. It is not in my heart."

One of the juges whispered to her—"Swear everything, or you are lost."

She remained silent.

"Well—when you go out, cry 'Long live the nation!'"

She nodded; but upon being led out by two men, one of them a leader in the massacres—one Grand Nicholas,—upon sight of the dead bodies, she cried, "Good God! how horrible!"

Nicholas put his hand over her mouth. They had traversed half the street in safety, when a drunken barber, trying to strike off her

cap with his knife, wounded her in the forehead. The men about believed her condemned, and in a few moments she was dead, her head cut off, and set amongst the glasses on the counter of a wine-shop, where they drank to her death. The barber then set the head upon a pole, and carried it in procession to the Temple. There the crowd forced an entrance, and insisted upon showing the head to the ex-Queen.

The King was called upon to show himself to the people; and though an unknown friend endeavored to prevent Louis from seeing the head, the kind intention was foiled, and the King recognised the features. Marie Antoinette was now demanded, and she presented herself to the people; but the King, active for once, saved his wife from the sight of poor Lamballe's head. She only learnt what had happened in the evening.

Three days' murders! At two other prisons, five hundred and seventy-five victims awaited burial. At the end of the three days, the murder of women was common. A beautiful girl, one of the people, having wounded her lover from jealousy, and he being a national soldier, she was burnt alive, under circumstances of peculiar atrocity, suggested by the wretched woman, "La Belle Heleise," whose advancing madness was her excuse. Her own time, when she was to be lashed by her own sex, was fast approaching.

A negro—a huge giant—was especially famous during these three days. He, it is said, killed over two hundred. He gave himself no rest; stopped only to drink wine, and, naked to the waist, was a fearful sight, seen, as he habitually was, with the fair head of a slain woman swinging in his left hand. At last, he himself was slain, but not for two years, during which, where blood flowed, he was ever to be seen. At the end, he said he had revenged himself, not upon the enemies of France, but upon the enemies of his race—the *whites*.

It is said ten thousand fell in those three days and nights.

The murderers began at last to turn upon one another. Especially was thus the case with the bands who adopted death by burning.

A weaver—one Laurent—drew up a list of those it was intended to kill, and placed upon it the name of a tradesman, who refused to give him credit. The tradesman, having a friend in a member of the National Assembly, threw himself upon his protection. The name was erased, and Laurent's written above it; and when Laurent pointed to the tradesman at the place of execution, he was himself seized, and cast into the flames.

Meanwhile, the Prussians on the frontier were preparing to advance.

This threat of invasion gave the public sentiment an impetus towards panic, which there was no resisting.

The National Assembly, which was composed, for the greater part, of men of ripe age, was practically abolished by the constitution of a "Convocation," in which the majority of the men of power were under thirty, while amongst them, several were scarcely more than of age.

The King, once in prison, it has been seen how the fact was followed by the fearful massacres of September 2nd, 3rd and 4th. Scarcely were they complete, than the men in power began to protest against their enormity, and it was endeavored to be shown, with some success, that these wholesale murders were perpetrated by a fierce organization of but comparatively few men, who cast this great shame upon France.

Certainly, the same men were at the doors of the various prisons, while the rough order established amongst them, far more clearly pointed to the operation of a secret society, than to the sudden unorganized rage of a maddened people.

The Convention was really divided into Girondists and Jacobins—the former led by Roland and Vergniaud, their party being distinguished by moderation; the latter, led by Robespierre (now

rapidly becoming the leading man in the Revolution), Danton, and the miserable savage, Marat, who even condescended to attract the approbation of the lowest rabble, by wearing rags, as clothes, offensive from very want of cleanliness—a shape of vanity fortunately rarely to be found.

The life or death of the King was really the question of the Convention; it was the test of Royalty or Republicanism, and no man knew this better than Robespierre. It was by the exercise of this knowledge that he rose to power—to that power, by the exercise of which almost all the men who had formed a portion of the National Assembly, who were members of the Convention which superseded the Assembly, were sent to the scaffold before he himself mounted to the fatal ladder.

It was evident how things lay when the question of lodging the President of the Convention was mooted. It being proposed that he should lodge in the Tuileries, then called the National Palace, Tallien cried, “Why, out of this chamber, your President is but a plain citizen; therefore, if he is wanted, let him be sought for in the garrets where, in general, only truth and virtue are to be found.”

Danton and Robespierre were now mortal, although concealed, enemies. They knew that one must destroy the other—which?

The theory of a republic was now declared; it was the first step to the beheading of the King, to whom I will now return.

The Temple, to which the royal family had been taken, was an old building, half monastery, half castle, which had once been one of the strong-holds of those monk-soldiers, the Knights Templars. It was composed of a couple of towers, one seventy feet high, the other much smaller, and a large space of ground, surrounded by a comparatively low wall. This enclosure contained many houses, and especially a very fine building, once the palace of the Templars themselves. Many of the windows of the surrounding houses, which formed part of the lowest quarter of Paris, overlooked these grounds, in which there was an avenue of chestnut trees, and a

pretty garden.

The towers had not been used for almost hundreds of years, and the contents of their several floors were of the most wretched description. The rooms themselves, built round a central staircase, were desolated in the extreme; while the walls being nine feet deep, the windows loopholes, and even these barred, it need not be said that the interior was never wholesomely light.

The royal prisoners were taken to the old palatial building upon their arrival, and the poor King at once expressed a sense of relief at the serenity his wife and children now enjoyed, compared with the dangers they ran at the royal palace.

The family supped together, and the King, as usual, ate heartily. The municipals told off to watch the prisoners, stood during the meal, but this slight semblance of respect was soon to disappear.

Louis chatted cheerfully as to what their life should be—how he would be his son's school-master—how they should live, and employ the day. He even inspected the rooms, the beds, the linen; in a word, was once more the man he had always been—a rather quiet spirited, inquisitive, active, dull man.

But the respise lasted only during a few hours. The King had appointed the various bed-rooms, but before the Dauphin could be put to bed in the one set down as his, an order came from the authorities, ordering that the royal family should be lodged in the smaller tower.

They waited until after midnight before their new place of imprisonment was ready, and then themselves carried what was wanting to the tower. The King's servant asking where his master was to be lodged, the municipal officer replied, "Your master has been living under gilded roofs; he will find none here, and learn at the same time how we lodge the murderers of the people."

Madame Elizabeth was lodged in the kitchen, on the ground floor; the so-called Court on the second; the King, Queen, and

children, on the floors above. The walls and the doors were bare, except for some obscene pictures on the walls, which the King took down, turning them to the wall.

The King went to bed, and fell asleep. Not so the Queen, who remained awake the whole night.

The next day, adapting himself to even these fallen circumstances, the King ordered the day's plans; and pushing about the room, came upon a small collection of books, chiefly Latin—a discovery which once more brought a smile of pleasure to his face.

Ten days afterwards, 20th August, and when the royal family had retired for the night, the noise of many advancing feet awakened them. The authorities of the prison came armed with orders from Parliament, to deprive the royal family of every attendant who had hitherto followed their fortunes. The agony the Queen experienced upon parting with the Princess de Lamballe was intense.

“From this night,” cried Marie Antoinette, “I do date my captivity.”

Within a fortnight, as I have related, the poor Princess de Lamballe's head was raised on a pike to the window of the Queen's prison. One Tison's wife was appointed to look after the Queen; while Simon, afterwards celebrated for his cruelty to the Dauphin, and Rocher, a mere brute, were the gaolers-in-chief.

It was Rocher who never passed by Queen without blowing clouds of tobacco-smoke in her Majesty's face.

The walls of the Temple were ablaze with comments upon the royal family. Here might be read an attack upon Louis's stoutness, there a savage comment upon the Queen. Even the children were not spared. For instance, this sentence was scrawled upon the walls: “What are King's children? Whelps who ought to be strangled before they are old enough to devour the people.”

The unfortunate captives at last dreaded to take the air, the guard saluted whenever a municipal passed by, but they reversed

arms as the King went by.

At last, they limited the number of steps the royal family might take when exercising.

The upper windows of the house overlooking the prison were now the only consolation left to the unhappy royal captives. But that comprehensive freemasonry of misery with which we are all somewhat acquainted, the friends of the fallen family, who were still at liberty, took the upper rooms, from which they could see their King and his family. The captives soon learnt, by almost indescribable signs, the windows which were friendly to them. This one would show a white flower; from another, a hand would be waved; and now and again a placard would be raised for a moment.

On the 24th of September, the King, having fallen asleep after dinner, was aroused by a great tumult in the street, below his windows.

It was the people declaring the abolition of royalty, and the declaration of a republic.

“My kingdom,” he said to the Queen, “has passed away like a dream, and it has not been a happy dream. God gave it me, and the people take it away. I pray that France may be happy.”

On the evening of the same day, one of his gaolers asked the King brutally, if he knew that he was living in a republic.

“I have heard it,” he replied; “and I have prayed that the republic may deal justly with my country. I have never placed myself between the people and their happiness.”

So far, the King had been allowed to wear his sword and his heraldic orders.”

“You must know,” said his goaler, “that the republic has suppressed these baubles; so take them off. You are now but a citizen, as we are, and must be as we are; yet, what you want, ask the republic for, and you shall not be denied.”

Very calmly, he continued his interrupted reading.

Amongst the books he read at this time were “The Life and death of Charles I, of England,” and the “Decline and Fall of the Roman Empire.”

The Convention, however, had not behaved illiberally to the captives. The members assigned twenty thousand pounds to their use; but very little was really expended in the direction it was intended to go. The royal family were wretchedly off for clothes. They had borrowed here and there; and the Queen herself employed many hours daily in mending and patching the clothes of the family, which had been much torn during the day which ended in the imprisonment of Louis and his family in the Temple.

The English ambassador, in fact, was the chief donor of the clothes which enabled the royal family to be the possessors of a mere change of linen.

It is said that the wretched gaolers vied with each other in making the fallen captives shed tears. That man who succeeded was envied by his comrades. Well has it been said that the success of a revolution which was the result of generations of misgovernment, had fallen heavily upon those royal personages who had least helped to produce the national hate of royalty, while that victory had or itself driven the vanquishing people into madness.

But the last degradations had not been put upon the Bourbons. Soon there came an order from the Convention, to the effect that the King was to be utterly separated from his family.

They were now to be debarred that last consolation of the unfortunate—to suffer together.

The despair which ensued even moved the wretch, Rœcher. But the order was imperative, and that night the King was removed from the small tower, and was imprisoned in the larger. He was now quite alone.

This occurred before the termination of September; and, as though to make the desolation still more complete, the whole family were utterly deprived of the means of writing, even to each

other. Not a scrap of paper was allowed—not a pencil—not even a fragment of chalk.

The great tower was being repaired. All the accommodation offered to Louis was a bed and a chair, set in heaps of brick and plaster rubbish, which overspread the floor.

Poor man! nature compelled him to be active; and, therefore, being deprived of reading and writing materials, he passed this first excruciating night of his acutest misery in counting the steps of the sentinel as he passed up and down in the corridor outside the King's cell.

This night, the King, for the first time, shed tears. His only companion was a valet, named Cléry, who had been appointed by the municipal authorities when the King's servants were removed. He was a Revolutionist; but his heart was in the right place.

The one fragment of hope to which the king clung on this wretched night was the suggestion made by this valet, that as he had, since his appointment, dressed daily the hair of the ladies of the family, that he should be able to carry messages between them and the King.

Daylight dispelled this hope. It was intimated that Cléry was not to leave the tower—that the isolation of the King from all exterior communication must be complete.

When the man made application to this effect, the answer he scoffingly received was, "Your master will never see even his children again."

"'Tis an outrage upon nature!" urged the King, when he was visited by the authorities. "You murder five hearts in one—you do that, indeed, which is worse than murder!"

The authorities turned their backs upon the King, not deigning to answer him.

All that was brought him as food on that first morning of the separation from his family, was a piece of bread, and a pot of water, into which a lemon had been squeezed.

“They have forgotten we are two,” said the King, advancing to Cléry, and breaking the bit of bread in half; “but I do not forget. Take this; the remainder is enough for me.”

The servant refused, but the King insisted; and so the valet took it, and wept as he ate. The King also wept. What a picture to contemplate!—a king and a valet eating a fragment of bread between them, and tears falling upon the wretched meal!

The King again asked for news of his family, and a reply not forthcoming, he entreated that he might have some books given him to drive away the hours.

The Queen had passed the night in a series of fainting fits; but, even at that pass, that far higher spirit than the King’s, which had begotten her so much of the popular hate, still supported her. The King, though weeping, could eat half the morsel of bread—she resolutely refused to touch food.

The determination startled the municipals. They were answerable to the Convention for the prisoners. What if the Queen should starve herself to death?

“Well, they shall dine together to-day,” said a municipal officer; “and to-morrow the Commune must decide.”

The Queen, holding her children in her arms, flung herself upon her knees, and began rapidly praying—so also did Elizabeth.

“I believe,” said the brutal Simon, “that these confounded women are even making *me* weep! Bah!” he added, turning to the Queen; “you did not let tears fall when you caused the people to be assassinated, on the 10th of August!”

“I never harmed human being,” said the Queen

The Commune decreed that the family should take their meals together. The members knew somewhat of Marie Antoinette’s determination, and they found that, if separated from her husband, she really would die from inanition. It has to be recorded that the re-union of the King and Queen, during the last four months of their lives, was due, not to the pity, but the fear, of their gaolers.

But they only met at meals, and then they were compelled to speak French only, and in a loud voice. The children were never again allowed play about their father. This family was killed by inches. Their hearts were dead before the knife of the guillotine mercifully released them.

Cléry took pity upon them, and, at the risk of his own liberty and life, forwarded, by his wife, who was allowed to come and see him once a week, a line of farewell to this or that friend, from the King and Queen. These adieux, some of which still exist, are written with the stump of a pencil, upon the margins of printed pages, and which were torn from books.

The King's cell was, in a few days, set in something like order; but, with a refinement of cruelty beyond description, the walls were hung with a paper representing the interior life of prisons.

Now quite desolate, this is how the King spent his time. He rose at daybreak, and, kneeling, prayed for a long time. Then, the light quickening, he went to the windows, and read the psalms for the day. After this, the King read what books he could obtain—he read many scores during his captivity—and this reading appeared entirely to occupy his mind. At nine, the family met, when he kissed them all on the forehead. After breakfast, he taught his son in various branches of knowledge. The Dauphin, precocious in misery, had by this time tested the dispositions of most of the sentinels; and when one he knew to be less brutal than the majority mounted guard, the poor child ran with the news to his mother, and he was happy for the day.

At two, the family again met, and dined. But the King dared not give way to the fine appetite which never deserted him at any period of his life, for he knew not only that the quantity of food he ate was recorded, and the amount spread over Paris, but that the Queen herself was exceedingly desirous that his weak point in the King's prison-life should not give cause to enable it to be said that the King's appetite in prison was so great that necessarily he must

be hardened and callous to a degree.

After dinner, the King and Queen were allowed to remain for a brief time together—nay, they were allowed a pack of cards and a set of chessmen; but they were forbidden to speak in a low tone to each other, and a sentinel always kept the unhappy couple within view.

At four, the King generally fell asleep, when the family remained religiously silent.

At six, the lessons were re-commenced with the Dauphin, and these went on until supper-time, when the Queen herself undressed the Dauphin, who said, in a low tone, the following prayer: “Almighty God, who has created and redeemed me, I love you. Watch the days of my father and my family, and save us from our enemies, and give my mamma, and my aunt, and sister strength to bear all their trouble.”

The Dauphin put to bed, the Queen read aloud to the King, her daughter, and Madame Elizabeth.

At nine, the king was conducted back to his prison, where he read until midnight, when he went to bed, and slept until daybreak. He, however, did not retire until he had learnt who was master of the guard for the following day. If the name was one associated with kindness, the King’s heart was light, and he fell asleep with utter serenity.

The prison was very damp, and, after a time, the King fell ill. Cléry watched him, and himself fell ill as Louis became convalescent. This valet, long after all was over, recounted some beautiful particulars of this illness.

The Dauphin would nurse him, and passed day after day in the man’s sick-room; while the King himself would often come in the night, bare-footed, and merely in his night-dress, to see how the valet was progressing, or to give him medicine.

It being ordered that more bolts should be placed upon the doors of the tower in which the King was imprisoned, the mason

employed to sink the holes in the stone-work into which the bolts were to be run, going to a meal, and leaving his work tools upon the ground, the King took up a chisel, and began laboring at the means taken to strengthen his prison. The mason recognised the King at this labor.

“Ah,” said he, “when you leave this place, you will be able to say you worked at your own prison.”

“And how shall I leave it?” asked the King, who suddenly drew his son towards him, and retired to his cell, where he paced up and down a long while.

The watch was intense. Every loaf of bread sent to the royal table was searched and broken, the fruit—the very kernel of a peach, upon one occasion split to find a letter.”

A deputation arriving, asked the King whether he lacked anything.

“Yes,” he said; “my wife and family want clothes—you see we are in rags.”

Meanwhile, the King’s cousin, the Duke of Orleans, who had become a Republican under the name of Citizen Philip Equality, uttered no word in favor of his royal cousin languishing in the Temple.

Another misfortune now fell upon the King. It will be remembered how fond the King was of lock-making. His master in the art, one Gamain, had loved the King dearly, but he turned upon the fallen monarch. It appears that prior to quitting the Tuileries, the King, being desirous of hiding certain treasures, and especially certain papers received from abroad, relative to the invasion of France, he had worked with this blacksmith at the formation of a hiding place in the walls of the palace for the iron box, which contained these papers and valuables.

After the arrest of the King, Gamain fell ill of a slow consuming illness, probably low fever, when gradually he convinced himself that a certain glass of water the King had himself handed

the locksmith, while they were both putting the finishing strokes to the hiding place, was poisoned, and that the King's motive was a conviction that the secret of these State papers could only be safe through his, the blacksmith's, death. This man must surely have been overpowered by delirium when such a conviction took possession of him. His illness continuing, the thought of revenge took possession of him; and finally, he denounced the whole affair to the Convention.

This act did more to send the King to the scaffold than any other process executed against Louis XVI. In the first place, the theory of the poison was at once accepted, and it appeared necessarily very feasible to a multitude ignorant of the question of poisons; and, in the second, no proof could be brought against Louis of conspiring with a foreign Power to invade France; an act which was treason—therefore one which, proved, called for the penalty of death.

Gamain led the way to the spot where lay concealed the hidden treasure, and upon papers found in that box Louis XVI was put upon his trial.

The King became accustomed to captivity—found it almost rest—rest which was disturbed only on December 11 (1792), when the noise of an approaching procession drew the attention of the royal family to their windows.

The King learnt that he was to be put upon his trial. Two hours afterwards, he was on his way to the Convention.

To him, the city appeared as though besieged. Every soldier around the royal carriage had had served out to him sixteen cartridges.

The King looked wretched. His razors had been taken from him, and his hair was rough and scrubby about his face. He had grown thin, and his clothes hung miserably about him. But he was quite unmoved.

He took his seat quietly before the Convention.

“Citizens,” cried the President, “Louis Capet is at the bar. You are about to give a lesson to kings.”

The accusation was then read. It accused him of high treason in calling upon the foreigner to enter France.

He listened quite unmovedly until he was accused of “shedding the blood of the people.” He raised his eyes to heaven. It was clear he had not anticipated being called a sanguinary prince.

At the close of the first day’s examination, the King’s fatal appetite failed him, and he refused an offer to obtain refreshments; but almost immediately afterwards, seeing a soldier gnawing a piece of bread, he asked for a part, and ate it with relish.

Upon the return-ride to the Temple, he counted the number of streets.

It was the King’s sister, Elizabeth—a veritable angel,—who foresaw what was to happen.

“Was the Queen mentioned in the indictment?” she asked.

“No,” replied the King.

“Thank heaven!” said the good Princess; “for if the Queen were taken, who, then, should look after these children?”

These very words foretell what the Princess foresaw—that if the Queen’s blood was demanded, her own would follow.

The King's trial proceeded with

The King had scarcely quitted the Convention upon the accusation of his first appearance there, than he was accorded the privilege of even the commonest prisoner on his trial—that of choosing two counsel for his defense. The King chose two—one named Trouchet, the other, Target. The former willingly accepted the office; the second dreaded to appear as the accomplice of the King; and wrote a cowardly letter, saying, to defend Louis Capet would be to outrage his principles. But his precaution, so far from saving him, marked him out to the terrorists as a man who was a coward, and, in his turn, he was drafted to the scaffold, undefended and unlamented.

An old man, and a great one, of a family notorious for their wisdom and their justice—one Malsherbes, aged seventy-four, and who had served twice as a Minister during Louis XVI's reign—took the position offered to the wretched man, Target, and refused by him.

Indeed, he asked for it. The act is well worth admiration. At seventy-four, when most men are weary of life, this good man asked for a position which he knew was one which might involve the forfeiture of his own existence. Said he, "I was twice summoned to the council of him who was my master at a time when everybody was ambitious of the post, and I owe him this service now that this office is, in the eyes of most persons, one of danger; and had I the means of acquainting him with my wishes, I should not seek another mode of striving to serve him" (he was speaking to the President of the Convention); "But I think, seeing the position you hold, that you can most safely convey to Louis XVI my desire to serve him."

The Convention, violent as were its members, revered this

devotion of friendship, and honest Malsherbes was appointed to the task of defending the fallen King.

“Malsherbes,” said a friend to him, as he was leaving the Convention, “you are the friend of Louis XVI; how can you bring him papers in which he will read the expressions of the wrath of the people against him?”

“The King is not like other men,” returned M. de Malsherbes. “He possesses a great mind, and such faith as raised him above all things.”

“You are an honest man,” replied the friend. “But if you were not, what is to prevent you from bringing him poison, as a weapon, or advising him to commit suicide?”

Malsherbes hesitated for a moment, and then he replied, “If the King were of the religion of the philosophers—were he a Cato or a Brutus—he might kill himself. But he is pious—he is a Christian—he knows that religion forbids him to lay violent hands upon himself, and he will not commit suicide.”

Malsherbes went daily after this to see the King, to commune with him upon the defence which was to be set up.

But of what avail was any defence? The question was not whether or not the King was guilty, but whether or not his death would be of advantage to the establishment of the republic.

During these final days of his life, the King was entirely deprived of the consolation of seeing his family. He was now kept completely isolated. However, by the mercy of Cléry, his servant, on the one hand, and that of Turgy, the Queen’s attendant, on the other, the desolate couple communicated. A few words were written on a morsel of thin paper, which, being folded, a needle was run through it, and it was in this condition concealed in a hank of sewing-thread, which was put in the Queen’s work-box by Turgy, who laced the thread, and its answering line, in Cléry’s way, who conveyed it to a place where the King would look for it.

Louis XVI never had any doubt that he would be executed. On

the other hand, he does not appear, up to the time of his trial, to have assumed for one moment that the Queen would suffer.

Before his sentence was pronounced, he made his will. It is a long document. Here are some of the chief lines in this testament:—"I, Louis XVI of that name, and King of France, confined for four months in the Tower of the Temple, at Paris, by those who were my subjects, and deprived during eleven days of all communication with even my family, and, moreover, implicated in a trial, the outcome of which no man can with certainty foresee—for who can measure the passions of men?—having no one, save God, as a witness of my thoughts, or to whom I can address myself, do here declare, in His presence, this my last will and testament. I bequeath my soul to God, my creator, and pray that, in all his mercy, he will accept it. I die in the faith of the Church, and bow to its laws. I pray the good Lord to forgive me as I have forgiven. I have striven hard to remember some of my sins, and to abominate them. I bow before God. I beg all that I have accidentally injured—for by my will I never hurt human being—to forgive me the harm they may believe I have caused them.

"I pray all men of charity to add their prayers to mine. I pardon, from the bottom of my heart, all those who are my enemies, without that I have given them cause to be other than my friends; and I ask God to pardon them also, for they know not what they do. I also pray pardon for those whose zeal in my cause has done me so much harm. I recommend to God my wife and children, my sister, my aunts and brothers, and all those belonging to me through blood, or by any other way. I pray heaven to look pityingly upon my wife, and children, and sister, all of whom have too long suffered with me, and to strengthen them if they lose me, so long as they shall remain in this world. To my wife I recommend my children, whom she has never ceased to love; and I pray my wife to teach her children to look upon the pomps and vanities of this world—if they should be so unfortunate as to suffer them

—only as dangerous and vanished possessions, and to turn their thoughts to eternity. And I pray my sister to be gentle as ever to my children, should they have the misfortune to lose her.”

This is the first time, in sooth, the King betrays the least intimation of his fears that his blood will not suffice to appease the national rage. And even here it may be doubted whether Louis does not rather refer to natural than violent death, for the Princess Elizabeth was younger than the Queen. It will be seen that, even at this pass, and solemn moment, the King has not the least thought that the Princess herself will be despatched below the knife of the guillotine.

The King’s will continued:—

“I pray my wife to pardon me all she has suffered, and will suffer, on my account, and all the sorrow I may have caused her in my life, as she may be certain I forgive her if she can possibly suppose that she has ever caused me a grief.

“I pray my children, after their love to God, which is above all, to love one another, and to live in peace; to be grateful and obedient to their mother; and in memory of me, I pray them to look upon my sister as their second mother.

“I pray my son, should he be so luckless as to become King, to forget the troubles I shall have passed through, and to forgive the people, who know not what they do, that which they will accomplish. Let him not forget that he was born for the happiness of his subjects; that he can only reign safely by upholding the laws; and that he can only do this while his power lasts. Once let him lose power, and he becomes more injurious than ever he was useful; and, above all, let him remember the load of debt I owe to the children of the men who have already fallen in defending my cause.”

[These words are obviously the result of Louis’s study of the history of England, of the stigma that rests upon the memory of Charles II, through persistently ignoring the just claims of the

children of the men who had died in the cause of his beheaded father, Charles I.]

The King concludes his will by recommending Cléry to the Convention, and asking that the sword, purse, jewels, and other ornaments taken from him may be given to that person after the writer shall be dead.

He signed the will "LOUIS," as though he still reigned.

This will is sublime in its simplicity; its Christianity, pity, regret, and massive setting aside his life as past away, are all very beautiful points; while the belief that his death would compensate all, and that the country would not visit his faults upon the heads of his family, shows still an amount of faith in his people which is truly touching.

Upon the defence being read, the King found it opened with an appeal to the people, and a description of the wretched condition of the royal family. The two counsel and the King, who were the only people who heard this defence read, and which had been put into form by the reader, Desèze, were all moved at the beauty of the language.

But the King was inflexible.

"All that must be struck out," he said.

And he insisted—for was he not a dying man? The wishes of the dying are obeyed.

After the reading of the defence, the King, being left alone with Malsherbes, he was tormented by the thought that he could not compensate his counsel for their labors.

"Desèze and Trouchet," he said, "owe me nothing. They gave me their time, exertions, and, perhaps, their lives, and I cannot pay them. Even if I leave a legacy, it will not be paid. Again, what could pay such work as theirs?"

"Sire, you have the power of repaying them."

"How?"

"Take them, for one mere moment, to your heart."

So, next day, when the two gentlemen came, he held open his arms, and pressed these brave men, one after the other, to his heart.

This was all that he had to bestow—a royal accolade, the peaceful kiss of a dying man.

At this second examination, they gave the King a suit of clothing, in which he looked at worst passable. But another shape of indignity was put upon him: he was kept waiting on a cold waiting-room during a whole hour.

The King was advised not to shave, that the savagery of his gaolers in even depriving him of so common a necessary as a razor should move his judges. But the King refused to avail himself of this theatrical effect. He was rather fitted to fall with dignity into the repose of death, than to war, fight, battle for life.

Louis XVI forgave the men who were to condemn him before they tried him; but his very pardon became his most perfect revenge in the eyes of posterity.

The King's counsel spoke logically, but with no power of words. Having finished, Louis XVI, who had followed his advocate as though rather interested for this gentleman than for himself, rose and uttered these words:—

“You have now heard the grounds of my defence, and I shall not repeat them. In speaking to you for the first, and perhaps the last, time, I declare that I can accuse myself of nothing; that my advocate has spoken the truth, and nothing but the truth. I never feared that all I did should be made public, but I grieve that you accuse me of spilling the blood of the people. And that the misfortunes of the 10th of August are attributed to me. I had thought that the numerous evidences of love for my people which I have shown would have placed me above such an accusation. This is not the case, and I must bear with what has happened. I declare that I exposed my life to save the shedding of one drop of the blood of my people.”

He turned, and left the chamber.

"Let him be judged!" cried Bazere.

"'Tis time the nation learns if she is right in wishing to be free, and if this is a crime!"

"I ask," cried Languinas, "that the sentence be declared by a ballot of all France!"

"To prison with Languinais!" cried many voices

"You are too openly a Royalist," cried Thuriot.

"Why," cried another, "he wills to try us, and make Louis himself judge."

"And I say," replied Languinas, fearlessly, "that you constitute yourselves accusers, judges, jury, and executioners. Let the people declare themselves! Let there be liberty of speech, to declare whether the King shall live or die."

"Down with him!" cried a voice.

"You shall hear me," cried Languinais.

"Put him upon his trial! place him in the dock, and let him instantly be tried!"

"To prison with him!"

Silence was at last restored; but when Languinais sat down, he knew he was a condemned man—he knew nothing could save him.

Meanwhile, in an antechamber, where the murmurs of his judges were audible, the King's counsel were endeavoring to cheer him with a little hope. The people had demonstrated with somewhat of kindly feeling in favor of the King at various theatres.

On his return to the Temple, the King having nothing of value with which he could partially repay his counsel, took off his laced cravat and gave it to Desèze.

On the 1st of January, after the French fashion of wishing friends a happy new year, Cléry approached his master's bed and offered him best wishes for the continuance of his life.

The King put his hands together and prayed, for he remembered that this was the day in the year when his thousand courtiers flock-

ed to his palace to congratulate him.

Rising, he sent to ask if his daughter was better (for the Princess was ill), and to wish the Queen a *happy new year*.

From the first to the 16th of January, he was kept immured in the great tower of the Temple, perfectly isolated. No one was allowed to see him, not even one of his family. The fallen King passed his time reading the history of England, especially the volumes of the life and execution of Charles I—history which appeared to fascinate him.

Meanwhile, the members of the Convention were daily disputing the question of the King's life or death.

St. Just now rose to the surface. Upityingly he cried, "If the King is innocent, the people are guilty. You have declared martial law against the tyrants of the whole world, and spare your own. The Revolution only begins where the tyrant ends."

Another cried, "If with this, my hand, I alone could strangle all tyrants, I would not hesitate to rid the world of them."

But the rising party in the house lived by favor of the eager revolutionists, whom they dared not oppose. With them it was necessary that the King should die.

Another, upon another day, cried, "We have lost three hours this day talking of a thing they call a King. Are we, then, revolutionists? No; we are vile slaves."

Camille Desmoulins stuttered, "Let him be killed, with this word on his brow—'Traitor!' and this on his back—'King!'"

Another cried, "Henceforth, let murderers and thieves be buried in the royal vaults!"

At length the Convention agreed to the plan of every member of the Convention voting upon these three questions:—

1. Is Louis guilty?
2. Shall the decision of the Convention be submitted to the ratification of the people?
3. What shall be the sentence?

To the first question, nearly seven hundred as against about a dozen, voted "Yes."

On the second, two hundred and eighty voices voted for the people; four hundred and twenty-three against it.

It was now (January 16) that Danton first betrayed his insatiable thirst for blood.

"I thought," cried he, "we were assembled for other purposes than those of the drama."

"'Tis a question of liberty!" cried several voices.

"Question of liberty?" cried Danton. "'Tis a question of a comedy—that taking off the head of a tyrant with the axe of a King! I demand that we do not separate before we have pronounced sentence upon Louis! His accomplices have fallen without delay, therefore let him fall at once!"

Everything declared in favor of Louis's death by this same January 16. On this day itself, a poor fellow named Louvain, who had been one at the taking of the Bastille, venturing to say that the republic ought to be established without the death of Louis XVI, a friend and companion near him plunged his sword into his breast.

In the evening, a book-pedlar, suspected of royalism, leaving a public reading-room, was accused by the people of distributing pamphlets in favor of the King's cause. He was assassinated with thirty dagger-thrusts.

Upon this day the soldiery swept over Paris, brandishing their swords, singing patriotic songs, and looking eagerly for the least signs of opponents.

In a certain church in Paris, the hearts of past-away kings were kept in silver vases. These were seized and broken open, and the contents cast into the common sewer.

At the Hall of the Convention a fearful scene was progressing—the voting upon the sentence. It is night-time, and the hurriedly raised black hangings suggest more an execution than a

place of justice. The Convention is held in an old monastery—dark, drear, and wretched. A few scattered lanterns make the darkness visible, and throw a pale light upon the faces of passers-by. At the two principal entrances are cannon, the attendant artillerymen with the continuously lighted fuse in hand. The cannon is there rather to be turned upon the members of the Convention than to intimidate the people.

“His death—or thine!”

These were the words each Conventionist heard as he passed into the Hall—words uttered in whispers, but which shook the hearers as though they were thunder.

Persons who knew the various members were present, who received them and commented upon their opinions. As Danton, Marat, Robespierre and Camille Desmoulins passed, the ranks showed all the signs of respect. Others were threatened. Languinai passed through a forest of thrusting pikes to reach the voting table.

The Hall itself was very dark, the benches being filled with young and beautiful women of the people class. Before them were a number of butchers, reeking from their slaughter-houses.

Fifteen hours had the deputies sat—few remained. Of those present, some were in little groups—other had fallen asleep.

The first votes left everything in uncertainty. *Death* and *Exile* were voted alternately.

Vergniaud, the leader of the Girondists, who had sworn to save the King's life, whose vote would control that of all the Girondists, voted *“Death!”*

The King was doomed, because the Jacobins were all certain to vote *“Death”* to a man.

Robespierre started, and Danton said, in a low scoffing voice, *“These are your orators!”*

The last man but one called to vote was the King's cousin, the Duc d'Orléans, Philip Equality. It was thought the ties of nature

and of blood would compel him to vote for exile.

He said these words:—

“My thoughts being fixed wholly upon duty, convinced that whoever shall now or hereafter attempt to establish monarchy in this land is worthy death—I vote *death!*”

This man, this monster to his own blood, had in early youth been so abject a coward, that, during a naval engagement between the French and English, he had gone down into the cock-pit, whence no one could induce him to remove until the action was over. The cowardice of his youth was well supplemented by his voting the King's death.

Even Robespierre condemned him. Returning to Duplay's house in the evening, he said, “The miserable man! He was expected to listen to the pleadings of his own heart, and vote exile; but he would not, or dared not. The nation despises him henceforth!”

The monstrous act did not save him from the Reign of Terror. He died on the scaffold—the most guilty wretch who there ended life.

Followed the man Orleans, a deputy, lying on a handbed. He was dying, and he voted *death!*

A herald arrived from the King of Spain, interceding for the King's life.

Danton rose to speak, without the Speaker's permission.

“Thou art not yet King, Danton!” cried a voice.

“I am astounded at Spain's insolence!” cried Danton. “I desire that war against Spain be immediately declared!”

The intercession damaged, rather than benefited, the royal cause.

The scrutiny of the votes now commenced.

Three hundred and thirty-four voted for exile or imprisonment.

Three hundred and eighty-seven voted for death. Thus *death* was in a majority of fifty-three; but, by subtracting from this number the forty-six voices which had also voted a suspension of

the execution of death, the majorité in favor of *immediate death* was *seven!*

The Girondists, who did not wish for the King's death, had voted his execution, and thereby favored their enemies, the Jacobins, whose thirst for death was unquenchable.

On the morning of the 19th January, Louis, who had been by this time restored to his family, saw Malherbes approaching him. The old man fell on his knees.

"I see," said the King; "Death!"

LIII
Near the block

The King, learning that he was to die at once, became a man almost heroic.

With calm curiosity, and as though making inquiries concerning the affairs of another man, and not of his own, he learnt the particulars of the voting; and he made special inquiries concerning the votes of various members of the Convention.

“Pétion and Manuel,” he said,—“I am sure they did not vote my death?”

No answer returned.

“And my cousin, the Duc d’Orléans,—how voted he?”

Malsherbes bowed his head.

The King now exhibited the first signs of pain—of agony.

“That vote affects me more than all the rest.”

This was as the words of Cæsar, falling, “And *you*, too, Brutus?”

Here a posse of authorities arrived, to announce his sentence to the King, with all the pomp and display of circumstance.

The King stood up, his head erect, his eyes upon his judges, and he listened to his fate—*death within twenty-four hours*—with the intrepidity of a brave man. One look towards heaven, as he heard the words which curtailed his life, and then he was once more facing his enemies.

The communication read, the King advanced, and, taking it, put the document very calmly into a little portfolio.

“Sir,” he said to the officiating minister of the Convention and speaking half royally, half supplicatingly, “I request you to deliver this letter to the Convention.”

The secretary hesitated to take the paper.

“I will read it to you,” said the king; and he commenced. “I

demand from the Convention three days, in which to prepare my soul for God, I require freely to see the priest, whom I am about to name, and that he be protected while extending to me the charity of his holy office. I demand to be freed from the shameful watchfulness which has surrounded me now for many days past. I ask, during these my last moments, leave to see my family when I will, and without witnesses. And I pray most earnestly that the Convention will at once take into consideration the fate of my family; and that they may, after my death, at once be allowed to go whither they will. I recommend to the love of the nation all persons who in any way have claims on me. These are, many of them, old men, and women, and children. Many of them must be in want.”

These words show that even at this point the King had not the least thought of the popular vengeance going beyond himself, and falling on the Queen. He cannot comprehend that they will kill women and children—his faith in loyalty and manhood is too strong to admit of any such suspicion in his breast. The faults of Louis, those rather of apathy than action, were many; but he was a brave and loyal gentleman, who certainly could not comprehend cowardice.

The name of the minister for whose holy office the King asked, and which was written upon the separate piece of paper, was Abbé Edgeworth de Fermont—a gentleman descended from a good Irish family.

The secretary took the two papers; whereupon the King bowed, as though dismissing his ministers at Court, thereby intimating his desire to be left alone.

The minister retired.

When they were gone, the King walked up and down his prison with a firm, steady step. Suddenly he looked up—his fatal appetite, that scourge of the Bourbons, was upon him—and asked for his dinner.

It was served without a knife—a spoon replacing that utensil. He was far more indignant at these precautions than at hearing his death-warrant read.

“Do they think me such a coward,” he cried, “as to deprive my enemies of my life? Do they think if a knife is given me to feed with, I shall save the guillotine the trouble of destroying me? Poor creatures! I am accused of public crimes—I have committed no crimes; and, therefore, why should I so much fear death as to anticipate its terrors. I the innocent, and therefore, fearlessly. I would that my blood might atone for France, and that thereby the troubles I foresee coming be averted.”

At six o'clock, Garat, the reader of the sentence, and Santerre, had an interview with the King, to bring the answer of the Convention to his commands.

The Convention had decided that no farther time should be given to the King. A few members had shown some sentiment of mercy. The reply was the exhibition of half a dozen sabres on the part of the fiercer deputies, who declared that if these men who pleaded for the concession of the King's request were not silent living, they should be mute dead.

These courageous men, however, fought the good fight of pity through five hours.

A majority of thirty-four refused all delay.

One man, Kersaint, protested with a reckless nobleness of courage, which has placed him in the rank of a great heroes.

He gave in this written protest:—

“CITIZENS,—

“It is impossible for me any longer to support the disgrace of sitting in the Convention with blood-thirsty men, when their opinion, aided by terror, prevails over that of good men. If the love of my country has forced me to endure the misfortune of being one in a body of men amongst whom there is a section who applaud the

murders of September, I will at least defend my memory from the charge of having been their accomplice. I have but the present moment in which to do this act; to-morrow it will be too late."

The Convention was angered, not confounded, by this language. The Minister of Justice was charged to inform the Citizen Louis that he could see the priest whom he had named, and that he could see his family without any interference by his gaolers,—but that on the morrow he must die.

The King accepted the decision without a murmur; for he did not so much battle for those days' longer life, as ask for a few hours' pause between life and eternity.

He asked Malsherbes to seek the priest.

"'Tis a strange request to make to one of the school of philosophers," he said, with a smile; "but I have always preserved my faith as a curb on my power as a King. As a consolation in mine adversity, I have proved it in the depths of my prison; and if ever you should be sentenced to a death similar to mine, I trust you may find the same solace in your last moments."

The Abbé Edgeworth and the ex-King were old and fast friends. The priest did not hesitate a moment, and at once hastened to the prison, albeit he knew that the probability was that he would never be free again.

Abbot Edgeworth was taken from his obscure lodging, in the first place, to the Convention, where many of the members made a demonstration in admiration of his courage; for, by this time, to be a priest was to be in danger of death.

With the fall of the King's head, the utter Reign of Terror was to commence.

Garat, while in his carriage, conveying the Abbot to the Temple, broke out into admiration of the King.

"Great heavens!" he cried, "with what a terrible mission am I not charged! What a man is this Louis XVI—what resignation he shows, and what courage! No more human strength could give

such force; in this there is something of the supernatural.”

The priest remained silent; he hesitated to betray himself.

Not a word more was said up to the moment when the carriage stopped at the Temple.

The Abbé remarked that the first room through which they passed was filled with armed men. Thence they passed to a larger apartment, which the Abbé saw had been a chapel; but the signs of religion had been swept away—the altar was broken in pieces.

Here the Abbé was searched for weapons by a number of rough men, while the minister passed up into the King’s cell.

When the Abbé followed him, the old man fell at the King’s feet, and burst into tears, with which the King mingled his own.

“Pardon me,” said Louis, raising him, “this is indeed weakness! I have so long lived amongst my enemies, that I have grown to think little of their hatred, and my heart has grown hard and callous. But the sight of an old friend restores to me that tenderness which I thought was long since dead, and I weep in spite of my will to be unmoved.”

Then, taking the priest by the hand, he drew him into the little turret which served him for a studio. In this room, all that was to be found consisted of a couple of chairs, a small earthenware stove, a few books, and an ivory crucifix.

“I have,” said he to the Abbé, “arrived at that moment in my life when I must earnestly seek to make my peace with heaven, so that I may humbly hope to pass from a weary life to one of peace and quietude.”

With these words, he produced his will, and read it over twice to the Abbé, electing him as his judge in this final act of life. He feared that, in the very act of pardoning his enemies, he might accuse them, and he was specially desirous that any appearance of this nature should be avoided.

His voice only faltered when he spoke of the Queen, his sister, and his children. He lived now only in the love he had for his

family; apart from them, he had resigned all thoughts of life.

A calm conversation ensued. The King inquired after many old friends; speaking, not with the air of a man who is vanishing into death, but with the appearance of a man who, after absence, asks eagerly for those he loved and left behind.

Hour after hour passed away, and still the Abbé waited for the King to give an intimation that he wished to pray with the minister.

At seven, he was to have his last interview with his family; and as this moment approached, he appeared to dread it far more than the thought of the scaffold.

He was unwilling that so great an agony as this parting must necessarily be, should trouble the calmness of his death, which, obviously, he looked upon in the light of a sacrifice.

The Queen and princesses had the news by this time, for the street criers bawled the fact of the next day's execution of the King under the very windows of the Temple tower. All hope was dead; and the only sentiment which swayed them was this: would the King be prevented from taking a last good-bye—would he be prevented from kissing them, and blessing them, before he went forth to die?

One last word—one last kiss!—this was now the boundary of the wishes of the once brilliant Marie Antoinette, one of the proudest princesses, and, as a wife, one of the greatest martyrs the world has yet seen.

At last the members of his family were told that they were to see the King prior to his execution. And this was their joy in the midst of a desolation from which their only relief was death itself.

The poor creatures prepared for this interview hours before it could take place. They asked incessantly of their gaoler if it was time for the King's arrival, and bore patiently with the rough, rude answer only too frequently bestowed upon them.

The King himself, though apparently more calm, was equally agitated. He had never experienced but one affection—that for his

wife; but one friendship—his sister's; but one joy—his children. The cares of the throne may have hidden much of these qualities, but never extinguished them; and, in his adversity, they had flowed back in the shape of a wealth of consolation.

Nevertheless, the King's calmness, almost callousness, appears amazing in its contemplation. Re-entering the ordinary room, or cell, in which he passed his imprisoned days, he began to set in order to receive the Queen.

"Bring some water, and a glass."

Cléry pointed to a caraffe standing on the table.

"No," said the King; "it is iced; and I fear, if the Queen drinks it, that it may disagree with her."

The door, at last, was thrown open, and the Queen, leading her son, threw herself into his arms, and was about to lead him to her chamber.

"No, no," whispered the King; "I may only see you here."

Madame Elizabeth followed, leading the Princess Royal.

Cléry closed the door upon the family; and, for the first and last time since their return to Paris from Varennes, they were *unwatched*. The King was almost dead, and dead men can do no harm, even to revolutionary authorities.

The King gently forced his wife to sit on his right, while his sister he placed on his left; and, as he sat down between them, they put each an arm about his neck, and laid their heads above the heart which, in a few hours, was to cease beating. The Dauphin was on his father's knee, while the little daughter's head lay in her father's lap.

It is said that for more than half-an-hour not a word was spoken; but the sudden bursts of grief, and especially the Queen's frantic, terrific screams, were heard not only throughout the prison, but positively in many of the streets adjacent to the gaol.

Yet nature is very good, and enables us to bear our trials by the force of physical weakness. But soon, indeed, the miserable fam-

ily, their eyes exhausted of tears, were able to talk in low whispers, to console each other, and to give each other many agonized last embraces. This dread agony lasted through an hour and a half. The ex-royal family had been together two hours.

Of those five unhappy people, only the little Princess, aged seven or eight, lived to tell in after years, what happened at that interview. They confided to each other what they had thought about during their separation; repeated promises over and over again to forget and forgive all their enemies, should either of them ever come to power; and, finally, sublime prayers, offered by the King, to the effect that he trusted his death might cause the nation the loss of not one drop of blood. The directions he gave his son (so soon to follow him into the grave) were not royal, but, better, they were Christian.

Those who listened—miserable creatures—heard only a low, sweet murmur.

At last the King rose.

The moment had arrived.

The Queen threw herself at the King's feet, and entreated him to allow her and her children to remain with him all night. This request, in mercy, he would not grant, but warded off the request by gently intimating that he must have some hours' tranquillity, in which to gain strength to die fittingly.

He, however promised his family that they should see him at eight in the morning.

"Why not at seven?" asked the Queen.

"Very well—at seven," he replied.

"You promise?" cried the women and children.

He then led them to the door—they uttering louder cries as he did so.

"Adieu, adieu!" he cried, in a voice equally yearning after passing-away love, and an expression of hope in the future.

The poor little Princess here fell inanimate at her father's feet.

The attention the Queen now gave the child ameliorated the agony of that parting.

The King availed himself of the heart-rending event to turn away. He closed the door, and the agony of royalty was ended.

“Ah!” he cried, entering the turret, where the Abbé Edgeworth was awaiting him, “what a scene! Alas! Why do I love so deeply—why am I so deeply loved?”

He paused for a few moments; then he added, “But I have done with to-day—let me prepare for eternity.”

At this point Cléry appeared, and asked the King to take some refreshment. Louis refused at first; but even at that ghastly pass his appetite asserted itself, and he ate and drank during five minutes—only bread and wine; and this he did standing, after the manner of a traveller hurrying on a journey.

The priest now asked the King if he would like early in the morning to communicate.

The King turned, and a last look of pleasure shone upon his face. He was essentially a religious man, but he had despaired of being permitted to take the communion, for the Convention, amongst other things, had abolished the theory and practice of the Lord’s Supper.

The Abbé therefore sought the commissaries on duty, and asked for the necessary articles, without which, according to the Roman Church, the ceremony of the communion cannot be effected.

The gaol authorities were excessively confused. On the one hand, they were ashamed to refuse this consolation to a dying man; on the other, the constitution of the country then held that this belief in transubstantiation, or the passage of the bread and wine into the actual body and blood of Christ at their raising, was a superstition.

“And if we give you permission,” cried one of the leading men, “how do we know you will not cheat the scaffold of his blood by poisoning him with the holy wafer? It is well known to us that

certain kings have been poisoned in the holy wafer, given to them as the very blood of the Redeemer.”

“I can set that doubt at rest,” said the Abbé. “You can yourselves supply me with both bread and wine.”

The hope of “communicating” elevated the dying King almost to ecstasy. He fell upon his knees, and until far into the night recited the simple, almost innocent, sins of which he had been guilty. A very innocent and simple-hearted man, the list could not have been formidable.

Then he lay down, and fell asleep, as calmly as a little child—as though that final night was to be succeeded by a long and peaceful morrow.

LIV
The sacrifice of blood

The Abbé, meanwhile, prayed unceasingly in an outer chamber, and separated only from the King's by a wooden partition.

He and Cléry, the recently-appointed but faithful attendant on the King, heard the condemned man's breath regular and peaceful, uninterrupted by cries or restlessness. His heart beat regularly, with no more fear than is experienced by clockwork which has nearly run down, and is about to stop.

At five, it was necessary to awaken the King.

"Has it struck five?" he inquired, of Cléry.

"Not yet, by the town clock," the man replied, "but several bells have sounded the hour.

"I have slept heartily," remarked the King; "I suppose because, yesterday, I was very much fatigued."

Cléry now lighted the fire, and helped his dying master to dress.

The King "communicated," the altar being raised in the room in which he usually sat.

He took the substantiated, or, rather, consecrated, bread, with awful gravity, but with utter calmness.

While the priest was disrobing, the King retired to the little turret; and here, being joined by Cléry, the good servant knelt, and requested the King's blessing.

Louis XVI raised his hand, and desired him to convey that blessing, through himself, to all who loved their King, and especially to those of this gaolers who had shown to the royal family anything like pity or kindness.

Then, leading the valet to the window, he gave him, so that those watching through the glass of the doors should not see the act, a seal, which he had detached from his watch, a small parcel, taken from his bosom, and the wedding-ring with which, at their

royal marriage, the Queen had pledged her faith to him. This ring he took from the hand upon which he had worn it since placed there at his marriage.

“When I am dead,” he said, “you will give this seal to my son, and this ring to the Queene. Tell her that I give it up with great pain, and only because I do not will that it should share in the profanity to which, or course, my body will be subjected. And this little parcel has in it locks of the hair of all my family. Give it, also, to my lady. Say to the Queen, and to my most dear children, and to my sister, that though I promised to see them this morning, I meant to spare them the grief of another bitter separation. It costs me more than I can describe, to go without kissing them again!”

Here he wept, for the last time in his life, it being one of the very few occasions when he was moved to tears.

“I give to you,” he added, in a sweet, low, suppressed voice,—“I give to you my last farewell, to take to those I love!”

Cléry retired, weeping, though his tears were an evidence against him which might cost him his life.

A moment passed, and the King, leaving the little room, asked one of the gaolers for a pair of scissors.

“What for, citizen?”

“I wish the Citizen Cléry to cut off my hair; it is the one legacy I have to leave my family.

“‘Tis well,” said the gaoler.

And Cléry performed this ghastly office.

Cléry, turning to the commissaires, said, “And now, citizens, I beg that I may be allowed to accompany the Citizen Louis Capet—he dared not call him King; to do so would have terminated his own live—to the scaffold. I seek permission to perform this last office, and that it may not be left to the executioner.”

“Bah! The executioner is good enough for *him!*” cried one of the more influential commissaires.

The King turned away.

The Abbé, following him some moments afterwards, found the King calmly warming himself near the stove, and evidently contemplating his approaching end with a certain calm joy which was to be envied by very many of those who had condemned him.

“Good heavens!” he cried, “how glad I am that while on the throne, I maintained my faith in the Eternal! What now would be my sufferings, if I had not steadfast hope in the world to come! Oh, yes; above there is a Judge of courage, who cannot be influenced or threatened—who will judge me honestly, and accord to me that justice which has been denied me in this world.”

The winter day now broke, and light struggle between the bars and planks which combined to shut out light from the royal prisoners, one of whom was now destined soon to be free.

The roll of the drum, on one side or the other far and near, now was heard; hurried steps passed; the click of arms could be distinguished; and soon horses, heavily mounted, were heard beating along the street.

A heavier sound—cannon, and strongly-built tumbrils or wagons were heard, taking up their position in the courtyard of the prison, and about its entrance.

The King, true to the last to his marvellous character—which his friends describe, as one not to be swayed by passion, which his enemies analyzed to be one of callousness and incapability of feeling, not only with regard to others, but even for himself—the King commented on those sounds, not as though they affected him and his life, but as though they were an agreeable puzzle he was putting together.

“‘Tis probably the National Guard assembling,” he said, in a half curious voice, to the still praying Abbé, when the first roll of the drum swept through the cold morning air.

A few moments passed, and the trampling of horses’ hoofs at the foot of the tower attracted his attention. Then followed the voices of officers, giving military directions.

“They are come,” he said.

He spoke without impatience or fear, after the manner of a friend quietly waiting for a friend, and at last hearing the amicable step upon the stair.

And now the King’s last torture—not his execution, for that was in mercy extended to him—commenced.

Through two long hours was this poor man tortured by a refinement of cruelty for which there can be found no extenuation, to which no parallel can be discovered.

Through these two hours came frequent summonses at the door. Upon each occasion the King rose, ready. Upon each occasion some poor, petty excuse was made. He himself (the King) opened the door, answered the wretch and coward who tortured him, bowed civilly when he learnt his presence was not required, and closing the door, waited until a fresh summons beat upon his heart.

Ah, posterity cannot forgive those acts! Long must the question remain unsettled whether or not Louis XVI was rightfully put to death. Possibly he but paid the debt his ancestors had incurred. Millions had died of starvation. Taxes annihilated industry through generations previous to the uprising of the people. Even salt was weighted with a tax which caused it to be sold at an enormous rate—thirty pence a pound. Finally, Louis may have been guilty, as a man who was false to his oaths to keep the land of France free of enemies, of calling foreign help to France. It must be felt that when his throne was sinking from beneath him, other kings, in the interests of thrones, being desirous of maintaining Louis upon his, would willingly offer that foreign aid which it is felt Louis had been more than humanly self-denying in refusing. He fell a sacrifice to the errors of the two Louises who had preceded him on the throne—a blood compensation for the waste, maury, and sensuality of half a dozen generations of French nobles.

The measure of the people’s misery being full, they rose, and rose successfully. Their mistake—one which ultimately suffocated

all the good it was intended they should effect—took the shape of success, intoxicating itself with victory.

Give a lesson to kings not to exceed their duty—yes. All France knew that the English Revolution, which sent Charles I to the block, had resulted in a social condition in England which offered an example for France to follow.

But having once passed upon a man the dignity of approaching death; having thrown round him the darkness of the coming tomb—to crush his heart—to humiliate him—to embitter his last moments—to play with his life as a cat with a poor, palpitating mouse—to try to resuscitate the desire to live—to seek to change the calmness of resignation back into the whirlpool of despair—these are not the acts of men, but demons.

Yet let not these acts be set down to the people. In times of trouble, all the scum boils to the surface, and it is the surface we see, not the clarified water below it. Few, very few men completed the murders of September; seven-eighths of all France knew nothing about these wholesale murders until they were achieved.

But the miserable attempt to torture the King's last hour upon earth failed utterly—he was beyond attack. His soul had already passed away.

At nine o'clock there was a tumultuous noise upon the staircase, and now there was a summons at the door. It was thrown open.

As far as the King's eyes could stretch were armed men—all gazing towards Louis.

Santerre appeared, attended by twelve municipals, and ten gendarmes, all of whom fell into two lines in the apartment.

The King turned to the little turret door, and with his hand upon it, looked towards Santerre.

In this final moment all the reserve and imperiousness of a prince returned to Louis XVI.

“You are come for me,” he said, “Await me—and for a mere

moment.”

He paused, closed the door, and knelt at the minister’s feet.

“It is finished,” he said. “Bless me, and let me go.”

A moment, and he rose, came out, placed himself smilingly between the double row of armed men. In his hand was a paper. It was his will. Addressing himself to the man who appeared to be the chief of the squad, he said, “I pray you to give this letter to the Queen.”

The Republicans started, and the act reminded the King of the error he had committed.

“To my wife,” he said, correcting himself, to please the Republican ears.

“It’s no affair of mine,” replied the man addressed, and in savage tones. “I’m not here to carry messages to your wife, but to take you to the scaffold.”

This unhappy creature, one Jacques Roux, had actually been a priest who had thrown off the cassock and joined the revolutionary army.

“True,” said the King, his head falling.

But the name of a man in those ranks was to be made illustrious amongst pitying and tender-hearted men. The King, looking up, glanced rapidly along the two lines of faces to find one pitying look. His eyes rested upon one Gobeau, a man with a frightful name, but possessed of a far better heart.

“I pray you give this paper to my wife.”

Gobeau hesitated, and looked from the King to his comrades, from his comrades back to Louis.

“You may read it—if you will. ‘Tis but my wishes, which I trust the Commune may read.”

The man Gobeau asked the consent of his comrades, and then took the paper.

The morning was very cold, and to complete the resemblance between the fates of the two beheaded Kings, Charles I of England,

and Louis XVI of France, exactly as Charles's valet put a cloak round his master, so that he should not appear to tremble at the scaffold, so Cléry, knowing nothing of the parallel, put a cloak about his master.

Both kings were beheaded towards the end of January.

"I do not require a cloak," he said. "Give me my hat."

As he took it, he shook the faithful Cléry's hand. Then, turning to Santerre, and looking him in the face, he said, "I am ready."

Santerre and his troop rather followed than escorted him.

The King passed down the staircase slowly, and without any signs of tremor. Now, it is in descending a staircase that a man, convulsed by agitation, is almost sure to stumble.

The King did not make one false step.

Reaching the foot of the steps, the King encountered one Mathey.

"Citizen Mathey," said Louis, "you offended me very cruelly last night, and I replied angrily. For the sake of this hour, pray pardon me."

Mathey, instead of replying, pretended to turn his head away, and not see the King. However, it is only just to say, in some extenuation of the brutality of most of those to whom the King addressed himself during the last hour of his existence, that death was now so quickly dealt to any man whose words could be twisted into an expression of even pity for fallen royalty, that it was only at the risk of exposing life that a man could be humane in an answer to any question addressed to him by any one of the royal family.

The King was now crossing the court-yard. He had achieved half the distance before his heart failed him; and, turning yearningly, he looked towards the tower within which the Queen was confined. A moment, and his face was towards the people glaring in at the gate. Once more he looked, as he passed out of the court-yard; then he, death, and eternity were alone!

A carriage awaited him, an armed man standing each side the door. One of these men entered the carriage, and took a front seat; the King followed, and took the place of honor—the right, facing the horses. The Abbé Edgeworth followed, and sat beside Louis. The second gendarme now entered, and slammed and fastened the door, and the carriage was at once started.

Sixty drums lead the way, incessantly sounding, and a mass of armed men surrounded the victim.

The reign of terror had begun, in truth. A Governmental order had been issued, forbidding any citizen to show himself at a window; and the infraction of such an order was, in itself, probably a condemnation to death. The citizens were also forbidden to cross any of the streets upon the line of march.

A strange effect was this procession.

The morning was lowering, cold, dead, and damp; and the noisy sixty drums, purposely used to drown any cry that might be raised, led the way for a hurried, half-disciplined, half-armed horde of armed men; in their midst, a carriage, half-filled with two such as those who formed the escort.

And this procession marched through a double row of steel—of pikes and bayonets, held by silent men. At distances were squads of the regulars, armed and prepared as for an action in the field.

A strange sight! Thousands of armed men—soldiers with cannon and musket, prepared against a numerous foe; a swiftly passing crowd of men, armed to the teeth, jealously guarding a carriage half-filled with two such as they themselves were,—all against—what?

Sixty drums beating to drown—utter silence! Two hundred thousand men, to keep order amongst—space! Armed men!—and that was all!

On the line, not a human being to be seen beyond the serried lines of armed men. Not a woman's form for the eye to rest on—every window blind, every street passed, a desert. Paris was a

city of the dead. Even the market-places were silent, and not even the voice of a child was to be heard.

Cannon gaped at every street corner, the artillerymen holding lighted matches; in a word, on all sides were to be seen evidences of preparations to meet a formidable enemy—on not one was the shadow of an enemy to be seen.

The King could scarcely be perceived through the forest of steel in which he was lost. He wore a brown coat and a white waistcoat. His hair was raised up already for the executioner's hands.

So great was the noise created by the drums, that he could not hear what the Abbé Edgeworth said, or even what he himself said to that self-devoted gentleman.

Therefore he took the minister's breviary, and opened it at those particular psalms which he had learnt in his captivity, suited to his situation. These he began to recite while the priest prayed beside him.

It is said the expression of the two men-at-arms were those of astonishment and admiration.

All these warlike preparations were met by the opposition of seven or eight opponents.

The procession moved from the Temple up to the boulevards, the line of which was kept by the procession, until it reached the place of execution, on that spot which is now the Place de la Concorde. At that point on the line of the march which now lies between the Portes St. Denis and St. Martin, occurred the one sign of any opposition to the tragedy which was about to be completed.

There was a sudden stir; and, suddenly, seven or eight young men, sword in hand, rushed from the Rue Beauregard, dashed forward through the line of armed men, and even reached the carriage, they crying, "Help, help, those who would save the King!"

The leader of these frantically-daring young men was one Baron de Batz, a man of extremely adventurous tendencies. Chiefly by his means, three thousand young men had combined to effect this

diversion in the King's favor, and they were to respond to the call to arms led by Batz.

The three thousand made no reply; the seven or eight devoted men stood alone in the midst of nearly a quarter of a million of armed enemies.

But some mercy was shown, for those about them did not massacre the youths,—they were all very young. They even escaped into a side street; but here they were fallen upon by a squad of gendarmes, rapidly told off for that purpose; and being caught sword-in-hand, they were shot down, and left where they fell.

LV
Execution of Louis XVI

As the Place de la Révolution, the place of execution, came in view, a ray of sunshine fell upon the guillotine—one of those coincidences which the superstitious and the wonder-loving remember and treasure up.

This open space was filled with a hundred thousand of the lowest rabble; soldier thick about the scaffold; and high above the people stood a something, the woodwork of which was painted a blood-color.

This was the *guillotine* !

The guillotine had only just been introduced. It had been invented in Italy, and imported into France by a humane doctor, named Guillotin, whose name was cruelly taken and applied to the machine, an “e” being added to make it feminine—for, according to the custom of most men in most times, a something terrible and merciless is always feminine. If the women had the naming, perhaps the other gender would as frequently be applied to things of terror.

The guillotine was essentially a humane invention. Previous to its introduction, the condemned man knelt down and placed his head on a block. A headsman then with an axe endeavored to sever the head from the body. The last swaying on his part, and instead of death, a wound was the result. Often an executioner, unnerved by the failure of his first blow, would hack and chop many times before the victim ceased to show signs of life, and before the head was off the body.

The guillotine exactly fell in with the views of the equallist Republicans, for they objected to the executioner, because it was a disgrace to a man to be an executioner. On the other hand, the guillotine, consisting of a heavy, razor-like knife, which worked in

grooves, and fell upon a neck irrevocably placed below the knife, the head was separated at a blow, in a moment, and death achieved with the least possible cruelty.

But if the guillotine was merciful—and of this there can be no doubt—on the other hand—it may be questioned if so many people would have been condemned to death during the Reign of Terror if the old slow mode of decapitation had remained.

By a singular fatality the head of Guillotin himself was taken off by the very instrument he had introduced from Italy into France.

All the vagabondage of Paris was present at this execution. The trees bent under the masses of people who had climbed into them. There was not breathing room, while, by connivance of the most bloodthirsty of the revolutionary leaders, the spaces immediately round the scaffold were occupied by the men who had effected the massacre of September.

These men were there to applaud.

But when the carriage containing the King drew up before the scaffold, the mob was silent—even the September men, for a little time, held their peace.

The King perceiving the carriage stop, looked up, and said to the Abbé, “We have arrived, I think.”

The minister replied by a gesture.

One of the three brothers Sanson, the three executioners of Paris, opened the door.

The gendarmes get out, whereupon the King, closing the door, and pointing his hand upon the minister, he said authoritatively to those who were pressing forward, “Gentlemen, I recommend this gentleman to your care. Be brave enough to save him from insult after I am dead. I charge you to save him!”

No one replied.

“I charge you to save him!”

One of them, more sinister than the rest, replied.

“Yes, yes,” he said; “be at peace—we will save him, and let us hear no more about it.”

Louis now stepped from the carriage.

Three executioners’ attendants came forward, and wished to undress him at the foot of the scaffold.

He waved them back, took off his coat, cravat, and turned down his shirt.

The executioners again approached him.

“What do you seek to do?” he asked, angrily.

“Bind you!” they said, seizing his hands.

“Bind *me!*” the King cried, all the passion of centuries of petted and idolized royal blood rising in the veins which were now in a few moments to be empty. “Never!—I will not permit it. Do your work, but you shall not bind me—do not even dream of such a thing!”

This man, the descendant of hundreds of kings, could not, even after recommending his soul to God, uncrown himself. The Convention might call him a citizen—but he had, as all kings must, lived in the belief of that half-divinity which is still in some places supposed to surround a king.

The executioners had their duty to do. Here was a man to be guillotined. Men who were guillotined had to be bound. Then they must bind their man.

They again approached.

A veritable struggle was about to commence at the foot of the scaffold.

The King saved himself from himself in time. He remembered the dignity of his death, and he looked towards the Abbé.

“Sire,” said the man of religion, “compare yourself to One far greater than yourself, who was bound with cords, and who will soon welcome you as a brother.”

The King looked to heaven, appeased, but the royal pride still lingered.

“Truly, only the Divine example enables me to bear this disgrace.”

It is probable this final demonstration, in his very extremity, of his superiority to touch from common hands, helped to harden the nation against the life of the widow. On the other hand, it proved the first occasion on which he showed the least sign of impatience with his tormentors.

“Do as you will,” he said. “I will drink the cup to the dregs.”

Supported by the help of the aged minister, he ascended the steps of the scaffold, and, it must be admitted, with signs of physical fear—the first he had yet shown. Possibly this condition of body was chiefly brought about by the actual physical resistance he had made at the foot of the ladder. But upon coming to the level, all his natural calmness or courage, whichever it was, came to his aid; and, stepping quickly forward across the platform without help, he contemplated the means of his death.

Suddenly, he turned, and faced the people, and used the royal gesture of his life. It was quite natural—a habit of his life—and testified to no violent defiance of his position, and of those who placed him where he stood.

The drummers mechanically obeyed.

“People,” he said, in a voice which was heard afar off, even in the very confines of the square,—“People, I die innocent of all the crimes of which I am declared guilty. I forgive those who send me to death, and I pray God that the blood you are about to shed may not fall upon France.”

The crowd trembled—murmured.

He was about to speak again, when the officer of the troop gave orders to the drums to beat and the King’s voice was drowned.

He had said enough. Nothing could add to the majesty of those few words. The agony was spared him of learning who the man was that gave the order which drowned his last words. It was the Count d’Oyat, a natural son of Louis XV; and therefore by blood,

if not by marriage, the King's uncle—Louis XVI being the grandson of Louis XV.

What a fate! His cousin voted for his death, and the last words he uttered were drowned by the command of his uncle.

The condemned man turned slowly away. As they fastened him to the plank, he cast one look upon the praying minister, and the next moment the plank was sinking forward, carrying down Louis of France, his face towards the earth.

Another moment—the time for the passage of the heavy blade—and Louis of France was dead!

LVI
What follows

I saw Louis XVI die.

“Go,” said Robespierre, “see liberty declared, and a King proved to be no more than a man.”

I stood amongst those at the foot of the scaffold.

I will say no more than this—Louis died bravely, and like a man. And I think the people were sorry. Of course they had more to regret before the Reign of Terror was over.

Robespierre changed nothing in his mode of life after he came to Duplay’s. He drank water, he lived very temperately and frugally, was always master of himself. By the way, another of Duplay’s daughters coming home, Maximilian actually fell in love with her, in a grave, calm way, and it was agreed that, when liberty was completely obtained, and France was at peace, that they should be married, live in a cottage, and hide away from the world.

I had frequently been at the Temple during the incarceration of the King, and often saw various members of the unhappy family. I am desirous that my hearers should believe that the men who surrounded the Capets in their imprisonment, were no more good examples of the revolutionary masses than I an angel. A few hundred ferocious men rose to the surface of the Revolution, and disgraced it. At heart, its adherents sought to make France happy, and the people richer.

But let me return to the course of events.

* * * * *

There is very little known of what the widowed Queen did or said during the night before the execution, and upon that morning itself, beyond the fact that she passed from prayer to insensibility continuously. The entire family seem to have been conscious, from the first, that the separation with the King, on the eve of the exe-

cution, was final—that his promise to see them in the morning was a pious fraud.

As the morning progressed, after she knew by the lessening noise of the drums that he was on the way to execution, her great anxiety appeared to be to ascertain the exact moment when he died, so that from praying for him, she might entreat his soul to pray and plead for her and his children.

The loud cries of “Long Live the Republic,” and the rumbling return of the cannon, were the first evidence she received that all was over.

She appears from that time to have passed into a state of half-unconscious moroseness—a condition which is one of the mercies of nature, and which only ended in her life.

She knew, she said, that he would die like a man, and that was her consolation, when, with a cruelty beyond measure, she was refused any information concerning his last moments.

Cléry, the valet, now, apart from her family, the dearest being to her in all the world, as the man who had been with the King during his last days,—Cléry was now a prisoner, and remained one during a whole month, during which time he had not the faintest approach to an opportunity to give the Queen the King’s last words, or place in her keeping the hair and ring with which the King had entrusted him.

About these relics there is a strange bit of tender history. One Toulan concealed under the most frantic demonstrations of Republicanism, a sacrificial devotion to the royal family. He feared these relics would be wilfully destroyed by some drunken, ruthless hand; and pretending that he would not allow the chance of their being delivered to the Queen, he insisted on their being placed under the keeping of the chief officers of the Commune.

The Queen asked very humbly permission to wear mourning for the King, and this was granted, on condition of extreme parsimony and meanness.

There was a special debate, in order to obtain the Dauphin a few shirts.

The more merciful men of the Revolution fully expected that the death of the King would be followed by the liberation of the Queen, her children, and the Princess Elizabeth. This hope being held out to the Princess Elizabeth, she carried the grateful news to the Queen, who heard it, without interest, and returned an answer almost stupid to this good news. Either she knew that a nation who had not spared her husband would not spare her, who had always been the least liked of the two, or she did not care to live. Probably the latter surmise is the nearer correct.

Her only expression of resolution took place when she was requested for her health's sake to walk in the garden of the prison. She resolutely refused. She said she could not pass the door of the King's prison—could not put her feet upon the stairs down which he had marched to death. It was only at the end of six weeks—at the close of February—that she consented, for the sake of the children, who never left her side, to walk on the platform at the top of the tower. Here, between the battlements of the parapet, she could be seen from the neighboring houses; and this tending to create pity, it was ordered that the spaces between the battlements should be filled up with boards—an order which pleased the Queen, for it shut out from her sight a city which, to her, appeared a mere charnel-house. This intended petty cruelty—which was a relief—took place towards the end of March.

The King had now been dead ten weeks, and Marie Antoinette had yet to live six cruel months.

Her bodily health was breaking, but she had no knowledge of this fact. Her heart was dead. She was simply decaying. For whole nights she would lie awake never complaining, never showing signs of weariness.

Her life had passed into *wailing*. She was weary almost of the love of her children. Upon the face, and in her step, walk, in every

gesture, and at rest, at last, or awake, the woman appeared to be pleading, "Good Lord, how long shall this endure?"

She was now more closely watched. The Princess Elizabeth, at peace, become essentially a religious woman, contrived to obtain intelligence of what was happening. One Huc—once valet to the King when in prosperity—conveyed messages through the friendly Toulan into the prison. These messages were put in the pipe of a portable fireplace, and found by the Princess Elizabeth, who replied in letters written with sympathetic ink, so that only those who knew how to treat them could read their contents.

These letters contained minutes of all that was going in Europe in the royal cause. Many promising lines thus came to the prison. The Queen heard them read, said a vacant word or two, and sank back into her usual condition of partial lethargy.

She only came back to life when she heard the voices of either of her children. Then she lived. When they were silent, she was dead, though her heart still beat.

LVII The reign of terror

The remains of Louis XVI were conveyed in a cart to the graveyard, flung into a hole, and lime cast upon the remains, that the bones might never be found, in order to be exalted into relics.

Paris was silent—except for the voices of the more excited of the Revolutionists, who overrun the city, announcing the death of the tyrant, and proclaiming the advent of liberty.

The body of the people did not respond to this enthusiasm—they did not confound punishment with victory. The body of the King was not cold before the people began asking themselves whether or not a righteous act had been committed. The King's death left this problem to be discussed by the nation. Many years have elapsed as I write and the problem is still discussed—had the people a right to kill Louis XVI?

The result of the King's death upon the more moderate Republicans, and upon those who had agreed to the new constitution, but were Royalists at heart, were in some cases terrible. To many, this execution appeared a sacrilege, which must bring down upon the people who had committed it one of those vengeance in which heaven demands for the spilt blood of one just man the blood of an entire people.

Men died of grief when they learnt the awful facts, and many more went mad.

Women cast themselves in panic from housetops, others from the bridges into the River Seine.

Sisters, wives, and mothers of the Conventionalists, who had condemned lovers to death, shrank from them as from lepers.

One of the principal judges at the trial, Michael Lepelletier, was almost immediately stabbed in an eating-house by one Paris, a hot-headed Royalist, who escaped only for a short time. Tracked, he

shot himself; and upon the body was found a paper bearing these words:—

“I alone did the deed—let no other man be suspected. I did not mean to kill the wretch, Lepelletier, but he came in my way. I was waiting for the parricide D’Orléans, of whom I hoped to rid the world. All Frenchmen have become cowards.”

Three days after, Lepelletier was publicly buried, after the antique Greek mode, and thousands were squandered upon this pump.

Meanwhile the nations were rising against France, although about this time the Prussians had been worsted by the French on the eastern frontiers.

In England, the horror produced was great; and one Chauvelin having returned from London to Paris, declaring to the Convention that the English masses were ready to rise and massacre the King (George III) in his palace, the French ambassador at London was ordered to leave England within twenty-four hours.

The Convention thereupon declared war against Holland and England.

Catharine II, of Russia, revoked the treaty of 1786, by which the French were more favored in Russia than other foreigners; and ordered all the French in Russia to return to France, who would not swear that they abhorred revolutionary sentiments. This Empress joined the coalition against France.

The Convention had already declared war against Spain.

And now, England, Prussia, Austria, Russia, and Spain were all at war with France—which was at war with itself.

Even Sweden had declared against the Republic. Not a friendly national face looked upon France beyond the boundaries.

In mercy to what was now to happen to France, let it be said that, cast upon her own resources, the armies of other people advancing upon her by land, and by sea, despairing of help from

the United States, which had not yet recovered the blood spilt in obtaining her independence, France was panic-stricken at the fear of civil war, and rashly sought, by the most unpardonable acts, to exterminate this probability by the extermination of all those who were suspected of favoring Royalism

The leader of blood amongst the Conventionists, immediately after the execution of Louis XVI, took the hideous form of Marat. Dirty, mean, fetid, disgusting in look and action, he endeared himself to the most foul amongst the lowest by these attributes. But, like Robespierre, who was a very fop in appearance and action, he accepted no public money, and lived most obscurely in three or four garret-like rooms, most meanly furnished. This man was the idol of the commonest people, who saluted him almost as though a God: and he must have had some occult power of attraction, for a woman really beautiful devoted her life and honor to this creature. Nor was he without the sentiment of self-sacrifice; for though dying, though every violent speech he made, which was always prefaced by the cry "*Blood!*" brought him nearer to the grave, he never hesitated to exert himself, and quitted his bed or his bath, in which he passed the greater part of his time, to go down to the Convention and denounce men on the most frivolous pretences.

The moderate party in the Convention—the Girondists—who in theory desired to save the King, and in practice condemned him to death, were by this time in danger. They were in the way of the fiercer party, led by Marat, Danton, and Robespierre, who were to eclipse both; and these Girondists were already in the hands of their opponents, condemned to follow the King to the scaffold.

It was in such language as the following that Marat, who gained a poor living as the editor of a very fierce paper, spoke, in his *Friend of the People* :

"I pray my readers pardon me to-day if I speak of myself; not because I am vain, or a fowl, or because I wish to serve the people,

and, therefore, must justify myself in their sight; for I am accused of being a monster, greedy of blood—a tiger, longing for gore!

“Born with a sensitive heart, carefully nurtured, at twenty-one, I was pure, and had long since given myself up to knowledge.

“My mother gave much in charity, and all she gave passed through my hands. At eight, I could not endure cruelty, and the sight of it enraged me to madness.

“As a child I was weak, and never did I know the joys of childhood. I was so loved, that I was never punished but once, when eleven, and then unjustly. I sprang from the window of the room in which I was confined, and found liberty in the streets, where, even now, only liberty is to be found.”

He concluded this article:—

“Restored to health, I only thought how I could be useful to the cause of freedom. And yet they accuse me of having sold myself,—I, who could amass millions by merely selling my silence,—I, who am in poverty and want!”

Strange enough, like Robespierre, Marat firmly believed he was an instrument in the hands of God. “The Revolution,” he would say, “is the Gospel, and I am its apostle.”

But all the raving in the world could not hide the fact that France had suddenly become poor. To be rich was to run the risk of being accused of being an aristocrat. And as all gold and silver was in the hands of the rich, and these were flying from France, the land was actually being drained of specie.

Paper money was issued—a currency which the people mistrusted, as the people always mistrust the unusual; and the Girondists were popularly accused of causing the disappearance of the precious metals.

The walls of popular hate were closing round that score of devoted men.

The aspect of the land was horrible. People feared to go about

in anything but rags, dreading to be supposed rich, and therefore only fit to die; land remained uncultivated, for its owners had fled; and the half-destroyed, empty houses of the nobility began falling into ruins. Not a carriage was to be seen, nor a jewel, nor any sign of luxury. All was abject, wretched, debased. The bakers' shops were almost like prisons (to this day, bakers' shops in Paris are often barred); and the only prodigality was that of wine, the many years store of which flowed in terrible abundance. It was cheaper than bread, and steeled the heart to pity. Commerce had ceased, and not a sail beyond that of a French fishing-smack was to be seen in the French waters.

Marat now advocated the pillage of every store-house in the land, and the hanging of some of the owners in their own gateways, as an example to the rest.

And now that which was most feared occurred—civil war. La Vendée, in the north-west of France—the Brittany of to-day—rose almost to a man, and defied the republic.

Spain now began to pour her soldiers upon the south, while Austrians and Prussians were gaining victory after victory in the north and east.

So north, south, east, and west, enemies' faces were turned upon France, while England was preparing to sweep her navy around the whole of the coasts of the now devoted land.

The Convention commanded that a black flag should float from the towers of the Cathedral of Notre Dame de Paris.

The theatres were closed.

Only one cry was heard in the streets—"To arms—to arms!"

Danton and Robespierre now quarrelled. One Legendre undertook to reconcile them, and they met without previous warning. Danton, a bull-dog in ferocity, and with the bull-dog's generosity advanced, and held out his hand. Robespierre, with the silent stealth of the tiger, which waits and pounces, affected not to see it, ate his dinner in silence, and went away, after the utterance of a

few words, which were the first that openly indicated his intention of betraying Danton.

Danton was beginning to repent. His remorse was natural. He had lost his wife, whose death had been accelerated by terror. Unable to endure his loneliness, he sought another wife; her parents rejected him with loathing. But, after a little, they pitied his misery, and gave their daughter to this strangely compounded man.

Danton now contemplated what was done after Napoleon had reigned and lived, after Louis XVIII had reigned and died, after Charles X had been driven from the French throne—the giving of a King to France, not belonging directly to the hated Bourbons, but to the younger branch, the Orleanists, the leader of whom, Philip Equality, had voted Louis XVI's death. He was never crowned; he died on the scaffold. His son, Louis Philippe, ultimately became King of France.

Philip Equality refused the proposal.

Meanwhile, the convention was becoming a mere field of battle. On one particular night, the two sides clash—poniard is drawn, a pistol is clapped to a breast, and murder is nearly done. It is felt that one party must be swept away, or nothing will be done. The moderate party, the Girondists, twenty-two in all, are to-night nearer the scaffold by a long journey than they were in the morning.

Marat is declared a traitor by two hundred and twenty voices, against ninety-two. Marat defies the vote, throws himself into the arms of the people, and is borne home in triumph.

The people rise in his favor.

On the 24th of April (the Queen has been waiting death during three months) Marat is strong enough to appear and defy Parliament. He commands them to declare him innocent of treason. This defiance is carried to the thousands of armed men waiting the issue outside the House of Assembly. A cannon-like roar from the people declare their will—and he is pronounced innocent.

The people place him on a plank, the throne of the people, and

bear him through the streets, after crowning him with flowers.

“It is you, the people,” he cries, “who crown themselves upon my head. I am the King of Poverty. May every head, which would rear itself above the level of the people soon fall, when I cry ‘*Kill!*’”

A few days, and, in his arrogance, he says to his brother Conventionists, “I hold you as a little water in the palm of this hand; and as readily as I spill it, so I can spill the blood of all of you!”

By this time, Philip Equality, for what he had been—a Duke—had become hated of the people. Strangely enough, he who had been so cowardly as a youth, now, when his life was threatened, became brave. When he was arrested, he was perfectly calm; when separated from the elder of his two sons, he was perfectly resigned. He had turned from his family to serve the people, and he now wore their chains.

The people now demanded the deaths of all the leaders of the more moderate Conventionists.

“*Death to the twenty-two!*”

The people had slain a King—therefore they began to demand the lives of those who sought, as Republicans, to govern the stricken land.

LVIII
Wholesale massacre

The twenty-two deputies were already condemned by the will of the ensanguined mob.

On the eve of the last day in May (1793), of those twenty-two, only one, the leader, Vergniaud, slept in his own home. The others feared an assassination, and sought the aid of friends.

A vote being carried against the moderates, the victors proposed to walk with the people through the city, which was illuminated. The Girondists, as a measure of precaution, joined in the procession.

While the procession was progressing, that now organized band, the Revolutionary Committee, sent to arrest Madame Roland's husband.

That evening, Roland, who does not show well in this business, fled into hiding. Madame Roland then determined to go down to the Convention and upbraid it. So far, the French had not begun to behead women. Starting from her home, she was surprised to find the city had been suddenly illuminated. Making her way to the Convention, she found it closed. And she learnt that the moderate party were overthrown, and that they would soon be headless.

She returned home, to await her fate. She did not seek to fly. Roland, poor man, remained in concealment—only, after a time, to be ashamed of his cowardice, and to commit suicide.

She prepared to send away her daughter to trusted friends, made up a packet of clothing to take with her to prison, and waited. At midnight, they came beating at her door, and she had to be awakened; for no fear of death deprived her of that balm of life—sleep.

“How much you are beloved!” said the leader of the sectionaries, seeing the eagerness with which the young daughter kissed

her mother.

“Because I love,” she replied, proudly.

Reaching the carriage waiting for her, she was asked if she would have the window closed.

“No,” she replied; “I have done no harm, and I can face my enemies.”

“You are braver than many men waiting the decree of justice.”

“If in France there were justice, *I* should not be seated with *you*. I shall go to the scaffold as fearlessly as I go to prison. I despise life.”

Marat now became supreme. “Rise, sovereign people!” he cried; “no man dare oppose you.”

There was never given a more fearful impetus to murder than these words.

What it pleased men to call a Committee of Public Safety was now organized, and its operation was the killing of every human being who could by any means be made to appear not utterly to sympathise with the seething mob.

The Convention existed, but its power was completely at an end. Its votes were laughed at. Queen Guillotine was the one power left in France.

Every day the foreign arms directed against France obtained successes. Meanwhile, the land was like a vessel without a rudder. No man was strong enough to control the mob. Indeed, it was only when Napoleon Bonaparte rose, that internal peace was established. It is not to be wondered at that he came to be looked up to as a demi-god.

Twenty thousand Royalist volunteers were now in arms against Marat, in one department of France alone.

Marat was at this time King of Paris. Robespierre was waiting. Danton was threatening and trembling at the same time. Another week, and the foul Marat would have conquered both, and been proclaimed, by the voice of the streets, President of the Republic.

But his hideous career was to be arrested by the feeble hand of a girl—Charlotte Corday.

Just before the commencement of the Reign of Terror in France, there might have been seen in a quiet corner of a quiet old street in Caen (that city in Normandy so much mixed up with the early history of English), a quiet old house, called the Grand Manor—a house around a courtyard, in the centre of which was a mossy fountain. Near this fountain, through the sunny hours, might frequently be seen a very beautiful girl, the niece of an aged woman, who was the maiden's aunt. This was Charlotte Corday. Fair of skin, and grey of eye, her hair was what had not inaptly been termed gilded-black. In other words, it was black hair, golden-tipped, with golden lines veining it. She was always dressed plainly, in brown cloth, and her voice was sweet and lingering. No man has ever breathed a word against her character.

By a peculiar course of study—which it is needless to analyze—she had brought herself to that condition of mind when the sufferer experiences the belief that a self-sacrifice of some nature must be made, in order to appease an inexplicable, unknown longing to do some good—a something which is supposed to be good—in the world.

She was essentially a Republican; but gradually, slowly, the conviction enchained her, that Marat was its monster, and that he must die. Her resolve appears to have been hastened by the departure of her lover, who joined the Caen volunteers. This gentleman, one Franquelin, was, it is said, accused by Marat as a conspirator against the republic, and assassinated by villains hired for that purpose. He did not die on the spot, as it was at first reported, but returned home after Charlotte Corday's execution. His last words were an entreaty to his mother to bury with him Charlotte's portrait, and all the letters she had ever written to him.

Supplemental to the latter motive, Charlotte Corday believed Marat was ruining all France. Here she believed truly.

She obtained a letter to one of the Conventionists. No one had the slightest idea of her intentions. She retained a sweet, soft gaiety, which was quite natural to her, and which accompanied this lady to the scaffold. An anecdote is very characteristic of her life. Just before she started for Paris, passing a *café*, outside of which some men were card-playing, she said, "Cards! Do you know your country is dying?"

Taking a sheet of drawing-paper one morning, she said, "Aunt, I am going to sketch the hay-makers—kiss me."

Going out, she met a child, of whom she was very fond.

"Here, Robert," she said, giving him the drawing-paper; kiss me, and be a good boy. You will never see me again."

She chattered in the coach most of the way to Paris. One young man fell in love with her, and asked to apply to her friends. She mirthfully repulsed him, and told him to wait, at least for some days.

It was now July. On the eleventh of that month, Charlotte Corday reached Paris. At five in the afternoon she retired to rest in a public-house, and slept until next day, when she presented her letter at the house of the conventionist, Duperret. When she saw him, she vaguely entreated him to flee from Paris. "After to-morrow evening, she said, "it will be too late."

Duperret spoke of her as a beautiful girl, slightly deranged.

Her great desire was to remain unknown by name in connection with the death of Marat. With this view, she determined to kill him before the people, so that she might at once be torn to pieces, and her mutilated face be beyond recognition. But she learnt that Marat was so ill that he could not appear in public again. He still issued, daily, stronger and more defiant demands for men's lives. It was said he remained at home from fear of assassination. Charlotte Corday resolved to seek him in his home.

She wrote this letter:—

“I have just arrived from Caen. Your patriotism allows me to be presumptive enough to hope that you will hear privately what I have to say concerning events in that city. I shall present myself at your door about one o’clock. I pray you for the good of all France—receive me!”

She went to his house, and was refused admittance. She wrote another letter:—

“I cannot believe that it was you yourself refused me admission: you are too good a patriot. I repeat, I have important news to tell you; that I have just arrived from the north, and I have secrets to disclose. I am persecuted. Will *you*, then, not aid me?”

At seven the next morning she dressed herself very carefully. She wore a white dress, with a silk scarf crossed over the breast and knotted behind—a white Normandy cap, bound with a green ribbon—her hair falling over her shoulders. Her face was bright, fresh-colored, her countenance smiling.

Thus she presented herself at the house occupied by Marat, who happened to be in his bath, which he used, not for its cleanly offices, but because it reduced the bodily inflammation which had now become habitual to him.

The house, which bore all the aspects of that poverty in which Marat was really plunged, was jealously guarded. But what men could suspect a beautiful girl, clothed in brilliant white, her face flushing with youth and beauty?

Charlotte Corday stepped from her coach, and approached the house. She reached the outer door of the apartments in which Marat lived, and there her entrance was jealously opposed by Albertine, Marat’s mistress, and a female friend.

Marat, hearing the altercation, and associating the pleading voice with the letters he had received, imperatively ordered the applicant to be admitted.

Now mark what occurred. The woman Albertine, offended,

walked away, her friend followed her, and Charlotte Corday was alone with Marat.

The room was dark, close, and smelt abominably. He was wrapped in a dirty sheet, and sitting in a bath, across which was a rough piece of wood which he made his desk, for he passed hours in the water. He was writing when Charlotte Corday entered. He had finished this sentence:—"I demand that every man in France who has the blood of the Bourbons in his veins, however little, shall be put upon his trial, and his wife and children also."

She approached this human monster, her eyes downcast. He spoke to her imperiously—"What is the state of Normandy?"

"Certain deputies have taken refuge in Caen."

"Their names?"

She gave certain names, and he wrote them down.

"Good!" he said; "before another week is past, they shall be guillotined."

At this moment she raised the dagger she took from the breast of her dress, and plunged it down into his bosom.

"Help, my dear, help!" he cried, and fell back dead.

Albertine, the woman, and a man named Basse rushed forward in time to see his last-drawn breath. By this time the water was like that crimson stream Marat was forever demanding. He was bathed in it himself now.

She did not attempt to escape. She drew out the dagger, let it fall, and took two or three steps to the window. The man Basse caught up a chair and beat her down, whereupon the woman, Albertine, trampled upon her.

The news spread in an incalculably short space of time, and the seething people called up into the air, "Throw her out to us; we are waiting."

Soldiers rushed in, forming a hedge of steel about Charlotte Corday, and beat back the blaspheming crowd.

Charlotte showed no fear, crossed her hands ready for the

cords, and her first words were "Poor woman!" in reference to Albertine, who was rending the air with her cries.

She said afterwards she had not asked herself the question, "Could this man be loved?"

"Poor people!" she said to those who endeavored to tear her to pieces; "you desire my death, whilst you owe me an altar for having freed you from a monster! Oh, throw me to the people," she said to the soldiers; "as they regret him, they are fit to be my executioners!"

She was not cast among the people—at least, she died to peace. She boasted of her act, and declared herself a martyr.

Paris turned pale at the news. The panic reaching the Convention, business was arrested. One Henriot, the Commandant-General of the National Guard, entered. "Tremble!" he cried. "Marat has been assassinated by a girl, who boasts of her deed! Tremble! Such a fate threatens all! Mistrust green ribbons, and let us swear to avenge the death of this great man."

Charlotte Corday, accused of murder, stood beautiful and smiling in the midst of accusers, all of whom wore fierce looks of hate and rage.

She was fearless until she reached the street, when the blaze of shouts so terrified this young country girl, that she fainted. Restored to consciousness, (they had bound her weak hands), she cried, "Alas! Do I still live?"

Then quite consistently, she thanked her guardians for saving her from the crowd.

She never for one moment looked upon her act as a crime. When interrogated at her trial, she adhered to this statement:—"I saw civil war enveloping France. I considered Marat its chief cause, and to save my country I sacrificed myself, and slew him."

That her virtue was attacked at her trial, is a condition of things which clearly proves how deeply dyed in prejudice by this time had become the revolutionary tribunals.

One Chabot under pretence of suspecting a concealed paper, tore off her breast kerchief. She leaped back at the outrage, the string of her dress broke, and her fair chest was exposed to the gaze of a number of savage men. Her hands were corded, so she could not save herself from degradation; and her virtue gave of itself her best proof, for she crouched down to hide her disarranged dress. Entreating them to untie her hands, they complied; and turning her back to the wall, she rapidly completed her toilette. Where the cords had been, the flesh was marked with great blue bands; and very meekly she asked to be allowed to put on her long gloves before the knots were again tied. Upon her dress, after her death, was found pinned a long address to France, in which she entreated all men to destroy the Jacobins, and save France.

She was condemned to die the following morning. An artist, during her trial, having been remarked by her drawing her face, she requested he might complete it, and the painter was introduced to her cell. One man endeavored to save her by maintaining she was insane. In this shape of pity, he nearly lost his own head.

She wrote of Marat finally:—"Pardon me, oh men! The name of Marat dishonors your race. He was a beast of prey seeking to devour France by war and hate. I thank Heaven that by birth he was no Frenchman."

She was pained by the accusation made by Chabot, the wretch who had torn away her neckerchief, who declared she had been his mistress, far more than by the thought of approaching death. "Chabot," she wrote, "is a mere madman. I never even dreamed of this man. He need not be feared—he has not intellect enough to be dangerous."

In the same paper she said, "All Parisians are such good citizens, they cannot comprehend how a useless woman, whose longest term of life would be good for nothing, can calmly sacrifice herself for her country. To-morrow, at twelve, I *shall have lived!*"

Again she said, "'Tis crime gives the shame—It is not the

block.” This is the verse of the great French poet Corneille, who was her ancestor.

Tried at eight in the morning, and knowing she should die at mid-day, she said, upon leaving the prison, “Madame Richard, pray let my breakfast be ready upon my return, or we shall not have time to take it together.”

At her trial, it being maintained that the nature of the blow which killed Marat had been that of one accomplished in the use of the dagger, she cried, “Miserable wretch—he takes me for an assassin!”

The counsel for her defence urged that she only pleaded that in killing Marat she was doing a public good.

The jury directly found her guilty, and ordered her property to be confiscated.

“Sir,” she said to her defender, “you have done well. But I cannot pay you, for you have heard how my property has been seized. However, I do you this honor; I pray that you will pay the few pieces of silver I owe to the prison people—they ought to be paid.”

Going back to her prison, where the painter finished her portrait, she conversed about painting.

A knock at the cell-door, and the executioner entered, carrying scissors with which to cut away her hair, and the red garments worn by the condemned on their way to execution.

“Sir,” she said to the painter, “I can only offer you a lock of hair.”

And taking the gaoler’s scissors, she cut a lock of the wonderful hair.

A priest coming, she said, “I thank those who have been kind enough to send you, but I do not require your services. The blood I have spilt, and my own, which I am about to shed, are the only sacrifices I can offer to the Eternal.”

The executioner now cut off her hair, and flung over her head the red garment.

“This,” she said, “is the toilette of death, arranged by somewhat rude hands, but it leads to immortality.”

As she stepped upon the cart, such as carried all those condemned to death to the place of execution, a violent storm burst over Paris. Women danced about the death-cart, uttering imprecations; hers was the only calm face to be seen. Strangely enough, the rain wetting the red flannel—her only covering to the waist—it clung to her skin, and betrayed her to be exquisitely formed, especially as her hands were so tied behind her that she was forced to hold herself upright.

As she neared the scaffold, the sun appeared, and the gold threads in her hair shone out magnificently.

The leaders of the rebellion, Danton, Robespierre, Camille Desmoulins, standing at a window, saw her pass. She had preserved them from Marat, but, at the same time, she had shown how a tyrant could be slain. She saved their lives by her act; but she taught, also, how they might be taken.

One Adam Lux, a German, was hopelessly stricken by love as she passed along. He followed to the scaffold's feet, asking to die with her.

Reaching the scaffold, she turned pale, and, for one moment, shrank; but the next, recovering herself, ascended the steps as rapidly as her long red dress and pinioned arms would allow.

When the executioner pulled down her dress, that her neck might be bare, she was for the last time outraged while living. She placed herself upon the plan, and, the next moment, her head fell.

Legros, a miserable scaffold-dog, took up the head by the remaining hair, and struck at the cheeks. It is said the skin grew scarlet, as though the modesty of Charlotte Corday outlasted her life.

Did her face change color? Some hold that the head has consciousness all power after being severed from the body, and that it can see and hear. Nay, it was urged during the Revolution that the

passion of the heads remained, because the interior of the wicker baskets in which the heads were carried away were often found to be gnawed, as though the teeth of the heads gnashed after separation from the body. For my part, I believe that this gnawing was effected by rats, which at that time, even more than now, overran Paris.

Such was the death of Marat—of his murderer, whom we cannot praise. But who can blame her? Assuredly her death was necessary to purge her of assassination, to some extent.

Adam Lux, wild with love, published a defence of Charlotte Corday. He was seized, and, three days afterwards, died by the very knife which destroyed her life.

Chénier, the patriotic poet, sang her heroism. He was soon arrested, and therefore beheaded.

But what good had Charlotte Corday done?

She had strengthened the love of the people for desperate measures; she had made a martyr of their most foul leader. She gave a dignity to those who advocated the scaffold. The liberal twenty-two knew that this last act annihilated them.

LIX
Marie Antoinette

The Convention ordained the *worship* of Marat, and cast his corse to the people as an idol.

He was called Cæsar, and his funeral was modelled upon the historical narrative of that given by Rome to the great Julius.

The body was carried by torchlight to the garden of the house in which he made his most inflammatory speeches; and there he was buried under trees heavily laden with countless brilliantly-illuminated paper lamps.

His head was placed in an urn, and hung in the centre of the Convention. His memory was decreed an altar, and at its foot his admirers appropriately called for blood.

The enemy was now approaching on all sides, and thousands more Royalists were in array.

Meanwhile Danton was sinking in estimation, Robespierre rising, for Robespierre was a patient man.

Danton, dazzled with his new wife, wished to live the life of a small country gentleman. It was too late.

Robespierre was breaking in health, but his temperance would stand him in good stead of health for a long while. His motto was "Wait."

The Committee of Public Safety was meanwhile reaping a rich harvest of death.

Money was no longer to be seen.

Bread was rare.

People were dying of starvation (especially the old) in every street.

The more cruel of the Conventionists carried by acclamation these decrees—the true legal inauguration of the Reign of Terror:

“Six thousand soldiers and twelve hundred artillerymen to do

blindly the bidding of the Committee of Public Safety.

“All men who have been in the Government occupation during the late King’s life, to quit Paris.

“The delivery of the Revolutionary Tribunal of the Moderate Conventionists.

“The right to search any house at any hour of the night.

“The transportation beyond the seas of every common woman in the land.

“Finally, the payment of workmen who should leave their shops to follow up the public service.”

By these measures the mob were not only encouraged to take life, but paid to do it. Nothing could save such a system resulting, if long continued, in national death!

By the way, *Sunday* was chosen at the best day for working these mob committees.

This was followed by Merlin’s decree, which provided for the arrest (without proof) of any suspected person, and of all those who, not working, were enabled to live in a better condition than one of penury. This was an attack upon all people who had hidden money. In fact, starvation had by this time become the only mode of avoiding the guillotine.

Prisons were not large enough to contain prisoners, and all the confiscated churches were converted into gaols. Death was decreed for almost every act of life—certainly for every act of pity.

A hundred men, less two, were beheaded in sixty days in Paris alone.

The Queen was too noble a victim to escape.

The Convention suddenly ordered her trial, and commanded her separation from the two children.

Now all the lethargy which has possessed her since the King’s death departs, and she becomes as a lioness fighting for her young.

By this time, all the beauty of Marie Antoinette had vanished, and there remained a very broken old woman, aged about a little

more than thirty, with very scanty white hair, falling in patches from an almost bald head. The body, as the soul, had shrunken—a skeleton remained, covered with mere skin.

This was the Queen, who leapt into life when her dulled bearing comprehended that she was to be separated from her children. They had but the mercy only to remove the son.

The boy clung to his mother, who lost all dignity, dug her nails into the child's flesh, and called upon the men to kill them both.

For two hours this lasted, and then she became a woman again—a mother; and dressing him to look as smart as possible, she gave him up with her own hands to his gaoler, Simon, who took him at once to the room where the child was destined to die. For two days and nights the child lay upon the floor, taking neither food nor drink.

The Queen never took her son in her arms. He was to outlive her but a little time, and then die of sheer ill-usage and neglect.

The Queen, however, still had her husband's sister and her daughter with her. The only consolation they had, was ascending to the platform of their tower, to catch a glimpse of the boy on the platform of the other tower.

Simon's work it was to deprave the body and soul of the wretched child. He forced him to drink strong wine, and made him answer to the name of "Wolf." He beat him if he wept, compelled him to sing obscene songs, while he (his master) smoked and drank.

Once, he nearly destroyed one of the poor Prince's eyes; at another, he raised a poker against him. Sometimes he was kind; and, upon one occasion, he said, "Capet, if the soldiers come and deliver you, what will you do?"

"Forgive you," said the child.

The man Simon actually wept, but he cried immediately afterwards, "There's some of the blood of the lion in the whelp."

In the middle of the night of the 2nd of August, the Queen was

awakened, and told she was to be removed *alone*, to another prison.

In vain the women threw themselves at the feet of the men. They had but their duty to do.

The Queen was compelled to dress before them, while they ransacked the room, and seized every little object the Queen still retained. The miserable creatures left her a handkerchief.

And now, exactly as Louis XVI had told her children to forgive their enemies, so now desolate Marie Antoinette told her daughter, in her last words to the poor child, to forgive those who parted them.

“I give my children to you, sister. Be a second mother to them.”

For precisely as Louis appears to have had no conception of the monstrosity of putting a woman to death, so the Queen, in leaving the Temple, appears not to have supposed for one moment that the Princess Elizabeth would be claimed by the scaffold,—she who had led the life of a true woman, who had nursed and helped the people, and never joined in the frivolities of the Court.

The Queen was taken to the prison of the Conciergerie, which is composed of the dungeons below high water mark, to be found amongst the foundations of the Palace of Justice.

To a wretched cell, having in one corner a straw bed, and by the light of one candle, was the ex-Queen taken.

A woman desirous of death in the dungeon of a stronghold, and yet they only believed her safe when two soldiers, swords drawn, stood at the outer door watching, with orders not to lose sight of the Widow Capet, even when asleep.

Madam Richard, that good woman who tended Charlotte Corday in her last moments, was the Queen’s most humane gaoler. She found something like furniture for the cell, procured wholesome food for the captive, and often brought a low-whispered message from the royal prisoners still in the Temple.

A little while, and the dampness of the cell rotted the Queen’s

only dresses—two very common ones; and her under-clothing becoming in tatters, she was half naked.

Marie Antoinette finds peace at last

Marie Antoinette in her last prison, however, was not without pitying friends. The fierce communists ordered that she should drink the water of the Seine, drawn as it flowed past her prison-walls; but an honest couple, named Bault, obtained the posts of chief gaolers at the Conciergerie, in the full aim of assuaging the Queen's wretchedness. Instead of Seine water, the poor prisoner found daily in her cell refreshing draughts of water drawn from that well at Versailles which was the Queen's chief cellar. She was a great water drinker.

Madame Bault, to affect harshness, never entered the Princess's cell, asserting that to do so was to be contaminated. The royal tradespeople of former days—especially the fruit-women — brought little offerings secretly; and so it came about that the Queen, in her last prison and days, ate such pure, simple meals as those which had been her favorite food in the old days—a piece of melon, a handful of figs, a little bread and a glass of water from her favorite well.

The two gowns which the Queen possessed—one white, the other black,—and which she wore alternately, soon fell to pieces in the damp prison. Her underclothing was always wet; for between her and the river there was only the part protection of a wall.

Human nature demands some work. Not allowed writing or sewing materials (Bault's daughter mended the Queen's tatters, and gave away the little fragments which she cut away in the process as relics of the poor lady), with a pin she scratched her thoughts upon the driest portion of the walls of her prison. After her death many of these sentences were copied by one of the commissioners. They were mostly German and Italian verses bearing

reference to her fate, and little Latin verses from the Psalms. No French did she use, for she had been brought into the land where that language was spoken to be cast into prison, and to suffer death. The drier walls were covered with these mute appeals.

Some idea may be gained of the cruelty exercised towards the desolate prisoner, when she, asking for a lighter coverlet, and Bault forwarding the request to a high authority, the latter received this reply:—

“Take care! Another sign of sympathy such as that, and you will visit the guillotine before she does!”

Another shape of industry did the poor Queen find. She wished to leave her daughter a memento of her last days, and she had nothing to give; so she converted a couple of bone toothpicks into knitting needles, pulled some worsted shreds from the heavy old coverlet which they refused to replace with a lighter, and knitted a—garter. This she dropped near the friendly Bault, who, with the heart of a father, understanding the poor little bit of workmanship, let fall his handkerchief, and so possessed himself of the little treasure. After her death the tribute reached the young Princess for whom it was worked—truly a message from the grave.

A few days before her trial, possessed by something of mercy, arrived, by force of which she was relieved from the continuous stare of the guard set to watch her. By this relief, she was enabled to kneel, from which act she had been warned throughout her confinement.

On October 13th, Fouquier-Tinville notified to Marie Antoinette the fact of her having been indicted for high treason.

She listened to the reading of the indictment as though to a death-warrant—the shape, in fact, it really took.

As a matter of form, she chose two counsel for her defence—men who had secretly sought the appointment, and who, afterwards, of course, paid for their pity with their lives.

On the 14th, at noon, she made as elegant a toilette as she

could—hid the rags and the patchiness of her white hair as much as possible, and went up the stone stairs of her dungeon to the judgment-hall above her prison. The passages were full of people, who reviled her as she passed along. She bore her head well up, but she could not change the fallen mouth, the pinched nose, tarnished eyes, and shrunken, weakened body. But the black circles round those eyes artificially increased their failing brilliancy, and they fired glances of scorn and fearlessness at her glibb enemies. She had never possessed the humble, religious feeling and sweet patience which distinguished Louis. A perfectly pure woman, at heart, she was somewhat of a Voltairean; she despised death, and feared no power. We are as we are made; so, in her final trial, she met the scowls of the people, chiefly of women, face to face. Some authorities say that one girl uttered a cry of pity as the Queen passed—she was strangled. These unsexed wretches had undertaken to accompany the Queen to the scaffold with every possible indignity.

And she stands before her judges.

“What is your name?”

“I am called Marie Antoinette, of Lorraine, in Austria,” she replies, in a low, musical voice.

“Your condition?”

“Widow of Louis, formerly King of the French.”

“Your age?”

“Thirty-seven.”

Fouquier-Tinville now read the indictment. It was the summing up of all her declared crimes of high birth, condition, and rank. She was quite guilty of all these things. The chief accusations were merely echoes of all that had been whispered of her in the foulest places. She was accused of prodigality, licentiousness, and treason to France.

She showed no sign of emotion, beyond an unheeded movement of the fingers over the bar of a chair, as though they were recalling

some half-forgotten music.

She answered all questions quite patiently, showed sorrow only when reference was made to the Princess de Lamballe, and only lost her quietude when one Hébert was called. It is to be hoped this man was mad. At all events, he spoke to the Queen's acts while in the Temple; declared that she was depraved and debauched, and that she had even corrupted her own son, "that she might poison his body and his soul, and so reign in his name over the ruin of his understanding."

This man was mad—there can be no doubt upon the point: he even included saintly Madame Elizabeth in this frantic idiotic accusation.

Heaven be thanked, those present turned upon him, and cried "Shame!" The Queen herself shrank, raising her hand as though to guard her from the wretch.

But one juryman was nearly as bad as Hébert.

"Why does not the accused answer?" this foul wretch asked.

"I do not answer," she said—and once again, it is said, she looked radiantly beautiful in her momentary indignation—"because these are accusations to which nature refuses a reply."

She turned to the women, with whom the court was crowded.

"I appeal from him to all mothers present."

To the honor of these women be it said, they cried Hébert down—and so he passes out of this history.

The Queen met questions having reference to the King with equal calmness. It being alleged that she endeavored to obtain ascendancy over him through his mental weakness, she replied, "I never knew that character of him. I was but his wife, and it was my duty and my pleasure to yield to his will."

By not one word, tending to save herself, did she injure the memory of her husband.

One line in the trial is enough to show what a mockery it was.

The Public Prosecutor cried, "All France bears witness against

this woman!”

For form's sake, the jury deliberated an hour. She was recalled to hear her sentence, but the cheering and screaming of the people told her its terrors before the judge spoke—*death!*

Nine months since the King died, and now there was an end to her weary waiting.

Asked if she had anything to say why the sentence of death should not be carried out, she respected herself in her very silence, and turned away, as though quite prepared for execution.

It was now five in the morning, and her last day was come. At half-past five she was permitted to write a letter to the King's sister, Madame Elizabeth. This lady never saw it. The document was found long afterwards amongst the papers of one Couthon.

“I write to you, my sister,” she begins, “for the last time. I have been condemned, not to an ignominious death—that only awaits criminals—but to go and rejoin your brother. Innocent as he, I hope to show such firmness as the King's in his last moments. I grieve bitterly at leaving my poor children. You know that I lived but for them and you—you who, in your love, have sacrificed all for us. I learnt, at my trial, that you are separated from my little girl. In what a papers my leave you! I dare not write to her; they would not give her my letter, and, indeed, I do not know that you will receive this.”

Some words of this final letter are inexpressibly touching. “Let my son never forget his father's last words. *Let him never seek to avenge our deaths!*”

She then goes on to apologize for the child's possible conduct to her, after the influence over him necessarily obtained by Simon, his tutor, and meekly she urges that he is so young he is incapable of knowing what he does.

“Think of me always,” she says, in conclusion. “Good heaven, and my children! How heart-rending it is to leave them for ever

—for ever!”

This letter being finished, she kissed each page lovingly, and folded it.

So far, the Republic had not entirely declared against high heaven, and priests were still recognised by those who had subscribed to the articles of the Revolution, and one of these men was offered to Marie Antoinette to aid her in her last moments. She refused to see him. The Convention (still sitting) insisted upon one of these officials accompanying her to the scaffold. There was no devotion amongst them. All hesitated, for all feared that the Queen would be torn to pieces on her way to the scaffold.

One proffered his help.

“Thank you,” said the Queen; “I have no need of your services, though I am a great sinner. But I am about to receive a great sacrament.”

“Martyrdom,” said the priest, in a low voice; and he bowed and retired.

She prayed alone.

However, she had been secretly informed that at a certain house on her way to execution a minister would be stationed, who would give her absolution as she passed in the cart.

She dressed herself in the white gown, put a white cap on, bound with a black ribbon—and so came before the people.

Then she drew back—her queendom still remained. She had not thought the people so fallen that she should be taken to the scaffold in the common cart. The King had been taken to death at least in such a vehicle as he had been accustomed.

Alas! When Louis died all pity had expired; with her death, all France was to gasp with thirst for blood.

She mounted the cart—her hands having been bound behind her, and in the midst of a raging crowd. The cart swayed, and she could scarcely keep her seat on the plank.

She grew red and pale by turns, as she was dragged through the

mob. The patience and pity exhibited by the King she could not imitate. Her lips were bitter each moment; but she never took her dry, hot eyes from the raging people.

Suddenly, her head falls humbly, and, her hands being tied, she makes the sign of the cross by three motions of the head.

Her pride had passed with that unseen blessing from the house on her way to execution. When the Palace of the Tuileries came in view—the place where she had spent nearly half her life—tears fell down her face.

A few turns of the wheels, and she was at the foot of the scaffold.

Reaching the place, accidentally she trod upon one of the executioners' feet.

“Pardon me,” she said, in a sweet, courtly voice.

She knelt for an instant, rose, stretched her neck towards the distant towers of the Temple, and cried, “Good-by, my children! I am going to your father.”

She did not, like her husband, speed to Heaven. It was rather that she fled from earth.

The executioner was trembling more than his victim, so that she suffered a long agony of a few moments after she was upon the plank.

The assistant executioner took his brother's place.

The head fell. It was taken up and carried around the scaffold.

“*Long live the Republic!*” saluted this brave display.

The Revolution thought itself avenged—it was befouled.

She came a foreigner—and they killed her.

Thus she died. Frivolous in prosperity, she died with intrepidity. Her misfortune was her mistrust of the people in her early days—her catastrophe, that all the sin and wickedness of the Court was laid to her account.

Called upon to fill a throne, those who called her gave her not even a tomb—for you may read in a parish register, “*For the*

coffin of the Widow Capet, six shillings!”

With her life, France threw away all Christian mercy. Crimson swept over the breadth and length of the land.

LXI
The twenty-two

The twenty-two had literally been under the control of the police, though not arrested, since May 31st. But as events progressed, their destruction became almost necessary to the safety of those members of the Convention, who, obtaining power wholly through the will of the more violent, could only retain it by a perfect recognition of the will of those who had given them the victory.

The twenty-two were therefore seized, and placed in a building converted from a convent into a prison, and here they made full preparations to die.

To this day, the walls of this place may be seen covered with mementoes of the prison-days of the victims of the Revolution. They are chiefly short verses, written in blood, the purple hues of which many of the inscriptions still remain.

A few days after the Queen's day of peace arrived, their trial commenced.

Of what were they accused?

Really, nothing; but they were in the way, and a threatening division of the masses insisted upon their death.

After four days' mockery of justice, the twenty-two were declared guilty of having conspired against the unity and indivisibility of the republic, and the whole were condemned to die.

A cry of horror burst from the condemned, for many of them could not believe that innocent men could be sent to the scaffold.

Valasé, one of the youngest, slipped from his seat to the door.

"What, Valasé! Art losing courage now?" cried his friend Brissonot, upholding him.

"No; I am dying!" returned Valasé; and his fingers quivered about the handle of the poniard with which he had taken his own

life.

Silent horror for a moment prevailed; the Girondists blushed and bowed their heads before their dead companion, who had given them an example of fearlessness in meeting death.

Only one, named Boileau, showed cowardice. He cast his hat into the air and screamed, "I don't belong to these men! I am a Jacobin!"

But instead of pity he only gained contempt.

And now a cry was heard; it came from Camille Desmoulins: "Let me fly," he cried; "it is my book which has killed them!"

But the crowd seized Desmoulins, and forced him to remain.

The twenty-two came down from the high seats upon which they had heard their trial and sentence, and for a moment stood round the dead body of their friend, who had shown them how to die. Almost simultaneously they raised their hands and cried, "Innocent! Long live the republic!"

Then they cast all the money they had with them amongst the crowding, storming people, who greedily seized it. This was done, not to excite the mot to revot, but with the thought that, their death at hand, they had no farther need of wealth.

There was something strangely classic and Roman-like in their death. They left the hall signing loudly the celebrated hymn, the "Marsellaise;" and in reference to their death, they sang with amazing power the celebrated two lines,

March on, march on! O children of the land,
The day, the hour of glory, is at hand!

This terrible hymn they were still singing as they entered their prison. It was now late in the evening, and they were to suffer on the following morning.

The tribunal had decreed that the yet warm corpse of Valasé should be carried back to prison, conveyed in the same cart with his accomplices to the scaffold, and interred with their bodies. The

only sentence, perhaps, which punished the dead.

Four men-at-arms carried the body upon a litter, and thus the procession reached the prison.

The twenty-two were to pass the night in the same room, the corpse in one corner. The twenty-one—even Boileau, who repented of his momentary cowardice—came, one by one, and kissed the dead man's hand, then covered his face, saying, "To-morrow, brother!"

One Bailleul, a Girondist and a Conventionist, but who had escaped the proscription, yet had not left Paris, had promised that, after the trial, he would prepare and send to the prison, either a triumphant or a funereal supper, according to the sentence.

The promise was kept. Upon the oaken table, stretching the length of their dungeon was set out a supper, royal in its magnificence. Every luxury to be obtained, every delicate wine with a name, filled those portions of the table not covered by a wealth of flowers and great clusters of brilliantly burning wax candles.

To one Abbé Lambert, who lived fifty years after that night, we owe all we have learnt concerning that final meal. This minister was waiting to offer consolation to the condemned as they passed to the scaffold.

The supper lasted from midnight until the dawn of day—at the end of October, about half-past five. It was the feast of their marriage with death. No sign was given of their approaching end. All ate with sobriety, but with appetite; and it was only when the fruit and wine alone remained on the table that the conversation became excited and powerful.

Many, especially the younger men, who did not leave families behind them, were very gay and witty. They had done no great wrong, and were sacrificed to duty, therefore they met death with cheerful faces.

With solemn break of day, the conversation became graver.

Brissot cried, "Now that we, the honest men amongst those who

govern, are about to die, what will become of the republic? How much blood will it require to wash away the memory of ours?"

"Friends," cried Vergniaud, "we have killed the tree by over-pruning it. It was aged—Robespierre cuts it down. Will he be more fortunate than ourselves? No; the land of France is now too weak for honest growth. The people play with laws as children with toys; they are too weak to govern themselves; and they will return to their kings as children to their toys, after they are tired of having thrown them away. We thought ourselves at Rome; we were in Paris. But, in dying, let us leave to the whole of France—the strength of hope. Some day—some great day—she will be able to govern herself."

At ten o'clock the executioners arrived to prepare the victims for the scaffold. Gensomé, picking up a lock of the black, brilliant hair cut from his head, gave it to Abbé Lambert, and begged him to carry it to his wife. "Tell her," he said, "it is all I can send, and that I die thinking of her."

Vergniaud drew his watch from his pocket, scratched his initials and the date in it with a pin, and sent it by the hands of one of the executioners' assistants to a young girl whom he loved deeply, and whom it is said he intended to marry.

Every one sent a something to some one or more in memory of himself, and it is pleasant to be able to state that every message and remembrance were faithfully delivered.

When the last lock of hair had fallen, the victims were marshalled, and they were led out to the carts waiting to receive them.

They sang the "Marseillaise" to the scaffold—they sang it when they reached it, the song growing fainter and fainter as each head fell; and the hymn only ceased, as the last head fell—that of their leader, Vergniaud.

The dead body of their friend was carried with them.

Such was the end of the founders of the French republic.

With them the brightness, beauty, youth, wit, frankness of the

Convention passed away, and their places were filled by sullen, threatening men.

LXII
The red flag

The first to fall was the Duc of Orléans (father of Louis Philippe, King of the French). He had done nothing against the interests of the republic, but his birth was a crime, and his death was decided on.

The Prince and his sons were at table when the fatal indictment arrived.

“So much the better,” said he. “This must end one way or the other. Kiss me, children. And I wonder of what they accuse me?” he said, opening the paper. “The scoundrels!” he added; “they accuse me of nothing. Come, boys, eat; for this summons is indeed good news.”

He was taken to Paris, where, at this time, no man of mark, being put upon his trial, escaped the guillotine.

The one plausible accusation brought against Orléans must have compressed his heart.

“Did you not vote the King’s death in the hope of succeeding to his throne?”

“No; I obeyed my heart and my conscience.”

He heard his sentence calmly, despite the fact of his cowardice in his early years; and he replied sarcastically to his judges. “Since you were determined to condemn me, you should have found better pretexts than you have; for, as it is, you will deceive no man into believing that you think me guilty. I am in the way. And you too,” he said, turning to a once Marquis d’Autonelle, an old friend — “you to condemn me! Finally,” he continued, “since I am to die, I demand not to be left in gaol a whole night, but to be at once taken to the block.”

This desire was not complied with. Returning to the gaol, his rage was terrible.

The Abbé Lambert approached and said, "Citizen Equality, will you accept my assistance, or, at least, the offer of my condolence?"

"Who are you?"

"The Vicar-General of the Bishop of Paris. If you will not accept my religious help, can I be of any service to you after your death? Have you messages to sew?"

"No; I can die without help, and like a good citizen."

He went to the place of execution at three, accompanied by three others.

Reaching the scaffold, he looked at the knife calmly; and the executioner offering to remove his boots, he said, "You will do it more easily afterwards."

He was dressed very beautifully for his death, and he died without fear. He had followed the Revolution blindly—had thrown away fortune, name, reputation, in its cause, and it destroyed him simply because he had belonged to royalty.

Terror was rapidly reddening all the land.

The guillotine was not quick enough, and squads of soldiers shot down the condemned.

Such sentences as the following, were accepted as truths:—

"The time is come when the prophecy shall be fulfilled. The wealthy shall be despoiled, and the poor shall be enriched.

"If the people want bread, let them profit by the sight of their misery, to seize on the possessions of the wealthy.

"Do you seek a word which furnishes all you need?—die, or cause others to die."

The great Terror began at Lyons.

"The great day of vengeance has arrived," cried one Cholier. "Five hundred men amongst us deserve to share the fate of the tyrant. I will give you the list—be it your part to strike!"

He then seized a crucifix, dashed it upon the ground, and trampled upon it.

Here is another theory which was applauded:—

“Any man can be an executioner—it is the guillotine which really takes life.”

This Cholier, who had trampled upon the crucifix, clug to it when condemned to the death he was always seeking for others. The knife was blunt, and five times it was raised before the head fell. “Quick—quick!” the wretch cried, when it was raised for the fifth time.

Some time after, when the Terror was rising to its height, Cholier was looked upon as a martyr; his body was burnt, and the ashes placed in an urn, were carried triumphantly through the streets, and placed on the altar of patriotism raised to him.

The altar in question was soon thrown down.

But only after the Terror ended.

With Cholier’s after-death triumph, the “moderates” began to fall. Ten of the municipals of Lyons (the place of Cholier’s exploits) were beheaded in one day, and a mine was exploded which destroyed the finest parts of the city.

Lyon was almost annihilated. At a cost of half a million of money (English), houses worth twelve millions were destroyed. Why? France was mad. So hurriedly was this destruction effected, that hundreds of the workmen themselves were buried in the ruins.

Life, however, was cheap.

Rags only were to be seen—a decent dress was equialent to condemnation. The city was dead but for the thunder of fallen houses, the roar of cannon and the rattle of musketry mowing down suspected people, and the shrill cry of the ragged as they marked another head fall beneath the guillotine knife. It was now looked upon as a distinction, and reserved only for important people.

An entire generation was destroyed in Lyon alone. Great houses were unowned—for their owners were dead. Castles, churches, factories, work-shops, were closed, for their heads had all passed

under the guillotine.

Starvation increased, for the land lay a-dying.

The guillotine was getting old and worn-out at Lyons.

One morning, sixty-four are marched out to death. They are bound, and ranged in a line before an open trench. Three pieces of cannon, loaded with bullets, sweep the ranks. Not half are touched. "Forward!" is the word given to the dragoons, who hack and shoot down the victims. This lasts two whole hours.

Nine hundred and thirty executioners, in the shape of an entire regiment, were to send their victims, marshalled in a row, into eternity at the same moment. At the order "Fire!" four bullets struck at the life of the victims, all of whom are tied to a rope stretched from tree to tree.

Strange—when the smoke arose, only half were found dead. The rest remained either wounded or untouched. The unscathed stared in horror; the wounded screamed to be despatched.

The soldiers could not fire again. Some of the prisoners had freed themselves, and were escaping. The dragoons were ordered forward to cut them down. The victims were killed piece-meal. One man, a mayor of his town, reached the river, but there his bleeding hand betrayed him, and he was cast into the river.

The soldiers protested against the use to which they were put. The massacres lasted until night-fall. Yet when the grave-diggers came next morning, some hearts still beat. The sextons put the martyrs out of their misery at once by blows on the head with their pickaxes.

"We are purging the land," wrote Collot d'Herbois to the Convention.

Every day twenty-two were regularly shot. By this time, the fear of life rendered death sweet. Girls, men, children, prayed that they might be shot with their parents. Sometimes they permitted this, and little boys and girls were shot, holding their father's hands.

Women who were seen to shed tears at executions, were shot. Mourning was prohibited under pain of death.

One lad of fourteen, says, "Quick—quick! You have killed papa! I want to overtake him!"

One De Rochefort¹ was accompanied by a son to the butchering-ground, whither he went with three relatives. The men fell—the boy, aged fifteen, remained standing.

The executioner hesitated—the people murmured.

"God save the King!" cried De Rochefort.

A moment—a report—he fell, shattered to death.

A lovely girl, fourteen, is brought before the judge for refusing to wear the national cockade.

"Why do you refuse to wear it?" asks the judge.

"Because you *do!*" replies the child.

Her beauty, rather than justice, pleading for her, a sign was made that a wreath should be put in her hair, the emblem of liberation.

She cast it upon the ground. She died.

A man came to the Hall of Justice.

"You have slain my father, my brothers, my wife—kill me. My religion forbids me to destroy myself. In mercy, kill me."

In mercy—the killed him.

A woman, who had fought bravely in the earlier and fairer time of the Revolution, was carried to the scaffold, though about to become a mother. She did not fear death—she pleaded for the other life.

She was laughed at—hooted—and so died.

A girl of seventeen, and much resembling Charlotte Corday, was accused of having served as an artillerist in the trenches of the forces opposed to the national forces.

"What is your name?"

"Mary; the name of the mother of the God for whom I am

* Grandfather of Henri de Rochefort who writes the *Lanterne*.

about to die.”

“Your age?”

“Seventeen; the age of Charlotte Corday.”

“How!—at seventeen, fight against your country?”

“I fought to save it.”

“Citizen—we, your judges, admire your courage. What would you do with your life if we gave it you?”

“Use it to kill you!”

She ascended the scaffold, alarmed at the crowd of people—fearless of death. She refused the executioner’s help, cried twice. “God save the King!”—and lay down to die.

After her death, the executioner found amongst her clothes a note written in blood. It was from her lover, who had been shot some days before.

The lovers were only separated by a few days. Their history touched the people, but the people of that day did not know how to pardon.

These awful executions were at last arrested, not because the victims were exhausted, but because the soldiers threw down their arms and positively refused any longer to play the shameful parts of executioners.

Napoleon Bonaparte, the tyrant-liberator of the oppressed republic, now rose to his first distinction.

The English were in possession of Toulon. Admiral Hood was preparing to flood France with English red-coats.

Within a week Bonaparte had compelled the English to retire, but not before they had destroyed the arsenal and the whole of the French navy.

On the beach, fifteen thousand refugees from various parts of France sought to get away to the combined English and Spanish fleets.

A storm arose in the midst of this destruction. Seven thousand were rescued from the vengeance of the Republican arms; eight

thousand perished.

These refugees were chiefly carried to Leghorn, where their descendants still reside.

The Convention ordered that Toulon should be razed to the ground for having submitted to the English.

This frantic order, however, was not carried out.

Napoleon was now Emperor of Toulon. Already he disobeyed orders, and rose daily to power.

Marat had risen over the Girondists and Liberals, Danton over him; Robespierre was to destroy Danton, but Napoleon was to set his foot upon them all, and command, until, in his turn, in 1815, he was to succumb.

LXIII
The blood of women

Madame Roland who had now been imprisoned through five long months, was the next celebrated victim demanded by the people. She had conquered her weariness by writing her life.

At one time, she sought to avoid death by poison; but the memory of her child prevailed, and she lived on to the end.

When the Girondists fell, she knew all hope of life for herself was at an end. She was then removed to the prison whence Marie Antoinette went to the scaffold—nay, she was imprisoned in the adjoining cell; and here she passed her days, watching the fragment of sky she could see through the bars of her prison, or admiring the little bunches of flowers the gaoler's good-hearted wife sent to her dungeon almost daily.

She was tried for being the wife of Roland, and the friend of the Girondists. She was proud of the accusation, declared herself to be so, and she heard her condemnation to death with a calm bearing and a smiling face.

"I thank you," she said, "that you think me worthy to share the fate of great and good men."

That same day she was placed in the last of a number of carts, her only companion being an old man. Her beauty was more than radiant, seated so near trembling age.

She wore a white dress, and her long black hair streamed down her back.

Near the scaffold had been erected a colossal statue of Liberty. When she ascended the scaffold, she bowed to the statue, and cried, "Oh Liberty, how much crime is committed in your name!"

But she had shown her woman's tenderness at the foot of the scaffold. She said to her companion, "Go first, that you may not see me die. Let me save you that pain."

She died quite fearlessly.

The next day, some peasants, driving home their flocks, found the dead body of a man, a sword-stick blade through his heart. The position of the remains proved suicide, effected by putting the sword-handle against a tree, when the sufferer flung himself upon the point. A paper found upon the dead man contained these words:—

“Whoever thou art that findest these remains, respect them as those of a virtuous man. After my wife’s death, I will not remain another day upon this earth, so stained with crimes.”

This was Madame Roland’s husband.

Very different from this honest woman’s death was that of Madame Dubarry, mistress of Louis XV. Her crime was the concealment of a treasure. As a King’s favorite, she had amassed enormous wealth. Strangely enough, it was a favorite of her own—a negro boy she had adopted—that denounced her. She was condemned, and she went shrieking to the scaffold—the only instance of this kind amongst all the women who died during the Reign of Terror.

Her beauty was her crime.

“Life!” she cried. “Life for repentance—for devotion to the Republic! All my treasures for a little life!”

The knife only cut short these ignoble cries.

The next thing done was the abolition of the name of the days of the weeks and months of the year, because they were idolatrous.

Finally, the Catholic faith was abolished, the church bells were cast into money, the worship of the Goddess of Reason was proclaimed. The proclamation was carried into effect at the Cathedral. An actress, one M^{lle} Maillard, beautiful, talented and a favorite of the late Queen, was compelled to play the part of the goddess.

She was borne into the church (the only one now open in all Paris) upon a kind of litter, covered with oak branches, and fol-

lowed by girls dressed in white, singing jubilant songs. About the altar were the opera choristers and others. The actress was now placed upon the altar, and she was worshipped by those present. The Bishop had been compelled to appear, and he sat motionless with fear, tears of shame coursing down his face.

The burial places of the Kings were now invaded. The remains of a thousand years of kings were torn from the vaults of St. Denis, and cast into the country ditches. Nothing was spared—anything which suggested royalty, was destroyed.

Meanwhile, Carrier, at Nantes, surpassed in outrage all that had gone before him. It was charitable to suppose he was sheer mad.

Men, women, children, and especially priests, were shot down by Carrier's orders. He said trial was useless. His rivals had abandoned the guillotine for the butchery of the soldier's lead. Carrier improved upon this. He said he hated blood, so he positively sank hundreds, thousands of accused, in huge barges. They were carried down to the bottom, and there to this day they remain.

Carrier was the deputy sent by the Convention, of which Robespierre was now King.

These massacres lasted months. Some complaints were sent to Paris. Carrier seized two hundred of the principal merchants of the place, cast them into prison, tortured them, and then drowned the men.

At last, his madness becoming apparent, he was recalled. Robespierre did not demand his punishment; and this omission of justice was one of the accusations brought against Robespierre at *his* trial.

A woman began the attack upon Robespierre. She was Rose Lacombe, beautiful, eloquent, revolutionary; but pitying and hating blood. She was seized with love for a young prisoner, tried to save him, failed, and she devoted herself to Robespierre's death.

Robespierre, to retain his popularity, determined to sacrifice

Danton, Camille Desmoulins, and others. They fell—all of them.

As these victims, on their way to execution, passed Duplay's house, the shutters of which were closed, the crowd burst into a roar of applause. Robespierre watching, trembled.

A very short span, and his time was to come.

Herault de Sechelles was the first to alight from the cart. He turned to embrace Danton, when the executioner pulled him away.

"Brute!" said Danton; "but you cannot prevent our lips touching in the basket."

Camille Desmoulins was the last but one of the four. He was quite resigned. He looked at the knife, then turning to the people, he said, "Look on at the end of the first apostle of liberty!" He who murders me will not survive me long!"

"Send this lock of hair to my mother," he said to the executioner.

They were his last words.

Danton ascended last. He never looked more laughty and defiant. For one moment he broke down. "Wife!" he screamed.

Then he added, "Come, come, Danton; no weakness. Executioner, show my head to the people; it is worth looking at!"

The executioner caught the head as it was falling, and carried it round the scaffold.

The mob applauded. Such is the end of favorites.

Eight thousand people were awaiting death in the prisons of Paris alone, within a month of Danton's death.

Robespierre was delicate and decent in his power and supreme cruelty, but he capped all his compeers. Men and women were not shot or drowned in Paris, but the guillotine worked unceasingly.

Certain children had, in 1791, taken part in receiving the Prussian General at Verdun. They were all brought to Paris, and guillotined.

The nuns of Montmartre were carried, abess, young girls, and old women, all to the scaffold—for praying! As the Girondists

sang their hymns so these poor women sang theirs. The last death ended the last note of the hymn.

It was thus Robespierre—now alone of all those with whom he first came into power—and his satellites maintained their power.

One, and only one, grown-up scion of royalty remained — Madame Elizabeth.

It was then more than a year since the King died. She and the Princess remained together—deprived even of cards, because of the kings and queens in the pack.

As for the Dauphin, he was confined in a room the bed of which he never left. His bread was thrown to him. No one ever spoke to him, and his clothes had not been changed for nearly twelve months. His window would not open. He was allowed no books, paper, or playthings; in a word, he was brutalized at six years of age. His limbs stiffened, and he became an idiot, in which state he died.

The aunt and sister could hear nothing about the child. They were treated tolerably well, but during Lent they were only given fat meat to eat. This their consciences would not allow them to touch, and for forty days they only ate bread.

The summons came suddenly at night-time. The little Princesse, the only one of the five prisoners of the Temple who survived the Reign of Terror, wept, clung to her aunt—but lost her.

Her defense was very simple:—

“I am tried because I am the King’s sister. You call him a tyrant. Had he been, you would not have been where you are; I not be where I am!”

The people demanded her life, and they obtained it.

The very women who generally yelled around the carts were dumb, as this serene, angelic woman was carried through the streets. She died so peacefully, that many envied her.

LXIV
Robespierre falls

Atheism was now preached openly.

Robespierre pronounced in favor of an unknown deity, and in so magnificent a speech, that it may be said he gave back religion to France.

But his time had come.

What was his crime in the eyes of his accusers? Unpopularity.

One night he is addressing the Convention, when the uproar is so incessant, that in endeavoring to make himself heard, his voice fails him.

The people were already looking towards Napoleon—the man of the sword, not of the tongue.

Robespierre fell back upon silence, but he was always to be seen at his place at the Convention. Hour after hour, friends became enemies.

He knew he was condemned, but he waited.

Here is the final scene:—

Robespierre and his friends, St. Just, Couthon, and Lebas, seated in a room by themselves, hear the jingle of approaching soldiers. Lebas takes one of a couple of pistols, and presents it—“Robespierre, let us die.”

“No; I await the executioner,” says Robespierre, and the other two murmur in assent.

The sounds come nearer.

A report—and Lebas falls. He has shot himself through the heart.

The soldier-insurgents swarm into the room.

“Down with the tyrant! Where is he?”

These were the cries Robespierre heard.

He did not quail.

“Which is the man?” asks a soldier of Leonard Bourdon, who did not face his fallen enemy.

He pointed the questioner’s pistol at Robespierre, and he said, “That is the man.”

The report was heard, and the next moment Robespierre’s head fall upon the proclamation he was signing at the instant.

The ball had entered the left side of the face, and carried away part of the cheek and several teeth.

Couthon tried to rise, and fell to the ground.

St. Just sat calmly glancing from his fallen friend to his enemies.

The procession to the Convention was horrible enough. It was now daybreak.

First was carried Robespierre, on a litter, his face tied up in an handkerchief; then came his brother, insensible, in the arms of two men; then followed the dead body of Lebas, over which they had thrown a table-cover.

Couthon, who had rolled in the mud, followed; and the procession was closed by St. Just, walking bare-headed.

“The mecreant Robespierre is here!” said the President of the Convention, a man just chosen. “Shall he be brought in?”

“No, no!” cried the Conventionists. “The corpse of a tyrant can carry nothing but contagion along with it. To the scaffold!”

Robespierre was put aside in a room, and hundreds of people pushed in to assure themselves the tyrant was dead.

He heard and saw all; but could not speak.

At three, he and his frends were tried. At six, they were being conveyed in carts to execution.

There was no lack of people to see Robespierre die; women dressed as for a ball, believing that with Robespierre the Reign of Terror was at an end.

Children huddled around the carts—orphans of his victims—crying, “Kill him! Kill him!”

His procession to the scaffold was a line of loud-spoken imprecations.

He never spoke or uttered a cry, except when the bandage was taken from his face; then a scream, heard many hundred yards away, burst from him.

His head fell—he and the Terror ended together.

France fell into the hands of Napoleon.

* * * * *

My tale is done. I have said very little about myself—I, René Besson, found in my old age by Alexaner Dumas, seated in the sunlight. I married Estelle Duplay (the furies broke into the house of Dupay, the day after Robespierre's death, and killed his poor wife), and found peace and happiness. One last word! I have never regretted saving SophieGerbaut, and the Viscount de Malmy, from the Terror. That I did. I am now an old man. My very las words are these. The Revolution was terrible, but it did the world more good in the long run than the world yas yet found out.

ANNEXE
Comparaison de la traduction anglaise
et du texte français du chapitre XLVII

Installation

I have already said that nature had gifted me with strong legs, and it was in days like the present that I appreciated the gift.

As yet, I knew not sufficient of Paris to be enabled to extricate myself from the labyrinth of streets which joined the Rue St. Honoré, and which stretched from the Rue Aubry le Boucher to the Rue Boucherat, so that I spent six or seven minutes in making the necessary inquiries, and at last arrived.

I saw a sombre house in a sombre street. It was No. 7. I mounted a dark-looking staircase, and arrived at the second floor.

Three doors opened on the landing: one of them bore an inscription:—"Le Citoyen Maximilien de Robespierre, et Deputé à l'Assemblée Nationale."

I knocked.

I heard footsteps approaching the door, and then stop cautious-

L'installation

J'ai dit que la nature m'avait doué d'un jarret infatigable ; c'était dans des journées comme celles qui venaient de s'écouler que j'appréciais le don que m'avait fait cette bonne mère.

Je ne connaissais pas encore assez bien mon Paris pour me tirer de cet inextricable réseau de rues auquel aboutit la rue Saint-Honoré, et qui s'étend de la rue Aubry-le-Boucher à la rue Boucherat ; je perdis cinq ou six minutes en informations, mais enfin j'arrivai.

Je vis une triste maison dans une triste rue. C'était le n° 7. J'arrivai, par un escalier sombre, à un second étage à peine élevé. Trois portes s'ouvraient sur le palier ; l'une d'elles portait cette inscription : *Le citoyen Maximilien de Robespierre, avocat et député à l'Assemblée nationale.*

Je sonnai. Des pas s'approchèrent de la porte et s'arrêtèrent avec précaution.

ly.

“Is it you, Maximilian?” asked a voice, in which could be discerned traces of emotion.

“No, mademoiselle,” I replied; “but I bring news of him.”

The door was quickly opened.

“Nothing has happened to him?” asked a stately female of about forty years.

“Here are a few words to reassure you,” I replied.

I then handed her the letter.

It was too dark for her to be enabled to read it in the passage on the landing.

Mademoiselle de Robespierre re-entered the apartment, inviting me to follow her.

I entered a sort of dining-room, opening on a study and bedroom.

All was cold, cheerless, and almost unfurnished. If not actually miserable, it was far below mediocrity.

Mademoiselle Robespierre read her brother’s letter.

“When my brother thinks it needless to tell me where he is, he has his reasons. You have seen him, sir?”

“I have just left him, mademoiselle.”

— Est-ce vous, Maximilien ? demanda une voix dans laquelle on pouvait distinguer une nuance d’émotion.

— Non, mademoiselle, répondis-je ; mais j’apporte de ses nouvelles.

La porte s’ouvrit vivement.

— Il ne lui est rien arrivé ? demanda une grande et sèche personne qui paraissait avoir près de quarante ans.

— Voici quelques mots qui vous rassureront, lui dis-je.

Et je lui présentai la lettre.

Il faisait trop sombre pour la lire dans le couloir et même sur le palier. Mademoiselle de Robespierre rentra chez elle en m’invitant à la suivre. Je la suivis jusque dans une espèce de salle à manger donnant à la fois sur un cabinet de travail et sur une chambre à coucher.

Tout cela était froid, pauvre, démeublé. Si ce n’était pas de la misère, c’était plus que de la médiocrité.

Mademoiselle de Robespierre lut la lettre de son frère.

— Du moment où mon frère ne juge pas à propos de me dire où il est, c’est qu’il a ses raisons. Vous l’avez vu, monsieur ?

— Je le quitte, mademoiselle.

“Nothing has happened to him?”

“Nothing.”

“Give him my congratulations, sir, and thank for me those people who have been hospitable to him. I would that, after the long walk you have had, I could offer you refreshment; but my brother is so sober, and has such few wants, that we have naught but water in the house.”

At this moment, the tramp of footsteps was heard in the corridor. A woman showed herself at the door of the dining-room, and, dimly, a man could be perceived behind her.

Despite the semi-darkness, I recognised the female, and could not resist crying out, “Madame Roland!”

Mademoiselle Robespierre repeated, in an accent of astonishment, “Madame Roland!”

“Yes, I, myself, mademoiselle, and my husband, who, hearing that Robespierre has been threatened by his enemies, are come to offer him a shelter in our little house at the corner of the Rue Guénégaud.”

“I thank you in my brother’s name, madame,” replied Mademoiselle Charlotte, with dignity.

— Il ne lui était arrivé aucun accident ?

— Aucun.

— Reportez-lui mes félicitations, monsieur, et remerciez pour moi les personnes qui lui ont donné l’hospitalité. Je voudrais, après la longue course que vous venez de faire, peut-être, vous offrir un rafraîchissement ; mais mon frère est si sobre et a si peu de besoins, qu’il n’y a que de l’eau à la maison.

En ce moment, on entendit un bruit de pas dans le corridor. Une femme parut sur le seuil de la porte de la salle à manger, et, derrière elle, se dessina l’ombre d’un homme.

Malgré l’obscurité croissante, je reconnus cette femme et je ne pus m’empêcher de m’écrier :

— Madame Roland !

Mademoiselle de Robespierre répéta après moi, avec l’accent de l’étonnement :

— Madame Roland !

— Oui, moi-même, mademoiselle, moi et mon mari, qui, sachant que le citoyen Robespierre, votre frère, était menacé par ses ennemis, venions lui offrir un asile dans notre petit coin de la rue Guénégaud.

— Je vous remercie au nom de mon frère, madame, répondit avec beaucoup de dignité made-

“He has already found the asylum which you so nobly offer him, and which I know not myself. Here is the gentleman who brought the news,” continued she, pointing me out to Madame Roland.

“That proves, mademoiselle,” said, in his turn, the Citizen Roland, “that other citizens are more favored than we;” and remarking that he was unwilling to intrude longer on her privacy, he bowed, and departed with his wife.

As my errand was fulfilled, I followed them, and returned in close conversation with them. Madame Roland was at the Jacobin Club when the paid guard made an irruption among them.

The terror was such among the few members of the society present, that one of them, anxious to escape, escaladed the gallery set aside for women. Madame Roland made him ashamed on himself, and compelled him to descend the way that he had come.

They asked me about Robespierre. I told them that I was not

moiselle Charlotte ; il a déjà trouvé cet asile que vous veniez si noblement lui offrir et que je ne connais pas moi-même ; et voici monsieur, ajouta-t-elle en me désignant, qui venait me l’annoncer.

— Cela prouve, mademoiselle, dit à son tour le citoyen Roland, que d’autres citoyens ont été plus heureux, mais non plus pressés que nous. Sans doute votre frère a été à eux ; nous venions à lui. Adieu, mademoiselle, nous ne voulons pas vous causer un trop long dérangement. Et, saluant, il sortit, suivi de sa femme.

Comme mon message était rempli, je suivis M. Roland et sa femme. Je revins en causant avec eux. Madame Roland était au club des Jacobins lors de la démonstration qui avait été faite contre ceux-ci par la garde soldée.

La terreur avait été telle parmi les quelques membres de la Société qui s’y trouvaient, qu’un de ceux-ci, pour se sauver, avait escaladé la tribune des femmes. Madame Roland lui en avait fait honte, et l’avait obligé de sortir comme il était venu, c’est-à-dire par le même chemin.

Ils m’interrogèrent sur Robespierre. Je leur répondis que je

authorized to inform them of his place of shelter, but only could assure them that he was in a place of safety among people who would die for him.

Madame Roland asked me to tell Robespierre that they would bring him to trial—that is to say, accuse him that evening at the Feuillants. In that certainty, she and her husband were going to M. Buzal, to pray him to defend his colleague.

We separated at the top of the Pont Neuf—M. Roland and Madame to go down the Rue du Roule. I to follow the Rue St. Honoré.

It was quite night when I arrived at Duplay's. Félicien had rejoined the family during my absence; they were at table, and he regarded askance the new arrival, who took the place of honor between Madame Duplay and Mademoiselle Cornélie. I told M. Robespierre all about the fulfilment of my message, and reported to him his sister's reply.

I told him also that M. and Madame Roland had paid a visit to his house.

Here he interrupted, and repeated after me,

n'étais pas autorisé à leur dire où il était, mais seulement qu'il était en sûreté et chez des gens qui se feraient tuer pour lui. Madame Roland me chargea de dire au citoyen Robespierre qu'elle était certaine qu'on le mettrait en accusation, le soir même, aux Feuillants. Dans cette certitude, son mari et elle allaient chez M. Buzot pour le prier de défendre son collègue. Son avis était que Robespierre ne devait pas se montrer que ses amis n'eussent éteint l'affaire. Nous nous séparâmes à la hauteur du pont Neuf, monsieur et madame Roland pour prendre la rue du Roule, moi pour suivre la rue Saint-Honoré.

Il était tout à fait nuit lorsque je rentrai chez maître Duplay. Félicien s'était rallié à la maison pendant mon absence ; on était à table, et il regardait de travers ce nouveau venu que l'on avait mis à la place d'honneur, entre madame Duplay et mademoiselle Cornélie.

Je rendis compte à M. de Robespierre de l'exécution de mon message, et lui reportai les propres paroles de sa sœur. Je lui racontai en outre que M. Roland et sa femme s'étaient présentés chez lui. À ces deux noms, il m'interrompit, et répéta après

“Citizen Roland! Citizeness Roland!”

He appeared so astonished at the visit, that he was some time asking me the cause.

I took my place at the table.

“Monsieur,” said Robespierre, after a moment’s silence, with his habitual politeness, “does it please you to serve me to the end?”

“Not only will it be an honor, and a pleasure,” replied I, “but a duty.”

“Well,” said he, “this time you have only a few steps to go, and I shall not have to write a letter. Go to the Rue St. Anne; on the left hand side, in going up the street, by the Boulevards, you will see the Hotel de Berry; there you will inquire for a young man named St. Just. He lives on the fourth floor, in a room overlooking the court. If he be at home, tell him that I want him. My kind host, I hope, will allow me to receive him here. At present,

moi :

— Le citoyen Roland ! la citoyenne Roland !

Il paraissait si profondément étonné de cette visite, qu’il fut un instant à me demander si j’en connaissais le but.

Je repris ma place à table. Le mutisme du citoyen Robespierre avait gagné tout le monde ; mais, si je restais muet comme les autres, je ne restais pas inactif ; mes courses à travers le Champ-de-Mars et à travers Paris m’avaient ouvert l’appétit.

— Monsieur, me dit Robespierre au bout d’un instant avec sa politesse habituelle, vous plairait-il de me rendre service jusqu’au bout ?

— Ce sera pour moi, non seulement un plaisir et un honneur, lui répondis-je, mais un devoir.

— Eh bien, me dit-il, cette fois vous n’aurez que quelques pas à faire, et je n’aurai pas de lettre à écrire. Allez jusqu’à la rue Sainte-Anne. À gauche, en remontant la rue, vers le boulevard, vous trouverez l’*Hôtel du Berry*. À l’*Hôtel du Berry*, vous demanderez un jeune homme nommé Saint-Just. Il loge au quatrième, dans une chambre donnant sur la cour. S’il est chez lui, vous l’amènerez en disant que je le demande. Mon cher hô-

this young man is of no account, but one day he will lead us all. If he be not at home, well; you leave your name and the address of this house, where I have found such good friends, and such noble protectors, and under the address you write, 'Urgent for the sake of the public safety. Whenever he returns, he will come straight here, you may be sure.'

I wished to leave the table, but, placing his hand on my shoulder, he said, "Finish your supper. I am not in so great a hurry, and we have all the night before us."

Five minutes after, I was proceeding up the Rue St. Anne.

The Hotel de Berry led out of the Rue Neuve des Petitschamps and the Rue Neuve St. Augustin. I asked for Citizen St. Just.

The concierge threw his eyes over the keys hung on the wall, and saw that of St. Just was not there.

"No. 19, fourth story, at the bottom of the corridor."

te, je l'espère, me permettra de le recevoir chez lui ; c'est un jeune homme qui n'est encore rien, mais qui, un jour, sera un des premiers de nous tous, sinon le premier. S'il n'est pas chez lui, eh bien, vous lui laisserez votre nom et l'adresse de la maison où j'ai trouvé de si bons amis et de si nobles protecteurs ; et, au-dessous de ce nom et de cette adresse, vous écrirez : « Pressé pour cause de salut public. » À quelque heure qu'il entre, il viendra droit ici, vous pouvez en être sûr.

Je voulus me lever de table ; mais, me posant la main sur l'épaule :

— Achevez de souper, me dit-il, la chose n'est aucunement pressée, et nous avons toute la nuit.

Je ne m'en hâtai pas moins, et, cinq minutes après, je remontai la rue Sainte-Anne.

L'*Hôtel du Berry* était entre la rue Neuve-des-Petit-Champs et la rue Neuve-Saint-Augustin. Je demandai le citoyen Saint-Just. Le concierge jeta les yeux sur la planche où les clefs des locataires étaient accrochées, et, voyant que celle du citoyen Saint-Just manquait :

—Au quatrième, n° 19, au fond du corridor, dit-il.

I mounted a dark staircase, and found the indicated corridor, and in that corridor, No. 19.

I knocked; a powerful voice said, "Come in!"

I turned the key in the lock, and saw a young man in his shirt-sleeves, working by an open window at the correction of proofs.

He was so absorbed in his work, that I approached and touched him before he turned round.

The book, the proofs of which he was correcting, was, I could see, entitled, "Mes passe-temps ou le Nouvel organe."

The preoccupation of the young poet was caused by the desire to find a rhyme.

The rhyme found, he turned to me.

"Pardon," said he ; what want you?"

"Citizen St. Just," replied I, "I come on behalf of Citizen Robespierre."

Je m'engageai dans un escalier assez mal éclairé ; je trouvai le corridor indiqué, et, dans le corridor, le n° 19. Je frappai. Une voix aiguë à force de netteté prononça le mot « Entrez ! »

Je tournai la clef dans la serrure, et je vis un jeune homme en bras de chemise, travaillant, près d'une fenêtre ouverte, à corriger les épreuves d'un ouvrage en vers. Il était tellement absorbé dans son travail, que je pus m'approcher de lui jusqu'à le toucher sans qu'il se retournât.

Chose bizarre, quoiqu'il travaillât en chemise et la fenêtre ouverte à cause de la grande chaleur qu'il faisait, il avait conservé une grande cravate de batiste qui lui tenait le cou aussi roide que dans un carcan. Ce cou était visiblement trop court pour sa taille.

Le livre dont il corrigeait les épreuves, et dont je pus lire le titre, était intitulé *Mes Passe Temps, ou le Nouvel Organe*.

La préoccupation du jeune poète venait de ce qu'il cherchait une rime pour la substituer à une autre. La rime trouvée, il se tourna de mon côté.

— Pardon, citoyen, me dit-il, que me voulez-vous ?

— Citoyen Saint-Just, lui répondis-je, je viens de la part du citoyen Robespierre.

“You?”

“Yes. He desires your presence immediately.”

“Where?”

“If you are not prepared, I will leave you the address; but if you are, I will conduct you thither.”

“Is he at the Rue Saintonge?”

“No; he is close by here—in the Rue St. Honoré.”

“At the Jacobins?”

“There are no longer Jacobins. The club is dead.”

“Who dared do it?”

“The paid guard, who, an hour before, dared do another thing.”

“What was the other thing?”

“Fire on the the people at the Champ de Mars—slay, perchance, six or seven hundred persons!”

St. Just shouted with rage.

“What! You a patriot—the friend of M. Robespierre—, and not know better than that what takes place in Paris?” said I.

“I promised my publisher to have those proofs corrected by

— Vous ?

— Oui ; il vous attend, et désire vous parler à l’instant même.

— Où cela ?

— Si vous n’eussiez point été à la maison, je devais vous laisser son adresse ; mais, du moment où vous y êtes, je dois vous conduire.

— Il n’est donc pas rue de Saintonge ?

— Non, il est tout près d’ici, rue Saint-Honoré.

— Aux Jacobins ?

— Il est bien question de Jacobins ! Il n’y a plus de Jacobins, les Jacobins sont fermés.

— Qui a osé faire une pareille chose ? demanda-t-il.

— La garde soldée, qui avait, une heure auparavant, osé faire autre chose.

— Qu’a-t-elle donc osé ?

— Tirer sur le peuple au Champ-de-Mars ; égorger sept ou huit cents personnes, peut-être.

Saint-Just poussa un cri rauque qui ressemblait à un rugissement.

— Comment ! vous, un patriote, l’ami de M. de Robespierre, vous ne savez pas mieux que cela ce qui se passe dans Paris ?

— J’ai promis à mon libraire d’avoir terminé pour jeudi la correction de ces épreuves, de sorte

Thursday; and in order to accomplish this I told the servant not to disturb me for anything. He brought my breakfast in my chamber, and here is my dinner already served. I have not had time to eat. I knew last night from the Jacobins they must withdraw the petition; and I doubted not that, the petition withdrawn, there might be a disturbance at the Champ de Mars. But let us not lose a moment. Since Robespierre requires me, I am at his orders."

The young man put on a white waistcoat, irreproachable in its cleanlines; a gray coat; a sword and dagger he hung at his side; then took his hat, and said but the words, "Show the way!"

I went in front, and he followed.

que j'avais ordonné au garçon de l'hôtel de ne pas me déranger pour quelque chose que ce fût. On m'a apporté mon déjeuner dans ma chambre, et voici encore mon dîner tout servi que je n'ai pas pris le temps de manger. Je savais, hier au soir, par les Jacobins, que l'on devait retirer la pétition, et je ne me doutais pas que, la pétition retirée, il pût y avoir du bruit au Champ-de-Mars. Maintenant, ne perdons pas une minute. Puisque Robespierre me demande, me voici.

Le jeune homme passa une veste de basin blanc, d'une propreté irréprochable, un habit de reps gris, accrocha à son côté une épée à poignet d'acier, prit une espèce de chapeau claque, comme on les portait alors, et ne dit plus que ce seul mot :

— Guidez-moi.

Je marchai le premier ; il me suivit.

TABLE DES MATIÈRES

Note de l'éditeur	5
I. Comment ces Mémoires sont tombés entre mes mains	7
II. Ma naissance – Mon éducation	25
III. L'Émile	33
IV. Les bienfaiteurs de l'Humanité	40
V. Un inconnu	50
VI. Les privilégiés du passé et le candidat de l'avenir	60
VII. Bertrand – M. Mathieu – L'abbé Fortin	69
VIII. La Bastille est prise ! Vive la Nation !	78
IX. La dernière chasse de M. le duc d'Enghien	93
X. Les brigands	102
XI. Les jeunes nobles	110
XII. Sophie	118
XIII. Fraternité	125
XIV. Sous les grands arbres	132
XV. La Fédération	140
XVI. La famille Duplay	147
XVII. Le Club des Jacobins	156
XVIII. À travers Paris	164
XIX. Le Club des Cordeliers	171
XX. Le champ de la Fédération	183
XXI. Le retour	188
XXII. J'entre en apprentissage	196
XXIII. Chez M. Gerbaut	203
XXIV. Hussards et dragons	210
XXV. Le soir du 21 juin 1791	218
XXVI. La nuit du 21 juin 1791	226
XXVII. Ce qui s'était passé à Paris avant le départ	240
XXVIII. Le départ	250
XXIX. La route	261
XXX. Sur la route	273
XXXI. La chambre de l'épicier Sauce	283
XXXII. Le roi est reconduit à Paris	290
XXXIII. M. de Bouillé.	298
XXXIV. M. de Dampierre, comte de Hans	304
XXXV. Rectifications	311
XXXVI. <i>Æternum stet ut amor</i>	318

XXXVII. Barnave et Pétion	325
XXXVIII. Paris	331
XXXIX. Apprenti chez Duplay	339
XL. Quelques mots sur la princesse de Lamballe	348
XLI. La marée monte	354
XLII. La pétition de déchéance	361
XLIII. Le perruquier et l'invalidé	368
XLIV. Le drapeau rouge	374
XLV. Le massacre du Champ-de-Mars	381
XLVI. Robespierre chez Duplay	387
XLVII. L'installation	393
XLVIII. A break	399
XLIX. The threat is louder	406
L. The King quits the Tuileries	416
LI. The massacres of September	424
LII. The King's trial proceeded with	443
LIII. Near the block	455
LIV. The sacrifice of blood	465
LV. Execution of Louis XVI	475
LVI. What follows	480
LVII. The reign of terror	484
LVIII. Wholesale massacre	492
LIX. Marie Antoinette	502
LX. Marie Antoine finds peace at last	507
LXI. The twenty-two	515
LXII. The red flag	520
LXIII. The blood of women	527
LXIV. Robespierre falls	532
ANNEXE : Comparaison de la traduction anglaise et du texte français du chapitre XLVII	535